

Littérature érotique française du 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècle

# *Anthologie* *de la littérature érotique française*

*Sept oeuvres*  
*intégrales*  
*de Mirabeau*  
*à De Musset*



## **Sommaire**

À propos de cet eBook

Alfred De Musset – Gamiani ou Une nuit d'excès

Claude-François-Xavier Mercier de Compiègne – Éloge du sein des femmes

AVANT-PROPOS.

CHAPITRE PREMIER. DES TÉTONS, DE LEUR POUVOIR ET DE LEURS CHARMES.

CHAPITRE II. DES BEAUX TÉTONS.

CHAPITRE III. S'IL EST DE LA BIENSÉANCE QUE LES DAMES LAISSENT VOIR LEURS  
TÉTONS, ET S'IL EST PERMIS AUX AMANTS DE LES TOUCHER.

CHAPITRE IV. DU LANGAGE DES TÉTONS.  
CHAPITRE V. DES LAIDS TÉTONS.  
CHAPITRE VI. DES CONTRÉES OÙ LES FEMMES SONT LE MIEUX PARTAGÉES DE  
TÉTONS.  
CHAPITRE VII. DE L'ÉLOQUENCE DES TÉTONS.  
CHAPITRE VIII. MOYEN DE CONSERVER LA GORGE.  
CHAPITRE IX. RECETTES VIRGINALES

Évariste Désiré de Forges Parny – Poésies érotiques

Mirabeau – Hic et Hec Ou l'art de varier les plaisirs de l'amour

Mirabeau – Le Rideau levé Ou l'Education de Laure

Mirabeau – Ma conversion Ou le libertin de qualité

Restif de La Bretonne – L'Anti-Justine Ou, les délices de l'amour

I Chapitre De l'Enfant qui bande.  
II Chapitre. Du Con soyeux.  
III Chapitre. De la Mère foutue !  
IV Chapitre. D'un aútre Beaufrère Cocu.  
V Chapitre. Du bon Mari spartiate.  
VI Chapitre. De l'Epouse qui se fait enculer.  
VII Chapitre. Du Conin au Poil-Follet.  
VIII Chapitre. Des Conditions de mariage.  
IX Chapitre. Des Dedommagements.  
X Chapitre. De l'infame Mari.  
XI Chapitre. Pucelage des iné aux gros Vits, pris par un petit.  
XII Chapitre. Du plus delicieux des Incestes.  
XIII Chapitre. Du Con & du Cul vendus.  
XIV Chapitre. Le Jeunehomme, la Fille, le Moine.  
XV Chapitre. Du Fouteur à la Justine.  
XVI Chapitre. Foutoir: Petit Magasin: Enterrement: Amour.  
XVII Chapitre. Du Pucelage du Cul: Le Père enconneur.  
XVIII Chapitre. Des Avis paternels, tenant sa Fille enconnée.  
XIX Chapitre. Du Père Juste, & du Vit Grisonnant.  
XX Chapitre. Du, Hâ, comme elle fut foutue !  
XXI Chapitre. Du Ressouvenir, & De l'Episode.  
XXII Chapitre. De la Fouteuse mise en appétit.  
XXIII Chapitre. De la Tendresse Filiale: Amour paternel.  
XXIV Chapitre. Du Chefdoeuvre de Tendresse-paternelle.  
XXV Chapitre. Du bon Père qui fait foutre sa Fille.  
XXVI Chapitre. d'AVIS très-utile au Lecteur, et à l'Auteur.  
XXVII Chapitre. Du commencement des grandes Fouteries.  
XXVIII Chapitre. De l'Enculo-connillerie.  
XXIX Chapitre. D'une nouvelle Actrice: Danse négre.  
XXX Chapitre. De la Piochée, du Pioché, du Piochard.  
XXXI. Chap. Suite des Mêmes. Piochée. Dix ans après.  
XXXII Chapitre. Du Conin goûté.  
XXXIII Chapitre. De la Fouteuse sensée. Histoire.  
XXXIV Chapitre. De l'Homme-à-queue.

XXXV Chapitre. Des la Garse insatiable.  
XXXVI Chapitre. De l'Homme-Poilu, la Convelouté, Linars &c.  
XXXVII Chapitre. Des six Fouteurs pour trois Foutues.  
XXXVIII Chapitre. De la Conclusion de l'Histoire des 3 Garses.  
XXXIX Chapitre. Du Fauteuil.  
XL Chapitre. Des Cons Rasés.  
XLI Chapitre. Vit inatendu.  
XLII Chapitre. La Jalousie de deux Connins.  
XLIII Chapitre. Minone et Conette jadis depucelées: Vieille.  
XLIV Chapitre. Du Bouquet de Fouterie.  
XLV Chapitre. Soupér d'Adieux; Graces que dit Mad. Vitnegre.  
XLVI Chapitre. Premiere Negociacion du con de ma Fille.  
XLVII Chapitre. du Rabachages á Faire bandocher.

Découvrez des extraits de « Deux sœurs en péril »  
Partie I – Le piège de l'aîné

### [À propos de cet eBook](#)

Cet eBook est publié sans DRM. Si vous disposez de plusieurs supports personnels de lecture, vous pouvez donc transvaser l'ouvrage d'un support à un autre. Ce faisant, vous vous engagez à ne pas le diffuser à un tiers et à respecter les normes légales de propriété intellectuelle.

Si vous aimez cet eBook, n'hésitez pas à en parler sur vos réseaux sociaux.

Pour tout contact ou remarque : [editions.eslaria@gmail.com](mailto:editions.eslaria@gmail.com)

### [Alfred De Musset – Gamiani ou Une nuit d'excès](#)

Opinion de l'auteur anonyme [peut-être Joris-Karl Huysmans] de la préface de *Gamiani* édition de 1876:

"Tout le monde sait que Musset se trouvant, une nuit, à souper en joyeuse compagnie, paria - à l'heure où les bougies font éclater leurs collerettes de cristal - qu'en évitant toute expression crue ou érotique, il écrirait à l'encontre des Anciens, le volume le plus *Cela* que l'on pourrait rêver dans ce genre ! Inutile de dire qu'il gagna son pari."

Opinion de l'auteur anonyme [Jules Gay] de la *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, aux femmes, au mariage et des livres facétieux pantagruéliques, scatologiques, satyrique par M. Le C. D'I\*\*\**:

"Dans *Gamiani*, la passion domine tout en souveraine, passion complexe de l'esprit, du coeur et des sens arrivant au paroxysme de la fièvre hystérique, à la folie et même jusqu'au crime. Cette production étrange restera pour compléter la littérature d'une époque qui a fourni tant d'oeuvres excentriques dans tous les genres. Après avoir répétés les on-dit sur l'auteur présumé de cet ouvrage, nous nous permettons d'ajouter que la première partie nous parait écrite d'abondances

sous l'inspiration d'un récit ou d'un souvenir. Il n'en est pas de la deuxième, dont le style est plus travaillé, l'action plus extravagante, et semble tout à fait rentrer dans le domaine de la collaboration; on y sent l'effet de l'imagination qui cherche à s'échauffer et ne parvient à produire que l'horrible. La première partie en question est l'oeuvre de Musset; mais la seconde partie, celle qui concerne les femmes, est attribuée à la personne à laquelle fait allusion le roman de *Lui et Elle* de M. Paul de Musset [i.e. George Sand]."

Opinion de l'auteur anonyme [PH. J. .G. B. i.e. Vital-Puisant] de la *Notice anecdotico-bibliographique sur le Gamiani d'Alfred de Musset* (1874):

"Quelque temps après la Révolution de 1830, une dizaine de jeunes gens, pour la plupart destinés à devenir célèbres dans les lettres, la médecine ou le barreau, se trouvaient réunis dans un des plus brillants restaurants du Palais-Royal. Les reliefs d'un splendide souper et le nombre de flacons vides témoignaient en faveur du robuste estomac, et partant, de la gaieté des convives. On était arrivé au dessert, et tout en faisant pétiller le champagne, on avait épuisé la conversation sur la politique d'abord, et ensuite sur les mille sujets à l'ordre du jour à cette époque. La littérature devait nécessairement avoir son tour. Après avoir passé en revue les divers genres d'ouvrages qui, depuis l'antiquité, ont tour à tour été l'objet d'une admiration plus ou moins passagère, on en vint à parler du genre érotique. Aussi, depuis les *Pastorales* de Longus, jusqu'aux cruautés luxurieuses du Marquis de Sade, depuis les *Epigrammes* de Martial et les *Satires* de Juvénal jusqu'aux *Sonnets* de l'Arétin, tout fut passé en revue. Après avoir comparé la liberté d'expression de Martial, Properce, Horace, Juvénal, Térence, en un mot, des auteurs latins, avec la gêne que s'étaient imposée les divers écrivains érotiques français, quelqu'un fut amené à dire qu'il était impossible d'écrire un ouvrage de ce genre sans appeler les choses par leur nom; l'exemple de La Fontaine était une exception; que, d'ailleurs la poésie française admettait ces sortes de réticences et savait même, par la finesse et une heureuse tournure de phrase, s'en créer un charme de plus, mais qu'en prose on ne pouvait rien produire de passionné ni d'attrayant. Un jeune homme qui, jusqu'alors, s'était contenté d'écouter la conversation d'un air rêveur, sembla s'éveiller à ces derniers mots, et prenant la parole: Messieurs, dit-il, si vous consentez à vous réunir de nouveau ici, dans trois jours, j'espère vous convaincre qu'il est facile de produire un ouvrage de très haut goût sans employer les grossièretés qu'on a coutume d'appeler des naïvetés chez nos bons aïeux, tels que Rabelais, Brantôme, Béroalde de Verville, Bonaventure Des Periers et tant d'autres, chez lesquels l'esprit gaulois brillerait d'un éclat tout aussi vif, s'il était débarrassé des mots orduriers qui salissent notre vieux langage. La proposition fut acceptée par acclamation, et trois jours après, notre jeune auteur apportait le manuscrit de l'ouvrage que nous présentons aux amateurs. Chacun des assistants voulut en posséder une copie, et l'indiscrétion de l'un d'entre eux permit à un éditeur étranger de l'imprimer, en 1833, dans le format in-4° et orné de grandes gravures coloriées. (...) A l'époque de la publication de cet ouvrage, des gens de lettres très-sérieux et à même de ne point se tromper, ont prétendu que l'illustre romancière contemporaine, qui écrit sous le nom de \*\*\* \*\* [i.e. George Sand], avait collaboré avec Alfred de Musset à la rédaction de ce roman de *haut goût*. Nous ne sommes guère compétent pour nous poser en juge dans cette attribution; si pourtant nous en référant à ce que l'on ajoute sur ce sujet (cette dame avait la passion de l'amour lesbien) nous ne serions pas taxé de témérité en accordant un certain degré de foi à cette allégation."

Observation: Les éditions ultérieures de *Gamiani ou une nuit d'excès* sont intitulées *Gamiani ou deux nuits d'excès*.

Note: l'orthographe de l'édition 1833 a été conservée.

Minuit sonnait, et les salons de la Comtesse Gamiani resplendissaient encore de l'éclat des lumières.

Les rondes, les quadrilles s'animaient, s'emportaient aux sons d'un orchestre enivrant. Les toilettes étaient merveilleuses, les parures étincelaient.

Gracieuse, empressée, la maîtresse du bal semblait jouir du succès d'une fête préparée, annoncée à grands frais. On la voyait sourire agréablement à tous les mots flatteurs, aux paroles d'usage que chacun lui prodiguait pour payer sa présence.

Renfermé dans mon rôle habituel d'observateur, j'avais déjà fait plus d'une remarque qui me dispensait d'accorder à la Comtesse Gamiani le mérite qu'on lui supposait. Comme femme du monde, je l'eus bientôt jugée, il me restait à disséquer son être moral, à porter le scalpel dans les régions du cœur; et je ne sais quoi d'étrange, d'inconnu, me gênait, m'arrêtait dans mon examen. J'éprouvais une peine infinie à démêler le fond de l'existence de cette femme dont la conduite n'expliquait rien.

Jeune encore avec une immense fortune, jolie au goût du grand nombre, cette femme sans parents, sans amis avoués, s'était en quelque sorte individualisée dans le monde. Elle dépensait seule, une existence capable, en toute apparence, de supporter plus d'un partage

Bien des langues avaient glosé, finissant toujours par médire: mais, faute de preuve, la Comtesse demeurait impénétrable.

Les uns l'appelaient une *Foedora* (1) [(1) *Foedora* - La femme sans cœur, Roman de Balzac.], une femme sans cœur et sans tempérament; d'autres lui supposaient une âme profondément blessée et qui veut désormais se soustraire aux déceptions cruelles.

Je voulais sortir du doute: Je mis à contribution toutes les ressources de ma logique; mais ce fut en vain, je n'arrivai jamais à une conclusion satisfaisante.

Dépité, j'allais quitter mon sujet, lorsque, derrière moi, un vieux libertin, élevant la voix, jeta cette exclamation: Bah ! c'est une Tribade.

Ce mot fut un éclair, tout s'enchaînait, s'expliquait, il n'y avait plus de contradiction possible.

Une Tribade ! Oh ! ce mot retentit à l'oreille, d'une manière étrange: puis, il élève en vous je ne sais quelles images confuses de voluptés inouïes, lascives à l'excès. C'est la rage luxurieuse, la

lubricité forcenée, la jouissance horrible qui reste inachevée.

Vainement j'écartai ces idées, elles mirent en un instant mon imagination en débauche. Je voyais déjà la Comtesse nue, dans les bras d'une autre femme, les cheveux épars, pantelante, abattue et que tourmente encore un plaisir avorté.

Mon sang était de feu, mes sens grondaient, je tombai comme étourdi sur un sofa.

Revenu de cette émotion, je calculai froidement ce que j'avais à faire pour surprendre la Comtesse: il le fallait à tout prix.

Je me décidai à l'observer pendant la nuit, à me cacher dans sa chambre à coucher. La porte vitrée d'un cabinet de toilette faisait face au lit. Je compris tout l'avantage de cette position; et, me dérobant, à l'aide de quelques robes suspendues, je me résignai patiemment à attendre l'heure du Sabbat.

J'étais à peine blotti, que la Comtesse parut, appelant sa Camériste, jeune fille au teint brun, aux formes accusées.

"Julie, je me passerai de vous ce soir. Couchez-vous.... ah ! si vous entendiez du bruit dans ma chambre, ne vous dérangez pas, je veux être seule."

Ces paroles promettaient presque un Drame. Je m'applaudissais de mon audace.

Peu-à-peu, les voix du salon s'affaiblirent, la comtesse resta seule avec une de ses amies, Melle *Fanny B\*\*\**. Toutes deux se trouvèrent bientôt dans la chambre et devant mes yeux.

Fanny. Quel fâcheux contretemps ! la pluie tombe à torrents, et pas une voiture.

Gamiani. Je suis désolée comme vous; par malencontre ma voiture est chez le sellier.

"F. - Ma mère sera inquiète.

"G. - Soyez sans crainte, ma chère Fanny, votre mère est prévenue, elle sait que vous passez la nuit chez moi. Je vous donne l'hospitalité.

"F. - Vous êtes trop bonne, en vérité. Je vais vous causer de l'embarras.

"G. - Dites, un vrai plaisir. C'est une aventure qui me divertit..... je ne veux pas vous envoyer coucher seule dans une autre chambre, nous resterons ensemble.

"F. - Pourquoi ? Je dérangerai votre sommeil.

"G. - Vous êtes trop cérémonieuse.... voyons ! Soyons comme deux jeunes amies, comme deux pensionnaires."

Un doux baiser vint appuyer ce tendre épanchement.

"G. - Je vais vous aider à vous déshabiller. Ma femme de chambre est couchée, nous pouvons nous en passer....

"Comme elle est faite ! heureuse fille ! J'admire votre taille.

"F. - Vous trouvez qu'elle est bien ?

"G. - Ravissante !

"F. - Vous voulez me flatter....

"G. - O merveilleuse ! quelle blancheur ! c'est à en être jalouse.

"F. - Pour celui-là, je ne vous le passe pas, franchement vous êtes plus blanche que moi.

"G. - Vous n'y pensez pas, enfant !... otez donc tout, comme moi. Quel embarras ! on vous dirait devant un homme. Là ! voyez dans la glace.... comme Pâris vous jetterait la pomme. Friponne ! elle sourit de se voir si belle. - Vous méritez bien un baiser sur votre front, sur vos joues, sur vos lèvres. Elle est belle partout partout....."

La bouche de la comtesse se promenait, lascive, ardente sur le corps de Fanny. Interdite, tremblante, Fanny laissait tout faire et ne comprenait pas.

C'était bien un couple délicieux de volupté, de grâces, d'abandon lascif, de pudeur craintive. On eut dit une Vierge, une Ange, aux bras d'une Bacchante en fureur.

Que de beautés livrées à mon regard, quel spectacle à soulever mes sens.

F. - Oh ! que faites-vous ? laissez, Madame, je vous prie....

G. - Non, non, ma Fanny, mon enfant ma vie, ma joie. Tu es trop belle, vois-tu ! je t'aime ! je t'aime d'amour, je suis folle !..."

Vainement l'enfant se débattait. Les baisers étouffaient ses cris. Pressée, enlacée, sa résistance était vaine La comtesse dans son etreinte fouguese l'emportait sur son lit, l'y jetait comme une proie à dévorer.

"F. - Qu'avez-vous ! O dieu ! Madame; mais c'est affreux !.... Je crie, laissez-moi.... vous me faites peur....."

Et des baisers plus vifs, plus pressés, répondaient à ces cris. Les bras enlaçaient plus fort, les deux corps n'en faisaient qu'un.

"G. Fanny, à moi ! à moi tout entière ! viens ! voilà ma vie. Tiens !.... c'est du plaisir.... comme tu trembles, enfant.... Ah ! tu cèdes....

"F: - C'est mal ! C'est mal ! vous me tuez.. ah !.... je meurs.

"G. - Oui, serres-moi, ma petite, mon amour. Serres bien; plus fort. Qu'elle est belle dans le plaisir !... Lascive !... tu jouis, tu es heureuse... oh ! Dieu !

Ce fut alors un spectacle étrange. La Comtesse, l'oeil en feu, les cheveux épars, se ruait, se tordait sur sa victime que les sens agitaient à son tour. Toutes deux se tenaient, s'étreignaient avec force. Toutes deux se renvoyaient leurs bonds, leurs élans, étouffaient leurs cris, leurs soupirs dans des baisers de feu.

Le lit craquait aux secousses furieuses de la Comtesse.

Bientôt épuisée, abattue, Fanny laissa tomber ses bras. Pâle, elle restait immobile comme une belle morte.

La Comtesse délirait. Le plaisir la tuait et ne l'achevait pas. Furieuse, bondissante, elle s'élança au milieu de la chambre, se roula sur le tapis, s'excitant par des poses lascives, bien follement lubriques, provoquant avec ses doigts tout l'excès des plaisirs....

Cette vue acheva d'égarer ma tête.

Un instant, le dégoût, l'indignation m'avaient dominé; je voulais me montrer à la Comtesse, l'accabler du poids de mon mépris. Les sens furent plus forts que la raison. La chair triompha superbe, frémissante. J'étais étourdi, comme fou. Je m'élançai sur la belle Fanny, nû, tout en feu, pourpré, terrible. Elle eut à peine le temps de comprendre cette nouvelle attaque que, déjà triomphant, je sentais son corps souple et frêle trembler, s'agiter sous le mien répondre à chacun de mes coups. Nos langues se croisaient brûlantes, acérées, nos âmes se fondaient dans une seule.

"F. - Ah ! Dieu !.... on me tue....."

A ces mots, la belle se raidit, soupire et puis retombe en m'inondant de ses faveurs.

Ah Fanny, m'écriai-je, attends... à toi... ah !....

A mon tour, je crus rendre toute ma vie.

Quel excès !.... Anéanti, perdu dans les bras de Fanny, je n'avais rien senti des attaques terribles de la Comtesse.

Rappelée à elle par nos cris, nos soupirs, transportée de fureur et d'envie, elle s'était jetée sur moi pour m'arracher à son amie. Ses bras m'étreignaient en me secouant, ses doigts creusaient ma



chair, ses dents mordaient.

Ce double contact de deux corps suant le plaisir, tout brûlants de luxure, me ravivait encore, redoublait mes désirs.

Le feu me touchait partout. Je demeurai ferme, victorieux au pouvoir de Fanny; puis, sans rien perdre de ma position, dans ce désordre étrange de trois corps se mêlant, se croisant, s'enchevêtrant l'un dans l'autre, je parvins à saisir fortement les cuisses de la Comtesse, à les tenir écartées au dessus de ma tête.

"Gamiani ! à moi ! portez-vous en avant, ferme sur vos bras !

Gamiani me comprit, et je pus à loisir poser ma langue active, dévorante sur sa partie en feu.

Fanny insensée, éperdue, caressait amoureusement la gorge palpitante qui se mouvait au dessus d'elle.

En un instant la comtesse fut vaincue, achevée.

"G. Quel feu vous allumez ! C'est trop..... grâce !... oh !.... quel jeu lubrique ! vous me tuez.... Dieu ! j'étouffe."

Le corps de la Comtesse retomba lourdement de côté comme une masse morte.

Fanny plus exaltée encore, jette ses bras à mon cou, m'enlace, me serre, croise ses jambes sur mes reins.

"F. - Cher ami ! à moi... tout à moi. Modère un peu... arrête.... là.... ah !..... va plus vite... va donc..... oh ! je sens !... je nage !.... je....."

Et nous restâmes l'un sur l'autre étendus, raides, sans mouvement; nos bouches entrouvertes, mêlées, se renvoyaient à peine nos haleines presque éteintes.

Peu à peu nous revînmes. Tous trois nous nous relevâmes et nous fîmes un instant à nous regarder stupidement....

Surprise, honteuse de ses emportements, la Comtesse se couvrit à la hâte. Fanny se déroba sous les draps; puis comme un enfant, qui comprend sa faute quand elle est commise et irréparable, elle se mit à pleurer: la Comtesse ne tarda pas à m'apostropher.

"G. - Monsieur, c'est une bien misérable surprise. Votre action n'est qu'un odieux guet-à-pens, une lâcheté infâme.... vous me forcez à rougir."

Je voulus me défendre,

"G. - Oh ! Monsieur, sachez qu'une femme ne pardonne jamais à qui surprend sa faiblesse."

Je ripostai de mon mieux. Je déclarai une passion funeste, irrésistible; que sa froideur avait désespérée, réduite à la ruse, à la violence....

"D'ailleurs, ajoutai-je,

"Pouvez vous croire, Gamiani, que j'abuse jamais d'un secret que je dois plus au hasard qu'à ma témérité. Oh ! non, ce serait trop ignoble. Je n'oublierai, de ma vie, l'excès de nos plaisirs, mais j'en garderai pour moi seul le souvenir. Si je fus coupable, songez que j'avais le délire dans le coeur, ou plutôt ne gardez qu'une pensée, celle des plaisirs que nous avons goûtés ensemble, que nous pouvons goûter encore.

M'adressant ensuite à Fanny, tandis que la Comtesse déroba sa tête, feignait de se désoler

"Calmez vous, Mademoiselle. Des larmes dans le plaisir ! oh ! ne songez qu'à la douce félicité qui nous unissait tout à l'heure; qu'elle reste dans vos souvenirs comme un rêve heureux, qui n'appartient qu'à vous, que vous seule savez. Je vous le jure, je ne gênerai jamais la pensée de mon bonheur en la confiant à d'autres."

La colère s'apaisa, les larmes se tarirent insensiblement, nous nous retrouvâmes tous les trois entrelacés, disputant de folies, de baisers, de caresses.... "Oh ! mes belles amies, que nulle crainte ne vienne nous troubler. Livrons-nous sans réserve..... comme si cette nuit était la dernière A la joie, à la volupté.

Et Gamiani de s'écrier: "Le sort en est jeté, au plaisir. Viens Fanny..... baise donc, folle !.. tiens !... que je te morde.... que je te suce; que Je t'aspire jusqu'à la moëlle. Alcide, en devoir... Oh ! le superbe animal ! quelle richesse !....

Vous l'enviez, Gamiani, à vous donc. Vous dédaignez ce plaisir, vous le bénirez quand vous l'aurez bien goûté. Restez couchée Portez en avant la partie que je vais attaquer. Ah ! que de beautés ! quelle posture ! Vîte, Fanny, enjambez la Comtesse, conduisez vous-même cette arme terrible, cette arme de feu; battez en brèche, ferme !. trop fort, trop vîte.... Gamiani !... ah..... vous escamotez le plaisir...."

La Comtesse s'agitait comme une possédée, plus occupée des baisers de Fanny que de mes efforts. Je profitai d'un mouvement qui dérangerait tout, pour renverser Fanny sur le corps de la Comtesse, pour l'attaquer avec fureur. En un instant, nous fûmes tous les trois confondus, abîmés de plaisir.....

.....

"G. - Quel caprice, Alcide. Vous avez tourné subitement à l'ennemi..... oh ! je vous pardonne, vous avez compris que c'était perdre trop de plaisir pour une insensible. Que voulez-vous ? j'ai la triste condition d'avoir divorcé avec la nature. Je ne rêve, je ne sens plus que l'horrible, l'extravagant. Je poursuis l'impossible. Oh ! C'est bien affreux. Se consumer, s'abrutir dans des

déceptions. Désirer toujours, n'être jamais satisfaite. Mon imagination me tue..... C'est être bien malheureuse !"

Il y avait dans tout ce discours une action si vive, une expression si forte de désespoir, que je me sentis ému de pitié. Cette femme souffrait à faire mal. - "Cet état n'est peut-être que passager Gamiani; vous vous nourrissez trop de lectures funestes"

"G. - Oh ! non ! non ! ce n'est pas moi....

"Ecoutez: vous me plaindrez, vous m'excuserez peut-être.

"J'ai été élevée en Italie, par une tante restée veuve de bonne heure. J'avais atteint ma quinzième année et je ne savais, des choses de ce monde, que les terreurs de la religion. Toute en Dieu, je passais ma vie à supplier le Ciel de m'éviter les peines de l'Enfer.

"Ma tante m'inspirait ces craintes, sans les tempérer jamais par la moindre preuve de tendresse. Je n'avais d'autre douceur que mon sommeil. Mes jours passaient tristes comme les nuits d'un condamné.

"Parfois seulement, ma tante m'appelait le matin dans son lit. Alors, ses regards étaient doux, ses paroles flatteuses. Elle m'attirait sur son sein, sur ses cuisses et m'étreignait tout-à-coup dans des embrassements convulsifs; je la voyais se torde, renverser sa tête et se pâmer avec un rire de folle.

"Epouvantée, je la contemplais, immobile, je la croyais atteinte d'épilepsie.

"A la suite d'un long entretien qu'elle eut avec un Moine franciscain, je fus appelée et le révérend père me tint ce discours:

"Ma fille, vous grandissez. Déjà le démon tentateur peut vous voir. Bientôt vous sentirez ses attaques. Si vous n'êtes pure et sans tache, ses traits pourront vous atteindre; si vous êtes exempte de souillure, vous resterez invulnérable. Par des douleurs notre Seigneur a racheté le monde; par les souffrances vous racheterez aussi vos propres péchés. Préparez-vous à subir le martyr de la rédemption. Demandez à Dieu la force et le courage nécessaires: ce soir vous serez éprouvée.... Allez en paix, ma fille."

"Ma tante m'avait déjà parlé depuis quelques jours, de souffrances, de tortures à endurer pour racheter ses péchés, je me retirai, effrayée des paroles du Moine. - Seule, je voulus prier, m'occuper de Dieu, mais je ne pouvais voir que l'image du supplice qui m'attendait.

"Ma tante vint me retrouver au milieu de la nuit. Elle m'ordonna de me mettre nue, me lava de la tête aux pieds et me fit prendre une grande robe noire serrée autour du cou et entièrement fendue par derrière. Elle s'habilla de même et nous partîmes de la maison en voiture.

"Au bout d'une heure, je me vis dans une vaste salle tendue de noir, éclairée par une seule lampe

suspendue au plafond.

"Au milieu s'élevait un prie-Dieu environné de coussins.

"Agenouillez-vous, ma Nièce: préparez-vous par la prière, et supportez avec courage tout le mal que Dieu veut vous infliger

"J'avais à peine obéi, qu'une porte secrète s'ouvrit, un Moine, vêtu comme nous, s'approcha de moi, marmota quelques paroles: puis, écartant ma robe et faisant tomber les pans de chaque côté, il mit à découvert toute la partie postérieure de mon corps.

"Un léger frémissement échappa au Moine, extasié sans doute à la vue de ma chair; sa main se promena partout, s'arrêta sur mes fesses et finit par se poser plus bas.

"C'est par là que la femme pêche, c'est par là qu'elle doit souffrir, dit une voix sépulchrale...

Ces paroles étaient à peine prononcées, que je me sentis battue de verges, de noeuds de corde garnis de pointes en fer. Je me cramponnai au prie-Dieu, je m'efforçai d'étouffer mes cris, mais en vain, la douleur était trop forte. - Je m'élançai dans la salle, criant: Grâce ! grâce ! je ne puis plus supporter ce supplice - Tuez-moi plutôt. Pitié ! je vous prie.....

"Misérable lâche, s'écria ma tante indignée; Il vous faut mon exemple !

"A ces mots, elle s'exposa bravement toute nue, écartant les cuisses, les tenant élevées.

"Les coups pleuvaient; le bourreau était impassible. En un instant les cuisses furent en sang

"Ma tante restait inébranlable, criant par moments "plus fort... ah !.... plus fort encore !.

Cette vue me transporta, je me sentis un courage surnaturel, je m'écriai, que j'étais prête à tout souffrir.

"Ma tante se releva aussitôt et me couvrit de baisers brûlants, tandis que le Moine liait mes mains, plaçait un bandeau sur mes yeux.

"Que vous dirai-je enfin. Mon supplice recommença, plus terrible: Engourdie bientôt par la douleur, j'étais sans mouvement, je ne sentais plus. Seulement, à travers le bruit de mes coups, j'entendais confusément des cris, des éclats, des mains frappant sur des chairs. C'étaient aussi des rires insensés, rires nerveux, convulsifs, précurseurs de la joie des sens. Par moment, la voix de ma tante, qui râlait la volupté, dominait cette harmonie étrange, ce concert d'orgie, cette saturnale de sang.

"Plus tard, j'ai compris que le spectacle de mon supplice servait à réveiller des désirs; chacun de mes soupirs étouffés provoquait un élan de volupté.

"Lassé sans doute, mon bourreau avait fini. Toujours immobile, j'étais dans l'épouvante, résignée à mourir, et, cependant, à mesure que l'usage de mes sens revenait, j'éprouvais une démangeaison singulière mon corps frémissait, était en feu. Je m'agitais lubriquement comme pour satisfaire un désir insatiable. Tout-à-coup deux bras nerveux m'enlacent; je ne savais quoi de chaud, de tendu, vint battre mes cuisses, se glisser plus bas et me pénétrer subitement. A ce moment, je crus être fendue en deux. Je poussai un cri affreux que couvrirent aussitôt des éclats de rire. Deux ou trois secousses terribles achevèrent d'introduire en entier le rude fléau qui m'abîmait. Mes cuisses saignantes se collaient aux cuisses de mon adversaire; il me semblait que nos chairs s'entremêlaient pour se fondre en un seul corps Toutes mes veines étaient gonflées, mes nerfs tendus. Le frottement vigoureux que je subissais, et qui s'opérait avec une incroyable agilité, m'échauffa tellement, que je crus avoir reçu un fer rouge.

"Je tombai bientôt dans l'extase, je me vis au Ciel. Une liqueur visqueuse et brûlante vint m'inonder rapidement, pénétra jusqu'à mes os, chatouilla jusqu'à la moëlle.... oh ! c'était trop.... je fondais comme une lave ardente.... Je sentais courir en moi un fluide actif dévorant, j'en provoquais l'éjaculation par secousses furieuses et je tombai épuisée dans un abîme sans fin de volupté inouïe.

F - Gamiani, quelle peinture ! vous nous mettez le diable au corps.

"G. - Ce n'est pas tout.

"Ma volupté se changea en douleur atroce. Je fus horriblement brutalisée. Plus de vingt Moines se ruèrent à leur tour en cannibales effrénés. Ma tête retomba de côté, mon corps brisé, rompu, gisait sur les coussins, pareil à un cadavre. Je fus emportée morte dans mon lit.

"F. - Quelle cruauté infâme !

"G. - Oh ! oui, infâme et plus funeste encore.

"Revenue à la vie, à la santé, je compris l'horrible perversité de ma tante et de ses horribles compagnons de débauche, que l'image de tortures affreuses aiguillonnaient seule encore. Je leur jurai une haine mortelle et cette haine, dans ma vengeance au désespoir, je la portai sur tous les hommes.

L'idée de subir leurs caresses m'a toujours révoltée. Je n'ai pas voulu servir de vil jouet à leurs désirs.

"Mon tempérament était de feu, il fallut le satisfaire. Je ne fus guérie plus tard de l'onanisme que par les doctes leçons des filles du couvent de la rédemption. Leur science fatale m'a perdue pour jamais."

Ici les sanglots étouffèrent la voix altérée de la Comtesse.

Les caresses ne pouvaient rien faire sur cette femme. - Pour faire diversion je m'adressai à Fanny.

Al. - A votre tour, belle étonnée ! vous voilà, en une nuit, initiée à bien des mystères. Voyons ! racontez nous comment vous avez ressenti les premiers plaisirs des sens.

F. - Moi ! je n'oserai, je vous l'avoue.

Al - Votre pudeur est au moins hors de saison.

F. - Non, mais après le récit de la Comtesse, ce que je pourrais dire serait trop insignifiant.

Al. - Vous n'y pensez pas, pauvre ingénu ! Pourquoi hésiter ? ne sommes nous pas confondus par le plaisir et les sens. Nous n'avons plus à rougir. Nous avons tout fait, nous pouvons tout dire.

G. - Voyons, ma belle, un baiser, deux, cent s'il le faut, pour vous décider. Et Alcide, comme il est amoureux ! vois ! il te menace.

F. - Non, non, laissez, Alcide, je n'ai plus de force, Grâce ! je vous prie..... Gamiani que vous êtes lubrique..... Alcide ôtez-vous.... oh !....

Al. - Pas de quartier, morbleu ! ou Curtius se précipite tout-armé, ou vous allez nous donner l'Odyssée de votre pucelage.

F. - Vous m'y forcez....

G. et Al. - Oui. Oui.

F. - Je suis arrivée à 15 ans, bien innocente, je vous jure. Ma pensée même ne s'était jamais arrêtée sur tout ce qui tient à la différence des sexes.

Je vivais insouciant, heureuse, sans doute; lorsqu'un jour de grande chaleur, étant seule à la maison, j'éprouvai comme un besoin de me dilater de me mettre à l'aise.

Je me deshabillai, je m'étendis presque nue sur un divan.... oh ! j'ai honte !.... Je m'allongeais, j'écartais mes cuisses, je m'agitais en tous les sens. A mon insu, je formais les postures les plus indécentes.

L'étoffe du divan était glacée. Sa fraîcheur me causa une sensation agréable, un frôlement voluptueux par tout le corps. Oh ! comme je respirais librement, entourée d'une atmosphère tiède, doucement pénétrante. Quelle volupté suave et ravissante ! j'étais dans une délicieuse extase. Il me semblait, qu'une vie nouvelle inondait mon être, que j'étais plus forte, plus grande, que j'aspirais un souffle divin, que je m'épanouissais aux rayons d'un beau Ciel !

Alc. - Vous êtes poétique, Fanny.

F. - Oh ! je vous décris exactement mes sensations Mes yeux erraient complaisamment sur moi, mes mains volaient sur mon cou, sur mon sein. Plus bas, elles s'arrêtèrent et je tombai malgré

moi dans une rêverie profonde.

Les mots d'amour, d'amant, me revenaient sans cesse avec leur sens inexplicable. Je finis par me trouver seule. J'oubliais que j'avais des parents, des amis, j'éprouvai un vide affreux.

Je me levai, regardant tristement autour de moi.

Je restai quelque temps pensive, la tête mélancoliquement penchée, Les mains jointes, les bras pendants. Puis, m'examinant, me touchant de nouveau; je me demandai si tout cela n'avait pas un but, une fin.... Instinctivement je comprenais qu'il me manquait quelque chose, que je ne pouvais définir, mais que je voulais, que je désirais de toute mon âme.

Je devais avoir l'air égaré, car je riais parfois frénétiquement; mes bras s'ouvraient comme pour saisir l'objet de mes vœux; j'allais jusqu'à m'étreindre moi-même. Je m'enlacais, je me caressais, il me fallait absolument une réalité, un corps à saisir, à presser; Dans mon étrange hallucination, je m'emparais de moi-même, croyant m'attacher à un autre.

A travers les vitraux, on découvrait au loin les arbres, les gazons, et j'étais tentée d'aller me rôuler à terre, ou de me perdre aérienne dans les feuilles. Je contemplais le Ciel, et j'aurais voulu voler dans l'air, me fondre dans l'azur, me mêler aux vapeurs, au Ciel, aux Anges.

Je pouvais devenir folle: mon sang refluit brûlant vers ma tête.

Eperdue, transportée, je m'étais précipitée sur les coussins. J'en tenais un serré entre mes cuisses, j'en pressais un autre dans mes bras; je le baisais follement, je l'entourais avec passion, je lui souriais même, je crois, tant j'étais ivre, dominée par les sens. Tout-à-coup, je m'arrête, je frémis, il me semble que je fonds, que je m'abîme. ah ! m'écriai-je; mon Dieu ! ah ! ah ! et je me relevai subitement, épouvantée.

J'étais toute mouillée.

Ne pouvant rien comprendre à ce qui m'était arrivé, je crus être blessée, j'eus peur. Je me jetai à genoux, suppliant Dieu de me pardonner si j'avais fait mal.

Alc. - Aimable innocente ! vous n'avez confié à personne ce qui vous avait si fort effrayée ?

F. - Non ! Jamais ! je ne l'aurais pas osé. J'étais encore ignorante, il y a une heure; vous m'avez révélé le mot de la Charade.

Alc. O ! Fanny ! cet aveu me met au comble de la félicité. Mon amie, reçois encore cette preuve de mon amour. - Gamiani, excitez-moi, que j'inonde cette jeune fleur, de la rosée Céleste.

G . - Quel feu, quelle ardeur, Fanny, tu te pames déjà.... oh ! elle jouit.... elle jouit....

F. - Alcide ! Alcide !... J'expire,..... je.....

Et la douce volupté nous abîmait d'ivresse, nous portait tous les deux au Ciel.

Après un instant de repos, calme des sens, je parlai moi-même en ces termes:

Je suis né de parents jeunes et robustes. Mon enfance fut heureuse, exempte de pleurs et de maladie. Aussi, dès l'âge de 13 ans, étais-je un homme fait. Les aiguillons de la chair se faisaient déjà vivement sentir

Destiné à l'état ecclésiastique, élevé dans toute la rigueur des principes de chasteté, je combattais de toutes mes forces les premiers désirs des sens. Ma chair s'éveillait, s'irritait puissamment, impérieuse et je la macérais impitoyablement.

Je me condamnais au jeûne le plus rigoureux. La nuit, dans mon sommeil, la nature obtenait un soulagement, et je m'en effrayais comme d'un désordre dont j'étais coupable. Je redoublais d'abstinence et d'attention à écarter une main funeste. Cette opposition, ce combat intérieur, finirent par me rendre lourd et comme hébété. Ma continence forcée porta dans tous mes sens une sensibilité, ou plutôt une irritation que je n'avais jamais sentie.

J'avais souvent le vertige. Il me semblait que les objets tournaient et moi avec eux. Si une jeune femme s'offrait par hasard à ma vue, elle me paraissait vivement enluminée et resplendissante d'un feu pareil à des étincelles électriques.

L'humeur échauffée de plus en plus, et trop abondante, se portait dans ma tête et les parties de feu dont elle était remplie, frappant vivement contre la vitre de mes yeux, y causait une sorte de mirage éblouissant.

Cet état durait depuis plusieurs mois, lorsqu'un matin, je sentis tout-à-coup dans tous mes membres une contraction et une tension violentes, suivies d'un mouvement affreux et convulsif pareil à ceux qui accompagnent ordinairement des transports épileptiques..... Mes éblouissements lumineux revinrent avec plus de force que jamais.... je vis d'abord un cercle noir tourner rapidement devant moi, s'agrandir et devenir immense: une lumière vive et rapide s'échappa de l'axe du cercle et remplit de lumière toute l'étendue.

Je découvrais un horizon sans fin; de vastes cieux enflammés, traversés par mille fusées volantes qui toutes retombaient éblouissantes en pluie dorée, en étincelles de saphir, d'émeraude et d'azur.

Le feu s'éteignit, un jour bleuâtre et velouté vint le remplacer: Il me semblait que je nageais dans une lumière limpide et douce, suave comme un pâle reflet de la Lune dans une belle nuit d'été. et, voilà que du point le plus éloigné, accourent à moi, vaporeuses, aériennes comme un essaim de papillons dorés, des myriades infinies de jeunes filles nues, éblouissantes de fraîcheur, transparentes comme des statues d'albâtre.

Je m'élançais devant mes Sylphides, mais elles s'échappaient rieuses et folâtres. Leurs groupes délicieux se fondaient un instant dans l'azur et puis reparaissaient plus vifs, plus joyeux. Bouquets charmants de figures ravissantes qui toutes me donnaient un fin sourire, un regard malicieux.



Peu-à-peu, les jeunes filles s'éclipsèrent. alors, vinrent à moi des femmes dans l'âge de l'amour et des tendres passions.

Les unes vives, animées, au regard de feu, aux gorges palpitantes: les autres pâles et penchées, comme des vierges d'Ossian. Leurs corps frêles, voluptueux, se dérobaient sous la gaze. Elles semblaient mourir de langueur et d'attente: elles m'ouvraient leurs bras et me fuyaient toujours.

Je m'agitais lubriquement sur ma couche; je m'élevais sur mes jambes et mes mains, secouant frénétiquement mon glorieux Priape. Je parlais d'amour, de plaisir. dans les termes les plus indécents,: - mes souvenirs classiques se mêlant un instant à mes rêves; je vis Jupiter en feu, Junon maniant sa foudre; je vis tout l'Olympe en rut dans un désordre, un pèle-mèle étranges; après, j'assistai à une orgie, une bacchanale d'enfer: Dans une caverne sombre et profonde, éclairée par des torches puantes, aux lueurs rougeâtres; des teintes bleues et vertes se refluaient hideusement sur les corps de cent Diables aux figures de bouc, aux formes grotesquement lubriques.

Les uns lancés sur une escarpolette, superbement armés, allaient fondre sur une femme, la pénétraient subitement de tout leur dard et lui causaient l'horrible convulsion d'une jouissance rapide, inattendue. D'autres, plus lutins, renversaient une prude, la tête en bas, et tous, avec un rire fou, à l'aide d'un mouton, lui enfonçaient un riche priape de feu, lui martelant à plaisir l'excès des voluptés. On en voyait encore quelques-uns, la mèche en main, allumant un canon d'où sortait un membre foudroyant que recevait inébranlable, les cuisses écartées, une Diabliesse frénétique.

Les plus méchants de la bande attachaient une Messaline par les quatre membres et se livraient devant-elle à toutes les joies, aux plaisirs les plus expressifs. La malheureuse se tortillait, furieuse écumante, avide d'un plaisir qui ne pouvait lui arriver

Cà et là, mille petits Diablotaux, plus laids, plus sautillants, plus rampants les uns que les autres, allaient, venaient, suçant, pinçant, mordant, dansant en rond, se mêlant entr'eux. Partout, c'étaient des rires, des éclats, des convulsions, des frénésies, des cris, des soupirs, des évanouissements de volupté.

Dans un espace plus élevé, les diables du premier rang se divertissaient jovialement à parodier les mystères de notre sainte religion

Une Nonne toute nue, prosternée, l'oeil béatiquement tourné vers la voûte, recevait avec une dévotieuse ardeur la blanche communion que lui donnait, au bout d'un fort honnête goupillon, un grand diable crossé, mîtré tout à l'envers. Plus loin, une Diablotine recevait à flots sur son front le baptême de vie; tandis qu'une autre, feignant la moribonde, était expédiée avec une effroyable profusion de Saint Viatique.

Un maître diable, porté sur quatre épaules, balançait fièrement la plus énergique démonstration de sa jouissance érotico-satanique et, dans ses moments d'humeur répandait à flots la liqueur bénite. Chacun se prosternait à son passage. C'était la procession du Saint Sacrement.

Mais voilà qu'une heure sonne, et aussitôt, tous les Diables s'appellent, se prennent par la main et forment une ronde immense.

Le branle se donne; ils tournent, s'emportent, volent comme l'éclair.

Les plus faibles succombent dans ce tournoiement rapide, ce galop insensé. Leur chute fait culbuter les autres, ce n'est plus qu'une horrible confusion, un pèle-mèle affreux d'enclavements grotesques, d'accouplements hideux. Cahos immonde de corps abîmés, tout tâchés de luxure, que vient dérober une fumée épaisse.

G. - Vous brodez à merveille, Alcide, votre rêve irait bien dans un livre....

Alc. - Que voulez-vous ? il faut passer la nuit... Ecoutez encore, la suite n'est plus que réalité.

Lorsque je fus revenu de ces accès terribles, je me sentis moins lourd, mais plus abattu. Trois femmes jeunes encore et vêtues d'un simple peignoir blanc, étaient assises près de mon lit. Je crus que mon vertige durait encore, mais on m'apprit bientôt que mon Médecin, comprenant ma maladie, avait jugé à propos de m'appliquer le seul remède qui m'était convenable.

Je pris d'abord une main blanche et potelée que je couvris de baisers. Une lèvre fraîche et rose vint se poser sur ma bouche. Ce contact délicieux m'électrisa. J'avais toute l'ardeur d'un fou égaré.

"O mes belles amies ! m'écriai-je, je veux être heureux, heureux à l'excès, je veux mourir dans vos bras. Prêtez-vous à mes transports, à ma folie"

Aussitôt, je jette loin de moi ce qui me couvre encore, je m'étends sur mon lit. Un coussin placé sous mes reins me tient dans la position la plus avantageuse. Mon Priape se dresse superbe, radieux.

"Toi, brune piquante, à la gorge si ferme et si blanche, sieds-toi au pied du lit, les jambes étendues près des miennes. Bien ! porte mes pieds sur ton sein, frotte-les doucement sur tes jolis boutons d'amour, - à ravir ! oh ! tu es délicieuse.

La blonde aux yeux bleus, à moi ! tu seras ma reine.... viens te placer à cheval sur le trône. Prends d'une main le sceptre enflammé, cache-le tout-entier dans ton empire.... Ouf ! pas si vite. Attends... sois lente, cadencée, comme un Cavalier au petit trôt. Prolonge le plaisir.

Et toi, si grande, si belle, aux formes ravissantes, enjambe ici par dessus ma tête.... à merveille ! tu me devines. Ecarte bien les cuisses.... Encore ! que mon oeil puisse bien te voir, ma bouche te dévorer, ma langue te pénétrer à loisir. Que fais-tu droite et debout ? abaisse toi donc, donne ta gorge à baiser.....

"A moi ! à moi ! lui dit la brune, (en lui montrant sa langue agile, aigüe comme un stylet de Venise) viens ! que je mange tes yeux, ta bouche. Je t'aime de la sorte. Oh ! Lubrique... Mets ta

main là.... va ! doucement ! doucement !..

Et voilà que chacun se meut, s'agite, s'excite au plaisir.

Je dévore des yeux cette scène animée, ces mouvements lascifs, ces poses insensées. Les cris, les soupirs se croisent, se confondent: bientôt le feu circule dans mes veines. Je frissonne tout-entier. Mes deux mains battent une gorge brûlante, ou se portent frénétiques, crispées, sur des charmes plus secrets encore. Ma bouche les remplace. Je suce avidement, je ronge, je mords. On me crie d'arrêter, que je tue, et je redouble encore.

Cet excès m'acheva. Ma tête retomba lourdement. Je n'avais plus de force. "- Assez ! assez ! criai-je: oh ! mes pieds ! quel chatouillement voluptueux. Tu me fais mal..... tu me crispes mes nerfs se tendent, se tordent.... oh. - "

- Je sentais le délire approcher une troisième fois Je poussai avec fureur. Mes trois belles perdirent à la fois l'équilibre et leurs sens. Je les reçus dans mes bras, pamées, expirantes et je me sentis abîmé, inondé.

Joies du Ciel ou de l'Enfer ! c'étaient des torrens de feu qui ne finissaient pas.

"G. - Quels plaisirs vous avez goûtés, Alcide, oh ! je les envie - Et toi, Fanny: l'insensible ! elle dort, je crois.

F. - Laissez-moi, Gamiani, ôtez votre main, elle me pèse. Je suis accablée.... morte... Quelle nuit ! Mon Dieu !... Dormons.... je.....

La pauvre enfant baillait, se détournait, se dérobaît toute petite dans un coin du lit.

Je voulus la ramener

"Non, non, me dit la Comtesse; je comprends ce qu'elle éprouve. Pour moi, je suis d'une humeur bien autre que la sienne. Je sens une irritation.... Je suis tourmentée, je désire ! oh ! voyez-vous ! j'en veux jusqu'à rester morte..... vos deux corps qui me touchent, vos discours, nos fureurs, tout cela m'excite, me transporte. J'ai l'enfer dans l'esprit, j'ai le feu dans le corps. Je ne sais qu'inventer, - oh ! rage !

"Alc. - Que faites vous, Gamiani ? vous vous levez ?

G. - Je n'y tiens plus, je brûle... je voudrais... Mais fatiguez moi donc. Qu'on me presse, qu'on me batte.... Oh ! ne pas jouir.....

Les dents de la Comtesse claquaient avec force: ses yeux roulaient effrayants dans leur orbite. Tout en elle s'agitait, se tordait, c'était horrible à voir.

Fanny se releva, saisie, épouvantée. Pour moi, je m'attendais à une attaque de nerfs.

En vain, je couvrais de baisers les parties les plus tendres. Mes mains étaient lasses de torturer cette furie indomptable. Les canaux spermatiques étaient fermés ou épuisés. J'amenais du sang, et le délire n'arrivait pas.

"G. - Je vous laisse, dormez !"

A ces mots, Gamiani s'élançait hors du lit, ouvrait une porte et disparaissait....

Alc. - que veut-elle ? comprenez-vous Fanny ?

F. - Chut, Alcide, écoutez.... quels cris !....

"Elle se tue.... Dieu ! la porte est fermée.... Ah ! elle est dans la chambre de Julie. Attendez il y a là une ouverture vitrée, nous pourrions tout voir. Approchez le canapé, voici deux chaises, montez."

Quel spectacle ! à la lueur d'une veilleuse pâle, vacillante, la Comtesse, les yeux horriblement tournés de côté, une salive écumeuse sur les lèvres, du sang, du sperme le long des cuisses, se roulait en rugissant sur un large tapis de peaux de chat (1) [(1) La peau du Chat, comme on le sait, excite singulièrement, à cause sans doute de la grande quantité d'électricité qu'elle contient. Les Femmes de Lesbos, s'en servaient toujours dans leurs saturnales.]. Ses reins frottaient le poil avec une agilité sans pareille. Par moment, la Comtesse agitait ses jambes en l'air, se soulevait presque droite sur sa tête, exposant tout son dos à notre vue, pour retomber ensuite avec un rire affreux.

G. "Julie, à moi ! viens ! ma tête tourne.... Ah ! damnée folle, je vais te mordre,"

Et Julie nue aussi, mais forte, puissante, s'emparait des mains de la Comtesse, les liait ensemble, ainsi que les pieds.

L'excès fut alors à son comble, la convulsion m'épouvantait.

Julie, sans marquer le moindre étonnement, dansait, sautait comme une folle, s'excitant au plaisir se renversait pamée sur un fauteuil.

La Comtesse suivait de l'oeil tous ses mouvements. Son impuissance à tenter les mêmes fureurs, à goûter la même ivresse, redoublait encore sa rage: C'était bien un Prométhée femelle déchiré par cent vautours à la fois.

G. - Médor ! Médor ! prends moi ! Prends !

A ce cri un chien énorme sort d'une cache, s'élançait sur la Comtesse et se met en train de lécher ardemment un clitoris dont la pointe sortait rouge et enflammée.

La Comtesse criait à haute voix: hai ! hai ! hai ! forçant toujours le ton à proportion de la vivacité

du plaisir. On aurait pu calculer les gradations du chatouillement que ressentait cette effrénée Calymanthe (1) [(1) Thyade fougueuse que la Mythologie représente se livrant aux bêtes.]

G. - Du lait ! du lait ! Oh ! du lait !

Je ne pouvais comprendre cette exclamation, véritable cri de détresse et d'agonie, lorsque Julie parut armée d'un énorme godmiché rempli d'un lait chaud, qu'un ressort faisait à volonté jaillir à six pas. Au moyen de deux courroies, elle s'adapte, à la place voulue, l'ingénieux instrument. Le plus généreux étalon, dans toute sa puissance, ne se fut pas montré, en grosseur du moins, avec plus d'avantage. Je ne pouvais croire, qu'il y aurait introduction, lorsqu'à ma grande surprise, cinq ou six attaques forcenées, au milieu de cris aigus et déchirants, suffirent pour engloutir et dérober cette énorme machine. La Comtesse souffrait comme une damnée: raide, sans mouvement, pareille à un marbre, on eut dit la Cassandre de Casani (1) [(1) Statue qui représente Cassandre violée par les soldats d'Ajax, et remarquable surtout par une expression de douleur horrible.]

Le va-et-vient s'opérait avec une habileté consommée, lorsque Médor dépossédé, et toujours docile à sa leçon, se jette incontinent sur la mâle Julie, dont les cuisses entr'ouvertes et en mouvement, laissaient à découvert le plus délicieux régal. Médor fit tant-et-si bien, que Julie s'arrêta subitement, se pâma abîmée de plaisir.

Cette jouissance doit être bien forte, car son expression chez une femme, n'a rien de pareil.

Irritée d'un retard qui prolongeait sa douleur et différait son plaisir, la malheureuse Comtesse jurait, maugréait comme une perdue.

Revenue à elle, Julie recommence bientôt et avec plus de force. A une secousse fougueuse de la Comtesse, à ses yeux clos, à sa bouche béante, elle comprend que l'instant approche, son doigt lache le ressort.

G. Ah ! ah !... arrête... je fonds.... hai ! hai ! je jouis !.... oh !.....

.....

Infernale lubricité !..... je n'avais plus la force de m'ôter de ma place. Ma raison était perdue, mes regards fascinés.

Ces transports furibonds, ces volontés brutales me donnaient le vertige. Il n'y avait plus en moi qu'un sang brûlant, désordonné, que luxure et débauche. J'étais bestialement furieux d'amour. La figure de Fanny était aussi singulièrement changée. Son regard était fixe, ses bras raides et nerveusement allongés sur moi. Les lèvres mi-entr'ouvertes et ses dents serrées indiquaient toute l'attente d'une sensualité délirante, qui touche au paroxysme de la rage du plaisir, qui demande l'excès.

A peine arrivés près du lit, nous nous jetâmes bondissants l'un sur l'autre. Comme deux bêtes acharnées. Partout nos corps se touchaient, se frottaient, s'électrisaient rapidement. Ce fut au milieu d'étreintes convulsives, de cris forcenés, de morsures frénétiques, un accouplement

hideux, accouplement de chair et d'os, jouissance de brute, rapide, dévorante, mais qui ne venait que du sang.

Le sommeil arrêta enfin toutes ces fureurs.

Après cinq heures d'un calme bienfaisant, je me réveillai le premier.

Le soleil brillait déjà de tous ses feux. Les rayons perçaient joyeusement les rideaux et se jouaient en reflets dorés sur les riches tapis, les étoffes soyeuses.

Ce réveil enchanteur, coloré, poétique, après une nuit immonde, me rendait à moi-même; il me semblait que j'échappais à un cauchemar affreux, et j'avais près de moi, dans mes bras sous ma main, un sein doucement agité, sein de lys et de roses, si jeune, si frêle et si pur, qu'à l'effleurer seulement du bout des lèvres, on eut pu craindre de le flétrir. O la délicieuse créature ! Fanny dans les bras du sommeil, demi-nue, sur un lit à l'orientale réalisait tout l'idéal des plus beaux rêves. Sa tête reposait, gracieusement penchée sur un bras arrondi, son profil se dessinait suave et pur comme un dessin de Raphaël; son corps dans chacune de ses parties, comme dans son ensemble, était d'une beauté prestigieuse.

C'était une volupté bien grande de savourer à loisir la vue de tant de charmes, et c'était pitié aussi de songer que, vierge depuis quinze printemps, une seule nuit avait suffi pour les flétrir.

Fraîcheur, grâce jeunesse, la main de l'orgie avait tout sali, tout souillé, tout plongé dans l'ordure et la fange.

Cette âme, si naïve et si tendre ! cette ame, jusque là, si doucement bercée par la main des Anges, livrée désormais aux démons impurs; plus d'illusions, plus de rêve, point de premier amour, point de douces surprises; toute une vie poétique de jeune fille à jamais perdue !

Elle s'éveilla, la pauvre enfant, presque riante Elle croyait retrouver son matin accoutumé. Ses doux pensers, son innocence; hélas ! Elle me vit. Ce n'était plus son lit, ce n'était plus sa chambre. Oh ! sa douleur faisait mal. Les pleurs l'étouffaient. Je la contemplais ému, honteux de moi-même. Je la tenais serrée dans mes bras. Chacune de ses larmes, je la buvais avec ivresse.

Les sens ne parlaient plus, mon ame seule s'épanchait tout entière, mon amour se peignait vif, brûlant dans mon langage et dans mes yeux.

Fanny m'écoutait, muette, étonnée, ravie: elle respirait mon souffle, mon regard, me pressait par moment et semblait me dire: "- Oh ! oui, encore à toi ! toute à toi !. - Comme elle avait livré son corps, credule innocente, elle livrait aussi son ame confiante, enivrée. Je crus dans un baiser la prendre sur ses lèvres, je lui donnai toute la mienne. Ce fut le Ciel, et ce fut tout.

Nous nous levâmes enfin.

- Je voulus voir encore la Comtesse. Elle était ignoblement renversée: la figure défaite, le corps

sale, taché. Comme une femme ivre jetée nue, près d'une borne. Elle semblait cuver sa luxure.

Oh ! sortons, m'écriai-je,... sortons, Fanny ! quittons cet ignoble séjour.

Gamiani

ou DEUX NUITS D'EXCES.

Bruxelles

1833

Gamiani,

deuxième partie.

Je pensais que Fanny jeune encore, innocente de coeur, ne conserverait de Gamiani qu'un souvenir d'horreur et de dégoût. Je l'accablais de tendresse et d'amour, je lui prodiguais les plus douces les plus enivrantes caresses: parfois je l'abîmais de plaisir, dans l'espoir qu'elle ne concevrait plus désormais d'autre passion que celle avouée par la nature, qui confond les deux sexes dans la joie des sens et de l'âme. Hélas ! je me trompais. L'imagination était frappée, elle dépassait tous nos plaisirs. Rien n'égalait aux yeux de Fanny les transports de son amie. Nos plus forts excès lui semblaient de froides caresses, comparés aux fureurs qu'elle avait connues dans cette nuit funeste.

Elle m'avait juré de ne plus revoir Gamiani, mais son serment n'éteignait pas le désir qu'elle nourrissait en secret. Vainement elle luttait, ce combat intérieur ne servait qu'à l'irriter d'avantage. Je compris bientôt qu'elle ne résisterait pas. J'avais perdu sa confiance; il fallut me cacher pour l'observer.

A l'aide d'une ouverture habilement pratiquée, je pouvais la contempler chaque soir à son coucher La malheureuse ! Je la vis souvent pleurer sur son divan, se tordre, se rouler désespérée, et tout-à-coup, déchirer, jeter ses vêtements, se mettre nue devant une glace, l'oeil égaré, comme une folle. Elle se touchait se frappait, s'excitait au plaisir avec une frénésie insensée et brutale. Je ne pouvais plus la guérir, mais je voulus voir jusqu'où se porterait ce délire des sens.

Un soir, j'étais à mon poste, Fanny allait se coucher, lorsque je l'entendis s'écrier:

F - Qui est là ? Est-ce vous Angélique ?... Gamiani... Oh ! madame, j'étais loin....

G - Sans doute, vous me fuyez, vous me repoussez: j'ai du recourir à la ruse. J'ai trompé, éloigné vos gens et me voici.

F - Je ne puis vous comprendre, encore moins qualifier votre obstination; mais si j'ai tenu secret ce que je sais de vous, mon refus formel de vous recevoir devait vous dire assez que votre

présence m'est importune.... odieuse.... Je vous rejette, je vous abhorre... Laissez-moi par grâce ! éloignez-vous, évitez un scandale.

G - Mes mesures et ma résolution sont prises, vous ne les changerez pas, Fanny. Oh ma patience était usée.

F - Eh bien ! Que prétendez-vous faire ? Me forcer encore, me violenter, me salir.... Oh ! non madame, vous sortirez, ou j'appelle mes gens.

G - Enfant ! nous sommes seules; les portes sont fermées, les clefs jetées par la fenêtre. Vous êtes à moi.... Mais calmez-vous, soyez sans crainte.

F - Pour Dieu ! ne me touchez pas.

G - Fanny, toute résistance est vaine. Vous succomberez toujours Je suis plus forte et la passion m'anime. Un homme ne me vaincrait pas. Allons ! Elle tremble.... elle pâlit.... mon Dieu ! Fanny ! ma Fanny !.... Elle se trouve mal, oh ! qu'ai-je fait ? Reviens à toi, reviens.... Si je te presse ainsi sur moi, c'est par amour. Je t'aime tant, toi, ma vie, toi, mon âme. Tu ne peux donc pas me comprendre.... Va ! je ne suis pas méchante, ma petite, ma chérie.... non, je suis bonne, bien bonne, puisque j'aime. Vois dans mes yeux, sens comme mon coeur bât. C'est pour toi, pour toi seule. Je ne veux que ta joie, ton ivresse en mes bras. Reviens à toi, reviens sous mes baisers. Oh ! folie ! Je l'idolâtre cette enfant.

F - Vous me tuerez. Mon Dieu ! laissez-moi. Laissez-moi donc enfin; vous êtes horrible.

G - Horrible ! horrible ! qui peut donc inspirer tant d'horreur ? Ne suis-je pas jeune encore ? Ne suis-je pas belle aussi ? On me le dit partout. Et mon coeur ! En est-il un plus capable d'aimer ? Le feu qui me consume, qui me dévore, ce feu brûlant de l'Italie qui redouble mes sens et me fait triompher, alors que tous les autres cèdent, est-ce donc chose horrible ? Dis..... un homme, un amant, qu'est-ce près de moi ! deux ou trois luttés l'abattent, le renversent; à la quatrième, il râle impuissant et ses reins plient dans le spasme du plaisir. C'est pitié ! moi je reste encore forte, frémissante, inassouvie. Oh ! oui, je personnifie les joies ardentes de la matière, les joies brûlantes de la chair. Luxurieuse implacable, je donne un plaisir sans fin, je suis l'amour qui tue.

F - Assez, Gamiani, assez !

G - Non, non, écoute encore, écoute Fanny. Etre nues, se sentir jeunes et belles, suaves, embaumées, brûler d'amour et trembler de plaisir; se toucher, se mêler, s'exhaler corps et âme en un soupir, un seul cri, un cri d'amour.... Fanny ! Fanny ! c'est le ciel.

F - Quel discours ! quels regards.... et je vous écoute, je vous regarde... Oh ! grace pour moi. Je suis si faible. Vous me fascinez..... Quelle puissance as-tu donc ?.... Tu te mêles à ma chair, tu te mêles à mes os, tu es un poison.... oh ! oui, tu es horrible et.... je t'aime.....

G - Je t'aime ! je t'aime ! dis encore, dis encore, mais c'est un mot qui brûle.. - Gamiani était pâle, immobile, les yeux ouverts, les mains jointes, à genoux devant Fanny. On eut dit que le ciel



l'avait soudainement frappée pour la changer en marbre. Elle était sublime d'anéantissement et d'extase.

F - Oui ! oui ! je t'aime de toutes les forces de mon corps. Je te veux, je te désire. Oh ! j'en perdrai la tête.

G - Que dis-tu, bien-aimée ? Que dis-tu.... Je suis heureuse !.... Tes cheveux sont beaux, qu'ils sont doux ! ils glissent dans mes doigts, fins, dorés comme de la soie. Ton front est bien pur, plus blanc qu'un lys. Tes yeux sont beaux, ta bouche est belle. Tu es blanche, satinée, parfumée, céleste de la tête aux pieds. Tu es un ange, tu es la volupté. Oh ! ces robes ! ces lacets ! Sois donc nue.... Vite, à moi.... je suis nue déjà moi... Tiens ! ah ! bien. Eblouissante !.... Reste debout, Que je t'admire. Si je pouvais te peindre, te rendre d'un seul trait... Attends que je baise tes pieds, tes genoux, ton sein, ta bouche. Embrasse-moi. Serre-moi. Plus fort Quelle joie ! quelle joie ! Elle m'aime... - Les deux corps n'en faisaient qu'un. Seulement les têtes se tenaient séparées et se regardaient avec une expression ravissante. Les yeux étaient de feu, les joues d'un rouge ardent Les bouches frémissaient, riaient, ou se mélaient avec transport. J'entendis un soupir s'exhaler, un autre lui répondre: après, ce fut un cri, un cri étouffé et les deux femmes restèrent immobiles.

F - J'ai été heureuse, bien heureuse.

G - Moi aussi, ma Fanny, et d'un bonheur qui m'était inconnu. C'était l'âme et les sens réunis sur tes lèvres.... Viens sur ton lit, viens goûter une nuit d'ivresse.

A ces mots, elles s'entraînent mutuellement vers l'alcove. Fanny s'élance sur le lit, s'étend, se couche voluptueusement. Gamiani à genoux sur un tapis l'attire sur son sein, l'entoure de ses bras.

Silencieuse, elle la contemple avec langueur..... Bientôt les agaceries recommencent. Les baisers se répondent, les mains volent habiles au toucher. Les yeux de Fanny expriment le désir et l'attente, ceux de Gamiani le désordre des sens. Colorées, animées par le feu du plaisir toutes deux semblaient étinceler à mes yeux, ces furies délirantes à force de rage et de passion poétisaient en quelque sorte l'excès de leur débauche, elles parlaient à la fois aux sens et à l'imagination.

J'avais beau me raisonner, condamner en moi ces absurdes folies, je fus bientôt ému, échauffé, possède de désirs. Dans l'impossibilité où j'étais d'aller me mêler à ces deux femmes nues, je ressemblais à la bête fauve que tourmente le rut et qui des yeux dévore sa femelle à travers les barreaux de sa cage. Je restais stupidement immobile, la tête clouée près de l'ouverture d'où jaspirais, pour ainsi dire, ma torture, vraie torture de damné, horrible, insupportable, qui frappe d'abord la tête, se mêle ensuite au sang, dans les os, jusques à la moelle qu'elle brûle. Je souffrais trop à force de sentir. Il me semblait que mes nerfs tendus, irrités finissaient par se rompre. Mes mains crispées s'accrochaient au parquet. Je ne respirais plus, j'écumais. Ma tête se perdit. Je devins fou, furieux, et m'empoignant avec rage, je sentis toute ma force d'homme s'agiter furibonde entre mes doigts serrés, tressaillir un instant, puis fondre et s'échapper en saillies brûlantes comme une rosée de feu. Jouissance étrange qui vous brise, vous renverse à terre.

Revenu à moi, je me vis énervé. Mes paupières étaient lourdes. Ma tête se tenait à peine. Je voulus m'arracher de ma place; un soupir de Fanny m'y retint. J'appartenais au démon de la chair. Tandis que mes mains se lassaient à ranimer ma puissance éteinte, je m'abîmais les yeux à contempler la scène qui me jettait dans un si horrible désordre.

Les poses étaient changées. Mes tribades se tenaient enfourchées l'une dans l'autre, cherchant à mêler leurs duvets touffus, à frotter leurs parties ensemble. Elles s'attaquaient, se refoulaient avec un acharnement et une vigueur que l'approche du plaisir peut seul donner à des femmes. On aurait dit qu'elles voulaient se fendre, se croiser tant leurs efforts étaient violents, tant leur respiration haletait bruyante. Ai ! ai ! s'écriait Fanny, je n'en puis plus, cela me tue. Va seule. Va !.... encore, répondait Gamiani Je touche au bonheur. Pousse ! Tiens donc ! tiens.... Je m'écorche, je crois. Ah ! je sens, je coule.... Ah ! ah ! ah !... La tête de Fanny retombait sans force. Gamiani roulait la sienne, mordait les draps, mâchait ses cheveux flottant sur elle. Je suivais leurs élans, leurs soupirs; j'arrivai comme elles au comble de la volupté.

F - Quelle fatigue ! Je suis rompue; mais quel plaisir j'ai goûté.....

G - Plus l'effort dure, plus il est pénible, plus aussi la jouissance est vive et prolongée.

F - Je l'ai éprouvé J'ai été plus de cinq minutes plongée dans une sorte de vertige énivrant. L'irritation se portait dans tous mes membres. Ce frottement des poils contre une peau si tendre me causait une démangeaison dévorante. Je me roulais dans le feu, dans la joie des sens. O folie ! ô bonheur ! jouir !..... Oh ! je comprends ce mot.

Une chose m'étonne, Gamiani. Comment si jeune encore as-tu cette expérience des sens ? Je n'aurais jamais supposé toutes nos extravagances. D'où te vient ta science ? D'où vient ta passion qui me confond, qui parfois m'épouvante ? La nature ne nous a pas faites de la sorte.

G - Tu veux donc me connaître. Eh bien ! enlace moi dans tes bras, croisons nos jambes, pressons-nous. Je vais te raconter ma vie de couvent. C'est une histoire qui pourra nous monter à la tête, nous donner de nouveaux désirs.

F - Je t'écoute, Gamiani.

G - Tu n'as pas oublié le supplice atroce que me fit subir ma tante, pour servir sa lubricité. Je n'eus pas plutôt compris l'horreur de sa conduite, que je m'emparai de quelques papiers qui garantissaient ma fortune. Je pris aussi des bijoux, de l'argent et, profitant d'une absence de ma digne parente, j'allai me réfugier dans le couvent des soeurs de la rédemption. La Supérieure, touchée sans doute de mon jeune âge et de mon apparente timidité, me fit l'accueil le plus propre à dissiper mes craintes et mon embarras.

Je lui racontai ce qui m'était arrivé, je lui demandai un asyle et sa protection. Elle me prit dans ses bras, me serra affectueusement et m'appela sa fille. Après, elle m'entretint de la vie tranquille et douce du couvent; elle réchauffa encore ma haine pour les hommes et termina par une exhortation pieuse, qui me parut le langage d'une âme divine. Pour rendre moins sensible la transition subite de la vie du monde à la vie du cloître, il fut convenu que je resterais près de la

Supérieure et que je coucherai chaque soir dans son alcove. Dès la seconde nuit nous en étions à causer le plus familièrement du monde. La supérieure se retournait, s'agitait sans cesse dans son lit. Elle se plaignait du froid et me pria de me coucher avec elle pour la réchauffer. Je la trouvai absolument nue. On dort mieux, disait-elle, sans chemise. Elle m'engagea à ôter la mienne; ce que je fis pour lui être agréable. Oh ! ma petite, s'écria-t-elle, en me touchant, tu es brûlante. Comme ta peau est douce. Les barbares ! oser te martyriser de la sorte. Tu as dû bien souffrir. Raconte moi donc ce qu'ils t'ont fait. Ils t'ont battue; dis. Je lui répétai mon histoire, avec tous les détails, appuyant sur ceux qui paraissaient l'intéresser davantage. Le plaisir qu'elle prenait à m'entendre parler fut si vif qu'elle en éprouvait des tressaillements extraordinaires. Pauvre enfant ! pauvre enfant ! répétait-elle en me serrant de toutes ses forces.

Insensiblement je me trouvai étendue sur elle. Ses jambes étaient croisées sur mes reins, ses bras m'entouraient. Une chaleur tiède et pénétrante se répandait par tout mon corps. J'éprouvais un bien-être inconnu, délicieux qui communiquait à mes os, à ma chair je ne sais quelle sueur d'amour qui faisait couler en moi comme une douceur de lait. Vous êtes bonne, bien bonne, dis-je à la supérieure. Je vous aime, je suis heureuse près de vous. Je ne voudrais jamais vous quitter. Ma bouche se collait sur ses lèvres, et je reprenais avec ardeur, oh ! oui, je vous aime à en mourir.... je ne sais.... Mais je sens....

La main de la Supérieure me flattait avec lenteur. Son corps s'agitait doucement sous le mien. Sa toison dure et touffue se mêlait à la mienne, me piquait au vif et me causait un chatouillement diabolique. J'étais hors de moi dans un frémissement si grand que tout mon corps tremblait. A un baiser violent que me donna la supérieure, je m'arrêtai subitement. Mon Dieu ! m'écriai-je, laissez-moi.... ah ! .... Jamais rosée plus abondante, plus délicieuse ne suivit un combat d'amour.

L'extase passée, loin d'être abattue, je me précipite de plus belle sur mon habile compagne; je la mange de caresses. Je prends sa main, je la porte à cette même place qu'elle vient d'irriter si fort. La Supérieure me voyant de la sorte, s'oublie elle même, s'emporte comme une bacchante. Toutes deux nous disputons d'ardeur de baisers, de morsures.... quelle agilité, quelle souplesse cette femme avait dans ses membres. Son corps se pliait, s'étendait, se roulait à m'étourdir. Je n'y étais plus. J'avais à peine le temps de rendre un seul baiser à tous ceux qui me pleuvaient de la tête aux pieds. Il me semblait que j'étais mangée, dévorée en mille endroits Cette incroyable activité d'attouchemens lubriques me mit dans un état qu'il est impossible de décrire. O Fanny ! que n'étais-tu témoin de nos assauts, de nos élans. Si tu nous avais vues toutes deux furibondes, haletantes, tu aurais compris tout ce que peut l'empire des sens sur deux femmes amoureuses. Un instant ma tête se trouva prise entre les cuisses de ma lutteuse. Je crus deviner ses désirs. Inspirée par ma lubricité, je me mis à la ronger dans ses parties les plus tendres. Mais je répondais mal à ses vœux. Elle me ramène bien vite sur elle, glisse, s'échappe sous mon corps et, m'entr'ouvrant subtilement les cuisses, elle m'attaque aussitôt avec la bouche. Sa langue agile et pointue me pique, me sonde comme un stilet qu'on pousse et retire rapidement. Ses dents me prennent et semblent vouloir me déchirer. J'en vins à m'agiter comme une perdue. Je repoussais la tête de la Supérieure, je la tirais par les cheveux. Alors elle lachait prise: elle me touchait doucement, m'injectait sa salive, me léchait avec lenteur, ou me mordillait le poil et la chair avec une raffinerie si délicate, si sensuelle à la fois que ce seul souvenir me fait suinter de plaisir. Oh ! quelles délices m'enivraient ! quelle rage me possédait ! Je hurlais sans mesure; je m'abatais abîmée, ou je m'élevais égarée, et toujours la pointe rapide, aigüe m'atteignait, me perçait avec

raideur. Deux lèvres minces et fermes prenaient mon clitoris, le pinçaient, le pressaient à me détacher l'âme. Non Fanny, il est impossible de sentir, de jouir de la sorte, ce n'est qu'une fois en sa vie. Quelle tension dans mes nerfs ! quel battement dans mes artères ! quelle ardeur dans la chair et le sang. Je brûlais, je fondais et je sentais une bouche avide, insatiable, aspirer jusqu'à l'essence de ma vie. Je te l'assure je fus desséchée et j'aurais dû être inondée de sang et de liqueur. Mais que je fus heureuse ! Fanny Fanny ! Je n'y tiens plus. Quand je parle de ces excès je crois éprouver encore ces mêmes titillations dévorantes. Achève-moi.... Plus vite, plus fort.... bien ! ah ! bien ! las ! je meurs....

Fanny était pire qu'une Louve affamée.

Assez, assez, répétait Gamiani. Tu m'épuises. Démon de fille ! Je te supposais moins habile, moins passionnée. Je le vois, tu te développes. Le feu te pénètre.

F - Cela se peut-il autrement. Il faudrait être dépourvue de sang et de vie, pour rester insensible avec toi. - Que fis-tu ensuite ?

G - Plus savante alors, je rendis avec usure, j'abîmai mon ardente compagne. Toute gêne fut désormais bannie entre nous et j'appris bientôt que les soeurs du couvent de la Rédemption s'adonnaient entr'elles aux fureurs des sens, qu'elles avaient un lieu secret de réunion et d'orgie pour s'ébattre à leur aise. Ce Sabbat infame s'ouvrait à complices et se terminait à matines.

La Supérieure déroula ensuite sa philosophie. J'en fus épouvantée au point de voir en elle un Satan incarné. Cependant elle me rassura par quelques plaisanteries et me divertit surtout en me racontant la perte de son pucelage. Tu ne devinerais jamais à qui fut donné ce précieux trésor. L'histoire est singulière et vaut la peine d'être contée.

La supérieure que j'appellerai maintenant Sainte était fille d'un capitaine de vaisseau. Sa mère, femme d'esprit et de raison, l'avait élevée dans tous les principes de la saine religion, ce qui n'empêcha point que le tempérament de la jeune Sainte ne se développât pas de très bonne heure. Dès l'âge de douze ans elle ressentait des désirs insupportables, qu'elle cherchait à satisfaire par tout ce qu'une imagination ignorante peut inventer de plus bizarre. La malheureuse se travaillait chaque nuit. Ses doigts insuffisants gaspillaient en pure perte sa jeunesse et sa santé. Un jour elle aperçut deux chiens qui s'accouplaient. Sa curiosité lubrique observa si bien le mécanisme et l'action de chaque sexe, qu'elle comprit mieux désormais ce qui lui manquait. Sa science acheva son supplice. Vivant dans une maison solitaire, entourée de vieilles servantes sans jamais voir un homme, pouvait-elle espérer de rencontrer jamais cette flèche animée, si rouge, si rapide qui l'avait si fort émerveillée et qu'elle supposait devoir exister pareillement pour la femme. A force de se tourmenter l'esprit, ma nymphomane se rémemoria que le singe est de tous les animaux celui qui ressemble le plus à l'homme. Son père avait précisément un superbe orang-outang. Elle fut le voir, l'étudier et comme elle restait long-temps à l'examiner, l'animal, échauffé sans doute par la présence d'une jeune fille, se développa tout-à-coup de la façon la plus brillante. Sainte se mit à bondir de joie. Elle trouvait enfin ce qu'elle cherchait tous les jours, ce qu'elle rêvait chaque nuit. Son idéal lui apparaissait réel et bien palpable. Pour comble d'enchantement l'indicible joyau s'élançait plus ferme, plus ardent, plus menaçant qu'elle ne l'eut jamais ambitionné. Ses yeux le dévoraient. Le singe s'approcha, se pendit aux barreaux et s'agita si bien que la pauvre

Sainte en perdit la tête. Poussée par sa folie, elle force un des barreaux de sa cage et pratique un espace facile que la lubrique bête met de suite à profit. Huit pouces francs, bien prononcés, saillaient à ravir. Tant de richesse épouvanta d'abord notre pucelle. Toutefois le diable la pressant, elle ose voir de plus près; sa main toucha, caressa. Le singe tressaillit à tout rompre. Sa grimace était horrible. Sainte effrayée crut voir Satan devant elle. La peur la retint. Elle allait se retirer, lorsqu'un dernier regard jeté sur la flamboyante amorce reveilla tous ses désirs. Elle s'enhardit aussitôt, relève ses jupes d'un air décidé et marche bravement à reculons, le dos penché contre la pointe redoutable. La lutte s'engage, les coups se portent. La bête devient l'égal de l'homme. - Sainte est embestialisée, dévirginée, ensinginée. Sa joie ses transports éclatent en une gamme de oh ! et de ah ! mais sur un ton si élevé que la mère entend, accourt et vous surprend sa fille bien nettement enchevillée, se tortillant, se débattant et déjectant son âme

F - La farce est impayable !

G - Pour guérir la pauvre fille de sa manie singesque on la place dans le couvent.

F - Mieux eut valu la laisser à tous les singes.

G - Tu vas mieux juger combien tu as raison. Mon tempérament s'accommodait volontiers d'une vie de fêtes et de plaisirs. Je consentis joyeusement à être initiée aux mystères des Saturnales monastiques. Mon admission ayant été adoptée au chapitre, je fus présentée deux jours après. J'arrivai nue selon la règle. Je fis un serment exigé et, pour achever la cérémonie, je me prostituai courageusement à un énorme Priape de bois disposé à cet effet. J'achevais à peine une douloureuse libation que la bande des soeurs se rua sur moi plus pressée qu'une troupe de cannibales. Je me prêtai à tous les caprices, je pris les poses les plus lubriquement énergiques, enfin je terminai par une danse obscène et je fus proclamée victorieuse. J'étais exténuée. Une petite nonne, bien vive, bien éveillée, plus raffinée que la supérieure, m'entraîna dans son lit: C'était bien la plus damnée Tribade que l'enfer put créer. Je conçus pour elle une vraie passion de chair et nous fumés presque toujours ensemble pendant les grandes orgies nocturnes.

F - Dans quel lieu se tenaient vos Lupercales ?

G - Dans une vaste salle que l'art et l'esprit de la débauche s'étaient plu à embellir. On y arrivait par deux grandes portes fermées à la façon des orientaux avec de riches draperies, bordées de franges d'or, ornées de mille dessins bizarres. Les murs étaient tendus en velours bleu foncé qu'encadrait une large plaque en bois de citronnier habilement ciselée. A distance égale de grandes glaces partaient du plafond et touchaient au parquet. Dans les scènes d'orgie les groupes nus des nonnes en délire se reflétaient sous mille formes, ou bien se détachaient vifs ou brillants: Sur les panneaux tapissés. Des coussins, des divans tenaient lieu de sièges et servaient mieux encore les ébats de la volupté, les poses de la lubricité. Un double tapis, d'un tissu délicat, délicieux au toucher, recouvrait le parquet. On y voyait représentés avec une magie surprenante de couleurs vingt groupes amoureux dans des attitudes lascives bien propres à rallumer les désirs éteints. Ailleurs, sur des tableaux, dans le plafond, la peinture offrait à l'oeil les images les plus expressives de la folie et de la débauche. Je me rappelle toujours une thyade fougueuse que tourmentait un corybante. Je ne regardais jamais ce tableau sans me provoquer aussitôt au plaisir.

F - Ce devait être délicieux à voir !

G - Ajoute encore à ce luxe de décoration l'enivrement des parfums et des fleurs. Une chaleur égale, tempérée, puis une lumière tendre, mystérieuse qui s'échappait, de six lampes d'albâtre, plus douce qu'un reflet d'opale. Tout cela faisait naître en vous je ne sais quel vague enchantement, mêlé de désir inquiet, de rêverie sensuelle. C'était l'Orient, son luxe, sa poésie, sa nonchalante volupté. C'était le mystère du harem. Ses secret délices et par dessus tout son inéffable langueur.

F - Qu'il eut été doux de passer là des nuits d'ivresse près d'un objet aimé.

G - Sans doute, l'amour en eut fait volontiers son temple, si la bruyante et sale orgie ne l'avait transformée chaque soir en repaire immonde.

F - Comment cela ?

G - Dès que minuit sonnait, les nonnes entraient vêtues d'une simple tunique noire, pour faire ressortir la blancheur des chairs. Toutes avaient les pieds nus, les cheveux flottants, Un service splendide paraissait bientôt comme par enchantement. La supérieure donnait le signal et l'on y répondait à l'envi. Les unes se tenaient assises, les autres couchées sur les coussins. Les mets exquis, les vins chauds irritants étaient enlevés avec un appétit dévorant. Ces figures de femmes usées par la débauche, froides, pâles aux rayons du jour, se coloraient, s'échauffaient peu-à-peu. Les vapeurs bacchiques, les apprêts cantharidés portaient le feu dans le corps, le trouble dans la tête. La conversation s'animait, bruissait confuse et se terminait toujours par des propos obscènes, des provocations délirantes lancées, rendues au milieu des chansons, des rires, des éclats, du choc des verres et des flacons Celle des nonnes le plus pressée, le plus emportée tombait tout-à-coup sur sa voisine et lui donnait un baiser violent qui électrisait la bande entière. Les couples se formaient, s'enlaçaient se tordaient dans de fougueuses étreintes. On entendait le bruit des lèvres s'appliquant sur la chair, ou s'entremelant avec fureur. Puis partaient des soupirs étouffés, des paroles mourantes, des cris d'ardeur ou d'abatement. Bientôt les joues, les seins, les épaules, ne suffisaient plus aux baisers sans frein. Les robes se relevaient ou se jetaient de côté. Alors, c'était un spectacle unique que tous ces corps de femmes, souples, gracieux, enchaînés nus l'un à l'autre, s'agitant, se pressant avec la raffinerie, l'impétuosité d'une lubricité consommée. Si l'excès du plaisir différait trop au gré de l'impatient désir, on se détachait un instant pour reprendre haleine. On se contemplait avec des yeux de feu, et on luttait à qui rendrait la pose la plus lascive la plus entraînant. Celle des deux qui triomphait par ses gestes et sa débauche, voyait tout-à-coup sa rivale éperdue fondre sur elle, la culbuter, la couvrir de baisers, la manger de caresses, la dévorer jusqu'au centre le plus secret des plaisirs, se plaçant toujours de manière à recevoir les mêmes attaques. Les deux têtes se dérobaient entre les cuisses, ce n'était plus qu'un seul corps, agité, tourmenté convulsivement, d'où s'échappait un râle sourd de volupté lubrique suivi d'un double cri de joie.

Elles jouissent ! elles jouissent ! répétaient aussitôt les nonnes damnées. Et les folles de se ruer égarées les unes sur les autres plus furieuses que des bêtes qu'on lâche dans une arène.

Pressées de jouir à leur tour, elles tentaient les efforts les plus fougueux. A force de bonds et

d'élans, les groupes se heurtaient entr'eux et tombaient pêle mêle à terre, haletans, rendus, lassés d'orgie et de luxure; confusion grotesque de femmes nues, pamées, expirantes, entassées dans le plus ignoble désordre et que venait souvent éclairer les premiers feux du jour.

F - Quelles folies !

G - Elles ne se bornaient point là: elles variaient encore à l'infini. Privées d'hommes, nous n'en étions que plus ingénieuses à inventer des extravagances. Toutes les priapées, toutes les histoires obscènes de l'antiquité et des temps modernes nous étaient connues. Nous les avions dépassées. Elephantis et l'Arétin avaient moins d'imagination que nous. Il serait trop long de dire nos artifices, nos ruses, nos philtres merveilleux pour ranimer nos forces, éveiller nos désirs et les satisfaire. Tu pourras en juger par le traitement singulier qu'on faisait subir à l'une de nous pour aiguillonner sa chair. On la plongeait d'abord dans un bain de sang chaud pour rappeler sa vigueur. Après elle prenait une potion cantharidée, se couchait sur un lit et se laissait frictionner par tout le corps. A l'aide du magnétisme, on tachait de l'endormir. Sitôt que le sommeil l'avait gagnée, on l'exposait d'une manière avantageuse, on la fouettait jusqu'au sang, on la piquait de même. La patiente s'éveillait au milieu de son supplice. Elle se relevait égarée, nous regardait d'un air de folle et entraînait aussitôt dans les plus violentes convulsions. Six personnes avaient peine à la comprimer. Il n'y avait que la léchement d'un chien qui put la calmer. Sa fureur s'épanchait à flots; mais si le soulagement n'arrivait pas, la malheureuse devenait plus terrible et demandait à grands cris un âne.

F - Un âne, misérable !

G - Oui, ma chère, un âne. Nous en avons deux bien dressés, bien dociles. Nous ne voulions le céder en rien aux dames Romaines qui s'en servaient dans leurs saturnales.

La première fois que je fus mise à l'épreuve, j'étais dans le délire du vin. Je me précipitai violemment sur la selette, défiant toutes les nonnes. L'âne fut à l'instant dressé devant moi, à l'aide d'une courroie. Son braquemarre terrible, échauffé par les mains des soeurs, battait lourdement sur mon flanc. Je le pris à deux mains, je le plaçai à l'orifice: et, après un chatouillement de quelques secondes, je cherchai à l'introduire. Mes mouvements aidant, ainsi que mes doigts et une pommade dilattante, je fus bientôt maîtresse de cinq pouces au moins. Je voulus pousser encore, mais je manquai de forces, je retombai. Il me semblait que ma peau se déchirait, que j'étais fendue, écartelée. C'était une douleur sourde, étouffante, à laquelle se mêlait pourtant une irritation chaleureuse, titillante et sensuelle. La bête remuant toujours produisait un frottement si vigoureux que toute ma charpente vertébrale était ébranlée. Mes canaux spermatiques s'ouvrirent et débondèrent. Ma Cyprine brûlante tressaillit un instant dans mes reins Oh ! quelle jouissance ! Je la sentais courir en jets de flamme et tomber goutte à goutte au fond de ma matrice. Tout en moi ruisselait d'amour. Je poussai un long cri d'énervement et je fus soulagée.... Dans mes élans lubriques j'avais gagné deux pouces; toutes les mesures étaient passées, mes compagnes étaient vaincues. Je touchais aux bourrelets, sans lesquels on se serait éventrée.

Epuisée, endolorie dans tous les membres, je croyais mes voluptés finies lorsque l'intraitable fléau se roidit de plus belle, me sonde, me travaille et me tient presque levée. Mes nerfs se

gonflent, mes dents se serrent et grincent. Mes bras se tendent sur mes deux poings crispés. Tout-à-coup un jet violent s'échappe et m'inonde d'une pluie chaude et glueuse, si forte, si abondante, qu'elle semble regorger dans toutes mes veines et toucher jusqu'au coeur. Mes chairs lachées, détendues par ce baume exubérant, ne me laissent plus sentir que des félicités poignantes qui me piquent les os, la moelle, la cervelle et les nerfs, dissolvent mes jointures et me mettent en fusion brûlante.... torture délicieuse ! intolérable volupté qui défait les liens de la vie et vous fait mourir avec ivresse.

F - Quels transports tu me causes, Gamiani. Bientôt je n'y tiens plus.... Enfin, comment es-tu sortie de ce couvent du diable ?

G - Le voici: après une grande orgie, nous eumes l'idée de nous transformer en hommes, à l'aide d'un godemiché attaché, de nous embrocher de la sorte à la suite les unes des autres; et de courir ensuite comme des folles. Je formais le dernier anneau de la chaîne, j'étais la seule par conséquent qui chevaucha sans être chevauchée. Quelle fut ma surprise lorsque je me sentis vigoureusement assaillie par un homme nu qui s'était, je ne sais comment, introduit parmi nous. Au cri d'effroi qui m'échappa, toutes les nonnes se débandèrent et vinrent s'abattre incontinent sur le malheureux intrus: Chacune voulait finir en réalité un plaisir commencé par un fatigant simulacre. L'animal trop fêté fut bientôt épuisé. Il fallait voir son état de torpeur et d'abattement, son elytrioïde flasque et pendant, toute sa virilité dans la plus négative démonstration. J'eus grande peine à ravitailler toutes ses miseres quand mon tour fut venu de goûter aussi de l'élixir prolifique. J'y parvins néanmoins. Couchée sur mon moribond, ma tête entre ses cuisses, je suçai si habilement messer Priape endormi qu'il s'éveilla rubicond, vivace à faire plaisir. Caressée moi-même par une langue agile, je sentis bientôt approcher un incroyable plaisir que j'achevai, en masseyant glorieusement et avec délices sur le sceptre que je venais de conquérir. Je donnai et je reçus un déluge de volupté.

Ce dernier excès acheva notre homme. Tout fut inutile pour le ranimer. Le croirais-tu ? Dès que les nonnes comprirent que ce malheureux n'était plus bon à rien, elles décidèrent sans hésiter qu'il fallait le tuer et l'ensevelir dans une cave, de peur que ses indiscretions ne vinsent à compromettre le couvent. Je combattis vainement ce parti criminel; en moins d'une seconde, une lampe fut détachée et la victime enlevée dans un noeud coulant. Je détournai la vue de cet horrible spectacle.... Mais voilà, à la grande surprise de ces furies, que la pendaison produit son effet ordinaire. Emerveillée de la démonstration nerveuse, la Supérieure monte sur un marchepied et, aux applaudissemens frénétiques de ses dignes complices, elle s'accouple dans l'air avec la mort et s'encheville à un cadavre. - Ce n'est pas la fin de l'histoire. Trop mince ou trop usée pour soutenir ce double poids, la corde cède et se rompt Mort et vivant tombent à terre et si rudement que la nonne en a les os rompus et que le pendu dont la strangulation s'était mal opérée revient à la vie et menace dans sa tension nerveuse d'étouffer la supérieure.

La foudre tombant sur une foule produirait moins d'effet que cette scène, sur les nonnes. Toutes s'enfuirent épouvantées croyant que le diable était avec elles; la supérieure resta seule à se débattre avec l'intempestif ressuscité. L'aventure devait entraîner des suites terribles, pour les prévenir je m'échappai le soir même de ce repaire de débauche et de crime..... Je me réfugiai quelque-temps à Florence, pays d'amour et de prestige. Un jeune Anglais, Sir Edward, enthousiaste et rêveur comme un Oswald, concut pour moi une passion violente. J'étais lasse de



plaisirs immondes. Jusques-là mon corps seul s'était agité, avait vécu; mon âme sommeillait encore. Elle s'éveilla doucement aux accents purs, enchanteurs d'un amour noble et élevé. Dès lors, je compris une existence nouvelle; j'éprouvai ces désirs vagues ineffables qui donnent le bonheur et poétisent la vie... Les corps combustibles ne brûlent pas d'eux-mêmes: qu'une étincelle approche, et tout part. Ainsi prit feu mon coeur aux transports de celui qui m'aimait. A ce langage nouveau pour moi, je sentis un frémissement délicieux. Je prêtai une oreille attentive, mes avides regards ne laissaient rien échapper. La flamme humide qui sortait des yeux de mon amant pénétrait dans les miens jusqu'au fond de mon âme, y portait le trouble, le délire et la joie. La voix d'Edward avait un accent qui m'agitait, le sentiment me semblait peint dans chacun de ses gestes; tous ses traits animés par la passion, me la faisaient ressentir. Ainsi la première image de l'amour me fit aimer l'objet qui me l'avait offerte Extrême en tout, je fus aussi ardente à vivre du coeur que je l'avais été à vivre des sens. Edward avait une de ces âmes fortes qui entraînent les autres dans leur sphère. Je m'élevai à sa hauteur. Mon amour s'exalta: d'enthousiaste il devint sublime. La seule pensée du plaisir grossier me révoltait. Si l'ont m'eut forcée, je serais morte de rage. Cette barrière volontaire irritant l'amour des deux côtés, il en devint plus ardent par la contrainte. Edward succomba le premier. Fatigué d'un platonisme dont il ne pouvait deviner la cause, il n'eut plus assez de force pour combattre les sens. Il me surprit un jour endormie et me posséda.... Je m'éveillai au milieu des plus chaudes étreintes: éperdue, je mêlai mes transports aux transports que je causais; je fus trois fois au ciel, Edward fut trois fois dieu, mais quand il fut tombé, je le pris en horreur; ce n'était plus pour moi qu'un homme de chair et d'os, c'était un moine !.... Je m'échappai subitement de ses bras avec un rire affreux. Le prisme était brisé; un souffle impur avait éteint ce rayon d'amour, ce rayon des cieux qui ne brille qu'une fois en la vie; mon âme n'existait plus. Les sens surgirent seuls et je repris ma vie première.

F - Tu revins aux femmes ?

G - Non ! je voulus auparavant rompre avec les hommes. Pour n'avoir plus de désir ou de regret, j'épuisai tout le plaisir qu'ils peuvent nous donner. Par le moyen d'une célèbre entremetteuse, je fus exploitée tour-à-tour par les plus habiles, les plus vigoureux hercules de Florence. Il m'arriva dans une matinée, de fournir jusqu'à trente deux courses et de désirer encore. Six athlètes furent vaincus et abîmés. Un soir je fis mieux. J'étais avec trois de mes plus vaillans champions. Mes gestes et mes discours les mirent en si belle humeur, qu'il me vint une idée diabolique, pour la mettre à profit je priai le plus fort de se coucher à la renverse et tandis que je festoyais à loisir sur sa rude machine, je fus lestement gomorhisée par un second: ma bouche s'empara du troisième et lui causa un chatouillement si vif qu'il se demena en vrai démon et poussa les exclamations les plus passionnées Tous trois à la fois nous éclatames de plaisir en roidissant nos quatre membres. Quelle ardeur dans mon palais ! quelle jouissance délicieuse au fond de mes entrailles !.... Conçois-tu cet excès ? Aspirer par sa bouche toute une forme d'homme: d'une soif impatiente la boire, l'engloutir en flots d'écume chaude et âcre et sentir à la fois un double jet de feu vous traverser dans les deux sens et creuser votre chair.... C'est une jouissance triple, infinie qu'il n'est pas donné de décrire. Mes incomparables lutteurs eurent la généreuse vaillantise de la renouveler jusqu'à extinction de leurs forces.

Depuis, fatiguée, dégoûtée des hommes, je n'ai plus compris d'autre désir, d'autre bonheur, que celui de s'entrelacer nue au corps frêle et tremblant d'une jeune fille timide, vierge encore, qu'on instruit, qu'on étonne, qu'on abîme de plaisir, qu'on assouvit de volupté.... Mais !.... Fanny

qu'as-tu donc ? que fais-tu ?

F - Je suis dans un état affreux. J'éprouve des désirs horribles, monstrueux, Tout ce que tu as senti de plaisir ou de douleur, je voudrais le sentir aussi, de suite, à présent.... Tu ne pourras plus me satisfaire.... ma tête brûle.... elle tourne... Oh ! j'ai peur de devenir folle. Voyons ! que peux-tu ? Je veux mourir d'excès, je veux jouir enfin !..... jouir !.... jouir !

G - Calme-toi, Fanny ! calme-toi ! tu m'épouvantes par tes regards. Je t'obéirai, je ferai tout;; que veux-tu ?

Eh bien ! que ta bouche me prenne, qu'elle m'aspire.... là ! fais-moi rendre l'âme. Je veux te saisir après, te fouiller jusqu'aux entrailles et te faire crier.... Oh ! cet âne ! il me tourmente aussi. Je voudrais un membre énorme, dut-il me fendre et me créver.

G - Folle ! folle ! tu seras satisfaite. Ma bouche est habile et j'ai de plus apporté un instrument.... Tiens ! regarde.... Il vaut bien l'action d'un âne.

F - Ah ! quel monstre ! donne vite, que je tente..... ai ! ai !..... ouf ! impossible ! cela m'étouffe.

G - Tu ne sais pas le conduire. C'est mon affaire. Sois ferme seulement.

F - Quand je devrais y rester, je veux tout l'engloutir; la rage me possède.

G - Couche toi donc sur le dos, bien étendue, les cuisses écartées, les cheveux au vent laisse tes bras tomber nonchalamment. Livre toi sans crainte et sans réserve.

F - Oh ! oui, je me livre avec transport. Viens dans mes bras, viens vite.

G - Patience, enfant ! Ecoute: pour bien sentir tout le plaisir dont je veux t'enivrer il faut t'oublier un instant; te perdre, te fondre en une seule pensée, une pensée d'amour sensuel, de jouissance charnelle et délirante; quels que soient mes assauts quelles que soient mes fureurs, garde-toi de remuer ou dagir. Reste sans mouvement, reçois mes baisers sans les rendre. Si je mords, si je déchire, comprime l'élan et la douleur aussi bien que celle du plaisir jusqu'au moment suprême ou toutes deux nous lutterons ensemble pour mourir à la fois.

F - Oui ! oui ! je te comprends, Gamiani. Allons ! Je suis comme endormie, je te rêve à présent. Je suis à toi, viens !.... Suis-je bien ? attends, cette pose sera je crois plus lubrique.....

G - Débauchée ! tu me dépasses. Que tu es belle, exposée de la sorte.... impatiente ! tu désires déjà, je le vois....

F - Je brûle plutôt. Commence, commence, je t'en prie.

G - Oh ! prolongeons encore cette attente irritée, c'est presque une volupté. Laisse-toi donc aller d'avantage. Ah ! bien ! bien ! Je te voulais ainsi; on la dirait morte..... délicieux abandon.... C'est

cela ! Je vais m'emparer de toi, je vais te réchauffer, te ranimer peu-à-peu, je vais te mettre en feu, te porter au comble de la vie sensuelle. Tu retomberas morte encore, mais morte de plaisirs et d'excès. Délices inouïes ! à les goûter seulement la durée de deux éclairs ce serait la joie de Dieu.

F - Tes discours me brûlent: A l'oeuvre, à l'oeuvre, Gamiani ! A ces mots Gamiani noue précipitamment ses cheveux flottans qui la gênent. Elle porte la main entre ses cuisses, s'excite un instant, puis, d'un seul bond, elle s'élanche sur le corps de Fanny qu'elle touche, qu'elle couvre partout. Ses lèvres entr'ouvrent une bouche vermeille, sa langue y pompe le plaisir. Fanny soupire; Gamiani boit son souffle et s'arrête. A voir ces deux femmes nues immobiles, soudées, pour ainsi dire, l'une à l'autre, on eut dit qu'il s'opérait entre elles une fusion mystérieuse, que leurs âmes se mêlaient en silence.

Insensiblement Gamiani se détache et se relève. Ses doigts jouent capricieusement dans les cheveux de Fanny qu'elle contemple avec un sourire ineffable de langueur et de volupté. Sa main se promène indiscreète, elle touche, caresse, manie chaque trésor. Les baisers, les tendres morsures volent de la tête aux pieds qu'elle chatouille du bout de ses mains, du bout de sa langue. Elle se précipite ensuite à corps perdu, se redresse, retombe encore haletante, acharnée. Sa tête, ses mains se multiplient. Fanny est baisée, frottée, manipulée dans toutes ses parties, on la pince, on la presse, on la mord. Son courage cède: elle pousse des cris aigus; mais un toucher délicieux vient calmer à l'instant sa douleur et provoque un long soupir. - Plus ardente, plus empressée Gamiani jette sa tête à travers les cuisses de sa victime. Ses doigts écartent, violentent deux nymphes délicates. Sa langue plonge dans le calice et lentement elle épuise toutes les raffineries du chatouillement le plus irritant qu'une femme peut sentir. Attentive aux progrès du délire qu'elle cause, elle s'arrête ou redouble selon que l'excès du plaisir ou s'éloigne ou s'approche. Fanny nerveusement saisie, part tout-à coup d'un élan furieux.

F - C'est trop ! oh !... je meurs... heu !....

G - Prends ! prends !.... lui crie Gamiani, en lui présentant une fiole qu'elle vient de vider a moitié. Bois ! c'est l'elixir de vie. Tes forces vont renaître. - - Fanny sans forces, incapable de résister avale la liqueur qu'on verse dans sa bouche entr'ouverte.

Ah ! ah ! s'écrie Gamiani ? d'une voix éclatante, tu es à moi. Son regard avait quelque chose d'inferral.

A genoux entre les jambes de Fanny, elle s'attachait son redoutable instrument et le brandissait d'un air menaçant.

A cette vue les transports de Fanny redoublent plus violents, il semble qu'un feu intérieur la tourmente et la pousse à la rage. Ses cuisses écartées se prêtent avec effort aux attaques du simulacre monstrueux. L'insensée ! elle eut à peine commencé cet horrible supplice qu'une étrange convulsion la fit bondir en tous sens.

F - Oi ! oi ! Ta liqueur brûle, oi ! mes entrailles. Mais cela pique, cela perce... oh ! je vais mourir.... Vile et damnée sorcière tu me tiens.... Tu me tiens.... ah !.... - Gamiani insensible à ces

cris d'angoisse et de torture, redouble ses élans. Elle brise, déchire et s'abime à travers des flots de sang; mais voilà que ses yeux tournent. Ses membres se tordent, les os de ses doigts craquent. Je ne doute plus qu'elle n'ait avalé et donné un poison ardent. - Epouvanté je me précipite à son secours. Je brise les portes dans ma violence, j'arrive. Hélas ! Fanny n'existait plus. Ses bras ses jambes horriblement contournés s'accrochaient à ceux de Gamiani qui luttait seule encore avec la mort.

Je voulais les séparer.

Tu ne vois pas, me dit une voix de râle que le poison me tourmente.... mes nerfs se tordent.... Va-t-en !..... Cette femme est à moi.... oi ! oi !

C'est affreux, m'écriai-je, transporté.

G - Oui ! Mais j'ai connu tous les excès des sens. Comprends donc, fou ! il me restait à savoir si dans la torture du poison, si dans l'agonie d'une femme mêlée à ma propre agonie, il y avait une sensualité possible !.... Elle est atroce ! Entends-tu ? Je meurs dans la rage du plaisir, dans la rage de la douleur..... Je n'en puis plus..... heu !..... A ce cri prolongé venu du creux de la poitrine, l'horrible furie retombe morte sur son cadavre.

## Claude-François-Xavier Mercier de Compiègne – Éloge du sein des femmes

### OUVRAGE CURIEUX

**DANS LEQUEL ON EXAMINE S'IL DOIT ÊTRE DÉCOUVERT S'IL EST PERMIS DE LE TOUCHER QUELLES SONT SES VERTUS, SA FORME, SON LANGAGE, SON ÉLOQUENCE LES PAYS OÙ IL EST LE PLUS BEAU ET LES MOYENS LES PLUS SURS DE LE CONSERVER**

1873

### AVANT-PROPOS.

Ce fut en 1720 que parut à Amsterdam un volume intitulé les - Tétons- ; il formait la troisième partie d'une série où figuraient déjà les - Yeux- et le - Nez- ; le frontispice ajoutait qu'il y avait là des «ouvrages curieux, galants et badins, composés pour le divertissement d'une certaine dame de qualité, par J. P. N. du C.» Une annonce faite par un libraire hollandais, en 1721, informe le public que l'auteur se proposait de passer successivement en revue «toutes les parties du corps humain;» projet scabreux qu'il n'eut pas le temps d'effectuer ou dont les difficultés l'arrêtèrent. Diverses indications permettaient d'ailleurs d'attribuer la rédaction de ce triple recueil à Étienne Roger, libraire actif, établi à Amsterdam, et qui mettait volontiers la main aux livres qu'il offrait au public. Toutefois les bibliographes les plus accrédités mettent l'oeuvre sur le compte de Jean-Pierre-Nicolas Ducommun, dit Véron, dont les initiales cadrent fort bien avec l'énoncé du titre, et qui est l'auteur de diverses pièces de vers (fort médiocres) insérées dans la troisième partie du recueil en question.

Un quart de siècle s'écoula, et le volume mis au jour à Amsterdam reparut avec le titre suivant: - Éloge des tétons, ouvrage curieux, galant et badin, en vers et en prose- , publié par \*\*\*, Francfort, 1746, in-8. En 1775, cet - Eloge- fut derechef réimprimé sous la rubrique de - Cologne, à l'enclume de vérité- , 1775; on y joignit diverses - pièces amusantes et la Rinomachie ou Combat des nez- .

Vers la fin du siècle dernier, vivait à Paris un littérateur médiocre, mais actif, Claude-François-Xavier Mercier, surnommé de Compiègne, afin de le distinguer de divers autres Mercier; il était né dans cette ville en 1763. Se trouvant sans ressources pendant les orages de la Révolution, il demanda à sa plume des moyens d'existence; il se fit le vendeur de ses écrits, et il

les multiplia rapidement. Il rédigeait, il compilait, il traduisait, il composait en prose et en vers une multitude d'in-18 qui se succédaient avec promptitude et qui portaient souvent l'empreinte de la rapidité avec laquelle ils étaient élaborés. Mercier d'ailleurs, il faut le reconnaître, manquait de goût, et son instruction était fort superficielle. Il a laissé divers écrits dont il est inutile de rappeler les titres, mais qui excitent, à bon droit, les craintes du chaste lecteur; il aimait à traiter des sujets bizarres; il mit en français, en y joignant des additions assez considérables, une facétie de l'Allemand Rodolphe Goclemin, et il les publia sous le titre d'- Eloge du pet- , dissertation historique, anatomique et philosophique sur son origine, son antiquité, ses vertus, sa figure, les honneurs qu'on lui a rendus chez les peuples anciens et les facéties auxquelles il a donné lieu (1799, in-18). Longtemps oubliés, les petits volumes sortis de l'officine de Mercier trouvent aujourd'hui des amateurs très-disposés à les recueillir; dans le nombre figure l'- Eloge du sein des femmes- , publié à Paris en 1800; c'est un - rificamiento- du volume dont nous avons mentionné trois éditions antérieures. Mais selon son usage, Mercier ne s'est point borné à une simple reproduction; il a supprimé des longueurs, il a ajouté des détails nouveaux, il a inséré des pièces de vers parmi lesquelles il en est d'assez agréables; il a remanié la division du texte original, qui se trouve offrir trois chapitres nouveaux; il a joint à tout ceci une gravure due à un burin peu exercé qui a reproduit gauchement un dessin lourd et maussade. Il eût été facile de trouver sans doute un artiste mieux inspiré.

Le petit volume en question est devenu assez rare, surtout en bon état; nous avons pensé que quelques amateurs feraient bon accueil à une quatrième édition de cet - Eloge- ; ils ne regretteront pas sans doute d'y trouver une sorte d'anthologie de ce que divers poètes ont dit à propos du sein; nous avons dû nous borner à choisir, car si nous avions voulu tout reproduire, nous aurions grandement dépassé les bornes que nous avons dû nous prescrire; mais nous espérons que nos recherches, dans des volumes assez peu connus parfois, nous auront amenés à mettre la main sur des morceaux gracieux qu'on lira avec plaisir.

## **ÉPITRE DÉDICATOIRE.**

### **SONNET.**

- L'auteur du traité des Tetons  
Chante si haut sur la matière  
Qu'il donneroit musique entière,  
S'il descendoit de quelques tons.-

- Mais comme sa muse est altièrè,  
Il n'ira pas chez ses Martons,  
Chanter leurs tourelontontons,  
De là jusqu'à la jarretière.-

- Si cependant du haut en bas,  
Il alloit pousser ses ébats;  
On entendroit belle harmonie!-

- Vénus, peinte par tous ses traits,  
Feroit éclater mille attraits  
Dans une telle anatomie.-

Par C. L. d'Ar.

- Nota.- Nous avons supprimé l'épître dédicatoire de Ducommun, sur l'édition d'Amsterdam, 1720, parce qu'elle n'a rien de neuf, ni de piquant; nous la remplaçons par une petite pièce de vers assez rare et qui vient ici fort à propos, puisqu'elle s'adresse aux dames.

### **LES POMMES.**

Le ciel, pour enchanter les hommes,  
Vous a fait présent de six pommes:  
Sur votre visage il a mis  
Deux petites pommes d'apis  
D'un bel incarnat empourprées,  
Et que nature a colorées:  
Les soucoupes et les cristaux  
Ne portent pas de fruits si beaux.  
Plus bas une fraîche tablette,  
En supporte deux de rainette;  
Et l'on trouve encore plus bas  
Deux autres qu'on ne nomme pas.  
Elles sont de plus grosse espèce,  
Et n'ont pas moins de gentillesse:

Ce sont deux pommes de rambour,  
Qu'on cueille au jardin de l'amour.  
Voilà trois paires de jumelles  
Qui font tourner bien des cervelles.  
Ève perdit le genre humain,  
N'ayant qu'une pomme à la main;  
Mais notre appétissante mère,  
En laissait voir deux sur son sein.  
Et l'attrait des fruits de Cythère,  
Dont l'aspect le mettait en train,  
Fit succomber notre bon père.  
Satan, dont l'esprit est malin,  
Entraîna aussi dans le mystère.  
Pressés, comme Adam, de manger,  
Nous pétillons d'impatience  
Auprès du jardin potager  
Dont vous portez la ressemblance.  
Vive la pomme et les pommiers!  
Leur aspect seul nous ravigotte:  
On doit baiser les deux premiers,  
Avec les seconds on pelotte:  
Triomphe! amour! aux deux derniers.  
Heureux qui les met en compotte!

## **ÉLOGE DU SEIN DES FEMMES.**

### **CHAPITRE PREMIER. DES TÊTONS, DE LEUR POUVOIR ET DE LEURS CHARMES.**

J'avais d'abord le dessein de faire un traité de la supériorité du teint blanc sur le brun, et ces deux chansons de Cl. Marot m'en avaient fourni l'idée:

#### **DE LA BRUNE.**

Pourtant si je suis brunette,  
Amy, n'en prenez esmoy:  
Autant suis ferme et jeunette,  
Qu'une plus blanche que moy  
Le blanc effacer je voy.

Couleur noire est toujours une,  
J'ayme mieux donc estre brune  
Avecques ma fermeté,  
Que blanche comme la lune



Tenant de legereté.

### **POUR LA BLANCHE.**

Pourtant si le blanc s'efface,  
Il n'est pas à despriser:  
Comme luy le noir se passe,  
Il a beau temporiser.

Je ne veux point mespriser,  
Ne mesdire en ma revanche:  
Mais l'ayme mieux estre blanche  
Vingt ou trente ans ensuivant  
En beauté nayve et franche,  
Que noire tout mon vivant.

Mais à quoi bon raisonner simplement sur les couleurs, lorsqu'il y a tant d'autres beautés plus solides chez les femmes! ce serait mal employer son temps, et abuser de la bonté de mes lectrices. Ce n'est donc, ni de vos pieds mignons, ni de vos belles mains potelées, ni de vos yeux brillants, ni de votre joli petit nez, ni des autres parties de votre charmant ensemble, que je veux vous entretenir aujourd'hui. N'appréhendez pas que je puisse vous faire rougir. Je suis de l'avis de Marot, lorsqu'il dit:

Arrière! mots qui sonnent salement,  
Parlons aussi des membres seulement  
Que l'on peut voir, sans honte, découverts;  
Et des honteux ne souillons point nos vers.  
Car, quel besoin est de mettre en lumière  
Ce qu'est nature à cacher coutumière?...

Ainsi, pour ne pas vous tenir plus longtemps dans l'incertitude, c'est l'éloge des tétons que je vais faire. Le sujet est beau, il est grand, il a exercé les génies les plus élevés. Le cavalier Marin appelle les tétons des belles, deux tours vivantes d'albâtre, d'où l'amour blesse les amants: il les compare à deux écueils, contre lesquels notre liberté vient faire agréablement naufrage: il les appelle deux mondes de beautés, éclairés par deux beaux soleils, c'est-à-dire les yeux. Un poète français, qui n'est guères moins ingénieux que le cavalier Marin, moins magnifique dans ses peintures, mais plus juste et plus gai, les appelle dans une de ses chansons, deux pommes, et il ajoute:

Heureux qui peut monter sans bruit  
Sur l'arbre qui porte ce fruit!

Cyrano de Bergerac trouve mauvais que les écrivains modernes, qui veulent peindre une beauté parfaite, emploient l'or, l'ivoire, l'azur, le corail, les roses et les lis: il n'a pas plus raison de les tourner en ridicule, parce qu'ils clouent les étoiles dans les yeux des belles, et qu'ils dressent des montagnes de neige à la place de leur sein: en effet, ces expressions pompeuses sont dignes de ces grands objets, et le sein des femmes a des charmes encore au-dessus de ceux de leurs yeux. C'est ce que Cotin nous démontre par des vers sur une belle gorge:

Dans l'entretien délicieux  
De la charmante Iris dont je suis idolâtre,

Va, pose, Amour, sur ses beaux yeux,  
Le voile qu'elle a mis sur sa gorge d'albâtre.

Quand le printems a banni la froidure,  
On ne voit point de si beaux lis  
Aux jardins les plus embellis  
Par les soins curieux qu'apporte la nature.

Depuis que de mon coeur je fis l'heureuse perte,

J'ai visité bien des climats,  
En dépit des chaleurs, en dépit des frimats:  
Et si je n'ai point fait de telle découverte.

Pour voir un objet sans pareil,  
Il ne faut point courir sur tant de mers profondes,

Ni voir l'un et l'autre soleil,  
Il faut voir ces deux petits mondes.

Pour rendre de mon sort tout l'univers jaloux,  
Il suffit qu'à mes yeux leur blancheur on étale;  
L'Aurore n'offrit rien à l'amoureux Céphale,

De si charmant et de si doux.

Ah! si, sans leur déplaire, on osait les toucher,  
Et si deux belles mains n'y mettaient point d'obstacle,

Serait-ce point, par un miracle,  
Amollir un coeur de rocher?

Dans l'entretien délicieux  
De la divine Iris, dont je suis idolâtre:  
Amour, en ma faveur, viens mettre sur ses yeux  
Le voile qu'elle a mis sur sa gorge d'albâtre.

Une belle gorge avait tant d'empire sur le coeur de Boursault, que pour en voir une, à travers la mousseline, il devenait amoureux jusques à la folie. C'est ce que prouvera ce beau fragment d'une lettre qu'il écrivait à son ami Charpentier:

«Je vous ai fait promettre qu'après dîner nous irions ensemble chez la belle brune, avec qui nous jouâmes hier au logis de Mme Deshoulières: je vous dispense de me tenir parole, à moins que vous ne me donniez caution bourgeoise pour la sûreté de ma personne. Ce n'est pas que je doive rien appréhender pour ma liberté. Délivré de la tyrannie d'une blonde qui m'a fait soupirer quinze

ou seize mois pour rien, j'ai fait serment de ne tomber de ma vie en de pareilles fautes; mais dans les tems de ma première servitude, il m'est échappé tant de sermens, j'en ai tenu si peu, que je n'ose plus me mettre au hasard de jurer de rien. Je trouvai hier votre brune si bien faite, ses yeux me parurent si brillans, sa bouche si petite, sa gorge, que je ne vis que par les yeux de la foi, est, je crois, si belle, que si vous n'eussiez arraché ma vue de dessus ses charmes, quand vous me fîtes souvenir qu'il était tems de nous en aller, je sentais déjà ce que je sentis la première fois que je commençai d'aimer. Mon coeur, que j'ai fait le gardien de ma franchise, m'a joué tant de tours, que, si tantôt je vous accompagne à la visite que vous avez dessein de rendre, je gage que j'en reviens aussi chargé d'amour, que si on le donnait - pro Deo- .»

Le même auteur, faisant à sa maîtresse le portrait d'une belle, marque bien expressivement la victoire assurée que remporte une belle gorge sur une âme masculine.

«En vérité, Babet, dit-il, si tu ne reviens bientôt de Bagnolet, tu cours risque de ne pas me trouver constant à ton retour. On me mena hier au bal, où je trouvai une jeune personne qui n'a pas moins de belles qualités que toi. Elle a les cheveux d'un blond cendré, tout-à-fait beau, mais qui n'approche pourtant pas de la couleur des tiens. Elle a le front grand et élevé, mais le tien l'est encore davantage. Ses sourcils qui ne paraissent presque point, parce qu'ils sont blonds, se montrent toutefois assez, pour faire remarquer que leur symétrie est la plus régulière du monde. Ses yeux, qui sont aussi noirs que les tiens sont bleus, sont si bien fendus, qu'ils ne jettent jamais un regard, sans faire une conquête. Ils ont autant de vivacité que les tiens ont de douceur, et ils semblent faits pour prendre de l'amour, comme les tiens pour en donner. On voit sur ses joues une nuance de blanc et d'incarnat si éclatante, qu'il semble qu'elle tienne des mains de l'art un présent qui ne vient que de celles de la nature, qui a pris tant de peine après elle, que, sans toi, qui es son chef-d'oeuvre, elle serait le plus beau de tous ses ouvrages. Son nez, qui n'est ni trop grand ni trop petit, est justement comme il le faut, pour avoir beaucoup de ressemblance avec le tien: sa bouche, qui n'est pas si petite que la tienne, est plus petite qu'aucune autre que j'aie jamais vue. Elle a les lèvres si fraîches et si vermeilles, que, depuis ton absence, je n'ai rien envisagé de plus charmant. Ses dents sont si blanches et si bien rangées, que je lui faisais cent contes risibles, pour avoir le plaisir de les voir souvent. Le trou qu'elle a au menton me fait souvenir qu'elle en a encore aux joues, ce qui donne une merveilleuse grâce au reste de son visage. Pour sa gorge, on peut dire:

Que c'est là que l'Amour, pour lancer tous ses traits,  
Entre deux monts d'albâtre est campé tout exprès.

«Je te jure, Babet, que je n'ai jamais rien vu de si aimable; si mon - galérien de coeur- , qui n'échappe jamais d'une chaîne que pour tomber dans une autre, ne se contentait de la gloire de tes fers:

Ma constance ébranlée allait faire naufrage.»

N'est-ce pas la jolie gorge de Dorimène qui fait ainsi délirer Sganarelle, lorsqu'il dit:

«Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur? Eh bien! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre! vous ne serez plus en droit de me rien refuser; je pourrai faire avec vous tout ce qui me plaira, sans que personne s'en scandalise.

Vous allez être à moi, depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai le maître de tout! de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de votre petit menton, de vos petits tétons rondelets, de votre, etc. Enfin toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même pour vous caresser comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne?»

On croira peut-être que ce discours de Sganarelle est une gradation, et que ce qu'il laisse en blanc, est le plus fort objet de sa passion; je le veux bien, mais en ce cas, il a le goût un peu trop terrestre et grossier. Tel est celui de l'auteur des vers suivants, à sa maîtresse, sur un mal de gorge:

Il est bien peu galant de vous prendre à la gorge,  
Ce mal qui dedans vous regorge;  
C'est être à vous saisir un des plus maladroits;  
Si j'avois, comme lui, sur vous droit de m'étendre,  
Et, comme lui, le choix de ce qu'on peut vous prendre,  
Je vous saisirois bien par des meilleurs endroits.

Que dira-t-on de la pensée d'un autre auteur qui dit: l'amour ressemble à un jeu de paume; quand une fille se laisse baiser la main, cela vaut quinze; si elle souffre que l'on prenne un baiser sur ses lèvres, cela vaut trente; si elle permet que ce soit sur la gorge, cela vaut quarante-cinq: il ne faut plus qu'un coup, et le jeu est gagné.

Je raconterai l'histoire suivante, parce qu'elle est vraie:

«On a souvent parlé de la force du sang, mais on n'a pas aussi souvent parlé de la gorge; quoi-qu'avec beaucoup de raison, on appelle aujourd'hui les tétons, le - boute-en-train- . Le fait suivant prouve admirablement leur vertu, qu'on peut nommer de résurrection, et de résurrection de la chair. Dans la plupart des églises papistes où la superstition était dominante, il se faisait des cérémonies tout à fait extravagantes. La ville de... était un des plus fameux théâtres de ces représentations de mystères ridiculement fanatiques. C'était une coutume établie de temps immémorial, de représenter chaque année, dans la semaine sainte, les mystères de la passion. Pour aller au solide, sans s'amuser à la bagatelle, on ne manquait pas, le jour du vendredi saint, d'offrir aux dévots spectateurs une scène burlesque du crucifiement du Sauveur du monde. On choisissait pour cela un jeune homme de la ville, auquel on faisait porter une croix fort pesante, à laquelle on l'attachait avec des cordes au lieu de clous, et dans une nudité presque complète. Je dis presque, parce que l'impudeur n'était pas encore parvenue au point de dévoiler certaines parties qui doivent être cachées. On les voila donc chez notre jeune homme avec une ceinture de papier. Il faut remarquer que le jouvenceau était le corps du monde le mieux formé, le plus vigoureux en apparence, et de la plus belle carrure d'épaules. Et que la même coutume faisait choisir entre les plus belles filles de la ville, trois tendrons qu'on aurait pris pour des Vénus, pour représenter les trois Maries pleurantes au pied de la croix. On n'avait pas seulement égard aux traits réguliers du visage, ni à la finesse de la taille, on voulait qu'elles fussent encore richement pourvues du grand mobile de la tendresse, je veux dire fournies de tétons à l'Anglaise, que l'on laissait en pleine liberté d'émouvoir la copie du Christ. Or, l'année où se passa le fait que je raconte, le choix fut si bon (les prêtres se connaissent en attraits) que l'on mit sous la croix, dans le beau désordre de la douleur, les trois filles les plus ravissantes. On eût pris chacune d'elle pour

Vénus, ou toutes trois pour les Grâces. Elles ne furent pas plutôt sous les yeux du crucifié, qu'elles firent miracle, je veux dire que, malgré la situation où il était, et la majesté de son personnage, les trois Maries produisirent l'effet le plus étonnant que puisse peindre la chronique scandaleuse. Notre Hercule galant, posté à l'avantage, avait en perspective une demi-douzaine de tétons capables, par leur systole et leur diastole, de subjuguier la vertu du plus froid anachorète, ce qui occasionna un incident très-comique et très-profane, car le crucifié, au lieu de prononcer du haut de sa croix des paroles dignes de celui qu'il représentait, prononça des turpitudes dignes de l'abolition éternelle d'une cérémonie aussi indécente, et telles en un mot qu'on peut les deviner. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il ne put s'empêcher de crier: «Otez donc de devant mes yeux les trois Maries, ou le papier va crever.» Le scandale que fit naître une telle action, et des paroles qui compromettaient à ce point la religion, firent rentrer l'archevêque en lui-même, et lui firent comprendre qu'elles l'exposaient à la risée publique. Il supprima donc un usage, ou plutôt un abus qui tendait directement au mépris du culte, de manière qu'il n'en fut plus parlé depuis[1].

[Note 1: Évariste Parny, auteur, en l'an VII, du poème de la - Guerre des Dieux- , dans lequel on ne reconnaît plus le chantre délicatement voluptueux d'- Éléonore- , du - Lendemain- , et de la - Journée champêtre- , a fait usage de cette anecdote dans le deuxième chant de ce poème, première édition. Il l'a supprimée dans la seconde édition, et c'est peut-être un second tort. C'est dans cet Éloge qu'il a trouvé ce mystère qu'il fait jouer à la famille de Dieu: il n'a donc pas eu le mérite d'une grande invention dans ce poème.

Pensant que le lecteur en sera satisfait, nous reproduisons ce morceau, qui du reste tient ici naturellement sa place:

Du Paradis la troupe infatigable,  
Pour terminer, joua la Passion,  
Et joua bien. Les conviés, dit-on,  
Goûtèrent peu ce drame lamentable.  
Mais un malheur qu'on n'avait pas prévu  
Du dénouement égaya la tristesse:  
Bien flagellé, le héros de la pièce  
Était déjà sur la croix étendu.  
On choisissait pour ce rôle pénible  
Un jeune acteur intelligent, sensible,  
Beau, vigoureux, et sachant bien mourir,  
Il était nu des pieds jusqu'à la tête:  
Un blanc papier qu'une ficelle arrête  
Couvrait pourtant ce que l'on doit couvrir.  
Charmante encore après sa pénitence,  
La Magdelène au pied de la potence  
Versait des pleurs: ses longs cheveux épars,  
Son joli sein qui jamais ne repose,  
Du crucifié attirait les regards.  
Il voyait tout, jusqu'au bouton de rose;  
Quelquefois même il voyait au-delà.  
Prêt à mourir, cet aspect le troubla.  
Il tenait bon; mais quelle fut sa peine,

Quand le feuillet vint à se soulever!  
«Otez, dit-il, ôtez la Magdelène!  
Otez-la donc, le papier va crever.»  
Soudain il crève; et la Vierge elle-même  
Pour ne pas rire a fait un vain effort.  
«Le tour est bon, dit le Père suprême,  
On le voit bien, le drôle n'est pas mort.»]

Un peintre peut venir à bout de représenter aux yeux toutes les grâces d'un beau visage. Il échoue ordinairement, quand il essaye de peindre une belle gorge. La Motte en pourrait être une preuve dans le portrait suivant:

Toi, par qui ta toile s'anime.  
Peintre savant, prends ton pinceau:  
Et qu'à mes yeux ton art exprime  
Tout ce qu'ils ont vu de plus beau.

Ne m'entends-tu pas? peins Silvie:  
Mais choisis l'instant fortuné  
Où, pour le reste de ma vie,  
Mon coeur lui fut abandonné.

Au bal, en habit d'Espagnole,  
Elle ôtoit un masque jaloux,  
Plus promptement qu'un trait ne vole,  
Je fus percé de mille coups.

Peins ses yeux doux et pleins de flamme,  
D'où l'Amour me lança ses traits;  
D'où ce Dieu s'asservit mon âme,  
En un instant et pour jamais.

Peins son front plus blanc que l'ivoire.  
Siège de l'aimable candeur;  
Ce front, dont Vénus feroit gloire.  
S'il y brilloit moins de pudeur.

Poursuis, peins l'une et l'autre joue,  
La honte des roses, des lis;  
Et sa bouche où l'Amour se joue,  
Avec un éternel souris.

Peins sa gorge.... Mais non: arrête....  
Ici, ton art est surmonté;  
Ah! quelques couleurs qu'il apprête,  
Tu n'en peux rendre la beauté.

Laisse cet inutile ouvrage;

Ah! de l'objet de mon ardeur  
Il n'est qu'une fidelle image:  
Que l'Amour grava dans mon coeur.

La pièce suivante prouve que la gorge des mortelles est digne de plus d'amour et d'admiration que celle des déesses même, et que ces dernières en conviennent, ce qui est plus extraordinaire encore:

Au temps de l'aimable saison,  
Iris rêvant dans la prairie,  
S'endormit sur un mol gazon  
Tapissé d'une herbe fleurie.  
Zéphire, charmé de son teint,  
Qui d'un vif incarnat se peint,  
Vint d'abord faire le folâtre,  
Autour de sa gorge d'albâtre.  
Jalouse d'un transport si doux,  
Flore gronda son infidelle,  
Et lui dit, pleine de courroux:  
Me préférer une mortelle!  
Zéphire qui se sentoit fort,  
Reparti: Voyez cette belle!  
Flore jeta les yeux sur elle,  
Et convint qu'il n'avait pas tort.

Il n'est donc plus étonnant qu'en traduisant l'inimitable Anacréon, un de nos poètes français ait dit:

Que ne suis-je la fleur nouvelle  
Qu'au matin Climène choisit,  
Qui sur le sein de cette belle  
Passe le seul jour qu'elle vit!

Le - Poète sans fard- a trouvé fort bon ce souhait, et l'a développé de cette manière:

Hélas! trop cruelle Silvie,  
Permettez au moins que j'envie  
Le beau sort de certaines fleurs  
Dont vous vous parez avec grâce,  
Et dont votre beau teint efface  
Toutes les plus vives couleurs.  
Oui: je voudrois être la rose  
Que vous placez sur votre sein.  
D'une telle métamorphose  
Quel est, direz-vous, le dessein?  
Le voici: par vos mains cueillie,  
Mon destin seroit des plus doux;

Je n'aurois qu'un seul jour de vie,  
Mais je ne vivrois que pour vous.

Un poète anacréontique du dix-neuvième siècle, non moins grand admirateur de cette belle portion des charmes du sexe qui fait tourner la tête au nôtre, exprime ainsi le même souhait, d'être changé en rose[2]:

AIR: - Je vais quitter ce que j'adore.-

Vive, de la métempsyose  
Le système consolateur,  
Par lui mon esprit se repose  
Sur un avenir enchanteur.  
Que mon être se décompose,  
L'espoir m'offre un riant tableau:  
L'Amour, sous les traits d'une rose,  
Me promet un être nouveau.

AIR: - Une fille est un oiseau.-

Oh! comme je jouirais  
De cette métamorphose!  
Sur le sein d'une autre Rose  
Comme je m'étalerais!  
Centuplant pour plaire à Rose,  
De mes doux parfums la dose,  
Avec plaisir je m'expose,  
A mourir sur ses attraits:  
Mourir!... oui; mais je suppose  
Que je puis d'une autre chose  
Prendre encor la forme après. (- bis- .)

[Note 2: Voy. - Le Bouquet de roses, ou le Chansonnier des Grâces- , première année, Favre, Palais-Égalité.]

Le plaisant et érotique Le Pays, dans la lettre suivante adressée à sa Caliste, souhaite aussi de mourir sur son sein:

«Quand je sortis hier de chez vous, j'en sortis avec une bonne résolution de m'aller tuer, afin d'avoir l'honneur de vous plaire une fois en ma vie, et de vous défaire pour jamais d'une personne incommode; mais jusques ici je n'ai pas exécuté mon dessein, à cause de l'embarras où je me suis trouvé à choisir un genre de mort. J'eus d'abord envie d'imiter feu Céladon, d'amoureuse mémoire, et de m'aller précipiter dans la rivière; mais j'eus peur que l'eau ne me rejetât sur les bords, aussi bien que lui, et que je ne fusse recueilli par quelques nymphes pitoyables qui, malgré moi, me sauvassent la vie. Il me prit aussi fantaisie de m'aller pendre à votre porte, à l'imitation du pendart Iphis; mais je m'imaginai que ce seroit vous déshonorer que de faire un gibet de votre porte; outre que c'est un genre de mort pour lequel j'ai eu de l'aversion dès le temps que j'étois petit enfant. Je pensai aussi à m'empoisonner, mais je crus que du poison ne seroit pas capable de



m'ôter la vie, non plus qu'à Mithridate, à cause de la grande habitude que j'en ai faite. N'étant pas mort depuis si longtemps que je me nourris de crainte, de chagrin, d'inquiétude et de désespoir, qui sont les poisons du monde les plus violents, apparemment je ne pourrais pas mourir pour prendre de l'arsenic ou de l'antimoine. Je n'oubliai pas aussi qu'un poignard mis dans le sein étoit un bon expédient pour mourir: mais je crus que je ne devois pas choisir ce genre de mort qu'avoit choisi une femme qui mourut de regret d'avoir fait une chose que je meurs de regret de ne pouvoir faire. Mon désespoir est trop différent de celui de Lucrece, pour ne pas mourir d'une mort différente. Enfin, Caliste, j'ai passé la nuit à chercher sans pouvoir trouver la mort dont je devois mourir. Au reste, ne croyez pas que ce soit la mort qui m'étonne, ce n'est que la manière de mourir qui m'inquiète: car, pour vous dire le vrai, après avoir vécu avec tant de chagrin, je voudrais bien mourir d'une mort qui me donnât un peu de plaisir. Je viens de penser à une qui seroit très-bien mon affaire: ce seroit, Caliste, de mourir entre vos bras, - pâmé sur votre sein- . Je sens bien en mon coeur que je n'ai pas d'horreur pour cette mort comme pour se noyer, s'empoisonner, se pendre ou se poignarder. Obligez-moi donc en me laissant mourir de cette sorte; car, puisqu'enfin vous voulez que je meure, que vous importe que ce soit de douleur ou de plaisir?»

Je serais tenté de croire qu'il y a, dans le charme attaché à une belle gorge, un talisman, de la magie et de l'enchantement; ce qui pourtant détruit cette idée, c'est le sonnet suivant, adressé à des belles qui demandaient un secret, un sortilège et des paroles magiques pour se faire aimer:

Pourquoi me demander la ruse criminelle

Par quoi l'art des démons met les coeurs dans les fers? Vous, de qui la magie est blanche et naturelle,

Et fait qu'à vos appas tant de voeux sont offerts.

Par vos charmes vainqueurs l'esprit le plus rebelle

Rend grâces à l'amour des maux qu'il a soufferts,

La flamme de vos yeux est trop pure et trop belle

Pour unir sa puissance à celle des enfers

Ce beau sein qui fait naître et vos lis et vos roses

Forme un enchantement de tant de belles choses,

Que leur force invincible a droit de tout charmer

Mais pour vous mieux servir de leur pouvoir extrême,

Ajoutez seulement ces trois mots: - je vous aime- ;

Qui pourrait s'empêcher alors de vous aimer?

## **LES DEUX SAINTS.**

AIR: - La Fête des bonnes gens.-

Qu'en ce jour tout résonne,

Des chants dictés par nos coeurs.

Dérobons à l'automne

Ce qui lui reste de fleurs;

Pour les belles, qu'on apprête

Des bouquets et des refrains;

C'est aujourd'hui la fête,

La fête de tous les saints.

Tous les saints, ah! Glycère,  
C'est beaucoup pour un seul jour;  
Toi, qui n'adore guère  
Que le plaisir et l'Amour,  
Deux patrons, c'est bien honnête;  
Comme toi, je me restreins.  
Et désormais je ne fête,  
Ne fête que tes deux saints.

Ces deux saints que je chante  
N'ont que des dehors flatteurs,  
Et chacun d'eux m'enchanter  
Par de riantes couleurs.  
Leur parure se compose  
Du plus brillant des satins,  
Ce sont deux boutons de rose  
Qui couronnent tes deux saints.

Longtemps sans les connaître.  
Je ressentis leur pouvoir;  
Il t'en souvient peut-être,  
C'est toi qui me les fis voir.  
A ce spectacle sensible,  
Vers eux j'étendis les mains  
Non, non, il n'est pas possible  
De voir de plus jolis saints.

Quoiqu'ils soient, ma Glycère,  
Presqu'aussi durs qu'un rocher,  
Parfois à ma prière  
Ils se sont laissé toucher;  
Jaloux de les voir encore,  
Je donnerais, je le dis,  
Pour ces deux saints que j'adore,  
Tous les saints du Paradis.

**FÉLIX.**

## CHAPITRE II. DES BEAUX TÉTONS.

Avant de déterminer la forme et les qualités qui rendent une gorge parfaite, examinons en quoi consiste la beauté d'une femme. Il faut, dit-on, qu'elle réunisse les trente points suivants:

La jeunesse.

Taille ni trop grande ni trop petite.

N'être ni trop grasse ni trop maigre.

La symétrie et la proportion de toutes les parties.

De beaux cheveux longs et déliés.

La peau délicate et polie.

Blancheur vive et vermeille.

Un front uni.

Les tempes non enfoncées.

Des sourcils comme deux lignes.

L'oeil bleu, à fleur de tête; et le regard doux.

Le nez un peu long.

Des joues un peu arrondies, avec une petite fossette.

Le rire gracieux.

Deux lèvres de corail.

Une petite bouche.

Dents blanches et bien rangées.

Le menton un peu rond et charnu, avec une fossette au bout. Les oreilles petites, vermeilles et bien jointes à la tête. Un cou d'ivoire.

Un sein d' albâtre- .

- Deux boules de neige.-

Une main blanche, longue et potelée.

Les doigts terminés en pyramides.

Des ongles de nacres, de perle, tournés en ovale.

L'haleine douce.

La voix agréable.

Le geste libre et sans affectation.

Le corsage délié.

La démarche modeste.

On a dit qu'Hélène réunissait ces trente points. - Franciscus Corniger- les a mis en dix-huit vers latins. Vincentio Calmeta les a aussi mis en vers italiens qui commencent par - Dolce Flaminia- .

Voici ceux de François Corniger:

**MULIERIS PULCHRITUDO.**

- Triginta hæc habeat, quæ vult formosa videri  
Foemina: sic Helenam fama fuisse refert.  
Alba tria, et totidem nigra; et tria rubra; puellæ.  
Tres habeat longas res, totidemque breves.  
Tres crassas, totidem graciles, tria stricta, tot ampla, Sint itidem huic formæ, sint quoque parva  
tria.  
Alba cutis, nivei dentes albique capilli:  
Nigri oculi, cunnus, nigra supercilia.-  
- Labra, genæ, atque unguis rubri. Sit corpore longo,  
Et longi crines, sit quoque longa manus.  
Sintque breves dentes; auris, pes. Pectora lata,  
Et clunes, distent ipsa supercilia.  
Cunnus et os strictam, stringunt ubi cingula stricta,  
Sint coxæ et culus, vulvaque turgidula.  
Subtiles digiti, crines et labra puellis.  
Parvus sit nasus, parva mamilla, caput.-

En voici la traduction, que rapporte un vieux livre français intitulé: - De la louange et beauté des Dames- .

Trois choses blanches: la peau, les dents et les mains. Trois noires: les yeux, les sourcils et les paupières.

Trois rouges: les lèvres, les joues et les ongles.

Trois longues: le corps, les cheveux et les mains.

Trois courtes: les dents, les oreilles et les pieds.

Trois larges: la poitrine ou le sein, le front et l'entre-sourcil. Trois étroites: la bouche, - l'une et l'autre- ,

la ceinture ou la taille et l'entrée du pied.

Trois grosses: le bras, la cuisse et le gros de la jambe. Trois déliées: les doigts, les cheveux et les lèvres.

Trois petites: les tétons, le nez et la teste.

L'auteur du - Procès et amples examinations sur la vie de

Carême-Prenant- , etc., dit qu'une belle femme se compose des beautés de divers pays.

Qui voudra belle femme querre (chercher),

Prenne visage d'Angleterre,

Ayant le corps d'une Flamande

Et les tetins d'une Normande,

Entés sur un cul de Paris,

Il aura femme de bon prix.

Celle qui a les bras charnus,

Grosse mammelle, nez camus,

Longue raison et courtes mains,

Elle est sujette au bas des reins.

Fille qui fait tetins paroir (paraître)  
Son corps par étroite vêtue  
On se peut bien apercevoir  
Que son c.. demande pâture.

Les trois quatrains ci-dessus sont tirés du - Momus Redivivus- , t. II, p. 30 et 31, publié par Mercier de Compiègne, qui, lui-même, les a pris dans l'ouvrage cité plus haut.

### **BLASON DE LA BELLE FILLE.**

Une dame d'excellente beauté  
En tous ses faits doit estre modérée,  
Avoir le coeur rempli de loyauté,  
Maintien rassis, contenance assurée;  
Bouche riant, mignonne, savourée,  
OEil verdelet, le front largettement,  
Clere de vis[3], de couleur proprement.  
Menton fourchu, la chevelure blonde.  
Humble regard à lever doucement,  
Parfaite en bien seroit la plus du monde.

Ferme tetin sur l'estomac planté,  
Large entre-deux, rencontre relevée  
Gorge plaisante, et le col long, santé,  
Le nez traitiz[4], sourcille déliée,  
Mollette main, blanche, bien alliée  
De doigts et bras gresle tant seulement,  
Gente de corps, taillée adroitement.  
Hauteur moyenne et de belle faconde,  
Gorriere[5] un peu, parler courtoisement,  
Parfaite en bien seroit la plus du monde.

Parmy les rains bien fournis à planté,  
Grosse cuisse et devant haut enc...ée,  
Motte à plein poing, sans être trop hantée,  
De doux accueil et de rebelle entrée,  
Le ventre épais, barbe de frais rasée,  
Tenir l'escu au besoing droitement,  
Et son bourdon serrer estroitement,  
Je ne m'enquiers du trop ou peu profonde,  
Le compagnon porter joyeusement  
Parfaite en bien seroit la plus du monde.

[Note 3: Visage.]

[Note 4: Bien fait, joli.]

[Note 5: Recherchée dans sa toilette.]

### **ENVOY.**

Prince gentil, pour vostre esbatement  
Si vous trouvez un tel appointment  
Au petit pied, jambe grossette et ronde,  
Montez dessus et picquez hardiment,  
Parfaite en bien seroit le plus du monde.

### **PIERRE DANCRE**

#### **ÉPIGRAMME PAR LE SIEUR MOTIN.**

Si les esprits sont amusez  
A joïer aux Champs Elisez,  
Quand ils veulent jouer aux quilles,  
Les boules sont tetins de filles.  
Il est bien vray qu'en cet esbat  
La boule les quilles abbat,  
Mais icy c'est une autre affaire,  
Car aux quilles vient le contraire,  
Puisqu'au lieu de les renverser  
Les tetins les font redresser.

### **CHANSON.**

J'ayme une fille de village,  
De qui le gros sein pommelé  
Monstre qu'elle tient recelé  
Sous sa cotte un gros pucelage.

Aussi est-ce à elle qu'on baille  
De son village tout l'honneur,  
Capable d'allumer un coeur  
D'une autre flamme que de paille.

Le plus galant des troubadours français, le célèbre Marot, nous instruit particulièrement de la beauté des tétons dans l'épigramme suivante:

### **SUR LE BEAU TETIN.**

Tetin refait, plus blanc qu'un oeuf,  
Tetin de satin blanc tout neuf,  
Tetin qui fait honte à la rose,  
Tetin plus beau que nulle chose,

Tetin dur (non pas tetin, voire,  
Mais petite boule d'ivoire)  
Au milieu duquel est assise  
Une frêze, ou une cerise,  
Que nul ne void ne touche aussi;  
Mais je gage qu'il est ainsi,  
Tetin donc au petit bout rouge,  
Tetin qui jamais ne se bouge,  
Soit pour venir, soit pour aller,  
Soit pour courir, soit pour baller,  
Tetin gauche, tetin mignon,  
Tousjours loing de son compagnon,  
Tetin qui portes tesmoignage  
Du demeurant du personnage.  
Quand on te void il vient à maints  
Une envie dedans les mains  
De te taster, de te tenir:  
Mais il se faut bien contenir  
D'en approcher, bon gré ma vie,  
Car il viendrait une autre envie.

O tetin ne grand, ne petit,  
Tetin meur, tetin d'appétit,  
Tetin qui nuict et jour criez,  
Mariez moy tost mariez.  
Tetin qui t'enfles et repousses  
Ton gorgias de deux bons pousses,  
A bon droit heureux on dira  
Celui qui de laict t'emplira  
Faisant d'un tetin de pucelle,  
Tetin de femme entière et belle.

Nous croyons faire plaisir au lecteur en mettant à la suite de la pièce de Marot celle de Guichard, qui lui sert de réponse.

### **LES TÉTONS.- À CLÉMENT MAROT.**

Sur les tétons, Marot, je pense comme vous:  
C'est l'ornement, le trésor d'une belle.  
A des tétons qui peut être rebelle?  
L'oeil ne peut voir rien de plus doux.  
Bienheureuse la main qui les tient à son aise!  
Et plus heureuse encor la bouche qui les baise!  
Hélas! pourquoi gêner leur liberté?  
Nul ajustement ne les pare  
Comme l'entière nudité.  
Ce qu'il faut d'embonpoint, leur élasticité,

L'intervalle qui les sépare,  
Ce poli du satin, cette aimable rondeur,  
Du bouton incarnat de la rose naissante,  
Ce bouton surpassant la forme et la couleur,  
Ce transparent tissu de neige éblouissante,  
Et l'azur qui dessous se divise et serpente.

Tout est vu, pressé, dévoré,  
Le BEAU TETIN, par vous gentiment célébré  
Valoit-il les tétons pour lesquels je soupire?  
Mon cher Marot, eh quoi! ces tétons pleins d'appas  
Ne vous font point revoler ici-bas!  
J'en remettrais la gloire à votre lyre.

O de tous les tétons, tétons victorieux,  
Chef-d'oeuvre de l'amour, tétons.... tétons des Dieux!  
Foible mortel, renonce à chanter leur empire;  
Tout l'Olympe assemblé n'y pourroit pas suffire;  
Et, ce qui fait leur prix, ce qui fait mon bonheur,  
Après de ces tétons je sens.... je sens un coeur.

Benserade a rivalisé avec Marot dans l'apothéose des beaux tétons; car quel poète ne les a pas chantés! et voici la belle définition qu'il en donne dans un sonnet:

Beau sein déjà presque rempli,  
Bien qu'il ne commence qu'à poindre,  
Tétons qui ne font pas un pli,  
Et qui n'ont garde de se joindre.

De jeunesse ouvrage accompli,  
Que de fard il ne faut pas oindre;  
Si l'un est rond, dur et poli,  
L'autre l'égale et n'est pas moindre.

Sein par qui les dieux sont tentés,  
Digne échantillon de beautés,  
Que le jour n'a point regardées;

Il garantit ce qu'il promet,  
Et remplit toutes les idées  
Du paradis du Mahomet

La blancheur, la rondeur et la fermeté sont donc trois qualités essentiellement requises pour mériter aux tétons le nom de beaux. Marot, qui était connaisseur dans cette sorte de friandise, les aimait ronds, comme on le voit dans ces vers, qui renferment des conseils sur le choix d'une maîtresse.

Quand vous voudrez faire une amie,



Prenez-la de belle grandeur:  
En son esprit non endormie,  
Et son tetin bonne rondeur.

Douceur  
En coeur,  
Langage  
Bien sage,  
Dansant, chantant par bons accords,  
Et ferme de coeur et de corps.

Si vous la prenez trop jeunette,  
Vous en aurez peu d'entretien;  
Pour durer, prenez-la brunette,  
En bon point d'asseuré maintien:

Tel bien  
Vaut bien  
Qu'on fasse  
La chasse  
Du plaisant gibier amoureux:  
Qui prend telle proye est heureux.

Marot le prouve encore par ce rondeau:

Toutes les nuicts, je ne pense qu'en celle  
Qui a le corps plus gent qu'une pucelle  
De quatorze ans, sur le point d'enrager,  
Et au dedans un coeur, pour abbréger,  
Autant joyeux qu'eut onques demoiselle.

Elle a beau teint, un parler de bon zèle,  
Et le tetin rond comme une groiselle,  
N'ay-je donq pas bien cause de songer

Toutes les nuicts?  
Touchant son coeur, je l'ay dans ma cordelle,  
Et son mary n'a, sinon le corps d'elle;  
Mais toutefois, quand il voudra changer,  
Prenne le coeur, et pour le soulager,  
J'auray pour moi le gent corps de la belle

Toutes les nuicts.

Bois-Robert, né à Caen, en 1592, a aussi chanté le sein dans les stances suivantes:

Beau sein, belles bouches d'yvoire,  
Vivants objects de ma memoire,

Cheres delices de mes jours,  
Qui dedans vos rondes espaces  
Cachez la demeure des Graces  
Et la retraicte des Amours.

Gorge de lys, pommes d'albatre  
De qui mon oeil est idolatre,  
Source des amoureux desirs.  
Parfait assemblage de charmes,  
Digne sujet de tant de larmes,  
De tant de vers et de soupirs:

Objects d'eternelle allegresse,  
Petits messagers de jeunesse,  
Petits gemeaux ambitieux,  
Qui desja pour vous trop cogneestre  
Ne faisant encor que de naistre,  
Vous enflez d'orgueil à nos yeux.

Plus heureux qui pour vous soupire;  
Le mal qu'il se plaist d'endurer:  
Mais, ô merveille que j'adore,  
Je tiens bien plus heureux encore  
Celuy qui vous fait souspirer.

Charles Cotin nous fait voir dans le sonnet suivant - sur les tétons- , qu'ils doivent être fermes, ronds, et bien écartés l'un de l'autre.

Tandis que deux voisins sans se joindre véquirent,  
Tous deux également de tous furent aimez;  
Tous deux enflez d'orgueil et de grace animez.  
Partagèrent entr'eux l'honneur qu'ils acquirent;

Tous deux avoient quinze ans à l'âge qu'ils naquirent;  
Tous deux sur même moule ils paraissoient formez;  
L'un l'autre ils se fuyoient de dépit enflammez,  
L'un à l'autre enviant les conquêtes qu'ils firent.

Bien qu'un prince passât, ils ne s'ébranloient point;  
Mais enfin leur orgueil s'enfla jusqu'à ce point,  
Que leur triste union commença de paroître.

Ils se baisèrent tant, qu'ils en firent pitié;  
L'amour de tous naquit de leur inimitié,  
Et de leur union le mépris vint à naître.

M. Le Pays paraît être du même goût, quand il dit à son Iris, dans le portrait qu'il fait d'elle:

«Votre gorge semble avoir été faite au tour; et l'on peut dire que c'est une beauté achevée. Votre sein est digne de votre gorge; il est blanc, gras et potelé. Les deux petits globes qui le composent ne sont éloignés que de deux doigts, et cependant je suis assuré que de leur vie ils ne se sont baisés, quoi qu'ils soient frères, et qu'ils deussent bien s'aimer, si la ressemblance fait l'amitié.»

L'auteur de la chanson picarde, qui commence par ces mots: - Ton himeur est, Catherene- , les aimait aussi avec cette qualité; il fait dire à l'amant:

Pour ta bouche elle est plus rouge  
Que n'est la creste d'un cocq;  
Et ta gorge qui ne bouge,  
Paroit plus ferme qu'un roc.

Une belle gorge étant la meilleure recommandation que puisse avoir une femme, elle ne saurait trop la voiler pour la garantir du hâle; car il en est peu de privilégiées aujourd'hui à qui l'on puisse adresser ce madrigal:

On a beau dire, Iris, pour louer votre teint,

Que sa blancheur est sans seconde:  
Pour moi qui ne dis rien de flatteur ni de feint,  
Je soutiens qu'il en est une plus grande au monde.

N'en déplaise à la vanité  
De votre superbe visage;  
Vos tétons, belle Iris, en bonne vérité,  
Voudroient-ils en blancheur lui céder l'avantage?

- La Puce de Mme des Roches- , Paris, 1583, in-4o; 1610, in-8o. Réimprimé, 1868, Paris, Jouaust, petit in-8o.

On sait quelle fut l'origine de ce recueil. La haute société de Poitiers s'honorait alors de deux dames appartenant à la race des - Précieuses- , de Molière, c'étaient Mme des Roches et sa fille Catherine. Poètes elles-mêmes, mais dans une mesure très-restreinte, elles réunissaient autour d'elles une société de beaux esprits. Les Grands-Jours, tenus à Poitiers en 1579, amenèrent autour de ces dames tous les magistrats que cette solennité avait appelés dans cette ville. Un jour, Étienne Pasquier aperçut une puce qui s'était «parquée au beau milieu du sein» de Mlle des Roches; il fit remarquer la témérité de l'animal; il s'ensuivit quelques propos badins; l'incident provoqua d'abord l'échange de deux pièces de vers entre Pasquier et Mlle des Roches; les savants magistrats, prenant fait et cause, se mirent à célébrer la puce en français, en latin, en espagnol, en grec même. Pasquier recueillit ces divers morceaux; de là vint le volume qui devait avoir pour titre: - la Puce de Mlle des Roches- , car ce ne fut pas madame sa mère qui fut l'héroïne de l'aventure. L'uniformité du sujet donne à ces compositions une teinte de monotonie, mais la forme en est toujours agréable, et on y trouve de gracieux détails. L'éditeur de 1868 a suivi le texte de l'édition de 1610, en notant les principales variantes (les préfaces des deux éditions sont tout à fait différentes); il s'est borné à reproduire les pièces françaises.

Nous nous contenterons de citer la pièce ci-dessous, d'Étienne Pasquier. Elle résume à elle seule tout ce que les autres poètes en ont pu dire.

### **LA PUCE.**

Ainsi que dedans le pré,  
D'un vert émail diapré,  
On voit que la blonde avette  
Sur les belles fleurs volette,  
Pillant la manne du ciel,  
Dont elle forme son miel;  
Ainsi, petite pucette,  
Ainsi, puce pucelette,  
Tu voles à tâton  
Sur l'un et l'autre téton;  
Or, ayant pris ta posture,  
Tu t'en viens à l'aventure.  
Soudain après héberger  
Au milieu d'un beau verger,  
Paradis qui me réveille,  
Lorsque plus elle sommeille:  
Là, prenant ton bel ébat,  
Tu lui livres un combat,  
Combat qui aussi l'éveille,  
Lorsque plus elle sommeille.

Je ne veux ni du taureau,  
Ni du cygne, blanc oiseau,  
Ni d'Amphytrion la forme,  
Ni qu'en pluye on me transforme.  
Puisque ma dame se paist  
Sans plus de ce qui te plaist,  
Plust or à Dieu que je pusse  
Seulement devenir puce!  
Tantost je prendrois mon vol  
Tout au plus haut de ton col,  
Ou, d'une douce rapine,  
Je sucerois ta poitrine,  
Ou lentement, pas à pas,  
Je me glisserois plus bas,  
Et d'un muselin folastre,  
Je serois puce idolastre,  
Pinçottant je ne sçais quoi,  
Que j'aime trop plus que moi!

Mais las! malheureux poète!  
Qu'est-ce qu'en vain je souhaite?

Cet échange affiert à ceux  
Qui font leur séjour aux cieux.  
Et partant, puce pucette,  
Partant, puce pucelette,  
Petite puce, je veux  
Adresser vers toi mes vœux.  
Si tu piques les plus belles,  
Si tu as aussi des aisles  
Tout ainsi que Cupidon,  
Je te requiers un seul don  
Pour ma pauvre âme altérée,  
O puce! ô ma Cythérée!  
C'est que ma dame, par toi,  
Se puisse éveiller pour moi!  
Que pour moi elle s'éveille,  
Et ait la puce en l'oreille!

### ÉTIENNE PASQUIER[6].

[Note 6: Étienne Pasquier, avocat,  
naquit en 1529 et mourut en 1615.]

### MADRIGAL.

Le téton de Babet est plus blanc que l'albâtre;  
Pour estre ferme et rond il n'a point de pareil;  
On ne peut sans amour voir son bouton vermeil,  
Faut-il donc s'estonner si j'en suis idolastre!

Quand j'y porte la main de son consentement  
Rien ne peut estre égal à mon contentement,  
Je suis ravy d'avoir ce charmant privilège,  
Mais quand elle s'oppose à mon ardent dessein,  
O Babet! ô friponne, aussitost, m'escriay-je,  
Vous faites bien la fière avec votre beau sein,  
Ah! vrayment vostre sein est un beau sein de neige.

(- Nouveau mélange de pièces curieuses, tant en prose  
qu'en vers- . Paris, A. de Sommaville, 1664, in-12.)

Il existe un poème allégorique et moral, intitulé: - Architrenius- , publié à Paris en 1517, in-4o, et dont l'auteur, Jean d'Hanteville ou d'Hanville, était un moine qui vivait à la fin du douzième siècle. Ce bon religieux mettait, dans ses vers, sans y entendre malice, des traits un peu vifs; il se plaît, par exemple, à tracer le portrait d'une jeune beauté; un passage est relatif au sein, il tombe dans notre domaine:

- Non implet longoeva sinum, puerilibus annis-  
- Castigata sedes, teneroque rotundula botro....-

Nous avons sous les yeux une traduction inédite de ce fragment:

«Tel qu'une graine vermeille de raisin, un petit tetin, frais et poli, s'élève mollement sur un sein arrondi, et la couleur de rose contraste avec cette touffe de lys. Ces deux globes charmants sont grossis par l'effet de leur jeunesse, et non par le lait qui ne les a pas encore remplis. Un léger noeud de ruban les serre sans en comprimer la fermeté. Elevés au milieu d'une surface plane, ces monticules font voir au milieu d'eux comme un vallon.»

LES DÉLICES DE LA POÉSIE GALANTE. Paris, Ribou, 1666, in-12.

### **SIXAIN.**

- En envoyant un bouquet de jassemín.-

Allez, doux jassemín où l'amour vous appelle,  
Et si vous approchez du beau sein de Philis,  
Dont la blancheur ternit celle des plus beaux lis,  
Avant que de mourir, dites à cette belle

Que je croirais mon sort bien doux  
D'y pouvoir mourir avec vous.

### **SOMAISE.**

#### **SUR UNE SANGSUE QUI PIQUE LE SEIN DE SYLVIE.**

Quel objet de courroux se présente à ma vue?  
Un insecte cruel, une noire sangsue

Pique un sein plus blanc que les lys,  
Dont tous les traits sont accomplis.  
Crois-tu bien te souler du sang de ma Sylvie?  
Sa blancheur te devrait détourner du dessein

De lui piquer le sein.  
Si tu veux contenter ta malheureuse envie,

La peine suivra ton souhait,  
Car soudain tu perdras la vie  
Et tu n'auras sucé que des gouttes de lait.

### **LE BUSC.**

Cette pièce étant un peu longue et assez médiocre, nous n'en reproduirons qu'un fragment:

Ce bois touche par privilège  
Un double petit mont de neige  
Qui, par un joli mouvement

Se soulève fort mollement  
Et puis mollement se rabaisse,  
Allant et revenant sans cesse  
D'un air charmant et gracieux,  
Comme s'il s'approchait des yeux  
Pour ses beautés faire connoître  
Et puis mollement disparoître.

## **L'AMOUR SUR UNE GORGE REBONDIE.**

### **SONNET.**

C'est ici qu'on peut voir qu'en l'un et l'autre monde  
Je règne également et je donne des loix;  
J'en ai deux aujourd'hui que j'habite à mon choix  
Et dans chacun des deux ma gloire est sans seconde.

Sur deux fermes tétons mon empire se fonde;  
J'y soumets sans efforts les plus superbes rois;  
Il n'en est point qui puisse éviter mes exploits  
Et que ma politique à la fin ne confonde.

Je ne crains pas, comme eux, les moindres changemens;  
J'aime à voir remuer, et les soulèvemens  
Servent à ma grandeur, s'ils font leur décadence.

Et quoy que les prudens et les plus avisés  
Imputent la faiblesse aux États divisés,  
Si les miens ne l'étoient, j'aurois moins de puissance.

Louis XV demanda un jour à Bouret, secrétaire du cabinet, comment il trouvait la dauphine et si elle avait de la gorge. Il répondit que Marie-Antoinette était charmante de figure et qu'elle avait de beaux yeux. «Ce n'est pas cela dont je vous parle, répondit Sa Majesté, je vous demande si elle a de la gorge.- Sire, je n'ai pas pris la liberté de porter mes regards jusque-là.- Vous êtes un sot, continua le monarque en riant, c'est la première chose qu'on regarde aux femmes.»

### **RONDEAU.**

Au doux chant de ces alouettes  
En ces mois d'auril et de may  
Je me mettois en grand esmoy  
De dire plusieurs bergerettes  
La desirois mes amourettes  
A les tenir auprès de moy

Au doux chant.

Pour manier les mammelettes

Et leur bailler soubdain la foy  
Tout ainsi que faire le doy  
Dessus ces belles herbelettes

Au doulx chant.

### **MARINO.**

Les tétons des belles sont deux tours vivantes d'albâtres d'où l'Amour blesse les amants. Ce sont deux écueils contre lesquels nos libertés vont agréablement faire naufrage; deux mondes de beauté éclairés par deux beaux soleils qui sont les yeux. Un auteur français les compare à deux pommes et s'écrie:

Heureux qui peut monter sans bruit  
Sur l'arbre qui porte ce fruit.

Au commencement du XVIIIe siècle, les dames portaient sur leur gorge découverte des croix et des petits Saint-Esprit en diamants. Aussi, un prédicateur s'écria-t-il un jour en chaire: «Bon Dieu! peut-on plus mal placer la croix qui représente la mortification, et le Saint-Esprit, auteur de toutes bonnes pensées.»

Voici une pièce manuscrite attribuée à Voisenon; j'ignore si elle a été imprimée, mais comme elle est peu connue, les lecteurs seront sans doute charmés de la trouver ici.

### **LES TETONS DE MA COUSINE.**

Il te souvient de ce Pygmalion,  
De la statue élégante qu'il aime,  
Et que Vénus, pour sa dévotion,  
Avoit changée en une autre elle-même.

En toi le cas pareil est arrivé;  
Tu fus statue; car, par expérience  
J'en suis certain, et ce qu'ici j'avance  
Est dans ces vers un peu plus bas prouvé.

Étant encor bloc de marbre insensible  
Tout étoit dur; tu n'avois nul ressort;  
Vénus voulut t'amollir tout le corps  
Pour te le rendre aux plaisirs plus flexible.

Pour recevoir et donner un baiser  
Bien tendrement à l'amant qui te presse,  
Elle amollit ta bouche enchanteresse,  
Elle amollit tes bras pour l'embrasser.

Jambes d'abord et ce qui les surmonte  
Gardent encor un peu de dureté,



Moins que le marbre, et si plus haut on monte,  
On trouvera de l'élasticité.

Mais ce qui peut mieux prouver mon système,  
Elle oublia de changer tes tétons;  
Ils sont taillés aussi juste, aussi ronds  
Et blancs et durs comme le marbre même.

### **MADRIGAL.**

Tout ici baise, Jeanneton,  
Ton mouchoir baise ton téton,  
Tes cheveux se baisent et rebaisent,  
Je vois tes lèvres se baiser;  
Et si toutes choses se baisent  
Voudrais-tu bien me refuser?

Je n'ai pas envie de déterminer positivement ici de quelle taille doivent être les tétons, ni prendre parti dans le différend qui pourrait s'élever sur la longueur, la largeur et la distance de ces deux parties du corps des belles; je dirai seulement que si les hommes ont raison de donner la préférence aux plus gros, d'autres n'ont pas tort de préférer un sein qui n'est pas fort garni. Il faut croire, sur ce point, que Le Pays parlait sérieusement et sans flatterie à sa Caliste, lorsqu'il s'exprimait ainsi:

«Votre sein n'est pas des plus remplis, mais ce que vous en avez est blanc; et, s'il m'est permis de le dire comme je le pense, le morceau, pour être petit, ne laisse pas d'être délicat.»

Une chose au moins que je puis avancer hardiment, c'est qu'une femme ne saurait être belle, si elle n'a une belle gorge et un beau sein. Aussi voyons-nous que de tous les faiseurs de portraits, aucun n'oublie les tétons, quand il veut peindre une beauté parfaite.

M. Victor Cousin, dans son ouvrage sur - Mme de Longueville- , parle à diverses reprises de l'objet qui nous occupe. Décrit-il (t. Ier, p. 321) un portrait de la duchesse par Anselme van Hull, il observe que «le sein à demi-découvert, paraît dans sa beauté modeste.» A-t-il l'occasion de retracer les traits d'Anne d'Autriche, de la duchesse de Chevreuse, de Mme de Montbazon, il n'oublie pas de vanter la perfection de leur gorge. Le philosophe éclectique, le traducteur de - Platon- , l'éditeur de l'infortuné - Abailard- , était connaisseur.

### **CHAPITRE III. S'IL EST DE LA BIENSÉANCE QUE LES DAMES LAISSENT VOIR LEURS TÉTONS, ET S'IL EST PERMIS AUX AMANTS DE LES TOUCHER.**

La solution de ce problème présente de grandes difficultés, et pourrait être la matière d'une longue et savante dissertation; mais les longs ouvrages me font peur:

«Au lieu d'épuiser la matière,  
Il n'en faut prendre que la fleur.»

Molière fait dire au Tartuffe, qu'un sein découvert blesse l'âme, et fait naître de coupables pensées. Le petit-père André se récriait là-dessus avec beaucoup de zèle dans un de ses sermons: «Quand vous voyez, disait-il, ces tétons rebondis et qui se montrent avec tant d'impudence, bandez, messieurs, bandez-vous les yeux.» Un autre prédicateur turlupin, si ce n'est pas le même, défendait aux filles de découvrir leurs seins, et d'en laisser approcher la main entreprenante des amants; «car, disait-il pour terminer une violente sortie «quand la Hollande est prise, adieu les Pays-Bas.» Il faisait, par ce mot de Hollande, allusion au fichu de batiste ou de toile de Hollande qui couvrait alors le sein de nos belles, un peu plus que leur gaze très-claire ne le fait aujourd'hui.

On trouve dans le - Cabinet satyrique- , les vers suivants:

#### **SUR LES FEMMES QUI MONTRENT LEUR SEIN.**

##### **ÉPIGRAMME.**

Les filles qui, au temps passé,  
Souloient découvrir leur visage,  
Ceste coutume ont délaissé  
Pour de leur sein nous faire hommage;  
S'elles en continuent l'usage,  
Découvertes jusqu'à l'arçon,  
Sus, sus! enfants, prenons courage,  
Nous leur verrons bientôt le c..

##### **QUATRAINS SUR LE MESME SUBJECT.**

A vostre advis, si celle-là  
Qui va la gorge découverte  
Ne faic pas signe par cela  
Qu'elle voudroit estre couverte?

Madame, cachez vostre sein  
Avec ce beau tetin de rose,  
Car si quelqu'un y met la main,  
Il y voudra mettre autre chose.

Les dames qui monstrent leurs seins,  
Leurs tetins, leurs poitrines nuës,  
Doit-on demander si tels saints  
Demandent chandelles menuës?

### **STANCES SUR LA DÉFENSE DES GORGES DESCOUVERTES DES DAMES.**

Je ne sçay par quelle malice  
On dit aujourd'huy que c'est vice  
De montrer son sein rondelet,  
Veu qu'au temps premier d'innocence  
La femme n'eut onc cognoissance  
N'y de robe ny de colet.

Elle cheminoit toute nuë  
Par les prés, sur l'herbe menuë,  
Parlant avec son amoureux:  
Blasmerons-nous les femmes belles  
Qui commencent par leurs mamelles  
A ramener ce temps heureux?

Il faut cacher la main sauvage,  
Pleine de sang et de carnage,  
Et couvrir la bouche qui ment,  
Mais une mamelle gentille  
Et le blanc tetin d'une fille  
Ne se doit cacher nullement.

Il faut enfermer sans lumière,  
Au plus profond d'une tanière  
Le serpent et l'ours affamé,  
Mais un beau sein que l'on descouvre  
N'a le venin d'une couleuvre,  
Pour estre clos et renfermé.

Fol est l'usurier qui resserre  
Ses facultez dedans la terre  
Et tient son or ensevely;  
Mais les pucelles libérales,  
Entre deux pommes bien esgales,  
Montrent l'ivoire bien poly.

Tout aussi tost que nos déesses  
Voulurent montrer les richesses  
De leurs beaux tétons précieux,  
Amour, aveugle de nature,  
Ne vola plus à l'aventure,  
Et se desbanda les deux yeux.

Il rougit une double fraise  
Dedans le feu de sa fournaise,  
Deux soufflets furent les tétons,  
Qui de chaudes vapeurs s'enflèrent  
Et dedans nos âmes soufflèrent  
Le feu d'amour que nous sentons.

Mais que servent ces jardinages,  
Tant de couleurs et de feuillages,  
Si l'oeil humain en est absent?  
Et voyons-nous dessus l'espine  
Fleurir une rose pourprine  
Pour la cacher lorsqu'elle sent?

Quand Aquilon par l'air galope  
Et qu'en janvier il envelope  
La terre d'un pasle bandeau,  
Tous ses plaisirs elle abandonne,  
Elle gémit, elle frissonne,  
Comme un prisonnier au cordeau.

Mais quand Zéphire la courtise,  
Lui despouillant sa robe grise  
Pleine de cent mille glaçons,  
Elle est du soleil penetrée  
Et enfante d'une ventrée  
Mille fleurs de mille façons.

Vénus honteusement traictée,  
Devant les dieux fut garottée  
Avecques Mars, son favory;  
Promptement accourut Jeunesse  
Qui vint destacher sa maistresse,  
En despit du cocu mary.

Pour éternelle récompense,  
La mère d'Amour à Jouvence  
Despoüilla ces deux monts charnus:  
De là vient que les damoiselles,  
Quand on leur taste leurs mamelles,

Ont souvenance de Vénus.

Je ne prétends pas m'ériger en casuiste pour décider si les femmes peuvent et doivent montrer leur sein; mais quand je pourrais prouver, d'une manière péremptoire, qu'il est plus à propos que les femmes se le couvrent, je ne sais si j'aurais le courage de l'entreprendre. Je vois, d'un côté, tous les amants déchaînés contre moi, si je m'oppose ainsi à leurs plaisirs; et, d'un autre côté, toutes nos élégantes, furieuses de me voir condamner une mode qu'elles suivent presque généralement. Je citerai donc seulement ces vers de Mercier de Compiègne, qui me paraissent justes. Il dit, en parlant aux auteurs, au sujet du poème de la - Guerre des Dieux- , dans lequel Parny s'égayait sur les tétons de la sainte Vierge, et ne gaze pas assez ses tableaux:

Revenez, le goût vous rappelle,  
Mais gazez un peu vos tableaux;  
Drapez Vénus: elle est plus belle  
Quand un nuage la recèle;  
Le demi-jour sied à Paphos.

Voici les vers auxquels Mercier fait allusion:

Junon, Vénus et d'autres immortelles  
Se moquaient de la brune Marie:  
Son embarras, son air de modestie,  
Servaient de texte aux illustres belles.  
Mais n'en déplaît à ces juges sévères,  
De grands yeux noirs, doux et voluptueux,  
Des yeux voilés par de longues paupières,  
Quoique baissés, sont toujours de beaux yeux.  
Lorsqu'elle parle, une bouche de rose  
Est éloquente et même on lui suppose  
Beaucoup d'esprit. De pudiques tétons,  
Bien séparés, bien fermes et bien ronds,  
Et couronnés par une double fraise,  
Chrétiens ou juifs, pour celui qui les baise,  
N'en sont pas moins de fort jolis tétons.

PARNY.- - Guerre des Dieux- , ch. Ier.

Le Pays est pour la mode qui trotte, quand il parle de cet air à sa Margoton:

«J'ai un nouvel avis à vous donner sur ce que je vis hier que vous teniez vos petits tétons enfermez aussi exactement qu'une religieuse. Vous avez tort, Margoton, de tenir ainsi en prison deux jeunes innocents qui n'ont point encore commis de crime. Je vous assure qu'ils souffrent cette clôtüre à contrecœur. Malgré le linge qui les resserre, j'ai remarqué qu'ils en soupirent de tristesse, et qu'ils en sont tout enflés de colère. A cause que vous êtes sage de bonne heure, vous voulez peut-être qu'ils vous imitent; mais ne savez-vous pas qu'ils sont plus jeunes que vous: que vous avez quatorze ans, qu'ils n'ont que quatorze mois; et qu'ainsi, quand vous seriez déjà sérieuse, il leur seroit permis de faire encore les badins? Lorsque vous n'étiez pas plus âgée qu'ils

le sont présentement, votre nourrice n'avoit point de honte de vous montrer toute nue; pourquoi en auriez-vous donc de nous montrer à nud deux jeunes enfans qui ne sont jamais si beaux que quand ils sont découverts? N'est-ce point que la tante qui vous gouverne a peur que, si vous les laissez sans contrainte, ils n'usassent mal de leur liberté, et qu'ils ne l'employassent à attaquer la nôtre? Si c'est pour cette raison qu'elle vous les fait couvrir si soigneusement, elle devoit aussi vous obliger à cacher vos yeux et vos autres appas, puisque vous n'en avez aucun qui ne dérobe tous les jours quelque coeur ou quelque liberté. Mais je veux lui apprendre que vos tétons en deviendront plus malicieux, plus ils seront enfermés. Car si, dans leur prison, ils découvrent quelque trou par où ils puissent voir le jour, ils se mettront là en sentinelle, pour assassiner le premier homme qui les regardera: si bien qu'on fera mieux de leur donner liberté toute entière; car alors on s'appriivoisera avec eux tout de bon, ils en deviendront moins dangereux.»

Louis XIII ne fut point de cet avis, lui qui ne pouvait souffrir la vue d'un sein découvert, ainsi qu'on en peut juger par l'anecdote suivante:

Chacun sait que Louis XIII était impuissant ou à peu près. Un conseil de médecins, après l'avoir visité, déclara que jamais postérité ne sortirait de lui. Aussi, ce fils atrabilaire d'un père si galant, haïssait le sexe en général. Les femmes lui inspiraient un éloignement qui tenait de l'aversion. La vue d'un sein même jeune, frais et ferme le dégoûtait. Il ressentait le même dégoût et presque de l'effroi à la vue d'autres charmes plus secrets. Chez lui, la nature ne se taisait pas seulement à leur approche, elle se révoltait. De là cette réputation de chasteté que les courtisans ont faite à ce monarque; de là l'infécondité d'Anne d'Autriche après dix années de mariage, et le délaissement déplorable de cette voluptueuse princesse.

L'inclination que Louis XIII éprouva pour Mlle d'Hautefort ne dément point cette assertion; elle l'appuie au contraire d'un sensible témoignage. Louis s'était attaché à cette jeune personne parce qu'elle était organisée comme lui. Elle ne laissait voir aucune des faiblesses naturelles aux dames. Un écrivain ingénieux a dit que Louis XIII n'était amoureux que depuis la ceinture jusqu'en haut, et que ses amours étaient vierges. Cette pruderie était poussée si loin qu'elle donna lieu à une impolitesse qui trouve naturellement sa place ici. Dans un voyage que fit Louis XIII, il s'arrêta à Poitiers. Il y eut un grand couvert; on recherchait avidement alors ces exhibitions de souverain, comparables à celles des ménageries, sauf l'argent donné à la porte. Une jeune spectatrice de l'appétit royal avait le sein découvert; Louis XIII, ayant arrêté un moment sa vue sur cette indignité, enfonça son chapeau sur ses yeux et les tint baissés pendant tout le reste du dîner. Jusque-là ce n'était que de la chasteté, voici quelque chose de plus. La dernière fois que le prince pudibond but, il retint une gorgée de vin dans sa bouche, puis, visant en chasseur habile, lança cette réserve sur les appas indiscrètement exposés. La pauvre fille, dégouttante du liquide projectile, sortit toute confuse et s'évanouit dans la pièce voisine. Un écrivain jésuite, le père Barri, en rapportant cette anecdote, assure que «cette - gorge- découverte méritait bien cette - gorgée- .» Jeu de mots pitoyable, qui ne persuadera point qu'un souverain, encore même que ce ne soit pas tout à fait un homme, puisse se conduire de la sorte avec une femme.

On trouve le quatrain suivant, dans un livre fort rare, intitulé: - Procès et amples examinations sur la vie de Carême-Prenant- , et dans le - Momus Redivivus- , que j'ai déjà cités:

Fille qui fait tétin paroir,  
Son corps par étroite vêtüre,

On se peut bien apercevoir  
Que son c.. demande pature.

Claude de Pontoux, poète et médecin, né en 1530, à Châlons-sur-Saône, n'a guère chanté que l'amour. Il nous a laissé une chanson que nous rapportons ici parce qu'elle est relative au sujet que nous traitons:

Ma petite Jeanneton  
Me permet bien que je taste  
Son beau col et son menton,  
Et veut bien que je m'ebaste:  
Mais sitôt que je me haste  
De ravir le beau bouton  
Qui fleurit sur son téton  
Et les fraisettes jumelles,  
Elle me dit en riant:  
Ne touchez pas là, friand;  
C'est le joyau des pucelles.

### **LA PUDEUR.**

Pourquoi, belle Aglaé, nous faire apercevoir  
Ce sein éblouissant où le regard s'attache?  
On aime le fichu qui le laisse entrevoir;  
Mais on aime encor plus la pudeur qui le cache.

### **ED. CORBIÈRE.**

Charles Cotin soutient, dans les jolis vers suivants, que c'est une précaution inutile que de cacher les tétons.

Vous cachez votre sein, mais vous montrez vos yeux,  
Qui de tout vaincre ont le beau privilège;  
N'est-ce pas me sauver du milieu de la neige,  
Pour m'exposer au feu des cieux?

Montreuil semble épouser le parti contraire, lorsqu'il fait le reproche suivant à sa maîtresse:

Pourquoi me montrer votre sein,  
Puisqu'un fâcheux jaloux s'oppose à mon dessein?  
Votre bonté me tue autant qu'elle me plaît;  
Mes yeux sont trop heureux, ma bouche est malheureuse,  
Et pour mon pauvre coeur, il ne sait ce qu'il est.

Boursault trouve que les tétons des belles sont très-bien, quand ils ne sont ni trop cachés, ni trop découverts. Il s'exprime ainsi dans une lettre où il fait à Mlle de Beaumont le portrait de sa maîtresse, qu'il nomme Climène: «Climène a les cheveux aussi noirs que vous les avez blonds; et, comme vous les avez du plus beau blond qui ait jamais été, elle les a du plus beau noir du

monde. Elle a le front assez grand, assez élevé, pour être admirablement beau; et les sourcils qui sont au bas sont si noirs, et la symétrie en est si délicate, que pour les arranger avec tant de justesse, il semble que la nature ait emprunté les mains de l'art. Ses yeux ravissent la franchise, quand ils ont toute leur vivacité, et touchent l'âme, quand ils ont toute leur langueur. Son nez, qui passe pour un peu gros parmi ceux qui ne s'y connoissent pas, passe pour tout à fait beau parmi ceux qui s'y connoissent. Ses joues inspirent de l'amour, quand elles ont de la rougeur; et, quand elles n'en ont point, elles donnent de la tendresse. C'est dommage que sa bouche soit si petite, parce qu'il en sortiroit en foule toutes les bonnes choses qui n'en sortent que l'une après l'autre, à cause des limites du passage; et si j'osois me servir du mot précieux d'ameublement de bouche, pour dire ce que je pense de ses dents, je vous protesterois qu'il n'y en a jamais eu de plus riche que le sien. Elle a les lèvres d'une couleur fort vive, et elle ne les mord jamais. Son menton passeroit pour impertinent, s'il avoit l'audace d'être laid, et de se mêler avec toutes les beautés qui sont sur un si charmant visage. - Le point dont elle se couvre la gorge, est assez raisonnable pour en laisser voir assez peu, pour ne point causer de desirs qui blessent le respect que l'on doit à Climène: et toutefois il en montre assez pour donner envie de voir le reste. Tout le défaut qu'elle a, cette gorge, c'est qu'elle est aussi dure que son coeur.- Au reste, malgré la peine que lui cause un amour qui la chagrine, et qui la rend plus maigre qu'elle ne devoit l'être, elle a les mains si belles, que je ne suis jamais si ravi que lorsqu'elle m'en donne des soufflets, etc., etc.»

Marot, dans cette épigramme sur Barbe et sur Jacquette, prétend que le sein, couvert ou non, fait la même impression sur les coeurs.

Quand je voy Barbe, en habit bien duisant,  
Qui l'estomac blanc et poly - descoeuvre- ,  
Je la compare à maint rubis luisant,  
Fort bien taillé, mis de mesmes en oeuvre.  
Mais quand je voy Jacquette qui se coeuvre  
Le dur tetin, le corps de bonne prise,  
D'un simple gris accoustrement de frise,  
Adonc je dy pour la beauté d'icelle,  
Ton habit gris est une cendre grise  
Couvrant un feu qui tousjours estincelle.

La meilleure raison qui puisse excuser les femmes qui découvrent leur sein, c'est qu'il y a longtemps que cela se pratique ainsi; or, une ancienne coutume passe pour une loi parmi les jurisconsultes. D'ailleurs, elles tiennent pour maxime qu'il suffit à une femme d'être chaste de la ceinture en bas. Cependant je doute fort que cette dernière raison prévalût, quand même on n'aurait pas lu ces vers sur une femme trop libre dans ses discours:

Une belle et galante dame,  
Écoutant volontiers les contes un peu gras,  
Disoit pour s'excuser: il suffit qu'une femme  
Soit chaste seulement de la ceinture en bas.  
- Oh! oh! dit un railleur, la maxime est commode,  
Et sur un tel avis, le sexe féminin

Pourra bien amener la mode



De la ceinture d'arlequin.

Enfin, je suppose, et j'avoue si l'on veut, que les dames ont la liberté de mettre leurs tétons au jour pour vous proposer un autre cas. S'il est permis de les voir, n'aurons-nous pas aussi la permission de les toucher? La main et la bouche ne peuvent-elles pas avoir le même privilège que la vue? Vous m'allez répondre que non: tous les amants sont cependant d'un autre avis, hormis Scarron et fort peu d'autres. Ce sale et burlesque auteur, dans son épître chagrine au maréchal d'Albert, déclare que

Les - patineurs- sont très-insupportables,  
Même aux beautés qui sont très-- patinables- .

Dans son - Roman comique- , il condamne encore Ragotin, d'avoir voulu un peu patiner, et il dit que - c'est une galanterie provinciale qui tient plus du satyre que de l'honnête homme.- J'appelle de ses décisions. Peut-on blâmer le procédé d'un galant homme, qui, voyant un sein charmant, deux globes d'albâtre, voudrait, par le tact, s'assurer s'ils ont la dureté désirable, et cela uniquement pour s'instruire? J'approuve le procédé d'un homme galant qui, après avoir patiné les tétons d'une dame, improvisa encore cette chanson par-dessus le marché:

Mort de ma vie!  
En voyant ces tétons,  
Belle Sylvie,  
Si beaux, si blancs, si ronds;  
Pour savoir s'ils sont durs, j'ai formé le dessein

De passer mon envie,  
Et d'y porter la main,  
Mort de ma vie!

N'est-ce pas, en effet, une cruauté inouïe de nous mettre devant les yeux ces beaux meubles, et de nous défendre de les regarder et d'y toucher? J'en prends le galant abbé Cotin à témoin; écoutez-le se plaindre à sa maîtresse:

Vous me défendez d'approcher  
De votre bouche sans pareille:  
Votre gorge est une merveille,  
Qu'on n'ose ni voir, ni toucher,  
Le moins coupable des humains,  
Et qui souffre le plus de peine,  
C'est, ô trop aimable inhumaine,  
Un amant sans yeux et sans mains.

C'est, hélas! nous faire éprouver l'affreux supplice de Tantale; c'est nous condamner à la mort de Moïse, qui expira en voyant la terre promise, et qui n'y put entrer. Un autre poète qui n'avait pu commander à ses mains, se justifia de cette distraction, avec beaucoup d'esprit, par la pièce suivante:

Je suis un imprudent, un sot, un téméraire,

Je n'ai point de raison, j'ai l'esprit mal tourné;  
Je n'ai pour tout talent que celui de déplaire;  
Indigne de vous voir, digne d'être berné.

Voilà, Philis, les épithètes  
Que je reçois de vous, en l'humeur où vous êtes;  
Et de tout ce courroux vous avez pour raison,  
Que ma main a voulu toucher votre téton.

C'est trop punir, Philis, une main criminelle:  
Que nous sommes, hélas! bien différens d'humeur!  
Pour toucher votre sein vous me faites querelle,  
Moi, je ne vous dis rien d'avoir touché mon coeur!

Si, par hasard, la main s'égare dans le transport que fait naître une gorge rivale de celle de Léda ou d'Hébé, après que l'on a fait le serment d'être circonspect, croyez-vous que ce parjure soit irrémissible? Non, sans doute; ces sermens ne lient pas; je suis persuadé que Jupiter a absous l'amant qui va parler:

«Je promets tous les jours de ne jamais toucher  
Les neiges du beau sein dont l'amour me consume,

Mais je ne saurais m'empêcher  
De suivre une si douce et si belle coutume.

Cruels devoirs! injustes ennemis!  
Pensez-vous qu'Amarante ignore  
Qu'amour, comme un enfant qui n'a pas l'âge encore,  
Doit être dispensé de ce qu'il a promis?»

«- Jupiter è coelo perjuria ridet amantum.- »

Je sais bon gré à Boursault d'être pour les patineurs.

«Ah! juste Dieu, dit-il à M. Charpentier, que la maîtresse à qui je ne suis que par votre moyen est vertueuse! Pour lui avoir aujourd'hui baisé deux ou trois fois la main, elle m'a vigoureusement querellé; voyez ce qui m'arriveroit, si je faisais pis. Je n'ai osé lui dire que je ne faisais l'amour que pour - baiser- , et que j'aimerais autant être amoureux - ad honores- , que de ne pas faire les fonctions requises à la qualité que ses yeux m'ont contraint de prendre. Je croyois, en vérité, qu'étant amant déclaré d'une fille, c'en étoit être plus d'à moitié le mari, et qu'on faisoit toujours quelques pas du côté de l'amour défendu, avant que d'en venir à l'amour permis. A vous dire le vrai, je me lasse d'être amant, s'il n'y a que cela à faire. Il est juste, si j'ai la discrétion de ne rien demander à la belle, qui lui coûte quelque chose, qu'elle ait la complaisance de me laisser prendre ce qui ne lui coûte rien. La charmante Clotilde, que vous connoissez pour avoir autant de vertu que fille du monde, en use d'une façon bien plus galante. Quand, lundi, je revins de la campagne, après deux baisers qu'elle reçut aussi goulûment que je les lui donnois, son fichu qui vint à tomber, m'ayant obligé de couvrir sa gorge de mes deux mains, de peur que d'autres ne la vissent, elle m'en remercia le plus civilement qu'il lui fut possible, et me demanda si je n'avois

besoin que de cela. Il n'y a rien qui satisfasse tant, ni qui revienne à si peu de frais.»

«Si vous mettez la main au devant d'une fillette, elle la repoussera vite, et dira: laissez cela. Quand je dis le devant, je l'entends comme faisoit monsieur le feu premier médecin, qui ayant tâtonné l'estomac d'une belle demoiselle couchée et un peu malade, coule sa main plus bas, et, venant à l'intersection du corps, s'y avançoit, quand elle lui dit: «Hé! monsieur, que pensez-vous faire?- Mademoiselle, je croyois que vous fussiez comme les vaches de notre pays; que vous eussiez les tetins entre les jambes.»

- Moyen de parvenir- , ch. IX.

De tout temps le clergé s'escrima en termes plus ou moins crus sur l'indécence de la toilette des femmes. Vers 1700, la duchesse de Bourgogne (Marie-Adélaïde de Savoie) devait tenir un enfant avec - Monseigneur- ; mais au moment de procéder à la cérémonie, l'officiant ne trouva pas que la marraine, qui avait une robe de chasse, se présentât à l'église en - habit décent- , et le baptême fut remis. Or, veut-on savoir ce qu'on appelle à la cour l'- habit décent- ? Il consiste à se montrer avec la gorge et les épaules entièrement découvertes, la chute des reins bien marquée, les bras nus jusqu'au coude, et un pied de rouge sur le visage. L'habit de chasse cache toutes ces nudités, et les dames le portent sans rouge.... Cependant le curé appelle ce costume - indécent- .... Il n'y a que manière de s'entendre sur les mots.

On trouve dans les - Chroniques de l'Oeil de Boeuf- , à l'année 1711, le passage suivant:

«La morale donna le jour de l'an des étrennes de sa façon aux dames de Paris; c'est un ouvrage en 2 volumes in-12, intitulé: - De l'abus des nudités de gorge- . Je n'aurais jamais cru qu'on pût en écrire si long sur une telle matière; mais elle s'est étendue sous la main de l'auteur. Chaque tentation que cet usage immodeste peut faire naître est traitée dans un chapitre à part, où se déroule une longue énumération de conséquences dont la moindre entraîne le péché mortel; on peut juger des autres. Il faut convenir que les femmes de notre époque accusent le nu d'une manière toute lacédémonienne; point de refuge pour les regards dévots, vainement leur chaste prunelle semble-t-elle dire:

«Ah! cachez-moi ce sein, que je ne saurais voir»,

on persiste à le leur montrer: ici, c'est une robe sans ceinture, telle qu'on la met en sautant du lit; là, c'est une gorge débordant du corset complaisant; plus loin, ce sont des bras et des épaules dont la nudité se réunit à celle des poitrines pour assaillir les continences ecclésiastiques. Forcé dans les derniers retranchements de sa pudeur sacrée, le curé de Saint-Étienne-du-Mont s'écriait l'autre jour en chaire:

«Pourquoi, mesdames, ne pas vous couvrir en notre présence; sachez que nous sommes de chair et d'os comme les autres hommes!»

L'auditoire s'étant mis à rire, le prédicateur ajouta: «Quand on vous parle à mots couverts, vous faites la sourde oreille; quand on vous parle en termes clairs, vous riez: comment donc vous prendre?

«Vous verrez qu'il faudra que le roi envoie ses mousquetaires par la ville, matin et soir, afin de

faire rentrer nos coquettes dans le devoir, et les gorges dans les corsets.»

Les robes des femmes, longues dans les premiers siècles de la monarchie, se raccourcirent sous Philippe de Valois, et restèrent très-fermées jusqu'à Charles VI, et serrées de manière à dessiner les formes de la taille. Alors seulement les femmes commencèrent à se découvrir les bras, la gorge et les épaules, et comme la pente est rapide dans le relâchement des mœurs, elles renouvelèrent sous Charles VII l'antique usage des bracelets et des colliers.

La cour décente et sévère d'Anne de Bretagne arrêta un moment le torrent de ce luxe; mais celles de Charles IX et surtout de Henri III, trop fameux par ses goûts honteux, hâtèrent le débordement; Henri IV, quoique très-galant, s'y opposa vainement. François 1er vint y mettre le comble en favorisant le luxe et la galanterie, et prêchant lui-même d'exemple. La cour de Louis XIV acheva ce que ses prédécesseurs avaient si bien commencé; l'opulence et la volupté y régnèrent souverainement. Nous avons dit plus haut ce qu'on entendait dans cette cour débauchée par - habit décent- .

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans parler de cette fameuse secte qui se forma en Hollande et dont Bayle, dans son - Dictionnaire critique- , au mot - Mammillaires- , nous instruit fort amplement. Voici, sans y rien changer, cet article qui trouve ici naturellement sa place:

MAMMILLAIRES, secte parmi les anabaptistes. On ne sait pas bien le temps où ce nouveau schisme se forma; mais on donne la ville de Harlem pour le lieu natal de cette subdivision. Elle doit son origine à la liberté qu'un jeune homme se donna de mettre la main au sein d'une fille qu'il aimait, et qu'il voulait épouser. Cet attouchement parvint à la connaissance de l'Église, et là-dessus on délibéra sur les peines que le délinquant devait souffrir; les uns soutinrent qu'il devait être excommunié, les autres dirent que sa faute méritait grâce, et ne voulurent jamais consentir à son excommunication. La dispute s'échauffa de telle sorte qu'il se forma une rupture totale entre les tenans. Ceux qui avaient témoigné de l'indulgence pour le jeune homme furent nommés Mammillaires[7]. En un certain sens, cela fait honneur aux anabaptistes; car c'est une preuve qu'ils portent la sévérité de la morale beaucoup plus loin que ceux que l'on nomme rigoristes dans les Pays-Bas[8]. Je rapporterai à ce propos un certain conte que l'on fait du sieur Labadie.

[Note 7: Il n'est pas besoin de faire ici l'étymologiste. Tous ceux qui entendent le François savent que le mot - mamelle- , qui n'est plus du bel usage, signifie la même chose que - teton- .]

[Note 8: Les Casuistes les plus relâchez, les Sanchez et les Escobars, condamnent l'attouchement des tétons: ils conviennent que c'est une impureté et une branche de la luxure, l'un des sept péchez mortels. Mais si je ne me trompe, ils n'imposent pas au coupable une pénitence fort sévère: et il y a plusieurs païs dans l'Europe où ils sont presque contraints de traiter cela comme les petites fautes que l'on appelle - quotidianæ incursions- . On est si accoutumé à cette mauvaise pratique dans ces pays-là, et c'est un spectacle si ordinaire jusques au milieu des rues, à l'égard surtout du commun peuple, que les casuistes mitigés se persuadent que cette habitude efface la moitié du crime: ils croient qu'on ne l'envisage point sous l'idée d'une liberté fort malhonnête, et que le scandale du spectateur est très-petit. C'est pourquoi ils passent légèrement sur cet article de la confession. Je ne pense pas que jamais aucun rigoriste ait différé pour un tel sujet l'absolution de son pénitent, non pas même dans les climats où cette espèce de patinage est

peu usitée, et passe pour une de ces libertés dont les personnes de l'autre sexe sont obligées de se fâcher tout de bon. Ainsi les anabaptistes sont les plus rigides de tous les moralistes chrétiens, puisqu'ils condamnent à l'excommunication celui qui touche le sein d'une maîtresse qu'il veut épouser, et qu'ils rompent la communion ecclésiastique avec ceux qui ne veulent pas excommunier un tel galant. (- Notes de Bayle.- )]

«Tous ceux qui ont ouï parler de ce personnage savent qu'il recommandait à ses dévots et à ses dévotes quelques exercices spirituels, et qu'il les dressait au recueillement intérieur et à l'oraison mentale. On dit qu'ayant marqué à l'une de ses dévotes un point de méditation, et lui ayant fort recommandé de s'appliquer tout entière pendant quelques heures à ce grand objet, il s'approcha d'elle lors qu'il la crut la plus recueillie, et lui mit la main au sein. Elle le repoussa brusquement, et lui témoigna beaucoup de surprise de ce procédé, et se préparait à lui faire des censures, lorsqu'il la prévint: «Je vois bien, ma fille, lui dit-il sans être déconcerté, et avec un air dévot, que vous êtes encore bien éloignée de la perfection: reconnoissez humblement votre foiblesse; demandez pardon à Dieu d'avoir été si peu attentive aux mystères que vous deviez méditer. Si vous y aviez apporté toute l'attention nécessaire, vous ne vous fussiez pas aperçue de ce qu'on faisoit à votre gorge. Mais vous étiez si peu détachée des sens, si peu concentrée avec la Divinité, que vous n'avez pas été un moment à reconnoître que je vous touchois. Je voulois éprouver si votre ferveur dans l'oraison vous élevoit au-dessus de la matière, et vous unissoit au Souverain-Être, la vive source de l'immortalité et de la spiritualité, et je vois avec beaucoup de douleur que vos progrès sont très-petits; vous n'allez que terre à terre. Que cela vous donne de la confusion, ma fille, et vous porte à mieux remplir désormais les saints devoirs de la prière mentale.» On dit que la fille, ayant autant de bon sens que de vertu, ne fut pas moins indignée de ces paroles que de l'action de Labadie, et qu'elle ne voulut plus ouïr parler d'un tel directeur. Je ne garantis point la certitude de tous ces faits, je me contente d'assurer qu'il y a beaucoup d'apparence que quelques-uns de ces dévots si spirituels, qui font espérer qu'une forte méditation ravira l'âme et l'empêchera de s'apercevoir des actions du corps, se proposent de patiner impunément leurs dévotes, et de faire encore pis. C'est de quoi l'on accuse les Molinosistes. En général, il n'y a rien de plus dangereux pour l'esprit que les dévotions trop mystiques et trop quintessenciées, et sans doute le corps y court quelques risques, et plusieurs y veulent bien être trompés.

«J'ai ouï dire que des gens d'esprit soutinrent un jour dans une conversation qu'il n'y aura jamais de - Basières- , ou d' - Osculaires- , entre les Anabaptistes. Ce seraient des gens qu'on retrancherait de sa communion, parce qu'ils n'auroient pas voulu consentir que l'on excommuniât ceux qui donnent des baisers à leurs maîtresses. Or voici le fondement de ceux qui nioient qu'on puisse attendre un tel schisme. Il n'est pas possible, disoient-ils, qu'au cas qu'il y eût des casuistes assez sévères pour vouloir que l'excommunication fût la peine d'un baiser, comme il s'en est trouvé d'assez rigides pour vouloir faire subir cette pénitence à celui qui avoit touché les tétons de sa maîtresse. Ces deux cas ne sont point pareils. Les lois de la galanterie de certains peuples, continuoient-ils, ont établi de génération en génération, et surtout parmi les personnes du Tiers-État, que les baisers soient presque la première faveur, et que l'attouchement des tétons soit presque la dernière, ou la pénultième. Quand on est élevé sous de tels principes, on ne croit faire, on ne croit souffrir que peu de chose par des baisers, et l'on croit faire ou souffrir beaucoup par le maniement du sein. Ainsi, quoique les administrateurs des lois canoniques ayent fort crié contre le jeune homme qui fut protégé par les Mammillaires, il ne s'en suit pas qu'ils crieront contre l'autre espèce de galanterie. Ils déféreroient à l'usage, ils pardonneront des libertés qui ne

passent que pour les premiers élémens ou pour l'alphabet des civilités caressantes. Je ne rapporte ces choses que pour faire voir qu'il n'y a point de matière sur quoi la conversation des personnes de mérite ne descende quelquefois. Il n'est pas inutile de faire connoître cette foiblesse des gens d'esprit. En conscience, une telle spéculation méritoit-elle d'être examinée? Et, après tout, n'eût-il pas bien mieux valu ne point répondre décisivement de l'avenir? - De futuro contingenti non est quoad nos determinata veritas- , disent judicieusement les maîtres dans les écoles de philosophie.

«Notez en passant qu'il y a eu des pays où l'on supposoit que le premier baiser qu'une fille recevoit de son galant étoit celui des fiançailles. Voici ce qu'on lit dans l'- Histoire de Marseille- : «Le fiancé donnoit ordinairement un anneau à la fiancée le jour des fiançailles, et lui faisoit encore quelque présent considérable en reconnaissance du baiser qu'il lui donnoit. En effet, Fulco, vicomte de Marseille, fit donation, l'an 1005, à Odile, sa fiancée, pour le premier baiser, de tout le domaine qu'il avoit aux terres de Sixfours, de Cireste, de Soliers, de Cuge et d'Olières. Cet usage étoit fondé à ce que j'estime sur la loi - Si à sponso- , qui ordonnoit que lorsque le mariage n'avoit pas son effet, la fiancée gagnoit la moitié des présens qu'elle avoit reçus du fiancé, car les anciens croioient que la pureté d'une fille étoit flétrie par un seul baiser, mais cette loi est présentement abrogée en ce royaume.»

#### CHAPITRE IV. DU LANGAGE DES TÉTONS.

Tous les êtres créés ont un langage, depuis les roseaux du barbier de Midas, jusqu'aux hydrophobes auteurs des plates brochures qui inondent cette capitale.

Le père Bougeant s'est immortalisé par son charmant ouvrage - Sur le langage des bêtes- , qui a été traduit en italien. Les yeux ont une rhétorique connue de tout le monde. Les mains ont leur idiome; les pieds des amans font merveille dans leur mystérieux quatuor sous la table; les genoux s'en mêlent aussi; les fleurs parlent en Asie; et les coeurs, les coeurs! on sait combien ils sont éloquens, bavards et tyrans. J'en dirais long sur ce chapitre, et l'ami Boufflers, qui a dit de si jolies choses sur le - coeur- , embellirait bien mon texte. Doit-on être surpris, d'après cela, que les tétons aient aussi reçu de la nature un organe expressif, et des moyens oratoires? Non, sans doute; ils ont une langue, et Le Pays est mon autorité, dans le récit d'un songe qu'il fit sur deux beaux tétons. Il écrit à une dame de ses amies:

«Je n'ai point dormi cette nuit, Madame, ou du moins, le songe que j'ai fait occupoit si sensiblement mon esprit, que j'ai cru veiller en fort bonne compagnie. J'ai cru avoir toujours auprès de moi les deux tétons de Madonte, et les voir avec ce même éclat qui me surprit hier au soir quand votre main obligeante les délivra de la prison qui les enfermoit. Vous pouvez bien croire, Madame, que je n'ai pas gardé le silence dans une si belle occasion de parler: mais, pourrez-vous croire que ces jolis tétons m'ont aussi parlé, et que notre conversation a été fort agréable? Que ceci ne vous surprenne point, les tétons ont, pour ceux qui les entendent, leur langage, aussi bien que les yeux. Comme je les ai trouvez en humeur de causer, j'ai eu la curiosité de leur faire cent questions sur leurs aventures, auxquelles ils m'ont répondu le plus galamment du monde. J'aurois bien envie de vous redire ici tout notre entretien, mais il sera plus aisé de vous l'écrire. Voici pourtant quelques-unes de leurs paroles que j'ai impatience de vous apprendre, parce qu'elles m'ont semblé les plus jolies. C'est la réponse qu'ils m'ont faite sur l'étonnement que je leur ai témoigné qu'ils fussent ainsi séparés, et qu'ayant l'un avec l'autre tant de rapport, ils vécussent en mauvais voisins, sans s'approcher, sans se baiser, enfin comme des ennemis irréconciliables. Il est vrai, m'ont-ils dit, nous sommes ennemis, et la ressemblance ne fait point chez nous ce qu'elle fait partout ailleurs. Elle nous oblige à nous haïr; et notre réciproque jalousie nous tiendra toujours éloignez. Quoique nous n'ayons qu'un même coeur et qu'un même intérêt, nous n'avons aucune disposition à nous unir. L'Amour, qui est un petit boute-feu, nourrit entre nous cette division. Il nous promet de nous aimer tous deux pendant que nous nous haïrons, et jure de nous quitter aussitôt que notre haine cessera. Mais, de bonne foi, aimables tétons, ai-je répliqué, ne seriez-vous point comme quelques-uns de vos frères, qui jamais ne se touchent le jour, et qui se baisent pendant toute la nuit; qui ont inclination à s'approcher, et qui ne vivent éloignez que par contrainte? Vous serez étonnée, Madame, que j'aye osé leur parler d'une manière si désobligeante, mais sachez que ce n'a été que par adresse. Car quoique je n'eusse point de pareils sentimens, je voulois les obliger à m'ôter le doute que je témoignois, en souffrant que mes doigts fussent avec mes yeux témoins de leur division. Ma ruse

a réussi comme je l'avois désiré; les deux tétons de Madonte s'étant un peu enflés de colère et d'orgueil, à cause de mon injuste soupçon, ont consenti que je fisse l'épreuve que je souhaitois, et cette épreuve a d'abord fait sentir à mes mains la vérité qui avait paru à mes yeux.

Après cela, je ne me suis plus étonné qu'ils eussent tant de disposition à la haine; car j'ai trouvé tant de dureté dans l'un et dans l'autre, qu'il n'y a pas apparence que rien les puisse jamais attendrir. Au reste, Madame, je gage que votre belle parente ne sait rien de ce qu'ont fait chez moi ses tétons. J'ai appris d'eux-mêmes qu'ils font bien d'autres choses, sans son congé; ils m'ont dit que lorsqu'elle y pense le moins, ils se divertissent à prendre des coeurs, partout où ils trouvent des yeux, et que c'est leur passe-temps le plus ordinaire. Ils m'ont dit même que quand ils ont pris quelqu'un, et que Madonte s'en aperçoit, elle le traite aussi cruellement que si sa prise l'avoit offensée. Elle l'insulte, dans son esclavage, elle ne lui donne aucun secours, et prend plaisir à le voir mourir de langueur.»

Ce Le Pays était un très-rude patineur. Sa Caliste lui avait promis de l'aller voir, dans le tems qu'une cruelle fièvre le travailloit et l'avait mis dans un état pitoyable. Il lui fait premièrement le portrait de son visage de cette sorte:

«Pour ma mine, vous ne vîtes jamais rien de si étrange: mes yeux sont devenus plus grands que tout le reste de mon visage, et il vous sera facile, s'il vous en prend fantaisie, de compter mes dents au travers de la peau de mes joues. Il ne faudra pas vous étonner, si je vous fais froide mine; je la fais à tout le monde, et me la fais à moi-même, quand je me regarde au miroir. Quelqu'envie que j'aye de vous plaire, je ne pourrai point m'empêcher de vous faire laide grimace.» Il ajoute ensuite:

«Ce qu'il y a de bon, Caliste, c'est que mes mains, dont vous vous êtes plainte tant de fois, ne vous donneront aucun sujet de me quereller. Je vous jure qu'en l'humeur où je suis, les tétons de la belle Hélène, qui assurément devoient être des plus beaux, puisqu'ils firent tant jouer des mains les Troyens et les Grecs, ne me feroient pas présentement tirer les miennes de dessous ma fourrure. Jugez, par là, si vous auriez à craindre du reste, et si vous ne vous en irez pas de chez moi sans avoir crié contre mes emportemens!»

Marot avait le même défaut que Le Pays, et ne laissait échapper aucune occasion de mettre ses yeux au bout de ses doigts. Il aurait bien souhaité, un jour des Innocents, de savoir où était le lit de sa belle, pour la faire passer par l'étamine. N'en pouvant venir à bout, il se contenta de lui écrire ces vers:

Très-chère soeur si je savois où couche  
Vostre personne au jour des innocens,  
De bon matin j'irais à vostre couche.  
Voir ce gent corps que j'ayme entre cinq cens:  
Adonc, ma main (veu l'ardeur que je sens),  
Ne se pourrait bonnement contenter,  
Sans vous toucher, tenir, tâter, tenter;  
Et si quelqu'un survenoit d'aventure,  
Semblant ferois de vous innocenter:  
Seroit-ce pas honneste couverture?



Après tout, si ce qu'on vient d'alléguer, n'engage point les belles à laisser aux amans les coudées franches et les mains libres, il n'en est pas moins vrai que toutes n'ont pas cette austérité. La Corine du tendre Ovide ne faisait pas tant la renchérie. Elle alla un jour trouver ce poète dans un équipage très-galant, et dans ce désordre voluptueux qui favorise et provoque si bien la liberté des mains: Ovide lui-même nous l'apprend dans une de ses élégies amoureuses:

Le chaud que le midi fait naître sur la terre,  
Aux plaisirs d'exercice avoit livré la guerre:  
Quand je m'allai jeter tout fatigué, tout las,  
Sur un lit de repos qui ne m'en servit pas.  
J'attendois la Beauté dont mon âme est charmée.  
Ma fenêtre n'étoit ouverte, ni fermée,  
Et ces deux changements se cédant tour-à-tour,  
Laissoient voir un combat de la nuit et du jour.  
L'on voit dans les forêts de ces sombres lumières,  
Qui ne sont ni clartez, ni ténèbres entières,  
Et tels sont du soleil les timides flambeaux,  
Lorsqu'il vient sur la terre, ou qu'il va sous les eaux. Tel est le tems obscur qu'il faut donner aux dames;  
De peur que la clarté ne trahisse leurs flâmes.  
L'Amour est un enfant qu'on nous a peint sans yeux,  
Et ce dieu veut toujours être aveugle en ses jeux.  
Après quelques momens, je vis entrer Corine;  
Sous l'habit du plaisir, qu'elle avoit bonne mine!  
Un voile transparent, de ses rares beautés  
Dans un léger nuage étouffoit les clartés.  
Il faisoit à ma vue entière violence,  
Sans sauver mes desirs de leur impatience:  
Et ses cheveux, poussés d'un mouvement jaloux,  
Cachotent toute sa gorge à mes transports si doux.  
Corine valoit bien qu'ils me fissent querelle.  
Jamais Sémiramis n'avoit paru si belle;  
Et ceux qui de Laïs chantèrent les attraits,  
N'avoient, pour les toucher, formé tant de souhaits.  
Le linge me déplut, quoiqu'assez favorable;  
J'en fis avec Corine un combat agréable,  
Sa main vint au secours; mais je lus dans ses yeux,  
Que son coeur et sa main se trahissoient entr'eux.  
Sa vertu vouloit faire une honnête retraite,  
Ses efforts languissans demandoient sa défaite  
Et je vis peu d'obstacles en ce plaisir égal  
A vaincre un ennemi qui se défendoit mal.  
Quand son voile en tombant la laissa toute nue,  
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue.  
La nature sans art fait honte aux ornemens,  
Jamais de si beaux bras n'unirent deux amans.  
Jamais de deux couleurs gorge si bien mêlée

Ne fut par les baisers doucement accablée.  
Et jamais les voisins de ce qu'on ne dit pas,  
N'étalèrent aux yeux de si charmans appas.  
Je regardai longtems, mais en pareil mystère,  
L'on ne peut pas toujours regarder sans rien faire.  
Je fis donc ce qu'on fait loin des regards fâcheux,  
Et lorsque des amants le veulent bien tous deux.  
Quand j'eus fait mon devoir, en homme de courage,  
Corine pour dormir me prêta son visage:  
Je pris un doux repos sur ce lit de corail,  
Mais certes le repos ne vaut pas le travail,  
Grands Dieux! qui me voyez peut-être avec envie;  
Laissez-moi me choisir les plaisirs de la vie.  
Je renonce au sommeil, et le milieu du jour,  
Comme il est le plus chaud, est plus propre à l'amour.

O femmes auxquelles il est si difficile d'échapper aux moyens de séductions multipliées contre vous, je pense que la mode que vous avez établie de nous découvrir gratuitement ce que vous avez de plus beau, est un excellent moyen de diminuer nos désirs par l'habitude de voir, et par la satiété; mais si, dans le tête-à-tête, vous voulez conserver toute votre raison, et ne point donner de droits sur vous, en faisant un ingrat ou un inconstant, n'oubliez pas de défendre les jeux de mains, dont les conséquences sont funestes à la vertu; retenez bien le sens de ces vers, que vous vous ferez expliquer avant de rien permettre, et vous me remercirez:

- Post visum, risus, post risum, venit ad usum:  
Post usum tactus: post tactum, venit ad actum.  
Post actum, fructus: post fructum, poenitet actum.-

Toutes les gradations de l'audace sont expliquées dans le distique suivant, et toute la tactique de l'amour y est développée:

- Visus et alloquium: tactus, post oscula, factum:  
Ni fugias tactus, vix evitabitur actus.-

La chair est faible, l'esprit est prompt. La pudeur a contre elle cinq ennemis terribles, désignés ci-dessus, c'est-à-dire la vue, l'entretien, le toucher, le baiser et le fait. Si vous n'évitez pas le toucher, vous n'éviterez pas le fait. Un amant qui a obtenu un baiser, est un sot s'il reste en chemin; songez-y.

- Oscula qui sumpsit, si non et coetera sumpsit,  
Hæc quoque quae data sunt, perdere dignus erit.-

### **CHAPITRE V. DES LAIDS TÉTONS.**

Il est possible que ce chapitre ne plaise pas à toutes les femmes; mais sera-ce leur faute? sera-ce la nôtre? N'y en aura-t-il pas beaucoup qui voudront en appeler de notre jugement? Nous touchons la corde sensible, et nous sommes de plus en plus effrayés des précautions à prendre

pour ménager l'amour-propre. Comment un sein doit-il être, pour être laid? Voyons ce qu'en ont dit les différents auteurs qui ont traité cette belle matière. C'est à présent que je sens tout ce qu'a de pénible l'emploi d'historiographe des tétons; que ne puis-je sauter à pied-joints sur ce maudit chapitre! Pourquoi ne marche-t-on pas toujours sur des fleurs dans cette vie? Pourquoi? pourquoi?... Eh, mon Dieu! tous ces pourquoi-là allongeraient mon chapitre; hâtons-nous de glisser sur les difficultés, courons dans une mauvaise route, pour nous reposer et nous rafraîchir, quand nous serons arrivés à son terme.

Je compte d'abord pour laids tétons, ceux d'une taille énorme, par exemple, ceux de Mme de Bouillon, du - Roman comique, qui en avait la valeur de vingt livres distribuées à poids égaux sous chaque aisselle- .

Ceux de Paquette, à qui Le Pays dit: - «Pour votre gorge et vos tétons, ils ne sont pas blancs; mais, certes, il y a de la chair et si les tétons s'achetoient à la livre, vous pourriez vous vanter d'être plus riche que votre maîtresse.»-

Le - Poète sans fard- drape compétemment une femme, qui avait des tétons aussi gros que des pis de vache. Il lui dit:

Philis, tu demandes pourquoi  
Je ne sens point d'amour pour toi?  
La raison est, que tes mamelles  
Te vont jusques sous les aisselles;  
Que ton nez est des plus punais,  
Et que ta bouche sent mauvais!  
Je crois d'ailleurs, ô vieille vache!  
Puisqu'enfin tu le veux savoir,  
Que tout ce que l'habit me cache  
Est encor plus vilain que ce qu'il laisse voir.

Je mets encore au nombre des tétons dégoûtants, ceux qui ressemblent à la suie, comme ceux de Tisiphone: Despréaux, dans son - Dialogue des morts- , fait ainsi faire à Sapho, l'un des personnages du - Grand Cyrus- [9], le portrait de cette blonde du royaume de Pluton:

«Vous croyez que je ne connois pas Tisiphone; c'est une de mes meilleures amies. Vous ne serez peut-être pas fâché que je vous en fasse le portrait. L'illustre fille dont j'ai à vous parler, a quelque chose de - si furieusement- beau, elle est si terriblement agréable, que je suis - épouvantablement- empêchée, quand il vous en faut faire la description. Elle a les yeux vifs et perçans, petits, bordés d'un certain incarnat qui en relève - étrangement- l'éclat. Comme elle est naturellement propre, est-elle aussi naturellement négligée; et cette négligence fait qu'on peut voir souvent sa gorge, qui est toute semblable à celle d'une Amazone, à la réserve que les Amazones n'avaient qu'une mamelle brûlée, et que l'aimable Tisiphone les a toutes deux. Ses cheveux sont longs et annez, et semblent autant de serpenteaux qui se jouent autour de sa tête, et qui se viennent jouer sur son visage.»

[Note 9: Boileau en a fait une maligne application à Mlle de Scudéri même, l'auteur de ce roman, à laquelle tous les auteurs d'alors donnaient le nom de Sapho. Le poète Le Brun nous retrace les

écarts de Boileau, dans ses vers contre la citoyenne Th... P..., auteur de - Sapho- et de - Camille- , et autres femmes auteurs.]

De plus, je trouve laids des tétons, quoique beaux, quand la personne qui en est pourvue est trop coquette, ou plutôt impudique. Ce caractère efface toutes les beautés qu'elle pourrait avoir. Telle était la Macette, à laquelle le satyrique Regnier, plutôt par ironie que sérieusement, donne des éloges plaisants, quand il lui dit, pour la louer, que ses cheveux sont aussi dorés qu'une orange, plus frisés qu'un chardon; que le soleil n'est auprès du brillant de ses yeux, qu'un cierge de la Chandeleur, et que sa mine de poupée prend les esprits à la pipée et les appétits à la glu. Ensuite, lui parlant de ses tétons qui ne marquent que de la lascivité, il s'exprime ainsi:

Les Grâces, d'amour échauffées,  
Nud-pieds, sans jupes, décoiffées,  
Se tiennent toutes par la main,  
Et d'une façon sadinette  
Se branlant à l'escarpolette,  
Sur les ondes de votre sein.

Outre cela, je déclare que des tétons me paraissent laids, quelque bien tournés qu'ils puissent être, quand le sexe les fait servir de prétexte pour être infidèle. Une Cloris dit à une Philis, dans Regnier que je viens de citer:

La foi n'est plus aux cœurs qu'une chimère vaine,  
Tu dois, sans t'arrêter à la fidélité,  
Te servir des amans comme des fleurs d'été,  
Qui ne plaisent aux yeux qu'étant toutes nouvelles:  
Nous avons de nature au sein doubles mamelles,  
Deux oreilles, deux yeux et divers sentimens,  
Comment ne pourrions-nous avoir divers amans?  
Je connois mainte femme à qui tout est de mise,  
Qui changent plus souvent d'amant que de chemise.

Pour voir la laideur d'un téton dans toute son étendue, on n'a qu'à lire l'épigramme que voici, faite par Marot, sur le laid tétin:

Tetin qui n'a rien que la peau,  
Tetin fine, tetin de drapeau,  
Grand'tetine, longue tetasse,  
Tetin, doy-je dire bezace;  
Tetin au grand vilain bout noir,  
Comme celui d'un entonnoir.  
Tetin qui brimballe à tous coups  
Sans estre esbranlé, ne secous,  
Bien se peut vanter qui te taste,  
D'avoir mis la main à la paste.

Tetin grillé, tetin pendant,

Tetin flestry, tetin rendant  
Vilaine bourbe en lieu de laict,  
Le diable te fit bien si laid.

Tetin pour tripe réputé,  
Tetin, ce cuide-je, emprunté  
Ou desrobbé en quelque sorte,  
De quelque vieille chevre morte,  
Tetin propre pour en enfer  
Nourrir l'enfant de Lucifer.

Tetin boyau long d'une gaule,  
Tetasse à jeter sur l'espaule,  
Pour faire (tout bien compassé)  
Un chaperon du temps passé,  
Quand on te void, il vient à maints  
Une envie dedans les mains,  
De te prendre avec les gants doubles,  
Pour en donner cinq ou six couples  
De soufflets sur le nez de celle  
Qui te cache sous son aisselle.

Va, grand vilain tetin puant,  
Tu fournirois bien en suant  
De civettes et de parfums  
Pour faire cent mille defuncts.  
Tetin de laideur despitueuse,  
Tetin, dont nature est honteuse,  
Tetin des vilains le plus brave,  
Tetin, dont le bout toujours bave,  
Tetin fait de poix et de glus:  
Bran, ma plume, n'en parlez plus,  
Laissez-le là, ventre Saint-George,  
Vous me feriez rendre ma gorge.

Bon Dieu! le vilain objet!... hélas! le suivant, peint par Benserade, n'est pas plus gracieux;  
pourquoi des poètes se plaisent-ils ainsi à tremper leurs plumes dans l'ordure? c'est qu'il faut des  
ombres aux tableaux.

Pendants et longues mamelles,  
Où les perles et l'oripeau,  
N'imposent à pas un chapeau;  
Molles et tremblantes jumelles.  
Tetasses de grosses femelles,  
A couvrir d'un épais drapeau,  
Peau bouffie et rude, moins peau  
Que cuir à faire des semelles,

De vieille vache aride pis:  
Que ne puis-je dire encor pis  
D'un sein qui tombe en pourriture!  
Sein d'où s'exhale par les airs,  
Un air qui corrompt la nature;  
Sein propre à nourrir des cancers.

Clément Marot et Benserade ne sont pas les seuls qui se soient occupés de décrire les vilains tétons; Rabelais, dans son épître à une vieille, Motin, Regnier, Sygognes, Maynard, se sont plu à nous détailler ces horreurs.

Maynard passant en revue tout le corps d'une vieille ridée, arrivé à ses tétons, s'écrie:

Vos tetins, dont la peau craquette  
Comme laurier qu'au feu l'on jette,  
A toucher ne sont point plus doux  
Que le dessus d'un vieux registre,  
Et comme un bissoc de belistre,  
Ils vous tombent sur les genoux.

Un peu plus loin, Sygogne, dans sa satire contre une vieille sorcière, dit:

Vostre estomach faict en estrille  
Pourroit encor servir de grille,  
Vos flancs de herse on de rateau,  
Et de vos pendantes mamelles  
Un bissac ou des escarcelles  
Pour mettre l'argent du bordeau.

En voilà assez sur ce sujet peu ragoûtant; nous renvoyons les lecteurs amoureux de ces sortes d'écrits, au - Cabinet satyrique- ; ils trouveront là-dedans de quoi se satisfaire.

Les tétons sont la dernière beauté qui vient au sexe, et la première qui est confisquée: il est peu de ces femmes privilégiées qui les conservent comme Ninon et Gabrielle B.... C'est pour cela qu'elles en ont un soin tout particulier, et qu'elles confient leurs enfants au sein mercenaire des nourrices.

Malgré cela, vingt ans de mariage gâtent les tétons les mieux faits. Ils ne sont pas non plus à l'épreuve de la vieillesse. Comme elle ternit le teint le plus vif, qu'elle éteint les yeux les plus brillants, elle amollit les tétons les plus rebondis. C'est ce que nous apprennent ces stances contre une dame qui avait vieilli à la cour, et qui se voulait marier:

Quoi! vous vous mariez! douce et tendre mignonne,

Et ne l'avez encore été!  
Je ne vois rien du tout dessus votre personne,

Qui ne prêche la chasteté.

Pour de l'âge, on sait bien que vous n'en manquez guère,

Votre visage étant garant  
Que ce qu'on fait pour vous, se pouvoit fort bien faire

Du règne de Henri-le-Grand.

Vous éloignant d'ici, les beautés de la reine

Ont purgé ce noble séjour:  
De même qu'un torrent, votre sortie entraîne

Toute l'ordure de la Cour.

Celui qui vous épouse, en témoignant sa flamme,

N'établit pas mal son renom:  
Qui s'est bien pu résoudre à vous prendre pour femme,

Ira bien aux coups de canon.

Comme vous n'êtes plus qu'une vieille relique.

Objet de la compassion.  
Dès qu'on dit que sur vous un sacrement s'applique,

On pense à l'Extrême-Onction.

Qui se lie avec vous espère un prompt veuvage,

Ou, peut-être, ce pauvre amant  
Entend que le contrat de votre mariage

Passe pour votre testament.

Vous seriez bien sa mère, et la foi conjugale

Est mal placée entre vous deux:  
L'inceste est en effet une chose si sale,

Que le portrait en est hideux.

Les plus intemperez de votre bonne grâce,

Ne donneroient pas un teston,  
Et l'on doit s'avouer qu'on est à la besace,

Quand on vous touche le téton.

Souffrez ce petit mot, sans traiter de satire,

Un stile si franc et si doux:  
Vous êtes en un point où l'on ne peut médire,

Quelque mal qu'on dise de vous.

Urbain Chevreau[10], dans ses stances - sur une vieille amoureuse- , p. 150 de ses poésies, édition de 1656, in-12, décrit ainsi sa gorge:

Cependant, vous vous ajustez,  
Et votre gorge aux libertés  
Semble encor faire des menaces:  
Mais chaque jour nous regrettons  
Qu'il n'en reste plus que les traces:  
Et que vous ayez des besaces  
Où vous avez eu des tétons.

[Note 10: Le recueil de ses poésies est rare. Il s'y trouve quelques morceaux faibles, mais on le lit avec plaisir. Voyez ses épigrammes et son - Remède d'amour- , dans le recueil intitulé: - le Furet littéraire- ou les - Fleurs du Parnasse- , 1 vol. in-12.]

Antoine Legrand nous démontre le pouvoir des ans d'une manière très-pathétique:

«L'arrière-saison, dit-il, a ses plaisirs: son utilité égale bien les incommodités qu'elle nous apporte. Elle est l'attente des laboureurs, et la récompense des vigneron; si elle dépeuple les campagnes et leurs collines, elle remplit leurs caves de vin, leurs greniers de grains et leurs granges de moissons. Mais, dès qu'une femme approche de la vieillesse, que ses cheveux prennent la couleur des cendres, que les rides sillonnent son front, que ses yeux commencent à jeter de la cire, que ses joues lui tombent sur le menton et que ces deux montagnes de lait deviennent une double besace pleine de sang; elle cesse d'être le souhait des hommes, ses amants en ont horreur: ceux qui la recherchaient auparavant la haïssent.»

Tout le monde connaît la réponse ingénieuse et maligne de Voltaire à une dame qui présumait trop de sa gorge. Deguerle, auteur de l'- Eloge des perruques- , l'a mise en vers. La voici:

Dans certain cercle assez galant,  
Certaine dame fort coquette,

Allait chantant  
Papillonnant  
En débitant  
Mainte sornette.  
L'espiègle, comme une autre, avait été jeunette

Un demi-siècle auparavant.  
Vieille, laide et coquette! autant  
Vaudroit, ma foi, singe en cornette.



Un gros chanoine, aux yeux dévots,  
Du vénérable sein de la Vénus antique,  
Lorgnoit en tapinois les vieux débris jumeaux,  
Qu'agitait avec art maint soupir méthodique,

Sous la gaze trop véridique.  
- Fripon, dit l'éternelle, où vont donc vos regards?  
Ces petits coquins-ci feront damner votre âme  
Voltaire l'entendit:- Petits coquins, madame

Dites plutôt de grands pendants.

La voici autrement:

### **LA MÉTAMORPHOSE.**

Gertrude à vingt ans fut jolie:  
Elle avoit deux petits tettons  
Qu'Ariste aimoit à la folie  
Et nommoit ses petits frippons.  
Ariste fit un long voyage,  
Et revint après vingt-cinq ans.  
Je laisse à penser quel ravage  
Chez Gertrude avoit fait le temps.  
Sur les frippons, par habitude,  
Ariste jeta ses regards:  
- Ah! mes petits frippons, Gertrude,  
Sont devenus de grands pendants.

Après avoir parlé des femmes qui ont une laide gorge, il est à propos de parler de celles qui n'en ont pas du tout. Un renard pris au piège, au moment où il se propose de croquer une poule, un créancier qui se repaît avec volupté de l'espérance de faire saisir les meubles d'un malheureux débiteur et trouve la maison vide, éprouvent moins d'humeur et de surprise qu'un galant qui, après mille efforts pour découvrir et dévorer de son oeil furtif une belle gorge, n'en trouve que la place.

Le citoyen Mercier de Compiègne, auteur de la traduction du - Vendangeur- , de - Rosalie et Gerblois- , de - Gérard de Velsen- , etc., raconte ainsi dans un volume de ses - Soirées de l'Automne- , la vengeance d'un galant, qui avait éprouvé un pareil échec:

### **LE FICHU MENTEUR.**

#### **CONTE.**

Près d'une ci-devant beauté,  
Dorval fatiguant sa visière,  
Cherchoit si le double hémisphère  
Apparoîtrait à son oeil enchanté.

Vains efforts! la recherche avide  
Que trompe un gros fichu menteur,  
N'offre à ses regards que du vide  
Dont enrage l'observateur.  
Bref, il n'étoit resté le moindre atôme  
A la dame de ses appas.  
Pour se venger, que fait notre homme?  
Où fut logé ce qu'il ne trouve pas,  
Adroitement une carte est glissée;  
De l'action la dame embarrassée  
Lui dit: Dorval, que faites vous?...  
- Ah! de grâce, point de courroux!  
Il ne faut pas que ceci vous étonne,  
Je voulois voir un mien ami,  
Mais, hélas! n'y trouvant personne,  
Ainsi que l'usage l'ordonne,  
Je laisse ma carte chez lui.»

## *CHAPITRE VI. DES CONTRÉES OÙ LES FEMMES SONT LE MIEUX PARTAGÉES DE TÊTONS.*

C'est ici qu'il nous faudrait les talents de Tavernier, de Paul Lucas, de Levaillant, de Christophe Colomb, de Bougainville et de Pallas, il faudrait avoir vu tous les pays du monde pour décider quels sont ceux pour lesquels les tétons viennent le mieux, et je n'ai voyagé qu'en Suisse et en Allemagne. J'ai vu à Neufchatel et à Berne les tétons les plus jolis que l'on puisse voir, très-bien apprivoisés, et qui, dans le tête-à-tête, ne se refusaient jamais à l'hommage que les mains voulaient leur rendre.

Le Corrège, l'Albane, le Titien, prirent le type des beautés qu'ils peignirent, dans les Italiennes de leur temps. Rome et son territoire en offrent encore d'éclatants exemples; et, à l'âge du retour, les Romaines ont de superbes épaules. Mais c'est en Sicile et en Toscane, à Florence et à Sienne, même à Venise, que naissent les plus séduisantes beautés de l'Italie; car, dans la Lombardie et le voisinage des Alpes, les formes plus volumineuses et plus massives, sont bien moins enchanteresses. Les belles Françaises vivent surtout vers Avignon, Marseille, et dans l'ancienne Provence, peuplée jadis par une colonie grecque de Phocéens. Plus au nord, le sang des Cauchoises, des Picardes et des Belges est plus beau, et la peau est d'une blancheur plus éclatante, mais il y a certainement moins de finesse dans les contours et de délicatesse dans les formes. A Paris, l'on rencontre en général moins de beautés que de grâces dans la démarche et toutes les manières. Les Marseillaises et la plupart des Languedociennes ont aussi moins de gorge que les Normandes, les Belges, les Suissesses. Les plus grandes beautés de l'Espagne sont dans l'Andalousie et à Cadix: on les dit très-exigeantes en plus d'un genre, capricieuses, et pourtant très-constants dans leur attachement; elles concilient le dérèglement des moeurs avec l'observance la plus scrupuleuse des devoirs religieux. La ville de Guimanarez et ses environs

sont peuplés des plus charmantes Portugaises, la plupart courtes et vives, qui présentent en général beaucoup de gorge, tandis que les Castillanes n'en ont presque pas. Toutes ont ces beaux yeux noirs, cette taille svelte et souple, ce teint pâle, cet air sérieux, dédaigneux même, qui peuvent enflammer les grandes passions, et rebuter les hommages frivoles et vulgaires.

On connaît le teint éblouissant, les traits expressifs, la physionomie fine et touchante des Anglaises; plusieurs ont la gorge et l'élégant corsage des Normandes; elles sont presque toutes blondes, quelquefois même rousses. En Écosse, leur teint devient d'un blanc fade comme aux Hollandaises: mais celles-ci montrent souvent de l'embonpoint, beaucoup de gorge, une carnation pâle et molle. De toutes les Allemandes, les Saxonnes emportent le prix de la beauté; on ne rencontre peut-être pas un laid visage dans le territoire d'Hildesheim; le teint charmant de tous les habitants fait dire en proverbe que les femmes y croissent comme les fleurs. Quoique les Autrichiennes ne soient pas laides, les Hongroises paraissent généralement plus belles; mais, dans toutes les nations germaniques, elles pèchent souvent par un excès d'embonpoint.

A Gratz, en Styrie, une infinité de femmes et de demoiselles ont des amants et en changent publiquement sans qu'on y trouve à redire; cependant elles sont très-dévotes. Les femmes y ont un beau teint blanc, de gros tétons, mais un peu trop massifs.

Plus au nord, les Polonaises méritent d'être remarquées. Elles ont la blancheur mais aussi, dit-on, la froideur de la neige. Les femmes russes sont, au contraire, fort amoureuses, mais l'abus des bains de vapeur, ou plutôt l'atmosphère chaude où elles vivent, rend bientôt mous et flasques tous leurs appas; sous leurs chaudes pelisses elles couvent d'ardentes passions, aussi les accuse-t-on de préférer toujours en amour le physique au moral.

Les Albanaises sont plus agréables que les Morlaques; celles-ci portent une peau tannée, de longues mamelles pendantes, avec un mamelon noir.

On trouve à Dresde, à Leipsik, à Halle, de simples grisettes dont les tétons blancs, rebondis et bien taillés, seraient capables d'orner le sein des reines du monde; la Saxe est surtout le climat où ces dariolettes sont de la meilleure qualité. Il paraît que le sexe de la Souabe est aussi abondamment pourvu de ces attraits, si l'on en doit croire l'apologie qu'a faite d'eux certain étudiant de l'université de Tubingue, et que l'on a trouvée écrite à la tête de son - Corpus juris civilis- :

- Hæc Tubingiacis dos est perpulchra puellis,  
Ubera magna, pudor tenuis, vulvæque patentis,  
Res angusta domi, foris ampla, et splendida dixi.-

Si nous en croyons la comtesse d'Aulnoy, les Espagnoles n'ont point de gorge et n'en veulent point avoir; voici comme elle en parle: «C'est une beauté pour les dames espagnoles de n'avoir point de gorge, et elles prennent de bonne heure des précautions pour l'empêcher de venir. Lorsque le sein commence à paraître, elles mettent dessus de petites plaques de plomb, et se bandent comme les enfants que l'on emmaillote. Il est vrai qu'il s'en faut peu qu'elles n'ayent la gorge aussi unie qu'une feuille de papier, à la réserve des trous que la maigreur y creuse, et ils sont toujours en grand nombre.»

Plaignons l'aveuglement de ces Espagnoles qui outragent la nature, en refusant des bienfaits dont

elle est si avare; plaignons aussi ces Françaises que la manie de revêtir les habits d'homme porte tous les jours à détruire ce chef-d'oeuvre si gracieux et si attrayant de leur sexe; le délire de cette espèce d'hermaphrodites me fait pitié et m'irrite. Vite, éloignons cette idée affligeante en admirant les beaux tétons de l'Angleterre. Tous les connaisseurs qui ont voyagé dans cette partie de l'Europe s'accordent à dire que la Grande-Bretagne est la mère nourrice des beaux tétons. Voilà ce que Le Pays écrivait de Londres à un de ses amis:

«Ce que nous avons vu de plus qu'à Paris, ç'a été un grand nombre de fort belles femmes, qui sont toutes copieusement partagées de tétons. Comme c'est une marchandise qui est ici à grand marché, et assez précieuse en France, nous avons résolu d'en acheter un bon nombre, et de vous les envoyer tous dans une barque, attachés deux à deux avec du ruban couleur de feu, qui est ici, comme vous savez très-beau et en très-grande abondance. Nous étions persuadés que cette marchandise vous plairait, et que vous seriez bien aise d'en fournir à quantité de vos amies, qui en ont bon besoin, et qui les achèteraient volontiers. Mais comme les commis des Traités foraines ne laissent rien passer sans le visiter, nous avons changé de dessein, sachant fort bien que c'est une marchandise qui se gâte, pour peu qu'on la visite, et qu'ainsi elle auroit bientôt perdu toute sa beauté et tout son éclat quand elle seroit entre vos mains.»

Dans une autre lettre qu'il écrit de la même ville à une dame, il lui donne cette commission:

«Dites à Mme de la L. G. que si elle étoit en Angleterre, elle ne seroit pas la reine des tétons, comme elle l'est à..., puisque les dames de ce royaume en ont qui ne cèdent point aux siens. La différence qu'il y a, c'est qu'on patine les tétons d'Angleterre dès la première connoissance, et sans grande cérémonie; que pour elle, elle ne laisse pas seulement voir les siens après six mois de soins et de services.»

Pavillon, dans un endroit de sa lettre à Mme Pelissari, sur le voyage de sa fille en Angleterre, dit:

«Le défunt pays de Cocagne, de très-heureuse mémoire, ne valoit guère mieux que celui-ci.

Le Prince[11] qu'en sa cour peu de monde environne,  
Peut être aisément abordé:  
Il n'est presque jamais gardé  
Que par le seul respect qu'on porte à sa personne.  
On le voit aussitôt qu'on vous a présenté.  
Malgré l'éclat de la couronne,  
Celui que sa grandeur étonne,  
Est rassuré par sa bonté.  
Ses sujets sont dans l'opulence.  
Ses champs produisent à souhait,  
Et vous ne sentez sa puissance  
Que par les biens qu'elle vous fait.  
La terre sans impôts et le ciel sans colère  
Nous laissent en repos jouir de notre bien.  
Le Roi ne lève presque rien,  
Et Jupiter n'y tonne guère.  
Tout votre sexe à cheveux blonds,

À teint de lys, à beau corsage,  
Magnifique en habits, en train, en équipage,  
Fait marcher devant son visage  
Une infinité de tétons.

[Note 11: C'est Charles II, prince aussi salace, aussi voluptueux que nos Henri III, Charles VII, Henri IV et François Ier. Le C. Mercier, auteur de l'An 2440, et de tant de drames, a fait sur ce prince un drame intitulé: - Charles II dans un certain lieu- . Il n'a point avoué cette production, mais nous assurons qu'elle est de lui. Un nommé - Brémont- a fait l'histoire scandaleuse des amours de ce roi avec Miladi Castelmaine, duchesse de Keweland et la femme de Milord Canduche, dans un petit roman allégorique intitulé - Hattigé, ou les amours du roi de Tamaran- , Cologne 1676. 1 vol. in-16 de 120 pages. Le duc de Buckingham joue un beau rôle dans cette chronique scandaleuse.]

Il dit encore dans un autre endroit de la même lettre:

«Nous mènerons au premier jour votre fille à Windsor; c'est un lieu charmant où le bon roi Stuart tient maintenant cour plénière. Elle prétend lui demander un don, qui est la réformation des tétons dans toute l'étendue de son royaume, suivant le modèle qu'elle lui en présentera elle-même. Vous saurez, madame, qu'en tous ces quartiers, la plupart des tétons, sous prétexte qu'ils sont blancs comme neige, n'ont point honte d'aller tout nus dans les rues, et qui plus est, de se baiser hardiment à la vue de tout le monde, sans crainte de Dieu et des hommes. Les gens du pays pensent que cette réforme sera facile à établir, parce que les tétons de ce territoire étant de leur nature fort dociles, on peut aisément les réduire à en faire tout ce qu'on voudra.»

Avant de finir, je dois encore dire que j'ai vu dans des couvents toutes sortes de beaux tétons; il est vrai que ce n'est que la figure et non la forme. J'y ai trouvé des tétons naissants et des tétons formés, où rien ne manquait que la permission de les voir à découvert et de sentir s'ils étaient durs. Peindrai-je ces touffes de lys et de roses mollement comprimées par la guimpe, ces sphères de neige qui croissaient à l'ombre des autels, et qui ne pouvaient être accessibles qu'aux doigts sacrés du pater et du directeur, ou d'un jardinier discret et charmant? Comme je ne produirais rien de neuf et de piquant dans ces descriptions d'objets que j'ai toujours aimés, et que j'ai très-rarement vus, tels que ma muse les voudrait peindre, je crois plus sage de renvoyer mon lecteur, pour qu'il n'y perde rien, aux friandes peintures qu'en ont faites Voltaire, dans sa - Pucelle- , Piron, Dorat, et autres poètes érotiques modernes, et je me borne à dire: vive un sein de couvent!...

Ceci me remet dans l'esprit un sonnet pour une belle personne, à qui les tétons étaient venus depuis qu'elle était religieuse.

Ci gisent les tétons de la jeune Sylvie,  
Pitoïable passant, admire et plains leur sort.  
Ils n'avoient pas du ciel encor reçu la vie,  
Qu'on les avoit déjà destinez à la mort.

On ne consulta point leur naturelle envie:  
Leur courroux fait bien voir qu'on leur a fait grand tort, Puisqu'on les voit s'enfler contre la

tyrannie

Qui les mit au tombeau par un barbare effort.

Mais ce qui te fera plaindre leur aventure,  
C'est qu'on les tient vivants dans cette sépulture,  
Comme étant convaincus d'un horrible forfait.

Tout leur crime pourtant n'est que d'avoir sçu plaire;  
Peur moi, ne voyant pas quel mal ils avoient fait,  
Je crois qu'on les punit de ceux qu'ils pouvoient faire.

Si des Européennes nous passons aux femmes de la race, où plutôt de l'espèce nègre, nous leur trouverons généralement une disposition extrême à la lasciveté et même une conformation particulière dans les organes sexuels. Comme cette espèce d'hommes est moins propre au développement des facultés intellectuelles, elle est aussi plus disposée aux fonctions purement animales, et la plupart des nègres sont - bene mutonati- . Les négresses paraissent conformées dans la même proportion, de sorte que les européens les trouvent fort larges. Toutes ont, comme on sait, une gorge très-volumineuse, et bientôt molle et pendante, même dans les climats où l'on ne peut pas en accuser la chaleur atmosphérique, comme au nord des États-Unis; mais ce qui surtout les distingue de la race blanche, c'est le prolongement naturel des nymphes, et quelquefois du clitoris, bien moins commun chez les femmes blanches que chez les négresses.

Les femmes cafres, les mieux constituées de toutes les négresses, et les plus fortes, ont un caractère plus ardent et plus viril; les négresses joloffes et mandingues, sans être aussi bien formées, et avec un sein plus tombant, une transpiration d'odeur porracée, paraissent cependant encore agréables dans leur première jeunesse. Leur peau est douce et soyeuse comme le satin. Mais elles déploient une lubricité et des passions inouïes dans nos climats; elles semblent porter dans leur sein enflammé tous les feux de l'Afrique. Pour exciter davantage l'ardeur de l'homme, les Égyptiennes coptes se frottent les parties sexuelles de parfums stimulants, comme d'ambre, de civette et de musc. Aussi, un proverbe des Turcs dit: Prends une blanche pour les yeux; mais pour le plaisir, prends une Égyptienne, ou une négresse.

On convient cependant que les négresses sont excellentes mères; la plupart ont beaucoup de lait; les mamelles des Égyptiennes étaient renommées par leur volume extrême dès le temps de Juvénal:

- In Meroe crasso majorem infante papillam.-

A la Nouvelle-Hollande, la parure d'une belle Malaie consiste toute en sa peau, étrangement bariolée de piqûres de diverses couleurs, et c'est ce qu'on appelle - tatouage- ; toutes ont soin d'assouplir leur peau par le bain et par l'huile de coco; elles se vêtissent de tissus de feuillage ou d'écorces légères qui ne dérobent point la vue de leurs charmes secrets. Elles n'ont pas toujours la gorge pendante des négresses; elle est même assez petite dans les premiers temps de la puberté.

Ne pensons pas que les négresses soient toujours dépourvues de beauté; elles ont aussi leur prix. On en a vu de fort jeunes, ayant un nez droit et presque aquilin, et avec une figure qui, si nous en exceptons la couleur, n'aurait pas déparé une Européenne: on n'y remarquait point cette vilaine

moue des Éthiopiens; l'avancement des joues y était presque insensible, et le sein, parfaitement placé, n'y était pas flasque et pendant, mais d'une agréable rotondité. Considérons ces lèvres d'un rouge éclatant de corail sur un fond d'ébène soyeux, cette petite bouche, qui ressemble à un bouton vermeil et frais de rose, posé sur du velours noir; contemplons cette double rangée de perles brillantes, ces grands et beaux yeux pleins de feu; admirons la douce aménité du visage, cette suavité des formes, cette voluptueuse flexibilité, ce balancement, cette souplesse dégagée de tous les mouvements, bien plus sensible dans les négresses que dans les Européennes; et s'il m'était permis de peindre tant d'autres attraits qui ne sont ordinairement couverts, dans ces esclaves infortunées, que du voile de la simple innocence, à combien de femmes laides, quoique blanches, paraîtraient-elles préférables pour des yeux non prévenus!

## CHAPITRE VII. DE L'ÉLOQUENCE DES TÉTONS.

Il y a eu deux Phryné, outre celle qui est célèbre par la statue d'or massif qu'elle donna au temple de Jupiter, avec cette inscription: - De l'intempérance des Grecs- ; et les murailles de Thèbes qu'elle avait rebâties. Il ne faut pas confondre cette illustre courtisane grecque avec une autre Phryné que l'on avait surnommée ainsi d'un mot grec, qui signifie - crible- , parce qu'elle criblait et ruinait ses amants, sans en être plus riche; comme font presque toutes celles que nous voyons aujourd'hui briller sur les mille et un théâtres de notre luxurieuse capitale.

Une troisième (celle dont je veux parler), fut accusée d'impiété par les Athéniens, et traduite devant l'aréopage, pour subir la peine capitale que méritait ce crime. Les juges, impassibles comme la loi, admiraient sans en être émus, les grâces les plus attrayantes, la toilette la plus voluptueusement raffinée, des yeux qui avaient fait tomber aux pieds de la nymphe les personnages les plus distingués, les philosophes, les sages et les chefs de la République. L'auditoire était nombreux. La pitié, le tendre intérêt se peignait sur tous les visages, et rien ne pouvait soustraire la courtisane au supplice; la déposition des nombreux témoins ne laissait plus d'espoir, le crime était avéré, les juges allaient, en gémissant tout bas, prononcer la redoutable sentence; l'avocat de l'accusée avait épuisé toutes les ressources de l'art oratoire, mais toute son éloquence était perdue. Tout à coup une idée lumineuse et hardie, produite par la tentative la plus désespérée, exalte sa tête, et lui fournit un moyen de gagner sa cause. Il découvre brusquement le sein de sa belle cliente, et ce spectacle inattendu a produit dans toute l'assemblée une espèce de délire; on croit voir Vénus elle-même, qui sous les traits d'une mortelle, a quitté Chypre et Amathonte, pour recueillir l'hommage des Grecs, et demander la grâce de l'accusée. La gravité des juges cède au charme vainqueur de l'étonnement, du plaisir et de l'admiration. La bouche ne trouve pas d'expression pour rendre le sentiment, mais le silence et l'avidité des regards, un cri général d'intérêt et de compassion, tout complète le triomphe de Phryné. Elle était suppliante, éplorée, courbée sous le poids de l'improbation: un sein paraît, la chance tourne, elle commande en souveraine, elle asservit tout ce qui porte les yeux sur elle: «Eh bien, ajoute le défenseur, profitant du succès de son stratagème, si elle est coupable, qui de vous, Athéniens, osera condamner à la mort ce que la nature a formé de plus beau? Osez regarder celle dont vous voulez verser le sang, et si vous le pouvez, oubliez que vous êtes hommes.» Il dit, et l'Aréopage, quittant son auguste caractère, a repris unanimement les sentiments d'humanité. Phryné est déclarée innocente, et portée chez elle en triomphe.

Cette manière de justifier n'est pas encore abolie, dit à ce sujet le galant Saint-Evremond; il y a bien de belles femmes, coupables quand on ne les voit pas, qui deviennent innocentes aussitôt, quand on les voit. Souvent même, les juges punissent les femmes pour un certain crime qu'ils voudraient bien avoir commis avec elles.

Ceux de mes lecteurs qui aiment la poésie, liront avec plaisir cette même anecdote, racontée avec plus de grâce par le citoyen Deguerle, déjà cité.



## PHRYNÉ DEVANT L'ARÉOPAGE.

Phryné plaidoit devant l'Aréopage;  
Si l'on en croit plus d'un docte écrivain[12].  
Grave parut le cas en arbitrage:  
Il s'agissait du service divin.  
«Quoi! de Vesta (criait un peuple nain)  
Oser railler l'immortel pucelage!  
Et des époux rire au nez de Vulcain!  
Au feu, l'impie! au feu! de par Jupin.»  
La gent dévote au sénat faisait rage:  
La belle Grecque y perdit son latin.

Vous connaissez ces deux formes jumelles  
Qu'en demi-globe, à l'ombre de ses ailes,  
L'Amour assied sur un trône pareil:  
Pommes de neige où couvent étincelles:  
La gaze y voit, loin de l'oeil du soleil,  
Poindre à quinze ans la fraise au teint vermeil.  
Froide raison, à genoux devant elles!  
Que de procès, en maint sage conseil,  
N'ont point gagné ces avocats femelles?  
Si plaideuse onc en connut le talent,  
C'était la nôtre. Or ça (dit la rusée,  
Quand elle vit sa rhétorique usée):  
«Mettons en jeu mon dernier argument.»  
Et la voilà qui garde un long silence....  
Puis on la voit et sourire et rougir;  
Couleur de rose! équivoque nuance!  
Peins-tu la honte, ou peins-tu le plaisir?  
Sa main distraite a dérangé la gaze  
Où se cachaient les lys d'un cou charmant.  
Grâce au hasard d'un second mouvement,  
L'aiguille d'or a glissé de sa base:  
Adieu le voile au tissu transparent,  
Fardeau léger dont se charge le vent!  
Que d'attraits nuds! un feu subit embrase  
Et spectateurs et sénat en extase.  
Que ne dit pas à l'oeil qui s'y connaît,  
D'un joli sein le langage muet?  
Bavards diserts, gens à brillante emphase,  
Vous n'avez point le charme de sa phrase!  
Pour une pomme on vit Pergame en feu;  
Au Paradis, Eve pour une pomme  
Sonna l'alarme entre le diable et Dieu.  
Grâce à Phryné, nos Rhadamante, en somme,  
Pour une seule en apercevaient deux.

Bien qu'on soit juge, on n'en est pas moins homme;  
Et c'est pour voir, enfin, qu'on a des yeux.  
Bref: en dépit et de Vesta la vierge,  
Et du bon prêtre, et du pauvre Vulcain,  
Phryné dicta le véto du scrutin.  
Brûlé ne fut, pour cette fois qu'un cierge:  
Cierge en l'honneur du bienheureux - trio-  
Mis hors de cour au milieu des - bravo- .  
Gens timorés diront: «L'Aréopage  
En ce jour-là fit nargue à l'équité.»  
Mais qui de nous aurait été plus sage?  
Il oublia les dieux pour leur image:  
Est-on de marbre auprès de la beauté?

Or maintenant, gentes Parisiennes,  
A l'oeil coquet, au teint frais et fleuri:  
Galant essaim, amour d'une autre Athènes,  
Mais qui jamais de Vesta n'avez ri:  
Venez à moi! venez, vierges pudiques,  
Douce mamans, et vous femmes uniques,  
Honneur d'un père, ou trésor d'un mari!  
Je veux juger vos fredaines honnêtes....  
Quels bras mignons! Quel sein!... Pour m'émouvoir,  
Chastes Vénus, restez comme vous êtes:  
Pas n'est besoin de jeter le mouchoir.

[Note 12: Quintilien, Aristote, etc.]

La gorge de Phryné a sans doute servi de modèle au charmant poète latin, Jérôme Amalthée, dans les vers suivants. L'on ne peut rien ajouter à la délicatesse de cette petite pièce:

- Fert nitido duo poma sinu formosa Lycoris  
Illa eadem nitido fert duo fraga sinu.  
Sunt mammæ duo poma; duo sunt fraga papillæ:  
Poma nives vincunt, fraga colore rosas.  
Hæc amor exugens: valant, ait, ubera matris!  
Dulcius his manat nectar ab uberibus.-

La réponse suivante, remplie d'innocence et de naïveté, prouve que les femmes connaissent dès leur plus bas âge, tout le pouvoir de leurs attraits naissants, et que la nature sage et prévoyante a mis en elles un instinct infaillible pour juger de leurs effets. Or, ces effets n'ont lieu que quand leur gorge est à moitié ou tout à fait découverte: nous n'apprendrons jamais aux femmes à tirer parti de leurs charmes.

Agnès, d'un oeil content, voyait déjà paroître

Ses jeunes et tendres appas;

Quinze printemps l'avaient vu croître,  
Et son coeur soupirait pour le jeune Lycas.

Un jour, à sa maman austère,  
Agnès parut, le sein à demi-nu,  
Pourquoi n'avoir point de fichu?  
Lui dit-elle d'un ton sévère.  
Agnès répond, en soupirant tout bas,  
De beaux habits pour moi, vous êtes trop avare,

Et si je cache mes appas,  
Avec quoi voulez-vous, maman, que je me pare?

Anacréon dit que pour être beau, le sein ne doit pas être plus gros que deux oeufs de tourterelle;  
le citoyen Mercier (de Compiègne) t. III des - Soirées d'Automne- , p. 100, nous donne un  
tableau gracieux d'une gorge de cette espèce, dans le conte suivant, intitulé: - la Fraise et l'Oeuf- :

De fraises fraîchement cueillies,  
Hélène portait un panier;  
La rosée y faisait briller  
Mille perles des plus jolies.  
Hélène, encore à ses quinze ans,  
Autant que ses fruits pouvait plaire  
Aux connaisseurs les plus friands;  
Par-ci, par-là, notre laitière  
Avait rangé de très-gros oeufs,  
Frais pondus, blancs comme batiste,  
Et dont l'éclat, sur le fruit amétiste,  
Formait un tout harmonieux.  
Pour plaire à l'engageante Hélène,  
Qui les offrait d'un air si gracieux,  
En la lorgnant, de sa corbeille pleine,  
Au hasard je tire un d'entre eux  
Que cinq doigts entouraient à peine,  
Que vois-je! Effet délicieux!  
Sur le gros bout une fraise écrasée,  
Et là, par le hasard placée,  
Sur l'aréole carminée  
Forma ce bouton radieux  
D'où distille l'humeur lactée,  
Imprégné de l'onde sucrée.  
L'ensemble enfin rendait au mieux  
Un sein naissant, digne des dieux.  
Je contemplais, avec avidité,  
Cette image simple et fidèle  
Des sources de la volupté;  
Et voulant mettre en parallèle

L'image et la réalité,  
Près des tétons dévoilés de la belle,  
Qui se prêtait, en riant, à ce jeu,  
L'oeuf fut placé; mais si la pastourelle  
Y gagna, ce fut de bien peu.

### **L'ORIGINE DU PETIT BOUT DES TÉTONS.**

Au temps passé n'avoit, à ce qu'on dit,  
Femme au tetin ce rouge boutonnet,  
Et Priapus qui étoit en crédit,  
Oreilles eut sous son petit bonnet;  
Mais quelque dieu les lui coupa tout net,  
Puis en forma la retonne gentille  
Que fait aller mainte superbe fille,  
Sentant qu'elle a du mâle la dépouille.  
Et de là vient que tous les coups que fouille  
Au sein de son amie un amoureux ardent,  
Ce bon galant frémit incontinent  
De grands plaisirs, et s'étend à merveilles,  
Comme disant: je prendrai mes oreilles.

### **GRÉCOURT.**

Voltaire, dans - Zadig- , nous donne un exemple charmant de l'éloquence des tétons.

La jeune veuve Almona, sauvée du bûcher par Zadig, lui en avait voué beaucoup de reconnaissance. Zadig, accusé de crimes imaginaires par des ministres jaloux de son influence, fut jugé et condamné à son tour à être brûlé à petit feu. Almona résolut de le tirer de là. Elle roula son dessein dans sa tête, sans en parler à personne. Zadig devait être exécuté le lendemain; elle n'avait que la nuit pour le sauver: voici comme elle s'y pris, en femme charitable et prudente.

Elle se parfuma; elle releva sa beauté par l'ajustement le plus riche et le plus galant, et alla demander une audience secrète au chef des prêtres des étoiles. Quand elle fut devant ce vieillard vénérable, elle lui parla en ces termes: «Fils aîné de la Grande-Ourse, frère du Taureau, cousin du Grand-Chien (c'étaient les titres de ce pontife), je viens vous confier mes scrupules. J'ai bien peur d'avoir commis un péché énorme, en ne me brûlant pas dans le bûcher de mon cher mari. En effet, qu'avais-je à conserver, une chair périssable, et qui est déjà toute flétrie.» En disant ces paroles, elle tira de ses longues manches de soie, ses bras nus d'une forme admirable et d'une blancheur éblouissante. «Vous voyez, dit-elle, le peu que cela vaut.» Le pontife trouva dans son coeur que cela valait beaucoup. Ses yeux le dirent, et sa bouche le confirma; il jura qu'il n'avait vu de sa vie de si beaux bras. «Hélas! lui dit la veuve, les bras peuvent être un peu moins mal que le reste; mais vous m'avouerez que la gorge n'était pas digne de mes attentions.» Alors elle laissa voir le sein le plus charmant que la nature eût jamais formé. Un bouton de rose sur une pomme d'ivoire n'eût paru auprès que de la garance sur du buis, et les agneaux sortant du lavoire auraient semblé d'un jaune brun. Cette gorge, ces grands yeux noirs qui languissaient en brillant doucement d'un feu tendre, ces joues animées de la plus belle pourpre, mêlée au blanc de lait le

plus pur, ce nez, qui n'était pas comme la tour du mont Liban, ces lèvres, qui étaient comme deux bordures de corail renfermant les plus belles perles de la mer d'Arabie, tout cela ensemble fit croire au vieillard qu'il avait vingt ans. Il fit, en bégayant, une déclaration tendre. Almona, le voyant enflammé, lui demanda la grâce de Zadig.

«Hélas! dit-il, ma belle dame, quand je vous accorderais sa grâce, mon indulgence ne servirait de rien, il faut qu'elle soit signée de trois autres de mes confrères.- Signez toujours, dit Almona.- Volontiers, dit le prêtre, à condition que vos faveurs seront le prix de ma facilité.- Vous me faites trop d'honneur, dit Almona, ayez seulement pour agréable de venir dans ma chambre après que le soleil sera couché, et dès que la brillante étoile - Sheat- sera sur l'horizon; vous me trouverez sur un sofa couleur de rose, et vous en userez comme vous pourrez avec votre servante.»

Elle sortit alors, emportant avec elle la signature, et laissa le vieillard plein d'amour et de défiance de ses forces. Il employa le reste du jour à se baigner; il but une liqueur composée, de la cannelle de Ceylan, et des précieuses épices de Tidor et de Ternate, et attendit avec impatience que l'étoile - Sheat- vint à paraître.

Cependant, la belle Almona alla trouver le second pontife. Celui-ci l'assura que le soleil, la lune et tous les feux du firmament n'étaient que des feux follets, en comparaison de ses charmes. Elle lui demanda la même grâce, et on lui proposa d'en donner le prix. Elle se laissa vaincre, et donna rendez-vous au second pontife au lever de l'étoile - Algenib- . De là, elle passa chez le troisième et chez le quatrième prêtre, prenant toujours une signature, et donnant un rendez-vous d'étoile en étoile. Alors elle fit avertir les juges de venir chez elle pour une affaire importante. Ils s'y rendirent: elle leur montra les quatre noms, et leur dit à quel prix les prêtres avaient vendu la grâce de Zadig. Chacun d'eux arriva à l'heure prescrite; chacun fut bien étonné d'y trouver ses confrères, et plus encore d'y trouver les juges devant qui leur honte fut manifestée. Zadig fut sauvé.

Voltaire, - Zadig- .

## CHAPITRE VIII. MOYEN DE CONSERVER LA GORGE.

Voici, sexe charmant, le chapitre qui doit faire auprès de toi la fortune de cet éloge. Que nous servirait, mesdames, d'avoir chanté la plus belle partie de vous-même, si notre art ne vous instruisait encore à la conserver dans toute sa fraîcheur.

Plume aimable et facile du chancre badin des - Perruques- [13], viens pour un moment sous mes doigts; et que les grâces, en nous lisant, croient encore lire quelques pages du docteur Akerlio.

[Note 13: - Éloge des Perruques- , enrichi de notes plus amples que le texte; par le docteur Akerlio (Deguerle). Paris, an VII, 1 vol. in-12.

Cet - Éloge- badin a trouvé grâce auprès des savants comme auprès des dames, malgré les traits malins qu'il s'est permis de décocher contre les têtes à perruques de toute espèce. Loué par tous les journaux sans en excepter la - Décade- , il n'a pu fléchir le courroux du terrible - Victor-Campagne- , dont l'oeil perçant a vu tout seul, dans cet élégant badinage, une horrible contre-révolution, Voy. le - Flambeau- , du 18 floréal an VII.]

Mais déjà mon sujet m'inspire! Or, écoutez, mesdames; j'ai toussé, je commence.

La parure est à la beauté ce que l'esprit est au savoir. On ne se plaît guère sans un peu de coquetterie; pour retenir dans ses bras son céleste époux, Junon même eut besoin un jour de la ceinture de Vénus. Que l'art de la toilette soit donc votre première étude; mais anathème éternel à ces corps meurtriers, où la taille la plus svelte perd dans sa prison de baleine son élégance naturelle! Un simple corset suffit à la conservation des formes. Qu'une bande légère, fixée vers la partie moyenne de la poitrine, embrasse mollement la région inférieure de chaque hémisphère, en soutienne adroitement le poids sur un support invisible, et laisse entrevoir à l'oeil éveillé du désir, cette mappemonde mobile, sur laquelle l'imagination la plus froide aime à voyager quelquefois[14]. Gloire à toi, docte et galant Alphonse[15]! Le premier, tu proclamas courageusement la liberté des gorges, leurs amants te doivent une statue; et j'ai placé la tienne dans mon boudoir.

[Note 14: Gentil Bernard a dit (- Art d'aimer- , ch. II):

Qu'un sein trop humble à sa place arrêté  
Offre un amour de son frère écarté.]

[Note 15: Alphonse Leroi, médecin de la Faculté de Paris, a publié, en 1772, de savantes - Recherches sur l'habillement des femmes et des enfants- . L'auteur de cet ouvrage utile s'y déchaîne avec une sainte colère contre l'usage des - corps baleinés- , dont l'usage était général à l'époque où il écrivait, et qu'un caprice de la mode menace de ressusciter aujourd'hui.]

Une - douce chaleur- , en dilatant les solides, peut aider au développement d'un sein virginal. Une belle gorge aime à braver demi-nue l'action d'une température modérée. Mais le froid est son ennemi mortel. Qu'elle en évite soigneusement les rigoureuses atteintes; ou bientôt, au lieu de cette élastique fermeté qui fait le premier charme d'un sein de lys, elle n'offrira plus au doigt délicat de l'amour, qu'une solidité squirreuse, éternel écueil des désirs.

Ce sein trop humble n'ose, dites-vous, se montrer au jour. Eh bien! connaissez donc les secrets du génie. Le - fluide électrique- commande à la foudre même; il peut, à la voix d'un praticien habile, imprimer aux vaisseaux sanguins, une turgescence favorable. Souffrez, mesdames, qu'on vous - magnétise- : le docteur Mesmer n'a point d'égal dans l'art de donner à certains charmes une expansion délicieuse.

Le malade résiste-t-il à la - verge- électrique, à la magie du - baquet- ; la mécanique vient pour vous au secours de la physique. Que dans sa double cavité, une officieuse - ventouse- embrasse, sans les blesser, vos deux globes d'albâtre. L'air ainsi raréfié, hâtera sans douleur le développement de la gorge rebelle.... C'est peu: un contact indiscret vient-il à déformer par accident le bouton de vos roses jumelles? retournez, mesdames, à l'heureuse - ventouse- : le bouton ranimé reprendra bientôt sa forme et sa fraîcheur.

Belles sans expérience, vous qui pleurez ingénument à votre quinzième année, l'absence du plus doux attrait dont se pare un buste féminin, consolez-vous! il n'est point de mal sans remède. Plus d'une prêtresse de Vénus tient magasin de - seins postiches- . Vous pouvez avoir à vil prix la plus belle gorge du monde, dans une paire de - cartons bombés- .

Et vous, honneur de votre sexe, femmes intéressantes qui voulez unir en même temps le plaisir d'être épouses et l'orgueil d'être mères, ne craignez rien: à l'aide d'une petite ruse, on est maintenant à la fois et - nourrice- et - jolie- . Déjà l'oeil marital commence-t-il à lire avec peine les ravages de l'allaitement sur un mamelon déprimé? voyez la - gomme élastique- se façonner pour vous en chapeau complaisant[16]. L'aiguille l'a criblé tout exprès de légers tuyaux capillaires, pour fournir un libre passage au lait nourricier. Sous la - forme- couleur de rose dont il est hermétiquement couvert, le sein maternel cache ainsi sans péril sa passagère laideur; et, par cette innocente imposture, il satisfait à la fois la nature et l'amour.

[Note 16: Ce - chapeau- s'appelle, en termes techniques, - bout de sein- .]

De graves professeurs d'- hygiène- ne voient de salut pour les belles gorges, que dans un régime d'anachorète. A les entendre, il n'est pour nos Vénus qu'un moyen sûr de conserver leurs charmes: c'est de n'en faire aucun usage[17]. Le jeûne, selon eux, est encore une recette unique: pour éterniser la beauté, vive (disent-ils) l'art de mourir de faim.

[Note 17: Comme si la gorge la plus - respectable- ressemblait aux cantiques de feu Pompignan dont Voltaire a dit quelque part:

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.]

Quant à nous, indulgents casuistes, nous sentons combien la chair est fragile. Cette - abstinence- surnaturelle n'appartient qu'aux purs esprits; - de tout un peu- , c'est la devise des corps. Le plus grand des philosophes, Épicure, fut par excellence l'apôtre de la volupté, et notre rigorisme,

mesdames, ne vous défend que l'excès.

Ainsi, bien que l'eau soit, d'après Hippocrate, la boisson conservatrice des belles formes, nos ordonnances moins rigides vous permettent l'usage modéré des liqueurs[18]. Nous n'aurons pas la cruauté d'interdire aux dames le café du matin[19]; mais que le sucre et le lait adroitement mélangés, lui servent toujours de correctif. Funeste au système nerveux, l'abus du - café à l'eau- a desséché plus d'un joli sein[20].

[Note 18: Même spiritueuses et fermentées: le - trop- seul est de trop.]

[Note 19: Il y aurait presque autant d'inhumanité à défendre au beau sexe le - thé au lait- ; ainsi, nous lui en permettons l'usage, d'autant plus que l'habitude qui, comme on sait, est une seconde nature, a mis, grâce à la mode, presque tous nos estomacs - à l'anglaise- .]

[Note 20: Quelle que soit notre indulgence, nous devons en conscience inviter les poitrines délicates à substituer à l'usage du - thé- et du - café- , celui du - chocolat- ou du - cacao- . Les liqueurs proprement dites peuvent être, dans le même cas, remplacées avec succès par le vin et la bière; mais le vin doit être - généreux- , et la bière de bonne qualité. Parmi les aliments les plus amis de la - gorge- sont les végétaux, les substances - amylacées- , riz, truffes, etc. Les ragoûts trop épicés ne sont pas sans périls; ainsi que les acides, ils minent l'embonpoint, et produisent enfin la maigreur, hideuse ennemie de la beauté.]

Pourquoi faut-il que le plaisir ait aussi ses regrets? Sexe enchanteur! quel feu n'allume pas dans nos sens le seul aspect de tes pommes de neige. Il nous faudrait mourir, si les flammes dont tu nous consumes ne te brûlaient toi-même! Ah! pour le bonheur de l'homme, succombe quelquefois aux douces tentations que tu fais naître! mais, pour l'honneur de tes charmes, résiste plus souvent encore à l'attrait du désir! La fleur des champs que le papillon se plaît à baiser, s'effeuille enfin sous l'aile de l'insecte brillant: ainsi la fleur d'un beau sein finit par se faner sous les caresses d'un indiscret amour. La rose de la volupté ressemble à Titon dans les bras de l'Aurore: chaque baiser la vieillit d'un lustre[21], et le bouton du matin, le soir n'est plus qu'une épine[22].

[Note 21: En profonds commentateurs, n'oublions pas de dire ici: «Il y a lustre et lustre; le lustre vulgaire est de cinq années, celui de la rose est de cinq minutes.»]

[Note 22: C'est ce qui fait dire à je ne sais quel poète, en parlant de je ne sais quelle nymphe:

Lise, à quinze ans, avait un sein superbe;  
La pauvre Lise, à vingt ans, n'en a plus.  
Pourquoi, dit-on?- C'est qu'aux chemins battus  
On ne vit jamais croître l'herbe.]

Vous, dont la fougue égarée poursuit la jouissance au péril de vos charmes! ah! du moins, quand vos sens sont calmés, hâtez-vous de réparer en secret les outrages du plaisir. Autrefois tributaires du génie monacal, la botanique et la chimie opposaient au développement des gorges nonnettes le froid - nénuphar- et le mystique - agnus castus- . Libres aujourd'hui, ces deux sciences aiment à préparer de concert d'utiles restaurants aux seins débilités. Connaissez l'art des - frictions- réparatrices. Elles entretiennent dans sa fraîcheur le satin de la peau; elles rendent aux formes



affaissées leur souplesse et leur ressort; par elles, les lys disparus sous le feu du baiser, ont retrouvé bientôt leur première blancheur. Salut, savante Tolleret[23]! La renommée de tes - pommades- a volé des bords de la Seine aux rives du Mississipi. Le sein de la belle Poppée[24] n'eut jadis pour ressource que le - bain de lait d'ânesse- ; les gorges égyptiennes ne connaissent que - l'hermodacte- [25]. Mais ces recettes merveilleuses, les tiennes les ont éclipsées. C'est à ta voix que, pour la sécurité d'un sein galant, l'olive et l'amande offrent à la fois leur huile adoucissante; que la pimprenelle et la rose prodiguent leur essence aromatique; que la cannelle et la fleur d'orange s'unissent à la crème en pâtes odorantes, et s'étendent en - masque- officieux[26] sur plus d'un sein décrépité.

[Note 23: Madame Tolleret, célèbre par ses découvertes dans l'art de restaurer les gorges, du temps de Mercier.]

[Note 24: Poppée, impératrice romaine, seconde femme de Néron. Sa Majesté tigre éventra d'un coup de pied sa royale épouse, sans respect pour sa belle gorge.]

[Note 25: L'hermodacte est l'- iris tuberosa- des botanistes.]

[Note 26: Nous ne parlons point ici par métaphore. La grande toilette exige aujourd'hui deux masques; un, comme on sait, sur le visage, l'autre sur la poitrine.]

Non, tu n'auras point fait d'ingrates, ô toi, dont le génie tutélaire a bien mérité des gorges! Permits que leur chantre, en terminant leur éloge, te proclame leur bienfaitrice. Un grain de leur encens t'est dû. Puisse ton nom briller désormais en lettres d'or dans les fastes de la beauté! Puisse, éternisée par la reconnaissance féminine, ta mémoire ne périr qu'avec le dernier téton!

## CHAPITRE IX. RECETTES VIRGINALES

### **MOYENS A EMPLOYER POUR EFFACER LES RIDES ET DIMINUER L'AMPLEUR DU VENTRE ET DE LA GORGE ET DE LA FAIRE CROÎTRE A CELLES QUI SONT PRIVÉES DE CE BEL ORNEMENT.**

Quelquefois, après la grossesse, la gorge et le ventre restent flétris et plus volumineux. L'art offre ici plusieurs moyens: ils sont ou mécaniques, ou thérapeutiques; les premiers consistent dans l'application de bandelettes pour le sein, et de larges bandes sur le ventre, aussitôt après les couches, avec la précaution de les resserrer graduellement, pour laisser à l'organe de la génération les moyens de contraction qui lui sont alors nécessaires. L'habit européen est, à cet effet, plus favorable aux femmes que la veste asiatique qui, ne contenant point les intestins, permet à la texture molle de leurs enveloppes, d'acquérir des dimensions énormes. Plus soigneuses de leur gorge et de leurs pieds, les Géorgiennes, les Otaïtiennes, les Chinoises, les Bayadères captivent leur gorge enfantine dans un étui, qu'elle ne peut dépasser[27], et emprisonnent, dès le berceau, dans une - babouche- étroite, leur pied qui ne s'accroît que très-peu. On a ridiculisé ce goût fondé cependant sur quelque raison. En effet, une main calleuse, un pied plat et long annoncent une basse extraction, une vie exercée aux travaux les plus rudes, tandis qu'un pied mignon, présage flatteur d'attraits plus cachés, semble être le résultat d'une éducation soignée: et ne fît-on que retracer cette fameuse Rhodope, déjà citée par nous, dont le joli soulier, emporté par un aigle et tombé à Memphis, dans le bain du roi - Psammétique- , fit marcher son petit pied à si grands pas vers la fortune, et valut à Rhodope les honneurs du trône; on avouera qu'on a quelque droit à placer ce genre d'attrait parmi ceux qui exercent sur l'homme un grand empire.

[Note 27: Nous n'avons point en France le bois mobile et léger dont se servent, pour cet usage, les Bayadères, mais nous pouvons le remplacer avec avantage par la gomme élastique, qui, par sa flexibilité et sa légèreté, ne peut froisser ni déformer les contours qu'elle serait destinée à faire éclore. On connaît à présent le moyen de dissoudre cette gomme ou plutôt ce - gluten- animal.]

On a vanté la mélisse pilée et appliquée sur la gorge, et l'arbrisseau de Vénus, le myrte, s'honore d'offrir aussi un moyen de faire disparaître les traces du culte qu'on rendit à la divinité auquel il est consacré. En général, les sumacs (- rhus coriaria- ), les chênes (- quercus ilex- ), les épines, les arbousiers et tous les végétaux styptiques contiennent un - tannin- très-propre à cet usage.

Enfin, le médecin des dames[28] dit:

- Si mulierum sinus pudoris sit nimium dilatatus, quod accidit tùm propter partus, tùm propter frequentes coïtus, debent mulieres tunc uti sequentibus remediis- [29]:

Prenez, dit-il, noix de galle encore vertes, faites-les bouillir dans du vin avec quelques clous de girofle, trempez-y un linge et appliquez.

[Note 28: Le Camus, homme grave, érudit, et qui s'honora cependant de tracer l'hygiène de la

beauté sous le nom d'Abdeker.]

[Note 29: On pourrait nous reprocher nos citations latines, celle-ci s'excuse d'elle-même, et les mères prudentes nous en sauront gré; quant aux autres, nous avons ménagé, aux jeunes agréables du jour, l'occasion de se montrer, auprès des belles, érudits à peu de frais.]

Ou bien: alun, sang-dragon, gomme arabique, suc d'acacia, feuilles de plantain, de renouée, de tormentille, fleurs et fruits de grenadier, capsules de glands, sorbes non mûres, roses de Provins, faites bouillir dans du vinaigre, et appliquez au moyen de compresses.

Ou: quatre onces d'huile d'amandes amères, une once de cire blanche; faites fondre au bain-marie; ajoutez deux gros d'alun, une once de suie et un gros d'orcanette, vous avez une pommade styptique[30]; ou, enfin: alun, une once, acide vitriolique, demi-gros; faites fondre dans quatre onces de vinaigre et quatre onces d'eau de plantain ferrée; ajoutez deux onces d'esprit de vin et servez-vous-en, mais avec discrétion, pour imbiber, avec une éponge, certaines parties qui laisseraient des preuves non équivoques de fécondité, ou au moins, comme disait Fontenelle, que l'amour avait passé par là- .

Un moyen plus simple et non moins efficace, c'est d'extraire le tannin, en versant de l'eau sur du tan en poudre dans un appareil semblable à celui des salpêtriers. Cette eau, en traversant le tan, lui enlève une portion de son principe styptique; versée sur du nouveau, elle en dissout une autre quantité, et ainsi de suite jusqu'à ce que le tan soit plus disposé à lui en enlever qu'à lui en céder; alors la concentration est parfaite, et on l'emploie comme les décoctions ci-dessus prescrites; mais tous ces moyens ne peuvent que succéder aux compressions graduelles des bandes à sec, et longtemps après que tous les résultats de couche sont terminés, ou bien on courrait le risque d'une suppression souvent mortelle et toujours douloureuse. Enfin, avec les mêmes précautions, les bains froids et répétés offrent le plus sûr comme le moins dangereux de tous les topiques.

[Note 30: Cette pommade rappelle l'aventure assez plaisante du jeune abbé de Fl..., qui, en ayant trouvé sur une toilette et ayant les lèvres gercées, les en frota innocemment et sans penser à mal, mais avec un tel succès, que le matin, en s'éveillant, il ne pouvait ouvrir la bouche. Pareille aventure arriva également à M. le comte de Rochefort. Voici comment il la raconte dans ses - Mémoires- . Mlle de Menneville, fille d'honneur de la reine mère, ayant demandé à ce dernier un habit d'homme, en secret:

«Je le lui portai dans sa chambre. Mais comme il n'y avoit personne pour le recevoir, je le mis sous son lit où elle m'avoit dit de le mettre, et m'en fus causer avec la bonne femme Mme du Tilleul, sous-gouvernante des filles, qui étoit de mes bonnes amies. Comme toutes les chambres des filles, ou, pour parler plus juste, toutes les loges étoient ouvertes, car elles ressembloient proprement à celles des comédiens, j'aperçus, en me promenant avec elle, sur une toilette, des peignes, une boîte à poudre, et tous les autres ingrédients qui servent à l'ajustement d'une fille, et niant remarqué entr'autres choses une petite boîte de pommade, j'en voulus prendre pour me frotter les mains que j'avois un peu rudes. Je la trouvai toute d'une autre couleur que celle de l'ordinaire, ainsi croiant qu'elle pouvoit servir aux lèvres, où j'avois un peu mal, j'en mis assez imprudemment. Mais je ne fus pas longtemps à m'en repentir, au même temps mes lèvres me firent un mal enragé, ma bouche se rétrécit, mes gencives se ridèrent, et quand je vins à vouloir parler, je fis rire tellement Mme du Tilleul, que je jugeai qu'il falloit que je fusse bien ridicule.

Ce qui fut le pis fut que je ne pus presque articuler aucune parole, et, courant promptement à un miroir, je me fus regarder, et me fis tant de honte à moi-même, que je m'enfuis pour me cacher. En m'en allant je trouvai M. le duc de Roquelaure qui entroit pour venir faire la cour à quelqu'une des filles, et étant tout étonné de me voir de la sorte, il me demanda qui m'avoit mis en cet état. Je lui contai naïvement mon infortune, à quoi il me fit réponse, en se moquant de moi, que je n'avois que ce que je méritois, qu'à mon âge je devois savoir qu'il y avoit de toutes sortes de pommade; que celle que j'avois prise n'étoit ni pour les mains ni pour les cheveux, et qu'elle étoit un peu plus rare. Il me quitta après s'être ainsi raillé de moi, et s'en allant dans la chambre de la reine-mère, il lui fit sa cour à mes dépens. Aussitôt tout le monde accourut pour me voir, et voiant que j'avois aprêté manière de rire, j'en aurois ri, tout le premier, s'il m'avoit été permis d'ouvrir la bouche. Cette aventure fut le sujet de l'entretien de toute la cour, pendant plus de huit jours, et on le manda même à Nantes, où le roi étoit, qui pour être si sérieux ne put s'empêcher de rire. Pour moi, j'en avois tout autant d'envie que les autres quand je pensois à cet accident, mais quoi que je m'étuvasse la bouche d'eau fraîche, et tantôt de vin tiède, il n'y eut que le temps qui m'aporta du soulagement.»]

### **POMMADE VIRGINALE DITE A LA COMTESSE.**

Sulfate de zinc 40 gr.  
Noix de galle )

> 20 gr.  
Noix de cyprès )

Écorce de grenade )  
Feuilles de myrte > 30 gr.  
Sumac )

Mélangez ces substances pulvérisées avec quantité suffisante d'onguent rosat. Cette pommade a la propriété de resserrer le sphincter ou muscles constricteurs de la vulve et du vagin trop relâchés.

- Formulaire magistral.-

On doit d'ailleurs scrupuleusement observer que tous ces topiques, lotions ou pommades, ne doivent jamais s'employer pendant le tribut lunaire, ou toute autre hémorrhagie utérine; et qu'ils ne sont suivis du succès désiré, qu'en s'imposant la sagesse la plus austère. La femme déjà trompée, et qui s'exposerait encore à l'être, n'est plus digne de notre intérêt, et du motif bien pur qui nous anime à consoler son sexe des injustices du nôtre.

Quant au moyen de s'opposer au développement excessif de la gorge, l'art offre des procédés certains pour réprimer ce luxe de la nature, de même qu'il en présente pour la forcer à accorder ses dons à celles envers qui elle s'est montrée trop avare en ce point; et nous croyons faire plaisir à nos lectrices, en publiant, en leur faveur, le manuscrit suivant, trouvé dans les décombres du délicieux château de - Crécy- , bâti pour la belle - Pompadour- , qui paraît avoir profité de la recette qu'il contient. On sait qu'elle n'obtint que fort tard, le genre d'attrait dont il s'agit ici. On pardonnera à l'auteur ses peintures un peu vives en faveur de son motif.

«Vous m'ordonnez, madame, de consulter l'oracle d'Épidaure, pour ajouter à vos attraits ce que vous seule y trouvez à désirer: que peut, en effet, demander aux dieux, celle qui réunit à la majesté, la douceur; à l'élégance des formes, la régularité des traits; enfin, à l'air imposant de la reine des dieux, la fraîcheur des bergères du Mont Ida? Heureux disciple d'Esculape, je suis appelé, par votre confiance dans mon art, à embellir la beauté même: plus occupé de mon bonheur qu'effrayé de ma témérité, je vais tenter d'unir à vos attraits des charmes nouveaux; et j'ose croire au succès, puisque vos beaux yeux m'encouragent d'un regard.

«Dans ce siècle fortuné, où, renonçant au vain luxe des mots, les savans s'occupent avec succès des choses, on applaudit au novateur heureux qui soulève le voile de la nature, pourvu qu'il en obtienne une réponse.... On veut même que les oracles qu'il surprend à l'antique déesse soient précis, et l'on pardonne à la nudité de ses expressions, pourvu que son but soit moral, c'est-à-dire, tende à la perfection, au bonheur de l'humanité. J'ose donc essayer, madame, de vous apprendre l'art d'acquérir ce nouvel attrait qui fera de vous le modèle de la beauté, et donnera à nos jeunes Françaises la confiance de vous imiter; cet attrait qui anime le poète, enflamme le peintre, ravit le sculpteur, inspire le musicien, et fait délirer depuis le simple cultivateur sous le chaume, jusqu'au grave philosophe au sein de ses livres poudreux; cet attrait, dont les fières amazones consentaient à sacrifier la moitié pour gagner en adresse ce qu'elles perdaient en appas; cet attrait, dont la pomme de Paris n'offrait qu'une imparfaite image, et qui la fit tomber de ses mains; enfin, cet attrait qui date des premiers jours du monde, si c'est par lui qu'il faut expliquer cette autre pomme plus fatale, auquel le genre humain doit, dit-on, la perte du bien et la connaissance du mal.

«S'il est recherché par les hommes, les femmes s'honorent de l'offrir à nos yeux, c'est l'aiguillon du plaisir, le prélude du bonheur!... C'est le secret de ce don charmant que, sans m'arrêter à le dépendre, je voudrais conquérir pour les femmes qui en sont privées, et quoique ce ne soit point une fiction, c'est dans la fable que je puiserai la leçon que je viens vous offrir.

### **LA COUPE D'HÉBÉ (ALLÉGORIE).**

«Hébé, trop jeune encore, ne comptait que quatorze printemps: le lys et la rose se disputaient ou plutôt se partageaient l'honneur de nuancer son teint.... de grands yeux bleus, où déjà se peignait l'amour sans qu'elle s'en doutât, s'ouvraient lentement sous de noires et longues paupières; un front uni, un nez droit, une bouche de la couleur et de la forme d'un bouton de rose qui s'entrouvre, une haleine qui en avait le parfum, des dents d'un émail opalin, de charmantes fossettes offrant des niches à l'amour indécis[31], un col blanc et onduleux, une taille et flexible et légère, des bras arrondis, des doigts délicats; enfin de petits pieds effleurant à peine les parvis de l'olympé.... Hébé avait tout en partage, et les dieux, auxquels elle versait le nectar dans la coupe de l'immortalité, étaient plus enivrés de ses charmes que de sa liqueur éthérée.... elle réunissait tout.... tout? non.... quelque chose manquait à ses charmes, et ce fut l'orgueilleuse Junon qui s'en aperçut. Hébé entraînait dans cet âge où la nature indécise semble n'avoir qu'ébauché son chef-d'oeuvre. Offrant également les attraits des deux sexes, elle n'avait point encore reçu ce double présent qui décèle une vierge et que caresse l'oeil furtif de l'amant timide.... Le dieu de la foudre lui-même, souriant à la remarque de l'auguste Junon, témoigne le désir de voir Hébé parfaite.... Il dit, et fils aussi soumis que galant époux, Vulcain prend la coupe des mains d'Hébé; il en couvre l'un des hémisphères du sein de Vénus, et l'arrondit sur ce modèle à la vue des dieux frémissants d'envie et de volupté. Sous son léger marteau le métal docile s'étend, se contourne, se

creuse, et façonnée de même sur le second hémisphère de la belle déesse, naît une seconde coupe. Le dieu de Lemnos les place sur le sein d'Hébé qui, ainsi parée, ressemble à la chaste Pallas; bientôt sous ces deux coupes protectrices son sein s'élève, un double mont bondit, et sa gorge s'accroît sans dépasser ces heureuses limites. Les dieux applaudissent.... Cette ingénieuse invention passa jusqu'en Grèce; l'Inde s'en fit honneur, mais elle se perdit comme tous les usages antiques et fut conservée par les seules Bayadères.... Ces coupes amoureuses furent réservées pour les banquets des dieux, et ce sont elles qui, remises depuis aux mains d'Hébé, désaltèrent encore les fortunés habitants de l'Empyrée, et leur inspirent les désirs, l'espérance et la joie en leur rappelant le moule heureux sur lequel elles furent arrondies.

[Note 31: Portrait exact de Mme de Pompadour.

«Ainsi qu'Hébé la jeune Pompadour  
A deux jolis trous sur la joue,  
Deux trous charmans où le plaisir se joue,  
Qui furent faits par la main de l'Amour.»

- OEuv. de Bernis.- ]

«C'est ce prodige de la mythologie que l'art veut reproduire pour vous, belles, à qui il ne manque que cet attrait pour être accomplies, et vous aussi pour qui sa possession excusera l'absence des autres.

«En drapant légèrement les formes imparfaites de votre douce amie, jeunes époux, imitez le disque rond de Phébé; échancrez[32] l'étoffe en dessinant les contours absents des attraits que vous désirez; que votre main utilement caressante et instruite à la volupté par le dieu de Délos, sache promener des doigts mobiles sur l'aréole de ce sein non encore développé[33]; que de fréquentes titillations fassent frémir ses fibres; bientôt la papille se gonfle, et les esprits appelés par ces douces frictions enflent les muscles qui, profitant d'une liberté inconnue, se frayent une route nouvelle; une lympe nourricière baigne les glandes qui se dilatent; le réseau éclatant et poli qui les renferme, participant de l'éréthisme général, s'arrondit sous les doigts créateurs: comme la fleur, condamnée à périr sous les glaçons de l'hiver, se développe et naît au jour, sous le verre diaphane, et sous les douces influences d'une chaleur factice; de même les sucS élaborés sous la main de l'époux fortuné s'accumuleront en dessinant les voluptueux contours des beaux modèles que nous a transmis le ciseau des Phidias et des Praxitelle.

[Note 32: Ce vêtement couvre trop le nu, il faut l' échancre- davantage.

- Pygmalion- , scène lyrique. J. J.]

[Note 33: Quant aux jeunes vierges à qui la décence interdit le secours d'une main caressante, il est un moyen qu'elles pourront employer sous l'oeil d'une mère flattée d'ajouter à leurs perfections, sans admettre un tiers dans leur confiance; le voici: appliquez sur la place de la gorge un hémisphère en bois léger et creux ou en gomme élastique et percé à son milieu, à peu près comme les ventouses de verre, dont se servent les jeunes accouchées pour aspirer le lait; à l'orifice s'adapterait un tube de verre ou un tuyau de gomme élastique, au moyen duquel une succion plusieurs fois répétée, chaque jour, finirait par développer l'attrait tant souhaité.

- Note du manuscrit.-

Un de nos amis qui, dans son voyage en Égypte, a su à la fois faire des observations sur l'art de guérir et sur les moeurs, nous assure que les femmes de ce pays se servent, avec succès, pour la même intention, de la mie d'un pain arrondi, façonnée au contour de la forme que l'on désire, et appliquée encore chaude sur le sein. Cette substance, dit ce savant que réclame avec honneur la chirurgie française, porte en elle un principe végéto-animal, qui, développé par le calorique, pénètre rapidement le sein, excite l'érection de ses papilles nerveuses, gonfle le système glanduleux, et y cause un ferment, un prurit voluptueux, bientôt suivis du développement successif de l'appareil mammaire et du tissu cellulaire qui le recouvre. C'est ce même principe vireux qui agit si énergiquement comme dérivatif de l'humeur goutteuse aux extrémités inférieures, en appliquant du - levain- à la plante des pieds. On pourrait activer ce moyen par de légères frictions d'huile très-volatile sur le sein, et d'une lotion astringente sur les parties qui l'environnent; au reste, le volupté fait éclore la gorge, comme le printemps fait éclore la rose, et tous les praticiens connaissent la correspondance de l'- utérus- au sein.]

«L'une des coupes fameuses dont il s'agit ici, madame, s'est perdue, ou plutôt aimons à croire que les dieux l'ont retirée pour conserver le type du beau, s'il se trouvait perdu sur la terre; l'autre est célèbre par ce banquet où l'amoureuse Cléopâtre fit publiquement aux yeux extasiés d'Antoine, non la fastueuse expérience de dissoudre une perle dans un breuvage qui n'eût pas épargné l'organe complice de sa forfanterie, mais celle bien plus merveilleuse de l'exacte application de ce moule divin, sur sa gorge ravissante. Elle orne aujourd'hui un - Musæum- fameux en Europe, et nous pourrions la consulter pour donner à vos formes le degré d'extension avoué par le goût, si vous accordez à mes avis le droit de concourir à la naissance de l'attrait dont vous désirez la possession. Je dois vous dire enfin, madame, que c'est de l'abus des moyens que je viens de vous indiquer qu'est né un singulier usage, chez les femmes turques, dont les époux, par je ne sais quel goût bizarre, préfèrent une gorge volumineuse et tombante, et qui, pour se procurer ce double - agrément- , usent avec excès des bains chauds et du - massément- , opération inconnue en Europe. Ce n'est, certes, pas à cette espèce de perfection que je désire vous voir atteindre, et la nature heureusement vous a formée de manière à ne pas satisfaire les inclinations turques; mais l'art hippocratique offre encore des ressources aux femmes dont l'accroissement de la gorge aurait besoin d'être prévenu, et c'est dans le même moyen qui favorise son développement qu'elles trouveront celui de sa répression. Les belles favorites du commandeur des croyants, les Circassiennes, les Géorgiennes, les Mingréliennes, opposent, dès l'âge de douze ans, à leur gorge naissante, un léger rempart de bois de santal qu'elle ne peut franchir; et ce genre d'attrait acquiert chez elles, par la compression, une fermeté que l'on rencontre difficilement chez les femmes des autres peuples.

«Pardonnez, madame, ces détails que la nature de votre demande a rendus nécessaires, et puisse l'application de cette théorie ajouter encore, s'il est possible, aux charmes qui ont mérité l'hommage d'un autre Jupiter. Puissé-je alors aussi, jeune encore et médecin peu connu, obtenir par mes soins votre entière confiance, et par le succès de mes recettes, le triomphe d'une nouvelle Hébé; dût une moderne Junon accabler de sa persécution[34] l'inventeur satisfait de sa réussite.»  
D.M.V.S.M.

[Note 34: La belle Pompadour suivit le conseil du jeune docteur, elle acquit en effet l'attrait qui manquait seul à ses charmes, et ouvrit, par reconnaissance, à son médecin une carrière qu'il

parcourut avec éclat.

Si l'on trouve ce fragment un peu libre, accusons-en plutôt nos mœurs que l'auteur qui vivait dans un temps où le Français se scandalisait plus des actions que des écrits; il pense maintenant tout le contraire, et l'on ferait aujourd'hui le procès de - Vénette- , - Tissot- et - Montesquieu- s'ils publiaient l'- Onanisme- , le - Tableau de l'amour conjugal- et le - Temple de Gnide- ; en sommes-nous plus chastes et plus vertueux? l'interprétation que l'on donnera à cet article répondra à cette question. Au surplus, nous protestons de la pureté de nos motifs, et nous n'avons point écrit pour les - Tartuffes de mœurs- , mais pour cette belle moitié du genre humain qui ne connaît de mal que celui que les pervers lui enseignent.]

Nous ne pouvons mieux terminer ce chapitre qu'en rapportant l'anecdote suivante, qui en est le corollaire.

Sous Louis XIV, le supplice de la Brinvilliers fut un exemple insuffisant pour arrêter les empoisonnements. Une - chambre ardente- fut instituée pour juger de ces crimes. L'arrestation et le procès de la Voisin firent découvrir dans les papiers de cette dernière, une foule de lettres qui compromettaient des gens de la plus haute condition. La Voisin était accusée d'avoir vendu des poisons, des charmes, et divers secrets magiques pour se faire aimer. La duchesse de Foix avait été arrêtée sur la déposition d'un simple billet d'elle trouvé chez la Voisin, et dont le sens était plus obscur que propre à baser une accusation. Louis XIV, ne voulant pas que sur un indice si léger une dame de haute distinction fût emprisonnée, se réserva de l'interroger lui-même dans ses cabinets, où elle fut conduite avec son propre carrosse par le capitaine des gardes en quartier.

«Reconnaissez-vous ce billet, madame la duchesse? lui dit Sa Majesté d'un ton sévère, mais doux.

- Sire, il est de ma main; je ne puis ni ne veux le nier.

- A merveille! Maintenant dites-moi, je vous prie, avec la même franchise, ce que signifient ces mots: - Plus je frotte, moins ils poussent- .

- Ah! sire, s'écria la duchesse en se jetant aux pieds du roi, daignez m'épargner un tel aveu.

- Je ne le puis, madame, songez que je vous appelle devant moi pour vous sauver un affront public; ce motif me donne tous les droits à votre confiance, et dans l'intérêt de votre honneur je vous ordonne de parler.

- J'obéirai, sire! reprit en tremblant Mme de Foix, rouge jusqu'aux yeux.... Depuis deux ou trois ans je m'aperçois que mon mari me néglige après m'avoir souvent reproché un défaut... non, jamais je n'oserai achever....

- Continuez, duchesse....

- Il est des charmes, reprit l'accusée, dont la nature se montre prodigue envers des femmes, avare envers d'autres....

- Poursuivez, je vous prie.



- Eh bien! sire, mon mari n'aime que les dames auxquelles la nature a prodigué....
- Prodigué quoi?
- Ce qui excède les belles proportions dans Mme de Montespan et manque à Mme de La Vallière... comme à moi, sire....
- Ah! m'y voici, s'écria Louis XIV en s'excusant d'un défaut trop prolongé de pénétration.... Et je vois, poursuit le monarque interrogateur, que vous aviez demandé à la Voisin....
- Une pommade dont elle disait des merveilles, ajouta Mme de Foix en baissant les yeux.
- Cependant - plus vous frottez, moins ils poussaient- .
- Hélas! oui.
- C'était un malheur; mais ce n'était pas un crime, et je suis enchanté, duchesse, de vous avoir épargné la honte d'un tel aveu devant la - chambre ardente- . Je vous rends le malheureux billet qui vous causa deux heures d'inquiétude; retournez tranquillement à votre hôtel. Je ne vois de coupable ici que l'époux qui délaisse une femme aussi jolie que vous; je veux en toucher quelques mots au duc. Il est un moyen plus heureux que celui dont vous avez fait l'essai pour obtenir de la nature elle-même ce que vous recherchiez par artifice; nous en causerons avec votre mari, et j'espère qu'il l'emploiera.»

## **ÉTUDE PHYSIOLOGIQUE SUR LES MAMELLES OU SEINS.**

Les mamelles (- mammæ- , des Latins; - mastoi- , des Grecs; - poppa- , en italien; - teta- , - ubre- , en espagnol) subissent les mêmes phases dans leur développement, que les organes essentiels de la reproduction. Elles sont peu apparentes dans le jeune âge et ne commencent à prendre le développement qu'elles doivent acquérir que lorsque l'appareil génital est apte à perpétuer l'espèce; et comme ce n'est que chez les individus femelles qu'elles parviennent à leur état complet, elles ne présentent pendant les premiers temps de la vie aucune différence chez l'un et l'autre sexe.

C'est donc vers l'époque où la femme devient apte aux plaisirs de la maternité, que les seins commencent à acquérir tout le développement dont ils sont susceptibles, ainsi que les formes gracieuses qui en font un si brillant ornement: avant la puberté, ils n'en forment que le noyau et se flétrissent après le temps de la faculté de reproduire. Cependant il n'est pas sans exemple de voir des jeunes filles encore loin de cette brillante époque, offrir des mamelles parfaitement conformées et susceptibles de fournir du lait. Les auteurs rapportent, à cet égard, des exemples fort curieux; mais tous tendent à prouver que ce développement précoce fut toujours le résultat d'irritations exercées sur le mamelon.

Le développement des mamelles se fait ordinairement en raison de celui des organes spéciaux de la génération, en sorte que la bonne conformation des seins peut, en général, servir de mesure à celle de ces derniers. Ainsi, l'homme qui recherche dans la femme, non-seulement ce qu'elle peut

offrir de gracieux, mais encore tout ce qui peut dénoter une grande puissance génératrice et un vif sentiment de l'amour, est-il toujours enthousiaste d'un beau sein. A peine la femme, la plus accomplie sous tous les autres rapports, peut-elle éveiller en lui le moindre sentiment de volupté, si elle ne se trouve pourvue de ce superbe ornement. Cependant, on voit quelquefois des femmes dont les parties sexuelles sont parfaitement développées et propres aux plaisirs ainsi qu'à la propagation, quoiqu'elles n'offrent que quelques traces de ces organes, tandis que d'autres, avec le sein le plus volumineux, ne sont nullement accessibles aux désirs voluptueux ni aptes à la génération.

C'est évidemment en vertu des liens de l'étroite sympathie qui unissent les seins et les organes sexuels, que s'opère le développement simultané.

Les mamelles sont situées au milieu de la poitrine, l'une à droite et l'autre à gauche, directement sur les muscles pectoraux; elles sont au nombre de deux: il est rare de trouver des femmes qui en aient trois ou quatre donnant toutes du lait. Cependant, les annales de la science citent un grand nombre de femmes et même d'hommes multimammes; le plus souvent, le nombre des mamelles est porté à trois: deux présentent la position et le volume ordinaires, et la troisième est située sur la ligne médiane, un peu plus bas que les deux autres, ou bien au-dessous de l'une d'elles à droite ou à gauche. Lorsque la mamelle surnuméraire est médiane, elle reste ordinairement peu volumineuse, même pendant l'allaitement; les mamelles surnuméraires latérales diffèrent au contraire fort peu des mamelles normales et peuvent, comme elles, fournir du lait. Lorsqu'il existe quatre mamelles, elles sont ordinairement bilatérales et placées comme les mamelles abdominales des animaux, l'une au-dessous de l'autre; cette disposition est moins commune que la précédente, et la présence de cinq mamelles est plus rare encore. Percy n'en rapporte qu'un seul cas observé par M. Gorre. Ce cas fut présenté par une femme valaque trouvée, en l'an VIII, parmi les nombreux prisonniers faits à l'armée autrichienne et qui ne tarda pas à périr de froid et de misère. Sur les cinq mamelles de cette femme, quatre étaient très-saillantes, disposées sur deux rangs, gonflées et pleines de lait; la cinquième était médiane et située à cinq pouces de l'ombilic; elle n'était pas plus volumineuse que celle d'une fille impubère.

On a aussi constaté que des mamelles surnuméraires pouvaient se présenter sur d'autres points du corps; ainsi, M. Robert a fait connaître le fait d'une femme multimamme de ce genre, laquelle descendait elle-même d'une mère dont les mamelles étaient plus nombreuses que d'habitude. Mais, chez elle, la mamelle surnuméraire était placée à la partie externe de la cuisse gauche, près de l'aîne. Jusqu'à la première grossesse, cette mamelle fut prise pour un simple - noevus- ; mais à cette époque elle se développa et acquit le volume de la moitié d'un citron; l'enfant tétait alternativement l'une des mamelles pectorales et celle-ci, qu'on pourrait appeler inguinale.

Thomas Bartholin vit une Danoise qui en offrait trois, dont deux étaient placées dans leur situation naturelle, et l'autre à la partie inférieure du - sternum- , en sorte qu'elles représentaient une espèce de pyramide renversée. Tout le monde sait que la belle Anne de Boulen, épouse de Henri VIII, roi d'Angleterre, avait, outre six doigts à chaque main, trois mamelles à la partie antérieure de sa poitrine. Un moine de Corbie rapporte avoir vu une paysanne qui nourrissait trois jumeaux de quatre mamelles indistinctement, dont deux étaient situées au-devant de la poitrine, et les deux autres au dos.

Les mamelles bien proportionnées sont un des principaux ornements des femmes,

particulièrement lorsqu'elles sont accompagnées d'une gorge bien taillée et recouverte d'une peau fine. Il faut aussi qu'elles soient blanches, rondes, et médiocrement écartées l'une de l'autre; qu'elles ne soient placées ni trop haut, ni trop proche des aisselles; et enfin qu'elles ne soient ni trop grosses, ni pendantes: voilà les conditions qu'elles doivent avoir pour être belles et propres à donner de l'amour; mais ce ne sont pas les meilleures ni les plus capables de contenir le lait.

En nul endroit du corps, la peau n'est si fine, si délicate, si lisse, si douce au toucher et si blanche qu'aux environs des mamelles. Là les téguments ont acquis une telle ténuité, qu'ils sont entièrement transparents et laissent facilement apercevoir les ramuscules veineux qui serpentent agréablement dessous, notamment dans le voisinage de la portion rosée, et dont la couleur bleuâtre, en formant un heureux contraste avec la blancheur de la peau, en relève si fortement l'éclat, et donne tant de lustre à la beauté du sein. Ces globes, au reste, plaisent d'autant plus à la vue que cette belle portion de la peau est plus tendue par des glandes mammaires volumineuses, et que la femme jouit de plus d'embonpoint. Il est cependant des personnes fort maigres naturellement dont ces glandes sont si développées que, malgré cet état, elles offrent un sein solide, bien tendu, et de la plus grande beauté.

C'est à la partie centrale de chaque moitié des parois thoraciques qu'est situé le sein dans sa belle conformation. Trop dégagés en dehors et portés sous les aisselles, ces organes laissent entre eux un grand vide, peu agréable à la vue, et peuvent éprouver, de la part des bras portés en bas et surtout en dedans, des pressions plus ou moins fortes dont la fréquence nuit à leur développement, les déforme et même les atrophie. Trop rapprochés du centre de la poitrine, ils se confondent l'un avec l'autre, et de ce défaut de dégagement résulte l'imperfection de ces rotondités élégantes qui concourent tant à la beauté physique du sexe. Trop relevés vers le cou, les seins confondent leurs brillants contours avec ceux de l'épaule, reçoivent des chocs continuels des mouvements brusques de la clavicule, et sont sans cesse exposés à l'influence nuisible de l'atmosphère, dont la femme ne peut se garantir que par des vêtements grotesques et répudiés par la véritable coquetterie. Situés trop intérieurement, ils semblent rapprocher les femmes des animaux mammifères, et demandent à être relevés sans cesse par des corsets, dont la pression continuelle peut porter les plus fâcheuses atteintes à ces organes délicats.

La figure des beaux seins est ronde, et représente un demi-globe; mais les bons nourriciers, au contraire, sont avancés en dehors, et ressemblent à une poire, tels sont en général ceux des Comtoises; ce qui fait qu'ils ont de la peine à se soutenir, principalement quand ils sont pleins de lait.

On ne peut pas bien déterminer leur grandeur; elle varie suivant les nations: les Indiennes et les Siamois les ont si longs, qu'elles peuvent les jeter par-dessus leurs épaules. Ils diffèrent encore suivant les individus; quelques femmes les ont naturellement petits et d'autres gros; ces dernières sont les meilleures nourrices, pourvu qu'ils ne soient pas trop charnus. Leur grosseur dépend aussi de l'âge; ils commencent à pousser à 14 ans, ils ont alors la figure d'un demi-globe; ils sont petits, mais durs et fermes; ils grossissent à mesure qu'elles avancent en âge; ils se flétrissent aux femmes qui approchent la cinquantaine; et plus une femme vieillit, plus elle les a mous et flasques, n'y restant plus à la fin que des peaux.

Le mamelon est une petite éminence qui s'élève au milieu de la mamelle; il est d'une substance spongieuse, assez semblable à celle du gland de la verge, c'est pourquoi il se relève, se gonfle et

se roidit lorsqu'on le suce ou bien qu'on le chatouille. Il a un rapport intime avec les parties de la génération. Les mamelons se dressent et prennent part aux sensations suscitées dans l'appareil génital par le coït ou autres moyens d'excitation. Les titillations de ces boutons rosés y font naître un sentiment de volupté qui, se communiquant en un clin-d'oeil au siège spécial de la jouissance, embrase la femme et la sollicite puissamment à l'acte de la reproduction. Quels sont les moyens d'une si frappante communication entre des organes si éloignés? Quelques auteurs prétendent que ce sentiment si vif, si agréable, a été donné à cette partie afin que l'enfant y cause en la suçant un doux chatouillement, et que la femme y trouvant un singulier plaisir, elle se porte plus volontiers à donner à téter à son enfant aussi souvent qu'il en a besoin.

Il est reconnu que la succion du lait éveille des sentiments de volupté au bénéfice de l'appareil générateur. Cabanis disait que des nourrices lui avaient fait l'aveu qu'elles devaient à l'enfant qu'elles allaitaient de véritables jouissances. La solidarité des seins, relativement à l'appareil sexuel, est un fait constant; aussi la sécrétion du lait augmente-t-elle généralement sous l'influence de l'excitation de l'organe générateur. C'est le cas dans lequel était cette femme, qui voyait le lait sortir de ses seins quand son mari accomplissait avec elle l'acte du coït. On a dit aussi que l'observation avait utilisé cet acte physiologique, que, voyant les animaux se prêter avec complaisance à la manoeuvre par laquelle on leur enlevait leur lait, on avait établi, dans le but d'en augmenter la quantité, une action directe sur l'organe générateur. Hérodote rapporte que les Scythes introduisaient un bâton poli dans la vulve de leurs juments quand ils leur enlevaient leur lait. Bayeu a raconté que dans les Pyrénées les gens occupés à traire les vaches plaçaient une de leurs mains dans la vulve; enfin, s'il faut en croire Levaillant, les Hottentots soufflent de l'air dans les parties sexuelles des animaux avant de les traire.

La jeune fille devient-elle pubère, aussitôt les seins répondent à l'appel de la matrice, et cette corrélation se reproduit à chaque nouvel éveil de cet organe. Elle se moule en quelque façon sur les conditions dans lesquelles il se trouve. Dans l'état ordinaire de la vie, une action, quelle qu'elle soit, sur l'appareil générateur a toujours du retentissement dans les seins, et réciproquement. Ainsi, une sensation voluptueuse venant directement de l'utérus et de ses annexes est comprise et perçue dans les organes de la lactation; de même les sentiments lascifs peuvent trouver accès près des voies génitales en partant des seins. C'est la raison pour laquelle Hippocrate croyait que le lait venait de la matrice.

N'est-ce pas à cette corrélation, à cette excitation génésique provoquée par l'allaitement qu'il faut attribuer le fait de luxure inouï, diabolique, que rapporte M. le docteur Andrieux? Un enfant, qu'on avait pourvu d'une nourrice jeune et vigoureuse, dépérissait chaque jour. Les parents affligés cherchaient en vain la cause de cet état: on finit par la découvrir. Mais où trouver des mots pour exprimer leur surprise et leur colère, quand ils trouvèrent cette malheureuse, exténuée, délirante, avec son nourrisson qui cherchait encore dans une succion affreuse, et inévitablement stérile, un aliment que les seins auraient pu seuls donner!!! Pour parvenir facilement à son but, elle attendait que le cri de la faim se fît entendre; l'enfant, dans cet instant, ouvre la bouche comme pour chercher le sein, il saisit alors avidement le bout du doigt, ou tout corps quelconque souple et arrondi qu'on place entre ses lèvres, et exerce immédiatement sur lui des efforts répétés de succion.

Les exemples d'une pareille dépravation doivent heureusement être fort rares.

La plupart des filles élevées chez des religieuses ne peuvent, selon ces dernières, plaire au Créateur que par des imperfections. Avoir de la gorge, être belle, sont assurément deux sujets de réprobation; l'enfer, ouvert à celles qui portent un sein arrondi, attend sa proie avec impatience; c'est ainsi que s'exprime le fanatisme dans l'intérieur des maisons d'éducation religieuse.

Quelques jeunes filles, adoptant ces idées, prennent chaque jour quelques substances capables d'interrompre ou d'affaiblir la nutrition: tel est, par exemple, l'usage du vinaigre bu à jeun; en altérant les forces digestives, il arrête le cours des sécrétions ou en diminue l'énergie, d'où le défaut d'accroissement des seins avec l'amaigrissement général qui résulte de cette détestable coutume. Des remèdes aussi dangereux, ou plus violents, employés dans les mêmes vues, doivent donc être bannis sans retour, puisque ce n'est qu'en détruisant la santé qu'ils amènent le changement d'organisation qu'on souhaite.

En 1829, le docteur Récamier publia un ouvrage en deux volumes, intitulé: - Recherches sur le traitement du cancer par la compression méthodique simple et combinée.- M. Récamier, appelé souvent dans les couvents, s'est trouvé à portée d'y faire l'observation suivante:

Dans les couvents, les religieuses, dans le but de réprimer l'envahissement mondain d'une gorge trop volumineuse, compriment les glandes mammaires avec des rondelles d'amadou. Les seins, par le fait de la compression et de l'iode qui se trouve naturellement dans l'amadou, s'atrophient; mais ce que les religieuses de nos jours n'ont pas prévu, c'est que, en raison de la solidarité dont nous nous entretenons, l'appareil reproducteur profite du retrait des glandes mammaires. Or, comme le bassin est l'expression de l'état anatomique et physiologique de la matrice, il en résulte que les hanches et les muscles fessiers des femmes soumises à cette opération acquièrent un énorme développement. Il me reste à savoir si un surcroît de nourriture et de développement de l'appareil générateur n'est pas un obstacle de plus à la chasteté; et si ces intéressantes recluses n'en ressentent pas plus vivement les aiguillons de la chair, que la religion leur défend d'écouter.

Mais il est temps de revenir à notre sujet, duquel nous nous sommes un peu écarté. Le mamelon est rose et petit aux vierges; l'aréole qui l'entoure est d'une teinte plus ou moins foncée, suivant les individus; elle l'est en général davantage chez les personnes qui ont la peau brune, les yeux et les cheveux noirs, que chez les femmes blondes, faibles et délicates. L'étendue de ce cercle est de deux centimètres environ; il s'élargit et prend une teinte plus foncée chez celles qui ont fait des enfants; le mamelon devient livide et gros aux nourrices, et il est noir et flétri chez les vieilles femmes.

Un ouvrage de ce genre ne pouvant se terminer par des matières médicales aussi sérieuses, nous donnons une fort jolie chanson de M. Aug. Gilles, pour le clore convenablement.

## **LES TÉTONS.**

Air: - Elle aime à rire, elle aime à boire.-

J'ai pris pour muse une égrillarde  
A qui la romance déplaît;  
Chaque jour elle se complaît  
A rendre ma muse gaillarde.

La gaudriole en mes cartons,  
A ses yeux offre une lacune,  
Elle me garderait rancune, )

> - Bis-  
Si je ne chantais les tétons.)

Dans le sein fécond qui le porte,  
L'homme fait neuf mois de séjour;  
Impatient de voir le jour,  
De ses pieds il frappe à la porte.  
A peine est-il né qu'à tâtons  
Le jeune espiègle entre en licence,  
Et, sans égards pour la décence,  
A sa mère il prend les tétons.

Chacun de vous a sa manie,  
Amis; mais je ne doute point  
Que votre penchant sur ce point,  
Avec le mien ne s'harmonie.  
Et je crois bien que nous goûtons  
Même plaisir et même ivresse,  
Quand notre main frôle et caresse  
Tour-à-tour deux jolis tétons.

Il est un usage contraire  
A la pudeur qui vous régit;  
Votre modestie en rougit;  
Mais elle ne peut s'y soustraire.  
Belles, quand nous vous accostons,  
De l'arc-boutant de la nature  
Votre oeil furtif prend la mesure,  
Le notre toise les tétons.

Dumont dit à son fils Hilaire:  
- Il faut enfin te décider,  
Et conduire, sans plus tarder,  
Au temple d'hymen Rose ou Claire.  
- Papa, mon choix est fait; partons:  
De Claire la beauté me flatte,  
Mais elle a la poitrine plate

Et sa soeur a de gros tétons.

Paul et Justine se conviennent.  
L'amour paraît combler leurs vœux;  
C'est à leurs mutuels aveux  
Pourtant que l'un à l'autre ils tiennent:  
Grâce à leurs marchands de cartons,  
Aux amateurs ils font des niches,  
L'un avec des mollets postiches  
Et l'autre avec de faux tétons.

Nature dit à la fillette,  
Qui les voit poindre en son corset:  
Craignez que le noeud d'un lacet  
N'en comprime la peau douillette;  
Qu'entre leurs deux jolis boutons  
Le même espace s'interpose:  
Dans vingt ans où je les pose  
Qu'Amour trouve encor les tétons.

A notre liberté publique  
Je tiens par goût et par devoir,  
Et dans aucun temps le pouvoir  
Ne m'a fait changer de tactique.  
Au diable les ventrus gloutons  
De Villèle et de Bonaparte;  
Car la liberté sans la Charte  
C'est une femme sans tétons.

**AUG. GILLES.**

**FIN.**

Évariste Désiré de Forges Parny – Poésies érotiques

**À L'ISLE DE BOURBON.**

**M. DCC. LXXVIII.**

**POÉSIES ÉROTIQUES.**

**À ÉLÉONORE.**

Aimer à treize ans, dites-vous,  
C'est trop tôt: eh, qu'importe l'âge?  
Avez-vous besoin d'être sage  
Pour goûter le plaisir des fous?  
Ne prenez pas pour une affaire  
Ce qui n'est qu'un amusement;  
Lorsque vient la saison de plaire,  
Le coeur n'est pas long-tems enfant.

Au bord d'une onde fugitive,  
Reine des buissons d'alentour,  
Une rose à demi-captive  
S'ouvroit aux rayons d'un beau jour.  
Égaré par un goût volage,  
Dans ces lieux passe le zéphir  
Il l'aperçoit, et du plaisir  
Lui propose l'apprentissage;  
Mais en vain: son air ingénu  
Ne touche point la fleur cruelle.  
De grâce, laissez-moi, dit-elle;  
À peine vous ai-je entrevu.  
Je ne fais encor que de naître;  
Revenez ce soir, et peut-être  
Serez-vous un peu mieux reçu.  
Zéphir s'envole à tire-d'aîles,  
Et va se consoler ailleurs;



Ailleurs, car il en est des fleurs  
À-peu-près comme de nos Belles.  
Tandis qu'il fuit, s'élève un vent  
Un peu plus fort que d'ordinaire,  
Qui de la Rose, en se jouant,  
Détache une feuille légère;  
La feuille tombe, et du courant  
Elle suit la pente rapide;  
Une autre feuille en fait autant,  
Puis trois, puis quatre; en un moment,  
L'effort de l'aquilon perfide  
Eut moissonné tous ces appas  
Faits pour des Dieux plus délicats,  
Si la Rose eut été plus fine.  
Le zéphir revint, mais hélas!  
Il ne restoit plus que l'épine.

### **LE LENDEMAIN.**

Tu l'as connu, ma chère Éléonore,  
Ce doux plaisir, ce péché si charmant  
Que tu craignois, même en le désirant;  
En le goûtant, tu le craignois encore.  
Eh bien, dis-moi; qu'a-t-il donc d'effrayant?  
Que laisse-t-il après lui dans ton ame?  
Un léger trouble, un tendre souvenir,  
L'étonnement de sa nouvelle flâme,  
Un doux regret, et sur-tout un désir.  
Déjà la rose aux lis de ton visage

Mêle ses brillantes couleurs;  
Dans tes beaux yeux, à la pudeur sauvage

Succèdent les molles langueurs,  
Qui de nos plaisirs enchanteurs  
Sont à la fois la suite et le présage.

Déjà ton sein doucement agité,

Avec moins de timidité,  
Repousse la gaze légère  
Qu'arrangea la main d'une mère,  
Et que la main du tendre amour,  
Moins discrete et plus familière,  
Saura déranger à son tour.  
Une agréable rêverie

Remplace enfin cet enjoûment,  
Cette piquante étourderie,  
Qui désespéroient ton Amant;  
Et ton ame plus attendrie  
S'abandonne nonchalamment  
Au délicieux sentiment  
D'une douce mélancolie.  
Ah! laissons nos tristes censeurs  
Traiter de crime abominable  
Ce contrepois de nos douleurs,  
Ce plaisir pur, dont un dieu favorable

Mit le germe dans tous les coeurs.  
Ne crois pas à leur imposture;  
Leur zèle barbare et jaloux  
Fait un outrage à la nature;  
Non, le crime n'est pas si doux.

### **À ÉLÉONORE.**

Dès que la nuit sur nos demeures  
Planera plus obscurément;  
Dès que sur l'airain gémissant  
Le marteau frappera douze heures;  
Sur les pas du fidèle Amour,  
Alors les plaisirs par centaine  
Voleront chez ma souveraine,  
Et les voluptés tour-à-tour  
Défileront devant leur Reine;  
Ils y resteront jusqu'au jour;  
Et si la matineuse aurore  
Oublioit d'ouvrir au soleil  
Ses larges portes de vermeil,  
Le soir ils y seroient encore.

### **À LA MÊME.**

Ô la plus belle des maîtresses,  
Fuyons dans nos plaisirs la lumière et le bruit;  
Ne disons point au jour les secrets de la nuit;  
Aux regards inquiets dérobons nos caresses.

L'amour heureux se trahit aisément!  
Je crains pour toi les yeux d'une mère attentive;  
Je crains ce vieil argus, au coeur de diamant,

Dont la vertu brusque et rétive  
Ne s'adoucit qu'à prix d'argent.  
Durant le jour, tu n'es plus mon Amante.  
Si je m'offre à tes yeux, garde-toi de rougir;  
Défends à ton amour le plus léger soupir;  
Affecte un air distrait; que ta voix séduisante  
Évite de frapper mon oreille et mon coeur;  
Ne mets dans tes regards ni trouble, ni langueur.

Hélas! de mes conseils je me repens d'avance.  
Ma chère Éléonore, au nom de nos amours,  
N'imites pas trop bien cet air d'indifférence;  
Je dirois, c'est un jeu; mais je craindrois toujours.

### **À LA MÊME.**

Au sein d'un azile champêtre  
Où Damis trouvoit le repos,  
Le plus paisible des ruisseaux,  
Parmi les fleurs qu'il faisoit naître,  
Rouloit nonchalamment ses flots.  
Au campagnard il prit envie  
D'emprisonner dans son jardin  
Cette eau qui lui donnoit la vie.  
Il prépare un vaste bassin  
Qui reçoit la source étonnée.  
Qu'arrive-t-il? un noir limon  
Trouble bientôt l'onde enchaînée:  
Cette onde se tourne en poison.  
La tendre fleur, à peine éclosée,  
Sur ses bords penche tristement;  
Adieu l'oeillet, adieu la rose!  
Flore s'éloigne en gémissant.

Ce ruisseau, c'est l'amour volage;  
Ces fleurs vous peignent les plaisirs  
Qu'il fait naître sur son passage;  
Des regrets et des vains soupirs  
Ce limon perfide est l'image;  
Et pour ce malheureux bassin,  
L'on assure que c'est l'hymen.

### **À MA BOUTEILLE.**

Viens, ô ma Bouteille chérie,  
Viens enivrer tous mes chagrins.

Douce compagne, heureuse amie,  
Verse dans ma coupe élargie  
L'oubli des dieux et des humains.  
Buvons, mais buvons à plein verre;  
Et lorsque la main du sommeil  
Fermera ma triste paupière,  
Ô Dieux, reculez mon réveil!  
Qu'à pas lents l'aurore s'avance  
Pour ouvrir les portes du jour:  
Esclaves, gardez le silence,  
Et laissez dormir mon amour.

### À ÉLÉONORE.

T'en souviens-tu, mon aimable maîtresse,  
De cette nuit où nos brûlans désirs  
Et de nos goûts la libertine adresse  
À chaque instant varioient nos plaisirs?  
De ces plaisirs le docile théâtre  
Favorisoit nos rapides élans;  
Mais tout-à-coup les suppôts chancelans  
Furent brisés dans ce combat folâtre,  
Et succombant à nos tendres ébats,  
Sur le parquet tombèrent en éclats.  
Des voluptés tu passas à la crainte;  
L'étonnement fit palpiter soudain  
Ton foible coeur pressé contre le mien;  
Tu murmurois, je riois de ta plainte;  
Je savois trop que le Dieu des Amans  
Sur nos plaisirs veilloit dans ces momens.  
Il vit tes pleurs; Morphée, à sa prière,  
Du vieil Argus que réveilloient nos jeux  
Ferma bientôt et l'oreille et les yeux,  
Et de son aîle enveloppa ta mère.  
L'aurore vint, plutôt qu'à l'ordinaire,  
De nos baisers interrompre le cours;  
Elle chassa les timides amours;  
Mais ton souris, peut-être involontaire,  
Leur accorda le rendez-vous du soir.  
Ah! si les dieux me laissoient le pouvoir  
De dispenser la nuit et la lumière,  
Du jour naissant la jeune avant-courrière  
Viendroit bien tard annoncer le soleil;  
Et celui-ci, dans sa course légère,  
Ne feroit voir au haut de l'hémisphère  
Qu'une heure ou deux son visage vermeil.

L'ombre des nuits durerait davantage,  
Et les Amans auroient plus de loisir.  
De mes instans l'agréable partage  
Seroit toujours au profit des plaisirs.  
Dans un accord réglé par la sagesse,  
Au doux sommeil j'en donnerois un quart;  
Le Dieu du vin auroit semblable part;  
Et la moitié seroit pour ma maîtresse.

### À LA MÊME.

Oui, j'en atteste la nuit sombre  
Confidente de nos plaisirs,  
Et qui verra toujours son ombre  
Disparoître avant mes désirs;  
J'atteste l'étoile amoureuse  
Qui pour voler au rendez-vous  
Me prête sa clarté douteuse;  
Je prends à témoin ce verroux  
Qui souvent réveilla ta mère,  
Et cette parure étrangère  
Qui trompe les regards jaloux;  
Enfin, j'en jure par toi-même,  
Je veux dire par tous mes Dieux,  
T'aimer est le bonheur suprême,  
Il n'en est point d'autre à mes yeux.  
Viens donc, ô ma belle maîtresse,  
Perdre tes soupçons dans mes bras.  
Viens t'assurer de ma tendresse,  
Et du pouvoir de tes appas.  
Cherchons des voluptés nouvelles;  
Inventons de plus doux désirs;  
L'amour cachera sous ses aîles  
Notre fureur et nos plaisirs.  
Aimons, ma chère Éléonore:  
Aimons au moment du réveil;  
Aimons au lever de l'aurore;  
Aimons au coucher du soleil;  
Durant la nuit aimons encore.

### À LA MÊME.

Dans ce moment les politesses,  
Les souhaits vingt fois répétés,  
Et les ennuyeuses caresses,  
Pleuvent sans doute à tes côtés.

Après ces compliments sans nombre,  
L'amour fidèle aura son tour:  
Car dès qu'il verra la nuit sombre  
Remplacer la clarté du jour,  
Il s'en ira, sans autre escorte  
Que le plaisir tendre et discret,  
Frappant doucement à ta porte,  
T'offrir ses vœux et son bouquet.  
Quand l'âge aura blanchi ma tête,  
Réduit tristement à glaner,  
J'irai te souhaiter ta fête,  
Ne pouvant plus te la donner.

### **À UN HOMME BIENFAISANT.**

Cesse de chercher sur la terre  
Des cœurs sensibles aux bienfaits;  
L'homme ne pardonne jamais  
Le bien que l'on ose lui faire.  
N'importe, ne te lasse pas;  
Ne suis la vertu que pour elle;  
L'humanité seroit moins belle,  
Si l'on ne trouvoit point d'ingrats.

### **SOUVENIR.**

Déjà la nuit s'avance, et du sombre Orient  
Ses voiles par degrés dans les airs se déploient.  
Sommeil, doux abandon, image du néant,  
Des maux de l'existence heureux délassément,  
Tranquille oubli des soins où les hommes se noient;  
Et vous, qui nous rendez à nos plaisirs passés,  
Touchante illusion, Déesse des mensonges,  
Venez dans mon azile, et sur mes yeux lassés  
Secouez les pavots et les aimables songes.  
Voici l'heure où trompant les surveillans jaloux,  
Je pressois dans mes bras ma maîtresse timide.  
Voici l'alcove sombre où d'une aîle rapide  
L'essain des voluptés voloît au rendez-vous.  
Voici le lit commode où l'heureuse licence  
Remplaçoit par degrés la mourante pudeur.  
Importune vertu, fable de notre enfance,  
Et toi, vain préjugé, phantôme de l'honneur,  
Combien peu votre voix se fait entendre au cœur!  
La nature aisément vous réduit au silence;  
Et vous vous dissipez au flambeau de l'amour

Comme un léger brouillard aux premiers feux du jour.

Momens délicieux, où nos baisers de flâme,  
Mollement égarés, se cherchent pour s'unir!  
Où de douces fureurs s'emparant de notre ame  
Laissent un libre cours au bizarre désir!  
Momens plus enchanteurs, mais prompts à disparaître,  
Où l'esprit échauffé, les sens, et tout notre être  
Semblent se concentrer pour hâter le plaisir!  
Vous portez avec vous trop de fougue et d'ivresse;  
Vous fatiguez mon coeur qui ne peut vous saisir,  
Et vous fuyez sur-tout avec trop de vitesse;  
Hélas! on vous regrette, avant de vous sentir!  
Mais, non; l'instant qui suit est bien plus doux encore. Un long calme succède au tumulte des sens;  
Le feu qui nous brûloit par degrés s'évapore;  
La volupté survit aux pénibles élans;  
Sur sa félicité l'ame appuie en silence;  
Et la réflexion, fixant la jouissance,  
S'amuse à lui prêter un charme plus flatteur.  
Amour, à ces plaisirs l'effort de ta puissance  
Ne sauroit ajouter qu'un peu plus de lenteur.

### **AU GAZON FOULÉ PAR ÉLÉONORE.**

Trône de fleurs, lit de verdure,  
Gazon planté par les amours,  
Recevez l'onde fraîche et pure  
Que ma main vous doit tous les jours.  
Couronnez-vous d'herbes nouvelles;  
Croissez, gazon voluptueux.  
Qu'à midi, Zéphyre amoureux  
Vous porte le frais sur ses aîles.  
Que ces lilas entrelacés  
Dont la fleur s'arrondit en voûte,  
Sur vous mollement renversés,  
Laissent échapper goutte à goutte  
Les pleurs que l'aurore a versés.  
Sous les appas de ma maîtresse  
Ployez toujours avec souplesse,  
Mais sur le champ relevez-vous;  
De notre amoureux badinage  
Ne gardez point le témoignage;  
Vous me feriez trop de jaloux.

### **FRAGMENT D'ALCÉE, POÈTE GREC.**

Quel est donc ce devoir, cette fête nouvelle,  
Qui pour dix jours entiers t'éloignent de mes yeux?  
Qu'importe à nos plaisirs l'Olympe et tous les Dieux,  
Et qu'est-il de commun entre nous et Cybèle?  
De quel droit m'ose-t-on arracher de tes bras?  
Se peut-il que du Ciel la bonté paternelle  
Ait choisi pour encens les malheurs d'ici-bas?  
Reviens de ton erreur, crédule Éléonore.  
Si tous deux égarés dans l'épaisseur du bois,  
Au doux bruit des ruisseaux mêlant nos douces voix,  
Nous nous disions sans fin, je t'aime, je t'adore;  
Quel mal feroit aux Dieux notre innocente ardeur?  
Sur le gazon fleuri, si près de moi couchée,  
Tu remplissois tes yeux d'une molle langueur;  
Si ta bouche brûlante à la mienne attachée  
Jettoit dans tous mes sens une vive chaleur;  
Si mourant sous l'excès d'un bonheur sans mesure  
Nous renaissions encor, pour encor expirer;  
Quel mal feroit aux dieux cette volupté pure?  
La voix du sentiment ne peut nous égarer,  
Et l'on n'est point coupable en suivant la nature.

Ce Jupiter qu'on peint si fier et si cruel,  
Plongé dans les douceurs d'un repos éternel,  
De ce que nous faisons ne s'embarrasse guère.  
Ses regards déployés sur la nature entière  
Ne se fixent jamais sur un foible mortel.  
Va, crois-moi, le plaisir est toujours légitime;  
L'amour est un devoir, l'ennui seul est un crime.

Laissons la vanité riche dans ses projets  
Se créer sans effort une seconde vie;  
Laissons-la promener ses regards satisfaits  
Sur l'immortalité; rions de sa folie.  
Cet abyme sans fond où la mort nous conduit  
Garde éternellement tout ce qu'il engloutit.  
Tandis que nous vivons, faisons notre Élysée;  
L'autre n'est qu'un beau rêve inventé par les Rois,  
Pour ranger leurs sujets sous la verge des loix;  
Et cet épouvantail de la foule abusée,  
Ce tartare, ces fouets, cette urne, ces serpens,  
Font moins de mal aux morts que de peur aux vivans.

## **DÉLIRE.**

Rions, buvons, ô mes amis!



Occupons-nous à ne rien faire.  
Laissons murmurer le vulgaire,  
Le plaisir est toujours permis.  
Que notre existence légère  
S'évanouisse dans les jeux.  
Vivons pour nous, soyons heureux,  
N'importe de quelle manière.  
Un jour il faudra nous courber  
Sous la main du tems qui nous presse  
Mais jouissons dans la jeunesse:  
Et dérobons à la vieillesse  
Tout ce qu'on peut lui dérober.

### **MADRIGAL.**

Sur cette fougère où nous sommes,  
Six fois, durant le même jour,  
Je fus le plus heureux des hommes.  
Nous étions seuls avec l'amour.  
Sur les lèvres de mon amie  
S'échappoit mon dernier soupir;  
Un baiser me faisoit mourir;  
Un autre me rendoit la vie.

### **LA RECHUTE.**

C'en est fait, j'ai brisé mes chaînes,  
Amis, je reviens dans vos bras;  
Les Belles ne vous valent pas,  
Leurs faveurs coûtent trop de peines;  
Je leur dis adieu pour toujours.  
Bouteille long-tems négligée  
Remplace chez moi les amours,  
Et distrais mon ame affligée.  
Buvons, ô mes amis, buvons.  
C'est le seul plaisir sans mélange;  
Il est de toutes les saisons;  
Lui seul nous console et nous venge  
Des maîtresses que nous perdons.

Que dis-je, malheureux! ah! qu'il est difficile  
De feindre la gâité dans le sein des douleurs!  
La bouche sourit mal quand les yeux sont en pleurs.  
Repoussons loin de nous ce nectar inutile.  
Et toi, tendre amitié, plaisir pur et divin,  
Non, tu ne suffis plus à mon ame égarée.

Au cri des passions qui couvent dans mon sein,  
En vain tu veux mêler ta voix douce et sacrée.  
Tu gémiss de mes maux qu'il falloit prévenir;  
Tu m'offres ton appui lorsque la chute est faite,  
Et tu sondes ma plaie au lieu de la guérir.  
Va, ne m'apporte plus ta prudence inquiète;  
Laisse-moi m'étourdir sur la réalité;  
Laisse-moi m'enfoncer dans le sein des chimères,  
Tout courbé sous les fers chanter la liberté,  
Saisir avec transport des ombres passagères,

Et parler de félicité,  
En versant des larmes amères.

Ils viendront ces paisibles jours,  
Ces momens du réveil, où la raison sévère  
Dans la nuit des erreurs fait briller sa lumière,  
Et dissipe à nos yeux le songe des amours.

Le tems qui d'une aîle légère  
Emporte, en se jouant, nos goûts et nos penchans,  
Mettra bientôt le terme à mes égaremens.  
Ô mes amis! Alors échappé de ses chaînes,  
Mon coeur dans votre sein déposera ses peines;  
Ce coeur qui vous trahit revolera vers vous.  
Sur votre expérience appuyant ma foiblesse,  
Peut-être je pourrai d'une folle tendresse

Prévenir les retours jaloux.  
Sur les plaisirs de mon aurore  
Vous me verrez tourner des yeux mouillés de pleurs,  
Soupirer malgré moi, rougir de mes erreurs,  
Et même en rougissant, les regretter encore.

À M. DE F.

Abjurant ma douce paresse,  
J'allois voyager avec toi;  
Mais mon coeur reprend sa foiblesse;  
Adieu, tu partiras sans moi.  
Les baisers de ma jeune Amante  
Ont dérangé tous mes projets.  
Ses yeux sont plus beaux que jamais;  
Sa douleur la rend plus touchante.  
Elle me serre entre ses bras,  
Des Dieux implore la puissance,

Pleure déjà mon inconstance,  
Gémit, et ne m'écoute pas.  
Viens, dit-elle; un autre rivage  
Nous attend au déclin du jour;  
Nous ferons ensemble un voyage,  
Mais c'est au temple de l'Amour.

### **MA RETRAITE.**

Solitude heureuse et champêtre,  
Séjour du repos le plus doux,  
Le printemps me ramène à vous;  
Recevez enfin votre maître.  
La jeune Amante du Zéphyr  
A ranimé vos tristes plaines;  
Échappé de mes lourdes chaînes,  
Comme elles, je vais rajeunir.  
Vous donnez à mes sens une nouvelle vie;

Mon ame trop long-tems flétrie,  
Aux rayons naissans du plaisir,  
Déjà commence à s'entrouvrir.

Ô maîtresse toujours plus chère!  
De ces lieux tu fais l'ornement.  
Dans ces lieux tu fais sans mystère  
Le bonheur du plus tendre amant.

La simplicité seule orna mon hermitage.  
On ne voit point chez moi ces superbes tapis  
Que la Perse, à grands frais, teignit pour notre usage. Je ne repose point sous un dais de rubis;

Mon lit n'est qu'un simple feuillage.  
Eh qu'importe? le somme est-il moins consolant?  
Les rêves qu'il nous donne en sont-ils moins aimables?  
Le baiser d'une Amante en est-il moins brûlant,

Et les voluptés moins durables?  
Pendant la nuit, lorsque je peux  
Entendre dégoutter la pluie,  
Et les fiers enfans d'Orythie  
Ébranler mon toit dans leurs jeux;  
Alors si mes bras amoureux  
Entourent ma craintive amie,  
Puis-je encor former d'autres vœux?  
Qu'irois-je demander aux dieux

À qui mon bonheur fait envie?

Je suis au port, et je me ris  
De ces écueils où l'homme échoue.  
Je regarde avec un souris  
Cette fortune qui se joue  
En tourmentant ses favoris;  
Et j'abaisse un oeil de mépris  
Sur l'inconstance de sa roue.  
Gémisse qui voudra sur le sort des humains;

Trop foibles pour être coupables,  
Ou trop méchants pour être plaints,  
Ils ne valent pas les chagrins  
Que laisse dans mon coeur l'aspect des misérables.

L'humanité n'est qu'un abus;  
La haine est triste et trop pénible;  
Une indifférence paisible  
Est la plus sage des vertus.

#### **VERS GRAVÉS SUR UN MYRTE.**

Myrte heureux, dont la voûte épaisse  
Servit de voile à nos amours,  
Reçois et conserve toujours  
Ces vers enfans de ma tendresse;  
Et dis à ceux qu'un doux loisir  
Amènera dans ce bocage,  
Que si l'on mouroit de plaisir,  
Je serois mort sous ton ombrage.

#### **À ÉLÉONORE.**

Ô toi qui fus mon écolière  
En musique, et même en amour,  
Viens dans mon paisible séjour  
Exercer ton talent de plaire.  
Viens voir ce qu'il m'en coûte à moi  
Pour avoir été trop bon maître.  
Je serois mieux portant peut-être,  
Si moins assidu près de toi,  
Si moins empressé, moins fidèle,  
Et moins tendre dans mes chansons,  
J'avois ménagé des leçons  
Où mon coeur mettoit trop de zèle.

Ah! viens du moins, viens apaiser  
Les maux que tu m'as faits, cruelle!  
Ranime ma langueur mortelle;  
Viens me plaindre; et qu'un seul baiser  
Me rende une santé nouvelle.  
Fidèle à mon premier penchant,  
Amour, je te fais le serment  
De la perdre encore avec elle.

### **À LA MÊME, SUR SON REFROIDISSEMENT.**

Ils ne sont plus, ces jours délicieux  
Où mon amour respectueux et tendre  
À votre coeur savoit se faire entendre;  
Où vous m'aimiez, où nous étions heureux!  
Vous adorer, vous le dire et vous plaire,  
Sur vos désirs régler tous mes désirs,  
C'étoit mon sort, j'y bernois mes plaisirs;  
Aimé de vous, quels vœux pouvois-je faire?  
Tout est changé; quand je suis près de vous,  
Triste et sans voix, vous n'avez rien à dire;  
Si quelquefois je tombe à vos genoux,  
Vous m'arrêtez avec un froid sourire,  
Et dans vos yeux s'allume le courroux.  
Il fut un tems, vous l'oubliez peut-être!  
Où j'y trouvois cette molle langueur,  
Ce tendre feu que le désir fait naître,  
Et qui survit au moment du bonheur.  
Tout est changé, tout, excepté mon coeur!

### **À UN MYRTE.**

Bel arbre, je viens effacer  
Ces noms gravés sur ton écorce,  
Qui par un amoureux divorce  
Se reprennent pour se laisser.  
Ne parle plus d'Éléonore;  
Rejette ces chiffres menteurs;  
Le tems a désuni les coeurs  
Que ton écorce unit encore.

### **À M. DE F.**

Corrigé par tes beaux discours  
J'avois résolu d'être sage,  
Et dans un accès de courage

Je congédiais les amours  
Et les chimères du bel âge.  
La nuit vint; un profond sommeil  
Ferma mes paupières tranquilles;  
Tous mes songes étoient faciles;  
Je ne craignois point le réveil.  
Mais quand l'aurore impatiente,  
Blanchissant l'ombre de la nuit,  
À la nature renaissante  
Annonça le jour qui la suit:  
L'amour vint s'offrir à ma vue;  
Le sourire le plus charmant  
Erroit sur sa bouche ingénue;  
Je le reconnus aisément.  
Il s'approcha de mon oreille.  
Tu dors, me dit-il doucement,  
Et tandis que ton coeur sommeille,  
L'heure s'écoule incessamment.  
Ici bas tout se renouvelle,  
L'homme seul vieillit sans retour;  
Son existence n'est qu'un jour  
Suivi d'une nuit éternelle,  
Mais encor trop long sans amour.

À ces mots j'ouvris la paupière;  
Adieu sagesse, adieu projets;  
Revenez, enfans de Cythère,  
Je suis plus foible que jamais.

### **DEMAIN, À EUPHROSINE.**

Vous m'amusez par des caresses,  
Vous promettez incessamment,  
Et le Zéphir, en se jouant,  
Emporte vos vaines promesses.  
\_Demain\_, dites-vous tous les jours;  
Je suis chez vous avant l'aurore;  
Mais volant à votre secours  
La pudeur chasse les amours;  
\_demain\_, répétez-vous encore.

Rendez grâce au Dieux bienfaisant  
Qui vous donna jusqu'à présent  
L'art d'être tous les jours nouvelle;  
Mais le tems, du bout de son aîle,  
Touchera vos traits en passant;

Dès Demain vous serez moins belle;  
Et moi peut-être moins pressant.

### **À UN AMI TRAHI PAR SA MAÎTRESSE.**

Quoi, Tu gémis d'une inconstance;  
Tu pleures, nouveau Céladon?  
Ah! le trouble de ta raison  
Fait honte à ton expérience.  
Es-tu donc assez imprudent  
Pour vouloir fixer une femme?  
Trop simple et trop crédule Amant,  
Quelle erreur aveugle ton ame?  
Tu fixerois plus aisément  
Le souffle du Zéphyr volage,  
Les flots agités par l'orage,  
Et l'or ondoyant des moissons,  
Quand les rapides aquilons,  
Glissant du sommet des montagnes  
Sur les richesses des vallons,  
Sifflent en rasant les campagnes.

Elle t'aimoit de bonne foi,  
Mais pouvoit-elle aimer sans cesse?  
Un rival obtient sa tendresse;  
Un autre l'avoit avant toi;  
Et dès demain, je le parie,  
Un troisième plus insensé  
Remplacera dans sa folie  
L'imprudent qui t'a remplacé.

Il faut dans les jeux de Cythère  
À fripon, fripon et demi.  
Trahis pour n'être point trahi;  
Préviens même la plus légère;  
Que ta tendresse passagère  
S'arrête où commence l'ennui;  
Donne tes sens, retiens ton ame.  
Tout s'use, tout finit un jour;  
L'amour doit finir à son tour,  
Et sur-tout un amour de femme.

### **À AGLAÉ.**

Tu me promets d'être constante,  
Et tu veux qu'aux pieds des autels

Nous formions des noeuds solennels!  
Aglaé, ta flâme est prudente.  
Eh bien! d'un éternel amour  
Je fais le serment redoutable,  
Si tu veux jurer à ton tour  
D'être à mes yeux toujours aimable.

## **MA MORT.**

De mes pensers confidente chérie,  
Toi, dont les chants faciles et flatteurs  
Viennent par fois suspendre les douleurs  
Dont les amours ont parsemé ma vie,  
Lyre fidelle, où mes doigts paresseux  
Trouvent sans art des sons mélodieux,  
Prends aujourd'hui ta voix la plus touchante,  
Et parle-moi de ma maîtresse absente.

Belle Aglaé, pourvu que dans tes bras  
De mes accords j'amuse ton oreille,  
Et qu'animé par le jus de la treille,  
En les chantant, je baise tes appas;  
Si tes regards, dans un tendre délire,  
Sur ton ami tombent languissamment;  
À mes accens si tu daignes sourire;  
Si tu fais plus, et si mon humble Lyre  
Sur tes genoux repose mollement;  
Qu'importe à moi le reste de la terre?  
Des beaux esprits qu'importe la rumeur,  
Et du Public la sentence sévère?  
Je suis Amant, et ne suis point Auteur.  
Je ne veux point d'une gloire pénible;  
Trop de clarté fait peur au doux plaisir:  
Je ne suis rien, et ma muse paisible  
Brave, en riant, son siècle et l'avenir.  
Je n'irai pas sacrifier ma vie  
Au fol espoir de vivre après ma mort.  
Belle Aglaé, lorsque la main du sort  
Viendra fermer ma paupière affoiblie;  
Lorsque tes bras entourant ton ami  
Soulageront sa tête languissante,  
Et que ses yeux soulevés à demi  
Seront remplis d'une flâme mourante;  
Lorsque mes mains tâcheront d'essuyer  
Tes yeux fixés sur ma paisible couche,  
Et que mon coeur s'échappant sur ma bouche



De tes baisers recevra le dernier;  
Je ne veux point qu'une pompe indiscreète  
Viennè trahir ma douce obscurité,  
Ni qu'un airain à grand bruit agité  
Annonce à tous le convoi qui s'apprête.  
Dans mon azile, heureux et méconnu,  
Indifférent au reste de la terre,  
De mes plaisirs je lui fais un mystère;  
Je veux mourir comme j'aurai vécu.  
Peut-être alors tu répandras des larmes;  
Oui, tes beaux yeux se rempliront de pleurs;  
Je te connois; et malgré tes rigueurs,  
Dans mon amour tu trouves quelques charmes.  
Peut-être hélas! vous gémirez aussi,  
Belle Euphrosine; et toi que j'aime encore  
Plus que jamais, ingrate Éléonore,  
Premier objet que mon coeur a choisi!  
Lorsque la mort aura coupé la trame  
De ces momens qu'elle rendit heureux;  
Lorsqu'un tombeau triste et silencieux  
Renfermera ma douleur et ma flâme;  
Ô mes amis, vous que j'aurai perdus,  
Allez trouver cette Beauté cruelle,  
Et dites-lui: \_c'en est fait; il n'est plus!\_  
Bientôt du ciel la justice éternelle  
Me vengera.... Mais, non, Dieu des amours!  
Je lui pardonne; ajoutez à ses jours  
Les jours heureux que m'ôta l'infidelle.

### **AUX INFIDELLES.**

À vous qui savez être belles,  
Favorites du Dieu d'amour,  
À vous, maîtresses infidelles,  
Qu'on cherche et qu'on fuit tour-à-tour;  
Salut, tendre hommage, heureux jour,  
Et sur-tout voluptés nouvelles!  
Écoutez. Chacun à l'envi  
Vous craint, vous adore et vous gronde;  
Pour moi, je vous dis grand merci.  
Vous seules de ce triste monde  
Avez l'art d'égayer l'ennui;  
Vous seules variez la scène  
De nos goûts et de nos erreurs;

Vous piquez au jeu les acteurs;  
Vous agacez les spectateurs  
Que la nouveauté vous amène.  
Le tourbillon qui vous entraîne  
Vous prête des appas plus doux;  
Le lendemain d'un rendez-vous,  
L'Amant vous reconnoît à peine;  
Tous les yeux sont fixés sur vous,  
Et n'apperçoivent que vos grâces;  
Vous ne donnez pas aux dégoûts  
Le tems de naître sur vos traces.  
On est heureux par vos rigueurs,  
Plus heureux par la jouissance;  
Chacun poursuit votre inconstance;  
Et s'il n'obtient pas vos faveurs,  
Il en a du moins l'espérance.

### **L'HEURE DU BERGER.**

Hier Lisette  
Toute seulette  
Au bois filant,  
Alloit chantant  
La chansonnette.  
Elle s'assit  
Au bord de l'onde  
Claire et profonde:  
Deux fois s'y vit  
Jeune et mignonne,  
Et la friponne  
Deux fois sourit;  
Puis avec grâce  
Ses pieds penchoient  
Et se jouoient  
Sur la surface.

Discret témoin,  
Son chien fidèle  
Étoit près d'elle;  
Tandis qu'au loin  
Dans la prairie  
L'agneau naissant  
Alloit paissant  
L'herbe fleurie.

Le long du bois

Je fais silence,  
Et je m'avance  
En tapinois;  
Puis en cachette  
Me rapprochant,  
Et la tirant  
Tout doucement  
Par la manchette:  
Salut à vous,  
Bonjour, ma Reine!  
N'ayez courroux  
Qu'on vous surprenne.  
À vos chansons  
Nous vous prenons  
Pour Philomèle.  
Aussi bien qu'elle  
Vous cadenciez,  
Ma toute Belle;  
Mais mieux feriez  
Si vous aimiez  
Aussi bien qu'elle.  
Plaire, charmer,  
Sur-tout aimer,  
C'est le partage,  
C'est le savoir  
Et le devoir  
Du premier âge.

J'ai quatorze ans,  
Répond Lisette;  
Suis trop jeunette,  
Et je n'entends  
Propos d'amans.  
Une Fillette  
Ne trouve rien  
En amourette  
Que du chagrin.  
On a beau faire;  
Tous les Galans  
Sont inconstans,  
Me dit ma mère.

Lors un soupir  
Vint la trahir,  
Et du plaisir  
Fut le présage.

Le lieu, le tems,  
L'épais feuillage,  
Gazons naissans  
À notre usage,  
Tout me servoit  
Contre Lisette;  
À sa défaite  
Tout conspiroit.  
Elle s'offense,  
Menace, fuit,  
Puis s'adoucit,  
Puis recommence,  
Pleure, gémit,  
Se tait, succombe,  
Chancelle et tombe...

En rougissant  
Elle se lève,  
Sur moi soulève  
Son oeil mourant,  
Et me serrant  
Avec tendresse,  
Dit: cher Amant!  
Aimons sans cesse!  
Que nos amours  
Ne s'affoiblissent  
Et ne finissent  
Qu'avec nos jours!

**À M. BERTIN.**

Crois-moi; la brillante couronne  
Dont tu flattes ma vanité,  
C'est l'amitié qui me la donne,  
Sans l'aveu de la vérité.  
Fruits légers de ma foible veine,  
Cet honneur n'est point fait pour vous  
Modestes et connus à peine  
Vous me ferez peu de jaloux.  
Il est vrai qu'à la noble envie  
D'être célèbre après ma mort  
Je ne me sens pas assez fort  
Pour sacrifier cette vie.  
Dans les sentiers d'Anacréon  
Égarant ma jeunesse obscure,  
Je n'ai point la démangaison

D'entremêler une chanson  
Aux écrits pompeux du Mercure,  
Et je renonce sans murmure  
À la trompeuse ambition  
D'une célébrité future.  
j'irai tout entier aux enfers.  
En vain ta voix douce et propice  
Promet plus de gloire à mes vers;  
Ma nullité se rend justice.  
Nos neveux, moins polis que toi,  
Flétriront bientôt ma couronne;  
Peu jaloux de vivre après moi,  
Je les approuve et leur pardonne.

**FIN**

## MIRABEAU – Hic et Hec Ou l'art de varier les plaisirs de l'amour

Je dois le jour à une distraction d'un R. P. jésuite d'Avignon, qui, se promenant avec ma mère, blanchisseuse de la maison, quitta dans l'obscurité le sentier étroit qu'il parcourait d'ordinaire en faveur de la grande route qui lui était peu familière. A peine avais-je six ans que sa tendresse paternelle me fit admettre par charité dans les basses classes; j'y rendais tous les services qu'on pouvait attendre de mon âge, et grâce aux heureuses dispositions dont la nature m'avait doué, je profitai; à douze ans, je pus balayer la troisième et faire les commissions du père Natophile, qui en était régent. J'étais précoce en tout, ma taille était élancée et svelte, mon visage rond et vermeil, mes cheveux châtain-brun et mes yeux noirs, grands et perçants me faisaient paraître plus âgé que je n'étais: on me prenait pour un enfant de quatorze ans. La bassesse de mon origine, la pauvreté de ma parure, m'avaient éloigné de toute intimité avec mes camarades de classe, et par conséquent de la corruption, et je donnais tout mon temps à l'étude. Le régent, satisfait de mes progrès, me prit en affection, me chargea du soin d'arranger sa chambre, de faire son lit et de lui porter tout ce dont il avait besoin; et pour ma récompense, il me donnait des leçons particulières après la classe, et me faisait lire dans sa chambre des auteurs qu'on n'explique pas en public.

Un jour, j'avais plus de treize ans alors, il me tenait entre ses jambes pour me suivre des yeux dans l'explication de la satire de Pétrone; son visage s'enflammait, ses yeux étincelaient, sa respiration était précipitée et syncopée; je l'observais avec une inquiète curiosité qui, divisant mon attention, me fit faire une méprise. - Comment, petit drôle ! me dit-il d'un ton qui me fit trembler, un sixième ne ferait pas une pareille faute; vous allez avoir le fouet. J'eus beau vouloir m'excuser et demander grâce, l'arrêt était prononcé; il fallut bien me soumettre. Il s'arma d'une poignée de verges, me fait mettre culotte bas, je me jette sur son lit, et de peur que je ne me dérobe au châtiment, il passe son bras gauche autour de mes reins, de façon que sa main empoigne un bijou dont j'ignorais encore l'usage, quoique sa dureté momentanée, depuis plus d'un an, m'eut donné à penser. - Allons, petit coquin, je vais vous apprendre à faire des solécismes. Et il agite légèrement les verges sur mes jumelles, de manière à les chatouiller plutôt qu'à les blesser. La peur ou le doux frottement de sa main fit grossir ce qu'il tenait. - Ah ! petit libertin, qu'est-ce que je sens là ? Ah ! vous en aurez d'importance. Et il continuait la douce flagellation et ses attouchements, jusqu'à ce que, enivré de volupté, un jet de nectar brûlant couronnât ses efforts et combât ma félicité. Alors, jetant les verges: - Ferez-vous plus attention une autre fois ? - Ah ! je ne le crois pas, mon père, il y a trop de plaisir à être corrigé de votre main. - Tu me pardonnes ma colère; eh bien, applique-toi, quand tu feras bien, je te récompenserai comme je t'ai puni. Je lui baisai la main avec transport, il m'embrassa, et passant

ses mains sur mes jumelles, il me couvrit de baisers. - Puisque tu es content de la correction, mon cher enfant, poursuivit-il, tu devrais bien récompenser mes soins de même. - Je n'oserais jamais !... fouetter mon régent ! - Ose, il t'en prie, et, s'il le faut, il te l'ordonne. J'allai, en rougissant, prendre les verges, il découvrit son post-face; à peine osais-je toucher, il s'enrouait à me crier: - Fort, plus fort; on doit punir plus rigoureusement les fautes des maîtres que celles des écoliers. Enfin je m'enhardis, et, empoignant son sceptre comme il avait fait du mien, je le fustigeai si vertement qu'il versa des larmes de plaisir. Dès ce moment la confiance s'établit; il prétextait un rhume qui le mettait dans la nécessité d'avoir quelqu'un auprès de lui, et il fit mettre mon lit dans un petit cabinet qui touchait au sien; mais ce n'était que pour la forme, et, dès qu'il était couché, il m'appelait et j'allais dormir ou veiller dans ses bras. Il fut mon Socrate et je fus son Alcibiade. Tour à tour agent et patient, il mit sa gloire à perfectionner mon éducation.

Ma quatorzième année finie, je possédais le grec, le latin, un commencement de logique et de philosophie, je connaissais les premiers éléments de la théologie. Mais pour approfondir cette science qui tant de fois aiguïsa les poignards du fanatisme, il fallait passer dans d'autres mains, le père Natophile étant livré presque exclusivement à la belle littérature, et je fus obligé d'aller étudier sous le professeur Aconite. Je gardai néanmoins mon lit chez Natophile, qui, sentant que pour faire mon chemin dans cette nouvelle carrière je serais obligé d'avoir les mêmes complaisances pour Aconite, le prévint en ma faveur, et dressa lui-même les articles du traité de partage; il fallait le consentement du supérieur pour mon admission au cours de théologie. Natophile me présenta chez lui, ma figure lui plut, et il fallut bien lui payer son droit.

Pendant l'année qui suivit, je passai les jours à l'étude et les nuits à mériter les faveurs de mes professeurs. Mes progrès m'avaient fait un nom qui me promettait les plus brillants succès, quand arriva la catastrophe qui anéantit la société. Accablés par ces revers, Natophile et Aconite prirent le parti de se retirer en Italie, et le premier, pour ne pas me laisser sans ressources me recommanda à Mme Valbouillant, pour me charger de l'éducation de son fils, âgé de sept ans et dont le professeur venait de mourir; ma réputation, le témoignage de mes professeurs, me firent accepter malgré mon excessive jeunesse. Mme Valbouillant pouvait avoir vingt-quatre ans, les dents blanches, l'oeil noir, le nez en l'air, les cheveux bruns et fournis, la peau superbe, la gorge et la croupe rebondies, et la main d'une beauté ravissante; elle n'avait d'enfant que mon élève, et son mari, depuis six ans, était en Italie, à la suite d'une succession qui lui était échue. Natophile me conduisit chez elle, y fit porter mon attirail d'abbé et le petit trousseau que son amitié l'avait engagé à me faire.

Cette dame me reçut avec une bienveillance attrayante et promit à Natophile de me traiter de façon à établir entre elle et moi la confiance réciproque qui devait assurer le succès de mes soins auprès de mon élève. Quand mon introducteur fut sorti, la dame me regardant d'un oeil fixe et animé, je baissai les yeux et je rougis; j'avais bien la force de soutenir les regards lascifs de mes instituteurs, mais ceux d'une femme riche et d'un rang distingué, dont ma fortune allait dépendre, m'en imposaient à un point que je ne puis exprimer. - Que vois-je, dit-elle, vous rougissez ? Le père Natophile m'aurait-il trompée ? Vous avez bien les traits d'une jeune fille, vous en montrez la timidité, n'en auriez-vous pas le sexe ! Je rougis encore plus fort. - Ah ! continua-t-elle en riant, je placerais là un joli gouverneur auprès de mon fils; je veux m'en assurer. Et passant la main dans le jabot de ma chemise, elle eut l'air de chercher par mon sein si je n'étais pas une fille; le sien, que je voyais presque en entier, me mettait dans un état à détruire tous ses doutes; je

perdis ma timidité, et, prenant son autre main, je l'appuyai sur la preuve palpable de sa méprise. - Ah ! dit-elle, que je m'étais trompée ! Pourquoi avoir une aussi jolie mine ? Ma méprise est bien excusable, mais si jeune... quelle grosseur ! d'honneur, l'abbé, vous êtes un monstre ! - Bien facile à apprivoiser, dis-je en me jetant à ses pieds, et je donnerais ma vie pour le bonheur de vous plaire. - Ah ! que je m'en veux de mon erreur, sans elle il ne serait pas à mes pieds; levez-vous donc, quelle audace ! - Non, madame, je n'en puis sortir que je n'aie obtenu mon pardon, et je l'obtiendrai si vous considérez l'empire de vos charmes et l'effet qu'ils font sur moi. - J'en conviens, il est presque incroyable !... Et ses yeux se fixaient sur l'insolent dont l'orgueil augmentait à vue d'oeil; il y a peu d'avocats aussi éloquents aux yeux d'une femme: je vis le succès du plaidoyer muet, et reprenant sa main, je la pressai contre l'orateur. - Ah ! fripon, s'écria-t-elle en passant son autre bras autour de mon cou, et serrant ma tête contre son sein. Je sentis l'énergie de cet "Ah ! fripon !" et, profitant de la circonstance et de l'heureuse attitude, je fis tant des genoux et des mains qu'en quatre secondes tous les obstacles furent écartés, et l'union la plus intime couronna mes efforts; ses yeux humides et à demi fermés, son sein haletant, sa bouche, collée contre la mienne, forcée au silence par la volupté; nos langues trop occupées pour peindre nos plaisirs; nous restâmes plusieurs moments dans cette ivresse qu'on sent trop pour pouvoir l'exprimer. Sa dernière période combla mes vœux sans affaiblir nos désirs, et le front orné de myrtes, je ne me reposai point pour courir à une nouvelle victoire.

Mon athlète, charmée de sa défaite et de ma valeur obstinée, se livra avec transport à la nouvelle lutte, qui, moins rapide et plus vivement sentie, nous plongea dans une mer de délices. Remis de notre trouble, nous couvrîmes réciproquement de baisers enflammés tous les charmes dont nous avions joui, et nous convînmes de la réserve la plus sévère devant le monde et les domestiques, et de l'abandon le plus parfait dans les tête-à-tête. Chaque jour me découvrait de nouveaux charmes dans ma conquête, qui, s'attachant de plus en plus par la jouissance, m'aimait avec la tendresse d'une amante. L'appartement de mon élève communiquait au sien par sa garde-robe; et le soir, quand tout le monde était endormi, je passais dans son alcôve chercher le délire dans ses bras, et je rentrais chez moi avant le point du jour. Nous jouissions sans trouble de cette félicité, quand Valbouillant revint de son voyage, après avoir terminé ses affaires.

Je lui fus présenté; je lui parus bien jeune pour un instituteur. Connaissant le tempérament de son épouse, il se douta bien qu'elle ne me laissait pas donner exclusivement tous mes soins à mon élève; mais il n'était pas jaloux, et le séjour qu'il avait fait à Florence l'ayant accoutumé aux plaisirs socratiques, et ma figure le séduisant, il crut faire servir la faiblesse de sa femme pour moi à s'assurer de mes complaisances. Il feignit le soir un mal de tête, s'excusa de coucher seul dans son appartement, lui disant en l'embrassant tendrement qu'il espérait s'en dédommager quand cette indisposition imprévue ne le contrarierait plus. Elle me fit alors un signe, que je compris à merveille. Quand je le crus retiré, je m'introduisis dans le lit de ma belle, et nous nous hâtâmes de profiter d'une occasion que nous craignons ne pas retrouver de sitôt.

A peine étions-nous à l'oeuvre, que nous vîmes paraître Valbouillant en chemise, un poignard à la main, qui, jetant la couverture et me saisissant de la main gauche, me dit: - On ne m'outrage point impunément; mais je suis humain, choisissez entre ces poignards. Et brandissant celui qu'il tenait, il me montrait celui dont Jupiter frappait Ganymède. L'amour de la vie ne rendit pas mon choix douteux; je cédai à l'impérieuse circonstance, et Mme Valbouillant, trop heureuse d'en être quitte à si bon marché, me retint assujetti dans la position où je me trouvais; son mari devint le



mien, et dans le fort de ses transports, il prodiguait mille baisers à sa femme, bénissant une infidélité qui lui procurait de si douces jouissances. - Tu me pardonnes donc, lui dit-elle en l'embrassant. - Comment rester fâché contre de si chers coupables ? Ce sein, dit-il en le baisant (elle l'avait superbe), et ces jumelles, ajouta-t-il en frottant de la main l'autel où il venait de sacrifier, attendraient un tigre; de plus, je n'ai pas compté que tu pusses rester fidèle pendant une si longue absence. J'ai gagné dans mon voyage une bonne succession et des cornes. La première me fait plus de bien que les autres ne me feront de mal. Ne prêtons point à rire, soyons discrets et jouissons sans scrupule de tous les plaisirs que notre âge et notre fortune nous offrent; évitons le scandale et moquons-nous du reste.

Mme Valbouillant, enchantée de la manière dont il avalait la pilule, le comblait de caresses. - Ah ! mon ami, que de bonté ! Non, plus jamais tu n'auras de reproche à me faire ! Je renonce... - Tais-toi, point de serment, je n'y crois point. J'exige ta confiance et non ta fidélité; ce serait demander l'impossible. Tiens, regarde notre abbé, comme il est radieux; j'ai retardé ses plaisirs et les tiens, mais je ne veux pas vous en priver; allons, Hic et Hec, reprenez votre besogne. - La plaisanterie est trop amère, mon ami, quand tu vois mon repentir. - Je ne plaisante point, j'ai donné à l'abbé ce que je te destinais, il est juste qu'il t'en dédommage; les plaisirs que tu prendras devant moi ne peuvent m'offenser, puisque c'est de mon aveu, et que mes yeux jouiront par ce tableau. Et tenant sa femme dans l'attitude la plus commode, il me pressa de me jeter dans ses bras. La singularité de tout ce qui venait de se passer me fit hésiter: il insista; je cédaï, et j'avoue que j'en mourais d'envie. Alors, nous serrant tous deux dans ses bras, il nous couvrit de caresses; sa femme, d'abord embarrassée, se rassura et lui serrant la main, se livra sans réserve à mes transports, et parvint au but désiré en même temps que moi. - Eh bien ! mes amis, dit-il, ne suis-je pas un complaisant ? Des caresses furent notre réponse. Regarde, dit-il à sa femme, l'effet du spectacle que vous venez de me donner. Et il lui découvrit son sceptre dans l'état le plus respectable. - Qu'il est menaçant, s'écria-t-elle; allons, mon pauvre Hic et Hec, vous allez être poignardé. - Non, madame, c'est sur vous cette fois que ma fureur va tomber; si, par hasard, dans neuf mois vous me rendez père, je ne veux pas avoir de certitude que l'enfant n'est pas de moi. En disant ces mots, il use de tous ses droits et s'empare de la place dont je venais de sortir. Valbouillant était bien fait, il avait à peine trente ans, son corps frais et rebondi était d'une blancheur éblouissante; la vue de son post-face me rendit ma vigueur, je me précipitai sur lui, je m'introduisis sans peine, et mes mouvements secondant ses efforts, le faisaient pénétrer plus avant dans la grotte de son épouse. - Ah ! cher abbé, s'écria-t-il, quel plaisir ! Tu doubles ma jouissance. Je continuai avec ardeur, et bientôt une triple émission couronna notre félicité. Alors, plus calme, il me baisa avec une tendre fureur, pour me payer des délices que je lui avais fait éprouver. - Vous m'étonnez, dit sa femme, je pensais bien qu'en socratissant, l'agent goûtait un plaisir vif par la pression qu'il éprouve dans la voie étroite; mais je ne puis concevoir que le patient en puisse ressentir; au contraire, la grosseur de ce qu'il admet doit lui causer une sorte de douleur qui doit éteindre toute volupté. - Ah ! ma chère, que vous êtes dans l'erreur, le rôle de patient est au moins aussi doux à jouer que celui d'agent, le chatouillement intérieur est ravissant, et j'ai vu des femmes qui préféraient recevoir leur ami de ce côté-là. - C'est singulier, et pourquoi ne me l'avoir point fait essayer ? - Je n'osais te le proposer, et sans les événements d'aujourd'hui, je ne t'en aurais peut-être jamais parlé. - Je serais bien tentée d'en faire l'épreuve, si je ne craignais pas que cela me fît beaucoup de mal. - Nous l'avons bien supporté votre mari et moi presque dès l'enfance; avec un peu de pommade les obstacles disparaissent. - Vous m'encouragez; cependant comment est-il possible que ceci (touchant le sceptre de son mari)

puisse entrer dans un si petit réduit ? - Mon coeur, il faut choisir, pour commencer le défrichage, la charrue dont le soc sera le plus aigu.

A l'examen, les proportions du mien parurent plus propres pour entamer l'ouvrage, et après quelques moments de repos, mes forces s'étant ranimées, Valbouillant resta dans le lit, nous nous levâmes sa femme et moi; je lui fis courber le corps sur le lit, son mari la retint, unissant sa bouche à la sienne et l'animant par des baisers à la florentine. Cependant sa croupe se levant, me présentait un double chemin au bonheur; je choisis celui convenu; après avoir préparé la voie par un liniment suffisant, la grosseur du soc lui fit d'abord jeter un cri, je m'arrêtai et poussant avec ménagement quelques secondes après, j'ouvris le sillon assez pour y cacher la moitié du fer de la charrue; je m'arrêtai encore: - Souffrez-vous ? lui dis-je. - Encore un peu, mais moins. Alors, appuyant sur les manchons, je fis le défrichage aussi profond qu'il devait l'être, allant et venant, comme l'exige ce genre d'agriculture. - Ah ! dieux ! s'écria-t-elle; je ne sais où je suis, la tête me tourne, je brûle; ah ! quelle volupté, je fonds ! Ah !... ah !... je succombe... je pars encore... Quartier ! mon cher ami... je ne puis plus... Me sentant aussi tout hors de moi, je retirai mon soc du sillon où il était, je l'enfonçai profondément dans le voisin que je trouvai inondé d'un déluge de larmes de volupté; les miennes s'y mêlèrent et nous nous rejetâmes sur le lit dans un abattement délicieux qui succède aux plaisirs satisfaits. - Ah ! mes amis, s'écriait Mme Valbouillant, se peut-il que j'aie vécu jusqu'à présent dans l'ignorance d'un bonheur aussi grand; bon Dieu, quelle félicité, quelle douceur ineffable ! Valbouillant, qu'elle caressait en tenant ce discours, lui proposa de lui faire répéter l'expérience dont elle s'était si bien trouvée. - De bon coeur, quand j'aurai pris quelques moments de repos; mais laissez-moi respirer quelques instants, et me recueillir sur une jouissance aussi parfaite et aussi nouvelle pour moi.

Elle s'assoupit un moment la tête appuyée sur mon sein, je m'endormis aussi une main sur ses reins, et l'autre enveloppant un côté de son sein. Valbouillant suivit notre exemple, nous dormîmes près de deux heures; un songe intéressant occupait notre belle, elle agitait ses reins et m'embrassait avec un transport qui m'éveilla tout à coup. Valbouillant ouvrit aussi les yeux. - C'est, dit-il, à mon tour de lui faire la seconde expérience socratique. - D'accord, répondis-je, mais si vous m'en croyez, nous pouvons doubler pour elle la volupté. - Comment ? - Je vais me coucher sur le dos et l'établir sur moi tout physiquement, et vous vous installerez ensuite dans la voie étroite. Tous deux applaudirent à mon idée, et nous nous mêmes sans délai à la réaliser. Je mis un coussin sous mes reins pour les élever davantage, mon héroïne se mit à cheval sur moi, enfonçant mon poignard dans sa blessure et collant sa poitrine sur la mienne, de façon qu'elle offrait dans la position la plus avantageuse le revers à son second athlète. Il ne tarda pas à battre la muraille avec son bélier, qui bientôt s'y fit jour. Enivrée de plaisir, elle me mordait, me pinçait, me baisait, m'inondait et par-dessus m'étouffait: quelque volupté que j'éprouvasse, je commençais à me repentir de mon invention, quand par bonheur Valbouillant, dont le frottement de nos chevilles ouvrières sur la mince membrane qui nous séparait accélérât le triomphe, arrosa l'intérieur de l'arrière-temple, et me débarrassa de son poids; alors je redoublai mes mouvements, et, dardant le nectar dans le plus profond de l'ancre de la volupté, l'âme de ma belle et la mienne se confondirent quelques moments. Elle avoua que de sa vie elle n'avait conçu l'idée d'un plaisir aussi ravissant: elle nous pressait sur son sein son mari et moi, et gémissait de ce que la nature humaine accordait si peu de force pour savourer et prolonger la volupté. Ce dernier combat ayant épuisé nos ressources, nous nous retirâmes pour la laisser chercher, dans les bras du sommeil, le repos que nous allâmes prendre, chacun de notre côté, dans nos lits.

Le lendemain, je fus réveillé à onze heures par la jeune Babet, filleule de Mme Valbouillant, qui vint me dire qu'elle m'attendait pour déjeuner avec du chocolat, et que je vinsse dans l'état où je serais. Comme j'aurai occasion de parler de Babet, et, pendant qu'elle est dans ma chambre, j'en vais crayonner le portrait. Elle avait à peine quatorze ans; sa taille, haute et légère, aurait pu servir de modèle à l'Albane pour peindre la plus jeune des Grâces; un sein petit et dur commençait à s'arrondir autour de deux boutons vermeils et frais comme la rose, et qui paraissaient à l'oeil comme deux fraises appétissantes que le soleil n'a fait encore que rougir légèrement; son front brillait du coloris de l'innocence; dans ses yeux on commençait à entrevoir le plaisir d'aimer encore méconnu, et la gaîté naïve, entr'ouvrant sa bouche de corail, allait creuser dans ses joues deux fossettes charmantes.

Je l'avais peu remarquée jusqu'alors; malgré les fatigues de la nuit, le démon du matin ne me laissa pas maître de voir sans émotion tant de charmes. Je me fis répéter trois fois le sujet de sa commission, quoique je l'eusse entendu dès la première. - Est-ce vous, charmante Babet, lui dis-je, en jetant ma couverture pour me lever et me rendre aux ordres de sa maîtresse, est-ce vous qui préparez cet excellent chocolat ? - Oui, monsieur, c'est moi. - Que je voudrais bien être à sa place, comme je mousserais bien sous vos mains. - Un abbé, mousser, cela serait plaisant. - Et très naturel. - Vous moquez-vous ? comment cela se peut-il ? - Tu vas le voir, lui dis-je en l'attirant sur mon lit; suppose que ceci est le manche du mousoir. - Ah ! comme c'est fait; mais non, je veux m'en aller, et feignant de vouloir sortir et de détourner la tête, je l'aperçus cependant qui glissait un regard de côté pour mieux détailler cet objet nouveau pour elle. - On ne me quitte pas ainsi, repris-je en la retenant avec un tel effort qu'elle perdit l'équilibre et tomba de côté sur mon lit, de telle sorte que voulant se retenir, ce fut directement au manche du mousoir qu'elle s'accrocha.

Me trouvant bien du hasard de la chute, je la maintins dans cette attitude. - Ah ! mon Dieu, que cela est dur ! dit-elle, en s'accoutumant à le considérer, et le touchant avec complaisance; à quoi cela peut-il servir ? - A faire ton bonheur et le mien. - Cela serait drôle, et comment cela ? - En le plaçant dans l'ouverture de la chocolatière. - Elle est chez madame, au coin du feu, je vais vous la chercher. - Ne te donne pas tant de peines, tu portes toujours avec toi celle qu'il me faut. Je lui fis sentir par l'attouchement d'un doigt caressant quel était le meuble qu'il me fallait. - Comme vous me chatouillez !... - Comment ? Quoi donc ?... Ils sont faits l'un pour l'autre, et c'est de leur union que naîtra pour nous le plus grand des plaisirs. - Ah ! comme votre doigt seulement m'en donne, ah ! que cela est drôle ! Et vous dites que ce que je tiens là m'en donnerait davantage. - Je t'en réponds, cela ne se ressemble pas. - Que je le baise donc ? Et la pauvre ingénue se mit à me le couvrir de baisers pendant que mon doigt, continuant son office obligeant, la conduisit à la dernière période de la volupté. - Ah !... ah !... quelle ivresse, s'écriait-elle, en roulant les yeux et agitant les reins. Je n'en puis plus... Je meurs, ah !... ah !... je suis toute mouillée. Je contemplais avec délices les effets du plaisir sur sa mine innocente et candide; j'allais essayer de lui donner des plaisirs plus solides, quand du bruit que j'entendis dans le corridor me fit lâcher prise et remettre à un autre temps la leçon de cette charmante écolière. - A ce soir, lui dis-je, quand tout le monde sera couché, j'irai achever de t'instruire. Tu le veux bien ? - Si je le veux ? Je vous en prie. - Ne dis rien à personne de ce que nous avons fait, et laisse ta porte entr'ouverte. - Je n'y manquerai pas.

A peine était-elle sortie que Valbouillant entra. - Comment, pas encore debout, paresseux !...

Voilà ce que c'est que de vous envoyer de si jeunes émissaires, monsieur songe moins au message qu'à la messagère. - Je dormais profondément, Babet a eu de la peine à m'éveiller. - Elle vous tenait pourtant par l'endroit sensible. - Que dites-vous ? - Mais vous n'étiez pas ingrat. - Quoi ! vous pourriez penser ? - J'ai vu, fripon, mais je me suis retiré pour ne pas être un trouble-fête, et j'ai fait ensuite assez de bruit en revenant pour que vous ne fussiez pas surpris de ma venue. La petite Babet est charmante, j'en raffole depuis mon retour, et je ne vous laisserai pousser tranquillement votre pointe qu'à condition que quand vous l'aurez initiée, elle sera associée à nos plaisirs. - Soit, repris-je, laissez-moi huit jours pour la disposer et je vous la donne après pour l'effet de la société la plus aimable. - Huit jours, ah ! monsieur l'abbé, du train dont vous y allez, le terme est trop long, la nuit prochaine passée, celle d'après, il vous plaira que tout soit commun entre nous.

Il fallut bien y consentir. Pendant ce colloque, j'avais passé des bas, un caleçon et une robe de chambre, et il m'emmena chez sa femme, où nous trouvâmes le chocolat tout préparé, qui nous fut versé par les mains de Babet, qui, sans savoir pourquoi, rougissait en emplissant ma tasse. Valbouillant lui donna quelque ordre qui la fit sortir pour un quart d'heure, et profitant de son absence, il conta à sa femme ce qu'il avait surpris de mes arrangements avec sa filleule. - Comment, libertin, dit-elle, déjà une infidélité !... Mais je ne serai pas si douce que mon mari, ou je dérange vos projets, ou je repaîtrai mes yeux de vos succès. - Comment voulez-vous qu'une première fois cette jeune personne consente ? - Laissez-moi faire, dit-elle, elle est parfaitement innocente, a pleine confiance en moi, et si les exploits de cette nuit n'ont pas mis l'abbé hors de combat... - Hors de combat, repris-je en lui faisant voir que j'étais dans toute ma gloire. - Ah ! ma foi, l'abbé est un héros. Eh bien, j'entends que le pucelage de Babet n'ait pas plus d'une heure à vivre et que nous assistions à ses obsèques; j'en fais mon affaire. - Comment prétendez-vous ?... - Ne vous embarrassez pas, laissez-moi conduire la chose et je répons de la réussite.

Quelques moments après, Babet rentra. - Qu'on dise là-bas que nous sommes sortis et qu'on ne laisse monter personne, dit la marquise d'un ton sérieux mais sans dureté; revenez aussitôt, Babet, j'ai des choses importantes à vous apprendre. La filleule obéit et rentra. - Asseyez-vous, Babet, continua Mme Valbouillant. L'innocente balançait. - Obéissez. Elle céda. - Je suis votre marraine, et trop instruite dans ma religion pour ignorer qu'en vous tenant sur les fonts, j'ai pris l'engagement de vous éclairer, de vous protéger et de pourvoir tant que je pourrai à vos besoins. - Vous l'avez toujours fait, madame, et ma reconnaissance... - Je veux continuer, l'âge en amène de nouveaux. Depuis un temps, j'ai cru remarquer que votre sein s'arrondit. - Madame, ce n'est pas ma faute. - Je ne vous en fais pas un reproche, mais il faut que je voie en quel état il est. La pauvre rougit. - L'abbé, continua Mme Valbouillant, délacez son corset: comme vous serez son directeur, il est bon que vous jugiez par vous-même des secours dont elle peut avoir besoin.

Je me mis en devoir d'obéir; la petite, embarrassée, interdite, ne savait s'il fallait résister ou céder. - Vous n'êtes plus une enfant, poursuivit la marraine, je vais à présent vous parler comme à une grande fille, et vous devez vous conduire de même; vous n'imaginez pas, je crois, que je veuille faire, ni vous faire faire quelque chose qui ne soit pas convenable. D'ailleurs la présence de mon mari devrait vous rassurer; mais pour détruire votre timidité, je veux bien vous montrer l'exemple. En disant cela, elle détacha son fichu elle-même et découvrit cette gorge que nous avions tant fêtée la nuit. Babet fit moins de résistance et me laissa tirer de son corset deux petits globes naissants, blancs et fermes comme l'albâtre; je fus ébloui de leur éclat. - Bon, dit la dame

en les touchant légèrement, ceci annonce quelque chose, voyez si le reste le confirme; vous étiez chauve, il y a quelques années, au-dessous de votre buste, l'êtes-vous encore ? - Madame... - Eh bien ? - C'est que je n'ose. - Dites, dites, ne craignez rien... - Depuis six mois... - Après ? - Il m'est venu... - Voyons ? - Il est peut-être malhonnête. - Bon, ce qui est naturel peut-il l'être, regardez-y, l'abbé.

Babet, au mouvement que je fis, parut bien plus confuse et résista machinalement. - Quelle enfant, continua la maîtresse, faut-il encore que je vous donne l'exemple ? J'y consens. Et elle leva ses jupes et nous fit voir la toison la plus brune, la mieux frisée qu'on pût voir. Alors, imitateur fidèle, j'exposai à la vue le duvet naissant qui ombrageait le portique du plus joli temple que l'amour eût jamais formé; Mme Valbouillant y porta le doigt, et son chatouillement y eut bientôt causé les douces oscillations qui conduisent à la volupté. - Le moment du besoin est arrivé, et pour y pourvoir, c'est, ma chère enfant, de l'abbé que j'ai fait choix. Allons, Hic et Hec, conduisez-la sur ma chaise longue et donnez-lui tous les secours qui dépendront de vous.

Valbouillant et moi brûlions de désirs à la vue de tant de charmes; la petite n'était pas plus calme, mais la présence de sa marraine et de Valbouillant la couvrait de confusion. Mme Valbouillant, pour tirer parti de la circonstance, prenant son mari par ce qui se révoltait en lui: - Montrons à cette enfant, dit-elle, comment il faut qu'elle fasse. Et, par cet exemple, elle détermina bientôt l'innocente, que je plaçai dans l'attitude convenable au sacrifice. - Ah ! mon cher abbé, me dit-elle en se plaçant comme je voulais sur la chaise longue, qui m'eût dit ce matin que, sans risquer d'être grondée, je pourrais vous abandonner ce que vous chatouillez si joliment et toucher ce qui, dites-vous, doit me donner tant de plaisirs ! Ce que c'est que d'avoir une bonne marraine !

Pendant qu'elle disait tout cela, je m'établissais, et la pointe de mon dard s'efforçait de pénétrer dans le réduit jusqu'alors insensible, dont la pudeur défend l'accès à la volupté. Le spectacle de Mme Valbouillant qui, dans ce moment, se pâmait sous les efforts de son mari, irritant ses désirs, l'empêchait de s'opposer aux miens, quelque douleur que lui causassent mes efforts. Je profitai de ce moment d'ivresse, et passant mes mains autour de ses reins, j'appuyai si vertement que, franchissant tous les obstacles, j'établis la tête de ma colonne dans le retranchement de l'ennemi, qui céda à mon effort. - Ah ! je suis morte, dit-elle, cruel ! Sont-ce là les plaisirs que vous me promettiez ? Je ne lâchai pas prise. - Le plus fort en est fait, répondis-je, encore un peu de patience, ma chère Babet, et tu verras que je ne t'ai point trompée.

Elle pleurait, gémissait, et moi je gagnais toujours du terrain; cependant Valbouillant et sa femme ayant fini leur besogne vinrent à notre secours; l'officieuse marraine, glissant sa main dans le champ de bataille, chatouilla cette voluptueuse excroissance qui, par sa dureté, annonce l'arrivée de la volupté, et les lèvres de Valbouillant, serrant amoureusement une des fraises de son sein, portèrent son ivresse au comble; elle oublia sa douleur que le frottement affaiblissait. - Ah ! dieux ! s'écria-t-elle, qu'est-ce que je sens ?... qu'est-ce que j'éprouve ?... ah !... ah ! je me meurs... serre-moi... j'expire... ah !... A ce mot elle ferma les yeux, se raidit, et, par la plus copieuse éjaculation, me prouva le plaisir qu'elle prenait, je ne fus pas longtemps à m'acquitter, et l'abondante injection que je fis en elle du baume de la vie compléta sa félicité. - Ah ! cher abbé, divin abbé, quel délice, quel nectar !... Et elle perdit de nouveau la voix en même temps que je perdais mes forces. Je me retirai couronné de myrtes ensanglantés. - Eh bien, dit la marraine, comment t'en trouves-tu, Babet ?... - Il m'a fait bien du mal; mais bien du plaisir. - Va,

le mal est passé et le plaisir se renouvelle souvent; la friponne ! avec quelle abondance elle a versé les larmes de la volupté ! Et, sous prétexte de réparer le désordre de sa toilette, elle la déshabilla totalement et nous fit voir un corps dont Hébé aurait été jalouse. Aux caresses que Mme Valbouillant prodiguait à chacun des charmes de sa filleule, à mesure qu'elle les découvrait, je reconnus aisément que, quelque goût qu'elle eût pour le solide, elle pouvait, voluptueuse émule de Sapho, savourer avec une jolie nymphe les agréables dédommagements dont la Lesbienne usait en l'absence de Phaon. Je vis son front s'animer, sa gorge se gonfler et ses yeux pétiller à mesure que ses mains parcouraient les charmants contours de ce corps pétri par les Grâces. - Qu'elle est jolie, quelle taille divine, quelle fraîcheur ! s'écria-t-elle en la serrant contre son sein; je brûle... Ah ! ma mignonne, prête-moi ta main. Et l'entraînant sur la duchesse, elle ranima en elle tous les désirs pendant que Babet, d'une main peu exercée, fourrageait le bosquet de Vénus. - Suspendez ces transports, leur dis-je, vos vêtements sont un obstacle aux plaisirs que vous cherchez et à ceux de nos yeux; dépouillez ces cruelles draperies qui contrarient vos attouchements et nos regards.

Elle y consentit, et, avec mon aide, elle parut en deux secondes comme Diane sortant du bain; et, se précipitant de nouveau sur sa jeune proie, elle passa une jambe entre les siennes, de façon que les temples des deux athlètes frottaient voluptueusement sur la cuisse de leur adversaire, leurs bras étaient entrelacés, leurs seins se touchaient, leurs bouches collées l'une sur l'autre s'entr'ouvraient pour laisser passage à l'organe de la parole qui devenait celui de la volupté, leurs reins s'agitaient, leurs cheveux flottaient çà et là sur leurs corps dont le mouvement animait le coloris; des soupirs enflammés se faisaient entendre; on eût dit Vénus se consolant dans les bras d'Euphrosyne de l'absence de Mars. Tout à coup elles s'arrêtèrent, et cinq ou six mouvements convulsifs et précipités nous annoncèrent qu'elles touchaient au but, et bientôt nous vîmes les perles du plaisir couler sur le champ de bataille. - Ah ! ma chère marraine, ah ! mon cher abbé, quel bonheur de ne plus être enfant. Après cette exclamation et quelques caresses que la fatigue rendait plus modérées, nos belles allaient reprendre leurs habits, quand Valbouillant, que cette scène avait rendu plus brillant que jamais: - Quoi ! dit-il, serais-je le seul qui n'aurait procuré aucun plaisir à cette charmante enfant; non pas, s'il vous plaît, et, la serrant dans ses bras, il la renversa de nouveau sur le théâtre qu'elle allait quitter. - Je ne puis le blâmer, reprit sa femme, jamais objet ne fut plus séduisant, mais nous, resterons-nous spectateurs oisifs ? - Non, ma reine, non, permettez d'abord que ma bouche recueille le nectar que vous venez de répandre, pour faire place à celui que je veux y verser.

Elle y consentit, et ma langue amoureuse, furetant les recoins du parvis du temple, et savourant cette liqueur divine, ralluma ses désirs et les miens; alors, l'entraînant sur moi à l'instant qu'elle introduisait le véritable dans la route ordinaire, j'insinuai mon doigt suffisamment mouillé dans le réduit voisin, et doublant ainsi ses sensations, nous arrivâmes ensemble au but désiré, à l'instant que Valbouillant perdait ses forces à côté de nous sur le sein de la jeune Babet. Nos soupirs se confondirent, nous restâmes quelques moments immobiles et considérant d'un oeil calme et satisfait la beauté des corps qui nous touchaient; la dame rompit le silence qui succéda à la jouissance par ces mots: - Ah ! Valbouillant, qu'est-ce que le mariage auprès des délices que nous goûtons. - Ah ! ma chère, reprit-il en embrassant Babet, elle, moi successivement, je ne puis trop remercier l'abbé de m'avoir fait cocu.

Nous aidâmes nos belles à se rhabiller; la toilette fut plus gaie que décente, et nous nous

séparâmes après avoir bien recommandé le secret le plus profond à Babet sur tout ce qui venait de se passer. La pauvre petite avait pris tant de plaisir que sans cette recommandation et la menace de n'en plus goûter de pareil, elle aurait indubitablement été en faire le récit à ses jeunes compagnes, mais la crainte de la privation contint sa langue. Quand j'eus donné ma leçon à mon élève, je le ramenai dîner avec ses parents; il y avait plusieurs étrangers qui parurent surpris, à ma jeunesse, qu'on m'eût choisi pour instituteur. - Il a reçu une parfaite éducation, dit Valbouillant, il est extrêmement instruit et nous nous trouvons très bien, madame et moi, de la confiance que nous avons mise en lui: sa jeunesse ne nous fait point de peine. Cette réponse fit cesser les observations; j'eus occasion de déployer un peu d'érudition et de développer des connaissances en littérature et, avant la fin du repas, les convives, charmés de mon goût, de la modestie et du ton de vertu qui régnait dans tous mes propos, devinrent mes partisans aussi zélés qu'ils avaient d'abord été prévenus contre moi.

Quand tout le monde se fut retiré, nous fîmes un tour de promenade; nous soupâmes, et, notre élève étant couché, nous entrâmes chez Mme Valbouillant avec la jeune Babet, qui, depuis la scène du matin, devait se trouver dorénavant de tous nos plaisirs. Les travaux de la nuit et de la matinée précédente nous avaient rendus un peu plus modérés sur l'article des désirs. Valbouillant me demanda comment, si jeune, je pouvais avoir si bien approfondi les diverses ressources de la volupté. Je lui répondis par le récit de ce qui s'était passé entre le père Natophile et moi. - Comment, s'écrièrent à la fois mes trois auditeurs, des coups de verges ont allumé vos premiers désirs ? - Oui, certes, et à tel point que je ne pouvais plus résister à leur vivacité. - C'est un phénomène. - Phénomène qui ne manque jamais d'arriver, et dans l'état où nous sommes tous à présent, il ne manquerait sûrement pas son effet. - Vous plaisantez, l'abbé ? - Non, madame. Vous voyez mon humiliation. - Fi donc, Hic et Hec, cachez cette misère. - Eh bien, madame, le secours d'un balai de bouleau, en moins de deux minutes, lui rendrait toute sa gloire. - Croyez-vous que cela fasse le même effet sur mon mari ? - J'en suis certain. - Si nous en faisons l'épreuve ? - Volontiers, dîmes-nous ensemble Valbouillant et moi.

Et Babet en alla chercher un qu'on avait apporté tout frais dans la soirée; je le partageai en plusieurs poignées; j'armai de la plus menaçante la main de Mme Valbouillant, et découvrant mon post-face: - Je me livre à vos coups, lui dis-je; commencez à demi-force et frappez aussi fort que vous voudrez, et vous verrez. Elle se mit à la besogne, mais la crainte de me blesser amortissait ses coups, au point qu'à peine en sentais-je l'atteinte. - Plus fort, m'écriai-je, mais elle n'osait.

L'espiègle Babet lui ôtant le sceptre des mains: Laissez-moi faire, dit-elle, il me dira bientôt assez. Et d'un bras vigoureux, m'appliquant plusieurs coups précipités, les esprits se portèrent dans les pays-bas, et je parus bientôt dans l'état le plus superbe. Mme Valbouillant sauta sur ma gloire, la pressa entre ses lèvres caressantes, et d'une langue amoureuse, en chatouillant le contour, me causa un plaisir si vif, que m'éloignant de la correctrice qui s'attacha alors à Valbouillant, je conduisis la dame sur la chaise longue, et, mettant mes pieds sous sa tête et ma bouche sur son temple, je pompai avec ma langue le nectar du plaisir, pendant que sa bouche me sollicitait à la volupté. Nous savourâmes quelques minutes les délices de cette attitude, qui nous procura bientôt une émission réciproque du baume précieux, sans lequel la Providence trahie cesserait de voir les espèces se reproduire; nous le bûmes l'un et l'autre avec une ivresse qu'on ne peut exprimer. Revenus de notre trouble, nous vîmes Valbouillant, sur qui la fustigation avait fait

l'effet désiré, soutenant sur ses mains les jumelles de la jeune Babet, qui, les bras autour de son cou, les jambes croisées sur ses reins, perforée par sa vigoureuse allumelle, touchait au moment du bonheur dont nous sortions. Valbouillant sentant le moment où il allait perdre ses forces, la porta dans la même attitude sur le pied du lit, l'y renversa, et presque aussitôt nous jugeâmes par leurs soupirs de la fin de leur sacrifice. Je m'approchai de Babet et lui demandai comment elle se trouvait des lumières que nous lui avions procurées. - Je végétais, j'existe, me répondit-elle. Adieu tous autres soins, tous autres plaisirs; je voudrais pouvoir doubler chaque jour la durée du temps et employer chaque minute aux leçons que j'ai reçues. - Parle-nous franc, lui dit sa marraine, n'avais-tu jamais rien soupçonné qui en approchât ? - J'avais, depuis un an, senti quelques démangeaisons là; je le dis à ma tante, pour savoir si me gratter, comme j'avais fait, ne me ferait pas de mal. - C'est, me répondit-elle, à ton âme que cela en ferait; si tu continues, tu te damnes sans ressource. Et comme nous approchions de Noël, elle en avertit le père Catonet, qui me confessait. Quand j'allai lui dire ma râtelée, il m'ordonna d'attendre, qu'il me confesserait la dernière, et que ce serait dans une petite chapelle, derrière la sacristie, dont il avait la clef. En effet, il m'y conduisit, quand il fut quitte de ses autres pénitentes. Je commençai par les misères, comme cela se pratique; puis, comme il voyait que j'hésitais, il me questionna sur le sixième commandement. C'est à cet examen que je dois le peu de lumières que j'avais au moment où vous m'avez instruite. Quand je lui eus avoué l'article des démangeaisons et du grattement: - A quel endroit est-ce précisément ? demanda-t-il avec des yeux qui semblaient vouloir me dévorer. - Hélas ! lui répondis-je, c'est là, un peu plus bas que mon buste. - C'est sûrement, dit-il, un tour de l'esprit malin; mais je vais lui en jouer un autre. J'ai de l'eau lustrale dans ce bénitier; il y mouilla son doigt, et, me faisant asseoir sur son genou, sous prétexte de me purifier, il me chatouilla pendant que, par son ordre, je récitais mon chapelet. Je n'étais pas au milieu de la seconde dizaine que la voix me manqua; je pris le plaisir que je ressentis pour une bénédiction attachée à l'eau bénite: il me dit de me mettre à genoux et d'achever ma confession. J'aperçus sous sa robe quelque chose qui poussait, et auquel il donnait avec sa main de fréquentes secousses; et l'instant d'après, retirant cette main pour me donner l'absolution, je la vis couverte d'une écume blanche et visqueuse dont une goutte tomba sur ma main. Je n'osai lui demander ce que c'était. Il me défendit de jamais mettre ma main là, m'ordonna de me donner tous les jours, pendant la neuvaine, la discipline avec un meuble de ce nom, en corde nouée, qu'il me remit, de réciter pendant que je me fesserais cinq *Pater* et cinq *Ave*, et de revenir à confesse au bout de ce temps, qu'il commencerait l'exorcisme. Vous savez à quel point va le zèle de la religion quand on est jeune; je doublai la pénitence qu'il m'avait imposée et je me fouettai aussi fort que je pouvais le supporter; la douleur, à mesure que je m'y accoutumais, se changeait en plaisir, et je sentais mes feux souterrains augmenter à chaque coup de discipline, mais je n'osais plus y porter le doigt. La neuvaine finie, je retournai chez mon cafard qui, après ma confession entendue, toujours dans la chapelle solitaire, me dit: - Le démon est plus tenace que je n'aurais cru; ce n'est pas assez du doigt pour le chasser, je vois qu'il faut le goupillon; et, me faisant mettre à genoux en baisant la terre, et m'ordonnant de réciter le psaume *Miserere*, sans changer de position, il voulut y introduire son énorme goupillon; mais la douleur fut si vive, que, poussant un cri aigu, je me jetai de côté, et mon cafard, ayant perdu son point d'appui, alla mesurer le pavé avec son nez. Entendant du bruit dans la sacristie, il se releva, me disant que puisque je ne pouvais souffrir un petit mal pour l'amour de Dieu, il perdait l'espérance de me soustraire au démon, que je revinsse cependant dans l'octave et qu'il me confesserait dans sa cellule.

Ma tante, surprise de mes fréquentes confessions, me questionna; je lui confessai naïvement tout



ce qui s'était passé; elle me défendit de retourner chez mon carme, et mon ignorance durerait encore sans les soins que vous avez pris de mon instruction.

Le récit de Babet nous fournit des réflexions sur la papelardise des moines et des directeurs. - Comment se peut-il, dit sa marraine, que la discipline ne te blessât point; il me semble que cela doit faire un mal affreux. - Oui, madame, les premiers coups, mais en les donnant doucement d'abord, rien ne cause un feu plus vif, et les derniers, quelque forts qu'ils puissent être, causent un plaisir si grand qu'il m'est arrivé quelquefois de répandre en me flagellant des larmes aussi abondantes par là, que madame vient de m'en faire verser. - As-tu la discipline ? - Elle est dans ma chambre, vous allez la voir tout de suite.

Elle sortit, et pendant son absence nous ne tarîmes pas sur son éloge; jamais personne n'avait montré de plus heureuses dispositions pour tout genre de volupté. Elle rentra tenant en main le dévot instrument. - Comment fait-on ? dit la marraine. La petite, à ces mots, se déshabille entièrement et se met à se discipliner d'importance; ses fesses rouges excitèrent la pitié de la dame qui la pria de cesser, quand Babet lui dit: - Touchez, madame, où vous savez; vous verrez si je souffre. Elle le fit, et à l'instant une copieuse libation se répandit sur sa main. - Ah ! dit-elle, quel déluge, si jeune !... Je veux essayer de ta recette. Elle se dépouilla aussitôt, et prenant la discipline, les premiers coups, quoique légers, lui faisaient faire la grimace. - Laissez-moi faire, dit Babet; quand, avec les verges, j'aurai doucement échauffé ce beau derrière, vous verrez que tout de suite vous ne souffrirez plus. Elle y consentit, et bientôt elle disait elle-même à sa filleule de frapper plus fort, et un instant après: - Je n'en puis plus, s'écria-t-elle, je brûle; ah ! quel délire... frappe toujours, frappe...

Ce spectacle nous avait rendu notre vigueur à Valbouillant et à moi; il y avait dans la chambre deux lits jumeaux, séparés par un espace d'environ trois pieds. Mme Valbouillant, le ventre et la poitrine couchés sur un des lits, présentait la croupe à la fustigation de Babet; le mari, prenant la place de la correctrice sans faire changer de position à la pénitente, enfonce son aiguillon le plus avant qu'il peut dans le sentier physique, et j'en fis autant à la jeune enfant, l'ayant placée sur l'autre lit dans la même position, de sorte que nos postérieurs, à chaque secousse, se rencontraient, et par ce choc étant repoussés plus vigoureusement, allaient porter la volupté plus profondément dans les sanctuaires de nos belles. Mme Valbouillant, dont la fustigation avait rassemblé tous les esprits dans la partie sensible, arriva trois fois au but pendant que son athlète fournissait une seule carrière; pour moi, je perdis mes forces en même temps que la chère Babet, dont avec un doigt curieux je sondais cependant la voie étroite. Elle me parut avoir le degré de sensibilité désirable pour les plaisirs que j'en attendais dans un autre moment. La pauvre petite, surprise à cette double intromission, s'écriait: - Bon Dieu ! qu'est-ce donc que cela ? que cela est drôle ! Aye, aye, cela ne me répond pas du tout; je n'y puis plus tenir, je me meurs... Ce fut son dernier cri en finissant le sacrifice. Nous nous étions si bien trouvés de cette réjouissance en quadrille, que nous résolûmes bien d'en faire usage. Mme Valbouillant ne cessait de faire l'éloge des verges et jurait n'avoir jamais trouvé son mari si voluptueux. Pour Babet et pour moi, qui avions de longue main contracté cette habitude, nous étions charmés de les y voir prendre goût; le résultat de cette apologie fut de nous armer tous d'une bonne poignée de bouleau et de nous flageller réciproquement, de telle force que le post-face de nos belles avait pris la couleur de la cerise, et les nôtres, profondément sillonnés, laissaient échapper le sang par quelques endroits; mais nous étions dans un état de fureur érotique qui nous dédommageait pleinement de cette

petite souffrance. - Tâchons, leur dis-je, de profiter de cet état heureux et d'en prolonger la durée; lorsque nous nous sentirons sur le point de terminer le sacrifice, suspendons et retirons-nous tout doucement, nous rentrerons bientôt en lice quand les esprits seront un peu plus calmes.

Nos belles s'assirent l'une à côté de l'autre sur le bord d'un des lits, et nous, restant debout, nous nous établîmes entre elles; leurs jambes se croisèrent sur nos reins; dans cette heureuse attitude, nous dominions leurs charmes, nos mains pouvaient, sans se gêner, parcourir le sein de l'une et de l'autre, et même nos bouches y pouvaient prodiguer des baisers, en sucer les trésors, sans que les parties essentielles fussent déplacées. Je m'arrêtais lorsque je sentais le moment approcher, j'en faisais autant à Valbouillant, que je tenais immobile, quand la fréquence de ses soupirs m'annonçait qu'il touchait au terme. Après avoir ainsi peloté avec le plaisir pendant un gros quart d'heure: - Troquons, lui dis-je. Et il passa des bras de Babet dans ceux de sa femme, que je quittai pour le remplacer dans ceux de sa filleule.

Nos belles, cependant, moins économes ou plus en fonds que nous, versaient fréquemment des larmes de volupté; enfin, comme il faut que tout se termine, j'insinuai le gros doigt de ma main gauche dans le post-face de Valbouillant, qui de sa droite me rendit le même office; ce surcroît de chatouillement nous conduisit bientôt au but désiré, mais comme elle avait été suspendue, jamais éjaculation ne fut plus abondante; à peine nous restait-il assez de force pour nous traîner chacun dans notre lit, où nous allâmes chercher le repos dont nous avions grand besoin.

Le lendemain, les restaurants, les cordiaux ne nous furent pas épargnés; cependant le soir, au grand regret de nos belles, accablés de sommeil, nous allâmes chercher le repos que nous désirions, après n'avoir mis en jeu que de froids baisers et quelques mouvements de doigts officieux qui leur paraissaient de bien faibles dédommagements des services plus solides auxquels nous les avions accoutumées.

Le troisième jour, deux courriers arrivant de Rome à nos belles semblaient devoir prolonger le temps de notre repos; mais Mme Valbouillant, que nous avions initiée aux plaisirs d'arrière-main, nous observa qu'à défaut de la porte cochère on pouvait entrer par le guichet; nous instruisîmes Babet dans le même art et nous la formâmes à ce précieux genre de volupté; mais la tante de Babet la voyant plus alerte, plus spirituelle, moins embarrassée, n'en recevant plus de confidences comme celle des dérangeaisons, soupçonna en partie la vérité, et comme elle avait l'entrée libre dans la maison, elle se cacha près du lieu de nos orgies. Là, ses yeux et ses oreilles ne lui laissèrent aucun doute. Elle était née Italienne, partant superstitieuse, poltronne et vindicative. Elle n'osait éclater contre Valbouillant, dont elle connaissait les richesses et craignait le crédit; elle crut qu'elle parviendrait à se venger en s'appuyant du prélat de la ville, auquel elle demanda une audience particulière et qu'elle instruisit de la communauté de nos plaisirs, s'offrant de le rendre témoin oculaire de notre débauche. Son récit mit en rut le papelard et piqua sa curiosité; elle l'introduisit dans un cabinet près de la chambre de Valbouillant, dont une porte vitrée laissait libre passage à ses regards avides.

C'était peu de jours après le rétablissement de la santé de nos belles. Pour mieux célébrer la fête, nous nous étions dépouillés de tous ornements superflus; il faisait chaud, nous étions dans l'état de nos premiers pères dans l'Eden: nos serpents orgueilleux levaient une tête altière, et l'aspect des pommes que nous présentaient nos Eves nous faisait frémir de désir; nous essayâmes mille

attitudes diverses, et suspendant le dernier terme de la jouissance, nous fixions les désirs: Babet, renversée sur un lit les jambes croisées sur mes reins, se pâmail voluptueusement en serrant dans son antre brûlant le joyeux bourdon que je poussais et retirais avec une agilité qui hâtait pour elle le moment décisif, tandis que Valbouillant faisait avec sa femme, couchée sur le même lit, une épreuve antiphysique dont il redoublait les délices par le chatouillement d'un doigt obligeant à l'orifice du véritable sanctuaire.

Le prélat crevait dans ses panneaux et la jalouse tante de Babet, le tirant par la manche, lui dit: - Monseigneur, que d'horreurs ! - Que de volupté ! répondit-il. Nous entendîmes ces exclamations, et la circonstance nous inspirant, nous prîmes de concert, sans nous être consultés, le sage parti de rendre nos témoins nos complices; nos belles saisirent la vieille tante, la renversèrent sur le lit de repos; je me jetai sur elle; aussi brave que Curtius je me précipitai dans ce gouffre pour le salut de la patrie. Le prélat était italien: mon attitude, les deux globes que j'offrais à sa vue, ne lui permirent pas d'hésiter; il se crut Jupiter et je fus Ganymède; et Valbouillant, pour compléter le tableau, lui rendit ce qu'il me prêtait; cependant Babet, voyant sa tante assujettie par le poids de trois corps, de manière à ne pouvoir se refuser à la bonne fortune imprévue qui lui arrivait, se saisit d'une des poignées de verges dont nous étions toujours pourvus, et en chatouilla le post-face de Valbouillant, pendant que sa femme, renversée sur la partie vide du lit, nous découvrant les trésors de sa gorge d'albâtre et l'ivoire de ses cuisses, se prêtait à l'intromission d'un doigt caressant que je glissai à travers l'ébène de son taillis, sans cependant que je quittasse la brèche de l'antique citadelle où j'étais logé. La vieille qui, tout d'abord, voulait me mordre, me dévisager, prit enfin son mal en patience. - Bonté divine ! s'écria-t-elle en remuant la charnière, ah ! chien... mon doux Jésus... quel dommage que ce soit un péché... - Dis plutôt quel bonheur ! criait le prélat, me rendant les mouvements de Valbouillant; va, rien ne vaut le fruit défendu... - Je me damne ! reprit la vieille toujours tordant le croupion.- Va toujours, j'ai les cas réservés.

Sur la parole du saint prélat, la vieille se résigne, me serre, s'agite et m'arrache une libation, qu'elle me rend avec usure. L'évêque et Valbouillant arrivent au même instant au comble du plaisir. Mme Valbouillant, qui nous avait précédés, se lève alors, et va avec la jeune Babet féliciter la vieille tante de la bonne fortune inattendue qu'elle venait d'avoir; il y avait trop de témoins du plaisir qu'elle venait de prendre pour qu'elle en pût disconvenir. Elle se prêta donc au baiser que lui donna sa nièce, et borna ses remontrances à lui dire: - Tâche du moins que personne ne s'en doute. - Ne craignez rien, répartis-je, vous voyez comme nous traitons les curieux. - Je ne crois pas, dit le prélat, la méthode sûre pour les corriger.

Dès ce moment la confiance s'étant établie entre nous, la contrainte fut bannie; le prélat fut l'âme de nos orgies: le long séjour qu'il avait fait en Italie lui avait donné une profonde théorie de tous les genres de volupté, et joignant la pratique à ses rares lumières, il nous fit essayer avec succès trente attitudes dignes d'exciter le pinceau des Clinchet et modernes. Valbouillant était dans l'ivresse et sa femme proposa au saint homme de le réconcilier avec les plaisirs naturels. La politesse l'empêcha de refuser; pour le récompenser de sa complaisance, je le socratisai pendant sa besogne, et Babet, couchée sur Valbouillant qui s'était jeté à la renverse sur le lit à sa portée, offrait à son oeil lubrique deux jumelles dont Ganymède aurait été jaloux. La tante, pour ne pas rester oisive, d'une main chatouillait les témoins de Monseigneur, et de l'autre s'escrimait à coups précipités d'une poignée de verges, qui sillonnant le bas de mes reins redoublaient ma vigueur. - Eh bien, dit Valbouillant, à l'instant qu'il touchait à la dernière période de la volupté, que

dites-vous de ma femme ? - Que dans le Paradis elle enlèverait à Madeleine toutes ses pratiques.

La soirée s'avancait, le prélat se rhabilla et nous ayant comblés de caresses, il retourna à son palais, remerciant la tante de Babet des plaisirs que lui avaient procurés son inquiétude et ses scrupules, et avant de nous quitter, il lui fit présent d'un suppléant qu'une abbesse qu'il protégeait lui avait envoyé pour modèle, le priant d'en faire faire une douzaine pour le service de sa communauté. La bonne tante, après quelques cérémonies, l'accepta et nous lûmes dans ses yeux qu'elle en ferait plus d'usage que de son chapelet. Nous fîmes un léger repas et nous allâmes nous coucher après avoir bien ri de la fortune de la vieille.

Le lendemain, à peine étais-je éveillé, qu'on me remit une lettre du prélat. La voici:

"Sur le compte avantageux qui nous a été rendu, monsieur, de l'application que vous avez montrée pendant vos études, des progrès que vous avez faits dans la philosophie, la physique et la morale, des dispositions que vous avez à devenir profond dans la théologie, nous croyons qu'il est de notre devoir pastoral de retirer de dessous le boisseau une lumière naissante telle que vous, et de la placer sur le chandelier. Pour vous mettre à même de développer et d'accroître vos talents, je vous offre auprès de moi la place de lecteur; je me charge de votre sort jusqu'à ce que quelque bénéfice honnête venant à vaquer soit votre récompense. L'éducation du fils de M. Valbouillant peut être confiée à d'autres mains, et ce serait un larcin fait à l'Eglise que de lui dérober un sujet qui doit faire sa gloire, je ne vous renfermerai pas dans le seul emploi de lecteur; j'ai fort à coeur un ouvrage auquel je me livre avec un zèle ardent; vous serez mon collaborateur. Je crois l'offre trop avantageuse pour que vous la refusiez; vous pourrez toujours continuer vos bons offices à M. et Mme Valbouillant: ce sont des gens estimables dont je chéris les moeurs, et je vous seconderai de tous mes efforts."

L'offre, en effet, m'était avantageuse; mais je regrettais de quitter la bonne Valbouillant, la petite Babet, le père de famille même; ils m'aimaient tant, ils m'avaient procuré des plaisirs si vifs, si variés... J'allai donc leur montrer la lettre, m'en remettant à leur décision pour accepter ou refuser le parti; ils furent aussi affligés que moi; mais refuser à l'évêque dans un pays où les prêtres peuvent tout, était trop dangereux; il fut donc arrêté que je me rendrais auprès de Sa Grandeur et que je ferais mes efforts pour m'échapper souvent et jouir avec eux des plaisirs que je leur avais fait connaître. Je ne répondis donc point à la lettre du prélat; je m'habillai avec soin, et les yeux baissés, le front modeste, je me rendis chez le saint homme. Dès qu'il me vit, d'un air grave il me dit de passer dans son cabinet intérieur; et se hâtant de se débarrasser du promoteur et de l'official qui l'entretenaient de quelques affaires de diocèse, il vint me rejoindre, ayant défendu qu'on l'interrompît avant qu'il sonnât. Dès que nous fûmes seuls, son visage perdit toute sa gravité épiscopale, il m'embrassa avec transport: - Eh bien, mon ami ! mon cher Hic et Hec, me dit-il, nous vivrons donc ensemble, n'y consentez-vous pas ? - Les désirs de Monseigneur sont des ordres pour moi. - Bon, entrez donc en exercice de vos fonctions de lecteur.

Il me remet la satire de Pétrone, ouverte à l'endroit qui a fourni la jolie scène des amours d'été, me fait prosterner sur une pile de carreaux, et pendant que je lis, réalise avec moi la scène dont il entend le récit; il la pousse jusqu'au dénouement, et prenant ensuite le livre, il se met à ma place et je lui dis que je sais aussi bien attaquer que soutenir l'assaut; nous nous rajustons et nous approchant d'un bureau, sur lequel étaient amoncelés plusieurs casuistes, il me fait asseoir,

sonne, et dit au valet de chambre qui arrive, qu'il peut laisser entrer, et pendant que plusieurs personnes, grands vicaires et autres, sont introduites: - Je suis content, me dit-il, comme en continuant une conversation. Vos principes sont les vrais, vous avez approfondi la matière et quelques années de travail encore vous vaudrez Sanchez. Messieurs, poursuivit-il, en s'adressant aux arrivants, voilà un jeune homme qui me donne de grandes espérances, depuis une heure que je l'examine pour m'assurer de ses talents, je ne l'ai pas trouvé un instant en défaut ! il pousse un argument avec force, le soutient avec fermeté, et je crois qu'il fera un grand honneur à l'Eglise. Je l'ai pris pour mon lecteur, et, après notre dîner, je lui donnerai les quatre mineurs; quand on trouve des sujets il ne faut pas les faire languir.

Tout le monde me combla d'éloges pour plaire à mon patron; je me couvris du manteau de cette modestie hypocrite qu'on aime à trouver dans un jeune homme, mais dont les gens instruits sont rarement les dupes. En sortant de table, l'évêque me tint parole, je me trouvai sous-diacre, sans avoir fait d'autre séminaire que sur les coussins de Monseigneur et dans le boudoir de Mme Valbouillant.

Le prélat me permit d'aller lui faire part de mon avancement, et me rappelant, il me dit tout bas: - J'irai chez eux quand je serai débarrassé de nos importuns, prévenez-les pour que nous puissions n'être qu'entre nous. Je m'inclinai avec respect et je sortis.

Je fus reçu avec transport par mes amis; Valbouillant et sa femme m'accablaient de questions; j'y répondis de mon mieux et je leur dis par quelle voie j'étais entré dans les ordres, ajoutant que l'évêque viendrait leur dire, dès qu'il serait libre, ce qu'il avait fait pour leur protégé. Babet qui survint me couvrit de baisers et si je m'en étais cru, je n'aurais pas différé à leur marquer ma reconnaissance de la part qu'ils prenaient à mon avancement; mais l'incertitude du moment de l'arrivée du prélat, le désir de lui faire faire une orgie complète, nous firent suspendre nos plaisirs. Il ne se fit pas attendre; alors la porte fut fermée pour tout le monde; on lui fit des remerciements et des reproches (ce qu'il faisait pour moi ne dédommageait pas de ce qu'on perdait à mon absence). Le saint homme promit que je pourrais les voir souvent et qu'il joindrait ses efforts aux miens pour égayer leurs moments.

Après ces premiers propos, on fit venir Babet, qui d'abord s'était retirée par respect, et, profitant de la chaleur du climat, sur l'avis du prélat, nous quittâmes les pompes du luxe, et nous nous mîmes dans l'état où étaient nos premiers parents dans l'Eden avant que la pomme fatale leur eût appris qu'ils étaient sans vêtements. On eût dit, en regardant Mme Valbouillant, que c'était la Volupté sous la livrée de la Fraîcheur; ce qui manquait à la légèreté de sa taille était bien compensé par la finesse de sa peau, la fermeté des chairs, l'appétissant des formes arrondies et le tempérament que ses yeux pétillants et l'humidité de ses lèvres vermeilles annonçaient; pour Babet, l'Albane ou le Boucher l'auraient prise pour la plus jeune des Grâces, sa taille svelte et déliée n'avait pas encore la perfection des formes, mais on voyait que deux ans encore leur donneraient cette rondeur qu'on ne trouve point dans l'extrême jeunesse; des cheveux d'un noir de jais, et tombant par grosses boucles au-dessus de ses mollets, formaient autour d'elle un voile transparent qui rendait encore plus touchants les charmes dont ils couvraient une partie. Le prélat ne put tenir contre ce charmant objet; elle fut la première à recevoir son hommage. - Tâchons, dit alors l'évêque, de remplir par quelque récit amusant l'intervalle que la nature exige entre le plaisir et la renaissance des désirs; je vais vous raconter une aventure qui m'est arrivée quand j'étais au

séminaire. - Écoutons. Et l'on s'assit autour du prélat.

J'avais, dit-il, seize ans; j'étais assez joli, et ma tante, chez qui je passais communément les vacances à sa terre, s'amusait souvent à m'habiller en fille, et faisait prendre mes habits à Faustine, sa fille; elle était de mon âge, avait la taille élancée, et, pour la tournure et les grâces, ressemblait beaucoup à la gentille Babet. Ces travestissements avaient établi entre nous une liberté dont nous ne manquâmes pas de profiter. Faustine avait du tempérament comme Babet; j'étais ardent comme Hic et Hec. Ma tante n'était pas ombrageuse; son directeur la consolait de l'ennui de son veuvage, et quand il venait passer quelques jours au château, nous étions encore plus libres, ma tante désirant jouir dans la retraite des pieuses exhortations du saint homme. Nous allions souvent nous promener en cabriolet, ma cousine et moi, dans les maisons du voisinage: il nous était même permis de découcher quelquefois, le voisinage étant habité par des amis de ma tante. Un jour que le père en Dieu était à la maison, il nous prit fantaisie d'aller nous promener, ma soeur et moi (c'est ainsi que je nommais Faustine); la fontaine de Vaucluse était l'objet de notre curiosité, et nous dîmes à ma tante que nous reviendrions coucher à moitié chemin, chez une vieille parente qu'elle aimait beaucoup. Nous nous arrêtâmes dans un cabaret, à deux lieues de la route, pour déjeuner. Pendant qu'on le préparait, l'idée me prit de troquer d'habits avec Faustine, qui m'avait paru la veille charmante en abbé. - Volontiers, si cela t'amuse, mon frère, me dit-elle; mais je n'ai point ici ma femme de chambre, comment ferons-nous ? - Bel embarras, je t'en servirai. - Oui, mais la décence ! - Qui est-ce qui le saura ? tu ne te méfies pas de moi ? - Non, sans doute; mais cependant je ne voudrais pas que tu visses tout à fait... - Comme tu es faite, n'est-ce pas ? va, je m'en doute. - Je le crois bien; mais... - Tu te doutes bien comme je suis. - J'en ai quelques idées, mais point de certitude. - Et qui nous empêche de satisfaire notre curiosité ? - Mais maman... - Crois-tu qu'elle se gêne avec le révérend père Cazzoni ! - Oh ! je ne veux pas pénétrer ses secrets. - Nous ne l'instruirons pas non plus des nôtres; allons, quitte tes jupes et ton corset. - Au moins tu seras sage. - Oui, mais je veux tout voir. - Soit, mais tu satisfieras aussi ma curiosité ? - De toute mon âme; mais tu n'en diras rien ? - Non, jamais, ni toi non plus. - Je te le jure !

Et nous voilà à nous déshabiller avec empressement; mon habit était à bas, son fichu et son corset étaient enlevés, nous commençâmes par comparer nos seins. - Ah ! Faustine, les deux charmants hémisphères, que ces boutons qui représentent les pôles sont frais et vermeils, que ces veines bleues relèvent l'éclat de cet albâtre sur lequel elles sont tracées, et je serrais ces charmantes fraises entre mes lèvres caressantes. - Finis donc, mon frère; tu me jettes dans un trouble... je ne pourrais pas finir de me déshabiller. J'obéis en la dévorant des yeux. - Mais travaille donc aussi, dit-elle, d'un ton impatient: tu ne fais que me regarder, et je serai déjà toute nue que tu auras encore ta culotte.

Je fis ce qu'elle ordonnait, et j'avais ôté mon caleçon qu'à l'instant ayant enlevé ses jupes, elle se dépouillait de sa chemise; nos yeux se portèrent simultanément vers le point central. - Ah ! que c'est joli, m'écriai-je en portant une main avide sur la mousse naissante qui commençait à couvrir le portique du plus joli temple de l'amour ! - Ah ! que c'est beau, dit-elle en serrant dans sa main l'image brillante du serpent qui tenta notre première mère; comme cela est dur ! cela se découvre, et ce qui est au-dessous, à quoi cela sert-il ?

Ses attouchements me mettaient dans un état qui ne me permettait pas de lui répondre. Et de mon

côté j'examinai l'objet intéressant qu'elle offrait à ma vue; j'avais commencé par fermer la porte au verrou et je la décidai sans peine à se placer sur le lit pour que nous puissions réciproquement continuer notre examen. - Cela, lui dis-je, est destiné par la nature à s'ajuster dans la partie où je tiens mon doigt. - Ah ! comme ce doigt me chatouille ! regarde. - En effet, veux-tu que j'essaie ?... - Dam... je le voudrais bien, mais si maman le savait !

- Et qui le lui dira ? ce ne sera pas moi, sûrement. - Eh bien ! eh bien ! essayons. - Soit, essayons !

Alors, avec toute la gaucherie de l'ignorance et toute l'ardeur de l'amour, nous cherchons à nous mettre en besogne; la crainte de blesser Faustine arrêtait mes efforts dès qu'elle témoignait de la douleur; elle me rappelait, mais toujours la même difficulté se présentait. Enfin, je me souvins qu'au collègue mon régent de seconde, voulant badiner avec moi, s'était mis en frais de satire et m'avait appris ce proverbe: *Col patenzia et la supa si chiavarebbe una mosca*. Je pris un morceau de beurre frais qu'on nous avait apporté avec des radis, et grâce à ce secours, je renouvelai mes efforts. Faustine s'arme de courage, résiste sans fuir; la tête de ma colonne force la barrière; je redouble, le bélier pénètre, la muraille s'entr'ouvre, les désirs escaladent la brèche et s'y logent en arborant le drapeau des plaisirs. Nous trouvons ce jeu si doux que nous avons de la peine à le quitter; mais la crainte que la fille de l'auberge ne nous surprît en apportant ce qu'on nous préparait pour déjeuner, nous força de nous rhabiller.

Je pris la chemise de Faustine, qui s'affubla de la mienne; elle se chargea de ma coiffure, moi de la sienne, et quand on vint nous servir, elle offrait aux yeux un petit abbé, et je paraissais une assez jolie fille. Faustine, pour se conformer à son nouveau costume, prit l'air d'un jeune étourdi, et y réussit mieux que moi quand je voulus prendre l'air de réserve convenable à mon habit. La servante qui porta notre déjeuner avait la gorge ferme, la jambe fine, le bas bien tiré et la jupe courte, comme l'ont d'ordinaire nos jolies Venaissines. Faustine la lutina; Javotte paya d'une tape l'agilité de ses mains. Le nouvel abbé ne se rebuta pas, et levant sa jupe par-derrière, toucha l'endroit sensible. - Qu'est-ce donc ? petit fripon, sans le respect que j'ai pour mademoiselle votre soeur, je vous corrigerai de la bonne façon; voyez un peu le beau morveux ! - Ah ! ne vous gênez pas, repris-je en riant, c'est un petit libertin, je ne prendrai pas sa défense. Alors Javotte vous l'empoigne d'un bras vigoureux, et en un clin d'oeil déboutonne sa culotte, l'abat et lui donne deux bonnes claques, et cherchant ce qui le rendait si insolent, elle jette un cri de surprise en ne trouvant qu'une jolie grotte où elle croyait trouver un rocher sourcilleux. - Ah ! pardon, mademoiselle, si j'avais su ce que vous étiez, je n'aurais pas fait la bégueule, et si cela vous amuse, vous êtes la maîtresse. Faustine, pour ne pas la désobliger, consentit à recevoir de bon gré ce qu'elle avait d'abord voulu ravir, et d'un doigt obligeant lui rendit le même bon office qu'elle en recevait.

Pendant qu'elles s'occupaient, je pris la parole et je dis à Javotte que nous étions soeurs et que nous allions voir une de nos parentes dans l'intention de la divertir par ce travestissement, et je lui donnai un écu pour nous garder le secret. - Ah ! de bon coeur, dit-elle; mais vous êtes trop jolie pour n'être que spectatrice, et elle voulait passer sa main sous ma jupe. - Non, Javotte, je vous remercie, il y a des empêchements. - Des nouvelles de Rome peut-être ? - Précisément. - Qu'importe, j'ai là de l'eau, les mains sont bientôt lavées. - Oh ! non, jamais dans cet état... - Vous ne me ressemblez guère, c'est le temps où je suis la plus ardente.

Voyant qu'il n'y avait rien à faire avec moi, elle nous servit. Nous mangeâmes à la hâte et nous partîmes. Nous rîmes fort dans la voiture du succès de la témérité et de l'embarras où m'avaient jeté les offres de Javotte; nous interrompions nos rires par le tendre souvenir des caresses que nous nous étions prodiguées, et des lumières que nous avons acquises. Ces idées m'occupaient trop pour songer au chemin, et une malheureuse ornière où la roue tomba pendant que j'embrassais Faustine, donna une telle secousse qu'une de nos soupentes se rompit. Force nous fut de nous arrêter, un baiser ne pouvait pas rétablir la fracture. Nous ne savions à quel saint nous vouer, et le plus petit sellier du village nous aurait été plus utile que l'intercession de tous les bienheureux des litanies. Nous grommelions entre nos dents, quand nous vîmes se promener, sur la gauche, un châtelain du canton, en perruque ronde, chapeau et souliers gris, une grande canne à la main, surmontée d'un échénilloir; sa mine annonçait près de cinquante ans. Sa moitié, la tête enfouie dans une énorme calèche garnie de ruban coquelicot, s'avancait majestueusement soutenue sur un bambou. Cette dame, majeure depuis dix ans, s'efforçait depuis trois lustres de donner un héritier à l'illustre famille Cornucio, dont son époux était le chef. Mais la Providence se refusant à leurs désirs, n'avait point étouffé dans son âme l'espoir de réussir en s'attachant un collaborateur, quand l'occasion s'en présenterait.

Ce digne couple ayant aperçu notre accident, s'avança pour nous offrir les secours qui dépendaient de lui: nous nous trouvâmes heureux de leur zèle obligeant; leur domestique conduisit au château notre cabriolet délabré, et nous, nous nous joignîmes au couple Cornucio dans leur promenade: la dame s'empara du bras du feint abbé et le mari saisit le mien; à mesure que nous approchions du château, leurs yeux s'animaient, leurs coudes pressaient nos bras sur leurs coeurs; leurs voix devenaient agitées et leurs discours flatteurs. Arrivés au castel on s'occupa de nous loger; ils n'avaient que deux petites chambres à nous donner, l'une attendant à la chambre de madame, l'autre à celle de monsieur; il paraissait tout naturel de loger l'abbé près de celle du mari et la prétendue demoiselle près de la dame, mais d'un commun accord ils en décidèrent autrement, comptant chacun tirer parti du voisinage. J'aurais pu, en changeant le soir de chambre avec Faustine, contenter tout le monde et cacher le mystère de mon travestissement; mais l'idée qu'elle serait dans les bras de ce vieux satyre me révoltait trop; j'aimai mieux attendre l'événement et prendre conseil des circonstances. Cornucio et sa femme nous accablèrent de prévenances toute la soirée, et après le souper qui fut arrosé de très bon vin, ils nous menèrent dans nos chambres. - Soyez bien sage, mon cher petit abbé, dit la dame en embrassant Faustine, il n'y a qu'une mince cloison entre votre lit et le mien, j'entendrai tout; et puis, lui dit-elle à l'oreille, la porte qui nous sépare ne ferme pas. Le mari me fit les mêmes confidences, et m'ajouta qu'il était somnambule, en me serrant fortement la main, puis il se retira. Je ris de sa méprise et je me couchai. Faustine en fit autant dans sa chambre avec laquelle j'étais bien fâché de n'avoir pas communication, car nos chambres étaient aux deux bouts de la maison, il fallait traverser un

l'appartement, de la salle à manger et de celui du maître.

A peine avais-je fermé l'oeil que j'entendis marcher dans ma chambre, et s'avancer près de mon lit; je sentis que j'allais avoir à combattre; je saisis le pot de chambre, dont j'avais fait usage en me couchant, et quand Cornucio voulut ouvrir mon lit pour s'y placer, j'avançai le bras et le coiffai du vase, et, traversant à toutes jambes le corridor, j'arrivai à la porte de Faustine, que j'enfonçai d'un coup de genou; je la trouvai se débattant comme le chaste Joseph avec la femme



de Putiphar; elle était si bien enveloppée dans ses couvertures que notre lascive hôtesse n'avait pas découvert son sexe. La dame, à mon abord, parut médusée; je me plaignis amèrement de la violence que son mari avait voulu me faire éprouver, et je grondai mon soi-disant frère de l'impudeur avec laquelle il osait abuser des bontés de notre respectable hôtesse. - Moi, ma soeur, s'écria le faux abbé, le ciel m'est témoin que c'est madame qui voulait. - J'ai cru vous entendre gémir; craignant que vous ne fussiez incommodé, je suis vite accourue pour vous donner les secours qui dépendaient de moi. - Votre mari, madame, ne vous le cède pas en charité; mais je ne désespère pas de la chambre de mon frère, lui seul peut me protéger contre l'impudicité de votre mari. - Couche-toi, ma soeur, me dit Faustine, je me mettrai dans un fauteuil près de ton lit pour te défendre; j'espère que madame y voudra bien consentir, et souffrir que nous reposions jusqu'au point du jour. Alors nous quitterons une maison où l'innocence est si peu respectée.

La dame, après quelques excuses maladroites, sortit et ayant barricadé nos portes, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et nous savourâmes à loisir l'ivresse des plaisirs dont nous avions pris un échantillon dans l'auberge. Le lendemain, à la pointe du jour, ayant repris les habits de notre sexe, nous partîmes sans prendre congé de nos hôtes libidineux, et notre soupente raccommodée nous ramena chez ma tante, où j'achevai de passer voluptueusement la fin des vacances, après avoir assisté aux noces de mon aimable cousine, dont le mari, nerveusement conformé, ne s'aperçut point que j'avais frayé le sentier qu'il parcourut encore avec peine.

Nous avons repris nos forces pendant l'histoire du prélat, et tour à tour pendant la soirée nous nous enivrâmes de tous les plaisirs qu'offrent la nature et la débauche à des gens qui, pleins de vigueur et vides de préjugés, loin de rien refuser à leurs désirs, les irritent par la recherche de toutes les possibilités voluptueuses.

A quelques jours de là, mon prélat, près duquel je remplissais avec zèle les fonctions dont il m'avait chargé, m'avertit que j'avais à me préparer à le suivre à Bédarrides, sa maison de plaisance, à trois lieues d'Avignon, où il allait se reposer pendant une quinzaine des travaux de l'épiscopat; que j'y trouverais sa soeur, femme de qualité de Bénévent, et sa fille, chanoinesse des plus hautaines, mais ayant toutes les grâces de son état. Il me confia que sa soeur, femme de trente-cinq ans, encore belle et fraîche, suivant toutes les apparences, me trouverait à son gré, et qu'il espérait que je l'aiderais à lui faire les honneurs de sa maison; que pour la fille, elle avait la fraîcheur de ses dix-sept ans, le sourcil noir, l'oeil vif, les lèvres humides et les plus heureuses dispositions pour marcher sur les traces de sa mère, mais que la fierté de ses soixante-quatre quartiers l'avait jusqu'alors empêchée de céder, parce qu'elle avait toujours trouvé quelque lacune dans l'arbre généalogique de ses soupirants; quoique l'état de chanoinesse qu'elle avait embrassé, vu son peu de fortune, l'eût fait renoncer au mariage, et que le manuel des solitaires, ou les simulaires usités dans les couvents dussent être son unique consolation. Je la plaignis d'un préjugé si contraire au voeu de la nature, à l'humilité chrétienne. - Je compte sur vous, mon cher Hic et Hec, pour l'en guérir, me dit-il; votre tournure, votre mine séduisante, vos profondes connaissances dans l'art de la volupté, peuvent seules ramener au bercail cette brebis égarée. - Et comment y pourrai-je parvenir ? moi, sans nom, sans titres, sans aïeux, le mépris sera le premier sentiment qu'elle éprouvera pour moi. - J'en fais mon affaire, j'ai mon roman tout prêt: c'est un jésuite, missionnaire dans l'Inde, qui, revenant du royaume de Pégu, vous aura ramené de ce pays par l'ordre d'un prince dont vous êtes le fils naturel, pour être élevé dans la religion chrétienne, que son éloquence lui a fait embrasser. - Si cette mystification amuse Monseigneur, je ne saurais

qu'obéir. - On t'en devra de reste pour ta complaisance: Laure est faite au tour et n'a contre elle que l'excès de l'orgueil; je te mets à même de l'initier, mais c'est à la même condition que Valbouillant a mise à l'éducation de Babet et que tout sera commun entre nous quand tu l'auras guérie de ses préjugés.

Cela me parut plaisant, et je promis au prélat tout ce qu'il voulut. - Il me vient une idée originale, dit mon évêque; si pour étayer notre ruse, je glissais dans la conversation que tous les princes de sang de Pégu ont sur le corps un signe qui prouve leur origine. - Un signe, et lequel, s'il vous plaît, Monseigneur ? - Parbleu ! une tête d'éléphant blanc sur le bas-ventre, au-dessous du nombril; le peintre qui vient de faire mon portrait t'en dessinerait bien une là. - Quelle folie ! - Je lui ferai naître le désir de voir ce phénomène, et je ne doute pas que la trompe menaçante de l'animal, faisant remarquer sa force et son élasticité, ne parvienne à l'intéresser.

Ainsi dit, ainsi fait. Le peintre, dès le lendemain, se mit à l'ouvrage, et deux jours après, mon ventre offrit la plus belle tête d'éléphant qu'on pût voir, et monseigneur examinant le chef-d'oeuvre du peintre et badinant avec la trompe de l'animal, elle prit sous ses doigts sacrés une consistance qui le ravit. Nous fîmes le soir une visite à Mme Valbouillant; on admira la nouvelle peinture; heureusement elle était à l'huile, sans cela, à l'usage répété que je fis de la trompe, le tableau aurait disparu. La petite Babet, qui n'avait jamais vu de pareils animaux, ne se lassait pas de l'examiner, et trouvait qu'on en pouvait tirer aussi bon parti que du manche du mousoir. La pauvre enfant, peu versée dans les arts, ramenait tout à la nature. Le couple voluptueux, que le prélat instruisit du motif de cette peinture et de la mystification projetée, promit de la seconder et de nous suivre à cet effet à la maison de campagne de Sa Grandeur, qui, depuis son admission à nos orgies, ne pouvait se passer des plaisirs que le libertinage de notre imagination variait sans cesse. Il fut aussi décidé que la gentille Babet serait du voyage; chaque jour développait en elle de nouveaux charmes, ses formes s'arrondissaient, sa gorge se remplissait, et l'usage de la volupté avait donné de la finesse et de l'énergie à ses regards, d'abord incertains et timides. Ses mains, qu'on n'employait plus aux travaux grossiers de sa première jeunesse, avaient gagné de la blancheur; et la finesse de sa peau, l'agilité de ses doigts délicats, lui donnaient plus de grâce à manier le sceptre de l'amour que n'en montrait Hébé à toucher la massue d'Hercule.

Le lendemain, nous partîmes, le saint prélat et moi: sa soeur et sa nièce étaient arrivées deux heures avant nous, nous les trouvâmes dans le salon; la mère couchée sur une ottomane, lisait d'une main un petit in-16 qu'en nous apercevant elle mit dans sa poche, et l'autre main reparut. La jeune chanoinesse, courbée sur un métier, brodait sur un sac à ouvrage le blason de ses armes, avec toutes les alliances écartelées. L'évêque, les ayant embrassées, me présenta comme un prince péguan, que le roi, mon père, nouveau converti, faisait passer en Europe, pour s'instruire dans la foi et dans les arts, qui font la gloire de notre heureuse patrie.

Ce titre de prince du bout du monde et cousin de l'éléphant blanc, prévint en ma faveur l'auguste chanoinesse; mes yeux vifs et pétillants, mes cheveux bruns et fournis firent aussi leur effet sur la mère; l'une me demanda des lumières sur les armoiries de Siam et du Pégu, l'autre sur le costume des Bayadères et sur la forme des chaises longues de l'Inde. J'y satisfis de mon mieux, d'après ce que j'avais lu dans les *Voyageurs*.

Après le repas, pendant lequel on admira tout ce que je disais, s'étonnant qu'un jeune homme né aux Indes pût s'exprimer avec bon sens et facilité, on put se promener dans un bosquet délicieux près du salon; la commission Magdalani me choisit pour écuyer, et l'évêque prit le bras de la chanoinesse, et lui parla de manière à la prévenir en ma faveur.

La mère, cependant, me questionna sur les moeurs de Pégu, sur la tournure des belles, sur les procédés qu'on y suivait en amour; je l'assurai que les femmes grosses y étaient le plus recherchées (elle l'était); que les hommes ne se permettaient aucune avance vis-à-vis d'elles, de crainte d'être importuns; mais qu'ils répondaient avec transport à celles que les belles leur faisaient. - Comment, si j'étais péguane, si vous me trouviez aimable, vous ne me le diriez pas ? - J'aurais trop peur de vous offenser. - Comment donc faut-il que la femme se conduise pour enhardir l'homme pour lequel elle se sent du goût ? - Elle le regarde en baisant le bout du doigt de sa main gauche, et le cavalier s'approche avec timidité. - Et la dame alors ? - Elle porte la main droite sur son coeur. - Comme cela ? - Précisément. - Je fais donc bien ? - A ravir. - Et le cavalier ? - S'il est seul avec la belle, il se jette à ses genoux, obéit à ses ordres sans oser les prévenir; mais s'il est devant témoins, il feint de ne rien entendre, et gémit les yeux baissés. - Vous les avez à présent ? - Exactement de même. - Fort bien. Mon frère, dit-elle à l'évêque qui nous suivait avec sa fille, que je ne vous empêche pas de vous promener, je me sens un peu fatiguée, je vais me reposer sur ce gazon; le prince Hic et Hec achèvera de m'instruire des coutumes de l'Inde, vous nous retrouverez ici ou au salon. - Soit, dit l'homme de Dieu s'éloignant, en souriant, avec sa nièce. - Reprenons notre leçon indienne, dit la signora. N'est-ce pas comme cela ? dit-elle en baisant son doigt gauche. - Oui, si j'ai le bonheur de vous plaire. - Ne faut-il pas mettre la main sur mon coeur ? - Oui, si vous voulez que j'ose beaucoup. - Voyons. Et elle fait le signe encourageant, en se couchant sur le gazon: je m'y précipite avec elle, mes mains actives éloignent tous les obstacles, et bientôt nous ne faisons qu'un. - Vive la méthode indienne, comme elle abrège les formalités ! Et me serrant, me pinçant, me mordant, elle arrive à la période désirée, et se pâme en bénissant Brahmâ, Vishnou et tous les dieux de l'Inde; bientôt revenue à elle: - L'abbé, me dit-elle en me serrant contre son sein, cher abbé ! comment les femmes dans l'Inde prouvent-elles qu'elles sont satisfaites ? - En recevant avec transport un nouvel hommage. - Presque sans se reposer !... Ah ! je retourne avec vous au Pégu, dit-elle en s'arrangeant pour me témoigner sa reconnaissance.

Elle se trouvait bien des moeurs de l'Inde, et je lui parus mieux valoir que le livre qui l'occupait lors de notre arrivée; puis se relevant et rajustant le désordre de sa toilette, elle s'appuya sur mon bras pour retourner au salon. Elle avait été trop occupée des choses solides pour s'être distraite au point d'observer la peinture éléphantine. Elle m'entretint d'un ton plus calme des diverses religions de l'Asie. Je lui parlai de la secte des multiplicantes et de la communauté des plaisirs qu'on voit établie dans les familles de cette caste. - Comment, dit-elle, la mère dans les bras du fils, la fille dans ceux du père !... - Eh ! madame, rappelez-vous d'avoir lu quelque part: "Qui doit goûter des fruits d'un arbre, si ce n'est celui qui l'a planté ?" - Il est vrai; mais le préjugé ! - Tient-il contre la loi du créateur ? - En est-il qui permette à un père, à une fille, à un frère, à une soeur ?... Fi donc; cela répugne.- A qui donc a-t-il dit: "Croisez et multipliez ?" N'est-ce pas à Adam, à Eve, à ses fils, à ses filles ? il ne regardait donc pas l'inceste comme un crime, puisqu'alors il le commandait. - Comment ? mais en effet. - La volonté du ciel peut-elle être versatile ? Ce qui fut un précepte dans un temps, peut-il être forfait dans un autre ? Disons plutôt, puisque la nature nous a donné du penchant pour les êtres d'un autre sexe, sans égard à la

parenté, que c'est la politique seule, qui, pour faire communiquer entre eux les hommes disposés par la nature à prendre les plaisirs qu'ils avaient sous la main, et qu'ils trouvaient au sein de leur famille, a interdit ces unions rapprochées, pour réunir par le besoin du plaisir des êtres qui sans ce besoin ne se seraient jamais rapprochés; que les législateurs ont prohibé, par des vues humaines, des unions qui tenaient les familles isolées les unes des autres et que l'intérêt des gouvernants, et non le voeu du créateur et de la nature, ont transformé en crimes des penchants naturels et par conséquent innocents. Observez encore que suivant la loi du peuple juif, il était ordonné au frère d'épouser la veuve de son frère, et qu'ainsi la même femme devait passer de frère en frère, tant qu'elle survivrait à son époux, et vous osez faire un crime à présent à un cousin d'amuser sa cousine, si le vicaire du Rédempteur ne lui accorde la dispense à prix d'argent; mais ce Rédempteur n'a-t-il pas dit selon les livres saints: "Je ne suis point venu pour changer la loi, mais pour l'accomplir."

J'étais lancé; et dans l'habitude de disputer sur les bancs, j'aurais passé d'arguments en arguments, si le prélat n'était rentré avec sa nièce, vis-à-vis de laquelle il avait je crois soutenu la même thèse, si j'en juge par le feu de leurs yeux et la rougeur de leur teint plus animé que de coutume. La signora Magdalani s'en aperçut, et n'en osa rien témoigner, la richesse et le crédit de son frère, les secours qu'elle en recevait, la rendaient réservée, et elle savait que l'exemple qu'elle donnait à sa progéniture ne l'autorisait pas à marquer beaucoup de sévérité. - Eh bien ! dit le prélat, comment vous trouvez-vous, ma soeur, de l'entretien du prince Hic et Hec ? Etes-vous bien instruite des coutumes et des moeurs de l'Inde ? - Je suis très satisfaite de ses lumières, il est lucide, précis et d'une philosophie... - C'est un puits d'érudition, et sa morale ? - Bizarre, fondée en principes: savez-vous bien qu'il m'affranchit de bien des préjugés. - C'est son fort; mais, voyons lesquels ? - Je ne puis, devant ma fille... - Quel enfantillage ! elle est d'âge à tout savoir, et je dis plus, il peut être dangereux de ne pas l'éclairer; que de fautes l'ignorance ne fait-elle pas commettre ? Une jeune fille à qui on ne cache rien est plus en état de repousser la séduction, et, si elle y cède, du moins elle évite le scandale, qui, je le dis entre nous, est le plus grand mal moral. Qu'importe à la société que je satisfasse mes besoins physiques ou que je m'en prive, pourvu que je ne nuise pas au bonheur d'autrui, que je ne lui enlève pas sa propriété, que je n'altère pas ses jouissances et que je ne lui cause ni chagrin ni douleur ? - Mon frère, dit-elle en souriant, diriez-vous cela dans vos homélies ? - Oui, quand je parlerais à des gens que je voudrais éclairer; mais en chaire, non, le peuple en masse veut être trompé, l'ignorance aime les prodiges; une religion sans miracles trouverait peu de sanctuaires, et les mystères qui répugnent à la raison entraînent la crédulité du grand nombre; je continuerai à jeter de la poudre aux yeux du peuple; mais je serai loyal et sans scrupule avec mes amis. Laure a dix-sept ans et n'ignore pas sûrement la différence de son sexe et du nôtre; mais les détails lui sont peut-être inconnus, nous nous gênons pour elle, nous affligeons sa curiosité, et peut-être en nous quittant fera-t-elle des questions à sa femme de chambre, qui, moins discrète et moins éclairée, en lui faisant le tableau des plaisirs, ne lui en dépeindra pas les dangers. - Ah ! dit Laure, que mon oncle est aimable ! - Quand elle voit que nous ne lui cachons rien, elle sera sans dissimulation, nous lirons dans son âme et nous pourrons écarter d'elle les dangers sans en éloigner les plaisirs. Votre désir, je le sais, n'est pas de la marier, elle se soumet à vos vues; mais quand elle renonce à l'hymen, soyez sûre qu'elle ne renonce pas aux dédommagements que se procurent tant de jolies prébendières. Plus de gêne devant elle, tant que nous n'aurons pas d'étrangers; quand il en viendra de suspects, remettons vite le masque de la réserve.

La signora Magdalani, regardant sa fille d'un oeil caressant: - Allons, je me rends, puisque mon frère le veut; mais, mon coeur, dit-elle en la baisant au front, ne perds pas l'usage de rougir. Rien ne fait plus d'honneur aux filles et surtout aux mères. - Allons, ma soeur, c'est convenu; mais voyons sur quoi roulait la conversation avec Hic et Hec. La signora lui répéta ce que je lui avais dit sur la secte des multiplicantes et sur l'inceste. - Eh bien ! ma soeur, n'est-ce pas précisément ce que je vous disais quand vous étiez si fâchée pour quelques espiègleries, qui pourtant vous avaient fait grand plaisir. - Oh ! mon frère, devriez-vous dire cela devant ma fille encore. - Ah ! maman, je m'en doutais, quoique sans oser vous en parler.

Je ne pus me retenir à cette naïveté, et saisissant sa main, je la baisai avec transport. La petite rougit. La maman me jeta un regard sévère, qui ne m'en imposa pas. L'évêque, d'un ton tranchant, termina la dispute en disant:- Fi donc, ma soeur, allez-vous y mettre de l'humeur, il est temps que la petite goûte sa part de nos plaisirs; l'abbé est approchant de son âge. - Mais, mon frère... Songez-vous ? - Je sais qu'il prendra toutes les précautions nécessaires pour prévenir l'arrivée des petits indiscrets. - Mais, mon oncle... - Vas-tu me montrer quelques doutes sur l'ancienneté de sa généalogie ?... Rassure-toi, tes soixante-quatre quartiers doivent se trouver honorés de se joindre au cousin de l'éléphant blanc. - Si du moins je voyais son blason. - Rien n'est plus facile; les princes de la maison royale de Pégu le portent toujours sur eux. - Ah ! voyons-le donc. - Allons, Hic et Hec, faites vos preuves.

Le baiser que j'avais collé sur la jolie main de la chanoinesse m'avait mis en état de paraître avec gloire. Au mouvement que ma main fit pour mettre en liberté la trompe d'éléphant: - Quelle indécence ! s'écria la mère. - Regardez son cachet, répondit l'évêque, c'est une tête d'éléphant. J'exhibais cependant mes armoiries. - Comment, dit la signora, je ne m'en étais pas aperçue. - Ah ! ma soeur, vous avez déjà fourragé dans ce canton ? Elle rougit en marmottant: - Que je suis étourdie. - Eh bien ! considérez plus à votre aise, et vous, ma nièce, vîtes-vous jamais de plus belles armoiries ? La mère, surprise, convint que cela était merveilleux, et la jeune Laure interdite et d'une voix syncopée par le désir: - Cela est beau... le superbe écusson... - Allons, prince, initiez cette vierge; pendant que vous lui ferez chanter son premier hymne à l'amour, nous battons la mesure sa mère et moi.

Je renversai ma chanoinesse sur le sofa; l'évêque dénoua les cordons de son corset et découvrit à mes yeux éblouis deux hémisphères d'albâtre où des veines azurées traçaient le cours de mille rivières serpentantes; ma bouche en suivit les contours, et en peu de temps parcourut bien du pays. Cependant, de peur de faire fausse route, je mouillai l'ancre dans une mer de délices; et le saint prélat ayant jeté sa soeur sur l'ottomane voisine, s'aperçut de la double libation que j'avais faite. - Ah ! ah ! dit-il, ce temple a été souillé par quelque profane; mais avec ce goupillon, je vais le purifier; et rentrant dans le parvis après quelques allées et venues dans la nef, il pénétra dans le sanctuaire, qu'il purifia par une ample aspersion de son eau lustrale. La petite, en ce moment, tourna la prunelle et se raidissant, s'écria: - Ah ! roi de Pégu, que tu as bien fait de te convertir !

Quel que fût le délire que me causa son ivresse, la prudence l'emporta sur mes transports, et, docile aux préceptes du vénérable prélat, je répandis ma libation sur l'architrave du portique du temple. La mère et l'oncle me félicitèrent de ma sage retraite; mais Laure m'en paraissant moins satisfaite, je me hâtai de la consoler en me replongeant de nouveau dans l'antre brûlant, qui ne

m'avait vu sortir qu'à regret, et je lui procurai une nouvelle émission sans dépense de ma part. L'évêque et sa soeur s'étaient cependant rapprochés de nous, et la dame, baisant le front de sa fille, approchait de mes lèvres une fraise de son sein, que je m'empressai de sucer, pendant que le prélat, d'une main caressante, pressait mon post-face, qu'il socratissait du doigt majeur.

Nous nous remîmes après en état décent, et les ablutions nécessaires finies et les toilettes réparées, nous attendîmes l'arrivée de Valbouillant, de sa femme et de Babet, qui ne se firent pas longtemps désirer; les premiers moments de l'entrevue se passèrent en compliments. - Prince, me dit la gentille Laure, pourquoi mon oncle a-t-il invité ces gens-là ? Cela va nous forcer à une gêne que je savais supporter avant l'intimité de notre liaison, mais dont la connaissance des plaisirs va me rendre incapable. - Rassurez-vous, repris-je, loin de contraindre notre élan vers la volupté, leur présence en variera les formes. - Mais un homme marié !... la présence du mari doit bien en imposer à la femme. - Bon, la présence d'une mère doit bien gêner une jeune chanoinesse; cependant... - Ah ! toutes les mères ne sont pas bonnes comme la mienne. - Oh ! tous les maris ne sont pas bons comme Valbouillant.

On s'était assis, on s'observait; tous avaient envie de voir la confiance et la liberté s'établir, mais personne n'osait rompre la glace. L'évêque sourit de l'embarras général, et, prenant Laure par la main, la mena à Mme Valbouillant. - Souffrez, dit-il, que je vous offre une jeune initiée; elle a d'heureuses dispositions, et, docile à vos conseils, elle saura respecter les préjugés en public et s'en dépouiller en particulier. Je demande votre amitié pour elle; bannissant entre nous tout respect humain, soyons dans ma retraite comme nous étions dans votre retraite d'Avignon. - Vous ne pouvez, répondit Mme Valbouillant, me faire un plus grand plaisir: vous n'attendez personne, je crois ?

- Non, et jamais aucun domestique n'entre dans ce corps de logis, si je ne lui en donne l'ordre exprès. - Bon, en ce cas, et pour cimenter notre union et rendre notre connaissance plus intime et plus prompte, que ne prenons-nous tout de suite l'habit de la vérité ? il sera très avantageux à madame et à cette belle enfant.

La signora Magdalani feignit un instant d'hésiter; l'évêque la décida en enlevant lui-même son fichu et dénouant son corset; Mme Valbouillant en fit autant à la chanoinesse, dont elle couvrit de baisers la gorge et les bras qu'elle avait d'une rondeur et d'une forme ravissantes, et Monseigneur ouvrant une petite armoire cachée dans le lambris, en tira quatre peignoirs d'une gaze très claire, agréablement ajustés, dont il couvrit nos nymphes, sans dérober leurs charmes à nos regards avides. La signora Magdalani était grande, avait les formes superbes, et semblait entourée des Grâces; on eût pris l'évêque pour l'Apollon du Vatican: Valbouillant ressemblait au dieu des jardins, et nos belles trouvèrent que j'avais assez l'encolure de Ganymède.

Le prélat ne put voir sa charmante nièce sans désirer de s'égarer dans le sentier que je venais de frayer; elle baissa les yeux, regarda timidement sa mère dont le sourire la décida à se résigner, et qui la suivit sur le canapé voisin, où elle l'encouragea par son exemple, en se livrant aux transports de Valbouillant qui, passant les jambes de la belle sur ses épaules, s'introduisit très avant dans ses bonnes grâces. Je m'insinuai dans celles de Mme Valbouillant qui, caressant d'un doigt officieux le centre des voluptés de Babet, jouissait du double plaisir qu'elle nous procurait. Six glaces avantageusement placées à la hauteur des ottomanes, répétaient les trois groupes

voluptueux qu'elles multipliaient à l'infini, et les sens irrités par ce spectacle enivrant redoublaient l'ardeur de chaque combattant, qui aurait rougi d'être vaincu dans cette érotique. Magdalani, par l'agilité de ses reins, prouvait à Valbouillant que ses trente-cinq ans n'avaient rien diminué de son ardeur, et que sa fille, malgré sa jeunesse, ne la surpassait pas pour la prestesse et le moelleux des mouvements.

Le saint homme applaudissait au zèle de la chanoinesse à suivre l'exemple de sa mère. Mme Valbouillant, Babet et moi n'avions pas besoin d'être encouragés, mais ce spectacle nouveau nous rendait encore plus acharnés à fêter le dieu de Lampsaque. Les trois groupes ayant consommé leur sacrifice, nous nous réunîmes en rapprochant les trois sofas; on voyait sur tous les sofas la gâité succéder à la jouissance; point d'air d'épuisement ni d'ennui; le fin sourire et le regard malin promettaient le prochain retour des désirs. On félicita la jeune Laure sur le courage qu'elle avait montré dans les premiers combats; sa mère reçut nos éloges pour la philosophie avec laquelle, s'élevant au-dessus des préjugés, elle avait accéléré par son exemple la félicité de sa fille. La petite se jeta dans les bras de sa mère qui la couvrit de baisers, et d'un doigt curieux tâcha de reconnaître les dégâts que mes efforts et ceux de l'évêque avaient faits. Cet attouchement réveilla les sens de la chanoinesse qui versa presque aussitôt des larmes de volupté sur la main de la signora qui reçut d'elle le même service.

Mme Valbouillant, pour nous faire attendre sans impatience le retour des plaisirs, nous proposa de nous lire une anecdote qu'elle avait reçue de Paris; tout le monde y consentit, et elle nous la lut.

On applaudit fort à cette anecdote, et l'évêque proposa du sirop, du punch pour désaltérer la lectrice et rafraîchir ses auditeurs. - Volontiers, dit la signora Magdalani; mais ne vaudrait-il pas mieux prendre auparavant le rafraîchissement du bain, mon frère en a de charmants, la chaleur est si vive que l'eau doit être assez échauffée par le soleil; nous n'avons point de toilette à faire, nos peignoirs ne tiennent qu'à un ruban. - L'idée est charmante, dit Mme Valbouillant; mais personne ne pourrait-il nous voir ? - Non, dit l'évêque, le bassin touche à ce boudoir et personne n'y peut pénétrer; j'en ai la clef, et nous porterons sur le bord le punch que nous prendrons en nous baignant.

Tout le monde fut d'accord, et nous passâmes dans ce délicieux bassin revêtu de stuc; il était ombragé par un grand platane, deux sycomores et deux grands saules pleureurs; le jasmin et le chèvrefeuille s'élevaient autour de leurs tiges, et, s'étendant d'un arbre à l'autre, formaient des festons parfumés; à quelques pas de là, des touffes de seringa sortaient d'une haie de rosiers de diverses espèces auxquelles se mêlaient l'aubépine, l'acacia rose et l'épinevinette; la violette, la pensée, l'anémone et l'odorante jonquille couvraient le gazon qui séparait la haie du canal; et les pois de senteur se ramaient autour de la tige élevée de la tubéreuse; plus loin, des bancs de mousse à travers laquelle percent la pâquerette et l'armoise, offrent un siège doux et frais à la nymphe qui, sortant de l'onde, veut se sécher et s'essuyer avant de reprendre ses habits. C'est là que nous allâmes chercher à nous délasser de nos agréables fatigues; l'Albane et Boucher se seraient trouvés contents, s'ils avaient été admis; quel travail pour leur ingénieux pinceau ! chacune de nos belles leur aurait fourni vingt académies; ils auraient cru voir Thétis au milieu de ses naïades recevant Phoebus, tandis que les heures détellent son char. Valbouillant avait l'air de Comus chargé de préparer le festin, pendant qu'en folâtrant près des belles nageuses, je

ressemblais au dieu dont les ailes aux talons annoncent l'emploi sur les pas du prélat. Nous nous hâtâmes de nous plonger dans l'onde limpide, qui ne faisait que rafraîchir les charmes de nos nymphes sans les voiler; les peignoirs qu'elles avaient quittés étaient remplacés par les boucles éparses de leurs cheveux qui formaient un vêtement transparent aux contours arrondis de leurs tailles élégantes; l'eau ne s'élevait qu'à la hauteur de leur sein; elles se baissaient parfois pour en avoir jusqu'au menton, et quand elles se relevaient, l'humidité qui restait sur l'ivoire de leur gorge appétissante ressemblait à ce frais duvet qu'on aperçoit sur la prune dans la maturité et qu'on appelle la fleur. Avec quel empressement nos lèvres enflammées couraient la recueillir; que de bonds, que de folies nous fîmes dans ce délicieux bassin.

Nos quatre naïades étaient belles, mais toutes d'un genre de beauté différent; la signora Magdalani, d'une taille au-dessus de la moyenne, avait approchant les formes que nous fait admirer Raucourt dans le rôle de Didon, et ses longs cheveux châtons relevaient l'éclat d'une peau d'un blanc de lait, sillonnée de veines d'azur; son embonpoint lui rendait la fraîcheur que le grand usage des plaisirs lui aurait fait perdre si elle avait conservé la taille svelte qu'elle avait à vingt ans. Laure, plus petite, mais agréablement coupée, voyait flotter sur sa gorge naissante une forêt de cheveux blond cendré: ses yeux étaient bleus, ses longues paupières et ses sourcils bien arqués étaient de la couleur de l'ébène; et d'ailleurs elle méritait, mieux que jadis l'Athérenin, le beau nom d'as de pique. Je ne répéterai point ici le tableau de Mme Valbouillant, ni de la gentille Babet; la première, on le sait, a des jumelles qu'on ne peut pincer, des dents de perles et le regard humide de la volupté prête à toucher le but, et Babet, avec ses yeux noirs, ses cheveux châtons, avait l'air d'Hébé réveillant le dieu de la force.

Après mille agaceries réciproques, Mme Valbouillant, poursuivant la jeune Laure en folâtrant comme Sapho le faisait d'ordinaire avec ses compagnes, la renversa sur une touffe de roseaux, et nous fit apercevoir le carmin et la rose au milieu de son spadille. Pendant ce temps Valbouillant accourt, et tournant la chanoinesse de côté, se coulant sur le dos, s'insinue dans le losange vermeil, dont sa femme continuait de chatouiller le sommet; l'évêque, à son tour, étend Babet à côté des combattants, de manière que l'officieuse main de Babet rendait à sa maîtresse tout ce que celle-ci prêtait à Laure; et pour compléter le groupe, la signora Magdalani, se courbant sur les reins de son frère, m'offrit une double route aux plaisirs. Je commençai le sacrifice dans l'arrière-temple, et j'achevai ma libation dans le vrai sanctuaire. La fraîcheur de l'eau, l'ardeur de nos désirs, par leur contraste heureux, aiguïsèrent la volupté, et nous convînmes, d'une voix unanime que jamais on ne pouvait éprouver d'ivresse plus délicieuse.

Nous sortîmes du bain aussi frais qu'en y entrant; nous vidâmes sur le rivage le bol de punch qui s'y trouvait préparé. Je fus l'échanson et l'on trouva que j'avais autant de grâce à remplir mes fonctions que le prince phrygien qui servait le nectar à Jupiter.

Nos belles reprirent leurs peignoirs et nous de légères robes de taffetas. Rentrés au salon, nous échangeâmes les plus douces caresses. La signora Magdalani observa que la société, toute charmante qu'elle fût, péchait en ce qu'il y avait plus de consommatrices que d'objets de consommation, et que d'après toutes les proportions physico-mathématiques, tout serait plus dans l'ordre s'il se trouvait six hommes et quatre femmes, et qu'il fallait, pour le bien de la paix, doubler le nombre des collaborateurs.



L'évêque, tout en reconnaissant l'évidence du principe, opposa la difficulté de faire cette opération sans compromettre sa réputation, qui était la base de l'aisance de sa famille. La signora, confuse, ne savait que répondre, quand Laure élevant la voix rappela à son oncle les bijoux qu'il avait eu la complaisance de lui faire passer de la part de sa tante la Visitandine. Le bon prélat sourit, la société le pressa, et il dit à sa nièce de produire ces bijoux si elle les avait encore. - Si je les ai ! ils ont été ma consolation depuis que vous me les avez donnés. Et elle tire de sa poche les deux plus beaux simulacres que l'art ait produits pour suppléer à la faiblesse humaine. Des tubes d'étain, rivaux de la nature, recouverts d'un velours incarnat, garnis d'un piston pour lancer à volonté du lait chaud. La pieuse abbesse des Visitandines, empressée de fournir à leurs besoins, avait prié le prélat, son cousin, de lui en procurer de différents calibres pour les postulantes, les novices et les professes, et pour être assurée que sa communauté ne chômerait point, elle en avait mis un nombre en réserve, qui, le fanatisme religieux se ralentissant, et chaque nonne en étant fournie, lui restait en magasin. Le prélat, voyant les besoins de sa nièce chérie, en avait demandé deux, et la bonne religieuse, pleine de zèle pour le salut de sa parente, avait garni les ceintures auxquelles ils étaient attachés, d'*agnus dei*, de bois bénit et de bois pourri, qu'elle avait honoré du nom de bois de la vraie croix, pour élever vers Dieu ses idées quand elle ferait usage de ce consolateur des recluses.

La lubrique assemblée admira le génie de l'inventeur et le talent supérieur de l'ouvrier dans l'exécution. L'espiègle Babet voulait à l'instant entourer ses reins de la sacrée ceinture; mais sur la représentation de la chanoinesse, elle en différa l'usage jusqu'à ce que le lait nécessaire fût préparé et parvenu à la chaleur convenable.

Pour attendre patiemment que tout fût prêt, on proposa que nos belles fissent le récit fidèle de leurs aventures. La proposition fut généralement acceptée, et la signora Magdalani, comme la doyenne, commença en ces termes:

"Ma mère perdit la vie en me donnant le jour; mon père m'envoya près de ma tante, dans son petit castel aux environs de Nice. Ma tante, n'ayant rien de mieux à faire, s'était jetée dans la dévotion et passait la journée à l'office ou à médire avec ses voisines. On m'avait appris les litanies de la Vierge, et je prononçais avec toute l'emphase convenable: 'Tour d'ivoire, priez pour nous; rose mystique, priez pour nous.' Mais, de bonne foi, je n'attachais aucune idée à ces vocatifs décousus. Ma tante cependant s'applaudissait de ses talents pour enseigner, et de mes dispositions à m'instruire, parce qu'à douze ans je savais par coeur les sept psaumes en latin, le *Salve Regina* et l'*Angelus*. Quand ma tante était sortie, dès que j'avais fini l'ourlet qu'elle m'avait donné à faire, - car j'apprenais aussi la couture, - je courais dans le jardin pour m'amuser avec les enfants du jardinier. Marcel, l'aîné, était un petit polisson d'environ quinze ans, au teint animé, aux yeux vifs, aux reins souples et à l'épaule large. La gouvernante du curé, veuve du sonneur, femme entre quarante et cinquante ans, avait pris soin de l'instruire et s'était fait payer ses leçons. Mais je parus, et mes appas naissants piquèrent sa curiosité plus que les charmes surannés de son institutrice; il cherchait impatiemment l'occasion de me faire part des connaissances qu'il avait acquises et je volais au-devant de l'instruction. Un soir que je me promenais dans le jardin où il plantait une planche d'escarole, je l'observais fourrant dans les trous qu'il avait faits avec le plantoir les racines des légumes qu'il venait d'arracher. Je lui fis quelques questions, il y satisfit avec la simplicité de son âge et de son éducation; puis me regardant avec feu, quoique les yeux à demi baissés: - J'ai, dit-il, un autre plantoir, qui vaut bien mieux. - Eh bien, voyons, comment t'en

sers-tu ? - Oh ! ce n'est pas en pleine terre, c'est dans les serres chaudes qu'on en fait usage. - Eh bien ! nous sommes tout auprès, voyons. - Volontiers, dit-il, suivez-moi. L'ardeur de m'instruire m'y fit consentir. Y étant entrée: - Voyons ton plantoir ? - Soit. Il me renversa sur une couche, et d'une main découvrant le terrain qu'il voulait cultiver, de l'autre il découvrit ce merveilleux plantoir. Surprise, j'y portai la main: - Qu'il est ferme, lui dis-je, il doit entrer bien avant. Mais où est le plant ? - Tout, dit-il, est renfermé dans ce plantoir, il perce, il plante, il arrose. - Eh bien ! voyons comment tu t'y prends.

"Je croyais qu'il allait l'enfoncer dans le terreau de la couche; mais le fripon, profitant de ma position, se précipite dans mes bras, passe mes pieds sous les siens, m'attire à lui, et, rassemblant tous ses efforts, pénètre, en renversant les obstacles, dans le réduit où dormait encore la volupté; il la réveille, précédée par la douleur. Je fais des efforts pour m'échapper, mais ses bras nerveux les rendent vains. Je reste clouée sur la couche, me résignant à souffrir quoique impatiemment; mais bientôt la douleur s'affaiblit et disparut par degrés. Cet hôte qui m'avait paru si terrible dès l'abord, devint à mes yeux un commensal dans la société duquel on pouvait se plaire, et je désirais moins sa retraite. Petit à petit, je pris mon mal en patience et je craignis qu'il ne quittât le brûlant séjour dont il faisait alors mes plus chères délices; mon ivresse s'accrut et ne se calma que par la voluptueuse émission d'un baume qui, soulageant mes blessures, me fit aussi répandre intérieurement les larmes les plus douces. Sa fureur étant calmée, le plantoir sortit dans un état moins menaçant; je fus surprise de la souplesse qu'il avait acquise, je le touchai avec étonnement et je vis avec effroi qu'il était teint de mon sang; mais je lui pardonnai sa barbarie, et j'étais affligée de l'état d'abattement dans lequel il se trouvait.

"Marcel examina le ravage qu'il avait causé chez moi; cet examen et la chaleur de ma main qui n'avait pas quitté prise, ranimèrent son orgueil, et je l'aurais abattu de nouveau sans du bruit que nous entendîmes auprès de la serre. C'était ma tante qui rentrait du salut, et qui était passée par la petite porte du jardin: ma jupe fripée et salie par le terreau de la couche, ma rougeur et mon embarras lui donnèrent des soupçons. Une vieille dévote qui l'accompagnait les aggrava par ses pieuses remarques: on visita mon linge, et le résultat de cette enquête fut un prompt départ pour un couvent, où je demeurai jusqu'à quinze ans, époque où je fus mariée et prise pour vierge par mon époux."

- Comment, maman, il ne s'aperçut pas... - Non, mon coeur. Le petit Marcel, quoiqu'il m'eût blessée, était trop jeune pour être bien terrible, et ton père crut qu'étant restée trois ans au couvent, j'avais usé des ressources d'usage dans les cloîtres; et je confirmai son opinion par un adroit aveu, pour détourner les idées plus désavantageuses qu'il aurait pu se former.

La belle Italienne achevait à peine son récit, quand Babet nous annonça que le lait avait acquis la chaleur convenable, et, apportant la cafetière, remplit les deux suppléments, se mit la ceinture du plus gros, et proposa à la belle Laure d'en subir l'épreuve. La chanoinesse le désirait, mais l'idée que la gentille Babet était simple et roturière la faisait hésiter. - Belle délicatesse, dit le prélat; si Babet n'est pas d'une naissance illustre, elle est anoblie par ses alliances, elle peut embellir son blason de mes armoiries, de celles du prince Hic et Hec, et de Valbouillant. Laure se résigna. Me collant sur le dos de Babet, je lui rendis le même office naturellement; ma bouche faisait un suçon sur l'épaule de Babet, pendant que ma main gauche prenait les reins de la belle Laure, et que ma main droite, glissée entre les deux nymphes, en palpait voluptueusement les contours

élastiques. Cependant la signora s'insinua le second supplément pendant que Valbouillant s'avavançait dans ses bonnes grâces par la route détournée; pour l'évêque, d'une langue caressante, il cherchait le nectar de la volupté dans la grotte étroite et complaisante de Mme Valbouillant, qui de son côté couvrait de baisers le bâton augural du pontife.

Les belles firent tour à tour l'épreuve des bienfaisants simulacres, et l'immense cafetière était presque épuisée, quand notre ingénieur prélat voulut faire un nouvel essai; il prit le plus gros des suppléments et s'en ceignit à rebours, de sorte qu'il avait l'air de sortir du bas des reins, comme la queue d'un cheval, coupée à l'anglaise, puis il se plaça debout entre deux lits d'une hauteur suffisante, séparés par une ruelle étroite, et plaçant sa nièce sur l'un et sa soeur sur l'autre, et de manière que leurs jambes portaient sur un lit et leur corps sur l'autre, il établit le naturel dans le temple de sa nièce et l'artificiel dans celui de sa soeur, et par ses mouvements rapides il occupait utilement l'une et l'autre, et lâchant le piston mécanique en même temps qu'il faisait physiquement sa libation, toutes les deux jouirent simultanément d'un déluge de voluptés.

Cet essai fut le dernier de la soirée; quelques fruits délicieux et d'agréables liqueurs les rafraîchirent et les restaurèrent, et l'on alla se coucher séparément, pour qu'on pût se livrer sans trouble au repos que la répétition des plaisirs nous rendait si nécessaire. D'ailleurs, le prélat était un homme d'ordre dans ses plaisirs; il avait des statuts qu'on observait religieusement dans ses orgies. La communauté des jouissances était établie entre tous les membres de la société, on n'en pouvait dérober aucune aux regards lascifs des autres, et c'était une faute digne d'exclusion d'en frustrer la voluptueuse curiosité; il était également défendu aux femmes de faire des pensionnaires en leur particulier, parce que c'était priver d'autant la communauté des plaisirs qui devaient être partagés; mais tout était permis, en prévenant la société de ce qu'on allait faire, pour que les membres en fussent les témoins, s'ils en étaient tentés.

Le lendemain matin, après neuf heures d'un sommeil tranquille, nos belles quittèrent le lit.

Alors belles sans art, dans le simple appareil

De beautés que l'on vient d'arracher au sommeil.

(Racine, *Britannicus*.)

Elles courent de chambre en chambre; Laure, levée la première, était déjà dans la chambre de sa mère, qu'elle serrait dans ses bras, pour lui peindre sa joie de la liberté qu'elle lui avait accordée la veille, et lui dérobant quelques caresses: - Ah ! maman, que tu es belle, ce n'est que d'hier que je connais tes charmes; le respect, jusqu'à présent, m'inspirait plus de crainte que d'amour; depuis que tu m'as associée à tes plaisirs, mon âme nage dans l'ivresse, et je sens qu'il me serait plus doux de t'en procurer que d'en recevoir, même de l'homme le plus séduisant; tiens, regarde l'effet du baiser que je viens de prendre sur ton beau sein. - J'en éprouve un pareil, ma chère enfant, mais... - Quoi, mais ?... qui nous empêche de profiter de nos désirs mutuels ? - Et nos règlements ? Elle instruisit Laure de la nécessité de ne dérober aucun plaisir à la vue de la société... - Eh bien ! maman, descendons, nous leur dirons ce que nous allons faire, qu'ils soient les témoins s'ils veulent; mais je jure que je ne recevrai de caresses et n'en ferai à personne avant de t'avoir fait partager mes transports.

Valbouillant et l'évêque arrivèrent alors. Laure leur déclara ses intentions, et comme je survenais avec Mme Valbouillant et Babet, je me hâtai de presser la maman de céder aux transports de sa fille, pour se rendre ensuite aux vœux de la société. - Eh bien ! maman, que tardons-nous ? Viens sur ce sofa. Comme elle hésitait: - Retirons-nous, dit Valbouillant, ce sont des affaires de famille, ne les troublons point; allons au salon, nos belles amies nous rejoindront quand elles voudront de nous. - Y consentez-vous ? nous dit alors l'évêque. - Assurément, dîmes-nous à l'unisson; mais comme c'est une assemblée de parents, Monseigneur en devrait être. - Non, dit Laure vivement, nous vous rejoindrons tout de suite. - A votre aise, reprit l'évêque en souriant, nous avons de quoi nous occuper sans vous, et allons faire préparer le déjeuner.

Nous descendîmes, la mère et la fille restèrent dans leur appartement, et l'ardente Laure menant la maman sur le lit qu'elle venait de quitter, s'y précipita dans ses bras. Rien, ni jupes ni corset, ne s'opposa à leur fureur érotique. - Quelles superbes formes, s'écriait la chanoinesse, en couvrant sa mère de baisers enflammés. - Quelle fraîcheur, quelle fermeté, disait la maman caressant les charmes les plus secrets de Laure; et leurs jambes de s'enlacer, leurs seins de se presser, leurs lèvres de s'entr'ouvrir et leurs langues de s'unir; leurs yeux se ferment, leurs mains s'égarant, leurs sens s'allument, leurs lèvres humides exhalent de tendres soupirs, leurs reins s'agitent convulsivement, leurs cons agités sont inondés de volupté. - Ah ! ma Vénus, ah ! mon Hébé, s'écrièrent-elles ensemble, en se serrant amoureusement. Ah ! dieux !...

Et la parole leur manque... O Sapho ! ô Raucourt ! éprouvâtes-vous des transports aussi vifs ? Les sentiments de mère et de fille semblaient ajouter au délire de leurs sens que la plus abondante effusion du nectar du plaisir ne pouvait calmer. L'évêque, qui était monté sur la pointe du pied avec Valbouillant et moi, après avoir joui de leur ivresse en silence, le rompit en chantant ce fragment de *Lucile*:

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

- Eh bien ! dit la mère sans se déconcerter, vous voyez, mortels présomptueux, qu'on peut se passer de vous, et que ma Laure et moi savons nous suffire à nous-mêmes. - D'accord, belle dame, lui dis-je, mais puisque la source du vrai bonheur est en vous, convenez que vous seriez barbares, si vous nous refusiez de nous y désaltérer. - Nous ne refusons rien, dit Laure, pourvu que vous ne nous forciez pas à nous désunir.

Alors elles se serrèrent de nouveau, couchées de côté sur le lit; l'évêque et Valbouillant, lestes comme des lévriers, s'élançant sur la couche et, à l'instar de ces animaux, se mettent à fêter nos belles. Je fus un instant spectateur; mais bientôt, lassé de ce rôle, je pris mon évêque à revers, ses mouvements m'apprirent qu'il m'excusait de le prendre en traître, et bientôt les soupirs entrecoupés, les doux gémissements prolongés de la mère et de la fille, et de légères convulsions nous annoncèrent qu'elles continuaient de répandre des larmes de volupté. Nous redoublâmes d'ardeur et les retînmes dans leur ivresse jusqu'à ce que nous eussions nous-mêmes consommé le sacrifice.

Mme Valbouillant et Babet, qui étaient survenues pendant le combat, pour ne pas rester oisives, s'étaient armées des suppléments, dont elles s'obligeaient réciproquement, en se réglant sur les mouvements du groupe principal.

Le sacrifice terminé, on se relève, on se félicite, et l'on redescend dans la salle à manger; de bons consommés, d'excellentes truffes à l'huile vierge, et des canapés d'anchois rétablirent les forces de nos belles et aimables athlètes; les vins les plus doux et les plus fins y furent joints; quelques chansons folles égayèrent le déjeuner; et l'évêque proposa d'aller folâtrer dans quelques bosquets de l'Averne, son jardin délicieux: tout le monde applaudit, et tous, d'un pied léger et d'un front riant, suivirent le saint prélat et sa superbe soeur.

Rien n'égale le goût et la variété de ces jardins enchanteurs; l'acacia rose, le mélèze fleuri unissent leurs rameaux au cèdre du Liban; plus loin le catalpa, le platane dépouillé de son écorce, ombragent de leur cime élevée le limpide ruisseau qui serpente à travers le gazon fleuri, tandis que le saule pleureur courbe vers l'onde fugitive ses rameaux minces et pendants; la violette, la rose, l'oeillet, le thym, l'iris émaillant la prairie, fournissent un riche butin à l'abeille laborieuse qui vient cueillir le baume vivifiant dont elle compose son miel; les arbustes odorants, le jasmin parfumé, le rampant chèvrefeuille, s'élevant le long de la tige du citronnier, et se liant aux branches de l'oranger, charment la vue par leurs guirlandes naturelles et l'odorat par leur douce saveur. Un sentier serpentant à travers un fort de noisetiers et de mûriers sauvages, conduit à la plus charmante des grottes; les rocailles les plus artistement posées, les coraux, les madrépores, l'éclatant burgau, la nacre brillante en tapissent les parois; l'onde fraîche et limpide, filtrant à travers le rocher, se rassemble dans des conques superbes, d'où elle tombe par cascades dans des bassins de granit, qu'on croirait creusés par les mains de la nature; l'art partout est caché, et n'en a que plus de succès; sur l'entrée on lit: ICI L'ON S'EGARE. Au fond de la grotte, éclairée par une ouverture pratiquée pittoresquement dans la voûte, une mousse épaisse et fleurie offre des lits commodes au promeneur fatigué; au-dessus on lit: ICI L'ON SE RETROUVE.

La signora Magdalani s'y couchant, dit en souriant: - Qui veut se retrouver avec moi ? Je me présentai le premier. - J'admire son zèle pour la famille, il vient de rendre service à mon frère, il veut m'obliger et je parie qu'avant de rentrer au château il voudra se rendre utile à ma fille: le charmant enfant ! Mais je ne veux pas qu'il s'épuise; jouons avec la volupté, mais rendons-nous-en maîtres, et sachons reculer l'instant de la conclusion. Mme Valbouillant et Babet n'ont point goûté de plaisirs solides aujourd'hui, que mon frère et Valbouillant les occupent; ma fille et moi, nous nous contenterons de Hic et Hec; il a de l'esprit jusqu'au bout des doigts, j'en veux faire plus d'usage que de la trompe de son éléphant. Viens, ma Laure, mets-toi à mes côtés, ouvre ton peignoir comme j'ai fait du mien; que ses mains caressent nos deux portiques, que sa bouche se colle alternativement sur les nôtres, se promène sur ton sein et sur le mien, et soyons économes du baume précieux qu'il voudrait nous prodiguer.

Je consentis au joujou qu'elle proposait, et quand la volupté se faisait sentir trop vivement, elle me faisait suspendre, pour reprendre, après une courte trêve. Laure fit une si jolie mine, en arrivant au but désiré, que je ne pus résister au désir de porter la bouche sur la fontaine dont mon doigt venait de faire jaillir les eaux enflammées; le mouvement que je fis ayant découvert la trompe dans l'état le plus brillant, la signora la saisit entre ses lèvres ardentes, et par la succion la plus voluptueuse, me fit faire une libation plus abondante que celle que je recevais de sa fille, et ma main gauche, qui n'avait pas quitté son poste, reçut des preuves liquides de l'attendrissement de la mère.

Cependant Mme Valbouillant et Babet s'étant adossées l'une à l'autre recevaient debout l'évêque,

et Valbouillant, dont les coups repoussés par l'athlète opposé, causait une réaction vive et singulière. L'acte fini, après quelques moments de repos et quelques verres de punch, on demanda quelque anecdote à Valbouillant. - Je n'en sais point, dit-il, si ce n'est le désespoir de la vieille Sara. - Je ne la connais point, dit l'évêque. - Oh ! que si, Monseigneur, elle a la pratique de presque tout votre chapitre, c'est la grosse marchande de plaisir ! - Elle vend du croquet ? - Non, mais c'est la plus adroite pourvoyeuse du Comtat; peu de femmes ont une famille aussi étendue, elle a toujours deux ou trois nièces qui l'accompagnent aux promenades, au spectacle, et quand elles sont un peu trop connues, elles se retirent vers Orange ou Carpentras, où elles portent l'instruction qu'elles ont reçue chez Sara, qui les remplace par de nouvelles parentes, qui lui viennent des villages d'alentour, et qu'elle forme avec le même soin. - Oh ! oui, je me rappelle, dit l'évêque, elle est grosse, courte, elle a le front étroit, l'oeil en dessous, le crin roux et le nez un peu bourgeonné. - Précisément, et sûrement vous avez été plus d'une fois son neveu. - Je n'en disconviens pas; que lui est-il donc arrivé ? - Hier, se promenant sur le rempart avec Justine, la nièce du moment, un négociant de Bâle est venu l'accoster: on a lié conversation, elle a d'abord été galante, puis elle s'est animée et le bon Bâlois a proposé de lui donner à souper. Sara, toujours prête quand il s'agit d'un repas, s'accorde à tout, et l'on convient que le négociant partagerait ensuite le lit de Justine en déposant dix louis sur la table de nuit, dont il aurait droit d'en reprendre un à chaque politesse qu'il ferait à la gentille nièce. Sara, qui n'avait guère vécu qu'avec d'élégants Français ou de bons citoyens, croyait que les Suisses ne pouvaient l'emporter en civilité sur ses compatriotes, et se hâta d'accepter le marché. On a soupé gaîment, le bourgogne et le Montrachet n'ont pas été ménagés, la vieille s'est bien repue, bien égayée, puis a présidé au coucher; on a vu poser l'or sur la table de nuit et le Suisse a prétendu qu'elle lui devait deux louis. Justine, interrogée sur le fait des articles, a confirmé par son aveu les prétentions du Bâlois; Sara a redoublé ses cris, et l'Helvétien, pour l'apaiser, l'a renversée sur le lit et lui a fait cadeau du treizième; elle a pris son mal en patience, mais en jurant ses grands dieux qu'elle ne ferait plus de pareil marché qu'avec des Français. - La nièce, observa l'évêque, avait moins d'humeur que la tante. Mme Valbouillant remarqua que le bon Bâlois s'était sans doute ainsi comporté pour honorer les saints apôtres, et avait réservé le Judas pour Sara. - Quoi qu'il en soit, dis-je alors, je voudrais me faire naturaliser suisse, si j'étais sûr que le droit de bourgeoisie chez eux me procurât d'aussi rares talents. - Ce n'est pas quand on vous ressemble, l'abbé, qu'on doit former de pareils vœux, et vous prouvez que l'état théocratique fournit les plus précieux sujets pour la volupté.

Ce propos valait bien un remerciement, j'embrassai la belle Valbouillant, sa main chercha si j'étais digne de l'éloge qu'elle venait de me prodiguer; l'état où elle me trouva la fit soupirer; les réflexions sur l'aventure de Sara terminées, on avisa aux amusements qu'on pourrait se procurer jusqu'à l'heure du dîner. - L'abbé, dit Mme Valbouillant, devrait nous indiquer quelques-uns des jeux qui l'occupaient au collège. Je lui dis que les plus usités étaient le cheval fondu, la main chaude et le pet-en-gueule. - J'ai, dit Laure, joué quelquefois à la main chaude au couvent, j'étais quelquefois un demi-quart d'heure sans désespérer, cela m'ennuyait fort, et j'en avais la main toute engourdie. - N'y aurait-il pas, dit l'évêque, un moyen de rendre ce jeu plus piquant ? - En décidant que celle qui devinerait disposerait à son gré pour ses plaisirs de la personne devinée. Sans doute, dit la signora Magdalani, mais cependant nous y gagnerons peu de chose, nos volontés ne sont-elles pas la règle des désirs des hommes de la société ? On disserta ensuite sur le cheval fondu, et l'on trouva du danger pour les reins de celui qui portait le principal fardeau, et on le rejeta; quand on détailla le pet-en-gueule, il trouva plus de partisans; mais il n'y avait que

trois hommes pour quatre femmes; c'était un inconvénient, mais la signora Magdalani, s'excusant avec grandeur d'âme, s'offrit à juger des coups. - Soit, dit l'évêque; vous recevrez pour épices les caresses du couple qui aura le mieux réussi.

Les choses ainsi convenues, tous les peignoirs et lévites furent quittés; le prélat prit la fraîche Valbouillant, dont le mari choisit la jeune Laure, et j'eus en partage ma gentille Babet, tantôt sur mes mains, tantôt sur mes pieds; j'avais toujours les yeux fixés sur les contours arrondis de ses jumelles appétissantes, et sur le joli bosquet qui couvrait les bords de la fontaine de Jouvence; quelquefois, en faisant la roue, j'y collais des baisers brûlants; le prélat était aussi enchanté des charmes antérieurs et postérieurs de la fraîche Valbouillant, qui tour à tour sur les mains, sur les pieds, à chaque repos, appuyait ses lèvres caressantes sur le *lubinis angularis* du saint pasteur. Valbouillant et la chanoinesse faisaient la double roue avec la même ardeur; nous fîmes trois fois le tour de la grotte en dedans, et nous nous arrê tâmes en trois couples aux pieds de la signora Magdalani, soit dessus, soit dessous nos belles, et profitant de l'attitude, nous répétions la scène voluptueuse du jeune Saturnin avec madame d'Inville.

Ce fut Babet et moi que la belle Magdalani reçut dans ses bras, couchée sur le côté, et Babet ceignant un supplément le glissa à l'endroit que fait admirer Vénus Callipyga. Les autres, se groupant autour de nous, cherchèrent le plaisir dans des attitudes variées au gré de leurs caprices; pour moi, cueillant avec ma langue amoureuse le miel de la volupté entre les dents entrouvertes de la belle Magdalani, de ma main passée sur sa cuisse, j'atteignis le sommet du joli buisson de l'espiègle Babet au-dessous du simulacre qu'elle avait introduit dans le sentier étroit et détourné de la déesse que nous servions, les caresses de mon doigt ranimèrent son zèle, elle mit plus d'activité dans ses mouvements. - Ah ! Dieu, s'écria la signora, quelle volupté, quelle ivresse... je fonds ! Et elle m'inonda; je ne ralentis pas mes efforts. - Ciel ! s'écria-t-elle, je brûle, mon ardeur ne fait que s'accroître par la jouissance, ah ! que ne puis-je aussi baiser cette adorable Babet qui me donne tant de plaisirs. - Si vous voulez, nous allons troquer de poste, elle et moi ? - Volontiers, mon divin ami.

En un instant l'échange fut fait, ce fut le supplément qui remplit l'échange frayé, et je me plongeai dans le sentier. Que son dos était blanc, uni et potelé, que la chute de ses reins était arrondie, quelle fermeté, quelle fraîcheur, les épaules les plus fines, les bras de la plus belle forme, les mains les mieux effilées; mes lèvres brûlantes parcouraient ces charmants contours, pendant que mes mains pressaient amoureusement son beau sein et se trouvaient pressées par l'ivoire de celui de Babet, qui recevait des attouchements lascifs de la belle Magdalani une ivresse égale à celle qu'elle procurait. Nos transports devinrent trop vifs pour pouvoir les prolonger, notre bonheur fut au comble, nous perdîmes en même temps nos forces et nous restâmes quelques instants sans mouvement à jouir de notre abandon voluptueux. L'évêque et Valbouillant nous versèrent à chacun un verre de vieux vin d'Alicante, qui répara nos forces, et nous étant rhabillés, nous engageâmes Valbouillant à nous raconter quelque-une de ses aventures, en attendant que l'heure du dîner nous rappelât au château.

"J'avais vingt ans, dit-il; j'étais capitaine de dragons, et mon régiment, cantonné dans la Lorraine, y goûtait toutes les douceurs dont ce charmant pays abonde; dans la petite ville où ma troupe était en quartier habitait la jeune épouse d'un vieil officier général qui était en tournée pour une inspection dont le gouvernement l'avait chargé; elle était musicienne, chantait bien, jouait

agréablement la comédie, dansait avec grâce et légèreté; cette conformité de talents la disposait en ma faveur et me faisait désirer de me lier avec elle; je l'accompagnai avec mon violon dans une ariette italienne, et mes applaudissements parurent la flatter; je demandai et j'obtins la permission de lui faire ma cour chez elle, mais la présence d'une vieille belle-soeur, qui restait toujours au salon, me gênait dans l'aveu que je voulais lui faire de ma tendresse; elle s'en aperçut, sourit malicieusement, mais elle n'éloignait pas le témoin importun. Je lui donnai des billets, des vers passionnés, elle les recevait, en paraissant satisfaite, mais elle n'y répondait jamais. Vous savez que je suis ardent, et même impatient, et j'avais peine à supporter cet état; je m'ennuyais de rester toujours au même point. Pour en sortir et pouvoir m'expliquer librement sans la compromettre, je supposai un voyage que je devais faire à Nancy, où elle avait des parents; je m'offris de me charger de ses dépêches et je demandai qu'elle me permît de venir le lendemain les prendre à son lever. - Vous êtes bien obligeant, me dit-elle, mais je ne sais si j'y dois consentir, je suis extrêmement paresseuse et je fais ma toilette tard, et vous me verriez trop à mon désavantage. - Ah ! madame, quand on doit tout à la nature, c'est l'art seul qui peut nuire, et je ne vous trouverai que trop charmante dans l'heureux désordre du matin. - Vous croyez ?... Moi j'en doute et j'exige pour prix de ma complaisance que vous me disiez, sans déguisement, si je perds beaucoup à me laisser sans parure: venez sur les dix heures, mes lettres seront prêtes. Un coup d'oeil d'intelligence dont elle accompagna ce propos remplit mon coeur de l'espoir le plus doux. Le lendemain, ponctuel au rendez-vous, j'arrive, je m'adresse à Marton, sa suivante, pour être introduit. - Madame, me dit-elle, n'a pas dormi de la nuit, elle a eu une migraine affreuse, elle est encore couchée. - Dieux ! m'écriai-je, encore couchée, une migraine, quel contretemps, je m'étais flatté du bonheur de la voir. - Elle s'en flattait aussi. - Et il faut que je me retire... - Je ne dis pas cela; si vous voulez monter, vous êtes le maître, mais ne faites pas de bruit, parlez bas de peur d'ébranler sa tête.

Alors elle sort, je la suis et je monte sur la pointe du pied; elle ouvre la chambre de sa maîtresse, m'introduit, se retire et emporte la clef. A la faible clarté que laissaient pénétrer les persiennes aux trois quarts fermées, j'aperçus la belle Adèle, mollement étendue sur un lit élégant; un corset négligemment noué par une échelle de rubans gris de lin renfermait à demi la neige élastique de son sein, son mouchoir transparent, dérangé par les mouvements de la nuit, laissait voir une fraise vermeille; des cheveux s'échappant de dessous un bonnet en dentelle tombaient en boucles flottantes sur son cou d'ivoire, avec lequel leur couleur d'ébène contrastait merveilleusement; une légère couverture de soie avec draps de Frise, se collant sur son beau corps, en dessinait les agréables contours. Je m'approchai d'elle avec tout l'empressement de l'amour et de la timidité qu'inspire le respect (j'étais novice encore). - Ah ! c'est vous, monsieur, me dit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre faible; convenez que j'ai bien peu de coquetterie de vous recevoir dans l'état d'abattement où je me trouve. - Ah ! madame, il ajoute le plus vif intérêt à l'ivresse que vos charmes sont sûrs d'inspirer. - Vous me flattez, voyez comme j'ai les yeux battus. Je saisis sa main que je couvris de baisers, et fixant ses yeux soi-disant battus: - Ce n'est pas le cas, lui dis-je, où les battus payent l'amende, mon coeur qu'ils ravissent en est la preuve. Et je dérobaï un baiser. - Finissez donc, monsieur, n'abusez pas de la confiance que j'ai dans votre sagesse. Et elle se débattit avec une charmante maladresse qui me découvrit de nouveaux charmes. - Si quelqu'un entrerait, qu'est-ce qu'on penserait. Marton ! Marton ! Comment, elle n'est pas là ?... elle est redescendue ! l'imprudente... mais si quelque autre... elle a emporté la clef. Ah ! comme je la gronderai !... quelle idée lui a pris ! en vérité, elle me met dans une position bien étrange. - Elle vous met à même de me rendre le plus heureux des hommes, si vous êtes sensible à l'amour le



plus tendre. Et je voulus prendre quelques libertés. - Ah ! monsieur, il serait atroce d'abuser de la faiblesse où me jette ma migraine; je suis presque mourante, et vous... laissez-moi donc, je sens bien votre main. - Oh ! l'heureuse migraine ! qu'elle vous sied bien ! elle ajoute encore à votre fraîcheur. - Ah ! quelle audace ! je suis presque toute découverte... Non, monsieur, arrêtez... je ne suis pas femme à souffrir... Je n'écoutais plus rien et mes mains actives parcouraient les plus rares trésors; j'avais déjà un genou dans le lit et j'allais m'élaner pour le partager avec elle, quand me repoussant et se retournant vivement, elle saisit le cordon de la sonnette; effrayé et craignant de l'offenser, je fis un saut du lit à la cheminée pour réparer le désordre de ma toilette, en cas que ses gens arrivassent et je proférai selon l'usage, les mots: d'ingrate, de cruelle, etc., quand, partant d'un éclat de rire, elle dit: - Bon, je suis sauvée, il ne sait pas que ma sonnette est rompue. Je ne fis qu'un saut pour aller reprendre ma place dans le lit; elle ne fit plus de résistance que pour la forme, j'usai d'autorité, elle se soumit à l'impérieuse nécessité, et bientôt nos soupirs confondus exprimèrent la vivacité de nos plaisirs. À peine eus-je atteint le but, que je fournis une nouvelle carrière, et avant de nous séparer je la rendis six fois heureuse et je l'avais été cinq. J'obtins le nom de son aimable dragon, et elle me remit une clef de son appartement dont je faisais usage toutes les nuits jusqu'à ce que de nouveaux ordres nous firent quitter ces délicieuses contrées.

Nous applaudîmes au récit de Valbouillant, et ils exaltèrent sa valeur; la signora Magdalani lui demanda quelles limites il croyait qu'on devait fixer aux exploits amoureux. - Je ne puis les assigner avec précision, et des traits comme les vôtres sont bien faits pour les reculer. - Cela est bien honnête, mais quel est le plus grand effort que vous ayez fait ? - C'est à Bruxelles, dit-il, je revenais de l'armée, j'avais fait une longue abstinence, et je m'adressai à un honnête domestique de louage, qui m'avait servi de bonneau, lors de mon dernier voyage; il me fit connaître une danseuse, nommée Aurore, qui ne pouvait pas me recevoir chez elle, étant entretenue par un vieil officier autrichien fort jaloux, mais qui vint souper avec moi chez un traiteur. Nous n'avions pour meuble qu'un grand fauteuil à crémaillère, comme il s'en trouve quelquefois dans le corps de garde; je convins de deux louis pour la soirée: nous fîmes un assez bon repas, on nous servit plat à plat et nous faisions un entr'acte sur le fauteuil à chaque mets qu'on nous enlevait, et en quatre heures et demie nous avions mangé neuf plats et aucun entr'acte n'avait manqué; aussi la généreuse fille voulait-elle me rendre mon argent. L'évêque s'écria: - Voilà le désintéressement le plus marqué, ou le triomphe du tempérament sur l'avarice; il contraste merveilleusement avec le désespoir de la vieille Sara. - La grosse marchande de plaisir ? dit Valbouillant. - Précisément.

L'approche de sa main allait me rendre ma gloire, quand la cloche du dîner nous rappela dans la salle à manger. Le repas fut gai, l'évêque y établit une table mécanique comme celle que Louis XV, de lubrique mémoire, avait fait faire à Choisy, pour éloigner des yeux des domestiques le cynisme de ses orgies; au dessert, sur l'avis de l'évêque, renonçant aux pompes humaines, nous quittâmes tous les ornements de luxe, et nous achevâmes le repas en peau, de la manière que Ravennes nous dit qu'il s'en faisait chez le régent.

Ici se trouve une lacune très longue dans le manuscrit de cette édifiante et véridique histoire; si nous pouvons la combler, nous nous hâterons d'en faire part au public.

## MIRABEAU – Le Rideau levé Ou l'Education de Laure

### LE RIDEAU LEVE OU L'EDUCATION DE LAURE

Retirez-vous, censeurs atrabilaires;

Fuyez, dévots, hypocrites ou fous;

Prudes, guenons, et vous, vieilles mégères:

Nos doux transports ne sont pas faits pour vous.

A CYTHERE

MDCC LXXXVIII

### LETTRE DE SOPHIE AU CHEVALIER D'OLZAN

Je t'envoie, cher Chevalier, un petit manuscrit gaillard.

Tu aurais de la peine à t'imaginer où je l'ai pris. C'est une bagatelle sortie d'une jolie main de mon sexe; et c'est un délassement badin adressé dans un cloître. Comment un tel bréviaire se put-il introduire parmi les guimpes d'une religieuse ? C'est ce que mes yeux eurent de la peine à me persuader; rien n'est cependant plus vrai, cher Chevalier, et c'était un présent digne de sa destination. L'amour n'est point étranger dans ces lieux; le sentiment constitue le naturel du beau sexe; la sensibilité forme la principale partie de son essence; la volupté exerce un empire

vainqueur sur ces êtres délicats. A ces dispositions originaires, qu'on joigne les effets échauffants d'une imagination exaltée dans la retraite et l'oisiveté, on trouvera la raison de cette fureur intestine qui nous maîtrise dans les couvents.

C'est ainsi que les femmes de ces pays, où les hommes jaloux les tiennent prisonnières, trouvent si précieuses des jouissances dont l'idée habituelle qu'elles en ont n'est point contrebalancée par d'autres objets de dissipation. Dans la société, un tumulte de soins et de plaisirs énerve les passions au lieu de les concentrer; l'éclat séduisant d'une vaine coquetterie entraîne les femmes les plus sensuelles; l'amour impétueux reste en partage à la solitude obscure et mélancolique: il n'est donc pas étonnant que les mystères consignés ici se soient glissés dans une cellule pour en occuper tendrement les loisirs.

Ton absence me rendait tout le monde à charge, et ma soeur, la religieuse, me sollicitait d'aller passer quelques jours avec elle: je me suis rendue à son envie. Ah ! cher ami, que je suis pénétrée, quoique sa soeur, des tourments qu'elle doit endurer. Elle a le coeur tendre, l'esprit vif, le goût délicat; elle possède les grâces et la beauté; elle s'est trouvée cloîtrée avant de se connaître. A sa place, que je serais malheureuse, moi qui ai moins qu'elle de droit au bonheur ! Elle attendait avec impatience une amie qui devait bientôt la rejoindre. Dès le premier jour, elle m'en parla avec des transports d'une tendresse inouïe; elle me la dépeignait avec des couleurs tout à fait animées: elle tournait sans cesse la conversation sur cet objet intéressant. Elle reçut de sa part un coffre très joli; il était plein de petits ustensiles et de chiffons propres à une religieuse.

Il attira les regards, selon l'usage, des bonnes Mères tourières et supérieures, toutes plus curieuses ordinairement que rusées. Une découverte précieuse leur échappa. Ma soeur m'ayant laissée seule, la curiosité me prit à mon tour.

Je m'aperçus que le fond était bien épais pour une si petite boîte; en effet, il se trouva double, et il renfermait le petit détail que je t'envoie. J'en ai secrètement tiré copie dans les heures de prière de ma recluse. Puisse la lecture que te procure la main de ton amante te dérober des moments aux belles de Paris ! Ton absence me tue. Rappelle-moi, cher Chevalier, ton coeur et ma vie, ainsi que ce joli manuscrit: nous le relirons ensemble.

Le chevalier d'Olzan y a substitué d'autres noms, et l'a fait imprimer, sans toucher au style; il a pensé que la plume d'une femme ne pouvait être que mal taillée par la main d'un homme.

LAURE A EUGENIE

Loin de moi, imbéciles préjugés, il n'y a que les âmes craintives qui vous soient asservies: Eugénie, accablée d'ennui dans sa solitude, exige de sa chère Laure ce petit amusement tendre. Il n'y a plus rien qui puisse me retenir.

Oui, ma chère Eugénie, ces moments délicieux, dont je t'ai quelquefois entretenue dans ton lit; ces transports des sens, dont nous avons cherché à répéter les plaisirs dans les bras l'une de l'autre; ces tableaux de ma jeunesse, dont nous avons voulu réaliser la volupté: eh bien ! pour te satisfaire, je vais, sous des traits ressemblants, les retracer ici.

Tout ce que j'ai fait et pensé dès ma plus tendre enfance, tout ce que j'ai vu et ressenti va reparaître sous tes yeux.

Je ferai renaître dans toi ces sensations vives, ces mouvements précieux, dont l'ivresse a tant de charmes. Mes expressions seront vraies, naturelles et hardies; j'oserai même dessiner de ma main des figures dignes du sujet et de tes désirs enflammés; je ne crains pas de manquer d'énergie. Eugénie, c'est toi qui m'inspires et qui m'échauffes. Tu es ma Vénus et mon Apollon; mais garde-toi, chère amie, que ma confiance échappe de tes mains; souviens-toi que tu es dans le sanctuaire de l'imbécillité ou de la dissimulation: celles même des religieuses qui sont dans la bonne foi ont un zèle mille fois moins à craindre que celles qui goûtent, sous un voile hypocrite, la volupté la plus exquise et la plus raffinée. Tu ne serais que criminelle aux yeux des unes, et les autres crieraient hautement à l'infamie.

Le bonheur des femmes aime partout l'ombre et le mystère; mais la crainte et la décence donnent du prix à leurs plaisirs. Cet ouvrage-ci ne doit jamais voir le jour: il n'est point fait pour les yeux du vulgaire; il serait indigné de la franchise d'une femme, et son impertinente crédulité lui donne de l'horreur pour la nudité des productions de la nature.

Tu ne le croirais pas, ma chère Eugénie, c'est que les hommes, même les plus libres, nous envient jusqu'aux privautés de l'imagination. Ils ne veulent nous permettre que les plaisirs qu'ils nous départissent. Nous ne sommes, à leurs yeux, que des esclaves qui ne devons rien tenir que de la main du maître impérieux qui nous a subjuguées.

Tout est pour eux, ou doit se rapporter à eux; ils deviennent des tyrans dès qu'on ose diviser leurs plaisirs; ils sont jaloux, si l'on ose s'envisager à son tour. Egoïstes, ils prétendent l'être seuls, et que personne ne le soit.

Dans les plaisirs qu'ils prennent avec nous, il en est peu qui pensent à nous les faire partager. Il y en a même qui cherchent à s'en procurer en nous tourmentant et en nous faisant éprouver des traitements douloureux. A quelles bizarreries leur extravagance ne les porte-t-elle pas ? Leur imagination ardente, fougueuse et remplie d'écarts s'éteint avec la même facilité qu'elle s'allume; leurs désirs licencieux, sans frein, inconstants et perfides errent d'un objet vers l'autre. Par une contradiction perpétuelle avec leurs sentiments, ils exigent que nous ne jouissions pas des privilèges qu'ils se sont arrogés; nous, dont la sensibilité est plus grande, dont l'imagination est encore plus vive et plus inflammable par la nature de notre constitution.

Ah ! les cruels qu'ils sont ! Ils veulent anéantir nos facultés, tandis que notre froideur insipide ferait leur tourment et leur malheur. Quelques-uns, à la vérité, suivent une ligne écartée du tourbillon ordinaire; mais il serait toujours imprudent de nous dévoiler à leurs yeux.

Cet ouvrage ne serait pas moins déplacé devant ces êtres engourdis que l'amour ne peut émouvoir: je parle de ces femmes flegmatiques que les empressements des hommes aimables ne peuvent exciter, et de ces graves personnages que la beauté ne peut réveiller. Il en existe, Eugénie, de ces animaux indéfinis, parés du titre fastueux de virtuoses et de philosophes, livrés à l'effervescence d'une bile noire, aux vapeurs sombres et malfaisantes de la mélancolie, qui fuient le monde dont ils sont méprisés: ces gens-là, comme la vieillesse inutile, blâment amèrement

tous les plaisirs dont ils sont déçus.

Il en est d'autres, au contraire, d'un tempérament fougueux, mais que les préjugés de l'éducation et la timidité ont enthousiasmés pour le nom d'une vertu dont ils ne connurent jamais l'essence; ils détournent les éjaculations naturelles de leur coeur pour en diriger les élans vers des êtres fantastiques. L'amour est un dieu profane qui ne mérite pas leur encens; et si, sous le nom d'hymen, ils lui sacrifient quelquefois, ils deviennent des fanatiques qui, sous le titre d'honneur, déguisent leur dure jalousie. C'est pour nous un blasphème que d'exprimer l'amour.

Ainsi, ma chère Eugénie, il ne faut choquer personne; gardons nos confidences libertines pour nous égayer dans le particulier; c'est à toi seule que je veux ouvrir mon coeur; c'est uniquement pour toi que je ne couvrirai d'aucune gaze les tableaux que je mettrai sous tes yeux. Ils seront cachés pour les autres, ainsi que les libertés que nous avons prises ensemble.

Il n'y a que l'amitié ou l'amour qui puissent arrêter des regards de complaisance sur les objets licencieux que ma plume et mes crayons vont tâcher d'exprimer.

## EDUCATION DE LAURE

Je sortais de ma dixième année; ma mère tomba dans un état de langueur qui, après huit mois, la conduisit au tombeau. Mon père, sur la perte duquel je verse tous les jours les larmes les plus amères, me chérissait; son affection, ses sentiments si doux pour moi se trouvaient payés, de ma part, du retour le plus vif.

J'étais continuellement l'objet de ses caresses les plus tendres; il ne se passait point de jour qu'il ne me prît dans ses bras et que je ne fusse en proie à des baisers pleins de feu.

Je me souviens que ma mère, lui reprochant un jour la chaleur qu'il paraissait y mettre, il lui fit une réponse dont je ne sentis pas alors l'énergie. Mais cette énigme me fut développée quelque temps après:

- De quoi vous plaignez-vous, madame ? Je n'ai point à en rougir: si c'était ma fille, le reproche serait fondé, je ne m'autoriserais pas même de l'exemple de Loth; mais il est heureux que j'aie pour elle la tendresse que vous me voyez: ce que les conventions et les lois ont établi, la nature ne l'a pas fait; ainsi brisons là-dessus.

Cette réponse n'est jamais sortie de ma mémoire. Le silence de ma mère me donna dès cet instant beaucoup à penser, sans parvenir au but; mais il résulta de cette discussion et de mes petites idées que je sentis la nécessité de m'attacher uniquement à lui, et je compris que je devais tout à son amitié. Cet homme, rempli de douceur, d'esprit, de connaissance et de talents, était formé pour inspirer le sentiment le plus tendre.

J'avais été favorisée de la nature; j'étais sortie des mains de l'amour. Le portrait que je vais faire de moi, chère Eugénie, c'est d'après lui que je le trace. Combien de fois m'as-tu redit qu'il ne m'avait point flattée: douce illusion dans laquelle tu m'entraînes, et qui m'engage à répéter ce que je lui ai entendu dire souvent ! Dès mon enfance, je promettais une figure régulière et

prévenante; j'annonçais des grâces, des formes bien prises et dégagées, la taille noble et svelte; j'avais beaucoup d'éclat et de blancheur.

L'inoculation avait sauvé mes traits des accidents qu'elle prévient ordinairement; mes yeux bruns, dont la vivacité était tempérée par un regard doux et tendre, et mes cheveux d'un châtain cendré, se mariaient avantageusement.

Mon humeur était gaie; mais mon caractère était porté, par une pente naturelle, à la réflexion.

Mon père étudiait mes goûts et mes inclinations; il me jugea: aussi cultivait-il mes dispositions avec le plus grand soin. Son désir particulier était de me rendre vraie avec discrétion. Il souhaitait que je n'eusse rien de caché pour lui: il y réussit aisément. Ce tendre père mettait tant de douceur dans ses manières affectueuses qu'il n'était pas possible de s'en défendre. Ses punitions les plus sévères se réduisaient à ne me point faire de caresses, et je n'en trouvais point de plus mortifiantes.

Quelque temps après la perte de ma mère, il me prit dans ses bras:

- Laurette, ma chère enfant, votre onzième année est révolue, vos larmes doivent avoir diminué, je leur ai laissé un terme suffisant; vos occupations feront diversion à vos regrets, il est temps de les reprendre... Tout ce qui pouvait former une éducation brillante et recherchée partageait les instants de mes jours. Je n'avais qu'un seul maître, et ce maître c'était mon père: dessin, danse, musique, sciences, tout lui était familier.

Il m'avait paru facilement se consoler de la mort de ma mère; j'en étais surprise, et je ne pus enfin me refuser de lui en parler.

- Ma fille, ton imagination se développe de bonne heure, je puis donc à présent te parler avec cette vérité et cette raison que tu es capable d'entendre. Apprends donc, ma chère Laure, que, dans une société dont les caractères et les humeurs sont analogues, le moment qui la divise pour toujours est celui qui déchire le coeur des individus qui la composent, et qui répand la douleur sur leur existence. Il n'y a point de fermeté ni de philosophie pour une âme sensible, qui puisse faire soutenir ce malheur sans chagrin, ni de temps qui en efface le regret. Mais quand on n'a pas l'avantage de sympathiser les uns avec les autres, on ne voit plus la séparation que comme une loi despotique de la nature, à laquelle tout être vivant est soumis. Il est d'un homme sensé, dans une circonstance pareille, de supporter comme il convient cet arrêt du sort auquel rien ne peut se soustraire, et de recevoir avec sang-froid et une tranquillité modeste, absolument dégagée d'affectation et de grimaces, tout ce qui le soustrait aux chaînes pesantes qu'il portait.

"N'irai-je pas trop loin, ma chère fille, si, dans l'âge où tu es, je t'en dis davantage ? Non, non, apprends de bonne heure à réfléchir et à former ton jugement, en le dégageant des entraves du préjugé, dont le retour journalier t'obligera sans cesse d'aplanir le sillon qu'il tâchera de se tracer dans ton imagination. Représente-toi deux êtres opposés par leur humeur, mais unis intimement par un pouvoir ridicule, que des convenances d'état ou de fortune, que des circonstances qui promettaient en apparence le bonheur, ont déterminés ou subjugués par un enchantement momentané dont l'illusion se dissipe à mesure que l'un des deux laisse tomber le masque dont il

couvrait son caractère naturel: conçois combien ils seraient heureux d'être séparés. Quel avantage pour eux, s'il était possible, de rompre une chaîne qui fait leur tourment et imprime sur leurs jours les chagrins les plus cuisants, pour se réunir à des caractères qui sympathisent avec eux ! Car ne t'y trompe pas, ma Laurette, telle humeur qui ne convient pas à tel individu s'allie très bien avec un autre, et l'on voit régner entre eux la meilleure intelligence, par l'analogie de leurs goûts et de leur génie. En un mot, c'est un certain rapport d'idées, de sentiments, d'humeur et de caractère qui fait l'aménité et la douceur des unions; tandis que l'opposition qui se trouve entre deux personnes, augmentée par l'impossibilité de les séparer, fait le malheur et aggrave le supplice de ces êtres enchaînés contre leur gré !

- Quel tableau ! quelles images ! Cher papa, tu me dégoûtes davantage du mariage. Est-ce là ton but ?

- Non, ma chère fille; mais j'ai tant d'exemples à ajouter au mien que j'en parle en connaissance de cause; et pour appuyer ce sentiment si raisonnable, et même si naturel, lis ce que le président de Montesquieu en dit dans ses Lettres persanes, à la cent-douzième. Si l'âge et des lumières acquises te mettaient dans le cas de le combattre par les prétendus inconvénients qu'on voudrait y trouver, il me serait facile de les lever et de donner les moyens de les parer; je pourrais donc te rendre compte de toutes les réflexions que j'ai faites à ce sujet; mais ta jeunesse ne me met pas à même de m'étendre sur un objet de cette nature.

Mon père termina là.

C'est à présent, tendre amie, que tu vas voir changer la scène. Eugénie ! chère Eugénie ! Passerai-je outre ? Les cris que je crois entendre autour de moi soulèvent ma plume, mais l'amour et l'amitié l'appuient: je poursuis.

Quoique mon père fût entièrement occupé de mon éducation, après deux ou trois mois, je le trouvai rêveur, inquiet; il semblait qu'il manquait quelque chose à sa tranquillité. Il avait quitté, depuis la mort de ma mère, le séjour où nous demeurions pour me conduire dans une grande ville, et se livrer entièrement aux soins qu'il prenait de moi; peu dissipé, j'étais le centre où il réunissait toutes ses idées, son application et toute sa tendresse. Les caresses qu'il me faisait, et qu'il ne ménageait pas, paraissaient l'animer; ses yeux étaient plus vifs, son teint plus coloré, ses lèvres plus brûlantes. Il prenait mes petites fesses, il les maniait, il passait un doigt entre mes cuisses, il baisait ma bouche et ma poitrine. Souvent il me mettait totalement nue, et me plongeait dans un bain. Après m'avoir essuyée, après m'avoir frottée d'essences, il portait ses lèvres sur toutes les parties de mon corps, sans en excepter une seule; il me contemplait, son sein paraissait palpiter, et ses mains animées se reposaient partout: rien n'était oublié.

Que j'aimais ce charmant badinage, et le désordre où je le voyais ! Mais au milieu de ses plus vives caresses il me quittait, et courait s'enfoncer dans sa chambre.

Un jour, entre autres, qu'il m'avait accablée des plus ardents baisers, que je lui avais rendus par mille et mille aussi tendres, où nos bouches s'étaient collées plusieurs fois, où sa langue même avait mouillé mes lèvres, je me sentis tout autre. Le feu de ses baisers s'était glissé dans mes veines; il m'échappa dans l'instant où je m'y attendais le moins; j'en ressentis du chagrin. Je

voulus découvrir ce qui l'entraînait dans cette chambre dont il avait poussé la porte vitrée, qui formait la seule séparation qu'il y avait entre elle et la mienne; je m'en approchai, je portai les yeux sur tous les carreaux dont elle était garnie; mais le rideau qui était de son côté, développé dans toute son étendue, ne me laissa rien apercevoir, et ma curiosité ne fit que s'en accroître.

Le surlendemain de ce jour, on lui remit une lettre qui parut lui faire plaisir. Quand il en eut fait la lecture:

- Ma chère Laure, vous ne pouvez rester sans gouvernante; on m'en envoie une qui arrivera demain: on m'en a fait beaucoup d'éloges, mais il est nécessaire de la connaître pour juger s'ils ne sont point outrés...

Je ne m'attendais nullement à cette nouvelle; je t'avoue, chère Eugénie, qu'elle m'attrista: sa présence me gênait déjà, sans savoir pourquoi, et sa personne me déplaisait, même avant de l'avoir vue.

En effet, Lucette arriva le jour qu'elle était annoncée.

C'était une grande fille très bien faite, entre dix-neuf et vingt ans: belle gorge, fort blanche, d'une figure revenante sans être jolie; elle n'avait de régulier qu'une bouche très bien dessinée, des lèvres vermeilles, les dents petites, d'un bel émail et parfaitement rangées. J'en fus frappée d'abord.

Mon père m'avait appris à connaître une belle bouche en me félicitant cent fois sur cet avantage. Lucette unissait à cela un excellent caractère, beaucoup de douceur, de bonté, et une humeur charmante. Mon amitié, malgré ma petite prévention, se porta bientôt vers elle, et j'ai eu lieu de m'y attacher fortement. Je m'aperçus que mon père la reçut avec une satisfaction qui répandit la sérénité dans ses yeux.

L'envie et la jalousie, ma chère, sont étrangères à mon coeur, rien ne me paraît plus mal fondé. D'ailleurs, ce qui fait naître les désirs des hommes ne tient souvent pas à notre beauté, ni à notre mérite: ainsi, pour notre propre bonheur, laissons-les libres, sans inquiétude. Il y en a dont l'infidélité est souvent un feu léger, qu'un instant voit disparaître aussitôt qu'il a brillé. S'ils pensent, s'ils réfléchissent, bientôt on les voit revenir auprès d'une femme dont l'humeur douce et agréable les met dans l'impossibilité de vivre sans elle. S'ils ne pensent pas, la perte est bien faible.

Eh ! quelle folie de s'en tourmenter !

Je ne raisonnais pas encore avec autant de sagacité; cependant, je ne sentais point de jalousie contre Lucette: il est vrai que ses amitiés, ses caresses et celles que mon père continuait de me faire, la bannissaient loin de moi. Je n'apercevais de différence que dans la réserve qu'il observait lorsque Lucette était présente, mais je donnais cette conduite à la prudence. Un temps se passa de cette manière, pendant lequel je m'aperçus enfin de ses attentions pour elle. Toutes les occasions qui pouvaient s'en présenter, il ne les laissait point échapper. Cependant, mon affection pour Lucette fut bientôt d'accord avec celle de mon père.



Lucette avait désiré coucher dans ma chambre, et mon père s'y était prêté. Le matin, à son réveil, il venait nous embrasser; j'étais dans un lit à côté d'elle. Cet arrangement, et le prétexte de venir me voir, lui donnait la facilité de s'amuser avec nous, et de faire à Lucette toutes les avances qu'il pouvait hasarder devant moi. Je voyais bien qu'elle ne le rebutait pas, mais je ne trouvais pas qu'elle répondît à ses empresses comme je l'aurais fait et le désirais d'elle; je ne pouvais en concevoir la raison. Je jugeais par moi-même, et je croyais qu'en aimant avec tant de tendresse ce cher papa, tout le monde devait avoir mon coeur, penser et sentir comme moi. Je ne pus me refuser de lui en faire des reproches:

- Pourquoi, ma bonne, n'aimez-vous pas mon papa, lui qui paraît avoir tant d'amitié pour vous ? Vous êtes bien ingrate...

Elle souriait à ces reproches, en m'assurant que je les lui faisais injustement. En effet, cet éloignement apparent ne tarda pas à se dissiper.

Un soir, après le repas, nous rentrâmes dans la pièce que j'occupais; il nous présenta de la liqueur. Une demi-heure était à peine écoulée que Lucette s'endormit profondément; il me prit alors entre ses bras et, m'emportant dans sa chambre, il me fit mettre dans son lit. Surprise de cet arrangement nouveau, ma curiosité fut à l'instant réveillée. Je me relevai un moment après et courus d'un pas léger à la porte vitrée où j'écartai le bord du rideau.

Je fus bien étonnée de voir toute la gorge de Lucette entièrement découverte. Quel sein charmant ! deux demi-globes d'une blancheur de neige, du milieu desquels sortaient deux fraises naissantes d'une couleur de chair plus animée, reposaient sur sa poitrine; fermes comme l'ivoire, ils n'avaient de mouvement que celui de sa respiration. Mon père les regardait, les maniait, les baisait et les suçait: rien ne la réveillait. Bientôt, il lui ôta tous ses habits, et la porta sur le bord du lit qui était en face de la porte où j'étais. Il releva sa chemise; je vis deux cuisses d'albâtre, rondes et potelées, qu'il écarta, j'aperçus alors une petite fente vermeille, garnie d'un poil fort brun; il l'entrouvrit; il y posa les doigts en remuant la main avec activité: rien ne la retirait de sa léthargie. Animée par cette vue, instruite par l'exemple, j'imitai sur la mienne les mouvements que je voyais. J'éprouvais une sensation qui m'était inconnue.

Mon père la coucha dans le lit, et vint à la porte vitrée pour la fermer. Je me sauvai, et courus m'enfoncer dans celui où il m'avait mise. Aussitôt que j'y fus étendue, profitant des lumières que je venais d'acquérir, et réfléchissant sur ce que j'avais vu, je recommençai mes frottements. J'étais toute en feu; cette sensation que j'avais éprouvée s'augmenta par degrés, et parvint à une telle énergie que mon âme, concentrée dans le milieu de moi-même, avait quitté toutes les autres parties de mon corps pour ne s'arrêter que dans cet endroit: je tombai pour la première fois dans un état inconnu dont j'étais enchantée.

Revenue à moi, quelle fut ma surprise, en me tâtant au même endroit, de me trouver toute mouillée. J'eus dans le premier instant une vive inquiétude, qui se dissipa par le souvenir du plaisir que j'avais ressenti, et par un doux sommeil qui me retraça pendant la nuit, dans des songes flatteurs, les agréables images de mon père caressant Lucette. J'étais même encore endormie quand il vint, le lendemain, me réveiller par ses embrassements, que je lui rendis avec usure.

Depuis ce jour, ma bonne et lui me parurent de la meilleure intelligence, quoiqu'il ne restât plus, le matin, si longtemps près de nous. Ils n'imaginaient pas que je fusse au fait de rien et, dans leur sécurité, ils se faisaient dans la journée mille agaceries, qui étaient ordinairement le prélude des retraites qu'ils allaient souvent faire ensemble dans sa chambre, où ils restaient assez longtemps. J'imaginai bien qu'ils allaient répéter ce que j'avais déjà vu; je ne pouvais pas alors mes idées plus loin; cependant, je mourais d'envie de jouir encore du même spectacle. Tu vas juger, ma chère, du violent désir qui me tourmentait: il était enfin arrivé, cet instant où je devais tout apprendre.

Trois jours après celui dont je viens de te rendre compte, voulant, à quelque prix que ce fût, satisfaire mon désir curieux, lorsque mon père fut sorti et ma bonne occupée, j'imaginai de mettre une soie au coin du rideau et de la faire passer par le coin opposé d'un des carreaux. Cet arrangement préparé, je ne tardai pas à en profiter. Le lendemain, mon père, qui n'avait sur lui qu'une robe de taffetas, entraîna Lucette qui était aussi légèrement vêtue: ils prirent le soin de fermer exactement la porte et d'arranger le rideau; mais j'avais vaincu tous les obstacles et mon expédient me réussit, au moins en partie. Ils n'y eurent pas été deux minutes qu'impatiente je fus à la porte, et je soulevai faiblement le rideau. J'aperçus Lucette. Ses tétons étaient entièrement découverts; mon père la tenait dans ses bras et la couvrait de ses baisers. Mais, tourmenté de désirs, bientôt jupes, corset, chemise, tout fut à bas. Qu'elle me parut bien dans cet état ! et que j'aimais à la voir ainsi !

La fraîcheur et les grâces de la jeunesse étaient répandues sur elle. Chère Eugénie, la beauté des femmes a donc un pouvoir bien singulier, un attrait bien puissant, puisqu'elle nous intéresse aussi ! Oui, ma chère, elle est touchante, même pour notre sexe, par ses belles formes arrondies, le satiné et le coloris brillant d'une belle peau ! Tu me l'as fait ressentir dans tes bras, et tu l'as éprouvé comme moi.

Mon père fut bientôt dans un état pareil à celui où il avait mis Lucette. Cette vue m'attachait par sa nouveauté.

Il l'emporta sur un lit de repos que je ne pouvais découvrir.

Dévorée par ma curiosité, je ne ménageai plus rien, je levai le rideau jusqu'à ce que je puisse les voir entièrement. Rien ne fut soustrait à mes regards puisque rien ne gênait leurs plaisirs. Lucette, couchée sur lui, les fesses en l'air, les jambes écartées, me laissait apercevoir toute l'ouverture de sa fente, entre deux petites éminences grasses et rebondies. Cette situation, que je devais au hasard, semblait prise pour satisfaire entièrement ma curieuse impatience. Mon père, les genoux élevés, présentait plus distinctement à mes yeux un vrai bijou, un membre gros, entouré de poils à la racine, où pendait une boule au-dessous; le bout en était rouge, et demi-couvert d'une peau qui paraissait pouvoir se baisser davantage. Je le vis entrer dans la fente de Lucette, s'y perdre et reparaitre tour à tour. Ils se baisaient avec des transports qui me firent juger des plaisirs qu'ils ressentaient. Enfin, je vis cet instrument ressortir tout à fait, le bout totalement découvert, rouge comme le carmin et tout mouillé, jetant une liqueur blanche qui, s'élançant avec impétuosité, se répandit sur les fesses de Lucette.

Conçois, chère Eugénie, dans quelle situation je me trouvais moi-même, ayant sous mes yeux un

pareil tableau !

Vivement émue, emportée par des désirs que je n'avais pas encore connus, je tâchais au moins de participer à leur ivresse. Chère amie, que ce retour sur mes jeunes années est encore agréable pour moi !

Enfin, l'attrait du plaisir me retint trop longtemps dans mon embuscade, et mon imprudence me trahit. Mon père, qui jusque-là avait été trop hors de lui pour penser à ce qui l'entourait, vit, en se dégageant des bras de Lucette, le coin du rideau levé; il m'aperçut; il s'enveloppa dans sa robe en s'approchant de la porte; je me retirai avec précipitation; il vint examiner le rideau et y découvrit ma manoeuvre; il se fixa près de la porte pendant que Lucette se rhabillait. Voyant qu'il restait, je m'imaginai qu'il n'avait rien aperçu. Curieuse de ce qu'ils faisaient encore dans cette chambre, je retournai au carreau. Quelle fut ma surprise quand j'y vis le visage de mon père ! La foudre tombée sur moi ne m'eût pas causé plus de frayeur. Mon stratagème n'avait pas entièrement réussi; le rideau n'avait pu redescendre de lui-même comme je m'en étais flattée; cependant, il ne fit semblant de rien dans cet instant.

J'avais aperçu que Lucette était déjà rhabillée; il revint avec elle et l'envoya veiller à l'ordre de la maison. Je me trouvai seule avec lui. Il s'approcha pour examiner l'ouvrage que j'avais eu à faire: juge, ma chère, à quel point il en était ! J'étais pâle et tremblante. Quel fut mon étonnement quand ce cher et tendre papa me prit dans ses bras et me donna cent baisers !

- Rassure-toi, ma chère Laurette; qui peut t'inspirer la terreur que je te vois ! Ne crains rien, ma chère fille, tu sais la manière dont j'ai toujours agi vis-à-vis de toi; je ne te demande rien que la vérité; je désire que tu me regardes plutôt comme ton ami que comme ton père. Laure, je ne suis que ton ami, je veux qu'en cette qualité tu sois sincère avec moi. Ma Laure, je l'exige aujourd'hui: ne me déguise rien et dis-moi ce que tu faisais pendant que j'étais avec Lucette, et pourquoi l'arrangement singulier de ce rideau.

Sois vraie, je t'en conjure, et sans détour, tu n'auras pas lieu de t'en repentir. Mais si tu ne l'es pas, tu me refroidiras pour toi et tu peux compter sur un couvent.

Le nom de cette retraite m'avait toujours effrayée. Que je la connaissais peu ! Je mettais alors une différence totale à être renfermée dans ce séjour ou d'être chez mon père.

D'ailleurs, je ne pouvais pas douter qu'il ne fût assuré que j'avais tout vu; et je m'étais enfin toujours si bien trouvée de ne lui avoir jamais caché la vérité que je ne balançai point à lui rendre compte de tout ce qui m'était connu depuis l'instant où il m'avait emportée, lorsque ma bonne s'était endormie, jusqu'à celui auquel il venait de me rejoindre.

Chaque détail que je lui faisais, chaque tableau que je retraçais, loin d'allumer sa colère, était payé par des baisers et des caresses. Je balançais néanmoins à lui dire que je m'étais procuré des sensations aussi nouvelles pour moi, qu'elles m'avaient paru délicieuses. Mais il en eut le soupçon:

- Ma chère Laurette, tu ne me dis pas tout encore...

Et, passant sa main sur mes fesses en me baisant:

- Achève. Tu ne dois ni ne peux rien me cacher, rends-moi compte de tout...

Je lui avouai que je m'étais procuré, par un frottement semblable à celui que je lui avais vu faire à Lucette, un plaisir des plus vifs, dont j'avais été toute mouillée, et que j'avais répété trois ou quatre fois depuis ce jour-là.

- Mais, ma chère Laure, voyant ce que j'enfonçais à Lucette, cela ne t'a-t-il pas donné l'idée de t'enfoncer le doigt ?

- Non, cher papa, je n'en ai pas seulement eu la pensée.

- Prends garde, Laurette, de m'en imposer. Tu ne peux me cacher ce qui en est; viens me faire voir si tu as été sincère...

- De tout mon coeur, cher papa... Je ne t'ai rien déguisé.

Il me donna pour lors les noms les plus tendres. Nous passâmes dans sa chambre et, m'étendant sur le lit de repos, il me troussa et m'examina avec beaucoup d'attention; puis, entrouvrant un peu les bords de ma fente, il voulut y mettre le petit doigt. La douleur qu'il me faisait, annoncée par mes plaintes, l'arrêta.

- Elle est tout enflammée, ma chère enfant; je vois cependant que tu ne m'as pas trompé: sa rougeur vient sans doute du frottement auquel tu t'es amusée pendant que j'étais avec Lucette...

J'en convins, et je lui avouai même que je n'avais pu me procurer le plaisir que je cherchais. La sincérité de ma bouche fut récompensée d'un baiser de la sienne. Il la porta même, et fit frétiller sa langue, sous un endroit qui en éprouvait une sensation délicieuse. Ce genre de caresse me parut neuf et divin, et, pour porter l'enchantement à son comble, ce membre que j'avais vu parut à mes yeux; je le pris involontairement d'une main, et, de l'autre, j'écartai tout à fait la robe de mon père: il me laissa faire. Je tenais et voyais enfin de près ce bijou charmant que j'avais déjà si bien distingué entre les cuisses de Lucette. Que je le trouvais aimable et singulier ! Je sentis dès ce moment qu'il était le véritable mobile des plaisirs. Cette peau, qui haussait et baissait par les mouvements de ma main, en couvrait et découvrait le bout; mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque, après quelques moments de ce badinage, je le vis répandre la liqueur dont les fesses de ma bonne avaient été inondées. Il y mêlait des transports et des redoublements de caresses que je partageais. Le plaisir produisait en moi l'effet le plus vif. Bientôt, il passa dans mes sens et y mit une émotion indicible. Sa langue continuait son exercice, j'étais suffoquée...

- Ah ! cher papa, achève !... holà ! je me meurs !... Je me pâmai dans ses bras.

Depuis ce temps, tout fut pour moi une source de lumières; ce que je n'avais pas conçu jusqu'alors se développa dans l'instant. Mon imagination s'ouvrit entièrement; elle saisissait tout; il semblait que l'instrument que je touchais fût la clef merveilleuse qui ouvrit tout à coup mon entendement. Je sentis alors cet aimable papa me devenir plus cher, et ma tendresse pour lui

prendre un accroissement incroyable: tout son corps fut livré au plaisir dans mes mains; mes baisers et mes caresses sans nombre se succédaient sans interruption, et le feu qu'elles excitaient en lui m'animait à les multiplier.

Il me ramena dans ma chambre, où ma bonne revint quelques instants après. Je ne prévoyais pas ce qu'il allait lui dire:

- Lucette, il est désormais inutile que nous nous gênions pour Laure, elle en sait autant que nous.

Et il lui répéta tout ce que je lui avais détaillé, en lui montrant le jeu du rideau. Elle en parut affectée; mais je me jetai à son cou et mes caresses, unies aux raisons dont il la tranquillisa, dissipèrent le petit chagrin qu'elle avait témoigné. Il nous embrassa en recommandant à ma bonne de ne point me quitter. Il sortit, et revint une heure après avec une femme qui, dès qu'elle fut entrée, me fit déshabiller et prit sur moi la mesure d'une sorte d'ajustement dont je ne pouvais concevoir ni la forme ni l'usage.

Quand l'heure de se coucher fut venue, il me mit dans le lit de Lucette en la priant de veiller sur moi. Il nous laissa. Mais l'inquiétude le ramenant bientôt près de nous, il se mit dans le même lit. J'étais entre elle et lui; il me tenait embrassée et, couvrant de sa main l'entre-deux de mes cuisses, il ne me laissait pas y porter la mienne. Je pris alors son instrument, qui me causa beaucoup de surprise en le trouvant mou et pendant. Je ne l'avais point encore vu dans cet état, m'imaginant au contraire qu'il était toujours gros, raide et relevé: il ne tarda pas à reprendre, dans ma main, la fermeté et la grosseur que je lui connaissais. Lucette, qui s'aperçut de nos actions, étonnée de sa conduite ne pouvait la concevoir, et me fit beaucoup de peine par son propos:

- La manière, monsieur ! dont vous agissez avec Laurette a lieu de me surprendre. Vous, monsieur, vous, son père !...

- Oui et non, Lucette. C'est un secret que je veux bien confier à votre discrétion et à celle de Laure, qui y est assez intéressée pour le garder. Il est même nécessaire, par les circonstances, de vous en faire part à l'une et l'autre.

"Il y avait quinze jours que je connaissais sa mère, quand je l'épousai. Je découvris dès le premier jour l'état où elle était; je trouvai qu'il était de la prudence de n'en rien faire paraître. Je la menai dans une province éloignée, sous un nom de terre, afin qu'on ne pût rassembler les dates. Au bout de quatre mois, Laure vint au monde, jouissant de la force et de la santé d'un enfant de neuf mois bien accomplis. Je restai six mois encore dans la même province et je les ramenai toutes deux au bout de ce terme.

Vous voyez à présent l'une et l'autre que cette enfant, qui m'est devenue si chère, n'est point ma fille suivant la nature: absolument étrangère pour moi, elle n'est ma fille que par affection. Le scrupule intérieur ne peut donc exister, et toute autre considération m'est indifférente, avec de la prudence.

Je me souvins aussitôt de la réponse qu'il avait faite à ma mère: le silence qu'elle observa dans ce moment ne me parut plus extraordinaire. Je le dis à Lucette dont l'étonnement cessa d'abord.

- Mais comment donc en avez-vous agi vis-à-vis de votre épouse lorsque cet événement fut à votre connaissance ?

- Tout simplement; j'ai vécu toujours avec elle d'une manière indifférente, et je ne lui en ai jamais parlé que la seule fois dont Laure vient de vous rendre compte; encore y avait-elle donné lieu. Le comte de Norval, à qui elle doit le jour, est un cavalier aimable, bien fait et d'une figure intéressante, doué des qualités qui plaisent aux femmes. Je ne fus point étonné qu'elle se fût livrée à son penchant.

Cependant, elle ne put l'épouser, ses parents ne le trouvant pas assez riche pour elle. Mais si Laure ne m'est rien par le sang et la nature, la tendre affection que j'ai conçue pour cette aimable enfant me la fait regarder comme ma fille et me la rend peut-être plus chère. Néanmoins, cet événement fut cause que je n'approchai jamais de sa mère, me sentant pour elle une opposition que sa fausseté fit naître et que je n'ai pu vaincre, d'autant plus que son caractère et son humeur ne faisaient que l'augmenter. Ainsi, je ne tiens à ma chère Laurette que par les liens du coeur, ayant trouvé en elle tout ce qui pouvait produire et m'inspirer l'attachement et l'amitié la plus tendre.

Ma bonne m'embrassa et me fit cent caresses qui dénotaient que le scrupule et ses préjugés étaient enfin totalement effacés. Je les lui rendis avec chaleur: je pris ses tétons, que je trouvais si jolis; je les baisais, j'en suçais le bout. Mon père passa la main sur elle; il rencontra la mienne qu'il prit; il me la promena sur le ventre de Lucette, sur ses cuisses. Sa peau était d'un velouté charmant; il me la porta sur son poil, sur sa motte, sur sa fente: j'appris bientôt le nom de toutes ces parties. Je mis mon doigt où je jugeai bien que je lui ferais plaisir. Je sentis dans cet endroit quelque chose d'un peu dur et gonflé.

- Bon ! Ma Laure, tu tiens l'endroit sensible, remue la main et ne quitte pas son clitoris tandis que je mettrai mon doigt dans son petit conin...

Lucette me serrait entre ses bras, me caressait les fesses; elle prit le vit de mon papa, le mit entre mes cuisses, mais il n'enfonçait ni ne s'agitait. Bientôt ma bonne ressentit l'excès du plaisir; ses baisers multipliés, ses soupirs nous l'annoncèrent:

- Holà ! holà ! vite, Laurette !..., chère amie, enfonce... Ah ! je décharge !... je me meurs !...

Que ces expressions de volupté avaient de charmes pour moi ! Je sentis son petit conin tout mouillé; le doigt de mon papa en sortit tout couvert de ce qu'elle avait répandu. Ah ! chère Eugénie, que j'étais animée ! Je pris la main de Lucette, je la portai entre mes cuisses; je désirais qu'elle fit pour moi ce que je venais de faire pour elle; mais mon papa, couvrant de sa main ma petite motte, arrêta ses mouvements, suspendit mes desseins. Il était trop voluptueux pour n'être pas ménagé des plaisirs. Il modérait ses désirs; il suspendit mon impatience et nous recommanda d'être tranquilles. Nous nous endormîmes entre les bras les uns des autres, plongés dans la plus agréable ivresse. Je n'avais pas encore passé de nuit qui me plût autant.

Nous étions au milieu des caresses du réveil, lorsque mon père fit ouvrir à cette femme qu'il avait fait venir la veille. Quels furent ma surprise et mon chagrin lorsqu'elle mit sur moi un caleçon de

maroquin doublé de velours qui, me prenant au-dessous des hanches, ne descendait qu'au milieu des cuisses ! Tout était assez lâche, et ne me gênait point; la ceinture, seulement, me prenait juste la taille, et avait des courroies semblables au caleçon, qui passaient par-dessus mes épaules et qui étaient assemblées en haut par une traverse pareille, qui tenait de l'une à l'autre. On pouvait élargir tout cet assemblage autant qu'on le jugeait à propos. La ceinture était ouverte par-devant, en prolongeant plus de quatre doigts au-dessous. Le long de cette ouverture, il y avait des oeillets des deux côtés, dans lesquels mon père passa une petite chaîne de vermeil délicatement travaillée, qu'il ferma d'une serrure à secret:

- Ma chère Laure, aimable enfant, ta santé et ta conservation m'intéressent: le hasard t'a instruite sur ce que tu ne devais savoir qu'à dix-huit ans. Il est nécessaire que je prenne des précautions contre tes connaissances et contre un penchant que tu tiens de la nature et de l'amour. Tu apprendras du temps à m'en savoir gré, et tout autre moyen n'irait point à ma façon de penser, et à mes desseins.

Je fus d'abord très fâchée, et je ne pouvais cacher l'humeur que j'en avais. Mais j'ai trop bien appris depuis combien je lui en devais de reconnaissance.

Il avait prévu à tout. Au bas de ce caleçon était une petite gondole d'argent, dorée en dedans, qui était de la largeur de l'entre-deux de mes cuisses; toute ma petite motte y était renfermée. Elle se prolongeait, en s'élargissant, par une plaque qui s'étendait quatre doigts au-dessous de mon petit conin, et elle se terminait en pointe arrondie jusqu'au trou de mon cul, sans aucune incommodité. Elle était fendue en long, et cette fente s'ouvrait et se fermait, par des charnières à plat, en écartant ou resserrant les cuisses. Un canal d'anneaux à charnières plates, de même métal, y était attaché et me servait de conduit. Ce caleçon avait un trou rond, assez grand, vis-à-vis celui de mon cul, qui me laissait la liberté de faire toutes les fonctions nécessaires sans l'ôter. Mais il m'était impossible d'introduire le doigt dans mon petit conin, et encore moins de le branler, point essentiel que mon père voulait éviter, et dont la privation me faisait le plus de peine.

J'ai pensé bien des fois depuis, ma chère, qu'on ferait bien d'employer quelque chose de semblable pour les garçons, afin d'éviter les épuisements où ils se plongent avant l'âge. Car, de quelque façon qu'on veille sur eux, la société qu'ils ont ensemble ne leur apprend que trop, et trop tôt, la manière de s'y livrer.

Pendant quatre ou cinq années qui se sont écoulées depuis ce jour-là, tous les soirs mon père ôtait lui-même ce caleçon; Lucette le nettoyait avec soin et me lavait. Il examinait s'il me blessait, et il me le remettait. Depuis ce moment, jusqu'à l'âge de seize ans, je ne le quittai pas.

Durant tout ce temps, mes talents s'accrurent, et j'acquis des lumières dans tous les genres. Une curiosité naturelle me faisait désirer d'apprendre les raisons de tout; chaque année voyait augmenter mes connaissances, et je ne cessais de chercher à en acquérir. Je m'étais accoutumée à l'emprisonnement où j'étais, et la perspective de la fin m'avait rendu supportable le temps où j'y étais condamnée. Je m'étais fait une raison de cette nécessité d'autant plus aisément qu'elle ne m'empêchait pas de jouir des caresses que je faisais ou de celles dont j'étais témoin, puisque j'avais mis ma bonne et mon papa dans le cas de n'être pas gênés par ma présence.

Parmi toutes les questions que je lui faisais, je n'oubliais guère celle où je trouvais le plus d'intérêt. Plus j'avais en âge, plus la nature parlait en moi, avec d'autant plus de force que leurs plaisirs l'animaient vivement. Aussi lui demandais-je souvent sur quelles raisons était fondée la nécessité de la contrainte où il me tenait, et quel était le sujet des précautions qu'il avait prises vis-à-vis de moi. Il m'avait toujours renvoyée à un âge plus avancé. J'étais enfin dans ma seizième année lorsqu'il me donna la solution de cette demande:

- Puis-je donc à la fin, cher papa, savoir quelles sont les causes qui vous ont engagé de me faire porter ce fâcheux caleçon, puisque vous m'assurez avoir tant de tendresse pour votre Laurette ? Ma bonne est plus heureuse que moi, ou vous m'aimez moins qu'elle. Expliquez-moi donc aujourd'hui les vues qui vous y ont déterminé.

- Cette même tendresse, cette même affection que j'ai pour toi, ma chère fille, ne te fait plus regarder comme une enfant. Tu es à présent dans l'âge où l'on peut t'instruire à peu près de tout, et peut-être le dois-je encore plus avec toi.

"Apprends donc, ma Laurette, que la nature, chez l'homme, travaille à l'accroissement des individus jusqu'à quinze ou seize ans. Ce terme est plus ou moins éloigné suivant les sujets, mais il est assez général pour ton sexe.

Cependant, il n'est dans le complément de sa force qu'à dix-sept ou dix-huit ans. Dans les hommes, la nature met plus de temps à acquérir sa perfection. Lorsqu'on détourne ses opérations par des épanchements prématurés et multipliés d'une matière qui aurait dû servir à cet accroissement, on s'en ressent toute la vie et les accidents qui en résultent sont des plus fâcheux. Les femmes, par exemple, ou meurent de bonne heure, ou restent petites, faibles et languissantes, ou tombent dans un marasme, un amaigrissement qui dégénère en maux de poitrine dont elles sont bientôt les victimes, ou elles privent leur sang d'un véhicule propre à produire leurs règles dans l'âge ordinaire, et d'une manière avantageuse, ou elles sont enfin sujettes à des vapeurs, à des crispations de nerfs, à des vertiges, ou à des fureurs utérines, à l'affaiblissement de la vue et au dépérissement; elles terminent leurs jours dans un état quelquefois fort triste. Les jeunes gens essuient des accidents à peu près semblables; ils traînent des jours malheureux, s'ils ne meurent pas prématurément.

Cet affreux tableau, chère Eugénie, m'effraya et m'engagea de lui témoigner ma reconnaissance de son amitié et de ses soins en mettant de bonne heure obstacle au penchant que je me sentais pour le plaisir et la volupté. La vie me paraissait agréable, et, quelque goût que j'eusse pour le plaisir, je ne voulais point l'acheter, lui disais-je, aux dépens de mes jours et de ma santé.

- Je l'ai reconnu d'abord en toi, ma chère Laurette, ce penchant; je savais que, dans l'âge où tu étais, toutes les raisons du monde ne pouvaient en détourner; c'est ce qui m'a fait prendre des précautions que tu n'as pu vaincre, et que je n'ai pas dessein de lever encore. Il serait même avantageux qu'elles pussent être mises en usage pour toutes sortes de jeunes gens que des circonstances imprévues, ou des personnes imprudentes, ont malheureusement instruits beaucoup trop tôt.

La frayeur d'une santé délabrée, la crainte d'une mort prématurée, se présentaient vivement à



mon imagination; cependant, ce que je lui avais vu faire à Lucette, et la manière dont il vivait avec elle, suspendaient en quelque sorte l'énergie de ses images, la force et l'effet de ses raisons: je ne pus me refuser de lui faire part de mes doutes:

- Pourquoi donc, cher papa, ne prenez-vous pas avec ma bonne les mêmes précautions qu'avec moi ? Pourquoi lui procurez-vous souvent, au contraire, ce que vous me refusez entièrement ?

- Mais, ma fille, fais donc attention que Lucette est dans un âge absolument formé, qu'elle n'abandonne que le superflu de son existence, que c'est le temps où elle peut nourrir dans son sein d'autres êtres et que, dès cet instant, elle a plus qu'il ne faut pour la conservation du sien, ce qui s'annonce si bien par l'exactitude de ses règles. Il ne faut pas te cacher non plus, ma chère Laurette, que, chez elle, une trop grande quantité de semence retenue, en refluant dans son sang, y porterait le feu et le ravage, ou, en stagnant dans les parties qui la séparent du reste des humeurs, pourrait se corrompre ou embarrasser la circulation; elle serait exposée, peut-être, à des accidents aussi dangereux que ceux de l'épuisement: tels sont les vapeurs, les vertiges, la démence, les accès frénétiques et autres.

N'en voit-on pas des exemples fâcheux dans certains monastères où le cagotisme règne en despote, et où rien ne soulage de malheureuses recluses qui n'ont pas l'esprit de se retourner ?

"L'extravagance monacale a inventé de mêler dans leurs boissons des décoctions de nénuphar ou des infusions de nitre en vue de détourner les dispositions d'une nature trop active; mais, pris un certain temps, ces palliatifs deviennent sans effet, ou détruisent tellement l'organisation de l'estomac et la santé de ces prisonnières qu'il leur en survient des fleurs blanches, des défaillances, des oppressions et des douleurs internes pendant le peu de temps qu'il leur reste à vivre. Il y a même de ces endroits où la sottise est portée au point de traiter de même leurs pensionnaires, et souvent elles sortent de ces maisons, ou cacochymes, ou avec le genre nerveux attaqué, ou hors d'état de produire leur espèce, soit par la destruction des germes, soit par l'inertie où cet usage a plongé les forces de la nature et l'esprit vital; et c'est à quoi les parents qui chérissent leurs enfants ne font pas assez d'attention.

"Apprends encore, ma chère Laure, qu'à un certain âge la fougue du tempérament commence à s'éteindre, ce qui arrive plus tôt chez les uns que chez les autres par une disposition et qualité différentes des liqueurs qui sont en nous, ou par une diminution de sensibilité dans les organes. Cette semence, alors refluee dans le sang, se tourne en embonpoint, qui quelquefois devient monstrueux par la suppression totale des épanchements, et ces individus, loin d'être propres à l'union des sexes, y sont même indifférents et ne conçoivent presque plus comment on peut y être sensible.

"Mais, ma chère enfant, dans l'âge où le superflu commence à s'annoncer, où le feu du tempérament est un ardent brasier, si l'on s'en dégage avec la prudence qu'il est nécessaire de conserver, loin de nuire à sa santé, loin de faire tort à sa beauté, on entretient l'une et l'autre dans toute la vigueur et dans toute la fraîcheur qu'elles peuvent avoir. Cependant, ma Laurette, il y a bien de la différence dans les moyens. Une femme, entre les bras d'un homme, est bien plus animée par la différence du sexe: combien l'est-elle plus à proportion du goût qu'elle a pour lui ? Elle l'est même par l'approche et l'attouchement d'une personne du sien qui lui plaît.

L'imagination et la nature se prêtent avec bien plus de facilité et beaucoup moins d'efforts que si elle se procurait d'elle-même et seule ces sensations voluptueuses. Apprécie donc mieux à présent la conduite que je tiens entre Lucette et toi.

- Eh bien ! cher papa, car je vous donnerai toujours ce nom, je me rends à des raisons si solides et je conçois votre prudence; mais à quel âge ferez-vous donc avec moi ce que vous faites avec elle ? Cet instant manque à ma félicité puisque je ne puis remplir tous vos désirs et les satisfaire dans toute leur étendue.

- Attends, fille charmante, que la nature parle en notre faveur d'une manière intelligible. Tes tétons n'ont point encore acquis leur forme; le duvet qui couvre les lèvres de ton petit conin est encore trop faible, à peine a-t-il porté les premières fleurs; attends un peu plus de force: alors, chère Laurette, enfant de mon coeur, c'est de ta tendresse que je recevrai ce présent; tu me laisseras cueillir cette fleur que je cultive; mais attendons cet heureux instant.

Ne crois pas cependant, ma chère fille, qu'à cette époque je te laisse livrée tout à fait à toi-même: dans une constitution robuste, cet instant arrivé suffit souvent, encore est-il nécessaire de se ménager; mais dans un tempérament délicat, il faut pousser l'attention bien plus loin et contraindre jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans, où les femmes sont dans toute leur force, les penchants qu'elles peuvent avoir à se laisser aller aux attraits de la volupté.

Tout ce qu'il me disait, Eugénie, s'imprimait fortement dans ma mémoire; ses raisonnements me paraissaient appuyés sur des fondements des plus solides, et sa complaisance à répondre sans déguisement à mes questions m'engageait à lui en faire de nouvelles. Lucette, si profondément endormie la première fois que je les découvris ensemble, formait un mystère pour moi que je désirais d'éclaircir. Un jour, enfin, je lui en demandai la raison:

- Pourquoi, cher papa, Lucette dormait-elle si fort le premier jour que vous lui découvriîtes les tétons et que vous rites avec elle tout ce que vous désiriez sans qu'elle s'éveillât ? Ce sommeil était-il réel ou feint ?

- Très réel, ma chère Laure, mais c'est mon secret.

Dois-je t'en instruire ? Oui, cet exemple pourra te devenir utile pour t'en garantir. Je t'avoue que depuis longtemps le besoin me tourmentait; j'étais souvent très animé avec toi, je ne pouvais me satisfaire. Je vis Lucette, elle me plut et parut me convenir de toutes manières. Mais, voyant qu'elle reculait et balançait à se rendre à mes désirs, je pris mon parti: je lui fis avaler quinze ou vingt gouttes d'une potion dormitive dans le verre de liqueur que je lui donnai; tu en as vu l'effet. Mais je ne me contentai pas de cela: je redoutais le moment de son réveil et je craignais que la surprise et la colère ne l'emportassent trop loin. Pour l'éviter, j'avais préparé d'avance une composition capable d'exciter la nature à la concupiscence: c'est ce qu'on appelle un philtre. Quand je t'eus portée dans mon lit, je revins en prendre trois ou quatre gouttes dans ma main, dont je frottai toute sa motte, son clitoris et l'entre-deux des lèvres. Cette liqueur a même la propriété d'exciter un homme affaibli, et de le faire bander s'il s'en frotte à la même dose le périnée et toutes les parties quelque temps avant d'entrer en lice. Lucette ne fut pas une heure couchée qu'elle s'éveilla; elle ressentait une démangeaison, une ardeur, une passion que rien ne

pouvait éteindre. Elle ne parut point étonnée de me voir dans ses bras; elle les passa autour de moi, et loin d'opposer de la résistance à mes caresses et à mes désirs, tout émue par les siens elle écarta d'elle-même les genoux, et bientôt je goûtai les plaisirs les plus vifs, que je lui fis partager. Mais attentif aux suites qui pouvaient en arriver, au moment où je sentis la volupté prête à s'élanter comme une flamme, je me retirai et j'inondai sa motte et son ventre d'une copieuse libation que je répandis sur l'autel où je portais alors tous mes vœux.

"Depuis ce moment, Lucette s'est toujours prêtée à mes volontés, et c'est par sa complaisance, mon inattention et la curiosité que je ne soupçonnais pas de ton âge que tu as découvert ce mystère. Elle ignore ce que je viens de t'apprendre, et tu dois garder ma confiance.

- Soyez-en assuré, cher papa, mais achevez-la, je vous prie, tout entière. Ne craignez-vous pas de lui faire un enfant si vous ne vous retirez pas toujours à temps ? En est-on absolument le maître ? N'est-on pas quelquefois emporté par le plaisir, et la crainte qu'on peut avoir de ses suites n'en diminue-t-elle pas l'étendue et l'excès ?

- Ah ! ma fille, jusqu'où ton imagination curieuse ne va-t-elle pas ? Je vois bien que je ne dois rien te cacher. Si je ne te garantissais pas de tout événement, je ferais sans doute une folie de t'éclairer; mais je ne risque rien avec toi, et ta raison est au-delà de ton âge.

"Apprends donc que la semence qui n'est point dardée dans la matrice ne peut rien produire; qu'elle ne peut s'y rendre lorsqu'on intercepte le sucement qui lui est ordinaire. Cela reconnu, plusieurs femmes ont imaginé de repousser, par un mouvement interne, la semence, au moment où elles croyaient leur amant dans les délices du plaisir; mais pour qu'elles aient cette liberté d'esprit, il ne faut pas qu'elles le partagent, privation bien dure; encore rien n'est-il moins assuré. Des hommes ont pensé qu'en se retirant presque à l'entrée il n'y avait rien à craindre. Mais ils se trompent, la matrice étant une pompe avide. D'ailleurs, il y a des hommes qui, emportés par les délicieuses sensations qu'ils éprouvent, ne sont pas maîtres de se retirer à temps. L'inquiétude, la crainte des suites diminuent ordinairement l'excès du plaisir. Mais un moyen auquel on peut avoir la plus grande confiance est celui que j'emploie avec Lucette; il donne la liberté de se livrer sans inquiétude à tous les transports, et le feu du plaisir. J'engageai donc ta bonne, depuis le jour où tu nous as découverts, à se munir avant nos embrassements d'une éponge fine avec un cordon de soie délicat qui la traverse en entier, et qui sert à la retirer. On imbibe cette éponge dans l'eau mélangée de quelques gouttes d'eau-de-vie; on l'introduit exactement à l'entrée de la matrice, afin de la boucher; et quand bien même les esprits subtils de la semence passeraient par les pores de l'éponge, la liqueur étrangère qui s'y trouve, mêlée avec eux, en détruit la puissance et la nature. On sait que l'air même suffit pour la rendre sans vertu. Dès lors, il est impossible que Lucette fasse des enfants.

- J'avais déjà pressenti, cher papa, l'utilité de cette éponge, mais j'en désirais l'explication, et celle que tu m'en donnes satisfait toutes mes idées.

- Je t'avoue, ma Laurette, qu'elle est un effet de ma tendresse pour toi, et c'est un aveu que je ne m'attendais pas à te faire, surtout dans un âge aussi tendre; de pareils secrets sont propres à chasser bien loin la timidité de beaucoup de filles que la crainte des suites retient le plus souvent.

Je n'ai pas oublié cette découverte dans le besoin. Je t'en ai déjà fait part, chère Eugénie, de cette ressource favorable et salubre à laquelle tu as eu assez de foi, sur ma propre expérience, pour te livrer à ta tendresse et aux sollicitations de ton amant.

Telle était une partie des conversations que nous mêlions à nos plaisirs, à nos caresses et aux autres instructions qu'il me donnait, dont il avait l'art de me faire profiter sans peine. Les livres de toutes espèces étaient entre mes mains; il n'y en avait aucun d'excepté: mais il dirigeait mon goût sur ceux qui traitaient des sciences, aussi loin qu'ils pouvaient convenir à mon sexe. Je veux t'en donner un échantillon, et un léger précis dans une matière où je l'avais souvent questionné:

- Peux-tu concevoir, ma Laure, et fixer un point d'arrêt sur l'immensité dont notre globe est environné ? Pousse-la aussi loin que ton imagination puisse l'étendre, à quelle distance inconcevable seras-tu encore du but ? Que penses-tu qui remplisse cet espace immense ? Des éléments dont la nature et le nombre sont et seront toujours inconnus; il est impossible de savoir s'il n'y en a qu'un seul dont les modifications présentent à nos yeux et à notre pensée ceux que nous apercevons, ou si chacun de ces éléments a une racine absolument propre qui ne puisse être convertie en une autre. Dans une ignorance si parfaite de la nature des choses dont nous faisons tous les jours usage, il paraît ridicule que les hommes aient fixé le nombre de ces éléments: rien n'est plus digne de la sphère étroite de leurs idées, et néanmoins, à les entendre, il semble qu'ils aient assisté aux dispositions de l'Ordonnateur éternel. Mais enfin, qu'ils soient un ou plusieurs, l'assemblage de leurs parties forme les corps et se trouve uni dans un nombre très multiplié de globules de feu et de matière qui paraît inerte aux yeux préoccupés. Que penses-tu donc de ces points de feu brillants connus parmi nous sous le nom d'étoiles ? Eh bien ! ma fille, ce sont de vastes globes enflammés semblables à notre soleil, établis pour éclairer, échauffer et donner la vie à une multitude de globes terrestres, peut-être chacun aussi peuplé que le nôtre. Quelques-uns ont cru qu'ils étaient placés là pour nous éclairer pendant la nuit; l'amour-propre leur fait rapporter tout à nous, afin que tout aille à eux. Et de quoi nous servent-ils, ces globes, quand l'air est obscurci par les nuages ou les vapeurs ? La lune paraîtrait plutôt être destinée à cet office; elle nous éclaire dans l'absence du soleil, même à travers les parties nébuleuses qui couvrent souvent notre horizon; et cependant ce n'est pas là son unique destination: on ne peut même affirmer qu'elle n'est pas un monde, dont les habitants doutent si nous existons et sont peut-être assez stupides pour se flatter de jouir seuls de la magnificence des cieux; peut-être aussi sont-ils plus pénétrants, plus ingénieux que nous, ou pourvus de meilleurs organes, et qu'ils savent juger plus sainement des choses. Les planètes sont des terres comme la nôtre, peuplées sans doute de végétaux et d'animaux différents de ceux que nous connaissons, car rien dans la nature n'est semblable.

"Dans ce point de vue, et parmi cette infinité de boules de matière, que devient notre terre ? Un point qui fait nombre parmi les autres. Et nous ! fourmis répandues sur cette boule, que sommes-nous donc pour être le type, le point central et le but où se rendent les prétendues vérités dont on berce l'enfance ?

C'est à peu près ainsi que mon père tâchait chaque jour de tracer dans mon esprit des impressions de philosophie.

Je lui demandai un jour:.

- Quel est cet Etre créateur de tout, que je sentais mal défini dans les notions qu'on m'en avait données ?

Il me dit:

- Cet Etre magnifique est incompréhensible; il est senti sans être connu; c'est nos respects qu'il exige; il méprise nos spéculations. S'il existe plusieurs éléments, c'est de ses mains qu'ils sortent; il les a créés par la puissance de sa volonté: il est donc l'âme de l'univers. S'il n'existe qu'un élément, il ne peut être que lui-même: connaissons-nous les bornes de son pouvoir ? N'a-t-il pas pu dépendre de lui de se transformer dans la matière que nous voyons, dont nous ne connaissons ni la nature ni l'essence ? Et ce qu'il a pu faire dans un temps, ne l'a-t-il pas pu de toute éternité ? C'en est assez, ma chère enfant, pour le présent; quand tu seras dans un âge plus avancé, j'écarterai de tout mon pouvoir les voiles qui couvrent la vérité.

Mon père se plaisait à me faire lire des livres de morale dont nous examinions les principes, non sous la perspective vulgaire, mais sous celle de la nature. En effet, c'est sur les lois dictées par elle et imprimées dans nos coeurs qu'il faut la considérer. Il la réduisait à ce seul principe, auquel tout le reste est étranger mais qui renferme une étendue considérable: faire pour les autres ce que nous voudrions qu'on fit pour nous, lorsque la possibilité s'y trouve; et ne point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous lit. Tu vois, ma chère, que cette science dont on parle tant n'est jamais relative qu'à l'espèce humaine; et si elle n'est rien en elle-même, au moins est-elle utile à son bonheur.

Les romans étaient presque bannis de mes yeux, et il me faisait voir, dans presque tous, une ressemblance assez générale dans le tissu, les vues et le but, à la différence près du style, des événements et de certains caractères. Il y en avait cependant plusieurs qui étaient exceptés de cette règle; il me donnait volontiers ceux dont le sujet était moral. Peu des autres peignent les hommes et les femmes de leurs véritables couleurs: ils y sont présentés sous le plus bel aspect. Ah ! ma chère, combien cette apparence est en général loin de la réalité: les uns et les autres vus de près, quelle différence n'y trouve-t-on pas ? Je puisais dans les voyageurs et dans les coutumes des nations un genre d'instruction qui me faisait mieux apprécier l'humanité en général, comme la société fait apercevoir les nuances des caractères.

Les livres d'histoire, qui me rendaient compte des moeurs antiques et des préjugés différents qui, tour à tour, ont couvert la surface de la terre, étaient ma balance. Les ouvrages de nos meilleurs poètes formaient le genre amusant, pour lequel mon goût était le plus décidé et que j'inculquais avec empressement dans ma mémoire.

Il me remit un jour entre les mains un livre qui venait de paraître, en me recommandant d'y réfléchir:

- Lis, ma chère Laurette. Cet ouvrage est la production d'un génie dont tu as lu presque tout ce qu'il a mis au jour et dont ta mémoire possède plusieurs morceaux, qui unit un style élevé, élégant, agréable et facile, propre à lui seul à des idées profondes. Zadig, paré de ses mains, t'apprendra sous l'allégorie d'un conte qu'il n'arrive point d'événements dans la vie qui soient à notre disposition.

"De quelque aveuglement dont l'amour-propre et la vanité nous fascinent, sois assurée que, pour un esprit attentif et réfléchi, il est d'une vérité palpable et constante que tout s'enchaîne afin de suivre un ordre fixé pour l'ensemble et pour chacun en particulier; des circonstances imprévues forcent les idées et les actions des humains; des raisons éloignées, et souvent imperceptibles, les entraînent dans une détermination qui, presque toujours, leur paraît volontaire: elle semble venir d'eux et de leur choix, tandis que tout les y porte sans qu'ils s'en aperçoivent. Ils tiennent même de la nature les formes, le caractère et le tempérament qui concourent à leur faire remplir le rôle qu'ils ont à jouer, et dont toute la marche est dessinée d'avance dans les décrets du moteur éternel.

"Si l'on peut prévoir quelques événements, ce n'est que par une perspicacité, une sagacité de vue sur la chaîne de ces circonstances qu'on ne peut cependant changer, et qui est d'une force irrésistible, même pour ce qui constitue le malheur. Le plus sage est celui qui sait se prêter au cours naturel des choses.

Pour toi, ma chère Eugénie, ton esprit facile sait se plier à tout; ta docilité te rend heureuse et tu sais l'être malgré les entraves mises à ta liberté; tu savoures les plaisirs que tu inventes sans t'inquiéter de ceux qui te manquent.

J'avais en âge et j'atteignais la fin de ma seizième année lorsque ma situation prit une face nouvelle: les formes commençaient à se décider; mes tétons avaient acquis du volume, j'en admirais l'arrondissement journalier, j'en faisais voir tous les jours les progrès à Lucette et à mon papa, je les leur faisais baiser, je mettais leurs mains dessus et je leur faisais faire attention qu'ils les remplissaient déjà; enfin, je leur donnais mille marques de mon impatience. Elevée sans préjugés, je n'écoutais, je ne suivais que la voix de la nature: ce badinage l'animait et l'excitait vivement, je m'en apercevais:

- Tu bandes, cher papa, viens...

Et je le mettais entre les bras de Lucette. Je n'étais pas moins émue, mais je jouissais de leurs plaisirs. Nous vivions, elle et moi, dans l'union la plus intime; elle me chérissait autant que je l'aimais; je couchais ordinairement avec elle, et je n'y manquais pas, lorsque mon papa était absent. Je remplissais son rôle du mieux que je le pouvais: je l'embrassais, je suçais sa langue, ses tétons; je baisais ses fesses, son ventre, je caressais sa jolie motte, je la branlais; mes doigts prenaient souvent la place du vit que je ne pouvais lui fournir, et je la plongeais à mon tour dans ces agonies voluptueuses où j'étais enchantée de la voir. Mon humeur et mes manières lui avaient fait prendre pour moi une affection dont je ne puis, ma chère, te donner l'idée que d'après la tienne. Elle m'avait vue bien des fois, au milieu de nos caresses, violemment animée et, dans ces moments, elle m'assurait qu'elle désirait que je fusse au terme où elle pût aussi me procurer, sans danger, les mêmes plaisirs que je lui donnais. Elle souhaitait que mon papa me l'eût mis et eût ouvert la route sur laquelle ils sont semés:

- Oui, ma chère Laure, disait-elle, quand cet instant arrivera, je projette d'en faire une fête; je l'attends avec empressement. Mais, ma chère amie, je crois apercevoir qu'il ne tardera pas: tes tétons naissants sont presque formés, tes membres s'arrondissent, ta motte se rebondit, elle est déjà toute couverte d'un tendre gazon, ton petit conin est d'un incarnat admirable, et j'ai cru

découvrir dans tes yeux que la nature veut qu'on te mette bientôt au rang des femmes. L'année dernière, au printemps, tu vis les préludes d'une éruption qui va s'établir tout à fait.

En effet, je ne tardai pas à me sentir plus pesante, la tête chargée, les yeux moins vifs, les douleurs de reins et des sensations d'une colique extraordinaire pour moi; enfin, huit ou dix jours après, Lucette trouva la gondole ensanglantée. Mon père ne me la remit pas. Ils avaient pressenti l'effet de ma situation; j'en étais prévenue; je restai près de neuf jours dans cet état, après lesquels je redevins aussi gaie et je jouis d'une santé aussi brillante qu'auparavant.

Que j'eus de joie de cet événement ! J'en étais folle, j'embrassai Lucette:

- Ma chère bonne, que je vais être heureuse !

Je volai au cou de mon papa, je le couvris de mes baisers:

- Me voilà donc enfin à l'époque où tu me désirais !...

Que je serai contente si je puis faire naître tes désirs et les satisfaire !... Mon bonheur est d'être tout entière à toi: mon amour et ma tendresse en font l'objet de ma félicité...

Il me prit dans ses bras, me mit sur ses genoux. Ah ! qu'il me rendait bien les caresses que je lui faisais ! Il pressait mes tétons, il les baisait, il suçait mes lèvres, sa langue venait caresser la mienne; mes fesses, mon petit conin, tout était livré à ses mains brûlantes.

- Il est enfin arrivé, charmante et chère Laure, cet heureux instant où ta tendresse et la mienne vont s'unir dans le sein de la volupté; aujourd'hui même je veux avoir ton pucelage et cueillir la fleur qui vient d'éclorre; je vais la devoir à ton amour, et ce sentiment de ton coeur y met un prix infini; mais tu dois être prévenue que, si le plaisir doit suivre nos embrassements et nos transports, le moment qui va me rendre maître de cette charmante rose te fera sentir quelques épines qui te causeront de la douleur.

- Qu'importe, fais-moi souffrir, mets-moi toute en sang si tu veux, je ne puis te faire trop de sacrifices, ton plaisir et ta satisfaction sont l'objet de mes désirs.

Le feu brillait dans nos yeux. L'aimable Lucette, voulant coopérer à l'effusion du sang de la victime, ne montrait pas moins d'empressement que si elle-même eût été le sacrificateur. Ils m'enlevèrent et me portèrent dans un cabinet qu'ils avaient fait préparer pendant le temps de mon état. La lumière du jour en était absolument bannie; un lit de satin gros bleu était placé dans un enfoncement entouré de glaces. Les foyers de quatre réverbères placés dans les encoignures, adoucis par des gazes bleues, venaient se réunir sur un petit coussin de satin couleur de feu, mis au milieu, qui formait la pierre sur laquelle devait se consommer le sacrifice. Lucette exposa bientôt à découvert tous les appas que j'avais reçus de la nature; elle ne para cette victime volontaire qu'avec des rubans couleur de feu qu'elle noua au-dessus de mes coudes et à la ceinture dont, comme une autre Vénus, elle marqua ma taille. Ma tête, couronnée simplement de sa longue chevelure, n'avait d'autre ornement qu'un ruban de la même couleur qui la retenait. Je me jetai de moi-même sur l'autel.

Quelques parures que j'eusse auparavant portées, je me trouvais alors bien plus belle de ma seule beauté; je me regardais dans les glaces avec une complaisance satisfaite, un contentement singulier. Je paraissais d'une blancheur éblouissante, mes petits tétons, si jeunes encore, s'élevaient sur mon sein comme deux demi-boules parfaitement rondes, relevées de deux petits boutons d'une couleur de chair rose; un duvet clair ombrageait une jolie motte grasse et rebondie qui, faiblement entrouverte, laissait apercevoir un bout de clitoris semblable à celui d'une langue entre deux lèvres; il appelait le plaisir et la volupté. Une taille fine et bien prise, un pied mignon surmonté d'une jambe déliée et d'une cuisse arrondie, des fesses dont les pommettes étaient légèrement colorées, des épaules, un cou, une chute de reins charmante et la fraîcheur d'Hébé. Non, l'Amour ne m'eût rien disputé s'il eût été de mon sexe. Tels étaient les éloges que Lucette et mon papa faisaient à l'envi de ma personne. Je nageais dans la joie et l'ivresse de l'amour-propre. Plus je me croyais bien, plus ils me trouvaient telle, et plus j'étais enchantée que ce papa si cher à mon coeur eût une entière jouissance de tout ce que je possédais. Il m'examinait, il m'admirait; ses mains, ses lèvres ardentes se portaient sur toutes les parties de mon corps. Nous avions, l'un et l'autre, l'ardeur de deux jeunes amants qui n'ont rencontré que des obstacles, et qui vont enfin jouir du prix de leur attente et de leur amour.

Je souhaitais vivement le voir dans l'état où j'étais; je l'en pressai avec instance; il y fut bientôt. Lucette le dégagea de tous ses vêtements; il me coucha sur le lit, mes fesses posées sur le coussin. Je tenais en main le couteau sacré qui devait à l'instant immoler mon pucelage. Ce vit que je caressais avec passion, semblable à l'aiguillon de l'abeille, était d'une raideur à me prouver qu'il percerait rigoureusement la rose qu'il avait soignée et conservée avec tant d'attention. Mon imagination brûlait de désir; mon petit conin tout en feu appétait ce cher vit, que je mis aussitôt dans la route. Nous nous tenions embrassés, serrés, collés l'un sur l'autre; nos bouches, nos langues se dévoraient. Je m'apercevais qu'il me ménageait; mais passant mes jambes sur ses fesses et le pressant bien fort, je donnai un coup de cul qui le fit enfoncer jusqu'où il pouvait aller, La douleur qu'il sentit et le cri qui m'échappa furent ceux de sa victoire. Lucette, passant alors sa main entre nous, me branlait, tandis que, de l'autre, elle chatouillait le trou de mon cul. La douleur, le plaisir mélangés, le foutre et le sang qui coulaient, me firent ressentir une sublimité de plaisir et de volupté inexprimables. J'étouffais, je mourais; mes bras, mes jambes, ma tête tombèrent de toutes parts; je n'étais plus à force d'être. Je me délectais dans ces sensations excessives, auxquelles on peut à peine suffire. Quel état délicieux ! Bientôt, j'en fus retirée par de nouvelles caresses; il me baisait, me suçait, me maniait les tétons, les fesses, la motte; il relevait mes jambes en l'air pour avoir le plaisir d'examiner, sous un autre point de vue, mon cul, mon con, et le ravage qu'il y avait fait. Son vit que je tenais, ses couilles que Lucette caressait, reprirent bientôt leur fermeté. Il me le remit. Le passage facilité ne nous fit plus sentir, dès qu'il fut entré, que des ravissements. Lucette, toujours complaisante, renouvela ses chatouillements, et je retombai dans l'apathie voluptueuse que je venais d'éprouver.

Mon papa, fier de sa victoire et charmé du sacrifice que mon coeur lui avait fait, prit le coussin qui était sous moi, teint du sang qu'il avait fait couler, et le serra avec le soin et l'empressement de l'amant le plus tendre, comme un trophée de sa conquête. Il revint bientôt à nous:

- Ma Laure, chère et aimable fille, Lucette a multiplié tes plaisirs: n'est-il pas juste de les lui faire partager ?



Je me jetai à son cou, je l'attirai sur le lit; il la prit dans ses bras et la mit à côté de moi; je la troussai d'abord et je la trouvai toute mouillée.

- Que tu es émue, ma chère bonne, je veux te rendre une partie du plaisir que j'ai eu.

Je pris la main de mon papa, je lui introduisis un de ses doigts qu'il faisait entrer et reparaître, et je la branlai. Elle ne tarda pas à tomber dans l'extase d'où je venais de sortir.

Ah ! chère Eugénie, que ce jour eut de charmes pour moi ! Je te l'avoue, tendre amie, il a été le plus beau de ma vie et le premier où j'ai connu les délices de la volupté dans leur plus haut degré. Je le rappelle encore à ma mémoire avec un saisissement de satisfaction que je ne peux te rendre; mais, en même temps, avec un cruel serrement de coeur. Faut-il que ce souvenir, qui me cause tant de plaisir et de joie, fasse naître en même temps les regrets les plus amers ? Écartons pour un moment cette image si triste pour mon âme.

Il régnait dans ce cabinet une douce chaleur; je me sentais si bien dans l'état où j'étais que je ne voulus rien mettre sur moi; j'étais d'une gaieté folle: je prétendis souper parée de mes seuls appas. Lucette, attentive, avait eu le soin d'écartier tous les domestiques et de jeter un voile épais sur la malignité de leurs regards; elle eut la complaisance d'apporter seule et de préparer tout ce qu'il fallait, et ferma les portes avec soin. Je ne fus pas contente que je ne l'eusse mise dans la situation où nous étions: je fis voler loin d'elle tout ce qui la couvrait; elle était charmante à mes yeux. Nous nous mîmes à table. Mon papa était, entre nous deux, l'objet de nos caresses, qu'il nous rendait tour à tour. Les glaces répétaient cette charmante scène; nos grâces et nos attitudes étaient variées par les saillies qu'inspirait un vin délicat; son coloris brillant y répandait même des nuances différentes: nous ressentîmes bientôt les effets de sa vertu et de nos attouchements. Nos cons étaient enflammés; son vit avait repris toute sa raideur et sa dureté. Dans un état aussi animé, aussi pressant, la table nous déplut; nous courûmes, nous volâmes sur le lit. Dans ce jour, qui m'était uniquement consacré, je fus encore plongée dans les délices d'une volupté suprême; il se coucha sur ma gauche, ses cuisses passées sous les miennes qui étaient relevées; son vit se présentait fièrement à l'entrée. Lucette se mit sur moi, ma tête entre ses genoux; son joli con était sous mes yeux; je l'entrouvrais, je le chatouillais, je caressais ses fesses qui étaient en l'air; son ventre rasait mes tétons; ses cuisses étaient entre mes bras; tout excitait, tout animait la flamme du désir. Elle écarta les lèvres de mon petit conin, qui était d'un rouge vif; je l'engageai d'y mettre l'éponge pour que mon papa jouît de moi sans inquiétude et pût décharger dedans. Il était sensible et douloureux: dès qu'on y touchait, je souffrais; cependant, malgré cette sensation douloureuse, je l'endurai dans l'espérance que j'en aurais bientôt de plus agréable. Lucette conduisit le vit de mon papa dans le chemin dont elle avait écarté tous les dangers, et qui n'était plus semé que de fleurs: il s'y précipita; il enfonça; elle me branlait en même temps, et je lui rendais un pareil service, tandis qu'il faisait avec son doigt, dans le con de ma bonne, le même mouvement que son vit faisait dans le mien. Ces variétés, ces attitudes, cette multiplicité d'objets et de sensations dans les approches du plaisir en augmentaient infiniment les délices. Nous le sentîmes venir à nous; mais prêts à nous échapper comme l'éclair étincelant fuit à nos regards, nous en savourâmes au moins toute l'étendue dans un délectable anéantissement, dont la douceur et les charmes ne peuvent qu'être sentis. Nous commençons à être fatigués. Lucette se releva, fut mettre ordre à tout et, dès qu'elle fut de retour, nous nous mîmes dans un lit, entre les bras les uns des autres, où nous passâmes une nuit préférable pour nous au jour le plus pompeux.

Hélas ! chère Eugénie, pourquoi l'imagination va-t-elle toujours au-delà de la réalité qui suffit seule à notre bonheur ? Je croyais que tous les jours allaient le disputer à celui qui m'avait procuré tant de plaisirs; mais mon père, plus soigneux, plus délicat peut-être, et veillant sans interruption à ma santé, m'engagea le lendemain à reprendre ce fatal caleçon:

- Ma chère Laurette, je ne te le cache pas, je me défie de toi, de nous tous; ton tempérament n'est pas encore assez formé pour que je t'abandonne à toi-même, et tu m'es trop chère pour que je ne cherche pas à te ménager avec toute l'attention qui peut dépendre de moi. Cependant, tu jouiras de nos caresses, tu nous en feras; sans gêne avec toi, tu partageras en quelque façon nos plaisirs; et de temps en temps nous te réserverons une nuit pareille, que tu trouveras d'autant plus agréable que tu l'attendras avec impatience. Enfin si tu veux me plaire, tu te prêteras à ce que je désire de toi et tu y consentiras avec complaisance.

C'était un moyen assuré de ne pas me faire regarder cet emprisonnement comme insupportable. Ne crois pas non plus, ma chère, que ce soit par un trait de jalousie: tu verras bientôt le contraire. Je te laisse donc faire. Ah ! chère Eugénie, que je m'en suis bien trouvée.

Il y avait déjà près de dix-neuf mois que j'avais passé l'heureuse soirée dont je viens de te retracer le tableau, lorsque j'eus le chagrin de voir l'éloignement de Lucette.

Son père, qui demeurait en province, la rappela près de lui: une maladie dangereuse lui fit désirer absolument son retour avant de mourir. Son départ nous causa la peine la plus sensible; nos larmes sincères furent confondues avec les siennes; pour moi, je ne pouvais retenir mes sanglots, qui ne furent enfin suspendus que par l'espérance et le désir qu'elle nous témoignait de revenir au plus tôt. Mais, peu de temps après la mort de son père, elle tomba dans une maladie de langueur dont elle eut beaucoup de peine à se rétablir pendant plus de deux ans. Son père lui avait laissé un bien-être qui la fit rechercher dans son canton; elle ne voulait entendre parler de qui que ce soit; elle trouvait, suivant ses lettres, une si grande différence entre mon papa et tous ceux qui se présentaient pour elle qu'elle en était révoltée. Enfin, elle ne voulait écouter aucune proposition de mariage et ne soupirait qu'après son retour avec nous. Néanmoins, sollicitée par sa mère et ses autres parents, qui lui représentaient les avantages qu'elle y trouvait et le besoin que sa mère, infirme, avait d'elle, la complaisance arracha son consentement contre son gré, après avoir cependant consulté mon papa en qui elle avait la plus entière confiance. Comme le parti qui s'offrait était effectivement très avantageux, il se crut obligé par ses principes de lui conseiller de l'accepter, ce qu'il fit avec une véritable répugnance, m'ayant assuré plusieurs fois qu'il avait un pressentiment de son malheur, auquel il ne voulait pourtant pas ajouter foi, le regardant comme une faiblesse.

Cependant, elle mourut des suites de sa première couche.

Je regrettais souvent l'éloignement de Lucette, que je regardais perdue pour moi, mais je me consolais dans les bras de ce cher et tendre papa. J'avais enfin totalement quitté cet habillement secret que j'avais si souvent maudit; mais la langueur de Lucette, de quelque cause qu'elle pût venir, ajoutant du poids aux réflexions qu'il avait déjà faites et aux nouvelles dont il me faisait part, le détermina à me ménager avec plus d'attention qu'il n'en avait mis à son égard, en me faisant sentir combien cela était nécessaire à ma constitution délicate. Je me rendais à ses raisons,

avec d'autant plus de facilité que j'avais en lui la foi la plus complète. Comme il s'éloignait peu de moi et que je couchais toujours avec lui, il me veillait et m'arrêtait souvent lorsque je cédaï à mes désirs avec trop d'ardeur.

Depuis le départ de Lucette, il avait fait plusieurs changements dans son appartement; on ne pouvait plus entrer dans ma chambre qu'en passant par la sienne. Il avait répandu dans son domestique un air de sévérité sur ce sujet, qui nous faisait quelquefois rire ensemble. Nos lits étaient appuyés contre le même mur qu'il avait fait percer; et dans les doubles cloisons qui couvraient le fond de nos alcôves il avait fait pratiquer des panneaux à coulisses, qui s'ouvraient par un ressort que nous seuls connaissions. Il faisait emporter tous les soirs la clef de ma chambre par une femme qu'il avait prise à la place de Lucette, et que nous tenions tout à fait dans le rang de domestique; mais, quand nous étions dégagés de tout incommode, je passais par les coulisses et je venais, dans ses bras, jouir d'un sommeil doux et tranquille que me procuraient ces nuits heureuses, suivies des jours les plus agréables.

Ce fut dans une de ces charmantes nuits qu'il me fit goûter une nouvelle sorte de plaisir, dont je n'avais pas d'idée; que non seulement je ne trouvai pas moins délicieux, mais encore qui me parut des plus vifs:

- Ma chère Laure, aimable enfant, tu m'as donné ta première fleur; mais tu possèdes un autre pucelage que tu ne dois ni ne peux me refuser si je te suis toujours cher.

- Ah ! si tu me l'es ! Qu'ai-je donc en moi, cher papa, dont tu ne puisses disposer à ton gré et qui ne soit pas à toi ? Heureuse quand je puis faire tout ce qui peut contribuer à ta satisfaction, mon bonheur est établi sur elle !

- Fille divine, tu m'enchantes, la nature et l'amour ont pris plaisir à former tes grâces; partout en toi séjourne la volupté, elle se présente avec mille attraits différents dans toutes les parties de ton corps; dans une belle femme qu'on adore, et qui paie d'un semblable amour, mains, bouche, aisselles, tétons, cul, tout est con.

- Eh bien ! choisis, tu es le maître et je suis toute à tes désirs.

Il me fit mettre sur le côté gauche, mes fesses tournées vers lui. Et, mouillant le trou de mon cul et la tête de son vit, il l'y fit entrer doucement. La difficulté du passage levée ne nous présenta plus qu'un nouveau chemin semé de plaisirs accumulés; et, soutenant ma jambe de son genou relevé, il me branlait, en enfonçant de temps en temps le doigt dans mon con. Ce chatouillement réuni de toutes parts avait bien plus d'énergie et d'effet; quand il reconnut que j'étais au moment de ressentir les derniers transports, il hâta ses mouvements, que je secondais des miens. Je sentis le fond de mon cul inondé d'un foutre brûlant, qui produisit de ma part une décharge abondante. Je goûtais une volupté inexprimable, toutes les parties sensibles y concouraient, mes transports et mes élans en faisaient une démonstration convaincante; mais je ne les devais qu'à ce vit charmant, pointu, retroussé et peu puissant, porté par un homme que j'adorais.

- Quel séduisant plaisir, chère Laurette ! et toi, belle amie, qu'en dis-tu ? Si j'en juge par celui que tu as montré, tu dois en avoir eu beaucoup !

- Ah ! cher papa, infini, nouveau, inconnu, dont je ne peux exprimer les délices, et dont les sensations voluptueuses sont multipliées au-delà de tout ce que j'ai éprouvé jusqu'à présent.

- En ce cas, ma chère enfant, je veux une autre fois y répandre plus de charmes encore, en me servant en même temps d'un godemiché, et je réaliserai par ce moyen l'Y grec du Saint-Père.

- Papa, qu'est-ce donc qu'un godemiché ?

- Tu le verras, ma Laure, mais il faut attendre un autre jour.

Le lendemain je ne lui parlai que de cela; je voulais le voir absolument; je le pressai tant qu'il fallut enfin qu'il me le montrât. J'en fus surprise; je désirais qu'il m'en fît faire l'essai le soir même, mais il me remit au surlendemain. Je veux, ma chère, faire avec toi, comme papa me fit alors; je ne t'en ferai la description que dans une autre scène où nous le mêmes en usage. Je t'en ai déjà parlé de vive voix, et je regrettais de ne pas l'avoir dans nos caresses où j'aurais avec tant de plaisir joué le rôle d'un amant tendre avec toi; mais je ne l'oublierai sûrement pas quand j'irai retrouver ma consolation dans tes bras.

Malgré la distance qu'il mettait dans les plaisirs qu'il me procurait, il n'y avait aucune sorte de variété qu'il n'y répandît pour y ajouter de nouveaux attraits; il m'était d'autant plus facile de les y trouver que je l'aimais avec toute la passion dont j'étais capable. Quelquefois il se mettait sur moi, sa tête entre mes cuisses et la mienne entre ses genoux; il couvrait de sa bouche ouverte et brûlante toutes les lèvres de mon con; il les suçait, il enfonçait sa langue entre deux, du bout il branlait mon clitoris, tandis qu'avec son doigt ou le godemiché il animait, il inondait l'intérieur. Je suçais moi-même la tête de son vit; je la pressais de mes lèvres; je la chatouillais de ma langue; je l'enfonçais tout entier, je l'aurais avalé. Je caressais ses couilles, son ventre, ses cuisses et ses fesses. Tout est plaisir, charmes, délices, chère amie, quand on s'aime aussi tendrement et avec autant de passion.

Telle était la vie délicieuse et enchantée dont je jouissais depuis le départ de ma chère bonne. Déjà huit ou neuf mois s'étaient écoulés, qui m'avaient paru fuir bien rapidement.

Le souvenir et l'état de Lucette étaient les seuls nuages qui se montraient dans les beaux jours que je passais alors; variés par mille plaisirs, suivis de nuits qui m'intéressaient encore davantage, je faisais consister toute ma satisfaction et ma félicité à les voir disparaître pour employer tous les moments qu'ils me laissaient entre les bras de ce tendre et aimable papa, que j'accablais de mes baisers et de mes caresses. Il me chérissait uniquement, mon âme était unie à la sienne, je l'aimais à un degré que je ne puis te peindre.

Mais, chère Eugénie, que vas-tu penser de ton amie sur une confession que je ne t'ai pas encore faite ? Quelle scène nouvelle tu vas voir paraître, et quel fondement peut-on faire sur soi-même ? A quel degré d'extravagance l'imagination exaltée n'entraîne-t-elle pas ? Qui peut donc répondre de ses caprices et de son tempérament ? Si le coeur est toujours le même, s'il est plein des mêmes sentiments, faut-il que des désirs violents, souvent pour un vain fantôme qu'on se crée, nous poussent au-delà du but où nous devrions nous arrêter et nous mènent bien plus loin que nous ne devrions aller ? J'en suis un exemple frappant.

Dois-je te faire cet aveu ? Oui, ne cachons rien à l'amie de mon coeur; je rougis moins de te le dire que d'en avoir eu la folie. Une circonstance va te la développer tout entière, et te fera voir en même temps la bonté, la douceur et le vif intérêt de mon père pour moi, la justesse de son esprit, la force de son âme, de son attachement et de sa complaisance. Elle me fit connaître plus que jamais à quel point il méritait tout mon coeur et mon amour; aussi son image le remplira-t-elle toujours, et ne s'en effacera qu'avec ma vie.

Dans la même maison que nous occupions végétait une vieille dévote, veuve et âgée, qui ne croyait son temps bien employé qu'en passant la plus grande partie du jour à courir les églises. Elle avait trois enfants. L'aîné, débauché dans toute l'étendue de l'expression, ne fréquentait que la plus mauvaise compagnie; à peine le connaissions-nous de vue. Jouissant du bien qui lui revenait de son père, il le dissipait avec profusion. Son frère, de beaucoup plus jeune, avait quelques mois au-dessus de seize ans lorsqu'il quitta le collège pour revenir chez sa mère. C'était un garçon beau comme on peint l'Amour, d'une humeur égale et d'un caractère fort doux. Ils avaient une soeur fort gentille, qui atteignait ses quinze ans et demi.

Représente-toi, chère Eugénie, une petite brune claire, teint animé, oeil vif, nez troussé, bouche agréable et vermeille, taille découpée, toute mignonne, d'une vivacité pétulante, folle autant qu'il se puisse, et outre cela très amoureuse; mais fine, et en même temps discrète sur ce qui pouvait avoir trait à ses plaisirs. Tous les jours elle plaisantait sur les sermons que lui faisait de temps en temps sa bonne dévote de mère. J'avais lié connaissance avec elle plus particulièrement huit ou neuf mois après le départ de Lucette et, par cette occasion, j'avais fait celle de son jeune frère lorsqu'il revint avec elle. Souvent ils venaient me voir et il ne se passait guère de jours que nous ne fussions ensemble. Sa mère en était d'autant plus satisfaite qu'elle me donnait journellement pour exemple à sa fille. Il est vrai que je tenais de la nature et de l'éducation que je recevais de mon papa un air plus réservé. Ne penses-tu pas, Eugénie, avec moi que si, dans nos usages, l'amour dégrade nos réputations, l'imprudence dans le choix et dans la conduite y contribue totalement, et surtout ces airs de coquetterie, ces façons libres et qui ne tiennent à rien, quoique souvent elles ne vont pas plus loin; tandis qu'une hypocrite, une dévote, une femme attentive aux dehors les sauvent en jouissant sous le voile du mystère; mais elles conservent leur réputation sous ces apparences; elles font bien, et mieux encore si elles ont la prudence de mettre un frein à leur langue sur la conduite des autres; modération qui détourne les curieux ou les intéressés de l'examen recherché qu'ils pourraient faire. Encore une fois, ce n'est pas dans le fait, c'est dans les manières et par un mauvais choix qu'on se perd.

Je m'aperçus bientôt que mon père les étudiait avec attention; il jugea Vernol et sa soeur. Il me dit que Rose en savait plus que sa nourrice ne lui en avait enseigné, et que si, sur le plaisir et la jouissance, elle était plus ignorante que moi, ce dont il doutait, elle avait grande disposition à en apprendre davantage, et que si j'étais curieuse de juger de ses connaissances, je pouvais l'éprouver. Les différents badinages où je l'engageai depuis me mirent à même d'en porter le même jugement. Mais il s'expliqua peu sur Vernol.

Mes talents s'étaient perfectionnés. Musicienne, pinçant la harpe avec délicatesse, chantant avec goût, déclamant avec intelligence, j'avais formé une société où j'admis Rose et Vernol. Bientôt il eut par là le moyen de me faire apercevoir la passion qu'il avait prise pour moi. Il me cherchait, il me suivait sans cesse, les prétextes ne lui manquaient pas. Ses rôles étaient animés, remplis

d'attention, de soins, de complaisance: tout me disait ce qu'il n'osait prononcer.

Je m'en aperçus, et, lorsque j'en fus persuadée, j'en fis part à mon papa avec ce ton et ce sourire qui annoncent la plaisanterie:

- Laure, je l'ai soupçonné dès les premiers instants; ses yeux, son teint deviennent plus animés quand il est près de toi; son air quelquefois embarrassé et toutes ses démarches le décèlent. Eh bien ! ma fille, avec cette connaissance de son amour pour toi, que ressens-tu pour lui ?

Je ne m'étais pas encore consultée, ma chère Eugénie, je n'avais pas fouillé dans les replis de mon âme et, croyant n'avoir pour Vernol que ce sentiment qu'on nomme amitié, je lui en parlai sur ce ton. Mais un service de mon père, en me demandant si c'était là tout, suffit pour me faire rentrer en moi, et je reconnus bientôt, en y réfléchissant, que la présence de Vernol m'animait, et que lorsqu'il n'était pas avec sa soeur il me manquait quelque chose; car, sans y faire attention, je demandais à Rose avec une sorte d'empressement ce que son frère était devenu. Je ne pouvais concevoir comment je m'étais éprise d'un tel caprice avec lequel mon coeur était si peu d'accord. Sa figure, il est vrai, me charmait; sa douceur et ses soins en augmentaient les attraits.

A l'air de mon père, il était aisé de juger qu'il avait découvert en moi ce que je n'osais presque encore m'avouer à moi-même; il fut quelque temps sans m'en parler. Je l'aimais toujours autant, et plus, s'il était possible, que je n'avais jamais fait; mon empressement et mon goût pour lui ne diminuaient point; enfant de la nature et de la vérité, je n'y mettais ni politique ni dissimulation. On prétend que nous sommes naturellement fausses; je crois que cette fausseté est d'acquisition, et selon l'éducation reçue. Enfin, je me sentais capable de tout sacrifier pour ce cher et tendre père, et je pris une résolution intérieure d'éviter les poursuites et les soins de ce beau garçon. Je n'avais pu concevoir l'accord des sensations et de la fantaisie que j'éprouvais pour Vernol avec les sentiments de mon coeur pour ce tendre papa; mais la disposition où je me trouvais me fit connaître par la suite la différence des mouvements qui m'agitaient. Tu concevras difficilement, chère Eugénie, cette différence; il faut l'avoir sentie pour la connaître: bien des hommes pourraient t'apprendre à faire la distinction qui s'y trouve. Mon père voulut la juger en moi, et s'en assura en me mettant à une épreuve à laquelle je ne m'attendais nullement:

- Laure, quelques-uns de vos amis actuels me font de la peine; je désirerais que vous ne voyiez plus Rose ni son frère.

Je ne balançai pas un instant, et, me jetant à son cou, le serrant, le pressant contre mon sein:

- J'y consens bien volontiers, cher papa, je te conjure même de quitter cette demeure, ou que tu me mènes à la campagne: je ne serai plus dans le cas de me trouver avec eux. Partons dès demain, je serai bientôt prête.

En effet, je courus préparer mon trousseau. J'y étais occupée lorsqu'il me rappela. Il me prit sur ses genoux et me dit en m'embrassant:

- Chère Laurette, je suis content de ta tendresse et de ton affection; tes yeux secs me disent que c'est sans peine que tu veux me faire un sacrifice. Avoue-le-moi, je t'y engage; ouvre-moi ton

coeur car, sans doute, ce n'est pas la crainte qui est le principe de ta résolution; tu n'as pas lieu d'en avoir avec moi.

Toujours vrai, toujours sincère, je ne cherchai point à déguiser:

- Non, très assurément, cher papa, depuis longtemps la crainte vis-à-vis de toi n'est plus entrée dans mon âme; le sentiment seul me guide. Je conviens que Vernol a fait naître dans mon imagination une illusion, un caprice dont je ne puis me rendre compte; mais mon coeur, qui est plein de toi, n'est pas un moment indécis entre vous deux; je ne veux plus le voir.

- Non, ma chère enfant, non, j'ai désiré connaître la nature de tes sentiments pour moi, j'en suis satisfait. Vernol excite en toi des sensations que ton imagination augmente: tu en jouiras; tu connaîtras aussi toute ma tendresse pour toi; tu sentiras que tu ne peux cesser de m'aimer, et c'est tout ce que je désire. Va, je ne suis jaloux que de ton coeur dont la possession m'est si chère.

Ce trait me confondit; une lumière vint dissiper le trouble de cette imagination fascinée, je tombai à ses genoux, toute en larmes, et mon sein palpait; je baisais ses mains que j'arrosais de mes pleurs; mes sanglots me laissaient à peine la liberté de m'exprimer:

- Tendre papa, je t'aime, je t'adore, je ne chéris que toi; mon âme, mon coeur, tout est plein de toi. Il fut touché de ma douleur; il me releva et, me pressant à son tour en me couvrant de baisers:

- Console-toi, trop aimable et chère enfant, crois-tu que je ne connaisse pas la nature et ses lois invincibles ? Va, je ne suis point injuste. C'est par expérience, par comparaison et par la complaisance la plus étendue de ma part, que produisent seules l'affection et l'amitié la plus tendre, que je désire être aimé de toi: il est temps que tu apprennes à juger des différences. Je t'ai promis que tu jouirais de Vernol: ferme dans mes principes, constant dans mes idées je tiendrai ma parole; d'ailleurs, il est aimable, bien fait, beau garçon, je lui dois cette justice; et si ce n'était pas pour lui que tu eusses senti ce désir, tu pourrais l'avoir éprouvé pour quelqu'un d'autre qui vaudrait encore moins; ainsi, j'ai pris mon parti.

Depuis ce jour je me trouvai bien moins affectée pour Vernol; et si je me suis prêtée, ma chère, à tout ce que tu vas voir, ce fut par une réunion de condescendance pour ce cher papa, de curiosité et de tempérament excité, premier principe de mon désir fantastique, que je me laissai aller. Je passai la nuit entre ses bras. Le matin, au milieu des baisers que je lui donnais à mon réveil, il me dit:

- Laurette, il faut que tu voies aujourd'hui la mère de Rose: engage-la de laisser venir sa fille passer la journée à la campagne avec toi; en même temps préviens-la qu'elle ne soit point inquiète si elle ne revenait pas le soir, que tu pourrais, peut-être, ne la ramener que demain. Nous prétexterons que la voiture nous a manqué, et tu la garderas ici jusqu'à demain. Quand tu seras avec elle en liberté, tu pourras juger de sa façon de penser et de tout ce qu'elle fait: elle paraît avoir de la confiance et de l'amitié pour toi; aussitôt que tu sauras à quoi t'en tenir, tu m'en instruiras.

Je crus de ce moment qu'il avait formé des desseins sur elle; il ne m'en fallut pas davantage pour

m'empresser, sans autre réflexion, à entrer dans ses idées et à me prêter à tout ce qu'il avait projeté. Je soupçonnais déjà Rose aussi savante que je l'étais, ou à peu près. Tout fut conduit comme il l'avait arrangé. Elle vint; la porte fut close à tout le monde: nous passâmes la journée seuls dans toutes les folies que nous pûmes imaginer. Je lui faisais cent agaceries; elle me les rendait avec usure. Je découvrais sa gorge, je faisais baiser ses tétons à mon papa; ses fesses, sa motte, son con, essayèrent mes lutineries; je la tenais entre mes bras pour qu'il lui en fît autant; elle riait, folâtrait; et, quoique à chaque espièglerie nouvelle elle fit des demi-façons, elle se prêtait à tout; aussi son teint était-il très animé et ses yeux étincelants. Le souper vint, où je ne la ménageai pas; je lui versais à plein verre; je soufflais le feu qui la brûlait déjà. Levés de table, nous recommençâmes nos folies; elle ne fit plus aucune résistance; je la renversai, le visage sur un canapé; je troussai ses jupes, et son cul découvert nous présenta une perspective que mon papa, par un dernier coup de pinceau, aurait rendue parfaite: il m'aidait à me venger de toutes les lutineries qu'à son tour elle m'avait fait éprouver. Je voulus juger de l'effet que produisaient ces jeux sur elle; je la trouvai toute mouillée, et je conjecturai qu'elle avait eu bien du plaisir pendant ce folâtre badinage. Nous passâmes enfin, Rose et moi, dans ma chambre, et nous nous préparâmes à nous mettre au lit. Dès qu'elle me vit en chemise, elle me l'arracha; je lui rendis le change et je mis la sienne à bas. Elle m'entraîna dans le lit. Elle me baisait, prenait mes tétons, ma motte; je mis aussitôt le doigt où je voyais bien qu'elle le désirait; je ne me trompais pas; elle écarta les cuisses et se prêta à mes mouvements. Je voulus en savoir davantage: je glissai mon doigt dans son con, et la facilité avec laquelle il entra me donna des lumières sur l'usage qu'elle en avait fait. Je désirais apprendre d'elle par quelle aventure elle avait perdu son pucelage. Je me préparais à la questionner lorsque mon père entra dans ma chambre et vint nous embrasser avant de se coucher. D'un seul coup, Rose rejeta la couverture: il ne s'attendait pas à nous voir totalement nues et nos mains placées au centre de la volupté. Elle passa le bras autour de son cou, l'attira, et lui fit baiser mes tétons. Je ne fus pas en reste; je lui fis prendre et baiser les siens, je promenai sa main sur tout son corps, et je l'arrêtai sur sa motte. Il s'animait, mais il nous quitta brusquement en nous souhaitant beaucoup de plaisir.

Déjà la pendule marquait dix heures lorsque, le lendemain, il rentra dans ma chambre; il nous éveilla par ses caresses et ses baisers réitérés, en nous demandant si nous avions passé une nuit agréable.

- Nous avons veillé, cher papa, longtemps après que tu nous as quittées; tu as bien vu dans quelle humeur nous étions.

Rose, que nos jeux avaient apaisée et le sommeil rafraîchie, rougit et mit aussitôt sa main sur ma bouche. Je la détournai:

- Non, Rose. Non, tu ne me retiendras jamais de raconter à mon papa tout ce que nous avons fait et tout ce que tu m'as dit: je ne lui cache rien, ma confiance est entière pour lui, et la tienne ne doit pas être moindre.

Alors passant ses bras et ses jambes autour de moi, elle me laissa continuer:

- Quand tu nous eus abandonnées, Rose, déjà vivement émue, vint baiser ma bouche, sucer mon sein; elle m'attira sur elle, nous entrelaçâmes nos cuisses, nos cons s'y frottaient; mes tétons



étaient appuyés sur les siens, mon ventre sur son ventre; elle me demanda ma langue, et d'une main caressant mes fesses, de l'autre elle chatouillait mon clitoris et m'invitait, par le jeu de son doigt, à l'imiter; je mis le mien où elle l'attendait avec impatience et bientôt nous ressentîmes les délices de ces amusements. Mais elle ne voulut pas que mon doigt la quittât sans les avoir goûtées quatre fois avec des transports incroyables.

Dans le temps même que je rendais compte de nos ébats, Rose, réchauffée par ce tableau, avait remis sa main entre mes cuisses et répétait ce que je racontais. Je conçus aussitôt ce qu'elle désirait: nous étions restées nues; je la découvris à mon tour, je pris la main de mon papa qui s'empara de tout ce qu'elle avait. Il n'avait sur lui que sa robe, qui s'était entrouverte par ses mouvements: j'aperçus par une avance distincte et par le pavillon que faisait sa chemise de l'effet que ces caresses produisaient sur lui.

Je le fis remarquer à Rose, et je lui dis de lui ôter cette robe et de le faire mettre près de nous. Elle se leva sans balancer, se jeta à son cou, le dépouilla dans l'instant et, l'enveloppant de ses bras, elle l'attira dans le lit. Rose, retombée sur le dos, écartait les cuisses; j'élevai une de ses jambes sur lui, et il passa l'autre entre les siennes; par cette attitude, son vit se trouvait naturellement vis-à-vis de son con; je le conduisis moi-même dans la route; elle courut au-devant du charme qui l'entraînait et, par un coup de cul, elle hâta l'entrée du temple au dieu qu'elle adorait.

Je la branlais, elle précipitait la marche par les mouvements qu'elle y ajoutait, et ses transports emportés, dont elle seule me donnait le modèle, nous firent connaître le plaisir excessif qu'elle ressentait. Mon père, qui éprouvait avec quelle âpreté elle suçait son vit, n'y tenait plus; il se hâta de se retirer et j'achevai de faire, avec ma main, couler la libation qu'il craignait de verser dans le con de Rose, qui, pendant le temps qu'il y fut, éprouva cinq fois, de son aveu, les délices de la décharge. Son ventre fut inondé du foutre qu'il répandit sur elle et qu'il lança jusque sur ses tétons. Tandis que je rendais ces divers offices, elle s'était emparée de mon con; elle le chatouillait; ce petit jeu, joint à l'émotion que me causait le plaisir que je leur voyais ressentir et aux caresses que je leur faisais, me mettait dans une agitation violente. A mon tour, je désirais d'apaiser le feu qui me dévorait; elle s'en aperçut et, passant sur ma gauche, elle prit la main de mon papa dont elle m'introduisit un des doigts qu'il agitait et, par un jeu pareil à celui que j'avais employé pour elle, Rose acheva de me faire partager les doux plaisirs que nous lui avions procurés, dont elle ressentit encore les effets pendant le service qu'elle me rendait.

Quand nous fûmes revenus dans un état plus tranquille:

- Ecoute, cher papa, tu es peut-être étonné de l'habileté de Rose; je n'en étais pas moins surprise; je l'ai engagée de m'apprendre d'où venaient ces connaissances. Je vais te répéter tout son récit. Mais non, c'est de sa bouche que tu dois l'entendre, et je désire qu'elle s'y prête. Ce que tu viens de faire avec elle la met à même de ne te rien cacher et de te confier tout ce qu'elle m'a dit.

Les baisers, les caresses furent employés pour l'y déterminer.

Elle se rendit aisément:

- Eh bien ! j'y consens, et, puisque j'en ai fait part à Laurette, je ne risque plus rien. Les plaisirs dont nous venons de jouir ensemble me donnent lieu d'être persuadée que vous le sauriez d'elle; ma confiance s'établit sur celle que vous me montrez et se rapporte à mes désirs. Il vaut donc mieux que je vous le répète moi-même.

## HISTOIRE DE ROSE

J'avais dix ans quand ma mère m'envoya chez une soeur qu'elle avait en province, où je passai plus de six mois. Elle n'avait qu'une fille qui avait au moins six ans au-dessus de moi. Jusqu'à ce moment, toujours retirée chez ma mère dont la dévotion ne permettait à personne d'approcher de nous, mes frères au collège, j'étais toujours seule, ou à l'église avec ma mère; je ne me connaissais pas encore, mais je m'ennuyais beaucoup. J'aimais bien mieux être aux églises que rester au logis car, quoiqu'elle se mît très souvent dans les coins les plus retirés, j'apercevais au moins, à la dérobée, quelque figure humaine qui attachait mes regards. Il y avait longtemps que ma mère promettait à ma tante, qui me demandait, de m'envoyer chez elle: je le désirais avec d'autant plus d'impatience que je savais qu'elle ne ressemblait pas à ma mère. Une occasion survint qui l'y détermina. Mon frère aîné était menacé de la petite vérole, elle me fit partir au plus tôt. Ma tante et ma cousine me reçurent avec mille démonstrations d'amitié. Dans les premières caresses, Isabelle demanda que je couchasse avec elle. Je ne sais si elle ne s'en repentit pas bientôt par la contrainte que cet arrangement lui donna dans les premiers temps. Cependant, le soir avant de nous endormir, elle m'embrassait, et le matin je lui rendais ses caresses.

Les quinze premiers jours passés, sa contrainte me parut diminuer, et le soir elle retroussait nos chemises pour appuyer ses fesses contre les miennes et me donner le baiser des quatre soeurs.

Une nuit, entre autres, que je ne pus pas m'endormir aussitôt qu'à l'ordinaire et qu'elle me croyait très enfoncée dans le sommeil, je sentis qu'elle remuait le bras avec un petit mouvement; sa main gauche était sur le haut de ma cuisse; je l'entendis qui haletait et poussait une respiration entrecoupée; elle remuait doucement le derrière; enfin, elle fit un grand soupir, se tint tranquille et s'endormit.

Surprise de tout cela et n'y pouvant rien comprendre, je craignais qu'il ne lui fût arrivé quelque chose d'extraordinaire; cependant, comme je la trouvai fraîche et gaie le lendemain, mon inquiétude cessa. Depuis ce jour, je m'aperçus qu'elle répétait tous les soirs ce même manège, auquel je ne concevais rien pour lors; mais je ne tardai pas à en être instruite.

Ma tante avait une femme de chambre âgée tout au plus d'une vingtaine d'années: Isabelle était souvent enfermée dans sa chambre avec elle. Justine brodait parfaitement en tout genre, et ma cousine allait recevoir ses leçons; elle ne voulait point, disait-elle, que je l'interrompisse, parce que je l'empêcherais de faire les progrès qu'elle désirait. Je donnai d'abord dans ce panneau qui, cependant n'en était pas tout à fait un puisque, en effet, elle apprenait à manier parfaitement l'aiguille. Enfin, piquée de n'être point admise en trio et remarquant entre elles une certaine intelligence, ma curiosité fut vivement excitée. Curiosité de fille est un démon qui la tourmente, il faut qu'elle lui cède, qu'elle y succombe.

Un jour que j'étais restée seule, ma tante étant sortie avec Isabelle et Justine, ayant profité de ce

moment pour en faire autant, je le mis en usage pour aller dans sa chambre examiner si je ne trouverais pas quelque moyen, ou quelque ouverture de laquelle je pourrais découvrir ce qu'on pouvait y faire. J'aperçus, au coin du lit où couchait Justine, une porte dans la ruelle, que je parvins à ouvrir à force de la secouer, et qui conduisait dans une chambre sombre toute remplie de vieux meubles presque jusqu'au plancher. Il n'y avait de libre qu'un passage qui conduisait à une autre porte qui donnait sur un escalier dérobé, duquel on descendait dans une petite cour d'où l'on sortait dans une ruelle déserte et écartée.

Ma tante croyait ce quartier bien fermé; mais si elle en avait les clefs, Justine avait trouvé le moyen d'en avoir le passage libre. Dans cette espèce de garde-meubles il y avait à quelque hauteur, à l'égalité du pied du lit, une ouverture qui avait été ménagée dans la muraille pour y mettre une croisée qui aurait donné du jour dans cette chambre, étant vis-à-vis les fenêtres de celle de Justine. Mais l'usage qu'on faisait de cette pièce rendant cette précaution inutile, cette ouverture était couverte par la tapisserie qui entourait la chambre de Justine. Je m'aperçus de cette ouverture; je grimpai sur les meubles pour chercher s'il n'y aurait pas quelque trou; n'en trouvant pas d'assez grand, je pris mes ciseaux et je fis une ouverture suffisante pour découvrir partout dans la chambre, et particulièrement sur le lit, auquel je ne pensais guère alors. Charmée d'avoir trouvé ces moyens, et dans le dessein d'en profiter, je me retirai au plus vite en refermant la porte. J'avais remarqué que lorsque Isabelle allait dans la chambre de Justine, c'était presque aussitôt après le dîner.

Un jour, ma tante devait aller passer l'après-midi chez une de ses amies, où quelque affaire devait la retenir et où elle ne comptait nous mener ni l'une ni l'autre. Ma cousine me dit en particulier qu'elle devait apprendre ce jour-là quelques points nouveaux, et que je pouvais aller chez des voisines ou m'occuper de mon côté afin qu'elle ne fût point troublée. Il ne m'en fallut pas davantage. Dès qu'on fut hors de table, je fis semblant de sortir de la maison et d'aller dans le voisinage. Mais je remontai doucement dans la chambre de Justine, qui habillait ma tante, et je les prévins. Je fus me renfermer dans la chambre noire, cachée parmi les meubles, l'oeil attaché sur l'ouverture que j'avais agrandie. Je ne fus pas longtemps sans voir arriver ma cousine qui prit à la main un ouvrage de broderie; je crus alors que j'allais passer une après-midi bien ennuyeuse; je me repentis de ma curiosité, que je maudissais de tout mon coeur. Justine y vint peu de temps après avec ma tante, qui demanda où j'étais. Le coeur me palpait. Elles lui répondirent qu'apparemment j'étais allée chez de petites amies de mon âge où je me rendais quelquefois; elle ne fit pas d'autres informations et, voyant sa fille occupée, elle s'en fut, et je les vis toutes deux examiner par la fenêtre si ma tante sortait. Aussitôt qu'elle fut dehors, ce que j'entendis à leurs discours, Justine ferma les verrous; elle vint ouvrir la porte de la chambre où j'étais et fut à celle de l'escalier dérobé. La frayeur d'être découverte me saisit; j'étais accroupie pour me cacher parmi les meubles; elle ne s'aperçut de rien et retourna dans sa chambre. Dès qu'elle y fut rentrée, Isabelle mit de côté son ouvrage et s'avança près d'un miroir pour raccommoder sa coiffure et rajuster son mouchoir de cou, que Justine lui arracha, et qui lui prenait les tétons, lui faisait compliment sur leur rondeur et sur leur fermeté; puis, découvrant les siens, elle en faisait la comparaison entre eux. Au milieu de leurs amusements, j'entendis, sur l'escalier de la petite cour, quelqu'un qui montait et qui, trouvant libre l'entrée de la première porte qu'apparemment Justine avait été ouvrir, vint gratter à celle de la chambre. Je ne pus le voir passer, étant enfoncée et cachée pour n'être pas vue moi-même. Justine le fit entrer et fut refermer les portes avec soin. Quand il fut dans la chambre, je le reconnus aussitôt: c'était un grand jeune homme, un peu

parent de la maison, qui venait quelquefois voir ma tante. Isabelle avait la gorge découverte.

Courbelon fut sans façon la lui baiser et y fourra sa main tandis que l'autre fut se perdre sous sa jupe. Justine, à son tour, fut traitée de même. Le temps ne me paraissait plus long. Il prit Isabelle dans ses bras, la jeta sur le pied du lit et la troussa tout à découvert; je vis alors son ventre, ses cuisses et sa fente; elle était peu garnie de poil, mais il était fort noir; il la baisait et remuait le doigt de la main droite au haut de cette fente, tandis que le doigt de la main gauche y était tout enfoncé. Justine, déboutonnant sa culotte, en tira une machine fort longue, raide et très grosse. Ma cousine la prit; il voulait la mettre à la place de son doigt, mais j'entendis Justine lui dire:

- Non, Courbelon, je ne le souffrirai pas; si je deviens grosse, je saurai m'en tirer; mais si jamais Isabelle était dans ce cas-là, où pourrions-nous toutes deux nous cacher ? Caressez-la, donnez-lui du plaisir; mais ne lui mettez pas.

Tous ces discours, que j'entendais parfaitement, étaient autant d'énigmes dont je cherchais le mot. Je vis cependant Courbelon se retirer à contre-cœur et, tout en pestant, il continua de caresser Isabelle en la chatouillant comme il avait commencé, tandis que ma cousine tenait à pleine main ce gros instrument que Justine avait mis en liberté.

Quelques moments après qu'il eut recommencé les mouvements de ses doigts, j'entendis et vis faire à Isabelle le même jeu et les mêmes soupirs qu'elle faisait quand nous étions couchées. Je fus alors au fait, et je jugeai qu'elle répétait, seule dans son lit, ce que Courbelon venait de faire. Isabelle se releva bientôt, et Justine, qui était en arrêt comme un chien sur sa proie, se jetant à son tour sur le pied du lit, tenant d'un bras Courbelon par les reins et, de l'autre main, tenant ce pieu qui conservait sa grosseur, l'entraîna sur elle. Elle fut bientôt troussée; il se coucha sur son ventre et, de ses deux mains, il tenait ses tétons qu'il baisait, et les mouvements de reins et de cul que je lui voyais faire me firent juger qu'il enfonçait ce membre que j'aurais voulu voir entrer. Ma cousine passa sa main par-derrrière entre les cuisses de Courbelon, ou pour le caresser, ou pour juger de l'enfoncement. Je les vis alors s'agiter, se remuer avec fureur: bientôt Courbelon, après des transports et des mouvements qui m'étonnaient, se laissa aller, et je le vis retirer cet instrument humble et bien diminué de longueur et de grosseur. Ils se reposèrent quelques moments sur le lit; mais les baisers et les caresses allaient leur train. Cette première scène, qui m'avait vivement émue, ne tarda pas à être suivie d'une autre qui me plut encore davantage.

Courbelon, impatienté de leurs habillements qui le gênaient, et sachant que ma tante ne reviendrait pas si tôt, les mit bientôt dans l'état où il désirait les voir: en peu d'instants elles furent toutes deux nues. Justine n'était pas d'une figure aussi jolie qu'Isabelle; mais elle gagnait dans la situation où il les avait mises: son corps était plus blanc, elle était plus grasse et potelée. Il leur imprima plus de cent baisers à l'une et à l'autre; il prenait leurs culs, leurs tétons, leurs fentes, tout était à sa disposition. Ce que je voyais depuis une demi-heure excitait en moi un feu, une émotion que je n'avais jamais sentis. Leurs caresses recommencèrent avec plus de vivacité. Il les fit mettre toutes deux couchées sur le ventre au pied du lit en leur faisant écarter les cuisses. Je découvrais parfaitement tout ce que Courbelon voyait: il les examinait, baisait leurs fesses, enfonçait un doigt de chaque main entre leurs cuisses. Son instrument était revenu dans le premier état où je l'avais vu; et comme Justine, le visage appuyé dans ses mains contre la couverture, ne pouvait le voir, il avait commencé de l'introduire à Isabelle quand, tout à coup,

Justine en défiance se leva furieuse, et prenant ma cousine par les jambes elle la retira et démonta Courbelon. J'en fus très fâchée car je voyais cet outil prendre sa route à grands pas.

- Non, lui répéta-t-elle, cela ne sera pas; je vous en ai dit cent fois les raisons, c'est une nécessité de s'y conformer.

Comme je pouvais entendre aussi facilement que je voyais, aucun des mots, aucune des expressions ne furent perdus:

- Viens, mon cher, dit Justine en le prenant par son instrument, viens mettre ton vit dans mon con, ils se connaissent et tu ne risques rien avec moi.

Mais elle manqua son coup car, le tenant toujours par là, elle lui donna deux ou trois secousses: aussitôt je vis Courbelon se pencher sur son épaule, tenant un téton, la baiser et répandre une liqueur blanche que je n'avais pas encore vue, avec des convulsions qui marquaient un vif sentiment de plaisir. J'étais dans un état que je ne concevais pas moi-même. Depuis quelque temps je chatouillais le haut de ma petite fente de la même manière que j'avais vu Courbelon le faire à Isabelle et à Justine. J'étais dans cette agréable occupation, qui ne me procurait encore qu'un doux plaisir, quand l'une et l'autre, sans doute vivement animées par les caresses que Courbelon leur avait faites, le mirent dans la même position où elles étaient elles-mêmes: pas le moindre vêtement depuis la tête jusqu'aux genoux. Cette perspective nouvelle m'attachait avec une curiosité délicate, et d'autant plus particulièrement que j'avais fort désiré le voir ainsi: il semblait que leurs plaisirs fussent d'accord avec mes souhaits. Chacune le baisait, le caressait, lui prenait le vit qui s'était ramolli, chatouillait ses couilles et ses fesses; il les baisait à son tour, maniait, suçait leurs tétons, les renversait, les examinait, les branlottait et leur enfonceait le doigt. Je vis enfin cet instrument reprendre toute sa vigueur et les menacer toutes deux; il ressemblait à un épieu qu'on va plonger dans le corps d'une bête féroce. J'apercevais bien que Courbelon en voulait à ma cousine; mais Justine le saisissant, ils tombèrent l'un sur l'autre sur le pied du lit; je crus qu'il lui enfoncerait l'estomac; rien ne la fit reculer.

- Attends au moins, lui dit-il, que nous augmentions nos plaisirs et que nous en jouissions tous ensemble.

Il fit mettre Isabelle sur le lit, les genoux et les cuisses écartés, entre lesquels Justine plaça ses jambes à terre et fort ouvertes. Comme rien ne gênait plus mes regards, j'aperçus le vit de Courbelon entrer dans son con, qui, par ses mouvements, paraissait, s'y renfonçait et faisait un écart qui me surprenait. Il me semblait inconcevable qu'un membre aussi gros pût y entrer, à moi qui avais essayé d'introduire mon doigt dans le mien et qui n'avais pas osé l'y pousser à cause de la douleur. Mais cet exemple me fit passer outre, et je l'enfonçai avec tout le courage dont j'avais le modèle devant les yeux; je m'y déterminai d'autant plus facilement que, tandis que Courbelon avait son vit dans le con de Justine, il avait mis son doigt dans celui d'Isabelle en lui disant qu'elle avait la plus charmante motte et le plus joli conin du monde, et en lui recommandant de branler son clitoris; ce que fit ma cousine pendant qu'il faisait aller et venir le doigt dans son con, comme son vit allait et venait dans celui de Justine. Fidèle à les imiter en partie, je m'armai de ma fermeté et je poussai dans le mien le doigt de la main gauche que j'y enfonçai tant que je pus, et que j'agitais de la même manière tandis que de la droite je me branlais comme faisait Isabelle.

Une sensation délicieuse s'accroissait par degrés; je ne fus plus surprise que ma cousine se plaisait à la répéter. Je ne tardai pas à les voir tous trois dans les plus vifs transports. Isabelle se laissa aller sur le dos, donnant de temps en temps des coups de cul. Courbelon, témoin de son plaisir, lui criait:

- Ah ! ma chère, tu décharges !

Il achevait à peine ces mots qu'il tomba lui-même presque sans mouvement sur Justine en faisant de grands soupirs et prononçant avec énergie des foutre et des sacre qui peignaient ses sensations. Justine elle-même, après des élancements vifs et réitérés et des serremments de cul précipités, resta comme anéantie, la tête et les bras penchés, en faisant chorus avec Courbelon.

Ces témoignages d'un plaisir si violent m'animèrent à un tel point et portèrent le mien à un si prodigieux degré qu'à mon tour je me laissai tomber sur les meubles en ressentant un plaisir incroyable. Quel excès de délices quand on éprouve pour la première fois une volupté si grande, qu'on n'a jamais connue et dont on n'a pas d'idée !

On n'est plus rien, on est tout à cette suprême félicité, on ne sent qu'elle.

Le temps que j'avais employé à la savourer leur en avait assez donné pour se mettre en train de se rhabiller. Dès qu'ils le furent, Courbelon, après les avoir embrassées, reprit la route par laquelle il était venu, et quelques instants après Isabelle et Justine sortirent de la chambre. J'attendis encore un peu; je parvins enfin à me dégager, et, prenant le même chemin que Courbelon, je revins au logis dans l'appartement de ma tante, qui rentra peu de temps après avec ma cousine qui était allée la rejoindre.

Depuis ce moment, je ne pensais, je ne rêvais plus qu'à ce que j'avais vu; toutes leurs paroles étaient parvenues à mes oreilles; aucune de leurs actions ne m'avait échappé; j'y réfléchissais sans cesse. Le même soir, quand je fus au lit avec Isabelle, je fis semblant de me livrer au sommeil; elle ne tarda pas à tomber dans un profond assoupissement; j'en fis bientôt autant; mais le lendemain il n'en fut pas de même. Dès que nous fûmes couchées, je fis comme la veille; ma cousine me croyant endormie, je sentis qu'elle recommençait son petit manège. J'étais au fait, je me retournai et, passant ma cuisse sur la sienne, je mis ma main où je savais bien qu'était son doigt; je la glissai par-dessous et, le soulevant, je pris toute sa motte. Je l'embrassai, je baisai ses tétons et j'enfonçai mon doigt dans son con. Je l'en retirai pour chatouiller. l'endroit où j'avais trouvé le sien; elle écartait les cuisses et me laissait faire, lorsque je l'entendis pousser les derniers soupirs; je la trouvai toute mouillée. Le même désir me tourmentait, je pris la sienne dont je couvris ma motte, j'employai son doigt à faire son office et je me trouvai peu de moments après au point de lui rendre soupirs pour soupirs. Elle ne fut pas peu surprise de tout ce que j'avais fait; elle me croyait dans l'ignorance la plus profonde: elle n'avait eu garde de m'instruire, croyant qu'ayant été élevée par une mère dévote je ne fusse assez enfant pour en parler à ma tante, ou à ma mère à mon retour chez elle:

- Comment, Rose, comment sais-tu tout cela ? Je suis bien étonnée de tes connaissances; à ton âge je n'en savais pas tant.

- Je le crois, ma chère cousine; je te le dirai, à condition que tu ne seras point fâchée contre moi et que tu m'aimeras toujours.

Je me repentis au moment même de ce que j'avais dit, et je ne voulais plus continuer lorsque Isabelle, me prenant dans ses bras et me caressant, me pressa de lui tout avouer.

- Tu ne m'en voudras donc pas ? Tiens, ma chère cousine, sois assurée de ma discrétion. Je te promets de n'ouvrir jamais la bouche à personne de ce que je sais, et surtout à ma tante ni à ma mère. Mets ta confiance en moi comme en toi-même.

Je lui redis alors tout ce dont j'avais été témoin, et de quelle manière je l'avais été... L'effroi la saisit:

- Ah ! ma bonne amie, ma chère Rose, gardes-en, je te conjure, le secret; ne me trahis pas, tu me perdrais.

Je le lui jurai de nouveau. Nous convînmes qu'il ne fallait pas même en parler à Justine. Elle me donna cent baisers en me faisant autant de questions sur ce que j'avais vu, entendu, et sur l'effet que j'en avais éprouvé. Je lui rendis compte de tout. Je la tranquillisisai pour lors en lui disant que tout ce que je lui avais appris de moi-même m'engageait à garder un secret qui était devenu le mien.

- Mais raconte-moi donc, Isabelle, par quelles circonstances tu en es venue là avec Courbelon et Justine.

- Je le veux bien, ma petite cousine, après ce que tu sais, je n'ai rien à te refuser ni à te cacher, et je compte toujours sur tes promesses. Ecoute-moi. Un mois ou cinq semaines avant ton arrivée ici, j'étais un jour sortie avec ma mère; mais, ayant oublié quelque chose dans ma chambre et n'étant pas éloignée de la maison, j'y revins pour la chercher; après l'avoir prise, je fus à la chambre de Justine, je ne puis te dire pourquoi; la porte apparemment n'était pas bien fermée, ou elle n'y avait pas pensé; je la poussai, elle s'ouvrit. Je ne fus jamais plus surprise, et je restai dans l'étonnement et comme pétrifiée de trouver Courbelon sur elle; il en descendit aussitôt, et j'aperçus son outil qu'il tâchait de cacher, dans le même temps qu'il abattait les jupes de Justine qui étaient toutes levées. Elle était bien heureuse que ma mère ne fût pas à ma place. Je voulus à l'instant m'en aller; mais cette fille, craignant que je ne dise à ma mère ce que j'avais vu, accourut après moi, se mit à mes genoux en me jurant de n'en pas parler. Elle me pressa tant, en me baisant les mains, que je lui promis tout ce qu'elle voulut, et je lui tins parole. Je t'avoue, ma chère Rose, que cette aventure me donna matière à bien des pensées. Depuis ce jour-là, Justine m'amenait souvent dans sa chambre sous prétexte de m'apprendre à broder; mais elle m'entretenait toujours sur le sujet de ce que j'avais vu en m'apprenant des choses bien nouvelles pour moi; elle découvrait ma gorge, elle prenait mes tétons, elle me peignait le plaisir sous les traits les plus séduisants: je convins que j'en trouvais à l'entendre. Enfin, un jour que cette conversation m'avait fort animée, et ma curiosité fortement excitée, je sentis le feu sur mes joues, mon sein était agité; les questions que je lui faisais firent connaître à Justine que le moment était favorable; elle me prit entre ses bras, m'enleva et me porta sur son lit; elle me troussa: je m'en défendais faiblement; elle continuait toujours, en me disant qu'un jeune et aimable cavalier serait

bien heureux à sa place s'il voyait et touchait les beautés, les grâces et la fraîcheur qu'elle venait de découvrir que sa machine s'enflerait et qu'il mourrait de plaisir en m'en faisant connaître et ressentir de bien vifs. Ses flatteries, ses peintures et ses caresses m'ayant subjuguée, je me laissai faire par elle tout ce qu'elle voulut. Elle posa le bout du doigt de la main gauche entre les lèvres de mon ouverture, qu'elle chatouillait tandis que, de la droite, elle en frottait le haut.

- Ma chère cousine, lui dis-je, pourquoi n'emploies-tu pas les termes et les noms que tu sais ? Je les ai tous entendus de Courbelon et de Justine.

- Tu as raison, Rose, je n'en ferai plus de difficulté.

Enfin, après quelque temps de ce badinage, je ressentis cet extrême plaisir qu'elle m'avait si bien dépeint; mais elle m'assura que j'en trouverais bien davantage avec un joli homme, jeune et galant. Depuis ce temps, elle répéta souvent, à ma satisfaction, ce jeu charmant; elle enfonça même un jour son doigt; j'éprouvai quelque douleur qui fut bientôt apaisée. Elle sut enfin m'engager de lui rendre le plaisir qu'elle me donnait. J'y trouvais beaucoup d'agrément et je m'en contentais. Mais, huit à dix jours avant ton arrivée, ma mère étant sortie seule, nous reprîmes nos jeux et nos plaisirs; et sous divers moyens que Justine employa nous nous mêmes toutes deux totalement nues. Courbelon, caché derrière un rideau, avait été témoin de toutes nos folies: c'était une partie liée entre Justine et lui, mais je l'ignorais. Elle riait depuis le commencement, de tout son coeur. Surprise de ses ris qui me paraissaient quelquefois hors de propos je la pressai de m'en dire le sujet; elle m'avoua que Courbelon nous voyait. Il sortit aussitôt de dessous le rideau, nu comme nous étions, et son vit était d'une grosseur et d'une raideur étonnantes. Effrayée, palpitante, honteuse, je ne pouvais plus fuir dans l'état où j'étais qu'en me cachant sous le même rideau; j'y courus, mais ils m'arrêtèrent tous deux, et je n'osai lui rien dire après ce qu'il nous avait vues faire. Courbelon me prit entre ses bras, se jeta à mon cou, m'embrassa, porta ses mains et ses lèvres partout où il put: tout était à sa disposition et Justine l'aidait. Enfin la surprise et la honte firent place au désir. Il mit son vit dans ma main; je ne pouvais l'empoigner; le feu de ses baisers, de ses attouchements, ce spectacle si nouveau pour moi et l'exemple de Justine qui le caressait sans scrupule firent couler le plaisir dans tous mes membres et m'avaient mise dans une situation à ne pouvoir rien lui refuser. Les plaisirs qu'il me donna avaient une pointe de vivacité que je n'avais point sentie par les mains de Justine, avec laquelle je désirai qu'il fit la même chose. Mais ils allèrent bien plus loin: elle l'attira sur elle au pied de son lit et, me tenant d'une main, elle me fit voir le vit de Courbelon qui se perdait dans son con, et la vivacité de leurs transports me fit juger de l'excès de leurs plaisirs. C'est hier la sixième fois que je me suis trouvée avec lui, cela n'arrivant pas souvent, crainte d'être découverte. Je fus enchantée de ton arrivée, chère Rose, dans l'espérance que j'en aurais plus de liberté, car je t'avoue que j'ai eu un violent désir que Courbelon m'en fit autant qu'à Justine. Je crains, il est vrai, les enfants, dont elle me fait peur, et le mal que la grosseur de son vit me pronostique; mais puisqu'elle le reçoit avec empressement j'imagine que ma crainte n'est pas trop fondée et que la douleur doit être bien moindre que le plaisir, du moins Courbelon me le dit de même. Cependant, Justine s'oppose toujours au désir que nous en avons par diverses raisons dont elle ne peut me persuader puisqu'elle s'y expose.

(Fin du récit d'Isabelle)



Je la pressai autant qu'il fut en mon pouvoir de le satisfaire. Je combattais les raisons de cette fille par toutes celles qui me vinrent à l'idée, dans un âge où je n'avais pas d'expérience ni grandes ressources à donner; mais soit que son imagination, sa curiosité et ses désirs fussent d'accord avec mes raisonnements, elle me parut facilement s'y rendre. Je lui fis promettre en même temps de me faire le détail du plaisir qu'elle aurait eu. Elle m'en donna sa parole, en me recommandant toujours ce que nous appelâmes dès lors notre secret. Depuis ce moment nous ne nous quittions presque plus.

Quelques jours après, nous fûmes invitées d'une noce des parents de Justine. Ces sortes d'invitations sont assez en usage dans les petites villes de province. Elle ne manqua pas de s'y rendre une des . premières, avant que nous y allassions. Isabelle me dit en riant que cette occasion était bien favorable pour la tromper, car je l'entretenais tous les jours dans le projet d'en passer sa fantaisie. Je saisis d'abord cette idée et je lui dis qu'en effet ma tante, croyant que nous irions ensemble, ne manquerait pas, de son côté, d'aller chez quelques-unes de ses amies; qu'il fallait qu'elle fût et se tînt dans la chambre de Justine; que sans doute Courbelon ne manquerait pas de venir à la danse comme font ordinairement les jeunes gens, même sans être invités; que l'espérance de la trouver l'y amènerait plus sûrement; qu'aussitôt que je le verrais, je lui dirais qu'elle avait à lui parler et qu'il se rendît dans la chambre de cette fille, où elle serait à l'attendre.

- Non, non, je ne le veux pas, me dit-elle en rougissant.

Mais je la pressai, je mêlai mes caresses à mes engagements; et soit qu'elle fût bien aise qu'ils voilassent ses désirs, ou soit que je la déterminai, elle y consentit. Je n'avais pas fini de m'habiller que ma tante était déjà partie.

Je m'en fus donc seule. Effectivement, je trouvai Courbelon qui était arrivé; je m'approchai de lui et je parvins à lui dire, sans affectation et sans qu'on s'en aperçût, ce que j'avais projeté; il ne tarda pas à disparaître. Quelques instants après je ne le vis plus. Je regrettais de n'être pas encore à mon poste. Mais comme je me flattais qu'Isabelle me rendrait compte de tout ce qui se serait passé, je me consolai et je participai de mon mieux aux plaisirs de la fête où j'étais puisque je ne pouvais être de celle de ma cousine.

Justine m'avait demandé, lorsque j'entrai, pour quelle raison Isabelle n'était pas avec moi. J'imaginai de lui dire que ma tante avait voulu sortir avec elle, mais qu'elle ne tarderait pas à venir prendre sa part du divertissement et me rejoindre. Elle prit d'abord mon conte le mieux du monde; cependant, voyant que Courbelon n'y était plus depuis longtemps et que ma cousine n'arrivait point, elle prit de la défiance et, sans s'expliquer avec moi, elle ne put s'empêcher de me dire qu'elle avait lieu d'être surprise du départ de l'un et du retard de l'autre. A peine venait-elle de me tenir ce propos que Courbelon arriva, et ma cousine peu après. Justine disparut à son tour; je le fis remarquer à Isabelle à qui j'avais répété ce qu'elle m'avait dit. Elle soupçonna dans l'instant que cette fille était retournée au logis, ce qui lui donna de l'inquiétude. Justine revint et ne fit rien paraître; mais elle avait fait des recherches et pris des informations qui l'instruisirent autant qu'elle le désirait. Nous rentrâmes chez ma tante. Il me tardait que nous fussions couchées pour questionner en liberté ma cousine.

Je lui dis que j'étais fatiguée de la danse; Isabelle en dit autant, quoiqu'elle n'eût point pris part à

cet exercice: elle l'avait toujours refusé sous quelque prétexte, qui n'était pas néanmoins le véritable. Nous fûmes donc nous mettre au lit. Quand je la tins dans mes bras, je voulus mettre ma main où elle avait reçu les plus grands coups; mais elle la repoussa en me disant qu'elle y souffrait trop de douleur.

Il ne m'en fallut pas davantage pour la sommer de sa parole et la presser de me la tenir:

- Ah ! ma chère Rose, ma curiosité a été bien mal satisfaite. Courbelon est venu comme les autres fois. J'avais l'oreille au guet, je fus lui ouvrir, il s'est jeté à mon cou.

Après bien des baisers et des caresses, il m'a prise dans ses bras et m'a portée sur le pied du lit en promenant ses mains partout où il a voulu, d'autant que je m'y prêtais sans feindre aucune résistance. Enfin, m'ayant penchée sur le lit, il m'a enfoncé son vit qu'il avait mouillé de salive; mais quelle douleur ne m'a-t-il pas faite; ce vit, d'une grosseur énorme, me déchirait; je n'osai crier, j'en versais des larmes. Il tâchait de me consoler en m'embrassant et en m'assurant qu'une seconde fois je n'aurais plus que du plaisir. Il me trompait: il y revint et ma douleur fut aussi vive, je souffrais tout ce qu'on peut endurer. Il s'y présenta une troisième fois; je ne voulais plus y consentir; il me pressa si fort, en y joignant tant de baisers et de caresses, que je ne pus lui refuser. Il s'y prit si doucement et avec tant de précautions que je croyais ne plus endurer un tel tourment, mais il fut presque le même. Ces vives souffrances que j'ai ressenties, jointes à la crainte des enfants qui s'est retracée plus fortement à mon imagination, m'éloignent d'une pareille épreuve. Il m'en reste même une cuisson si grande que je ne puis encore y toucher sans renouveler mes douleurs, et c'est ce qui m'a fait refuser de participer à la danse.

- Sans doute, chère cousine, qu'étant bien plus jeune que Justine, tu es beaucoup plus étroite.

- C'est bien ce que me disait Courbelon, en m'assurant que le temps et l'usage m'élargiraient. Mais en attendant je n'en souffre pas moins.

Il fallut donc rester tranquilles et nous nous endormîmes.

Le lendemain, Justine fut attirer Isabelle dans sa chambre et lui dit qu'elle s'était aperçue que Courbelon y était venu la veille, qu'elle avait trouvé à la porte du petit escalier, qui n'était pas fermée comme elle le faisait ordinairement, un morceau du bouquet qu'il avait ce jour-là; qu'elle avait très bien distingué que son lit avait été foulé, et qu'enfin elle avait appris qu'au lieu d'être sortie avec sa mère, comme je lui avais dit, elle était restée et n'avait quitté la maison que deux heures après moi; qu'elle jugeait bien ce qui s'était passé, qu'elle l'engageait de le lui avouer; qu'elle ne devait pas avoir de crainte ni faire de mystère avec elle puisqu'elle n'avait rien à redouter de sa part, étant pour le moins aussi intéressée qu'elle à ce que personne n'en sût rien. Isabelle s'en défendit d'abord; mais les marques étaient si claires pour Justine qu'à la fin elle lui avoua que Courbelon était venu et lui avait fait les caresses dont il usait ordinairement. Justine lui soutint qu'assurément il lui avait mis; que tout lui démontrait qu'elle n'en devait pas douter. Ma cousine ne voulut point en convenir, mais cette fille lui dit qu'elle le connaîtrait bientôt. Comme elle était forte, elle la prit dans ses bras et la coucha sur le lit; Isabelle, ne pouvant lui résister et se persuadant qu'elle y connaîtrait quelque chose, craignant encore que, pour s'en assurer, elle ne renouvelât ses douleurs, lui fit l'aveu de tout ce qu'elle m'avait raconté.

Justine, qui redoutait infiniment les suites de cette aventure, ou vivement piquée contre Courbelon, apporta depuis tant de difficultés et d'obstacles à leurs entrevues que ma cousine et lui ne pouvaient plus se voir avec la facilité qu'elle leur avait procurée, et, peut-être alors jalouse de lui, elle ne lui permit plus de revenir; elle parvint, enfin, par toutes les voies et les moyens qu'elle put imaginer à rompre cette liaison, d'autant plus aisément qu'elle y employait la vigilance la plus grande. Courbelon, jugeant qu'il ne pourrait jamais surmonter les obstacles qu'opposait une surveillante aussi éclairée et au fait de cette allure, se brouilla avec elle; et comme, dans cette circonstance, il fut obligé quelque temps après de se rendre dans une autre province, il oublia bientôt Isabelle et Justine qui, elle-même, peu après son départ, se retira de chez ma tante et quitta la ville où nous étions. C'est ce qui m'a fait penser, depuis, qu'elle était allée dans le même lieu où s'était rendu Courbelon, pour qui elle aurait tout sacrifié.

Dans les premiers temps, Isabelle n'endura pas sans chagrin le déplaisir de ne le plus voir; elle me faisait part de tout ce que son humeur lui inspirait. Je la consolais du mieux qu'il m'était possible; j'y parvins à la longue, et les plaisirs que nous nous procurions ensemble lui firent supporter avec plus d'aisance, et même oublier à la fin, cette perte qui m'avait aussi fort déplu. Je désirais être quelque jour de leurs parties; je projetais d'y engager ma cousine, et je m'en flattais d'autant mieux qu'elle avait pris pour moi une forte inclination qui ne servit pas peu, depuis, à dissiper son chagrin. Ces contretemps détruisirent mes desseins, et la nécessité fit que je n'y pensai bientôt plus.

Nous passâmes encore quatre mois ensemble, pendant lesquels elle m'instruisit de tout ce qu'elle avait appris de Courbelon et de Justine, qui l'avaient rendue très habile.

Les réflexions que j'ai faites depuis sur cette aventure et sur les réponses d'Isabelle aux différentes questions que je lui faisais m'ont fait voir que Courbelon avait jeté ses desseins sur ma cousine ensuite du jour où elle l'avait trouvé sur Justine, et que, sous le prétexte de mieux engager Isabelle à garder le secret, il avait fait entendre à cette fille que le moyen le plus assuré était de l'admettre en tiers dans leurs plaisirs, autant que la petite oie pourrait s'étendre; qu'enfin il avait su l'en convaincre et la faire donner dans le panneau qu'il leur tendait; sans quoi la jalousie que nous soupçonnions à Justine s'y serait difficilement prêtée.

Le temps que je passai chez ma tante fut trop tôt écoulé; je fus rappelée par ma mère: il fallut nous séparer. Nous ne nous quittâmes pas sans regret, et nous ne pûmes en venir à cette séparation sans verser bien des larmes. Ma tante en fut touchée et me promit qu'elle ferait tout ce qui dépendrait d'elle pour me ravoit encore. Elle et ma cousine, qui pouvaient jouir d'une agréable liberté, me plaignaient, n'envisageant pour moi que des jours bien tristes et remplis d'ennui avec une mère dévote qui ne voyait personne. Je le croyais comme elles; mais nous avions toutes tort.

Arrivée chez ma mère, je mis à profit tout ce que j'avais appris du hasard et d'Isabelle: comme elle, je me procurais tous les jours les sensations les plus délicieuses du plaisir; souvent même j'en redoublais la dose. Mon imagination échauffée n'était emplie que des idées qui y avaient rapport. Je ne pensais qu'aux hommes, je fixais mes regards et mes désirs sur tous ceux que je voyais: les yeux, attachés sur l'endroit où je savais que reposait l'idole que j'aurais encensée, animaient mes désirs dont le feu se répandait jusqu'aux extrémités de mon corps. Ce fut dans cet

instant que Vernol revint passer ses vacances chez ma mère; il avait un an et demi de plus que moi. Ah ! que je le trouvai beau; j'en fus surprise; jusque-là ses charmes m'avaient échappé. Il est vrai que l'âge à peu près égal de l'enfance nous avait toujours donné beaucoup d'amitié l'un pour l'autre; mais dans ce moment ce fut tout autre chose: il réunit tous mes désirs, une ardeur dévorante s'empara de tous mes sens, je ne vis plus que lui, toutes mes idées s'y concentrèrent. Depuis longtemps je souhaitais d'examiner de près, et de toucher, ce que je n'avais fait qu'entrevoir à Courbelon. Je sentais que j'étais trop jeune pour me flatter de devenir l'objet des desseins d'un homme plus âgé, et, me persuadant que leur instrument grossissait à la mesure de leurs années, les douleurs d'Isabelle m'effrayaient.

D'ailleurs je ne voyais personne qui pût jeter les yeux sur moi ni arrêter les miens; cependant, j'étais dans une vive impatience et je fis de Vernol le but où je désirais atteindre.

Sa chambre était derrière celle de ma mère où je couchais.

Quand cette bonne dévote allait à l'église, où elle passait deux ou trois heures tous les matins, je fermais exactement la porte après elle. On croyait que nous dormions et l'on nous laissait en paix. Mais, continuellement éveillée par mes désirs, j'allais en chemise près de lui et je lui faisais mille agaceries pendant qu'il était dans son lit. Tantôt je l'embrassais, je le chatouillais, tantôt je tirais ses couvertures, ses draps; je le mettais presque nu; je lui donnais de petits coups sur ses fesses d'ivoire; il sautait après moi, me poussait sur son lit, me baisait et rendait sur mon cul les coups légers que je lui avais donnés. Nous avons répété deux matinées ce badinage lorsque, la troisième, en me jetant à la renverse sur son lit, ma chemise, à qui j'avais prêté un peu de secours, se trouva toute relevée et mes jambes en l'air; il aperçut aussitôt mon petit conin, il m'écarta les cuisses, il y porta la main, et ne pouvait se lasser de le regarder et d'y toucher; je le laissais faire.

- Ah ! Rose, me dit-il, que nous sommes bien différents l'un de l'autre !

- Comment ! lui répondis-je, quelle différence y a-t-il donc ? Je lui fis cette question avec l'air de la plus innocente simplicité.

- Tiens, vois, me dit-il en troussant sa chemise et me montrant son petit outil qui était devenu gros et raide, et que je n'avais qu'entrevenu jusque-là.

Je pris cette lance en main, je la considérai, je la caressai, j'en découvrais, j'en aiguisais la pointe, et j'eus enfin la satisfaction d'en faire l'examen le plus attentif. Vernol, impatient d'en faire un pareil, me dit:

- Rose, laisse-moi donc te regarder encore.

Je me rendis à sa demande et je me recouchai. Il releva mes jambes, les écarta et ne mit pas moins d'attention dans sa recherche et dans ses détails que j'en avais eu dans la mienne; mais il ignorait l'usage de ce qu'il voyait. Il était à genoux sur le lit, penché sur moi; je passai ma main entre ses cuisses et je repris son joli bijou; je m'amusai à coiffer et décoiffer sa tête rouge comme le corail. Le plaisir que je lui faisais, dont je m'apercevais, augmentait le mien: j'étais dans l'impatience; je me relevai et le renversai à son tour, je le découvris tout entier; je le baisais, je le

mangeais, je caressais ses petites olives; enfin, à force de hausser et baisser ma main sur ce charmant bijou, il répandit cette liqueur que j'avais vu rendre à Courbelon par la main de Justine. Cette situation si nouvelle pour lui, l'étonnement joint au plaisir excessif dont il paraissait jouir, étaient un délicieux spectacle pour moi; sa main, placée entre mes cuisses, était restée sans mouvement. Je me recouchai sur le lit, je la pris et je lui fis faire un exercice qui lui était inconnu, et que je souhaitais vivement. Je tombai bientôt moi-même dans l'extase où je l'avais mis peu auparavant.

Tout cela lui paraissait bien extraordinaire; je l'avais conduit de surprises en surprises; elles me réjouissaient et m'enchantaient. Je recommençai mes caresses, je repris son instrument, je le baisai, je le suçai, je le mis tout entier dans ma bouche, je l'aurais avalé: il ne tarda pas à reparaître dans l'état charmant où il avait été. Jusque-là, je n'avais pas osé lui apprendre à le mettre où je le souhaitais; mais de plus en plus animée, j'arrachai sa chemise, je quittai la mienne; rien ne me cachait ses charmes naturels; je les contempiais, je les couvrais de mes mains et de mes lèvres; il me rendait les mêmes caresses à son tour.

Son petit vit était dans toute sa dureté; je me mis sur lui; je le conduisis moi-même dans mon petit conin. Ah ! qu'il fut bientôt au fait: j'étais encore étroite, mais il n'était pas gros; nous poussions tous les deux; enfin, m'asseyant sur lui, je parvins aussitôt à me l'enfoncer tout entier, et j'eus l'agréable satisfaction de le sentir pour la première fois introduit où je le désirais avec tant de passion. C'est ainsi que nos pucelages, quoiqu'ils ne fussent pas bien intacts, furent enlevés l'un par l'autre. Quelle volupté nous ressentions ! Vernol ne savait plus où il en était. Nous jouissions de cette félicité pure qui se sent sans pouvoir l'exprimer ni la concevoir. Nos plaisirs étaient à leur comble. Il en éprouva le premier l'excès: il déchargeait, ses bras qui m'entrelaçaient se relâchèrent, je précipitai mes mouvements, je l'atteignis, et, me laissant aller sur lui, il connut que je jouissais des mêmes délices. Serrés, collés l'un sur l'autre, nous savourions ce voluptueux anéantissement qui n'est pas moins enchanteur que le plaisir qui nous l'avait procuré. Mais, plus tôt rétablie que lui, je me vis forcée de l'engager à se servir encore de sa main et de son doigt.

Nous répétions tous les jours cet agréable exercice; j'allais dans son lit ou il venait dans le mien; partout où nous pouvions nous réunir en sûreté pendant le jour, nous le recommencions ou nous n'en prenions que l'ombre. La nuit que nous ne pouvions être ensemble, toute pleine de son image je lui consacrais les plaisirs qu'elle faisait naître; il en faisait autant de son côté, nous nous en rendions compte le matin et nous réalisions les illusions nocturnes.

Etonné dès les premiers jours de tout ce que je lui avais appris, il avait désiré que je lui dise par quel moyen j'en avais eu connaissance; mais ne croyant pas à propos de lui rendre compte d'abord de ce que j'avais vu chez ma cousine, je fixai ses idées sur des exemples généraux.

Cependant, ayant ensuite reconnu sa discrétion, je lui racontai tout, et nous tâchions d'en réaliser le souvenir et d'en imiter l'exemple.

Hélas ! au milieu de nos plaisirs, notre séparation approchait; nous l'envisagions avec douleur. Ce moment vint enfin; il fallut nous quitter; ma peine fut extrême, je ne puis vous la peindre. Depuis trois ans et demi d'absence nous ne nous sommes réunis que depuis quatre ou cinq mois qu'il est revenu tout à fait chez ma mère.

(Fin de l'Histoire de Rose)

Quand elle eut fini son récit où elle était entrée dans un détail plus étendu qu'avec moi, surtout en ce qui regardait Vernol, je repris la parole:

- Tu ne sais pas, cher papa, ce que Rose m'a dit encore, elle ne te rend pas compte de tout. Ma chère Laure, m'a-t-elle ajouté, je me suis aperçue que Vernol avait pris pour toi la plus forte passion, et même il m'en a fait l'aveu.

Tiens, chère amie, je n'en suis point jalouse, je vous aime tendrement tous deux: tu es belle, il est charmant, je serais enchantée de le voir dans tes bras; oui, ma chère, je l'y mettrais moi-même, je ferais mon bonheur de sa félicité.

Ne la trouves-tu pas folle ?

- Pas tant, Laure, je n'en suis point surpris, dans sa façon d'être.

Nous jugeâmes aisément que Rose aimait le plaisir avec fureur; nous le lui dûmes, elle en convint. Les tableaux qu'elle avait retracés avaient ranimé son tempérament; ils avaient produit le même effet sur nous. Mon papa en présentait des preuves parlantes: elle s'en saisit, et, pour nous prouver le charme séducteur qu'elle y trouvait, elle conduisit elle-même le cher objet qu'elle tenait, et nous fit cent caresses dont nous la payâmes par cette sensation délicieuse après laquelle elle soupirait sans cesse. Comme elle était arrivée la première au but, elle arrêta mon papa et, nous adressant la parole:

- Achevez d'avoir en moi la même confiance que je vous ai montrée; ce que nous avons fait tous les trois, depuis hier, m'a totalement ouvert les yeux et m'a donné la liberté de vous raconter ce que j'ai fait avec Vernol. Viens donc, papa, viens à côté de ta chère Laurette, à sa place j'en ferais autant avec toi. Mets-lui, et qu'elle partage les plaisirs que tu m'as donnés; sois assuré de la plus inviolable discrétion.

- Eh bien ! Rose, pour te prouver que je n'en doute en aucune manière, tu vas jouer un nouveau rôle.

Il se leva et fut aussitôt chercher le godemiché; il l'attacha à la ceinture de Rose qui était extasiée de cet outil qu'elle ne connaissait pas; il me fit mettre sur elle et le conduisit dans mon con en lui recommandant de se remuer comme ferait un homme, et de me branler en même temps; il l'instruisit de l'effet de la détente lorsqu'elle me verrait prête à décharger. Il se mit ensuite sur moi et m'introduisit son vit dans le cul. Rose remuait la charnière supérieurement; je tenais ses tétons, elle caressait les miens, elle suçait ma langue, je me mourais. Au moment où j'allais perdre connaissance, elle fit décharger le godemiché; mon con en fut inondé, et le foudre que mon papa répandit en même temps dans mon cul excita en moi des transports qui se joignirent aux siens et à ceux de Rose qui, par le frottement du godemiché sur son clitoris, les lui fit partager; enfin je tombai sur elle, morte de plaisir. Mon papa se releva bientôt, et quand je fus revenue de cet évanouissement enchanteur nous sortîmes du lit qu'il était plus de midi.

Dès que nous fûmes debout, elle n'eut rien de plus pressé que de passer à l'examen de cet outil si nouveau pour elle.

Je l'aidai à en désunir toutes les parties: il était parfaitement semblable à un vit; toute la différence consistait dans des ondes transversales depuis la tête jusqu'à la racine pour procurer un frottement plus actif. Il était d'argent, mais couvert des couleurs de la nature, et d'un vernis dur et poli. Il était vide, mince et léger. Dans le milieu de l'espace, il y avait un tuyau du même métal, rond et plus gros qu'une plume, dans lequel il y avait un piston. Ce tuyau se vissait à un autre bout percé et soudé au fond de la tête. Il se trouvait par ce moyen des espaces autour de cette petite seringue, dont elle avait l'effet, et les parois de celui qui imitait le vit. Un morceau de liège, taillé pour boucher exactement ce dernier, avait un trou qui laissait entrer très juste la naissance de la petite pompe, dans lequel on insérait un ressort d'acier en spirale qui repoussait le piston par le moyen d'une détente. Quand Rose l'eut bien tourné et retourné:

- Il faut encore, me dit-elle, que tu m'apprennes comment on lui fait faire son office.

- On emplit, lui dis-je, le godemiché d'eau suffisamment échauffée pour en supporter la chaleur sur les lèvres; on le bouche bien avec le morceau de liège, auquel tu vois cet anneau pour le retirer; on emplit ensuite la pompe, par le moyen du piston qu'on attire, de colle de poisson fondue et légèrement teinte de blanc qu'on tient toute préparée:

la chaleur de l'eau se communique aussitôt à cette liqueur qui ressemble autant qu'il est possible à la semence.

La première action de Rose, après ce détail, fut de trousse sa chemise et de l'enfoncer dans son con. Cette folie dans ce moment me fit rire au point que mon papa rentra pour savoir le sujet qui m'y excitait si fort. Il la vit à cet ouvrage, il ne put s'empêcher de m'imiter, et s'adressa à elle:

- Laisse-le donc, Rose, sa vertu dans ce moment n'existe plus, et nous pouvons faire quelque chose de mieux.

Elle continua donc de s'habiller. Il me prit par la main et sortit:

- Ma chère Laure, Rose sera la victime de sa passion et de son tempérament; rien ne la retient; elle s'y livre avec fureur, sans mesure ni ménagement; sois assurée qu'elle paiera de sa personne cette imprudence, ainsi que le pauvre Vernol qu'elle a jeté dans le même excès; mais je veux en profiter pour remplir mes desseins.

En effet, inébranlable dans ses réflexions, il fut la retrouver dans ma chambre, et j'entendis:

- Rose, ce que vous avez dit à Laure, au sujet de votre frère sur la fin de votre histoire, annonce votre amitié pour l'un et pour l'autre; mais peut-on compter sur la discrétion de Vernol comme sur la vôtre ? Il est nécessaire qu'elle soit des plus grandes, vous devez le concevoir, songez-y.

- Oh ! ne vous trompez pas sur la confiance que je vous ai faite; elle n'est pas le fruit de l'indiscrétion; mais la manière dont j'ai agi avec lui m'a fait sentir que si j'eusse été Laurette vous

eussiez été pour moi ce qu'est Vernol.

L'obscurité à travers laquelle j'entrevois la chose s'est totalement dissipée par la façon dont nous vivons depuis hier; j'ai jugé que, dès lors, je pouvais parler sans déguisement et que vous seriez intéressés à garder, à notre sujet, le même secret qu'à votre égard je vous jure pour Vernol et pour moi, y trouvant le même intérêt. Mais, de grâce, qu'il participe à nos plaisirs; il m'a fait l'aveu qu'il était fou de Laurette, et vous vous y trouvez engagé plus que vous ne pensez. Vous serait-il donc possible de nous refuser ? Je serai comblée de joie si vous ne vous y opposez pas et si, comme je le désire, la chère Laurette ne le hait pas.

- Tout me force aujourd'hui à y consentir; ne lui dites cependant rien encore de ce qui s'est passé entre nous, je vous le conseille et vous y engage. Il me croirait dédommagé, et je veux qu'il me paie lui-même du sacrifice que je fais. Prévenez-le seulement de se prêter à tout ce que nous voudrons.

- Ah ! je vous réponds de lui comme de moi-même sur qui vous pouvez compter en tout.

- Il est cependant nécessaire que vous sachiez, vous et lui, que Laure n'est ma fille que pour le public; car en réalité elle ne l'est pas. Vous voyez cependant qu'elle ne m'en est pas moins chère; mais surtout, que personne ne soit instruit de ce secret que vous deux, je vous le recommande. Allez à présent trouver votre mère avec elle, dites-lui que demain nous irons encore passer le jour à la campagne, et que si elle veut vous y laisser venir avec votre frère nous vous y mènerons. Cependant, promettez-moi d'être tranquilles l'un et l'autre jusqu'à ce que vous veniez, car vous en aurez sûrement besoin.

Je n'avais rien perdu de ce discours; Rose vint, m'entraîna, courut chez sa mère et obtint facilement pour elle et pour Vernol ce qu'elle lui demandait. Je la quittai et fus passer le reste de la journée chez une parente. Pendant ce temps-là, mon père fut donner ses soins aux arrangements qu'il projetait.

La nuit, quand je fus dans ses bras, je présimai qu'il me rendrait compte de ce qu'il avait dit à Rose, et de ses desseins. Indécise avec moi-même, je ne voulus pas lui en parler la première, ni lui faire connaître que je l'avais entendu. Le coeur me battait; mais il ne m'en ouvrit pas la bouche.

Le lendemain après-midi, une voiture se rendit à notre porte, nous prit et nous conduisit dans une maison charmante à quelque distance de la ville; je ne la lui connaissais pas. Je jugeai qu'elle appartenait à quelqu'un de ses amis qui la lui prêtait. Vernol avait cherché à relever ses traits naturels. Rose et moi, nous étions dans un déshabillé galant. Instruit par sa soeur, il avait une politesse plus aisée et quelque chose de plus assuré qui lui était avantageux.

Nous arrivâmes sur les quatre heures, il faisait un temps admirable et très doux. Nous rimes plusieurs tours dans les jardins, qui étaient vraiment dessinés par Vertumne, et non de ces assemblages fantasques où la bizarrerie semble avoir présidé. Ce n'était pas non plus de ces jardins compassés, où la régularité et la symétrie écrasent la nature: nous y jouissions de la beauté de l'horizon, qui semblait d'accord avec la fête. Après cette promenade, où nous avions



prélué par les baisers, nous vînmes dans les appartements, que nous parcourûmes; nous trouvâmes, dans un salon où mon papa nous conduisit, une collation servie; il nous présenta plusieurs mets, nous versait à boire et ne nous ménageait pas. Soit délicatesse des vins et des liqueurs, ou soit qu'il eût employé quelque autre moyen qu'il connaissait assez, nos têtes perdirent bientôt leur équilibre et nous jetâmes des fleurs à la folie, qui nous en couronna. Dès qu'il nous vit en cet état, il fut écarter tout son monde de manière à ne le faire revenir que tard, en sorte que nous étions exactement seuls. Il nous conduisit dans un appartement où nous n'avions pas encore été, situé dans le quartier le plus reculé. Il nous fit entrer dans un petit salon illuminé, de toutes parts, de bougies mises dans des girandoles, posées à la hauteur où l'on pouvait facilement atteindre avec la main. Au-dessous d'elles régnaient tout alentour des glaces ordinairement couvertes de rideaux qui, dans ce moment, étaient relevés par des cordons et des glands qui les tenaient en festons, dont les pendants garnissaient les encoignures. Des bergères larges, fort basses et presque sans dossier, sur lesquelles étaient répandus des carreaux, garnissaient le tour jusqu'à la hauteur où les glaces étaient placées. Au-dessus d'elles étaient enchâssés différents tableaux. Dieux ! quels objets, chère Eugénie ! Clinchetet et l'Arétin n'ont rien produit de plus voluptueux. Des sculptures peu multipliées, les unes en blanc, les autres peintes à la gouache, présentaient de semblables sujets. Dans un des côtés était une niche ornée et éclairée de même, qui renfermait un meuble sur lequel la jouissance et la volupté avaient établi leur trône. Ces peintures, ces sculptures, les vins et les liqueurs que nous avons pris écartèrent et chassèrent loin de nous jusqu'à l'ombre de la contrainte: le délire voluptueux s'empara de nos sens; Bacchus et la Folie menaient le branle. Rose, inspirée par sa divinité chérie, nous donna le ton et commença l'hymne du plaisir. Elle sautait au cou de mon papa, elle embrassait Vernol, elle me baisait et m'engagea de l'imiter. Elle arracha mon mouchoir qu'elle jeta à son frère, elle fit voler le sien sur mon papa, elle leur faisait baiser ses tétons, elle les conduisait sur les miens, nos bouches étaient couvertes de leurs lèvres. Ces jeux, ces baisers qui se répétaient dans les glaces nous échauffèrent à l'excès. Nos joues étaient colorées, nos lèvres brûlantes et vermeilles, nos yeux animés et nos seins palpitants. Vernol, déjà dans un demi-désordre, le teint brillant, les yeux pleins de feu, me paraissait beau comme le jour. Je le regardai dans ce moment comme une jouissance divine dont tous les appas se réunirent en un seul trait, au centre de mes désirs; il ne savait lui-même où il en était: mon papa calculait la gradation. Rose me fit tomber sur une bergère, elle appela Vernol pour l'aider: elle me troussa, me donna de petits coups sur les fesses, et lui fit voir l'objet après lequel il soupirait. Je la pris à mon tour pour la renverser aussi; mais elle ne m'en donna pas le temps; elle s'y jeta d'elle-même et, levant les pieds en l'air, elle mit au jour tous les appas qu'elle avait reçus de la nature, son con, son cul, son ventre, ses cuisses, tout fut à découvert. Nous fûmes aussitôt tous les trois près d'elle lui faire les caresses qu'elle montrait désirer. A peine avions-nous posé nos mains sur ses fesses qu'après deux ou trois mouvements de reins nous l'aperçûmes tortiller l'oeil, et nous vîmes couler la fontaine du plaisir. Nous nous apercevions bien l'une et l'autre que Vernol et mon papa bandaient de tout leur pouvoir. Le sillon relevé que leurs vits faisaient le long de leurs cuisses en portait le plus sûr témoignage. Tout d'un coup, Rose se releva et fut se jeter sur mon père:

- Cher papa, je t'ai jeté le mouchoir; tu seras mon mari et moi ta femme; donne-moi ta main.

- Très volontiers, Rose; mais il faut que la dernière cérémonie en soit.

- Ah ! de tout mon coeur. Mais Vernol a eu le mouchoir de Laurette, il faut aussi les unir. Y

consens-tu ?

- Soit, comme tu le désires.

Elle accourut prendre nos mains qu'elle mit l'une dans l'autre; elle nous fit embrasser, nos bouches se rencontrèrent; elle porta sa main sur mes tétons et nous fit appeler mari et femme. Nous étions tous quatre vivement émus et très échauffés. Rose brûlait.

- Qu'il serait délicieux dans ce moment, s'écria-t-elle, d'être dans un bain où nous puissions nous rafraîchir ! Le feu me dévore.

Mon papa se leva et fut tirer un cordon qui était à côté de la niche. Aussitôt le dessus du meuble qui y était fut enlevé, et découvrit un bassin à trois robinets qui jetaient à volonté de l'eau chaude, froide ou de senteur.

- Voilà qui est magnifique, c'est ici le palais des divinités. Je vais, dit Rose, ressembler à une naïade, mais je ne serai pas la seule. En peu d'instants, elle parut avec les seuls ornements des nymphes; elle s'empara de moi, et pressa Vernol et mon papa de l'aider à me mettre dans le même état: en un clin d'oeil, tout disparut de dessus moi. Rose fit un signe à son frère qui se montra bientôt en Sylvain pendant qu'elle et moi nous pritions notre secours à mon papa. Mes regards furtifs avaient déjà détaillé Vernol: qu'il était bien fait, et qu'il me paraissait agréable ! La jeunesse et la fraîcheur brillaient de tous côtés: au milieu de la blancheur et de l'éclat d'une jeune fille, on voyait le trait qui caractérisait un homme. Nous nous plongeâmes tous quatre à la fois dans ce bassin, ils étaient l'un et l'autre rayonnants de gloire. Tous consumés d'un feu dévorant, nous étions semblables à des fournaises sur lesquelles on jette de l'eau et qui n'en deviennent que plus vives. Deux lances en arrêt nous menaçaient tour à tour, mais le combat ne nous effrayait pas: en proie aux mains folâtres et passionnées, aux baisers amoureux et lascifs de nos tritons, nous leur rendions les mêmes caresses, nous badinions avec leurs flèches, ils s'étaient emparés de nos carquois. Dans ce moment, mon papa eut la prudence de plonger l'éponge au fond du mien lorsque j'y pensais le moins. Vernol voulait entrer en lice mais, par une adresse si naturelle aux femmes et si propre à aiguïser les désirs, je l'arrêtai et me sauvai du bassin. Rose me suivit. Bientôt ils furent dehors.

La fraîcheur qu'ils sentirent en sortant leur donna sur la crête, leur humilité momentanée nous laissa le temps de nous essuyer et, nous étant couvertes simplement de robes légères et transparentes qui ne gênaient presque point la vue ni les larcins, et que mon papa tira d'une armoire cachée par une glace mobile, nous nous étendîmes sur les bergères. A peine y étions-nous qu'il fit descendre du plancher, par un autre cordon, une table servie de mets délicats, de vins et de liqueurs semblables à celles dont nous nous étions si bien coiffés, et qui nous achevèrent. Tout y était propre à augmenter l'ardeur qui nous dévorait déjà.

Vernol était dans une impatience prodigieuse; mais, ce que je n'aurais pas attendu de celle de Rose, elle ne perdit rien de sa gaieté. Pour moi, dont la volupté était plus délicate, je jouissais par les yeux, par les mains; mais j'étais moins empressée d'arriver au but, que j'envisageais avec plus de satisfaction en exaltant le désir, et je me trouvais en cela d'accord avec mon papa. Vernol et Rose furent donc obligés de modérer leur impatience, ce qui fut plus facile à Rose qui, par nos

caresses et nos attouchements, avait déjà, de son aveu, ressenti trois fois les délices du plaisir. Enfin, elle appela ce service le souper de noce; l'hymen n'y présidait guère, mais qu'importe, la volupté y régnait; elle seule nous suffisait et nous enchantait. On la voyait au milieu de la table, couronnée par le dieu des jardins, tenant son sceptre en main; dans les quatre coins il y avait des groupes entrelacés et dans les attitudes qui annonçaient le plus doux des moments. Entre eux, de vieux satyres jaloux présentant leurs offrandes, que des nymphes chassaient et que les plaisirs fuyaient: tout inspirait, tout animait. Rose, le verre et la bouteille en mains, sa robe ouverte, développant ses appas et ses grâces, répandait la flamme dans nos veines; ce qu'elle nous versait devenait un torrent de feu.

Je désirais enfin moi-même avec violence, rien ne m'eût effrayée. Nos attrait, presque toujours à découvert, produisaient le même effet, et nous voyions sans cesse à nos yeux des signes palpables de leur pouvoir. Enfin, chère Eugénie, parlons sans figure: ils ne débandaient point.

Rose, ne pouvant plus y tenir, s'écria:

- Vernol, prends ta femme. Pour moi, me jetant entre les bras de mon papa, je tiens mon mari.

Elle s'était déjà saisie de son vit qu'elle fixait depuis longtemps, déjà Vernol me tenait embrassée et sa main s'était emparée de mon con, lorsque mon papa nous arrêta:

- Attendez, mes enfants, il y a une condition à laquelle j'attache ma complaisance; il est juste que j'en sois payé.

Si Vernol le met à Laure, je veux imiter cet homme de cour qui, faisant coucher avec sa femme un page qu'elle aimait, faisait en le cul de ce page la même opération qu'il faisait dans le con de la dame. Il faut, de même, que pendant qu'il foutra Laure son cul soit à ma disposition.

Je me persuadai dans l'instant que les beautés de Vernol lui avaient inspiré des désirs, comme elles avaient fait naître les miens; j'en fus enchantée, j'en devenais plus libre de me livrer à mes désirs, et cette pensée me dégagea d'une entrave qui, jusque-là, m'avait donné quelque gêne. J'animai nos jeux avec les transports de la joie; je tâchai d'y ajouter de ma part tout ce qui pouvait les rendre plus charmants: je me saisis de Vernol, j'arrachai sa robe, je présentai son cul, j'écartai ses fesses charmantes, son vit m'enfonçait le ventre.

- Non, Vernol, non, ne te flatte pas de me le mettre dans cette condition.

Rose, qui avait vu que mon papa me l'avait mis de même, s'écria qu'il n'avait pas à balancer, et jura qu'elle le tiendrait plutôt.

- Quoi, dit Vernol, quel serait donc l'obstacle qui pourrait m'arrêter ? Depuis longtemps, je suis à la torture; que ne ferais-je pas, belle Laurette, pour jouir de vous et mourir dans vos bras ?

- En ce cas, dit mon papa, Rose sera aussi de la partie.

Dans le moment, la table fut enlevée et le bassin recouvert; un coussin épais en remplissait l'étendue et était enveloppé d'un satin couleur puce, si propre à relever la blancheur. Cette niche était le vrai sanctuaire de la volupté.

Nous fûmes à l'instant débarrassés de tout ce qui nous était étranger, et nous montâmes sur cet autel avec les seuls ornements de la nature, tels qu'ils étaient nécessaires pour offrir nos vœux à la divinité que nous allions encenser et pour les sacrifices que nous allions lui faire. Les glaces répétaient de tous côtés nos différents attraits. J'admirais ceux de Vernol. Ce beau garçon me prit dans ses bras, il me couvrit de baisers et de caresses; il bandait de toute sa force. Je tenais son vit; mon papa maniait ses fesses d'une main et, de l'autre, les tétons ou le con de Rose qui nous caressait tous trois. Cédant enfin à notre fureur amoureuse, Vernol me renversa, écarta mes cuisses, baisa ma motte, mon con, y mit sa langue, suçà mon clitoris, se coucha sur moi et me fit entrer son vit jusques aux gardes. Mon papa se mit aussitôt sur lui. Rose était sur les genoux, appuyée sur les coudes, son con tourné de mon côté; elle entrouvrit les fesses de Vernol, en mouilla l'entrée et conduisit le vit de mon papa dans la route qu'elle lui avait préparée. Pendant qu'ils agissaient, elle chatouillait les couilles de l'un et de l'autre. Je tenais son con, j'y mettais le doigt, je la branlais; bientôt ma main fut toute mouillée, ses transports, qui parurent les premiers, nous excitèrent vivement:

Vernol la suivit de près; mon papa s'en aperçut, il hâta sa course qui m'était favorable; je doublai mes mouvements, et nous tombâmes presque aussitôt dans la même extase: nos trois individus unis n'en faisaient pour ainsi dire plus qu'un, que Rose couvrait de ses baisers.

Revenus à nous-mêmes, nos caresses remplacèrent nos transports et remplissaient le temps que le plaisir nous laissait à parcourir; elles nous remirent bientôt en état de le ramener à nous. Vernol avoua qu'il n'en avait jamais ressenti de pareil.

- Il faut l'avoir connu, dit mon papa, pour pouvoir en juger. Viens, ma chère Laurette, viens l'éprouver à ton tour. Vernol, moins fourni que moi, ne te procurera que des douceurs. Belle comme tu es, de quelque côté que ce soit il n'a rien à perdre. Nous bandons, viens dans mes bras. Rose fera pour lui ce qu'elle a fait pour moi, et branlera ton clitoris en arrière, par-dessous les cuisses.

Je me jetai sur lui, je le mangeai de caresses. Rose introduisit son vit dans mon con; elle ouvrit mon cul, elle mit le vit de Vernol dans sa bouche, elle en mouilla la tête ainsi que le passage où il devait entrer, et le conduisit elle-même.

Placée comme elle était la première fois, elle me branlait et caressait les fesses de Vernol, tandis que mon papa, le doigt dans son con, la branlait aussi. Le sublime plaisir annonça bientôt sa présence, nous volions après lui, nous le saisîmes. Ah ! qu'il était grand ! Nous déchargions tous, nous étions inondés, le foutre ruisselait. Livrée aux plus vives sensations, j'étais dans un état convulsif. Après avoir été agitée comme un nageur qui se débat, un calme, non moins voluptueux que le plaisir, lui succéda. Ce resserrement, ce frottement dans toutes les parties délicates et sensibles, où se trouve le trône de la suprême volupté, me la fit connaître dans l'extrémité de son dernier période. Je ne pus mettre la parallèle avec cette journée, que celle où j'avais fait le sacrifice volontaire de mon pucelage.

Il fallut enfin se reposer; nous nous assîmes, et nous les engageâmes de reprendre pour quelques instants leurs habits; mais nous ne fûmes guère plus tranquilles: dans l'état où nous étions, nos yeux, nos mains, nos bouches, nos langues, tout rappela les désirs; nous parlions foutaise; nos tétons, nos fesses, nos cons étaient maniés, baisés; nous les rendions, ces caresses, des vits et des couilles en étaient les objets. Bientôt les effets en parurent avec fierté, nous les ressentîmes aussi; nous bandions tous encore, nos clitoris gonflés le démontraient aussi bien que la fermeté de leurs vits; nous courûmes sur les traces du plaisir qui nous avait échappé; nous le ramenâmes à nous pour le laisser fuir encore; mais je voulus que Rose eût une part plus solide que celle qui lui était tombée jusqu'alors; je la fis coucher les genoux élevés; mon papa se mit à côté d'elle et, passant ses cuisses par-dessous ses jambes qu'elle mit en l'air, son vit se trouvait pointé sur le but; je me mis sur elle, sa tête entre mes genoux et entre ceux de Vernol qui me le mettait en levrette. Je mis le vit de mon papa dans son con; il s'y perdait et reparaisait tour à tour; il prenait nos tétons à l'une et à l'autre; je la branlais, elle me rendait le même office; mon con était sur ses yeux; le vit de Vernol qui allait et venait, ses couilles qui se balançaient, formaient un spectacle enchanteur pour elle, qui produisit un tel effet sur ses sens que, dans le même temps que nous mîmes à chercher le plaisir pour le savourer, Rose avait déjà senti quatre fois ses attraits; quatre fois ses élancements et ses transports, ses expressions: je me meurs, je décharge, nous en donnèrent des preuves certaines. Enfin, nos fouteurs de dessous se réunissant, Rose reçut, dans un cinquième et copieux épanchement de sa part, le foutre dont mon papa l'inonda. Leur plaisir excitant le nôtre, nous jouâmes presque en même temps qu'eux de ces enchantements que nous nous hâtons d'atteindre.

Rose se mourait: si elle chérissait le plaisir, celui-ci ne la fuyait pas; elle en ressentait les effets des trois et quatre fois contre nous une; son con était une source de foutre; il lui causait un plaisir si vif qu'elle pinçait et mordait toutes les fois qu'elle le répandait. Enfin, elle tomba dans cet état d'anéantissement où l'on ne connaît et ne sent rien que l'excès des sensations délicieuses qu'il procure. Dès qu'elle en fut revenue, elle fit tant d'éloges de cette attitude que je voulus jouir à mon tour de la même perspective. Aussi, dès que nos forces furent rétablies, nous n'y changeâmes presque rien; je pris seulement la place qu'elle occupait, elle se mit sur moi, Vernol la foutait. Ma tête entre leurs cuisses, je voyais tous leurs mouvements, et nous nous branlions l'une et l'autre, pendant que le vit de mon papa fournissait pour moi sa carrière.

Ce quatrième acte fini, nous étions fatigués, brisés, excédés; nous avons grand besoin de réparer nos pertes. Nous nous relevâmes, mon papa fit redescendre la table et nous ranimâmes nos forces par les restaurants que nous prîmes. Le repos nous était bien nécessaire. Dès que la table fut relevée, nous nous couchâmes tous quatre, les uns sur les autres, nos bras et nos cuisses entrelacés, tenant chacun le cher objet de tous nos voeux et le divin moteur de nos plaisirs.

Après une bonne heure de sommeil, Rose, éveillée par un songe voluptueux, nous tira bientôt de l'espèce de léthargie où nous étions plongés. Nos caresses et nos baisers recommencèrent; mais, loin de nous précipiter, nous badinions avec nos désirs pour en allonger la durée, en multipliant la jouissance, en retardant l'approche du plaisir: nous allions jusqu'à lui, nous le repoussions, il nous poursuivait. Rose l'avait déjà saisi deux ou trois fois; à notre tour il nous atteignit aussi: il n'est pas sûr de jouer avec lui. Il fut enfin victorieux, et nous terminâmes cette journée par un cinquième acte dont Rose fut l'héroïne.

Couché sur mon papa qui l'enfilait par le grand chemin, Vernol se présentait à la porte de derrière. J'avais pris l'attitude qu'elle avait tenue; je mis tout en place et je lui rendais les mêmes services que j'en avais reçus, pendant que mon papa me prodiguait des caresses semblables; mais, par un nouveau badinage, Vernol changeait de temps en temps de route: il quittait celle où je l'avais conduit pour aller s'accoler avec mon papa dans le chemin qu'il occupait. Rose trouvait admirable de les avoir ensemble: il était heureux pour elle que la même voie pût se prêter à deux de front; mais, au dernier moment, Vernol reprit le sentier où je l'avais guidé et qu'il avait occupé d'abord.

Elle trouva ce dénouement divin et supérieur à tout ce qu'elle avait éprouvé jusqu'alors; aussi s'écria-t-elle, dans son enthousiasme:

- Que je serais heureuse, et que la mort me serait douce si je perdais la vie dans un moment si délicieux !

Nous rîmes de son idée, et nous la trouvâmes bien analogue à son tempérament et à sa façon de penser.

Avant de reprendre nos vêtements, mon père découvrit de nouveau le bassin; je fus enchantée de ce soin; je m'y plongeai dans l'instant, ils m'y suivirent aussitôt. Je retirai l'éponge et j'introduisis de l'eau dans le lieu qu'elle avait occupé. Cette première ablution faite, nous la renouvelâmes et nous y rimes couler une essence qui nous embaumait. Ce second bain porta le calme et la fraîcheur dans tous nos sens. L'heure s'avancait, nous nous hâtâmes d'en sortir.

Après nous être rhabillés, nous rimes encore quelques tours dans les jardins. Enfin, nous remontâmes en voiture sur les huit heures, et nous rentrâmes en ville une heure après.

Depuis ce jour, et dans les premiers temps qui le suivirent, Rose ne cessait de me presser de répéter cette scène.

Je m'y prêtais d'abord. Peu après je ne me rendais que par complaisance pour elle qui, sur la fin, en était seule le coryphée. Enfin, elle me devint insipide, je l'aurais trouvée même à charge si mon papa n'eût été de la partie. Cette dégradation ne lui avait point échappé, il en fut enchanté.

Mon ivresse pour Vernol, que mes yeux et mes sens avaient seuls produite et où le coeur n'avait point de part, se dissipait tous les jours: soustraction faite de sa figure et de sa douceur, on ne trouvait plus rien en lui; elle s'éteignit totalement et ne me laissa que des regrets; je revins tout entière au penchant de mon coeur et à mon attachement qui, loin de diminuer, avait pris de nouvelles forces. Je regardais mon père comme un homme extraordinaire, unique, un vrai philosophe au-dessus de tout, mais en même temps aimable et fait pour toucher réellement un coeur; je l'aimais, je l'adorais. Ah ! chère Eugénie, ce sont les qualités de l'âme qui, seules, nous fixent, nous enchaînent indépendamment des sens et coupent les ailes de notre inconstance naturelle. Les hommes qui réfléchissent n'y résistent point quand ils les rencontrent, et toute leur infidélité leur cède: enfin, j'étais le seul objet de sa tendre affection, comme il l'était de celle de mon coeur. Les événements qui suivirent achevèrent d'anéantir ces liaisons que j'avais déjà commencé de rompre.

Une aventure où Rose brisa plusieurs lances avec trop d'effronterie et d'imprudence acheva de m'aliéner d'elle et de Vernol, lorsqu'ils m'en eurent fait un détail que je sus tirer d'eux. Je fus convaincue que la délicatesse des sentiments n'habitait point leurs coeurs, et qu'ils n'avaient l'un et l'autre que ceux de la passion la plus effrénée et la plus indiscreète. Cette manière d'être et de penser n'étant point uniforme avec la mienne, je fus entièrement décidée sur leur compte.

Je t'ai déjà dit que je ne les voyais plus aussi souvent, ce qui les engageait à chercher de leur côté tous les amusements qu'ils pouvaient se procurer: la promenade en faisait partie. Vernol, conduisant un jour Rose dans un jardin public, rencontra quatre de ses camarades de collège, dont le plus âgé avait à peine vingt ans. Reconnaissance, essor de joie, embrassades, questions multipliées: d'où viens-tu ?

Que fais-tu ? Où vas-tu ? Quelle est cette belle ? La réponse à la dernière demande donna lieu à nos jeunes gens de faire des révérences et des compliments qui, sûrement, ne déplaisaient point à Rose. Satisfaits sur les autres points, ils se déterminèrent à engager Vernol d'être de leur partie.

Il était question d'aller hors de la ville se régaler d'une collation dans quelque endroit commode; ils n'essuyèrent point de refus de la part de Vernol, et encore moins de Rose: ils partent.

Dans les premiers transports de joie, nos jeunes gens avaient oublié les conventions qu'ils avaient prises ensemble, mais le plus âgé, en même temps le plus rusé par ce que tu vas voir ensuite, ne les avait pas perdues de vue. Il tenait Rose avec un autre sous les bras, les petits propos, les cajoleries, les expressions énigmatiques, allaient leur train. On était encore dans la belle saison; on marchait assez vite. En arrivant, on monte dans une chambre; Rose avait chaud, elle se jeta sur un lit, découvrit sa gorge, et laissait pencher une jambe qu'elle savait avoir bien faite; aussi en reçut-elle des éloges qui l'enivraient. On fit apporter mets, vins et liqueurs de diverses sortes; les têtes commencèrent à s'échauffer: Rose sablait, tous en faisaient autant. Dans cette disposition, les propos, les chansons s'égayèrent, la liberté s'en mêla, les baisers trottaient; le feu prit, et l'incendie se communiqua. Le plus âgé, plus hardi et plus expérimenté que les autres, prit Vernol dans une embrasure et lui fit part des conventions qu'ils avaient faites avant de partir. Vernol ne put s'empêcher d'en rire de tout son coeur. Rose, curieuse à son ordinaire, voulut absolument savoir ce qui lui en donnait lieu: elle l'appela, le pressa; il ne fit pas de difficulté de lui raconter que ses camarades étaient convenus entre eux, avant de les avoir rencontrés, que celui des quatre qui aurait le vit le plus petit paierait pour tous la bonne chère, et que celui qui l'aurait le plus gros ferait présent de ce qui serait bu.

Dans les transports, les éclats de rire et les élans que ce récit fit faire à Rose, elle s'agita de façon, en levant une jambe, qu'elle fût voir presque tout ce qu'elle avait de caché, et, dans ce premier mouvement, elle s'écria:

- Qui donc en sera le juge ?

- Vous-même, lui dit le plus effronté, croyant bien que Vernol lui avait rendu compte de ce qu'il avait appris.

Rose, animée par le vin et par une idée aussi flatteuse pour elle, répondit que, certainement, elle

serait le meilleur juge et plus en état d'en décider qu'aucun d'eux. De ce moment, on ne se gêna plus; les expressions les plus hardies, accompagnées de vin et mêlées de caresses, passaient de bouche en bouche. Rose, comme un vaillant champion, tenait tête à tous; mais elle se préparait d'autres assauts qui l'intéressaient davantage et, voulant en venir au plus tôt à des effets où elle trouvait plus de solidité, elle appela Vernol et, lui passant un bras autour du cou, elle pencha sa tête sur ses tétons qu'elle lui faisait baiser puis, coulant sa main plus bas, elle s'empara de son vit; lui, de son côté, glissant la sienne sous ses jupes se saisit de son con. Ses jupes à demi soulevées ne laissaient rien apercevoir encore, mais, relevant un genou, elle facilita la découverte de ce centre du plaisir. Cette vue les anima de telle sorte qu'ils l'entourèrent, l'un lui prenant une fesse, l'autre une cuisse, un autre les tétons, chacun en tenait un morceau. Rose, faisant relever Vernol, leur demanda, en leur montrant son vit qu'elle tenait, s'ils pouvaient lui faire voir quelque chose de pareil. Chacun mit aussitôt les armes à la main: elle eut alors le spectacle enchanteur à ses yeux de voir à la fois cinq vits bandés, fiers et menaçants, qui lui proposaient le combat quoique certains d'être vaincus.

Rose, aussitôt se relevant et s'asseyant sur le lit, les genoux relevés et écartés, le lieu de la joute totalement à découvert et présentant la bague:

- Je pourrais, dit-elle, décider la question au coup d'oeil; mais puisque je dois juger je veux y procéder avec tout le scrupule possible, et même y joindre, s'il le faut, une mesure qui m'est propre. Cependant commençons.

Elle les fit ranger tous cinq en leur faisant mettre toutes pièces à découvert et, prenant son lacet, elle les mesura avec la plus grande exactitude, tant en longueur qu'en grosseur, soupesant même avec attention leurs dépendances.

Le maniement de tous ces vits fit une telle impression sur elle que, se laissant aller sur le dos et donnant deux ou trois coups de cul, elle leur fit connaître qu'elle déchargeait.

Tous voulaient, dans cet instant, monter sur elle, mais elle les arrêta:

- Je veux avant, dit-elle, prononcer mon jugement.

Le plus âgé fut tenu de payer les vins et les liqueurs; Vernol aurait été chargé du restant s'il n'eût été par tous exempté des obligations de la convention dont il n'était pas. Ce fut au second, presque du même âge que le premier, que cette chance tomba, n'étant guère mieux fourni que Vernol. Il était d'une figure agréable, et Rose, pour dissiper le chagrin qu'il témoignait, lui promit qu'il serait le premier à passer aux épreuves. Elle les désirait avec passion: tous ces vits, toutes ces couilles l'avaient mise en fureur. Ils la prièrent de les y admettre; elle ne se fit pas presser et, se renversant sur le lit, elle tendit la main à celui auquel elle l'avait promis, qui, sautant sur elle, enfonça sur-le-champ son dard dans l'anneau qu'elle présentait; Vernol le suivit et les trois autres à leur tour selon la gradation qu'elle avait observée. Rose, enchantée, arrosée de foutre, nageait dans le plaisir: sans cesse déchargeant, à peine avait-elle le temps de respirer; l'un n'avait pas plus tôt quitté la place que l'autre aussitôt y rentrait.

Enfin, il fallut se reposer un moment. On était fort échauffé: boire, rire et caresser remplirent les



entractes.

Rose était toute livrée aux baisers et aux mains fourrageuses de ces cinq fouteurs. Ils ne purent la souffrir plus longtemps couverte du moindre voile; bientôt elle fut mise dans l'état où étaient les trois déesses au jugement de Pâris.

Tous, jeunes et vigoureux, ne la virent pas plus tôt ainsi que leurs désirs se montrèrent plus furieux. Rose aurait cédé volontiers la ceinture de Vénus pour une guirlande de cons afin de les recevoir tous à la fois, à moins que cette ceinture de la mère des Amours ne fût de cette espèce.

Mais, n'en pouvant avoir que deux, elle changea la scène en faisant mettre le plus gros et le plus long couché sur le lit, la tête au pied; elle se mit sur lui, les tétons appuyés sur sa bouche; le moins avantage se mit sur elle entre leurs cuisses; chacun prit la route qui lui était présentée; de chaque main, elle tenait le vit des deux autres, et réserva Vernol, dont elle prit le hochet entre les lèvres, qu'elle chatouillait et suçait du bout de sa langue.

Enfin Rose, au milieu du foutre qui ruisselait de toutes parts, demeura victorieuse après qu'ils se furent présentés entre eux vingt-deux fois au combat, qu'elle eut arrosé trente-neuf fois par elle-même le champ de bataille. Elle était excédée mais ivre de plaisir.

Je la vis le lendemain; je la trouvai mourante, les yeux languissants et abattus. Surprise de la trouver dans cet état, je la questionnai avec adresse, et je la pressai tant qu'elle et Vernol me firent enfin l'aveu de cette orgie.

Je ne me mêlai pas de leur donner des conseils, je voyais trop combien ils seraient inutiles; je ne daignai pas même les blâmer. Aussi je ne mets pas en doute qu'elle ne l'ait renouvelée aussitôt qu'elle l'a pu; mais je ne me mis plus à même de l'apprendre, et de ce jour je ne les vis plus.

Rose, livrée sans frein à la passion furieuse dont elle faisait l'idole de son bonheur, à la fin y succomba. Ses règles n'avaient point paru; elle ne fut pas longtemps sans essayer un épuisement total, suivi de vapeurs affreuses. Sa vue s'en ressentit, elle ne ressemblait plus qu'à une ombre ambulante. Sa gaieté fut totalement perdue et un dépérissement, produit par une fièvre lente, la conduisit enfin au tombeau.

Vernol, qu'elle avait jeté dans le même excès, fut saisi d'une fièvre putride dont il eut beaucoup de peine à revenir, et, peu de mois après son rétablissement, la petite vérole lui fit essayer des ravages qui le défigurèrent totalement. Il fut encore très mal et ne fit que languir depuis.

Mon père avait prévu tous ces événements; nous nous entretenions souvent sur ce sujet. Je sentis mieux que jamais le prix de ses soins, et mon cœur avait peine à soutenir les épanouissements qu'il ressentait pour lui.

Nous nous ménageâmes de plus en plus: plus tendres, plus voluptueux et délicats que passionnés, nous passions souvent des nuits dans les bras l'un de l'autre, sans autre plaisir que celui d'y être, accompagné de douces caresses.

Quelquefois, rappelant à ma mémoire ce qui s'était passé, le souvenir m'en donnait un vrai chagrin; et dans une de ces nuits heureuses où mon coeur plein de lui jouissait de toute sa félicité, il m'échappa de le lui faire connaître: j'en versais des larmes.

- Qu'as-tu donc, ma chère Laurette ? Pourquoi répands-tu des pleurs ? Tes joues viennent d'en mouiller les miennes.

- Ah ! cher papa, vous ne devez plus m'aimer, vous ne pouvez plus estimer votre fille. Je ne peux concevoir comment, dépendante de vous et de vos volontés, vous avez pu vous prêter aux écarts et aux extravagances d'une imagination fascinée, et permettre que je m'y livre.

(Discours du père)

- Es-tu folle, ma chère enfant ? Crois-tu que je fasse dépendre mon estime et mon amitié des préjugés reçus ?

Qu'importe qu'une femme ait été dans les bras d'un autre amant si les qualités de son coeur, si l'égalité de son humeur, la douceur de son caractère, les agréments de son esprit et les grâces de sa personne n'en sont point altérés, et si elle est encore susceptible d'un tendre attachement ?

Crois-tu qu'elle ait moins de prix qu'une veuve, à mérite égal, sur qui l'on aura jeté quelques gouttes d'eau et marmotté des paroles pour lui permettre de coucher avec un homme au su de tout le monde, et d'en promener les fruits avec ostentation ? Dis-moi, n'en a-t-elle pas plus que tant de veuves, et même de prétendues filles dont le mérite est inférieur ? Les femmes sont-elles donc comme les chevaux, auxquels on ne met de prix qu'à proportion qu'ils sont neufs ? Ecoute mes principes, ma chère fille, je serai satisfait s'ils peuvent te tranquilliser et te persuader que je t'aime aussi tendrement et que je ne t'estime pas moins qu'auparavant." Rien ne me surprend si peu que de voir faire une infidélité, quoiqu'on ait le coeur rempli d'une affection bien tendre pour un objet qu'on chérit uniquement; j'en suis un exemple pour toi. Je t'aime, ma Laurette, et mon amour est né presque avec toi; je peux même assurer que tu avais à peine sept ans que je n'aimais uniquement que toi; tu remplis entièrement mon coeur. T'en ai-je moins fait infidélité avec Lucette, avec Rose et même avec Vernol ? Crois-moi, cette action, qui tient à la constitution de nos organes, est trop naturelle pour n'être pas pardonnable, tandis que l'inconstance, qui provient du sentiment, ne me le paraît pas lorsque l'objet auquel nous sommes engagés par les liens de l'estime, de la bonne foi, de la reconnaissance, et par son attachement, ne nous en donne pas lieu. Encore faut-il des sujets très graves pour autoriser un dégagement entier: comme la méchanceté du coeur, l'aigreur dans le caractère et l'emportement journalier dans une humeur récalcitrante. Mais j'ai supposé un choix heureux: alors l'inconstance, suivant moi, décèle un coeur léger, ingrat, perfide et mauvais; je n'en ferais jamais un ami. Tout homme capable de perfidie et d'inconstance pour une femme qui a de la délicatesse dans les sentiments, et un esprit agréable et cultivé, qui s'est livrée à lui et à sa discrétion, est toujours perfide et inconstant pour son ami.

Mais l'infidélité passagère ne démontre qu'un tempérament susceptible d'irritation, que souvent le besoin, l'occasion, ou même des circonstances imprévues auxquelles on ne peut se refuser, engagent à satisfaire.

"Nous sommes composés de contradictions apparentes, la volonté n'est souvent pas d'accord avec nos actions parce qu'elles ne dépendent pas d'elle; souvent nous ressentons des impulsions qui conduisent à des résultats qui paraissent contradictoires, quoiqu'ils partent cependant de la même source; et celui qui a reconnu un sixième sens dans le centre de nos individus en connaissait bien la nature. En effet, dépend-il de notre volonté de le faire agir ou non ? Il n'est point soumis à ses lois. Tout en nous, au contraire, l'est à notre organisation et à la fermentation des liqueurs qui la mettent en mouvement. Rien ne peut s'y opposer, ni les changer, que le temps seul qui détruit tout. C'est à cet ensemble, qui compose chaque être différent, que se rapportent les variétés qu'on y découvre, et c'est encore du sort donné à chacun d'eux qu'ils tiennent cet ensemble, qui s'y rapporte avec une liaison parfaite.

"Nos sens éprouvent, dans l'union des sexes, des impressions dont nous ne sommes pas les maîtres. Tel objet frappe, séduit, inspire des désirs aux uns, qui ne produit rien sur les autres, quoique réellement agréable: j'en ai vu bien des exemples. Sommes-nous affectés par un objet ?

Tout nous y traîne ou nous y porte; quelquefois nous haïssons son humeur et son caractère, cependant il fait naître en nous l'idée d'un plaisir vif, nous en sentons l'effet; le sixième sens s'élève, nous désirons, nous voulons en jouir à quelque prix que ce soit, sans avoir le dessein de nous y attacher, et souvent on le fuit après l'avoir possédé. En un mot, attachements solides, goûts passagers, tout est dans le cercle que nous avons à parcourir. Si nous trouvons de la résistance à nos poursuites, l'amour-propre vient se mêler de l'entreprise, et l'on emploie plus de souplesses et de moyens réunis pour vaincre cette résistance que pour attaquer ceux qu'on estime et qu'on chérit le plus. Enfin, la volupté, l'ambition et l'avarice, passions qui, du plus au moins, mènent et maîtrisent tous les hommes pendant leur vie, nous déterminent et nous entraînent nécessairement dans un enchaînement de circonstances qui forment le tissu dont notre existence est enveloppée. Et fais-y bien attention, ma Laure, ces trois mobiles, qu'on pare souvent de voiles brillants et de noms adoucis, sont les seuls qui mettent en mouvement les humains et qui les gouvernent: tels individus par un, par deux, tels autres par tous les trois ensemble, suivant la marche qui leur est tracée et la carrière qu'ils ont à parcourir.

"Si l'on a reçu de la nature et du rôle qu'on doit faire un coeur susceptible d'une passion forte et durable, d'un attachement tendre et délicat, c'est l'analogie des humeurs et des caractères qui les approche et les unit. L'idée du plaisir est plus éloignée; on en est moins affecté que de l'intimité d'une union remplie de douceurs et d'agréments, qui allie les esprits et les goûts. On est méprisable de relâcher, par sa faute, des liens de fleurs que vivifie et entretient l'aménité; aussi ces chaînes sont-elles bien difficiles à rompre, et cette modification dans les individus a des influences bien plus déterminées. On y mêle, il est vrai, les sensations du plaisir; mais leur genre a quelque chose de différent. Il est un âge où tout ce que je te dis, ma chère Laurette, paraît une fable; cependant il est puisé dans la nature.

"Arrive enfin, à pas plus ou moins lents, l'habitude qui, sans éteindre les sentiments, sans détruire ces liens aimables, émousse néanmoins cette pointe de volupté, amortit cette vivacité de désirs qu'un nouvel objet fait renaître; désirs qui semblent ajouter à notre existence et faire mieux sentir le prix et les charmes de la vie dont on jouit; mais on n'en est pas moins fixé: si l'on peut avoir assez de raison et de fermeté pour sacrifier une fantaisie, un caprice, un écart momentané qui pourrait détruire l'accord d'une union intime, il n'y a pas à balancer; mais la jalousie qui vient y

jeter ses serpents ne la détruit-elle pas plus encore que cette infidélité passagère ? Et n'est-il pas nécessaire que, de part et d'autre, on sache se prêter sans humeur et sans tracasseries aux lois imposées par la nature, dont la puissance est invincible ? Écoutons sa voix, elle parle partout: ne fermons point nos yeux, ne bouchons point nos oreilles et notre entendement à ce qu'elle prononce et démontre; elle annonce en tout la variété, et même que tout finit. Pourquoi se plaindre d'une loi qui ne peut être éludée, à laquelle nous sommes absolument soumis, et aussi despotique que celle de la destruction qui anéantit la modification de notre être ? L'amour-propre et ce fatal égoïsme nous y font résister. Eh bien ! qu'on ne la seconde pas, cette loi, elle n'en a pas besoin; mais qu'on détourne la vue sans aigreur.

"Beaucoup de nations, plus près de ses principes, moins écartées de ses impressions primitives, en suivent bien mieux l'impulsion que nous qui, à force de polissage, sommes si éloignés de ses premières notions.

"Jette les yeux, ma chère Laure, sur toutes les espèces d'animaux répandus sur notre globe: voit-on les femelles enchaînées aux mâles qu'elles ont eus l'année précédente ?

La tourterelle, dont on fait une peinture qui n'est si touchante que parce qu'elle éveille et pique notre amour propre, ne reste dans le même ménage que jusqu'au temps où sa famille n'a plus besoin d'elle; souvent le même été la voit choisir un nouveau favori. Cherche d'autres exemples, ils sont tous pareils. Consultons la nature, quels ont été son but et ses desseins ? La reproduction des êtres; et elle n'a imprimé tant de plaisir dans l'union des sexes que pour y parvenir d'une manière agréable et, par conséquent, plus sûre. Le plaisir est même si dominant dans notre espèce que, souvent, il nous fait agir malgré nous. Si je me suis détourné de ce but avec toi, nos coutumes et nos préjugés m'en ont imposé l'obligation absolue; mais ce dessein est si marqué qu'un homme bien constitué peut, en jouissant de plusieurs femmes fécondes, se reproduire autant de fois qu'il en aura connu. Si, dans ces deux sexes, on trouve des individus qui ne répondent pas à ses vues, c'est une erreur passagère de constitution qui ne détruit pas les lois générales.

"J'avoue que cette faveur faite aux hommes ne rejaillit pas sur les femmes; elles ne peuvent ordinairement produire qu'un seul être; plusieurs hommes n'en feraient pas éclore davantage, et, souvent même, un mélange trop prompt détruirait le germe fructifiant s'il n'avait pas été bien fixé; sans compter encore les fâcheux effets qui résulteraient d'un mélange diversifié et très prochainement successif. Cependant, si le premier germe avait pris de profondes racines, et qu'à quelque temps le même homme ou un autre anime et vivifie un nouveau germe, elles peuvent produire un second fruit, et même un troisième; mais ces cas ne sont pas dans le cours commun de la nature pour notre espèce.

"Si cette nature a comblé les hommes de faveurs, elle n'a pas été tout à fait injuste ni marâtre avec elles: les femmes portent un vide qu'une nécessité perpétuelle, un appétit indépendant d'elles les porte à remplir. Si l'un ne le peut ou ne le veut pas, un sentiment plus fort qu'elles et que tous leurs préjugés en appelle un autre; mais le choix dépend de leur goût. En effet, pourquoi vouloir absolument qu'elles souffrent les approches et les caresses de tel objet qu'elles abhorrent ? Que peut produire une union qu'elles détestent et qui les révolte ? Rien, ou des avortons qu'elles ont en horreur. Combien en voit-on d'exemples ? C'est dans de pareilles conjonctures,

qui ne sont que trop multipliées, que le secours d'une désunion entière serait bien nécessaire. Elles tiennent de leur existence et de leur constitution le droit de choisir, et même de changer si elles se sont trompées. Eh ! qui ne se trompe pas ? Enfin, c'est ce droit né avec elles qui les rend plus inconstantes que les hommes, qui tiennent des lois générales d'être plus infidèles.

"S'il est en elles, par la constitution de leur sexe, un degré de volupté plus grand, un plaisir plus vif ou plus durable que dans le nôtre, qui les dédommage en quelque sorte des accidents et des peines auxquels elles sont soumises, quelle injustice de leur en faire un crime ! leur tempérament dépend-il d'elles ? De qui l'ont-elles reçu ? Leur imagination, plus aisément frappée et plus vivement affectée en raison de la délicatesse et de la sensibilité de leurs organes, leur curiosité excessive et ce tempérament animé leur présentent des images qui les émeuvent violemment, et qui les obligent de succomber d'autant plus aisément que le moment présent est, en général, ce qui les remue avec le plus d'énergie.

"Ecartons donc la contrainte produite par la jalousie, enfantée par l'amour-propre et l'égoïsme; elles reviendront bientôt d'elles-mêmes et sauront, mieux que les hommes, connaître leurs pertes. Il se trouvera, sans doute, des exceptions, mais où n'y en a-t-il point ? D'ailleurs, mériteront-elles des regrets ? Apprenons donc à nous prêter à leur essence, rendons plus léger le joug qui leur est imposé, chargeons de fleurs les liens dans lesquels elles sont engagées, pour captiver leur esprit, subjuguier leur coeur et fixer l'inconstance qu'elles ont reçue de la nature. Passons-leur une infidélité, s'il est nécessaire, pour ne point les aliéner, ce qui arriverait bientôt, sans doute, si les chaînes leur paraissaient trop pesantes et trop resserrées; sans cela, cette belle moitié du genre humain serait trop malheureuse. Mais ce qu'il y a de singulier c'est que, si ces principes ne sont point autorisés, ils n'en sont pas souvent moins suivis en beaucoup de parties et dans bien des climats.

- Mais, cher papa, si les femmes n'ont pas reçu, comme les hommes, un droit à l'infidélité, pourquoi voit-on un nombre d'entre elles qui, non seulement s'arrogent une telle prétention, mais encore qui la portent beaucoup plus loin puisqu'elles la poussent jusqu'à la publicité ? Il faut donc que ce penchant tienne autant à la constitution de notre sexe qu'à celle du tien.

- Erreur, ma fille: dans ton sexe, c'est un écart excessif des lois générales de la nature, dans lequel les individus sont portés ou entraînés par un assemblage de circonstances où il entre souvent de la nécessité, où, souvent aussi, le penchant n'entre pour rien et dans lequel la plus grande partie ne reste que par les mêmes circonstances dont la chaîne se perpétue, ou par fainéantise, habitude, gourmandise, mépris d'elles-mêmes, et tant d'autres raisons que je ne peux te détailler. Tu vas voir, par les effets qui en résultent, que la nature même s'y oppose fortement puisque cet écart, poussé jusqu'à son dernier période, emporte avec lui des malheurs, des maux affreux, des suites fâcheuses et tout ce qu'on peut imaginer de plus funeste. Effets qui ne sont point produits par l'infidélité des hommes qui ne voient point de femmes publiques.

"Je dois, en premier lieu, te faire une comparaison qui te rendra plus sensibles et plus claires ces lois générales de la nature. Que, dans vingt vases différents, on verse une même liqueur, qu'on la survide dans le vaisseau d'où elle est sortie, elle ne change point de nature, elle sera tout au plus affaiblie par la transvasion si elle est spiritueuse. Mais que, dans un même vase, on verse vingt liqueurs différentes et hétérogènes, il s'établit une fermentation qui change la combinaison

naturelle de ces liqueurs; qu'on vide ce vase sans le rincer ni l'essuyer, les parois, infectées de la liqueur fermentée, suffiront pour insinuer un levain qui changera l'essence d'une seule des vingt qu'on remettrait dedans; ou qu'on prenne une goutte de cet assemblage fermenté, et qu'on la mette dans le vaisseau qui en contient une seule, l'effet en sera le même.

"De cet exemple, voici les conséquences: qu'un homme sain se joigne à plusieurs femmes, il ne peut en résulter aucun mal; c'est la même liqueur versée dans plusieurs vases. Mais qu'une femme, fût-elle même très saine, s'unisse à plusieurs hommes coup sur coup qui ne seraient pas infectés, cette diversité de semence produira, par la fermentation aidée et accélérée par la chaleur du lieu, les effets les plus dangereux.

"Qu'une fille, une femme jeune, jolie, libre et indépendante, mais de la lie du peuple et, par conséquent, sans éducation, sans soin, sans propreté, sans précaution, se trouve abandonnée à la publicité, soit par son propre besoin, soit par celui de vieilles coquines qui, fondant sur ses appas leurs avantages, la dirigent et l'entraînent dans cette affreuse conduite, soit par les suites d'un engagement où la séduction des hommes l'aura jetée, soit enfin par tempérament ou libertinage de caractère, reçoive plusieurs hommes en un jour et presque à la suite l'un de l'autre, il est constant qu'elle ne tardera pas à être infectée: ce sont différentes liqueurs versées dans un même vase; elle peut même être sujette à des fleurs blanches très âcres, à des reliquats de règles de mauvaise qualité, à des ulcères de matrice. Les semences de ces différents hommes, qui sont hétérogènes, soit par la diversité du tempérament des individus, soit par la prodigieuse différence qui se trouve dans l'état de leur santé, - tels que ceux qui ont des maladies cutanées qui les rendent encore plus âpres auprès des femmes, tels encore que ceux qui ont des maladies habituelles qui n'ôtent point la puissance génératrice, et autres de cette espèce -, mêlées les unes avec les autres dans le même lieu, où déjà se trouve quelquefois en lui-même une liqueur viciée ou tout au moins en disposition de l'être, ces semences fermentent avec plus d'aisance et de promptitude par la chaleur, s'aigrissent, se tournent en acide et deviennent un poison d'autant plus subtil que la matière qui l'a produit l'est elle-même; ce qui prouve que les femmes ne sont point faites pour être infidèles, et encore moins pour la prostitution.

"D'après ce résumé, qui tient à la saine physique, à la raison et à l'expérience, il est certain que, du moment où il s'est trouvé des femmes livrées à cet abandon général, la contagion a dû se développer dans les sources de la vie.

Ce qui n'est malheureusement que trop général, et, de la plus vile populace où elle a probablement commencé, elle est montée jusques aux grands.

"Mais puisqu'elle existe en action ou en puissance, il est sans doute nécessaire que des hommes éclairés, remplis de connaissances appuyées d'une longue expérience, cherchent tous les moyens de l'arrêter dans son principe, et les communiquent lorsqu'ils les ont trouvés. Il y en a, ma chère Laure, de ces hommes bienfaisants qui, sans redouter le blâme et les cris des sots, sont utiles, non seulement à leurs contemporains mais encore à la postérité, en découvrant sans fard et sans déguisement tout ce qu'ils ont acquis pour prévenir et parer aux accidents qui résultent de la prostitution des femmes.

"C'est encore ici, ma Laurette, un des avantages de l'éponge. Mais elle ne suffit pas seule; il s'agit

de l'imbiber avant d'une liqueur où se trouve répandu un sel dont la ténuité est infinie, qui, par ses préparations étant un alcali puissant, s'unit avec précipitation aux sels acides de la liqueur viciée, absorbe dans l'instant leur action, en détruit la nature, les réduit au moment même en sels neutres et préserve par conséquent de contagion dans l'union des sexes dont l'un ou l'autre serait infecté.

"Qu'une femme trempe l'éponge dans cette eau composée, qu'elle se l'introduise, elle peut sans risque s'unir de suite à plusieurs hommes; elle peut même recevoir un homme malsain; ou, dans le cas de la contagion, ayant soin, pour plus de sûreté, de la retirer avec son petit cordon aussitôt qu'il est dehors, de se laver et de s'injecter de la même eau, ou bien de remettre à chaque fois une éponge imbibée de la même composition; on peut ensuite laver ces éponges dans une quantité assez étendue d'eau simple, et s'en servir de nouveau en les retremplant dans l'eau composée.

"Si c'est un homme sain qui se joint à une femme qui ne l'est pas, il peut de même lui introduire cette éponge trempée de cette composition, ayant attention, quand il sera dehors, de tremper le membre décalotté dans cette eau qu'on aura soin de mettre dans un vase de verre, de faïence ou de porcelaine. Et, pour plus de sûreté, il en fera couler par injection dans le canal, avec une petite seringue d'ivoire, et non de métal. S'il était d'une sensation très délicate dans cette partie, cette eau composée serait coupée par moitié avec de l'eau de rose ou de plantain. Je ne te dis rien, ma chère Laure, dont je ne sois très assuré par nombre d'expériences.

"Je pourrais, ma chère Laure, t'apporter encore nombre d'autres raisons pour te prouver que la nature n'a pas donné le même droit aux femmes pour être infidèles; mais il est constant qu'elle a mis dans leur coeur et dans leur manière d'être plus d'inconstance que dans notre sexe. On est fort heureux, quand un objet nous touche sensiblement, de ne pas essayer cet événement, et, dût-il nous en coûter quelque chose, il faut savoir faire un petit sacrifice pour éviter une perte totale."

(Fin du discours du père)

Dieux ! chère Eugénie, qu'il lisait bien dans notre coeur ! tu l'avoueras sans doute avec moi. Il dégagea mon âme, par cet exposé de ses sentiments, d'un poids qui la surchargeait; il lui rendit sa tranquillité et la remplit d'une joie parfaite. Je voulais cependant encore éclaircir un soupçon que nos scènes de la campagne m'avaient donné, et je souhaitais qu'il se vérifiât pour ôter tout retour aux regrets que j'avais éprouvés; mais je n'eus pas lieu de tirer cet avantage de la demande que je lui fis:

- Je désire, cher papa, te faire une question sur laquelle je te prie de me satisfaire sans déguisement.

- Quoi donc ? ma Laurette, pourrais-je en avoir pour toi, et te donner cet indigne exemple après avoir cherché moi-même à te rendre toujours sincère ? Parle, la vérité dans ma bouche ne sera pas même fardée.

- Quand nous avons été la première fois à la campagne avec Rose et Vernol, après t'avoir entendu dire à quelle condition tu te prêtais à ma folie, je me suis persuadée que la vue des grâces de ce

beau garçon avait fait naître tes désirs comme il avait excité les miens, et que, pour en jouir, tu avais consenti de céder aux siens en exigeant cette obligation de lui. Ma persuasion était-elle fondée ?

- Que tu t'es trompée, ma chère enfant ! j'avais des désirs, il est vrai, tu en voyais les signes certains. Eh ! qui n'en aurait pas eu ? Mais les attraites et les charmes répandus sur toute ta personne en étaient les principaux mobiles; la scène y ajoutait, mais Vernol n'y était pour rien. Je t'avoue même que le goût de beaucoup d'hommes pour leur sexe me paraît plus que bizarre, quoiqu'il soit répandu chez toutes les nations de la terre; outre qu'il viole les lois de la nature, il me paraît extravagant, à moins qu'on ne se trouve dans une disette absolue de femmes; alors la nécessité est la première de toutes les lois. C'est ce qu'on voit dans les pensions, dans les collèges, dans les vaisseaux, dans les pays où les femmes sont renfermées; et ce qu'il y a de malheureux, ce goût, une fois pris, est préféré. Je ne vois pas du même oeil celui des femmes pour le leur; il ne me paraît pas extraordinaire, il tient même plus à leur essence, tout les y porte, quoiqu'il ne remplisse pas les vues générales; mais au moins il ne les distrait pas ordinairement de leur penchant pour les hommes. En effet, la contrainte presque générale où elles se trouvent, la clôture sous laquelle on les tient, les prisons dans lesquelles elles sont renfermées chez presque toutes les nations, leur présentent l'idée illusoire du bonheur et du plaisir entre les bras d'une autre femme qui leur plaît; point de dangers à courir, point de jalousie à essuyer de la part des hommes, point de médisance à éprouver, une discrétion certaine, plus de beautés, de grâces, de fraîcheur et de mignardises.

Que de raisons, chère enfant, pour les entraîner dans une tendre passion vis-à-vis d'une femme ! Il n'en est pas de même à l'égard des hommes, rien ne les y porte; en général, ils ne manquent point de femmes, le chemin qu'ils recherchent n'est pas moins semé de dangers que celui qu'ils fuient dans les femmes; enfin, il me paraît contraire à tout, et tu dois te souvenir, que c'est l'unique fois que j'aie agi de même avec Vernol. Si ce goût recherché me paraît plus que bizarre avec les hommes, ne pense pas que je le regarde de même avec les femmes: un homme mal fourni dans un vaste chemin est obligé de chercher la voie étroite pour répandre, après, la rosée bienfaisante dans le champ qu'il doit ensemer. Mais il y a plus: il existe des femmes qui ne peuvent être aimées que par ce moyen, et, chez elles, l'entrée du sentier est presque toujours exempt d'épines.

"Voici donc les raisons de ma conduite avec Vernol: mon amour et ma complaisance, tous deux extrêmes pour toi, ma façon de penser exempte de préjugés, le vif désir de te plaire de toute façon et de posséder ton affection entière, enfin la différence que je souhaitais que tu connusses entre les divers sentiments des hommes (car tu as dû juger que la passion de Vernol n'avait pour but que la jouissance), tous ces motifs m'ont fait condescendre à des désirs que tu aurais pu satisfaire à mon insu si j'avais pris d'autres moyens; désirs enfin qui t'auraient engagée à me regarder, dans ton coeur, comme un tyran jaloux si je m'y étais opposé, et j'aurais perdu pour jamais ta tendresse et ce coeur dont seul je suis jaloux; mais je ne voulais pas, en te souffrant entre les bras de Vernol, qu'il s'autorisât de ma complaisance pour toi et qu'il s'en fit un titre pour penser intérieurement, ou pour parler, d'une manière désavantageuse. Je désirai qu'il ne pût même, ainsi que Rose, songer au bonheur qu'il avait trouvé dans tes bras sans se souvenir, en même temps, qu'il l'avait payé de sa personne, et que cette réflexion fût un frein pour ses idées et pour sa langue. Je le fis avec d'autant plus de raison qu'en général, dans la jouissance des



femmes, les hommes ne sont guère prudents ni discrets. Pour ajouter encore une preuve de ma franchise et de mes vues réelles, c'est que Rose, de ce côté-là, n'a pas reçu de ma part une pareille offrande, quoique cela soit plus naturel avec une femme, comme je te l'ai déjà dit, et que même elle y gagne presque toujours: mais elle ne m'était pas nécessaire; et malgré que ce fût la première fois qu'elle en eût essayé, j'ai laissé ces prémices à Vernol. Juge de là si tu t'es trompée.

Je pris mon papa dans mes bras, je le serrai contre mon coeur, je le pressai contre mon sein, je l'étouffais:

- Cher et tendre papa, je sens plus que jamais jusqu'où s'étendent tes bontés et ton amour pour ta Laurette. Tous les moments de mes jours seront désormais consacrés à te prouver le mien. Mes soins, ma complaisance, mes plus secrètes pensées dont je te ferai part, enfin la constance et la fidélité de ma tendresse pour toi en seront des témoignages continuels et des preuves certaines. Des baisers et des caresses sans nombre en furent les gages.

Je jouissais avec lui, depuis près de quatre ans, d'une tranquillité douce et charmante; j'en faisais toute ma félicité: prévenante et prévenue, caressante et caressée, mes jours étaient filés par le plaisir et le bonheur quand, au bout de ce terme, il fut troublé par la mort de Lucette. Son souvenir m'était toujours bien cher, il était le fruit de la sincère amitié que nous avions l'une pour l'autre, en tout sa conduite avait été guidée par la tendre affection qu'elle avait pour mon père et pour moi. J'avais trop bien connu la différence qu'il y avait entre elle et Rose et je mettais à son attachement un tout autre prix. Mais la perte que je faisais était un préparatif aux tourments et aux noirs chagrins que je devais essayer. Quel récit exigés-tu de moi, chère Eugénie ? Pourquoi renouveler ma douleur ? Mon coeur se déchire encore au souvenir de mon infortune; les mêmes angoisses se font sentir avec une force pareille au moment de ce détail. Non, je ne puis passer outre..."

Je reprends, trop chère amie, ce fatal et cruel récit que j'ai été forcée de suspendre. Je n'étais plus à moi, mon coeur était navré, ma main tremblante laissait tomber ma plume, les sanglots m'étouffaient, mes yeux offusqués ne pouvaient retenir l'abondance de larmes où tu m'as vue plongée, et que ton amitié consolante aurait encore essuyée si j'avais été près de toi. Enfin mon coeur, un peu dégagé, me rend la liberté de retracer mon malheur à tes yeux.

Tu sais que j'étais dans ma vingtième année quand mon papa, le plus tendre et le plus aimable des pères, et en même temps le plus chéri, duquel j'aurais voulu racheter la vie de tout mon sang et dont la perte est irréparable pour moi, fut emporté par une fluxion de poitrine dont tout l'art des médecins ne put le sauver. Je ne le quittais point, j'étais jour et nuit près de son lit que j'arroisais de mes pleurs; je m'efforçais de les cacher; ma bouche était collée sur ses mains. Ce spectacle le pénétrait; il aurait voulu m'épargner celui de son état, il tâchait de m'éloigner mais il ne fut pas possible de m'y faire consentir: je n'écoutais rien, à peine pouvais-je prêter un peu d'attention à quelques conseils qu'il me donnait; car il sentait sa situation et la soutenait avec fermeté. Enfin le coup me fut porté et je reçus sur mes lèvres son dernier soupir. Ah ! quelle perte pour moi, Eugénie ! chère Eugénie ! mes yeux arrosent encore le papier sur lequel je trace ce douloureux récit. Je lui étais mille fois plus attachée que s'il eût été réellement mon père. Il m'avait fait connaître le comte de Norval, aux plaisirs duquel je devais le jour: je l'avais vu sans émotion et sans autre intérêt que celui de la curiosité; mon coeur ne disait rien. Le désir

d'envisager celui qui avait contribué à mon existence était le seul guide qui me conduisait. Où est donc, disais-je en moi-même, cette voix intérieure qui nous porte vers ceux à qui nous devons la vie ?... Vains propos, chimères: notre coeur parle, mais c'est pour ceux qui ont fait et préparé notre bonheur.

Enfin, ma douleur sombre, le désespoir, le désordre de mes facultés anéanties, le déchirement de mon coeur et mes regrets amers avaient totalement éloigné de moi le repos et le sommeil. L'embrassement se mit dans mes veines et je fus moi-même très mal: je voulais mourir, mais mon heure n'était pas venue, et ma jeunesse fut un des moyens dont le sort se servit pour me sauver. Aussitôt que j'eus repris mes forces, je n'eus d'autres pensées que de m'enterrer vive: j'avais tout perdu, la vie m'était odieuse. Un couvent fut le seul but de mes désirs: aurais-je jamais pu croire y trouver quelque adoucissement à mes peines ? Mon chagrin serait encore dans toute sa force s'il n'avait été modéré dans tes bras. Souffre, belle et tendre amie, que, pour ma propre satisfaction, je peigne à tes yeux mêmes l'image des doux instants que j'ai passés près de toi et où tu as versé un baume salutaire sur les plaies de mon coeur. Ce penchant qu'on nomme sympathie, cet intérêt qu'on prend aux infortunés par la similitude où l'on peut se trouver avec eux, te fit concevoir de l'amitié pour moi presque aussitôt que je fus dans ton couvent, où je voulais me fixer et pleurer en liberté. Tu pénétras l'état de mon coeur sans en connaître les motifs, tu vins essuyer mes larmes, tu quittais ta cellule pour dissiper ma langueur. Ta jeunesse, tes grâces, tes attraits et ton esprit donnaient du poids à tes discours, mais tu t'apercevais aisément, le lendemain, que la solitude de la nuit détruisait tous les soins que tu avais pris pendant le jour. Tu parvins enfin à partager mes ennuis et mon lit.

Que je fus surprise des trésors que ta guimpe et tes habits recelaient ! Cet instant ranima d'un sentiment vif le souvenir de mes peines: tu vis couler mes pleurs, tu en fus étonnée, tu voulais connaître la cause et découvrir un secret que tu as si bien su m'enlever depuis.

Je ne tenais à rien, j'étais dans une inertie totale, à peine aurais-je su que j'existais sans le sentiment de ma douleur.

Je concevais le besoin d'une amie, mais je n'espérais plus en trouver une telle que je la désirais. Ce fut dans cet instant que je sentis plus vivement combien Lucette me manquait, je ne comptais pas pouvoir la remplacer, bien moins me flattais-je d'en trouver une semblable sous le masque qui te couvre. Ton caractère, ton humeur, ton âme vinrent sans déguisement se montrer à moi et se joindre à ta figure charmante; j'en fis quelque temps mon étude, et mes observations furent toutes en ta faveur; enfin ton amitié et ta confiance établirent les miennes. Tes confidences furent payées par celles que je te fis alors, et je trouvai dans tes bras l'adoucissement que tu cherchais à me procurer. Avec quelles satisfactions je me rappelle encore cette nuit où tu me dis:

- Aimable Laure, chère amie, j'ai lieu d'être persuadée que tes chagrins sont cuisants; mais si je puis, en te faisant part des miens, émousser le sentiment de ceux qui t'accablent, j'aurai du moins le contentement que me donnera la diminution de ta douleur.

Tu jugeais avec raison qu'observant une réserve exacte sur le secret de mon coeur, je pouvais aussi garder le tien: tu ne te trompais pas; il me semble encore t'entendre me dire:

- Écoute, ma chère, j'aime, oui, j'aime aussi tendrement qu'on puisse aimer, et j'ai le malheur cruel d'être couverte des livrées religieuses. Des béguines emmiellées et trompeuses ont entouré de murs et de grilles ma jeunesse sans expérience et l'ont attirée dans leur cachot infernal. Mon ignorance, des vœux, des préjugés sont mes tourments; les désirs, mes bourreaux, et j'en suis la victime. La nuit, le sommeil est loin de mes yeux, et les larmes s'en emparent; le jour, tout me déplaît et m'ennuie; mon âme est absorbée: juge de mon état. Libre comme tu es, tu peux au moins sans crainte livrer à l'amant que tu chéris les appas que j'ai vus et que je touche.

Ta main, que tu mis sur mon sein, me fit frissonner:

- Ah ! chère Eugénie, te dis-je avec transport, voilà le jour de mon désespoir ! je l'ai perdu cet amant que j'adorais, et la mort me l'a ravi. Dieux ! que n'est-il ici ! mais c'est lui, oui, c'est lui que je tiens.

Je te serrais dans mes bras, tu me faisais illusion. Hélas ! le détail de tes charmes, que je parcourus, me rendit à moi-même; ce qui te manquait détruisit le prestige de mon imagination et le fantôme qu'elle se créait. Cependant, tes attraits répandirent sur ma langue tous les éloges que tu méritais si bien. Ton sein, ta taille, tes fesses, tes cuisses, ta motte et ta peau, tout en fut un sujet pour moi:

- Quel plaisir ! m'écriai-je, pour ton amant et pour toi s'il te tenait dans ses bras comme je te serre dans les miens.

Tu désirais t'instruire, tu voulais savoir, tu balançais, tu cherchais à m'interroger, et tu n'osais. Je te voyais venir.

Tu pris enfin la résolution de me demander si j'avais connaissance de ces plaisirs et s'ils étaient si grands. Je te l'avouai; je t'en fis une peinture qui t'enchantait sans pouvoir les concevoir:

- Il faut les éprouver, te dis-je. Quoi donc ! à dix-sept ans passés ne les pas connaître ? Si tu veux, ma chère, je t'en ferai goûter au moins ce qu'ils ont de plus vif.

Ta curiosité, tes désirs que mes caresses faisaient naître et qui firent couler le feu de la volupté dans toutes les parties de ton corps, t'y firent consentir. L'envie de te consoler à mon tour, et de dissiper les ténèbres de ton ignorance, suspendit mes peines. Tu te prêtas à mes leçons: j'écartai tes cuisses, je caressai les lèvres de ton petit conin dont les roses étaient à peine épanouies; je n'osai t'y enfoncer le doigt, tu n'étais pas encore assez endoctrinée pour que tu eusses regardé la première douleur comme propre à produire une augmentation de plaisir. Bientôt je gagnai le trône de la volupté, et ton charmant clitoris, que je caressai, te jeta dans une extase dont tu pouvais à peine revenir:

- Ah ! Dieux ! me dis-tu, ma chère Laurette, quelles suprêmes délices !

Tu me pris à ton tour pour ton amant; j'étais couverte de tes baisers; tes mains s'égarèrent sur tout mon corps: tu voulus me rendre le service que tu venais de recevoir de moi, mais mon coeur, encore trop serré, ne s'y prêtait pas et je retins ta main. Je te repris bientôt dans mes bras et,

renouvelant mes caresses, je t'en appris davantage sur le premier instant de jouissance. Tu étais animée, tu fus aisément persuadée.

- Eh bien ! me dis-tu avec cette charmante vivacité qui te va si joliment, fais de moi ce que tu voudras.

Je repris ton petit conin, j'y enfonçai le doigt d'une main tandis que je te branlais de l'autre. La douleur, mêlée au plaisir, te le fit trouver encore plus délicieux: c'est moi, chère et tendre amie, oui, c'est moi l'heureuse mortelle qui ai cueilli ton pucelage, cette fleur si rare et si recherchée.

Plus libre avec toi, qui venais de connaître et sentir les attraits de la volupté, je ne craignis plus de t'ouvrir mon coeur en entier, de t'en faire parcourir toutes les routes et de te raconter, en raccourci, ce que je retrace ici dans toutes ces circonstances. Si le plaisir et ma main ont su te dégager des entraves de l'ignorance et des préjugés qu'elle enfante, combien n'ai-je pas eu de peine à te vaincre sur tous les autres ! La crainte de la grossesse ne te faisait plus trembler, je t'en avais guérie par mon récit et ma propre expérience. Ton amant me devait déjà tes premiers pas à son bonheur et à ta jouissance:

- Hélas ! me disais-tu, la plupart des dogmes dont on a bercé mon enfance jusqu'à présent, les vœux qu'on m'a dictés, cette guimpe, ces grilles qui nous entourent, tout s'y oppose.

Mais ton amour, mes avis et mon assistance ont affaibli ces préjugés et vaincu tous les obstacles. Tu me dois donc, chère Eugénie, la tranquillité d'esprit et de société dont tu jouis. De toute façon ton amant me doit sa victoire, de toute manière mon amitié vous a servis tous deux. Mais avant, j'ai voulu connaître ce Valfay si cher à ton coeur, étudier sa façon de penser, et juger s'il méritait ton amour, ta confiance et tes faveurs. Ces soins, tu le sais, n'ont pas été l'affaire d'un jour. Les femmes dont le jugement a été cultivé ont le tact fin, délicat et sûr pour pénétrer dans le coeur des hommes malgré leurs détours, leur duplicité et les voiles dont ils cherchent à se couvrir. Mais je fus contente de Valfay, je trouvai suffisamment en lui pour me faire présumer que je ne risquais plus rien à prendre tout sur moi pour satisfaire tes désirs, aider ton peu d'expérience et bannir tes frayeurs. Heureusement je servais, dans ton couvent, de prétexte à son amour tandis que je travaillais pour vous deux, car ta faiblesse et ta timidité n'auraient jamais été vaincues sans mon secours. Retraces-toi ce jour où, après un temps assez long, ton amant te pressait avec les instances les plus vives de le rendre heureux: je le secondais de tout mon pouvoir, tu t'en défendais et tu le désirais. Tu lui opposais des raisons qui te paraissaient bien fortes, tu lui présentais des obstacles insurmontables à tes yeux, tu me faisais compassion. J'avais pitié de lui; je ne vous le cachai pas, je voyais l'ardeur de vos désirs portée à son comble. L'instant me parut favorable, je m'enivrai de l'idée de contribuer à ta félicité:

- Eh bien ! te dis-je, je vais tout surmonter. Valfay, tu serais un ingrat, un homme indigne de son bonheur si ma conduite pour te le procurer influait, dans ton esprit, à mon désavantage.

Je fermai les portes du parloir de notre côté, malgré tes oppositions apparentes; ton amant en fit autant du sien.

Je te pris dans mes bras, je t'approchai de la grille, je soulevai ta guimpe; il prit tes tétons, il

baisait tes lèvres, il suçait ta langue que tu lui donnas à la fin. Mais la soif dévorante du désir lui fit porter sa main sous tes jupes pour saisir ta motte et s'en emparer. Je te pressais contre lui, je te baisais aussi, tu ne pouvais m'échapper ni retirer tes bras des miens: il eut enfin l'adresse et la satisfaction de les lever et de saisir cet aimable petit conin où tous les attraits de la jeunesse et de la fraîcheur sont répandus. Ses caresses t'embrasèrent du feu de la volupté; il en était dévoré, il maudissait cette impitoyable grille qui nous séparait et s'opposait à sa jouissance. J'étais émue, hors de moi-même:

- Quoi ! dis-je à ton amant, vous avez en vous si peu de ressources ? Ah ! Valfay, quand on aime bien tout devient facile. J'aime donc ma chère Eugénie plus tendrement que vous; je veux lui prouver que ce sentiment me rend tout possible, et que rien ne peut m'arrêter pour le satisfaire, en vous obligeant tous deux; car si elle est abandonnée à elle-même vous êtes perdu.

Tu te rendis enfin. Je te fis monter sur l'appui de la grille, tes mains posées sur mes épaules; je .te soutenais. Valfay releva ces habits noirs qui faisaient briller l'éclat et la blancheur de tes fesses charmantes; il les maniait, les baisait, leur rendait l'hommage qui leur était dû. Ton petit conin, encadré dans un des carreaux de la grille, était un tableau vivant qui l'enchantait. Il lui donna cent baisers. Mais, pressé de couronner son bonheur, il te le mit, tandis que, passant moi-même ma main entre tes cuisses, je te branlais.

Le plaisir que nous appelions, que nous caressions, vint s'emparer de toi; tu prenais mes tétons, tu me baisais, tu me mangeais, tu déchargeais. Valfay, prêt à en faire autant, eut la prudence de se retirer; sa volupté vint expirer entre mes doigts et se répandre sur ma main comme la lave d'un volcan. Je vous abandonnai pour lors tous deux à vous mêmes; tu vis, tu pris en main, tu caressas ce bijou dont tant de fois je t'avais fait la peinture; mais, manquant des facilités que je te procurais, tu ne pus recommencer d'en faire usage. Tu m'en fis, à ton retour, des plaintes amères; tu n'osais me demander de servir encore ta maladresse; j'apercevais à quel point tu le désirais, tu me pressais, tu me conjurais de ne plus te quitter. Tu voulus, cruelle amie, que je fusse témoin de tes plaisirs et de ta félicité pendant que la mienne était perdue pour toujours. Il fallut que ma complaisance et mon amitié pour toi me sollicitassent encore de t'offrir de nouveaux secours. Mes offres t'enchantèrent, tu m'accablas de caresses et de baisers; je te fis penser, en cet instant, à te munir de l'éponge salubre, et tu m'entraînas pour être présente à vos transports et au bonheur dont vous jouissiez. Toi-même me fis voir le dieu que portait Valfay, ce dieu que tu chérissais, avec lequel tu badinais et dont il m'avait, dès la première fois, fait sentir la présence. Tu ajoutais de jour en jour à tes folies, tu lui découvrais mes tétons et tout ce que j'avais de plus caché, je me prêtais à ton badinage, tu les lui faisais toucher. Dans quel état et dans quelle émotion me mettiez-vous tous les deux ! Je te le disais à l'oreille, et la pitié perfide te faisait révéler mon secret. Tu voulais me faire jouir de ton amant, tu lui souhaitais mes faveurs, tu me pressais de les lui accorder, tu voulais enfin me porter à la place que tu avais occupée. Ton aveu, tes empressements et ses désirs, dont tu mettais entre mes mains les témoignages sensibles, l'engageaient à m'en solliciter. Je résistai toujours: tes prières, ses sollicitations, le feu même qui roulait dans mes veines, ne purent m'y déterminer. Non, ma chère Eugénie, non, en vain espères-tu de lui faire remporter la victoire, je n'y consentirai jamais. A tort me fais-tu des reproches, ce n'est ni par haine, ni même indifférence: Valfay détruit l'une et n'est point fait pour inspirer l'autre; mais ton amitié seule me suffit. Après la perte que j'ai faite, je renonce pour toujours à toute liaison intime avec les hommes, et je serai ferme dans cette résolution. Tu dois

en être persuadée puisque, malgré vos plaisirs, les caresses que vous vous faisiez, celles que j'ai reçues, la vue et le toucher de ce que vous avez de plus intéressant, et vos transports qui animaient mes sens et les mettaient en désordre, je ne me suis pas laissé vaincre. J'étais contente et satisfaite lorsque, la nuit, dans tes bras, tu apaisais les feux que tu avais allumés le jour.

Un destin, jaloux de la tranquillité que j'avais retrouvée, est venu l'interrompre: le mariage de ma cousine, la nécessité de mes affaires ont précipité mon départ et nous ont séparées pour quelque temps. Tu as exigé de mon amitié, tu lui as commandé que, pendant mon éloignement, je t'entretinsse encore et te fisse un détail exact de ce que je t'avais dit en plus grande partie et que tu écoutais avec tant de plaisir et d'avidité. J'ai rempli ma promesse: quel sacrifice je fais à la prudence ! Tu connais ton pouvoir sur moi, tu sais combien je te chéris; tu réunis aujourd'hui tous les sentiments de mon coeur: partagés autrefois dans le monde et la société, tu les rassembles tous. Reçois-en pour assurance mille baisers que je t'envoie, ils te diront combien je soupire après le doux instant de te les donner moi-même enveloppée de tes bras et serrée dans les miens. Ah ! ma chère, pourquoi cet instant n'est-il pas encore arrivé ? Je me flatte au moins qu'il sera très prochain. Je t'apporterai ce bijou, semblable à celui de Valfay mais moins dangereux: s'il n'est pas aussi naturel, ses avantages n'en sont pas moins grands puisqu'il remplira, sans les risques des alentours, le vide qui se fait sentir dans nos plaisirs. Si tu te trouves bien de son usage, notre tendre amitié nous tiendra lieu de tout. Et puisque Valfay se trouve dans l'obligation de s'éloigner de toi pour un temps, crois-moi, chère amie, laissons affaiblir les liaisons étrangères qui pourraient, à la fin, devenir fatales, étant hors de nous. J'irai bientôt à mon tour essayer tes pleurs. Oui, tendre amie, oublions l'univers pour ne nous en tenir qu'à nous-mêmes.

Attends-moi donc au plus tôt.

### MIRABEAU – Ma conversion Ou le libertin de qualité

Monsieur Satan,

Vous avez instruit mon adolescence; c'est à vous que je dois quantité de tours de passe-passe qui m'ont servi dans mes premières années.

Vous savez si j'ai suivi vos leçons, si je n'ai pas sué nuit et jour pour agrandir votre empire, vous fournir des sujets nouveaux.

Mais, Monsieur Satan, tout est bien changé dans ce pays; vous devenez vieux; vous restez chez vous; les moines même ne peuvent vous en arracher. Vos diablereaux, pauvres hères ! n'en savent pas autant que des récits infidèles, parce que nos femmes les attrapent et les bernent.

Je trouve donc une occasion de m'acquitter envers vous; je vous offre mon livre. Vous y lirez la gazette de la cour, les nouvelles à la main des filles, des financiers et des dévotes. Vous serez instruit de quelques tours de bissac où, tout fin diable que vous êtes, vous auriez eu un pied de nez. Mais que votre chaste épouse n'y fourre pas le sien; car aussitôt cornes de licornes s'appliqueraient sur votre front séraphique.

Défiez-vous surtout de ces grandes manches à gros vit, et ne laissez pas aller votre femme en confrérie sans une ceinture. Cependant, que la jalousie ne trouble pas votre repos; car voyez-vous, Monsieur Satan, si elle le veut, cocu serez, et quand vous la mettriez en poche, s'y foutrait-elle par la boutonnière.

Puissent les tableaux que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux ranimer un peu votre antique paillardise. Puisse cette lecture faire branler tout l'univers !

Daignez recevoir ces voeux comme un témoignage du profond respect avec lequel je suis,

Monsieur Satan,

de votre altesse diabolique

le très humble, très obéissant

et très dévoué serviteur,

CON-DESIROS.

Jusqu'ici, mon ami, j'ai été un vaurien; j'ai couru les beautés, j'ai fait le difficile: à présent, la vertu rentre dans mon coeur; je ne veux plus foutre que pour de l'argent; je vais m'afficher étalon juré des femmes sur le retour, et je leur apprendrai à jouer du cul à tant par mois.

Il me semble déjà voir une dondon, qui n'a plus que six mois à passer pour finir sa quarantaine, m'offrir la molle épaisseur d'une ample fressure. Elle est fraîche encore dans sa courte grosseur; ses tétons rougissants d'une substance très abondante sont d'accord avec ses petits yeux pour exprimer tout autre chose que de la pudeur; elle me patine la main; car la financière, comme son mari, patine tout et toujours; je rougis: ah ! voyez comme cela me va, comme mes yeux

s'animent, comme mon pucelage m'étouffe; car vous noterez que j'ai mon pucelage et que je cherche à me faire élever. On m'offre plus que je ne veux; les agaceries sont de vraies orgies... Foin ! je ne bande point... Je deviens triste; mes malheurs me tourmentent; des créanciers avides... Pendant ce temps-là, ma main erre; elle s'anime; quelle légèreté ! comme la cadence est brillante ! Ma voix exprime l'adagio d'un *presto* vigoureux et soutenu. Ah ! mon ami, voyez cul de ma dondon, comme il bondit !... Sa poitrine siffle, son gosier se serre, son con décharge, elle est en fureur, elle veut m'entraîner... Là, là, tout doux... La douleur me ressaisit... On me fait des offres: hélas ! comment se résoudre à accepter d'une femme à qui on voudrait témoigner le sentiment le plus pur ! On redouble; je pleure: l'or paraît. L'or !... Sacredieu ! je bande et je la fous.

Mais ma chaste dondon en paie plus d'un; aussi, bientôt après ma facile victoire, je me fais présenter chez Mme Honesta (famille presque éteinte). Tout y respire la pudeur et l'honnêteté; tout prêche l'abstinence, jusqu'à son visage, dont la tournure, quoique assez piquante, n'a cependant aucun de ces détails qui inspirent la tendresse.

Mais elle a des yeux, de la physionomie, une taille qui serait trop maigre, si toute l'habitude du corps ne s'y proportionnait pas. Je ne louerai pas sa gorge, quoiqu'une gaze qui s'est dérangée m'ait permis d'entrevoir du lointain; ses bras sont un peu longs, mais ils sont flexibles, on pourrait souhaiter une jambe plus régulière; telle qu'elle est, un joli pied la termine. Nous avons les *grands airs*, des *nerfs*, des *migraines*, un mari que l'on ne voit qu'à table, des gens discrets, de l'esprit bizarre, capricieux, mais vif, mais quelquefois ne ressemblant qu'à soi... Pardieu ! allez-vous me dire, celle-là ne vous paiera pas... Oh ! que si ! parce qu'elle est vaniteuse, parce qu'elle se pique de générosité, parce qu'elle veut primer.

D'abord, vous imaginez bien que nous faisons du respect, de l'esprit, des pointes, des calembours; que madame a raison, que tout chez elle est au mieux possible... Irai-je à sa toilette ? Pourquoi non ?... Je placerai une mouche; je donnerai à cette boucle tout le jeu dont elle est susceptible... Un chapeau arrive... Bon dieu ! les grâces l'ont inventé; le dieu du goût lui-même a placé les fleurs, et tous les zéphyrus jouent dans les plumes qui le couvrent. Comme cette gaze *prune-de-monsieur* coupe avec ce *vert anglais*... Mais qui l'a envoyé ?... Vous sentez que je suis le coupable; et pourquoi un coupable ne rougirait-il pas ?... Je suis trahi, déconcerté, boudé... Victoire, que son emploi de femme de chambre, quelques baisers des plus vifs et un louis ont mise dans mes intérêts, les plaide en mon absence... Ah ! Madame, si vous saviez ce que l'on me dit de vous !... Combien ce monsieur est aimable ! Il vaut bien mieux que votre chevalier, et je suis sûre qu'il ne vous coûterait qu'une misère... Il n'est pas joueur, je le sais de son laquais; c'est un coeur tout neuf. - Mais crois-tu que je sois assez aimable pour... - Ah ! Dieu ! Madame, comme ce chapeau est tourné ! Vous voilà à l'âge de vingt ans. - Tais-toi, folle, sais-tu que j'en ai trente, et passés ?... (Pardieu, oui, passés, et il y a dix ans que cela est public...) Je reviens l'après-midi; on est seule: pourquoi ne le serait-on pas ? Je demande pardon en offensant davantage; on s'attendrit, je me passionne; on se... (foutre ! attendez donc... cette femme-là est d'une précipitation à me faire perdre les frais de mon chapeau.) Vous sentez bien que mon laquais n'est pas assez bête pour ne pas me faire avertir que le ministre (ah ! pardieu ! tout au moins) m'attend. Je jette un coup d'oeil assassin; j'embrasse cette main qui tremble dans la mienne... Je me relève et je pars.



Pendant ce temps-là, je fais connaissance avec une de ces femmes qui, blasées sur tout, cherchent des plaisirs à quelque prix que ce soit. Elle me fait des avances, parce que son honneur, sa réputation, la bienséance... Tout cela est aussi loin que sa jeunesse. Nous sommes bientôt arrangés; elle me paie, je la lime; car je ne veux, sacredieu ! pas décharger... Mon infante le sait; les tracasseries viennent. Ah ! doux argent ! je sens que ton auguste présence !... Enfin, on se détermine; il y a déjà quinze mortels jours qu'on languit. Je fais entendre, modestement, que la reconnaissance m'attache, que j'ai des obligations d'un genre... N'est-ce que cela ?... On me paie au double; et dès lors je suis quitte avec ma messaline; je vole dans les bras qui m'ont comblé de bienfaits nouveaux, et je goûte... non pas du plaisir... mais la satisfaction de prouver que je ne suis pas ingrat.

Las ! que voulez-vous ? Quand on a engraisé la poule, elle ne pond plus; les honoraires se ralentissent, et je dors. - Comment ! tu dors ? - Oui, la nuit, et, qui plus est, le matin... Ce matin chéri qui anime l'espérance, qui éclaire les combats amoureux. On se plaint, je me fâche; on me parle de procédés, d'ingratitude, et je démontre que l'on a tort, car je m'en vais.

Dieu Plutus, inspire-moi !... Un dieu m'apparaît; mais il n'est point chargé de ses attributs heureux: c'est le dieu du conseil, le diligent Mercure, il me console et m'envoie chez M. Doucet. Vous ne le connaissez sûrement pas: or, écoutez.

Une taille qu'une soutane et un manteau long font paraître dégagée; un visage qui rassemble la maturité de l'âge, l'embonpoint et la fraîcheur; des yeux de lynx, une perruque adonisée; l'esprit en a tracé la coupe; sa physionomie ouverte, mais décente, répand l'éclat de la béatitude; il ne se permet qu'un sourire, mais ce sourire laisse voir de belles dents... Tel est le directeur à la mode; les troupeaux de dévotes abondent, les consultations ne tarissent pas.

Mais il existe des privilégiées, de ces femmes ensevelies dans un parfait quiétisme de conscience et dont la charnière n'en est que plus mobile. Le père en Dieu cache sous un maintien hypocrite une âme ardente et de très belles qualités occultes... Vous vous doutez bien que c'est à ces femmes qu'il faut parvenir. Je m'insinue donc dans la confiance du bonhomme, je lui découvre que je suis presque aussi tartuffe que lui: il m'éprouve; et quand toutes ses sûretés sont prises, il m'introduit chez Mme \*\*\*.

C'est là que la sainteté embaume, que le luxe est solide et sans faste, que tout est commode, recherché sans affectation... Mais, quoi ! un jeune homme chez une femme de la plus haute vertu !... Eh ! Justement; c'est afin de ne pas perdre la mienne; car vous noterez que je dois en avoir au moins autant que d'impudence. Mes visites s'accroissent, la familiarité s'en mêle, et voici une des conversations que nous aurons, j'en suis sûr.

A la sortie d'un sermon (car j'irai, non pas avec elle, mais je serai placé tout auprès, les yeux baissés, jetant vers le ciel des regards qui ne sont pas pour lui), à la sortie d'un sermon duquel elle m'a ramené, je commencerai par la critique de toutes les femmes rassemblées autour de nous. Notez que les questions viennent de ma béate. - Comment avez-vous trouvé Mme une telle ? - Ah ! Bon dieu ! elle avait un pied de rouge. - Pourtant, elle est jolie. - Elle aurait de vos traits, si elle ne les défigurait pas; mais le rouge... cependant, je lui pardonne; elle n'a ni votre teint, ni vos couleurs... (croyez-vous qu'à ces mots elles n'augmenteront pas ?) - Par exemple, la comtesse

n'était pas habillée dûment. - Du dernier ridicule, elle montre une gorge ! Et quelle gorge ! Je ne connais qu'une femme qui eût le droit d'étaler de pareilles nudités. Au moins nous verrions des beautés. (remarquez ce coup d'oeil sur un mouchoir dont les plis laissaient passage à ma vue... Un autre coup d'oeil me punit, et je deviens timide, décontenancé.) - Que pensez-vous du sermon ? - Moi, je vous l'avouerai, j'ai été distrait, inattentif. - Cependant, la morale était excellente. - J'en conviens; mais présentée d'une manière si froide ! une belle bouche est bien plus persuasive. Par exemple, quel effet ne font pas sur moi vos exhortations ! Je me sens plus animé, plus fort, plus courageux... hélas ! vous me faites aimer la vertu parce que je vous aime... (Ah ! mon cher ami, voyez-moi tremblant, interdit; la pâleur couvre mon visage... Je demande pardon... Plus on me l'accorde, plus j'exagère ma faute, afin de ne pas être coupable à demi...) Ma dévote se remet plus promptement; cependant, elle est encore émue, elle me propose de lire, et c'est un traité de l'amour de Dieu. Placé vis-à-vis d'elle, mon oeil de feu la parcourt et l'épie: je paraphrase, je compose; ce n'est plus un sermon, c'est du Rousseau que je lui débite... Je saisis l'instant, un oratoire est mon boudoir, et je suis heureux.

Mais l'argent ! l'argent ! - Foutre, un moment; laissez-nous décharger... Quelle jouissance qu'une dévote ! Que de charmants riens ! Comme cela vous retourne ! Quel moelleux ! Quels soupirs !... Ah ! ma bonne sainte vierge !... ah ! mon doux Jésus !... Ami, sens-tu cela comme moi ?

Mais l'argent ! Eh ! me croyez-vous assez bête pour aller faire un mauvais marché ? Nenni...

Quelque sot...

Je revois mon cafard, je lui raconte le tout; il est discret; il perdrait trop à ne pas l'être, et c'est lui qui va me servir; bien entendu qu'il aura son droit de commission.

Depuis trois jours, ma dévote, en abstinence, n'a eu pour ressource que son godemiché. Le père en Dieu arrive. - Hélas ! ce pauvre jeune homme ! il est encore retombé dans le vice ! des femmes perdues l'entraînent... (Quel coup de poignard ! ) - Ah ! mon père, quel dommage ! il a un bon fond ! - Madame, ce n'est pas sa faute; il y a même en lui une espèce de vertu, car il est franc. "Monsieur, m'a-t-il dit, j'ai des dettes d'honneur, ma conscience me tourmente; je vais me perdre peut-être, je serai la victime de mon devoir... Hélas ! ce qui me perce l'âme, c'est de quitter Madame. (Ici elle baisse les yeux.) Cette femme est adorable; elle possède mon coeur... N'importe, il faut la fuir... Etoile malheureuse ! déplorable destin !" Voilà, madame, ce qu'il m'a dit les larmes aux yeux... On me plaint; on parle d'autre chose, on revient... - Mais à quoi montent ces dettes ? - Trois cents louis...

Et vous croyez qu'une femme qui connaît mes caresses et mes reins, qui est sûre du secret, qui ne me trouve pas un butor, qui aime surtout les variantes, ne me les enverra pas le lendemain ?

Je vous vois d'ici faire le moraliste: *mais cela est odieux; l'amour pur est généreux; vous êtes un fripon...* Foutre ! vous badinez, vous gâteriez le métier; elle a trente-six ans, j'en ai vingt-quatre; elle est encore bien, mais je suis mieux; elle met de son côté du tempérament et de l'argent, moi de la vigueur et du secret... Ne voilà-t-il pas compensation ?

D'ailleurs, voulez-vous que je m'acquitte ? Je lui fais l'honneur de l'afficher. Elle quitte sa

dévotion; je la rends à la société, à elle-même; elle change d'état, enfin... Non, je me trompe, elle ne change que de robe et de coiffure.

Voilà ma dévote dans le monde, et par mes soins. - Mais il valait bien mieux la laisser dans son obscurité: vous allez la perdre, on vous l'enlèvera. - J'ai d'autres projets peut-être; son argent est consommé, ses diamants sont vendus, mon caprice est passé... Vous verrez cependant que, pour me faire enrager, elle s'avisera d'être fidèle; il faut que je prenne la peine d'avoir des torts avec elle. - Vous en aurez bientôt. - Non; car voici ma conclusion: "Madame, je ne rappellerai point vos bontés, elles me sont chères, et mon coeur aime à vous avoir des obligations que toute autre ne m'eût pas fait contracter; mais plaignez-moi; c'est ma reconnaissance qui me coûtera la vie; c'est le soin de votre gloire qui va détruire mon bonheur. Je vous dois de cesser des visites qui vous compromettraient: hélas ! je sais trop qu'en prononçant cette séparation funeste, je dicte mon arrêt."

Puissances du ciel ! combien vous êtes attestées !

A force de singeries, je parviens à m'attendrir; ma dulcinée verse tour à tour les larmes de la douleur et celles du plaisir: ma fuite est combinée par des points d'arrêt sur tous les sofas des appartements, et c'est à sa dernière extase que je me sauve.

Parbleu ! voilà bien des façons. - Pauvre sot tu ne vois donc pas que cette femme fait ma réputation pour l'éternité; je n'ai plus besoin de me vanter, je n'ai qu'à lui en laisser le soin, et je suis le phénix des oiseaux de ces bois. D'ailleurs, je n'ai pas perdu la tête; elle est amie intime de la présidente de \*\*\*, et depuis longtemps je lorgne cette riche veuve; elle ne manquera pas d'être la confidente de ma délaissée, et me croyez-vous assez novice pour n'avoir pas persuadé à celle-ci que ce serait un moyen de nous voir encore; à l'autre, que je ne quitte madame une telle que pour ses beaux yeux.

Tout réussit à mon gré... mais il faut que je les brouille... allons, discorde, vole à ma voix... On se pique, on se refroidit, les deux inséparables ne se voient plus; la présidente exige que j'embrasse son ressentiment; je me fais valoir, je deviens exigeant à mon tour. Que ne peut le désir de la vengeance ! on se livre à moi pour faire pièce à sa bonne amie.

La présidente a trente-cinq ans, et n'en paraît pas plus de vingt-huit; elle est bien conservée, mais sans affectation. Ce serait une petite-maîtresse, si le jargon ne l'ennuyait pas. Elle a de l'esprit avec les femmes, de la gentillesse avec les hommes, beaucoup de retenue dans le public, un ton de femme de qualité et des dehors imposants.

Dans le particulier, je n'ai guère connu de tempérament plus vif, plus soutenu, et en même temps plus varié. Ses caresses sont séduisantes, parce qu'elles sont franches, et vingt fois j'ai été tenté de l'aimer. Au reste, elle n'est pas sans défaut: elle a une profonde vénération pour elle-même; ses décisions sont des oracles, ses préceptes, des lois; je n'ai rien vu de si impérieux. Il est vrai qu'elle y joint l'adresse et que souvent vous croyez faire votre volonté en ne suivant que la sienne.

Sa société, qui nous devine, ne tarde pas à me fêter, je suis le saint du jour; elle a de la confiance

en moi: rien n'est bien si je ne l'ai conseillé. Nous passons ainsi six mortelles semaines. J'oubliais qu'elle veut être la confidente de mes affaires. Un jour, j'arrive chez elle; mon oeil est agité. - "Mais, qu'as-tu donc, mon ami ? tu es bien sombre. - Quoi ! dis-je (en m'efforçant de sourire), pourrais-je apporter chez vous de l'humeur ?..." On me persécute, je m'obstine à me taire, j'ai des distractions que le monde qui abonde pour le souper ne saurait détruire: on me propose une partie, je la refuse, et je sors à minuit en m'échappant.

Voilà qui est bien simple, direz-vous; qui n'en ferait autant ?... Je vous le donne en dix: écoutez seulement.

Est-ce que mon laquais, qui est un crispin des mieux dégourdis, n'a pas eu l'esprit de foutre la femme de chambre pour éviter l'ennui ? Or, ce jour-là, il est presque aussi triste que moi; sa charmante le presse autant que la mienne, et comme il est d'un naturel confiant, il avoue que la nuit dernière j'ai soupé chez la duchesse une telle, que l'on m'a fait, malgré moi, tailler un pharaon; que le jeu était diabolique, que j'ai perdu énormément, et qu'étant peu riche, je suis étrangement incommodé; mais, ce qui me tourmente, c'est d'avoir été obligé de mettre en gage le diamant que m'a donné la présidente. Hélas ! cette bague n'a pas même été suffisante avec tous mes bijoux pour dégager ma parole, et je suis sans un sou !

Il retombe ensuite sur lui-même, car le drôle est presque aussi coquin que moi: on l'a forcé aussi de jouer, et sa montre est avec mes effets chez Madame La Ressource. La pauvre Adélaïde, qui aime le pendard, tire de son armoire quarante écus, qui composent sa petite fortune et sont même le fruit de mes dons. Le scélérat les empoche; mais il y a bien un autre manège.

J'ai aperçu des chuchotages de la présidente à sa femme de chambre, des allées, des venues: c'est que l'on a conté tout cela à madame; que madame a fait répéter tout cela à mon bandit, et que sur-le-champ elle lui a remis cinq cents louis. - Douze mille francs ? - En or, vous dis-je, pour aller tout dégager et fournir le supplément...

Quand je sors, je retrouve mon fourbe dans mon carrosse, et nous portons le magot en triomphe chez moi. - Comment ! tout cela n'était pas vrai ? - Mais d'où diable viens-tu donc ? C'est incroyable ! tu ne te formes point; mais aiguise donc ton intelligence.

Le lendemain, à sept heures, en déshabillé leste, je cours chez la présidente; une joie douce brille dans ses yeux; j'ai son diamant au doigt... Je veux la faire parler (car vous noterez que, sous peine de la vie, mon laquais ne doit m'avoir rien avoué), elle me fait un mensonge avec toute l'adresse, toute la noblesse de la générosité; mais elle voit bien, à la vivacité de mes caresses, que la reconnaissance les enflamme et que je ne suis pas sa dupe. Un peu remis de mes transports, je parle de bienfaits; on m'impose silence, en me disant que si l'on avait été assez heureuse pour me rendre un service, j'en ôterais tout l'agrément.

Dieu ! comme ma voix est touchante !

Comment, monstre ! tant d'amour et de générosité ne te touche pas ? Si fait pardieu ! et pour lui montrer ma gratitude (un peu aussi pour m'en débarrasser), je la marie avec un homme de ma connaissance qui la rend la femme la plus heureuse de Paris. D'amants que nous étions, nous

devenons amis, et je vole, non pas à de nouveaux lauriers, mais à de nouvelles bourses.

Dégoûté de l'amour parfait, de la jouissance méthodique de la dévote et de la présidente, je languissais tristement, quand mon bon ange me conduisit chez Madame Saint-Just (fameuse maquerelle pour les parties fines, rue Tiquetonne); je lui annonce que je suis vacant et surtout que le diable est dans ma bourse; elle me présente sa liste; parcourons-la:

1 Mme La Baronne de Conbâille... Foutre ! voilà un beau nom. Qui est-ce que cette femme-là ? - C'est une petite provinciale qui est venue à Paris dépenser cinquante ou soixante mille francs qu'elle amassait depuis dix ans. - En reste-t-il encore beaucoup ? - Non. - Passons; pourquoi cette bougresse-là s'avise-t-elle de prendre un nom de cour ?

2 Mme de Culsouple. - Combien donne-t-elle ? - Vingt louis par séance. - Paie-t-elle d'avance ? - Jamais, et puis ce n'est pas votre affaire: elle est trop large.

3 Mme de Fortendiable. - Tenez, voilà ce qu'il vous faut. C'est une américaine, riche comme Crésus; et si vous la contentez, il n'y a rien qu'elle ne fasse pour vous. - Eh bien ! tu me présenteras. - Demain, si vous voulez. - Ici ? - Dans son hôtel même. - Ce nom-là a quelque chose d'inférieur qui me divertit. - Je rends la liste, quand, d'un air de mystère, la bonne Saint-Just m'adresse cette exhortation: "Mon cher ami, vous avez beaucoup vu de jeunesses: qu'y avez-vous gagné ? la vérole. Pourquoi ne pas écouter les conseils de la sagesse ? J'ai dans ma maison une vraie fortune, une vieille. - Le diable te foute ! - Eh ! que votre souhait s'accomplisse ! Encore mieux vaut lui que rien; mais il ne s'agit pas de cela, je vous parle d'un trésor: fiez-vous à moi, et nous la plumerons. - Allons, je le veux bien: je m'en rapporte à ta prudence." En attendant, je me rends le lendemain, à sept heures du soir, chez mon américaine. Je trouve de la magnificence, un gros luxe, beaucoup d'or placé sans goût, des ballots de café, des essais de sucre, des factures, enfin un goût de mariné que je n'ai, sacredieu ! que trop reconnu dans mainte occasion.

Ce qui me tourmentait était d'entendre, dans un cabinet voisin, une voix d'homme dont les gros éclats me mettaient en souci; enfin, la porte s'ouvre: qui serait-ce ? ma déesse... Mais, foutre ! quelle femme !

Imaginez-vous un colosse de cinq pieds six pouces; des cheveux noirs et crépus ombragent un front court, deux larges sourcils donnent plus de dureté à des yeux ardents, sa bouche est vaste; une espèce de moustache s'élève contre un nez barbouillé de tabac d'Espagne; ses bras, ses pieds, tout cela est d'une forme hommasse, et c'est sa voix que je prenais pour celle du mari.

- Foutre ! dit-elle à la Saint-Just, où as-tu pêché ce joli enfant ? Il est tout jeune; mais qu'il est petit ! N'importe, petit homme, belle queue... Pour faire connaissance, elle m'embrasse à m'étouffer. - Sacredieu ! il est timide ! Oh ! c'est un garçon tout neuf. Nous le ferons... Mais est-ce que tu es muet ? - Madame, lui dis-je, le respect... (j'étais abasourdi.) - Eh ! tu te fous de moi avec ton respect... Adieu, Saint-Just. Ca, ça, je garde mon fouteur: nous soupçons et couchons ensemble.

Nous restons seuls, ma belle se plonge sur un sofa; sans m'amuser à la bagatelle, je saute dessus; dans un tour de main, la voilà au pillage. Je trouve une gorge d'un rouge-brun, mais dure

comme marbre, un corps superbe, une motte en dôme, et la plus belle perruque... Pendant la visite, ma belle soupirait comme un beugle; semblable à la cavale en furie, son cul battait l'appel et son con la chamade... Sacredieu ! une sainte fureur me transporte; je la saisis d'un bras vigoureux, je la fixe un moment, je me précipite... O prodige !... Ma bougresse est étroite... En deux coups de reins, j'enfonce jusqu'aux couillons... Je la mords... Elle me déchire... Le sang coule... Tantôt dessus, tantôt dessous, le sofa crie, se brise, tombe... La bête est à bas; mais je reste en selle; je la presse à coups redoublés... Va, mon ami... va... foutre !... ah !... ah !... va fort... ah !... bougre !... ah !... que tu fais bien ça ! Ah ! Ah ! Ah !... sacredieu ! ne m'abandonne pas... ho, ho, ho, encore... encore !... v'là que ça vient... à moi, à moi... enfonce... enfonce !...

Sacrée bougresse ! son jeanfoutre de cul, qui va comme la grêle, m'a fait déconner... Je cours après... mon vit brûle... Je la rattrape par le chignon (ce n'est pas celui du cou), je rentre en vainqueur. - Ah ! dit-elle, je me meurs. - Foutue gueuse (je grince des dents !...) si tu ne me laisses pas décharger, je t'étrangle... Enfin, haletante, ses yeux s'amollissent; elle demande grâce. - Non, foutre !... point de quartier... Je pique des deux... ventre à terre... Mes couilles en fureur font feu; elle se pâme... Je m'en fous, et je ne la quitte que quand nous déchargeons tous deux le foutre et le sang ensemble...

Il est temps, je crois, de remettre sa culotte.

Un peu rendus à nous-mêmes, ma housarde me félicite en se *congratulant*; elle va faire bidet, et moi je relève le sofa du mieux que je puis. - Que fais-tu là ? me dit-elle en rentrant. Mon ami, mes gens sont accoutumés à cela, et j'ai un valet de chambre tapissier qui fait la revue tous les matins. - Vous pensez bien que nous ne parlons pas sentiment. Est-ce qu'elle s'embarrasse de ces foutaises-là ! Nous voyons sa maison, son magasin, qui est de l'or en barre; les trésors des trois parties du monde s'y rassemblent... Enfin, nous arrivons dans un cabinet; elle ouvre un coffre... Tiens, me dit-elle, prends ce portefeuille... (Je fais des façons...) Allons, foutre ! quand on bande comme toi, on a le moyen d'acquitter ces bagatelles... Je le mets dans ma poche, non sans avoir remarqué qu'il contient pour cinq cents louis de bonnes lettres de change... Voilà ce qui s'appelle des douceurs.

Nous soupçons: ma foi, j'en avais besoin. C'est elle qui me sert des morilles, des truffes au coulis de jambon, des champignons à la marseillaise; au dessert, les pastilles les plus échauffantes, sans oublier les liqueurs de Mme Anfou... De la table nous nous élançons au lit, et de la vie, je crois, on n'a vu pareille scène.

Rendez-vous pris au surlendemain, j'arrive... Madame est malade. Hélas ! Et c'est tout simple; elle avait excessivement chaud quelque chose que j'aie dit, elle a voulu que j'ouvrisse la fenêtre au mois de janvier. Une fluxion de poitrine l'enterre en trois jours... O douleur !... Je vais lui dire un *de profundis* chez la Saint-Just.

Après avoir essuyé ses larmes et ses doléances (car elle me proteste que ma princesse était une de ses meilleures pratiques), je l'assure que, très touché de cet accident funeste, j'ai fait des réflexions, et qu'ayant toujours honoré la vieillesse, je viens lui demander ses bons offices pour me consacrer au service de la douairière dont elle m'a parlé. Nous prenons jour, et j'obtiens sous huitaine l'avantage d'être introduit chez Mme In Aeternum. On m'avait prévenu qu'elle était fort

riche, en sorte que la grandeur de l'hôtel, la beauté des livrées et des ameublements ne me firent pas d'effet; au contraire, j'en dévorais d'avance la substance... Eh ! sacredieu ! la fée ne devait-elle pas s'alimenter de la mienne ?

Le tête-à-tête était ménagé, l'on m'attendait, j'avais relevé mes appas: à force de vouloir réparer les siens, ma vieille était encore à sa toilette, asile impénétrable; je suis introduit, en attendant, dans un boudoir lilas et blanc; des panneaux placés avec art réfléchissaient en mille manières tous les objets, et des amours dont les torches étaient enflammées éclairaient ce lieu charmant. Un sofa large et bas exprimait l'espérance par les coussins vert anglais dont il était couvert; la vue se perdait dans les lointains formés par les glaces et n'était arrêtée que par des peintures lascives que mille attitudes variées rendaient plus intéressantes; des parfums doux faisaient respirer à longs traits la volupté; déjà mon imagination s'échauffe, mon coeur palpite, il désire; le feu qui coule dans mes veines rend mes sens plus actifs... La porte s'ouvre, une jeune personne s'offre à mes yeux; un négligé modeste, une simplicité naïve, des charmes qui n'attendent pour éclore que les hommages de l'amour, des détails délicieux... Telle se montre la jolie nièce de ma douairière, la belle Julie; elle m'offre les excuses de sa tante, qu'une affaire arrête, et me prie d'agréer qu'elle me tienne compagnie. Je réponds à ce compliment par les politesses d'usage, et nous nous asseyons sur des fauteuils dans un coin de la chambre; Julie s'éloignait du sofa (hélas ! qu'il était bien plus à craindre pour moi ! ), mes yeux erraient sur elle; je sentais toute la timidité d'un amour naissant, tous les combats de ma raison contre mon coeur; le feu de mes regards en imposait à Julie, notre conversation languissait en apparence, mais déjà nos âmes s'entendaient.

- Mademoiselle fait sûrement le bonheur de sa tante, puisqu'elle est sa compagne ? - Monsieur, ma tante a de l'amitié pour moi. - La foule qui abonde chez elle a sans doute de quoi vous plaire, et vos plaisirs (Julie soupire)... mille adorateurs... (le feu me monte au visage). - Ah ! Monsieur ! combien de ces adorateurs méritent d'être évalués ce qu'ils sont en effet ! - Quoi ! vous n'en auriez pas trouvé dont l'hommage eût su vous intéresser ? (elle se trouble...) Pardon... bon dieu ! j'allais commettre une indiscretion... Mais, mademoiselle, me condamnerez-vous à le désirer ?

Nous entendons du bruit; un regard assez expressif est toute la réponse de Julie.

La tante avait fini sa toilette; elle s'avance... Peignez-vous, mon ami, un vilain enfant de soixante ans. Sa figure est un ovale renversé; une perruque artistement mêlée, avec un reste de cheveux, reteints en noir, en ombrage la pointe; des yeux rouges et qui louchent pour se donner un regard en coulisse; une bouche énorme, mais que Bourdet a fort bien meublée; du blanc, du rouge, du vermillon, du bleu, du noir, arrangés avec un art, une symétrie que des yeux connaisseurs et un odorat exercé peuvent seuls découvrir.

Une robe à l'anglaise puce et blanche se rattache par des noeuds de gaze, d'où s'échappent des *coulants de perles*, qui, retombant en ondes, se terminent par des glands d'un goût exquis; un *coutil* couvre la place où pouvait être une gorge il y a quarante ans; voilà ce que je démêlai au premier coup d'oeil... Heureux si je n'en eusse vu ni senti davantage !

- Mon dieu, mon cher coeur, me dit-elle en minaudant et se laissant aller sur le sofa où elle m'entraîne, je suis désolée de vous avoir laissé ennuyer avec une petite fille (Julie s'est éclipsée);

c'est ma nièce, et cela connaît si peu le monde ! - Comment, madame, votre nièce ? Mais on ne le croirait pas à l'âge dont elle paraît. - Cela est vrai; mais sa mère est infiniment mon aînée... Puis saisissant une de mes mains... La Saint-Just, mon cher, m'a parlé de vous, mais d'une manière extraordinaire, elle raconte des choses !... Oh ! pour cela, incroyables. - Ces sortes de femmes nous vantent quelquefois; mais si je lui eus jamais une obligation, c'est de m'avoir mis à portée de vous offrir mes hommages. - Tiens, mon coeur, bannissons la cérémonie; ton air me prévient; tu es joli, sois sage, et sûrement tu ne t'en repentiras pas. Il est temps de passer dans mon salon: j'ai du monde, tu souperas... Une révérence est ma réponse; un baiser me ferme la bouche... (Ah ! sacredieu ! c'est du vernis tout pur.) Ne joue pas, continua-t-elle; cause avec ma nièce, tu sembleras être son amant... (ah ! charmante vieille, l'aurore de l'amour vient me luire ! que je t'embrasse de bon coeur !... Mais, foutre ! la peinture !)... et nous nous rejoindrons quand ces importuns seront bannis.

Mon supplice est donc retardé... Nous entrons au salon: nombreuse compagnie s'y rassemble, et pendant que Julie et sa tante arrangent les parties, moi je réfléchis.

Amour ! amour ! tu viens donc encore me décevoir, m'égarer, me percer ! Dieu cruel ! N'ai-je donc pas été assez longtemps ta victime ? Veux-tu te venger ? Quel rôle vas-tu m'imposer ?... Objet du caprice d'une hideuse vieille, la beauté, les grâces feront mon tourment. Hélas !... enfant trop aimable ! Si j'ai jamais su conquérir des coeurs, en soumettre à ton empire, si j'ai fait fumer sur tes autels un encens qui te fut agréable, ah ! protège-moi !... Je suis exaucé; une ardeur nouvelle m'embrase; Julie, la belle Julie, recevra mon coeur, mes transports, et sa tante abusée n'aura de moi qu'un tribut chèrement acheté.

Le jeu fait régner le silence; tout le monde est occupé. Julie, au bout du salon, tient un ouvrage par convenance, et je suis auprès d'elle; - elle est inquiète, je suis timide. - Quoi ! me dit-elle, on vous a déjà assigné votre personnage ? - Ah ! mademoiselle, si vous daignez lire dans mon coeur, vous verrez combien il m'est cher. - Je l'avoue, monsieur, quelque accoutumée que je sois à ces propos et au motif qui les fait tenir, j'aurais plus de peine à les supporter de vous que de tout autre. - Vous me les défendez donc, mademoiselle ?... Ah ! je ne le vois que trop, vous me confondez dans la foule des lâches que votre tante entretient à ses gages; vous me croyez revêtu d'un masque trompeur; je l'ai bien mérité !... N'importe, il faut vous délivrer d'un objet qui vous déplaît; peut-être vous ferai-je m'estimer... Ah ! belle Julie ! vous saurez un jour que je ne me suis exposé à votre haine... mais vous ne voudrez pas m'entendre vous m'abhorrez, me méprisez... et je ne pourrai pas soutenir longtemps vos dédains... (je me lève.) - Mon dieu ! Monsieur, me dit-elle, tout effrayée, qu'allez-vous faire ? Je serais perdue, ma tante m'accuserait... que sais-je ?... peut-être de l'avoir trahie. - Non, non, elle aurait tort, vous la servez trop bien... Vous, la servir, Julie !... Dieu ! quelle idée... Et pour votre amant ! (Julie se trouble et fait un effort pour sourire...) - Mon amant, y pensez-vous ? Vous êtes cependant arrivé sous des auspices... - Je vous entends, mademoiselle. Et si ce moyen eût été le seul pour parvenir auprès de vous, me trouveriez-vous si condamnable ? Depuis six mois je vous adore (vous vous doutez, mon cher ami, que je n'en savais pas un mot); je suis partout vos pas, je brûle en secret, je m'informe, on m'instruit sur l'humeur de votre argus, et je suis obligé de couvrir du voile le plus déshonnête le sentiment le plus pur qui fût jamais. - (la pauvre petite, comme elle est opprimée ! comme son sein s'élève ! Quel sein, grand dieu !... chienne de vieille ! il faudra donc que je te donne ce profit-là !...) - Vous ne répondez pas... De grâce, Julie, nous n'avons qu'un



moment, décidez de mon sort. Pourquoi me rendre la double victime de vos rigueurs et des faveurs de votre tante ? (ce mot faveurs fut prononcé d'un ton si triste qu'il était persuasif; la petite en sourit.) - Eh bien ! je vous crois, me dit-elle; pourquoi me tromperiez-vous ?... Je suis déjà si malheureuse ! Hélas ! il ne tient qu'à vous de me le rendre bien davantage...

Je ne vous détaillerai pas le reste d'une conversation gênée par les observateurs; mais, pour tout dire en un mot, nous convînmes que je serais l'amant de la tante et que nous saisissons tous les moments favorables pour nous voir, en affectant, la petite et moi, beaucoup d'indifférence l'un pour l'autre.

On soupe. Après souper, je fais un brelan avec ma chère tante; tout le monde défile. Julie, dès minuit, s'était retirée; je reste seul. C'est alors que la vieille, par ses tendres caresses, me montre toute la rigueur de mon sort; cependant j'y répons en grimaçant; elle sort pour se rendre à sa chambre à coucher, et moi pour faire ma toilette de nuit. Enfin, l'heure du berger, l'heure fatale sonne; une femme de chambre m'appelle, j'arrive, cherchant partout ce que tu sais, et ne trouvant rien. - Rien ? - Rien, ou le diable m'emporte: devine où il était allé se nicher. A côté d'une grosse bourse bien remplie, placée entre deux bougies sur la table de nuit de madame; je le repris en passant. Ma déesse était en cornette... Sacredieu ! qu'elle avait d'appas ! Son lit à la turque, de damas jonquille, semblait assorti à son teint (car celui du jour était répandu sur dix mouchoirs qui invoquaient la blanchisseuse); un sourire qu'elle grimace me fait apercevoir qu'elle ne mord point. Enfin, je grimpe sur l'autel. - Bandais-tu ? - Hélas ! il fallait bien bander de misère, ou renoncer à Julie et à cette bourse devenue nécessaire, car le maudit brelan m'avait arraché les derniers louis qui fussent en ma possession... Que parlai-je de possession !... J'en ai, sacredieu bien une autre. Regarde, mon cher ami, c'est pour toi que je n'abaisse pas la toile.

Je parcours des mains et des pieds les vieux charmes de ma dulcinée... De la gorge... je lui en prêterais au besoin... Des bras longs et décharnés, des cuisses grêles et desséchées, une motte abattue, un con flétri et dont l'ambre qui le parfume à peine affaiblit l'odeur naturelle... Enfin, n'importe, je bande; je ferme les yeux; j'arpente ma haridelle et j'enfourne. Ses deux jambes sont passées par-dessus mes épaules; d'un bras vigoureux, je la chausse sur mon vit. Une bosse de grandeur honnête que je viens de découvrir me sert de point d'appui pour l'autre main. Son cou tendu m'allonge un déplaisant visage qui, gueule béante, m'offre une langue appesantie, que j'évite par une forte contraction de tous les muscles de ma tête. Enfin, je prends le galop... Ma vieille sue dans son harnais; sa charnière enrouillée s'électrise et me rend presque coup sur coup; ses bras perdent de leur raideur, ses yeux se tournent; elle les ferme à demi, et réellement ils deviennent insupportables... Sacredieu ! j'enrage, cela ne vient pas; je la secoue... Et tout à coup la bougresse m'échappe... Foutre ! la fureur me prend, je m'échauffe; le talon tendu contre une colonne, je la presse, je l'enlève; la voilà qui marche... Ah ! mon ami ! mon petit ! Ah ! mon cher coeur !... je me meurs... Ah ! je n'y comptais plus... Il y a si longtemps... Ah ! Ah ! Ah !... je décharge, mon cher ami, je décharge !... Le diable m'emporte ! ses convulsions me tiennent cinq minutes dans l'illusion; la vieille coquine avait une jouissance comme à trente ans; elle fut longtemps à se remettre; elle était épuisée dans toute la force du terme. Moi, j'étais en eau... Mais voici une bien autre histoire. En m'essayant je trouve une double perruque: c'était celle de ma ribaude qui, n'étant que collée, se joignait à la mienne par esprit de sympathie. Le désordre de la bonne dame était risible; son bonnet et la toison qui lui tenait lieu de chevelure, tout était au diable... Elle avait l'air honteux. - Tiens, ma bonne, lui dis-je, entre nous, point de façons; je

t'aime mieux tout naturellement et, pour preuve de cela, je veux te recommencer. A ces mots, je la ressaute, et j'amène l'aventure à bien. Pour cette fois, elle n'avait point de dents, dieu merci ! car j'eusse été dévoré.

Après cette seconde reprise, elle sonne... Mlle Macao, qui nous servait d'eunuque noir, lui arrange ses affaires. Tandis que je me rhabille, la bonne vieille ne tarissait pas sur mon éloge... Deux fois, ma chère... Deux fois ! Oh ! ce petit ange-là est un prodige; les autres me faisaient bien venir l'eau à la bouche; mais lui... Mets la main là, j'en suis pleine.

Il était quatre heures du matin, je m'approche pour prendre congé; la vieille, en m'embrassant (foutre ! ce n'était pas là le plaisant de l'histoire), m'offre deux bourses au lieu d'une et m'accuse qu'elles contiennent deux cents louis, tandis qu'elle n'en donne ordinairement que cent. - Non, madame, lui dis-je avec générosité, si j'ai été plus heureux qu'un autre, je n'aspire point à une récompense double; j'accepte le témoignage ordinaire de vos bontés, mais je ne veux m'ôter ni la possibilité de revenir plus souvent, ni à vous celle de contenter un goût qui paraît vous satisfaire. - Ma foi ! je l'aurais prise au mot. - Nigaud, qui ne sais pas que voilà comme on ruine ces bougresses-là... A la preuve: transportée, elle tire de son doigt un beau brillant (je l'ai, pardieu ! vendu deux mille écus) et le met au mien; alors je me retire avec une permission indéfinie pour toutes les heures du jour et de la nuit, et la consigne de paraître amoureux de Julie, afin de cacher notre intrigue... Je fais le difficile; mais la sublime tante me démontre si bien cette nécessité que je me rends pour l'amour d'elle.

Revenu chez moi, dois-je y trouver du repos ? Non, Julie... Julie, ton image me trouble; je te vois: hélas ! Dans cet instant, en proie à des désirs inconnus jusqu'alors, tu m'accuses et tu gémis; moi-même je soupire... vile soif de l'or ! A quelle horrible divinité me forces-tu de sacrifier du sang !... Bien plus encore, c'est la substance la plus pure qui s'épanchera sans fruit sur cet autel odieux... Mais ne suis-je pas dédommagé ? Où trouverai-je une enfant plus jolie ? Julie, que l'amour me peigne dans tes rêves, et que l'attrait d'un songe te prépare au charme de la réalité !... Allons, ma valeur, à mon secours, qu'êtes-vous devenue ?... De l'or, morbleu ! de l'or; c'est le nerf de la guerre: front partout; que les feux de l'amour embrasent mon courage, me rendent cette vigueur première qui fit tomber sous le couteau sanglant tant de vierges dans Israël... Et toi, Priape, patron des fouteurs ! je t'invoque: qu'une ivresse lubrique me saisisse auprès de ma vieille ! Je t'offre le sacrifice de toutes ses perfections... Qu'elle crève en foutant !... c'est un holocauste digne de toi.

On s'imagine bien que la matinée ne se passe pas sans que je me rende chez ma bonne. On m'introduit au petit jour. La fidèle Macao me donne des conseils pour plaire à madame, et je lui sacrifie une parcelle de mon or pour en gagner un monceau. Ma vieille me reçoit avec toutes les grâces possibles... Mais, ô surprise !... avez-vous jamais vu une pomme qu'on place sur le récipient d'une machine pneumatique ? Chaque coup de piston semble lui rendre sa fraîcheur, sa peau ridée devient lisse, et les rayons du jour qui s'y réfléchissent lui donnent un vermeil qu'elle avait perdu... Voilà l'état de ma vieille; ses yeux sont dérougis, elle semble soufflée, et si elle avait des cheveux, de la gorge et des dents, elle serait foutable... Ma main batifole, un sourire enfantin la ranime... quand elle me chasse très sérieusement pour mettre ordre à ses affaires.

Mlle Macao est gouvernante en chef de ma Julie; son nom d'heureux présage n'est point démenti

par son caractère; cette fille qui, dans sa jeunesse, a fréquenté les seigneurs dans les lieux où tout est égal, est compatissante pour l'innocence; elle a même fourni à Julie les éléments d'un jeu de mains, badinage renouvelé des grecs, et très utile, même aux françaises.

Somme toute, je lui fais comprendre que Julie est appelée à changer d'état, et je lui prouve par un argument irrésistible que je suis tombé de là-haut tout exprès pour opérer ce grand oeuvre: elle devient donc ma confidente, et j'entre chez Julie, que je trouve à sa toilette.

Ma foi ! Je ne sais, mais la timidité me reprend... Qu'elle est belle ! mon ami... De grands cheveux blond cendré, des yeux noirs et bien fendus, des traits que j'aimerais moins s'ils étaient plus réguliers... Nous restons seuls: pour débiter, je me prosterne et j'embrasse l'idole. - Foutre ! quelle timidité ! - Sûrement, en voilà la preuve... Quand j'ai bien peur, je me jette à corps perdu tout au milieu du danger. - Mais Julie doit se fâcher ? - Oui, si elle en avait le temps... Et puis, Julie est franche, sa pudeur répugne sans doute à mes caresses; mais elle est bien aise de les recevoir. Enfin, après quelques petites façons, je reste en possession de ma place à ses genoux et de tous les petits larcins que me fournit le désordre d'une toilette et le dérangement d'un peignoir qui voile seul ses hémisphères enchanteurs, sur lesquels je n'ose encore voyager que des yeux.

Nos jours coulent ainsi pendant quelque temps dans la paix. J'avance en grade auprès de Julie. La tante me comble de bienfaits: cela veut dire que je les mérite. Enfin je me rends un samedi saint pour dîner. Ma chère tante m'annonce qu'elle est forcée de sortir et qu'elle ne reviendra qu'à huit heures et demie; qu'une assemblée de charité, un sermon, une quête et toute la simagrée sont pour elle d'une obligation indispensable (car, par contenance, la bonne dame place l'ordre dans le temple de Dagon). Je peste, je me fâche... On se flatte d'un jour de bonheur... On est cruellement abusé. - La bonne dame me console avec attendrissement... Eh bien ! mon petit, ne te fâche pas; je m'arrangerai pour souper avec toi, et puis... Hein ?... dis donc, petit fripon !... Mais je ne veux pas que tu sortes. Julie restera avec toi, et vous ferez de la musique... Mademoiselle, j'espère que vous ne laisserez pas ennuyer monsieur ! - Non, ma tante (et l'embarras et la rougeur). Moi, je fronce le sourcil; j'ai des affaires... Bref, Mlle Macao est chargée très expressément de m'exécuter; la vieille part et nous laisse seuls, Julie et moi, dans le joli boudoir.

Puissances du ciel ! Vous dont émane ce feu céleste qui nous élève au-dessus des mortels, vous vîtes mon bonheur !... Curieux, indiscret ami, tu veux donc aussi pénétrer les mystères de Paphos ?... Eh bien ! lis, dévore et branle-toi.

Tout favorisait mes feux; la beauté du jour, dont les rayons, amollis par une gaze diaphane, attendrissaient pour nous les objets; le printemps, son influence, l'innocence de Julie; mon expérience qui l'échauffe pour la détruire; des tableaux lascifs que je lui explique d'une manière plus lascive encore; des vœux prononcés à ses pieds, reçus par sa tendresse... Les désirs nous animent l'un et l'autre; un tact assuré, et qui ne me trompa jamais, redouble ma hardiesse; déjà la bouche de Julie est en proie à ma bouche qui la presse; son sein trop soulevé s'irrite contre les rubans qui le retiennent... Noeuds odieux, disparaissez !... Des larmes coulent de ses yeux, je les sèche par mes baisers; mon haleine s'embrase; le feu de nos coeurs s'exhale et se répand dans nos poitrines brûlantes; nos âmes se confondent... J'entreprends davantage; les bras de Julie ne semblent me repousser que pour m'attirer mieux; déjà elle ne se défend plus, son oeil se ferme à demi, sa paupière vacillante se fixe à peine... Que de trésors je découvre et je parcours !... - arrête

!... téméraire ! s'écrie la tendre Julie... Cher amant !... Dieu... je... je... meurs... Et la parole expire sur ses lèvres roses... L'heure sonne à Cythère; l'amour a secoué son flambeau dans les airs; je vole sur ses ailes, je combats, les cieux s'ouvrent... J'ai vaincu... O Vénus ! couvre-nous de la ceinture des grâces !...

Peindrai-je ces extases voluptueuses où l'âme semble jouir du repos, alors même qu'elle se répand davantage au dehors !... Non, non, de telles délices ne s'expriment pas.

Loin de nous les reproches ! Julie ne m'en fera pas; elle me voulait pour maître, elle désirait le bonheur, elle renaît pour le goûter encore... Mais quel prodige ! Notre sofa s'anime ! Une multitude de mouvements combinés avec art fait éclore pour la sensible Julie mille émotions plus vives, s'il est possible. Enfin, épuisés de plaisirs, de caresses, nous nous arrêtons... Et j'arrête aussi le diable de ressort qui m'avait prêté son secours d'une manière si peu attendue. Je ne connaissais pas le sofa, et Julie met tous ses plaisirs sur mon compte... Je me garde bien de la désabuser.

Je ne reste pas plus longtemps; ma toilette est diablement dérangée; d'ailleurs, ma vieille aurait une sottise offrande. - Sans répéter les détails monotones, notre commerce dura trois mois: Julie m'aima constamment; la tête tourna à la tante au point de déranger ses affaires pour moi. Une assemblée de famille la fit interdire et mettre dans un couvent. On arracha Julie à ma tendresse et comme on soupçonna qu'elle avait pu prendre certaines leçons chez sa tante, il y eut des explications dont le parlement se serait mêlé sans une protectrice que je trouvai dans la parenté même. Mme La Marquise de Vit-au-Conas, placée à la cour, accommoda toute l'affaire. C'est de mes arrangements avec elle qu'il me faut vous parler.

Un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense. J'eus le bonheur d'intéresser Mme de Vit-au-Conas; elle me demanda les détails de mon affaire; je lui peignis mon aventure avec bonne foi; elle était femme, pouvait-elle être bien sévère pour un crime qui, dans le fond, n'était qu'un hommage à la beauté ? Elle aimait le plaisir; mon double emploi lui parut être une preuve de solidité précieuse: - Mon dieu, me dit-elle, il y avait de quoi vous tuer. La modestie eût été hors de saison; je répondis tout bonnement que ma santé, loin d'être affaiblie, exigeait un service au moins aussi fort: ses yeux s'ouvrirent, les miens s'égarèrent, nous nous rencontrâmes; elle n'était pas novice; je lui avais des obligations qu'il m'était doux d'acquitter, c'est dire assez que nous nous entendîmes.

Son service la retenait souvent à Versailles; le mien, qui commençait à cette époque, me rendait assidu: à la cour on est si désœuvré ! Le mari de la marquise était à son régiment; il lui laissait du vide. Je m'offris à le remplir.

Les premiers jours de notre connaissance, j'allais passer chez elle quelques moments pour attendre le coucher du roi. Parmi les hommes qui composaient le cercle de la marquise, je remarquai un grand chevalier de Malte, fort maigre, fort pâle, mais qui se donnait des airs de privauté; le ton maussade de la marquise me convainquit que c'était mon devancier et qu'il allait être congédié. Pour aider à le pousser dehors, je l'attaquai, je le persiflai; il se défendit mal. Je sortis, il me suivit. Après le coucher, il me pria de gagner avec lui la pièce des suisses, m'assurant qu'il avait quelque chose à me confier. La nuit était belle, nous nous promenâmes;

arrivés dans un lieu assez solitaire, il mit brusquement l'épée à la main; je la saisis, je l'enlève et la jette à vingt pas, du plus grand sang-froid du monde; mon homme, tout étonné, se fâche, et je n'en ris que davantage. Enfin, je lui dis: "Mon cher chevalier, je crois entrevoir vos motifs; vous êtes bien avec la marquise, elle vous rejette, vous pensez que je suis votre successeur, et vous n'avez pas tort; vous voulez vous couper la gorge avec moi, et je suis bien sensible à cette marque de votre amitié; mais je vous dirai franchement que je ne me battrai qu'après avoir vu si elle en vaut la peine; ma réputation est faite, on ne me soupçonnera pas; nous prendrons, vous, le temps de la réflexion, moi, le temps de coucher avec elle; ensuite, si le coeur vous en dit, nous nous amuserons..." Je cours ramasser son épée, je la lui présente, je lui souhaite le bonsoir, et je vais me coucher.

Le chevalier vint chez moi le lendemain; il convint de ses torts, nous nous embrassâmes, et je me rendis chez la marquise, qui, déjà instruite du fond de l'aventure, ne m'en fit pas plus mauvaise mine, parce qu'elle en ignorait les détails.

Enfin, les jours s'accumulaient, la marquise jouait la coquette, semblait vouloir irriter mes désirs et me donner un véritable amour. Nous étions dans la saison des petits voyages; nous ne nous voyions que des moments, et ces moments étaient perdus pour mes projets. Tout cela m'ennuya; j'étais oisif, je la pressai; j'obtins un rendez-vous pour le lendemain, et quelques gestes très significatifs, de part et d'autre, m'annoncèrent qu'il serait tout ce que je voulais qu'il fût. Je me rends à l'heure marquée; le roi était à la chasse; tout le monde dehors; le château semblait un désert. Mais l'appartement de la marquise n'est-il pas assez peuplé ? Nous étions deux: les désirs accouraient en foule, ils appelaient les plaisirs... Ma foi ! je ne sais pas où l'on aurait pu trouver meilleure compagnie.

Les feux du midi embrasaient l'atmosphère. Un jour à demi étouffé régnait dans le boudoir: on y respirait la fraîcheur, les parfums et la volupté. Représentez-vous sur une pile de carreaux une grande femme bien taillée, encore mieux découplée; quelques rubans galamment noués sont le seul lien qui retienne la gaze légère qui la voile; sa gorge est belle, sa figure assez commune, mais ses yeux disent ce qu'ils veulent; d'assez belles dents, des cheveux d'un noir admirable, tout m'invitait: les préliminaires commencèrent; les ménagements auraient ennuyé. Je détourne sur elle et sur moi des voiles importuns. En deux tours de mains, j'arrange la marquise; je me précipite... Dieu ! *le flot qui m'apporta recule épouvanté.* - Eh ! qu'as-tu donc ? - Ce que j'ai... Le diable peut-être... Je me signe et je crois que M. Satan s'est venu planter là en propre personne. - Mais encore... est-ce une illusion ? - Foutre ! tu n'as qu'à juger... Un braquemart de huit pouces levait sa crête altière et défendait les approches. Le coquin avait pensé m'éventrer. La marquise, nullement déconcertée, riait aux larmes. Enfin, je me rassure, j'examine, puis adressant la parole au papelard: Hélas ! lui dis-je, j'étais venu dans l'intention de le mettre à monsieur votre frère; mais, beau sire, à tout seigneur tout honneur... Alors, je me retourne et je lui présente, bien humblement, ce que Berlin révère et ce que l'italien encense. Sacredieu ! de ma vie je ne l'ai échappé si belle. La marquise m'attire à elle... Un moment plus tard... - Hein ?... - Oui, pardieu ! je l'étais, et tout vivant.

Cependant, mon étonnement cesse, et après avoir rendu ce tribut d'admiration, je plaçai Vit-au-Conas de la manière qui nous convenait à tous deux. La marquise était vive sans être tendre; un tempérament ardent lui commandait, l'entraînait; elle croyait aimer l'objet qu'elle

tenait dans ses bras, et, les sensations effacées, les désirs satisfaits, son coeur s'épuisait. Dix années de cour forment bien une femme: elle était intrigante, adroite, dissimulée; elle avait enfin le caractère de son état. Aussi jouissait-elle d'une considération que la crainte de son esprit malin et médisant lui avait attirée. Au reste, levant effrontément le masque sur le chapitre des moeurs, elle m'afficha avec une impudence qui m'eût fait rougir, si l'on rougissait encore. J'affectais de la discrétion, de la retenue. "Allons, me disait-elle... Mais tu es un enfant: tout cela est reçu, mon ami. Dans les commencements que j'ai habité ce pays-ci, tout me révoltait. Je sortais du couvent, j'étais jeune, assez jolie; j'avais de la pudeur, j'étais d'un gauche inconcevable. Les femmes m'ont formée; les hommes m'en ont trouvée mieux. J'ai gagné de tous côtés.

"Je vivais chez elle comme chez moi; nous couchions ensemble, et comme elle me trouvait vigoureux, elle s'en tenait là. Mais l'argent ne venait point; car comment tirer l'argent d'une femme de cour encore jeune et jolie?... Le diable y pourvut. Un jour que, dans le délire des sens, nous avons fait, ma foi, toutes les folies que le bon Arétin a dépeintes dans son livre si religieux, la marquise ne prend-elle pas subitement de l'amour pour mon postérieur? Ma plaisanterie et le compliment que j'avais fait à son monsieur fortifient cette idée. A toute force elle en veut venir à l'exécution... As-tu jamais vu, mon ami, un perroquet défendre sa queue contre un chat rusé et malin?... Me voilà, je fais le saut de carpe, des pétarades... La diablesse ne perd pas la carte... Je le sens... Ahi, ahi! - Mais, madame, c'est un pucelage, foi de chrétien. - Eh bien! je le paierai cent louis. - Oh! non, de par tous les diables, deux cents... Eh, foutre! me voilà... (j'en meurs de honte) me voilà enfilé!

Après ce bel exploit, la marquise m'apostrophe... *Rodrigue, qui l'eût cru?*... Et moi, en portant la main au pauvre blessé, et faisant piteuse grimace... *Chimène, qui l'eût dit?*... Ses baisers, ses caresses, ses folies, le triomphe qu'elle se flattait d'avoir remporté lui donnaient une gaieté à laquelle je ne pus résister... Tiens, lui dis-je, mauvaise, tu m'as diablement fait du mal, mais je te pardonne. Nous scellâmes la réconciliation de manière à ne pas laisser le plus petit vent de rancune.

Le bon roi Dagobert avait bien raison: il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter; mon intrigue avec la Vit-au-Conas durait depuis six mortelles semaines; d'ailleurs, j'avais profité de son goût hétéroclite; je lui coûtai des monceaux d'or. "Mon cher, me dit-elle un jour, je vois que nous ne nous aimons plus. Tu me parais toujours aimable, je veux te conserver comme connaissance intime, mais prévenons le dégoût; tu ne saurais manquer de femmes; tu es jeune, je ne veux pas te faire perdre un temps précieux, et je prétends te guider. Tiens, je te le dis avec franchise, les femmes de cour, à commencer par moi, sont dangereuses au delà de l'expression; rien ne leur manque pour plaire, et les hommes trouvent en nous la société de la bonne compagnie et tous les vices de la mauvaise, vices qui, communiqués et rendus, font entre les deux sexes une circulation dont les effets, variés à l'infini, ont presque toujours pour base, pour motif et pour but la perfidie.

"Nous sommes coquettes par ton, vicieuses par caractère; le plaisir a pour nous de l'attrait, mais nous jouissons par habitude. Un amant nouveau est sûr de nous plaire; cela est au point qu'il m'arrive tous les hivers de recevoir mon mari avec une joie incroyable, de lui prodiguer pendant vingt-quatre heures les caresses de la passion: l'illusion cesse, le bandeau tombe, je le reconnais, je me reconnais moi-même, et nous nous quittons.

"Le sentiment est regardé parmi nous comme une chimère, nous en parlons avec emphase, avec esprit, raffinement même, précisément parce qu'il ne nous a jamais touchés. Tu dois réussir ici par ta complaisance, ta vigueur et surtout ta science dans l'art de la volupté. Je connais vingt femmes qui se ruineront pour toi; tu leur créeras un tempérament ou tu ranimeras ce qui leur en reste.

"Mais, mon ami, prends garde à certains désagréments; moins honnêtes que les filles, nous donnons sans délicatesse ce que l'on nous a communiqué sans scrupule, et souvent nous ne valons pas le repentir que nous causons. Pour éviter ces précipices, que les *fleurs* qui les couvrent rendent plus dangereux, abandonne la timidité, la délicatesse: elles te perdraient, et l'on n'y donnerait ici que des noms ridicules.

"La pudeur est grimace, la décence hypocrisie, les qualités se dénaturent, les vertus sont chargées des couleurs du vice, mais la mode, les grâces embellissent tout; on ne prise l'esprit que par le jargon qui l'accompagne; en un mot, c'est de nous que dépend la fortune, et nous sommes aussi aveugles qu'elle, parce que souvent un sot ouvre la nuit un avis important.

"Prends donc un extérieur hardi, impertinent même, dans le tête-à-tête; brusque les aventures, tu ne serais téméraire que dans le cas de faiblesse, et le seul manque de respect que nous ne pardonnions pas, c'est une faute d'orthographe. Mais en public, change de ton, fais ta cour assidûment, prodigue les soins et les éloges; ce n'est pas de la discrétion que l'on te demande. Nous ne craignons, mon ami, la révélation des mystères que lorsqu'ils ne sont pas à notre avantage..."

La marquise s'arrêta. Son sofa n'était pas loin, nous nous fîmes des adieux très circonstanciés, et j'obtins, en la quittant, la permission de renouveler de temps en temps connaissance... sauf à être encore empalé.

Me voilà donc libre; je m'introduis dans les différentes sociétés de la cour: je jette sur les femmes qui les composent un oeil curieux et perçant. Du plus au moins, je fais mainte application des peintures de la marquise. La saison des bals arrive, j'aime la danse à la fureur, mais, n'étant point talon rouge, elle m'était interdite chez les hautes puissances; l'observation m'offrit des dédommagements. J'avais obtenu la permission de me rendre chez une princesse qui joint à tout plein d'esprit le meilleur ton et le coeur le plus sensible. Je la jugeai faite pour inspirer un attachement durable, mais trop sage pour s'afficher aussi. à son âge, avec tous les moyens de plaire, se fixer !... Eh ! que dirait l'amour ?

Lui a-t-il confié ses flèches pour les laisser oisives ou pour les ficher sur un seul coeur, comme des épingles sur la pelote de sa toilette ? Je consultai mon grimoire, et je sus qu'on ne pouvait allier plus de générosité, de talents et d'adresse. Je sus encore qu'en prédicateur excellent, ses préceptes ne nuisaient pas à ses plaisirs, et je crus sentir qu'un peu de contrainte pouvait y ajouter du prix. - Mais qui est-ce donc ? - Oh ! vous en demandez trop; allez sur le grand théâtre, quand on jouera la *gouvernante*, vous lui verrez remplir un rôle que son coeur lui rend cher et qui lui mérite tous les applaudissements.

Confondus dans un groupe d'hommes, nous exercions notre critique sur les danseurs. - Eh ! bon

Dieu ! quelle est cette petite personne, si folle, si extravagante ? Elle est tout ébouriffée, son panier penche d'un côté, tout son ajustement est en désordre... Je ne l'en trouve, ma foi ! que plus jolie; tous ses traits sont animés, ses gestes sont violents, tout pétille en elle. - C'est la Duchesse de \*\*\* me répond le comte de Rhédon; vous ne la connaissez pas ? Je vous présenterai; elle aime la musique, vous l'amuserez. Le lendemain, je somme le comte de sa parole, et nous partons.

A six heures du soir, la duchesse était en peignoir; de grands cheveux s'échappaient d'une baigneuse placée de travers sur sa tête. Embrasser le comte, me faire la révérence, me proposer vingt questions et me prendre pour répéter le pas de deux de Roland, ne fut l'affaire que d'un instant. Je fus froid les premiers pas; une passe très lascive, qu'elle rendit comme Guimard, m'enhardit, m'échauffa, me fit... (Ah ! mon ami, la jolie chose qu'un pas de deux, quand on bande !) Le comte applaudit à tout rompre; elle s'écrie que je danse comme Vestris, que j'ai un jarret à la Dauberval, me fait promettre de venir répéter avec elle, et me donne carte blanche pour les heures; puis mon lutin sonne ses femmes. Le comte se sauve, je demeure; elle se coiffe à faire mourir de rire, me demande mon avis; je touche à l'ajustement, et je lui donne un petit air de grenadier qu'elle trouve unique... Elle s'habille, sort; je lui donne la main, et je me retire.

Parbleu ! dis-je en moi-même, celle-là n'a pas le temps d'être méchante. Je me couche; sa friponne de mine me tourmente toute la nuit. Je me lève en raffolant, et je cours chez la duchesse à dix heures du matin; elle sortait du bain, fraîche comme la rose. Une lévite la couvre des pieds à la tête; on apporte du chocolat; je suis barbouillé du haut en bas; elle saute à son clavecin; sa jolie menotte a toute la vélocité possible; elle a du goût, un filet de voix, des sons charmants, mais pour de l'âme..., serviteur. Je vois cependant qu'elle est susceptible. Nous prenons un duo; je la presse, je l'attendris malgré elle; elle perd la tête, son cœur se serre: j'en arrache un soupir; la voix meurt, la main s'arrête; le sein palpite, mon œil enflammé saisit tous ses mouvements... zeste ! Elle jette tout au diable; elle plante là le clavecin, me bat, me demande pardon, passe un entrechat, se jette en boudant sur un sofa, et se relève par un grand éclat de rire.

Heureusement pour moi, Gardel arrive; nous dansons; je remarque cependant avec plaisir qu'elle prend de l'intérêt: elle me loue avec affectation. Gardel n'a garde de la contredire; avant que je sorte, elle me demande excuse, implore son pardon, me prie de lui imposer sa pénitence; vois donc d'ici, bourreau, cette mine hypocrite; je saisis une main que je couvre de baisers; l'autre me donne un soufflet qu'un baiser plus hardi répare à l'instant.

Le lendemain, j'y vole sur les ailes du désir; elle m'avait demandé quelques ariettes nouvelles, je les lui portais; elle était au lit; une femme de chambre ouvre ses rideaux, je parais; un fauteuil placé à côté d'elle me tendait les bras... J'aime bien mieux m'appuyer contre une console qui me tient de niveau.

Où es-tu, divin Carrache ? Prête-moi tes crayons pour esquisser cette enfant !...

Un bonnet à la paysanne couvre sa tête à moitié; ses traits n'ont aucune proportion; ce sont de noirs yeux superbes, la plus jolie bouche, un nez retroussé, un front trop petit, mais ombragé délicieusement; deux ou trois petits signes noirs comme jais assassinent leur monde sans remission; son teint est moins très blanc qu'animé, mais le carmin le plus pur n'égale pas le vermeil de ses joues et de ses lèvres.



Après quelques folies débitées de part et d'autre, je lui montre ma musique; elle me prie de chanter... Je déployais toute la légèreté de ma voix, quand tout à coup un drap soulevé me découvre un sein de lis et de roses... *et la cadence chevrote*... Je continue: tantôt c'est un bras arrondi par l'amour, une cuisse fraîche rebondie, une jambe fine, un pied charmant qui, tour à tour, se promènent sur le lit et frappent tous mes sens... Je tremble; je ne sais plus ce que je chante...

- Allons donc ! me dit la duchesse, avec un sang-froid dont je ne la croyais pas capable. Je recommence, et le manège d'aller son train; mon sang bouillonne, tous mes nerfs s'agacent et s'irritent; je palpète, mon visage s'inonde de sueur; la méchante, qui m'observe, sourit et cependant soupire... Un dernier bond la découvre tout entière... Sacrebleu ! mes yeux font feu; je jette la musique, je fais sauter les boutons qui me gênent, je m'élanche dans ses bras; je crie, je mords, elle me le rend bien, et je ne quitte prise qu'après quatre reprises redoublées.

La duchesse était évanouie, cela commença à m'inquiéter; j'employai un spécifique qui ne m'a jamais manqué: j'ai la langue d'une volubilité incroyable; j'applique ma bouche sur le bouton de rose qui termine un joli globe: un trémoussement presque subit me rassure sur son état... - Dieu ! O dieu ! me dit-elle en me sautant au cou, cher ami, tu l'as trouvé ! - Et quoi ? lui dis-je tout étonné. - Hélas ! un tempérament que l'on m'avait persuadé que je n'avais pas... Et baisers d'entrer en jeu, et les pièces de mon habillement de couvrir le plancher. Enfin, nous nous trouvâmes, comme dit la précieuse ridicule, *l'un vis-à-vis de l'autre*; je vous jure que ma petite duchesse n'était point de ces prudes qui craignent un homme absolument nu. Elle avait des doutes; il fallut bien les éclaircir. Chaque situation nouvelle me découvrait de nouveaux charmes. C'est bien le corps le mieux fait ! Charnue sans être grasse, svelte sans maigreur, une souplesse de reins qui ne demandait que de l'usage... Eh ! parbleu ! je lui en donnai de toutes les façons.

J'aime bien foutre; mais comme le bon Dieu n'a pas voulu que nous trouvassions le mouvement perpétuel, il faut s'arrêter enfin, car ce *jeu laisse plus qu'il n'ennuie*.

Or ma duchesse n'avait qu'un jargon, toujours le même; et comme j'avais ralenti son feu, ce n'était plus qu'un petit être fort plat, fort monotone. Que j'aime à voir sortir d'une bouche ces riens que rend si précieux une femme enivrée de volupté ! Qu'un mot placé à propos sait bien relever le prix d'une caresse et la rendre plus touchante ? Otez les préludes de la jouissance et les paroles magiques qui, faisant sortir de l'extase, aident si souvent à s'y replonger... *l'ennui bâille avec nous sur le sein de nos belles*: l'amour fuit, l'essaim des plaisirs s'envole, et l'on s'endort pour ne jamais se réveiller.

Voilà des dégradations que j'éprouvai chez la duchesse pendant quinze jours: nos commencements furent trop vifs et la satiété amena le dégoût. J'en étais là, quand, un soir, en entrant chez moi, on me remit un écrin et ce petit billet.

"Un instant me rendit votre amante, un instant a tout changé; mais j'ai, monsieur, de la reconnaissance de vos soins; je vous prie de conserver cet écrin: il vous représentera l'image d'une femme qui parut vous être chère et qui se reproche de n'avoir pas pu faire plus longtemps votre bonheur."

Je vis sur-le-champ de quelle main partait ce billet: la duchesse était incapable de l'avoir dicté. J'y répondis: "Vos bienfaits, madame, ont droit de me toucher, si votre coeur a daigné apprécier le peu que je vau. J'ai mis dans notre liaison des procédés dont l'énergie paraissait vous plaire; je n'ai ni dépit, ni colère. C'est bien assez pour moi d'avoir eu les honneurs du triomphe, sans aspirer à ceux de la retraite: depuis huit jours, j'attendais vos ordres, et la preuve de mon respect est de ne les avoir pas prévenus. Votre portrait sera pour moi le gage de l'estime que vous accordez à mes *talents*. Puisse, madame, le fortuné mortel qui me remplace vous en porter de *plus heureux* ! Vous m'aurez tous deux une obligation bien douce: celle de vous avoir mis dans le cas d'en sentir tout le prix."

Mon successeur, homme d'esprit, n'a pu y tenir comme moi, que peu de jours; elle l'a remplacé par *un prince*, et réellement, quant au moral, ils se convenaient; pour le physique, elle eut ses laquais: c'est le pain quotidien d'une duchesse.

Mon billet écrit, j'ouvris l'écrin, j'y trouvai de fort beaux diamants et le portrait de la duchesse en baigneuse: il était frappant; je l'approchai machinalement de mes lèvres. Avouerais-je ma faiblesse ? Je sacrifiai encore une fois à ce joli automate, et mon caprice s'écoula avec la libation que je venais de répandre en son honneur.

Je me rendis chez la Vit-au-Conas, elle était en possession de mes jours de congé; d'ailleurs nous avons contracté une amitié commode. O que cette femme-là gagne à être approfondie ! Réellement, à la manière dont elle me reçut (la réception dura deux grandes heures), je crus qu'elle ne me reconnaissait pas. Quand elle fut en état d'écouter, je lui racontai mon aventure; le comte de Rhédon lui en avait dit quelque chose; la catastrophe lui plut, l'égaya, et nous en étions sur la chronique scandaleuse, quand on annonça Mme de Sombreval et une autre femme chez qui j'avais négligé de me faire présenter. Elle m'en fit la guerre avec chaleur; j'y répondis avec intérêt, et je demandai pour la forme une permission de faire ma cour qui était tout accordée.

La visite finie, la chère Vit-au-Conas me dit: - Mon ami, je vais te perdre encore: voilà un dévolu jeté sur toi. Pour celui-là, c'est une trouvaille: conduis-toi bien... Pousse-la, pousse... - Ah ! Madame, vous savez comme je le pousse; témoin... (vous sentez le geste que je fis). Elle prit au mot, et le témoin fut en *confrontation*. Nous nous quittâmes; ma chère marquise me souhaita bonne chance, et je courus me préparer à la ménager.

Doré comme un calice, pimpé, cardé, musqué, je me rends chez Mme \*\*\*. Le cercle était nombreux; après les premiers compliments, une minute d'examen me mit au fait de l'assemblée: huit ou dix freluquets pirouettaient sur des talons rouges; vils adulateurs de la maîtresse de la maison, dont ils briguaient un regard, ils honoraient de leurs airs penchés, de quelques fades polissonneries et de ricanements pitoyables une douzaine de femmes, hardies dans leur maintien, impudentes dans leurs propos, et, à ce que j'appris, dans leur conduite. Mon instituteur était un *monseigneur*, à qui un bon évêché et deux abbayes affermées cent mille francs donnaient le privilège de prêcher la vertu chez les filles de la capitale ou chez les titrées de la cour, ce qui revient au même.

- Voyez-vous, me disait-il, cette grosse baronne; son visage est enluminé, ses gros yeux ronds sont surmontés d'un sourcil noir, épais, dur... Tudieu ! c'est une maîtresse femme: cochers,

laquais, elle met tout sur les dents. Sans être mauvaise maîtresse, elle en change souvent; mais elle leur fait un sort. La semaine dernière, elle en a placé deux aux invalides; elle prenait son mari quand elle ne trouvait personne; elle a rendu le pauvre diable, il est fourbu, et au moment où je parle, il est aux incurables. - Quelle est cette grande blonde fade ? - Quoi ! vous ne connaissez pas la comtesse de Minandon ? - Non, mais elle tourmente cruellement son éventail. - Bon, c'est qu'elle joue la mijaurée; mais, foutre ! (notez bien que c'est monseigneur qui sacre) bien fou qui s'y fiera; elle m'a donné, il y a six mois, une chaude-pisse..., le vit m'en cuit encore. - Voilà ce que c'est, monseigneur, que de *sortir de son diocèse* (condom)... Quelle est celle qui lui parle à l'oreille ? - La saute-au-corps: c'est l'auberge des gardes du roi... Elle deviendra gargote, et gare la vérole ! J'allais en savoir davantage, quand quelqu'un adressa la parole à monseigneur, et la conversation devenant générale, notre *aparte* finit.

Un de ces jolis individus qui, avec un minois de poupée, une voix grêle et un ton glapissant, jugent, décident et tranchent, tenait le dé; on en était aux spectacles. Des auteurs furent sifflés, bernés ou loués d'une manière qui, je vous assure, devait peu leur importer.

Enfin, l'on en vient à la musique. Mme \*\*\* m'apostrophe: monsieur, ceci est de votre ressort. - Je ne suis point musicien; mon seul mérite est de *bien écouter*. - Parbleu ! mon cher, reprend le Marquis de Fier-en-Fat, en ce cas-là, écoutez-moi, et vous vous rendrez à mon avis... *Moi*, je suis fait pour la musique; j'ai un tact à *moi* qui ne me trompe jamais, et il y aurait de la fatuité de tirer vanité d'un bienfait de la bonne nature. Qui diable s'est jamais vanté de ses oreilles ? (j'observerai qu'en cela le marquis était modeste.)... Or je n'aime point ce Glück; il n'y a pas le mot pour rire dans sa musique; pas un pauvre petit air qui aide à sabler gaîment son vin de Champagne. Il faut décomposer cet homme-là pour y trouver deux ou trois phrases qui fassent un rondeau. Votre Piccini n'entend point l'harmonie, et sans l'air de ballet que danse Guimard, j'aurais sifflé son Roland de fond en comble. - Monsieur n'aime point l'ouverture d'Iphigénie ? - Eh ! mon cher, non; cela fait venir la chair de poule. Parlez-moi de celle du *déserteur*; voilà ce que l'on appelle une ouverture ! Cela se chante tout comme un *pont-neuf*. Le Floquet vous fait joliment un opéra, je le soutiens contre vent et marée, et, pardieu ! Je ne conçois pas comment ce parterre s'est avisé de le siffler, tandis que j'applaudissais du geste et de la voix; ses basses font toujours un second dessus; il est vrai que le violon dit la même chose, mais cela renforce l'harmonie... Ces animaux de danseurs prétendent que l'on ne saurait danser ses airs de ballets, moi je les décide sautillants au dernier point. - Ils voudraient peut-être du fourré, du voluptueux. - Oui, de l'ennuyeux... Ma passion à moi, c'est l'*allegro*. - Monsieur le marquis, on s'y lasse bien vite. - Un sourire de Mme de \*\*\* et un peu d'embarras chez le marquis me démontrèrent qu'il pouvait bien en être à se reposer. L'arrangement des parties finit la conversation. Je me retirai avant souper; mais Mme de \*\*\* trouva un moment pour me donner rendez-vous le lendemain à sa toilette.

J'ai oublié de vous tracer sa figure. Mme de \*\*\* a trente-huit ans, elle ne s'en cache pas. Assez blanche, elle a la peau d'une finesse et d'une égalité singulières; l'ovale qui forme son visage serait arrondi si elle avait plus d'embonpoint; des yeux assez beaux disent sans minauderie ce qu'elle veut exprimer; sa bouche est bien; elle est grande, mais sa taille trop longue n'est pas assez marquée; sa poitrine est trop serrée, sa gorge est petite, placée en femme de condition, c'est-à-dire un peu bas, mais ferme, et surtout d'une susceptibilité qui la fait tressaillir; le bras et la main sont trop maigres, la jambe est bien, le pied charmant. Son discours en public est concis, serré et à prétention... Le roi lui a dit cela... Cette nouvelle vient de mesdames... Les ministres

sont ses amis. Elle leur donne quelquefois des leçons et toujours des conseils. Racontez-vous une affaire ? Elle en développe les ressorts secrets. Un mariage se fait-il ? C'est elle qui a présenté l'épousée, qui protège le jeune marié, elle sait tout, pénètre tout, a tout vu, tout deviné; elle met en avant sa faveur, offre sa protection, a des audiences, un secrétaire, des bureaux, un taxateur, un trésorier et des gens d'affaires. - Parbleu ! tu feras fortune avec cette femelle-là... Tu attends des grâces, bientôt tu les distribueras. - Je gage que tu vas me demander *l'honneur de ma protection*... A genoux, sacredieu ! et dépêchons-nous. Je vais prendre possession de mon emploi, et je t'offre ma survivance...

J'arrive chez Mme de \*\*\*. On me reçoit comme un homme attendu; la toilette se passe en galanteries de ma part, en défenses de la sienne; je fais tourner la tête aux femmes de chambre à force de contrôler; elles finissent par rire, et leur maîtresse déride sa gravité.

Enfin, nous restons seuls... Foutre ! du coeur ! Je crois que la timidité me gagne... Un sofa reçoit Mme de \*\*\*; je me place à ses pieds. (j'ai un grand fonds de tendresse pour les sofas.) En vérité, me dit-elle, je fais une démarche bien extraordinaire. - Moi, je ne vois rien de si naturel. - Je me croyais à l'abri de certaines faiblesses, et le rang que je tiens... - En vérité, madame, il est très favorable à certains arrangements. - Mais qu'imaginerait-on ? - Que je vous adore, et que je suis heureux de ne pas vous déplaire. - J'ai des vues sur vous, mon cher ami. - Mon bonheur sera de les remplir. - Vous avez de l'esprit, du feu. - Ah ! Madame, peut-on en manquer auprès de vous ? Vous électriseriez la nature... (elle s'électrise, pardieu ! Son front se colore, ses yeux brillent, sa main tremble... Amour !... Amour !... Viens donc, petit bougre !) - Vous avez là un joli habit. - Cette couleur m'a paru vous plaire; je la porterai longtemps... Bon dieu ! Voilà des rubans d'une nouveauté (et l'échelle se dénoue !) - Que faites-vous ? Que faites-vous donc ? Que diront mes femmes ? - Ah ! Madame, nous perdons un temps... Un temps qui pourrait être bien mieux employé. - Bon dieu ! Si l'on entrait. - Tant pis pour les curieux (et mains de trotter et bouche de s'appuyer sur un sein qui bondit sous les coups de langue). - Ah !... ah !... dit-elle en changeant de note, petit démon, tu m'as vaincue !... Les grands mots sont lâchés, mon Pégase est débridé, la ville rendue, et ma charmante foutue; mais c'est au second coup que je l'attends. Je presse, je pousse, je lime; elle est, sacredieu ! Tortillée autour de moi comme un serpent: il n'y a pas une ligne de perdue... - Ah !... ah !... mon ami ! le... ah !... le duc ne le fait pas mieux que toi... le prince m'aurait ratée là... l'ambassadeur ne m'a jamais fait décharger... (je crus, ou le diable m'emporte ! qu'elle allait me passer toute la cour en revue.)... Quand nous nous fûmes bien convaincus que nous n'avions plus rien à nous faire, nous renouâmes conversation. Mme de \*\*\* abandonna cet air de dignité que je lui avais toujours vu. J'étais amant heureux; elle m'en accorda toutes les prérogatives.

Comme je ne pouvais mieux faire ma cour qu'en l'entretenant de son crédit, je sus l'en faire parler; j'avais, d'ailleurs, mon intérêt à pénétrer ses secrets, ses ruses, son manège; je ne perdais point de vue mon objet principal, mon cher argent !... Mes connaissances devaient me guider dans les manoeuvres qui pouvaient m'en faire tirer parti. Le premier moment d'une jouissance que je sais, à mon gré, rendre impétueuse et brillante avait étourdi mon adorable. Mais les femmes dévorées d'ambition sont insensibles au plaisir; la vanité, l'intrigue absorbent toutes leurs facultés. Sans cesse livrées à l'envie, à la haine, les poisons de l'une, les poignards de l'autre écartent les amours. Je ne devais donc m'attendre qu'à une jouissance froide, inanimée; je ne pouvais me flatter de la captiver par les sens, mais par ses propos; je lui reconnus de la

suffisance, beaucoup d'estime d'elle-même, une vanité sans bornes, par conséquent une imagination resserrée; point de vues, ou elles étaient courtes, aucun plan fixe... Dès lors, le mien fut formé de l'assujettir, de la maîtriser, de m'en servir pour ma fortune, ou de la planter là si elle n'était bonne à rien. Quinze jours d'habitude me suffirent pour réussir. Je sus faire goûter à Mme de \*\*\* mes projets; elle adopta mes idées en ne croyant suivre que les siennes; son secret fut dans mes mains sans que je la laissasse disposer du mien. Ce n'était pas tout: elle faisait des affaires, il fallait m'en rendre maître... Je n'avais qu'à vouloir... Tout me fut remis. Dès lors, je devins l'arbitre des traités; je corrigeai le tarif (non pas, comme vous pensez bien, pour diminuer), mes honoraires ne furent point oubliés, et ma patronne partageait en outre avec moi ce que ma conscience assez commode m'engageait à lui restituer.

Trop sage pour me mettre au grand jour, j'avais prévu que tout cela finirait mal, que Mme de \*\*\* porterait la peine de ses exactions; je ne voulus donc aucune place. Faire et ne point paraître, c'est l'adresse des gens habiles. Avant de vous conter la catastrophe, je vous dois deux ou trois aventures dignes d'être distinguées de la foule de celles qui sont passées sous mes yeux.

L'abbé Ricaneau, connu de toute la terre, postulait depuis longtemps un bénéfice. Le sien était cependant bon; mais le cher abbé, doué de vertu prolifique, faisait régulièrement quatre enfants tous les ans, et, par principe de conscience, il payait les mois de nourrice avant d'enrichir la collection des enfants trouvés. On lui indiqua notre bureau; il vint me voir; sa demande me parut simple, ses motifs excellents; je lui demandai un mémoire bien circonstancié; le lendemain, il me l'apporta et me tortilla un compliment pour m'offrir une bourse dont la maigre apparence fronça mon sourcil. - Ceci, monsieur, lui dis-je en la pesant, est pour les menus frais... Etrennes de portier, de valet de chambre, de maquereau, de secrétaire... L'abbé, tremblant, n'osa me contredire... J'examinai le mémoire; j'y trouvai des difficultés... Il me pria d'appuyer, de porter des paroles. - En ce cas-là, l'abbé, vous prenez le bon parti, vous voulez une abbaye de douze mille livres de rentes... Vous êtes de mes amis... Mille louis, elle est à vous... Il se récrie... - Comment ! Monsieur... - Mais c'est à rien. J'en suis fâché, je ne puis rien faire pour vous; vous me rompez bras et jambes... (je sonne...) Le ministre ne m'a-t-il pas demandé ? La réponse est connue. Je prends mon chapeau; l'abbé me talonne; je le mène mal; il se fâche; je parle plus haut que lui, et je le menace d'informer le teneur de la feuille de sa conduite... Je marmotte *lettre de cachet*... Il se sauve; il court encore, et je garde la bourse, où je trouvai cent misérables louis que le faquin imaginait devoir payer une femme comme Mme de \*\*\*.

Quelques jours après, on m'annonce une très jolie femme; mes yeux se dérident; elle demandait pour son mari une lieutenance du roi achetée par vingt ans de services et des blessures. Vous croyez que la générosité va me parler ? Parbleu ! vous ne vous trompez pas; je débute par tous les signes qui pouvaient mieux lui marquer ma bienveillance. Elle fut d'abord timide; elle s'apprivoisa, nous nous apprivoisâmes et devînmes si familiers, en moins d'une heure, que nous ne fîmes plus qu'une même chair. - Comment, tu l'as foutue ? - Non..., je l'ai envoyée à quelque autre... Sacredieu ! ne seras-tu jamais qu'un sot ?... C'est une des plus jolies remueuses que j'aie trouvées dans ma vie... Pour une provinciale, cette femme-là avait un vrai talent. - Au moins tu as fait son affaire sans lui demander de l'argent. - Oh ! cela, c'était juste, et nous convînmes seulement qu'elle écrirait à son mari de déposer dix mille livres chez un notaire, qui les remettrait à vue du brevet. Pour elle, je lui offris une boîte d'or, dont un faquin, qui voulait des lettres de noblesse, m'avait fait présent le matin; elle valait vingt-cinq louis. Vous voyez que je suis

généreux... C'était plus que l'intérêt de son argent.

Nos affaires allaient bien. Sous mon heureuse main le cuivre devenait or; Mme de \*\*\* m'adorait; elle couchait avec l'univers, mais j'étais le favori, car j'avais la bourse. Cependant je sentais quelquefois des soulèvements de conscience; elle m'en guérissait bien vite: cela aurait pu tirer à conséquence pour sa cuisine. Je m'appliquai seulement à la mettre toujours en avant, à ne jamais paraître, afin de me laver les mains sur tous les événements.

Bien m'en prit... Voici le fait. Une femme jeune, riche, avait un amant. - Beau début ! Et quelle est la sottise qui n'en a qu'un ? - Un mari jaloux. - Allons donc: quel conte ! - Foi d'homme d'honneur ! Ces originaux-là sont rares, mais il y en a encore quelques-uns pour la conservation de l'espèce. Le susdit animal trouvait mauvais que sa femme couchât avec un représentant. Comme elle ne pouvait le supposer que fou, elle prit le sage parti de le faire enfermer; elle vint me le proposer: et surtout d'éviter quelques petites formalités embarrassantes qui auraient pu retarder, même déranger un projet aussi bien vu. Mme de \*\*\* la loua infiniment, d'autant plus qu'elle faisait bien les choses; elle assurait à son mari six cents francs de pension et l'habillait très proprement.

Je lui demandai quelques petites attestations faites par ces mains habiles qui ne rougissent pas plus que le papier qu'elles emploient, et nous fixâmes tous les frais à dix mille écus; assurément, c'était à grand marché. Enfin, huit jours après, mon vilain fut enlevé sans bruit, coffré et écroué par ordre du gouvernement. Sa femme pleura, réclama, fit le diable à quatre, mais de loin. Je lui rendis le service de lui faire imposer le silence, et elle n'eut pas de peine à le garder.

Qui diable n'aurait pas cru cette affaire finie ! Ce vieux coquin devait crever, au moins devenir fou: il avait le diable au corps, il n'en fit rien. Certain magistrat (M. L. N., lieutenant général de police) fut visiter la prison; je ne l'avais pas mis du complot. Cet homme-là est du vieux temps, il s'avise d'être vertueux, d'avoir dans le coeur cette humanité que les autres n'ont qu'à la bouche; il compâtit aux souffrances du coupable, mais il donnerait sa vie pour sauver celle d'un innocent. Il instruisit le ministre; celui-ci, dans un moment d'indignation, peut-être de crainte, nomma Mme de \*\*\*, cria à la tromperie (pourquoi ne l'aurait-il pas fait ? Je criais bien, moi !) elle fut sacrifiée, perdit sa place et courut ensevelir dans ses terres sa honte et nos amours.

Vous croyez peut-être, mon cher, que je vais me pendre ?... Nenni, je vais compter mon argent... Vingt mille écus en espèces sonnantes, des diamants, des bijoux... Ma foi, je suis fâché du sort de cette pauvre femme; elle m'aurait valu beaucoup... Paierai-je mes dettes ?... Fi donc ! Cela porte malheur; d'ailleurs ces coquins d'usuriers s'imaginent-ils que je leur donnerai mon sang, ma plus pure substance, à dévorer ?... Qu'ils attendent mon mariage ou mon testament.

Pardieu ! Ces idées tristes ont abattu mon courage... Allons, allons, volons au Potosi, cherchons quelque mine nouvelle, et que l'or couronne mes ardeurs !

Une fête d'apparat avait réuni la cour et la ville; mes yeux, errant sur l'assemblée, cherchaient un objet qui les fixât; ils furent distraits quelques instants par des figures friponnes et agaçantes... O Satan ! *vade retro*... Déjà je sentais mon coeur s'évanouir et ma bourse se vider... Enfin arrive avec bruit Mme de Cul-Gratulos; son état l'oblige d'assister au spectacle, sans cela, elle est trop

régulière pour chercher le plaisir en public. Placé dans la loge où elle entrait, je fus assez heureux pour que mes prévenances ne restassent pas sans effet. Ce n'est pas que sa figure me tentât... Représentez-vous, mon ami, une tête, un cou, un corps et un cul tout d'une pièce; faites de tout cela un paquet mal fagotté; ajoutez-y des bras grossiers et de couleur bleu pourprin; attachez-y de grosses cuisses, de vilaines jambes, percez à son visage des trous bizarrement placés pour faire des yeux, mais dont l'un, immense, annonce pour ailleurs la grande mesure; barbouillez cela de rouge et de tabac; coiffez-le d'une perruque ébouriffée; et puis par là-dessus des plumes, de la gaze, du ruban, des diamants... Voilà la comtesse physique. - Et la comtesse morale ? - Foutre ! ne parlons pas si haut... Savez-vous bien que c'est une grande dame ? Elle est haute comme le temps (quoiqu'elle ne soit pas si ancienne), ses valets sont aussi ventre-à-terre devant elle qu'elle-même devant les puissances; elle *monseigneurise* son carrosse, ses chevaux, son mari, son père, son grand-père même; mais elle ne remonte pas plus haut, car elle craint les chutes; au reste, méchante, hargneuse, impudente avec effronterie, opiniâtre avec emportement et toujours avec bêtise, dévote avec ostentation... Chacun de ses valets met à la quête un écu qu'elle leur distribue; pour elle, l'or brille toujours dans son offrande hypocrite... - Mais que veux-tu faire d'un pareil monstre ? - Ce que j'en veux faire ? Parbleu, la belle demande ! La piller, la gruger, et me foutre d'elle tout en la foutant...

Le spectacle finit tard; elle m'invita à souper du ton dont on donne un ordre. J'étais au fait, je m'humiliai, je me confondis sans lui offrir ma main, je lui fis faire place à la sortie; je la vis entrer dans sa chaise qu'escortaient quatre valets, chapeau bas, et je me rendis chez elle.

L'assemblée était cérémonieuse, par conséquent fort triste; le souper fut d'un compassé assommant; on y mangea peu, on y parla moins, le lever, la chasse, le coucher, quelques nouvelles rebattues, débitées d'une voix traînante... Des hommages à madame terminèrent la séance, mais non pour moi. Comme tout, chez la comtesse, se fait dans l'ordre, un valet de chambre m'avait prévenu que Mlle Branlinos avait à me parler avant que je sortisse (ne vous étonnez pas de ce nom; c'est la première femme de la comtesse).

Après avoir fait mon compliment à celle-ci, je me rendis chez la susdiste, qui, sans détour, m'annonça que j'étais destiné pour cette nuit aux plaisirs de madame, et qu'elle avait reçu ordre de me préparer. - Pardieu ! lui dis-je, ma charmante, je ne m'attendais pas à tant d'honneur; mais soit fait comme vous le voulez... Nous entrons dans un cabinet de bains où j'en trouve un tout prêt. Branlinos ferme la porte sur nous et m'aide à me déshabiller. J'hésitais à me mettre absolument nu devant cette fille très jolie et qui n'avait pas plus de vingt ans, quand elle me dit: - Eh ! Monsieur, dépêchons-nous, il faut que je vous prépare. - Ah ! foutre ! Mademoiselle, et moi que je vous essaie... Je la campe sur le lit de bain, et je la fous... Le jeu ne lui déplut pas; il m'amusait assez... Il fallut cependant songer à la préparation... Branlinos entra dans le même bain que moi, en me disant que je l'avais souillée, et en m'avertissant qu'elle couchait en tiers avec nous... Ce procédé me parut nouveau; mais la diablesse garda le *tacet*, en étouffant de rire... Enfin, bien lavés, bien essuyés, bien parfumés tous deux, elle se sauva, de crainte de nouvelle pollution, et cinq minutes après vint me prendre.

J'arrive dans la chambre à coucher; la comtesse était déjà au lit, elle me tend une main que je baise avec autant d'ardeur que si elle eût été jolie. Je me place d'un côté, Branlinos de l'autre.

La comtesse était plus humanisée; mais le *décorum* subsistait toujours... A preuve. - Mon coeur, dit-elle à Branlinos, voyez s'il bande. (La petite me touche... Et sacredieu ! je dresse au même instant...) - Ah ! Madame, comme un ange ! s'écrie Branlinos... Alors Cul-Gratulos fait demi-tour à droite et me présente... Devinez. - Quoi donc ? - Sacredieu, que tu es bête ! - Ma foi, je ne sais pas. - Son cul.- son cul ? - Oui, foutre ! son cul.- Amas énorme de chairs mollasses et tombantes... Je débande net... Branlinos, qui sans doute, d'une main me prête son secours, de l'autre entr'ouvre le gouffre, je m'y jette en grinçant des dents... Et j'étais au milieu que je ne m'en doutais pas encore... *O altitudo !*... Branlinos s'était remise à son poste; sa main agile branlait madame à toute étreinte, pendant que je la limais à suer dans mon harnais... Le moment de la décharge approche... Avez-vous jamais été réveillé par le grondement d'une porte mal graissée sur ses gonds rouillés ?... Voilà la passion de ma belle, et les douceurs qu'elle me débitait... Cependant, quand cela fut fini et qu'elle fut retournée, elle me fit la grâce de m'embrasser... Pouah !... Ma foi ! j'aimais mieux l'autre, encore était-il parfumé; mais la bouche avait usurpé son goût.

Après un moment de conversation, il fallut recommencer; même cérémonie: sa façon à elle est uniforme, et le diable m'emporte ! Depuis le baiser, je ne la trouvais plus si ridicule. Mais voici bien une autre histoire: elle me place entre elle et Branlinos, me tourne, tout comme à Berlin, admire ma chute de reins... Je crus être au second tome de la Vit-au-Conas... Non, j'en fus quitte pour la peur... Tout à coup, par une inspiration: - Mon chat, me dit-elle, veux-tu foutre Branlinos ?... Pardieu ! je tope à la proposition... Mais je sens que l'on me farfouille... Sacredieu ! la bougresse me donnait le postillon; son gros vilain doigt me sondait d'importance. C'était pour me faire avaler la pilule qu'elle me laissait foutre la petite, et, dans le fait, cela ne nuisait pas. Cul-Gratulos ne se lassa que quand je fus rendu de fatigue; le jour paraissait; je lui laissai prendre du repos en me retirant. Le secret me fut recommandé de la manière la plus forte, et je l'ai bien gardé.

Les jours suivants furent marqués par les mêmes aventures. L'or me dédommageait, car elle en répandait à foison. Branlinos soutenait mon courage et me faisait bander. Au reste, la comtesse n'en était pas moins dévote, ni moins impertinente, même vis-à-vis de moi.

Mon quartier fini, elle partit pour les eaux de Barèges, en me comblant de présents, mais avec cet air qui en ôte tout le mérite; je revins à Paris.

Rendu dans cette Babylone, qui ne renferme plus de corruption qu'ailleurs que parce qu'il y a plus de monde (car les vices plus rassemblés en produisent de nouveaux), pendant huit jours je fatiguai chevaux et valets à faire inscrire mon nom chez toutes les coquettes et les coquines de Paris.

Quinze jours se passèrent sans aventures curieuses. L'ennui me gagnait; je jouai, je perdis, et dès lors j'abandonnai ce moyen de conservation qui m'aurait dévoré mon or. Pour le conserver, il n'y avait qu'un moyen, la fuite. C'était un parti violent, et je balançais.

Déjà le soleil dorait les moissons; les grâces se retiraient aux bocages; toutes les femmes volaient à la campagne, les unes par désœuvrement, d'autres par habitude, celles-ci pour opérer une révolution. De si grands exemples me déterminèrent; quelques légères excursions préparèrent ma



retraite; je voltigeai, mais souvent, bien différent de l'abeille industrielle, je ne pompai que des sucres soporifiques, encore l'ennui me fit-il bâiller sans m'endormir.

Vous connaissez comme moi ces palais enchantés que la Seine voit sur ses bords dans sa course tranquille... Hélas ! un art cruel nous y poursuit encore, il étouffe la nature en croyant l'embellir. L'ennuyeuse symétrie a dessiné ces parterres émaillés de sables stériles, et ces tristes gazons dépouillés de leur verdure... Des murailles de charmillie ne permettent point aux zéphirs de caresser le sein de Flore, la rose se flétrit sans honneurs dans ces vases qui la gênent, pour la rassembler en bouquets. De longues allées ne semblent m'offrir un point de vue délicieux que pour l'isoler et le rendre monotone. - J'entre dans un bosquet, des arbustes fatigués y prêtent à regret leur ombrage; des entraves de fer asservissent leurs branches courbées; le chèvrefeuille n'y rampe point parmi le feuillage; la tulipe y est sans couleur, la violette sans parfum... Je me sauve dans un bois... Eh quoi ! toujours de l'industrie, jamais de surprises... La main de l'architecte a décoré ces salles tristement superbes; la règle impérieuse a tracé leurs contours; la serpe, la faux ont mutilé les dryades gémissantes pour arrondir des colonnes ou former des amphithéâtres. - J'entends le bruissement des eaux... Hélas ! la naïade en pleurs n'y roule point ses flots argentés; mille canaux emprisonnent son onde; des formes bizarres, des bouches d'airain l'élancent dans les airs; elle retombe brisée dans ces bassins, où elle se perd sans pouvoir arroser le bocage qui la désire... O hommes ! votre despotisme réduira donc tout à l'esclavage !... J'erre dans les détours d'un labyrinthe compassé; la fauvette légère, le pinson joyeux n'y trouvent point d'asile pour leurs amours. Philomèle seule y fait quelquefois entendre les sons de sa douleur; et la nuit, quand Phébé fait régner le calme et le silence, le triste coucou présage au maître de ces lieux ses hautes destinées.

Que je suis loin, grand dieu ! de cette douce mélancolie où l'âme attendrie perd le sentiment douloureux de ses peines ! où des larmes involontaires, mais précieuses, dégonflent la poitrine oppressée et rafraîchissent la paupière !... Je suis sombre: mes pensées tumultueuses s'agitent, se choquent, se confondent; je reviens à pas lents, l'air rêveur, la tête penchée... Je rentre dans un salon brillant d'or et de glaces; elles me retracent vingt personnes que fixe un tapis vert... O source nouvelle d'ennui, de consommation !... Je reviens à la ville. Toute la vitesse de mes chevaux ne me sert pas à mon gré: je suis à peine arrivé que je voudrais être ailleurs; je cherche avec ardeur des objets nouveaux... Ah ! Il n'en est point qui puissent guérir un cœur blasé sur tout !

Essayons du moins de le distraire... Fuyons, fuyons la perfidie des cours, le tumulte des villes ! Cherchons une retraite... Je l'ai trouvée; j'y vole sur les ailes de l'espérance et du désir.

Au milieu de ces riches contrées que la Marne indocile fertilise dans son cours s'élèvent des murs bâtis par nos aïeux. Leur superbe apparence semble annoncer la demeure des rois... non, c'est le séjour tranquille des épouses chéries du Dieu de paix... C'est l'abbaye de \*\*\*; la tante d'un de mes amis en est abbesse. Je suis annoncé par lui comme un homme aimable. Je suis désiré, j'arrive... Le bruit d'une voiture qui vient au galop, plus encore celui des valets, qui croient honorer leur maître par leur tapage, avaient fait événement. Tout dans le couvent se met sous les armes. La discrète se prépare à exercer sa langue... Un homme de cour ! Qu'il va m'en conter de belles !... La nonnette jolie rattache sa guimpe légère avec art, avec coquetterie... Toutes veulent plaire; toutes volent au parloir. Mme la depositaire est députée pour me faire les honneurs: un compliment agréable et bénin me montre que l'on est prévenu en ma faveur.

Enfin, Mme l'abbesse arrive à la grille, et l'essaim disparaît par discrétion et par respect. - Sacredieu ! la charmante figure !... Lis son portrait, lis, et meurs d'envie.

Elle achève à peine son cinquième lustre: la fleur de la santé s'unit sur son visage à celle de la jeunesse. Un teint brillant, les yeux les plus beaux du monde et noirs comme jais, la bouche mignonne et bordée de roses, des dents d'ivoire qu'un sourire enchanteur laisse admirer... Au reste, un genre de coquetterie inconnu dans le monde, réservé pour le cloître. Sa robe, tissu d'une gaze diaphane, se drape en longs replis; une ceinture dorée semble moins faite pour marquer sa dignité que pour faire valoir une taille divine. La batiste la plus blanche forme son bandeau; sa guimpe se replie pour dessiner les tempes et arrondir davantage un ovale délicieusement tracé, elle s'échappe ensuite et voltige au gré des zéphirs: mille amours nichés çà et là rentrent, sortent, ébouriffent tout, et tout ne va que mieux. - Est-ce que tu t'aviserais de faire le second tome d'Abélard ? - Ma foi ! je n'en sais rien... Mais dussé-je chanter clair, je foutrai ma charmante abbesse, ou nous verrons pourquoi... Les compliments furent ce qu'ils devaient être, joliment tournés de la part de la nonne et galamment de la mienne. La connaissance fut bientôt faite; j'apporte des nouvelles, et l'abbesse était trop instruite pour ne pas s'apercevoir que mon âme était dans mes yeux... Mais elle n'était, sacredieu ! pas morte autre part, et je bandais à crier... Sublime effet de la vertu ! Vierges immaculées ! Les corpuscules saints qui s'exhalent de vos blancs tétons ont agité, pénétré tous mes sens... Puissé-je rassembler toute la vigueur d'un carme dans ses premières années et retracer à vos cons pourfendus la valeur et les assauts du père Tapedru !

Je ne parlerai pas des fêtes qui me furent données, des concerts où je tins ma partie. Ma voix mâle et sonore, mes accents prononcés se mêlèrent à ceux de ces filles timides... Tel un satyre effronté, se glissant au milieu des nymphes, commence par les étonner; en vain elles veulent fuir, un attrait puissant retient leurs pas; s'ils deviennent plus chancelants, c'est l'ouvrage du désir... Et les cris que les belles poussent ensuite ne sont pas d'effroi.

O mon ami ! la jolie chose que d'être au milieu d'un sérail où vingt nonnettes se disputent le prix de la beauté ! Leurs yeux, moins agaçants que ceux de nos femmes, respirent une tendre langueur. Plusieurs même, innocentes encore, éprouvent des mouvements jusqu'alors inconnus... Dieux ! quelle expression touchante !... Foutons, foutons ! ô mon vit ! déploie tes ressorts de fer ! que tout cède à ton impulsion puissante !... Evoé, amour !... Evoé, Priape !

Je me couchai, roulant à part ces vastes projets. La moire tapissait ma chambre, le goût l'avait assortie; la simplicité, la propreté scrupuleuse y régnaient, et la mollesse y reposait sur le duvet le plus fin. Je ne dormis point; j'étais enchanté, enivré... Une légère indisposition, peut-être de commande, retint le lendemain Mme l'abbesse au lit. J'eus permission d'aller lui faire ma cour dans son appartement... Que devins-je ! O ciel ! que devins-je !... Elle était belle comme un ange, et de la beauté la plus touchante... J'oubliai jusqu'au motif qui m'amenait; elle me tendit la main, en s'informant de ma santé; je baisai cette main avec un feu, une ardeur... L'abbesse soupira... Un soupir fut ma réponse... Nous étions seuls; ses yeux à demi clos, ses longues paupières abattues, le gonflement, la palpitation d'un sein d'albâtre que couvrait encore un voile inopportun, tout semblait m'enhardir... Hélas ! j'étais timide... Julie ! Julie ! Ainsi jaillirent les premiers transports de nos feux... Je me jetai à ses genoux; mes lèvres brûlantes couvrirent cette main que je n'avais pas quittée, que l'on ne s'était pas efforcé de m'arracher... Dieu ! elle se pâme... Elle se meurt...

Le premier mouvement m'emporte... Je m'écrie... Ses femmes arrivent... Des sels, des eaux, des senteurs !... Tout est sous mes mains. - Ce sont les vapeurs de madame ! s'écrie une assistante. - Ah ! foutue bête ! me dis-je à moi-même... Mais, foutre ! ce n'est pas son dernier accès... Au bout d'un demi-quart d'heure, elle revient à elle; elle est pâle... Mais c'est de la pâleur des amantes... Quelques larmes ont mouillé ses beaux yeux... Qu'ils sont touchants ! Ils semblent implorer... Nous redevenons libres: - Hélas ! dit-elle, je suis bien malheureuse: ces spasmes violents m'anéantissent... Et l'on ne peut en deviner la cause... Je vois la rougeur qui colore ses joues; son pouls est plus animé; mon coeur bat; je m'approche davantage... Quelques coussins dérangés m'offrent un prétexte; j'ose avancer ma main pour la replacer, pour la soutenir. Un mouvement me livre sa gorge... C'est celle de Polignac... L'ivresse me saisit; je presse sa bouche de ma bouche amoureuse (ma langue lui fait éprouver des tressaillements voluptueux); j'avance vers le sanctuaire; un doigt y pénètre... Il tremble, et ce tremblement l'émeut davantage... C'en est fait !... Je l'ai remplacé... Dieux ! Dieux ! Quelle jouissance !... - O mon sauveur, dit-elle, ah !... ah !... O bonheur !... Je puis mourir... Mon doux Jésus !... Ah ! cher ami !... Je meurs... Les sensations étaient trop vives, trop multipliées, trop nouvelles... Mon âme ne pouvait y suffire, je m'évanouis très sérieusement... Mon abbesse, effrayée, sonna sans doute sa confidente; je me retrouvai dans leurs bras. Les baisers de ma charmante abbesse me rappelèrent à la vie; mais en même temps ils me remirent dans un état si ferme que la discrète jugea prudemment que je n'avais plus besoin de sa présence. Nous nous réitérâmes plus d'une fois, l'abbesse et moi, des serments de nous aimer toujours, et toujours la conviction suivait de près.

Les coulis, les restaurants les plus actifs me furent prodigués. Je passai la journée comme la matinée, et la nuit fut aussi heureuse. Les jours suivants, des amusements sans nombre me furent préparés: la chasse, la pêche, mille et mille jeux... Tant de plaisirs m'attachaient encore à mon abbesse: elle était voluptueuse, mais sans art, sans raffinement; mes conseils lui plaisaient; mes leçons l'enflammaient; elle y gagnait beaucoup, et je n'y perdais pas. Son beau corps svelte et flexible, ses membres délicats s'enlaçaient, se pliaient sur les miens, et ce n'était que dans mes bras qu'elle goûtait le repos... De bonne foi, je lui aurais gardé fidélité; mais l'humanité s'y opposait. De jeunes coeurs soupiraient en secret pour moi: fallait-il les laisser se consumer, se flétrir ?... Non, je suis trop compatissant. Mon commerce avec l'abbesse s'était réglé: je lui donnais les nuits et j'employais les jours ailleurs. Dortoir, cellules, tout m'était ouvert, et j'en profitai.

S'il m'en souvient, la première que j'ai foutue fut une discrète. - Une discrète ? Tu badines. - Non, pardieu ! c'était notre confidente; fille mûre de quinze à cinquante-cinq ans... voici le fait. Elle s'était chargée de mes déjeuners. Un jour que, emporté par la chasse, j'avais manqué mon heure ordinaire, je revins au moment où la bonne mère Saint-François ne m'attendait plus... J'entre sans bruit; elle était étendue dans un grand fauteuil, le dos tourné vers la porte et retroussée jusqu'au nombril, les cuisses écartées, et remuait de toute sa force... Devine. - Belle demande ! Un godmiché ? - Tout juste... Je ferme la porte avec précipitation; elle n'a que le temps de baisser ses cottes et laisse le fer dans la plaie... Rouge comme un chérubin, elle se lève, fait deux pas, serre les cuisses, et moi, que le diable inspire, je la prends par dessous les bras si lestement que le Priape quitte prise et tombe au beau milieu de la chambre: Ah ! ma mère en Dieu, n'êtes-vous pas blessée ?... Peste ! dis-je en ramassant le poupon, voilà une rude fausse couche... Eh, foutre ! ma bonne... ne vous étonnez pas, j'ai tout vu; je vous ai fait rater, il faut que je vous achève... Je la campe sur son lit et je lui fais deux fois la douce affaire: c'était autant qu'il lui restait de dents: -

Le bon Dieu vous le rende ! me dit-elle avec attendrissement. Je ris, et j'aperçois au fond de sa bouche un petit chicot: je me rappelle la vieille histoire; une noble émulation m'enflamme, d'ailleurs j'avais besoin d'elle: elle était maîtresse des novices... J'arrachai le chicot, mais il tenait diablement fort. Je crois n'avoir eu de ma vie autant de peine.

Passons sous silence quelques aventures communes; je baisai la soeur Saint-Jean Porte-Lapine, soeur Magdelon, mère Saint-Bonaventure, *et coetera*. Le dortoir, le jardin, la dépense et l'apothicairerie furent tour à tour mes théâtres; mais parlons des novices.

Elles étaient cinq, et parmi elles, soeur Agathe, soeur Rose et soeur Agnès se faisaient distinguer. C'étaient les plus jolies enfants du monde. Les deux premières, éveillées petites commères, s'aimaient à la fureur et se caressaient de même, faute de mieux. Soeur Agnès était amoureuse de moi, ne disait rien et pleurait d'autant. Un jour de grande récréation, je trouve le moyen de la chambrer. - Qu'avez-vous, belle Agnès ? - Hélas ! je n'en sais rien. - Depuis huit jours, vous êtes toute changée; vous que l'on voyait sans cesse rire, folâtrer, vous rêvez. - Hélas ! - Vous soupirez... Agnès ! Agnès ! Vous n'avez point de confiance en moi... Moi qui vous aime tant. (ses joues se colorent.) - Vous m'aimez ! Oh ! mon dieu ! si cela était ! Agnès, serait-ce vous offenser ? - Hélas ! ce n'est pas ma faute, vous êtes si aimable. (je prends sa main.) - Oh ! laissez-moi... sainte Vierge ! (elle se lève.) - Ma soeur, je le vois, vous avez peur de moi; je vous suis odieux... Eh bien ! Je me retire. - Comment, tu t'en vas ? - Foutue bête !... La pauvre enfant ! elle est à moi; je n'aurais pas le temps de la pousser à bout; à la première séance, elle est dans mon sac.

La maîtresse des novices me fournit quelques jours après une bonne occasion. (vous savez qu'elle est de mes amies.) On devait chanter un motet au chœur; le maître de musique n'était pas venu; elle me confia Agnès, pour la faire répéter et sortit en tirant la porte sur nous. - Eh bien ! ma belle Agnès, êtes-vous toujours aussi cruelle ? (elle baisse les yeux.) - Que je suis malheureuse ! Oh ! le bon Dieu le sait (et ses mains s'élèvent vers le ciel). - Agnès, vous m'avez fait répandre bien des larmes. - Et moi !... Ah ! comme j'ai pleuré (et ses pleurs coulent encore). - Si vous vouliez, hélas ! Nous nous consolerions... Ou, sans cela, il faut que je meure. - O mon Jésus ! vous, mourir... Non, non, ce sera moi. - Vous, Agnès, vous que j'aime plus que ma vie. (je la saisis, je l'attire sur mes genoux... Vois, ah ! vois donc son col collé contre moi, sa tête penchée sur mon visage, ses beaux yeux bleus pleins de larmes.) Agnès, mon seul amour ! Ah ! dis-moi que tu m'aimes ! - Méchant ! vous en doutez... Sa bouche me caresse: l'innocent ne connaît aucun mal aux élans de son cœur... Son heure est arrivée: je la couvre de baisers; je fais passer dans son sein l'ardeur qui me dévore; je l'enivre de caresses et d'amour; j'écarte tous les voiles; que de trésors me sont livrés !... La pudeur ne gémit point... Elle ne se connaît plus... Rapide comme l'éclair, je déchire la nue... Et le cri qu'Agnès laisse échapper est le signe de ma victoire.

Tu vas bêtement croire qu'elle fera des grimaces, des simagrées, qu'elle me traitera de monstre, de séducteur... Eh ! laisse cela à nos pucelages rajeunis du siècle... La pauvre enfant ! Elle me remercie de mes bontés... Il est vrai que j'ai eu diablement de mérite, car la place était rudement forte à emporter.

Agnès, après cette ouverture d'esprit, acquit une intelligence infinie pour son motet, et, au retour

de la maîtresse, elle le chanta à ravir.

Heureusement pour moi, mon abbesse, à cause de certaines visites, faisait lit à part, car pardieu ! J'étais écorché vif et en sang; douze heures de repos me cicatrisèrent. - Hon !... Beaux passe-temps ! - Eh ! pourquoi, diable, grondes-tu, je te prie ? - Je gronde, parce que tu perds ton temps et que l'argent ne vient point. - C'est ma faute, j'en conviens... ton esprit financier me charme; mais je devais te dire que l'abbesse, aussi généreuse que belle, me comblait de présents... Ainsi, calme-toi pour écouter de nouveaux exploits.

Soeur Agathe et soeur Rose appellent mes hommages; la plus âgée n'a pas ses dix-huit ans. La première, vive, pétulante, est un petit démon; elle a de l'esprit comme un lutin, de jolies réparties, une adresse incroyable. Rose est plus douce, plus tendre, mais gaie... Ces deux enfants sont liées par une étroite sympathie et plus encore par le tempérament; l'abbesse, dont elles sont les bijoux, m'a confié qu'elles s'en donnaient avec excès, et qu'elle-même les avait reçues plus d'une fois dans son lit, pour du moins tromper ses désirs.

J'étais libre avec elles; je leur montrais à danser, et nous faisons mille folies. - Parbleu !

Mes soeurs, leur dis-je un jour, vous devriez bien m'apprendre ce jeu que vous jouiez hier ensemble. - Quel jeu ? répond Agathe pendant que Rose rougit. - Ma foi ! si je le savais bien, je ne vous le demanderais pas. - Bon, Rose, il veut *cache cache*... (et la friponne d'éclater de rire). - *Cache cache*... Ah ! vous mentez, espiègles, il n'y avait rien de caché; je l'ai bien vu. - Quoi ! vous l'avez vu ? dit Rose... Agathe, nous sommes perdues (la petite pleure et sa compagne est déconcertée). - Eh ! mon coeur, ne pleurez pas... Rose, vous êtes une enfant; je n'en dirai, ma foi ! mot à personne... (cela les tranquillise un peu: *au cloître comme ailleurs, péché caché n'est rien*.) - Mais, comment l'avez-vous vu ? reprend Agathe plus timidement. - Je vous trompais, je ne l'ai pas vu, mais mon génie me l'a dit. - Un génie ! - Un génie ! répète Rose. - Oui, un génie qui me visite tous les jours... (et mes folles de rire à gorge déployée.) Pardieu ! petites incroyables, je vous le ferai voir... mais à condition que vous m'apprendrez votre jeu et que vous écouterez ce qu'il vous dira. - Comment, il parle ? - Sans doute; mais c'est par signes, et je vous les expliquerai. - Ah ! voyons. - Voyons, dit Rose. - Doucement... Diable ! comme vous y allez... Attendez donc que je l'appelle... Si vous vouliez toujours me montrer votre jeu ?... (j'avais, sacredieu ! mes raisons; jamais mon génie ne fut si bête; j'avais beau le talonner, ce bougre-là n'arrivait point... Pardon, pardon, le voilà qui vient.) Ecoutez... que la plus incrédule passe dans ce coin-là, et quand elle l'aura vu, qu'elle le tienne bien, de peur qu'il ne s'en aille, car il est un peu farouche... (ainsi fut fait, je tire *monseigneur*; ma folle d'Agathe saute dessus.) - Ah ! Rose, viens donc vite, je le tiens... (nous nous approchons au jour.) Oh ! le drôle de génie, comme il est fait ! Mais il n'a point de nez ! - (Rose le prend.) Ah ! comme il est chaud ! - C'est qu'il est venu fort vite. - Eh ! Mais, dit Agathe, il tient !... (et la petite bougresse le tire à le démancher.) - Sacredieu ! mesdemoiselles, un moment donc; vous ne voyez pas que c'est un escargot. Il est dans sa coquille. - C'est vrai, c'est vrai, dit Rose, voilà le bourrelet... (elle saisit les voisines, qui, ramassées en dessous, étaient dures comme pierre... Agathe y porte la main et revient au personnage.) - Un escargot ! Je n'en ai jamais vu comme ça. - C'est qu'il est de la Chine. - Montre-t-il ses cornes ? - Eh ! non, ils n'en ont point dans ce pays-là; mais ce sont eux qui les apportent aux maris... Ah çà ! il est pressé. (je mourais de peur que le génie ne s'émancipât dans leurs mains.) - Votre jeu, mesdemoiselles ?... - Oh ! Il faut qu'il parle. - Allons, je le veux bien...

Il faut convenir que je suis trop complaisant... Mais je vous avertis que c'est à chacune en particulier qu'il faut vous laisser faire des signes, sans dire mot, ou bien, serviteur ! Plus d'esprit, et s'il se fâche, il ne reviendra plus... Allons, Agathe, à vous; mais surtout motus... (je la prends, je la jette sur le lit.) - Ah ! dit-elle, je ne vois plus l'esprit. - Soyez tranquille: il ne s'en ira que si vous n'êtes pas sage... Je la tousse; tu te doutes du reste et du langage de l'esprit. La petite fut courageuse et ne dit pas un mot... Mais, ami, peins-toi Rose tournant de tous côtés, examinant, pâissant, rougissant, trépignant. - Agathe, parle-t-il ? - Ah ! oui... Ah ! mon dieu !... Ah ! comme il parle ! le joli esprit... Mon dieu !... Rose je n'en puis plus... - Agathe ! Agathe ! qu'est-ce qu'il te dit donc ?... Elle avait, pardieu ! Autre chose à faire que de répondre. Ma foi, la petite diablesse se remuait si vivement et me serrait si ferme que j'allais recommencer, quand tout à coup Rose, ennuyée, me tire par mon habit, et l'esprit sort tout en sueur, tout échauffé du carnage... Je n'ai que le temps d'étendre Agathe sur un fauteuil, et je travaille sa compagne. Celle-ci était moins vive, mais pétrie par la volupté. Elle avait surtout cette qualité si précieuse que j'avais déjà trouvée à quelques femmes, et toujours avec un nouveau ravissement: le sanctuaire se refermait après le sacrifice, et pressait sans laisser le temps de débander. Mais voyez combien l'esprit avait donné de réflexions à Agathe; elle ne me faisait plus de questions. Les deux amies, penchées l'une sur l'autre, étaient dans une extase dont rien ne pouvait les tirer. Pour moi, je jouissais de leur trouble ingénu, et je le partageais... nous ne parlâmes plus du jeu; elles reconnurent ma tromperie sans m'en savoir mauvais gré, et l'esprit, de temps en temps, leur donna de nouvelles leçons.

J'étais au comble du bonheur, à un peu de fatigue près; mais le diable, qui veille toujours, s'était fourré dans la tête de me débusquer d'un si bon gîte. L'habitude amène la sécurité, la sécurité endort; on ne se précautionne plus et l'on devient soi-même l'artisan de son malheur; d'ailleurs, une pomme pour trois déesses les fit battre; un homme pour vingt religieuses... Il y a de quoi, j'imagine, les faire étrangler.

Vous ne connaissez pas, mon ami, les républiques femelles, dont l'abbesse est comme le doge. La plupart des filles qui les composent ont été enrôlées malgré elles dans la milice céleste; on les a faites épouses d'un être immatériel, et les charmes de la contemplation ne détruisent pas en elles la *corporalité*. Il en résulte dans la jeunesse une révolte des esprits charnels, un conflit de juridiction entre les sens et la raison, entre le créateur et la créature, où souvent la faiblesse humaine est obligée, comme Pilate, de *s'en laver les mains*. Tout cela ne fait que tromper les passions, irriter les désirs, les allumer davantage... De là les nerfs, les spasmes, etc., etc. Dans la vieillesse, on est pie-grièche, colère, âpre, grondeuse. De là encore les inspirations, les apparitions et toutes les folies que les uns ont brûlées, les autres canonisées... Cela n'est point de mon grave sujet.

On ne peut pas toujours prier, il faut médire, pendre son prochain par les pieds et par la tête, le tout pour son bien et la plus grande gloire de Dieu. Les confesseurs sont surtout un grand objet. S'ils sont deux, le bercail est partagé et chaque parti hait cordialement son adversaire; s'il n'y en a qu'un, jalousies, rivalités, fureurs. - Quoi ! pour un vieux moine ? - Oui, pour un vieux moine; car, avec sa figure de singe, toujours est-il du bois dont on les fait; on se mange, on se dévore, on s'empoisonnerait pour lui... Enfin, mon cher, dans ces séjours de paix et d'innocence, on goûte en paradis les douceurs de l'enfer.

Que serait-ce donc si je peignais les amours des jardiniers ?... Les ruses pour faire entrer des amants ? Les horreurs du despotisme que les vieilles discrètes exercent sur les pauvres enfants qu'on leur a livrées ? Que serait-ce si, te racontant mille scènes dignes de l'Arétin, je t'effrayais de la corruption que ces demoiselles vont puiser, jusqu'au moment où on les marie, dans ces lieux consacrés à la vertu et prostitués aux vices ?

Et que serait-ce encore si je te traçais les scènes de désespoir qui se passent dans le secret et le silence ? Les brigues, les trahisons, les complots, tout ce que doit nécessairement enfanter la contrainte, la servitude et la barbarie ?... Non, tu m'accuserais d'humeur... A la vérité, j'eus quelque sujet d'en prendre.

Déjà l'on murmurait; le conseil des discrètes s'était assemblé; on glosait sur l'abbesse, qui, trop absolue peut-être, voulait que l'on respectât ses goûts et ses plaisirs. Les révérendes mères, sans cesse aux écoutes, gênaient les miens. Toute la jeunesse, rigoureusement observée, n'osait plus se livrer à mes empressements; je m'aperçus que ces vieilles bougresses me regardaient comme le bouc émissaire. Le père en Dieu conduisait tout, mais sourdement, depuis que j'avais menacé sa révérence de la faire rouer de coups par mes valets, sauf à la guérir par six mois de séminaire; des lettres anonymes, péchés mignons des prêtres, se répandirent. L'abbesse faisait tête à l'orage; je lui devenais plus cher par la crainte de me perdre... Hélas ! le coup était porté. On avait fait passer des plaintes à *monseigneur*; il était bête, portait un large chapeau, des cheveux plats comme sa figure, et cachait sous un maintien double et cafard une âme ecclésiastique et traîtresse; sa réponse fut tonnante: il annonçait sa venue pour *remettre l'ordre dans une maison où l'esprit de Bélial s'était introduit*... Je voulais l'attendre; ma chère abbesse me fit concevoir que je la perdrais, et je partis chargé d'or et de sucre.

Depuis six semaines, je n'avais pas vu mes gens; ils s'étaient arrangés avec les tourières, et je leur trouvai un embonpoint édifiant; je tournai mes regards vers les clochers où je laissais bien des yeux en pleurs... ils se perdirent dans les airs ainsi que mes regrets.

Je ne fis que passer à Paris, pour déposer tous les présents dont j'étais comblé, et repartis pour la Picardie, afin d'achever en province la belle saison. N'attendez pas, mon ami, que j'aie dans quelque ville; non, je les ai fréquentées autrefois, et ma curiosité est rassasiée; j'y ai trouvé les mêmes vices que dans la capitale, avec cette différence qu'ils sont plus ridicules et moins aimables. Là c'est un conseiller d'élection, si vous voulez, qui joue la gravité d'un chancelier; les honneurs du pavé lui sont dus. Dans le cercle, on ambitionne de faire sa partie; il sourit aux femmes, dédaigne les hommes, ricane, tranche, décide... Il veut être fat, il n'est qu'un sot.

Ici, monsieur le receveur du grenier à sel, ou quelque seigneur de l'intendance, fait le petit fermier général, appelle tout le monde *mon ami*, vante son cuisinier, fait grosse chère, rit aux éclats, patine ses voisines, débite des nouvelles qu'il tient de la cour, et promet sa protection auprès des valets de chambre d'un ministre qu'il appelle secrétaires.

On y voit, tout comme à Paris, la femme d'un marchand mettre en diamants sur sa tête des fonds presque aussi forts que ceux qu'il a dans le commerce, étaler un pied de rouge, porter des plumes, des chapeaux, dire *piseons* et grasseyer.

On y voit des précieuses, des dévotes, des femmes à prétentions, et tout cela putains comme chez nous. On y voit enfin tout ce que je me suis lassé d'y voir, et qui ne me paierait pas de mon ennui... je vais donc dans des lieux champêtres prendre la nature sur le fait, dévaliser quelque château, et démanteler quelque dame de paroisse à croupe large et rebondie.

Un de mes amis, chez lequel j'arrive, tient un assez grand état; il a une chasse superbe, de beaux droits; sa maison est ancienne; il en a soutenu l'éclat au service avec honneur; sa femme a été belle, il y paraît encore... Mais, pour ce couple-là, c'est Philémon et Baucis. Ne croyez pas qu'elle soit dévote; non, la plaisanterie l'amuse; elle recevra des vers galants, parce qu'elle sait y répondre; une gaieté douce, qui fait son caractère, la rend l'âme des sociétés; elle y inspire le sentiment et le respect... Voilà, sur mon honneur, un portrait vrai, et vous savez que je suis un peu panégyriste; elle est trop modeste pour me lire, mais du moins son mari lui rendra témoignage que j'ai trouvé à Villers ce que j'ai cherché vainement dans beaucoup d'endroits: la réunion des talents et des vertus.

La société qui se rassemble au château me fournit bientôt des occasions de m'en écarter; je voltigeai, et tout en courant, je pensai jouer, malgré moi, un rôle dans une scène très singulière, qui, me faisant croire aux jaloux et les craindre, ne me ramènera qu'un peu plus tôt au séjour des maris commodes. Pour la rareté du fait, je veux te conter cette aventure.

M. et Mme d'Obricourt vivaient très bien ensemble: aucun soupçon ne troublait l'esprit du mari. Cependant, madame avait une intrigue, jouait monsieur, et, qui plus est, se moquait de lui avec son amant. Une imprudence détruisit la sécurité de l'époux. Tout le monde avait été à la chasse, et j'étais resté seul dans la maison avec madame. Elle passe dans son boudoir pour écrire, je prends un livre et l'attends au salon. Tout à coup elle sort, une lettre à la main; son mari, revenu sur ses pas, je ne sais pourquoi, entre en même temps. - Ah ! Monsieur, lui dit-elle, qu'avez-vous ? vous êtes pâle à faire peur... Il détourne sa vue sur la glace. Pour le malheur de la dame, cette glace me réfléchissait en entier, et le mari voit très distinctement qu'elle me glisse une lettre que je cache de mon mieux... La jalousie lui monte au cerveau. Il avait son fusil à la main; il me couche en joue, et me dit d'un air furieux: "La lettre, ou tu es mort. - Vous êtes fou, lui dis-je, et quand même j'en aurais une, une imprudence coupable pourrait seul vous la donner, car cet écrit ne vous serait pas destiné, et vous devriez vous épargner de le voir. - Point de conseils; la lettre, ou trois balles dans le corps." Je n'avais rien mis dans celui de la dame: je ne crus pas devoir attendre les représailles du mari... Je me lève, je lui présente la lettre, et je pousse la femme dans son cabinet, car elle avait l'imprudence de ne pas bouger.

La lecture en apprit au mari plus qu'il n'aurait voulu, et il se reconnut de la manière la plus claire chevalier du croissant. C'était un homme très violent avec les dehors les plus flegmatiques. Il prit sur-le-champ son parti et me demanda le secret. Les chasseurs arrivèrent; on ne s'aperçut de rien: il donna à sa femme tous les noms d'amitié qu'il lui prodiguait dans la conversation... Je ne revenais pas de mon étonnement.

Cependant, je n'ai jamais aimé les colères froides, et vous allez voir que j'avais raison de craindre. Partout où monsieur rencontrait ma dame seule, les chaises, les fauteuils lui servaient d'armes pour l'assommer. Rentré-on dans le salon... "Mon coeur, m'amour, mon ange !..." Comme sa digne moitié ne s'accommodait nullement de ce jeu-là, qu'elle n'était point bornée et



qu'elle ne manquait pas d'esprit, elle nous fit cacher un beau matin dans sa chambre à coucher, trois femmes de ses amies, et moi troisième homme. Monsieur arriva, la battit comme plâtre... A ses cris nous sortîmes, et comme les femmes se soutiennent, je vous laisse à penser si la scène fut complète... Sur-le-champ l'on monte en carrosse, et l'on conduit madame chez la mère de son mari. Cette mère, vieille janséniste, avait un faible infini pour sa belle-fille et fort peu d'amitié pour monsieur son fils qui n'avait pas l'honneur de penser comme elle.

C'était sur cette connaissance que la petite diablesse avait formé son plan. "Maman, lui dit-elle, je viens me jeter entre vos bras. Depuis un an, je souffre le martyre avec mon mari; il faut vous l'avouer, je suis ce qu'il appelle *janséniste*; il me maltraitait continuellement, enfin, il a saisi une lettre que j'écrivais à un saint ecclésiastique qui m'entretient dans mes bons sentiments. Comme je parle à coeur ouvert à mon directeur, les plaintes que je faisais ont irrité mon mari; il a porté l'audace jusqu'à m'accuser d'un commerce criminel. Depuis ce malheureux jour, il m'assomme de coups en particulier, et pousse l'hypocrisie jusqu'à m'embrasser en public. Ces trois dames en sont témoins; trois hommes d'honneur le sont de même; si vous ne me sauvez pas, je suis perdue, je n'ai plus qu'à me livrer à mon désespoir... (les larmes coulent et arrosent le récit, que les dames confirment.) - Ah ! le coquin, l'infâme ! répond la belle-mère... Ma fille, restez chez moi; je me charge de votre affaire, et si le malheureux est assez hardi... Il suffit." Ce n'était pas tout. Il fallait retirer la lettre des mains du mari; elle faisait preuve très convaincante. La jeune femme le persuade à sa belle-mère, qui mande à son fils de la lui envoyer par le même exprès qui lui porte son ordre ou qu'il sera déshérité dans les vingt-quatre heures. Il connaissait sa mère; il en attendait quarante mille livres de rente; il fallut obéir, mais il accompagna le texte d'une glose fulminante... Vaine précaution ! La vieille crut faire la plus belle action du monde de remettre tout à sa belle-fille. (comment se méfier d'une janséniste !) Celle-ci voulut lire; on lui imposa silence. "Eh bien ! ma bonne maman, jetons tout cela au feu. - Quoi, ma fille, anéantir ces sottises ! Vous avez trop d'égards pour ce drôle-là. - Maman, il est votre fils, il est mon mari et je l'aime toujours." D'Obricourt, furieux, invoque mon témoignage; moi, je dis que je ne savais rien, que j'avais bien eu une lettre, mais que j'ignorais ce qu'elle contenait... Ce ne fut pas tout; il y eut séparation, et la mère, qui vient de mourir, assure vingt mille livres de rente à sa belle-fille, indépendante de monsieur son époux.

Las de fesser des lièvres et de tuer des lapins, plus fatigué encore du ton des campagnards, je m'enfuis sur les bords de la Somme. Là, un antique château bien noir, bien triste, bien vilain, atteste que depuis l'an treize cent, il est le logis des hibous et des chouettes du canton. Le vieux baron qui l'habite ne déroge point à si bonne compagnie; son humeur est revêche, sa figure hideuse, son corps usé... Pour de l'esprit, son arbre généalogique l'a dispensé d'en avoir. Grand liseur de gazettes, grand *politiqueur*, se faisant *monseigneuriser* par ses valets, par un curé, qui, ainsi que lui, sait, pour toute érudition, marquer un cent de piquet, mangeant peu, dormant moins, et jaloux comme un tigre d'une jolie personne que trois mots de latin avaient *baronisée*.

La baronne, comme dit la chanson, *voudrait bien qu'on la ramone*. Le baron, qui ne le peut, dit qu'il ne le veut; et c'est pour cette bonne oeuvre que j'arrive céans. Je veux bien t'avouer encore, *à toi de mes secrets le grand dépositaire*, que l'on m'a dit que le vieux coquin avait de l'or, mais beaucoup, et que l'espérance d'en palper quelque portion me fait braver ennui, dégoûts, tempêtes.

Le baron me reçoit mal et j'agis comme si je le trouvais bien. Sa femme joue la dignité, fait la

précieuse et tant soit peu l'ours; mais le mari, qui m'observait, me traita bientôt mieux. Je lui apportais vingt recueils de nouvelles; pendant qu'il les feuilletait, je puis te peindre la belle.

Une brune piquante, un teint coloré, de jolis yeux bien noirs où le foutre pétille; la bouche très fraîche, des dents que le pain de seigle rend fort blanches; ni grande ni petite; la taille ramassée en jument poulinière de l'avant-main; un peu tétonnière, mais cela est dur, blanc et bien tourné; la croupe normande; point trop de boyau; le montoir facile; la jambe fine comme une biche et le sabot charmant. Tous ces appas-là n'ont pas vingt ans; en conséquence, cela est très foutable. Au reste, ridicule dans sa parure, gauche dans son maintien, guindée dans ses propos, mais ses regards promettent du dédommagement et elle prouve dans le tête-à-tête qu'elle n'est sottée que par contrainte.

A dîner, je fais tomber la conversation sur les femmes; le baron en médite; je renchéris, j'abonde dans son sens, et il en est si transporté qu'il veut m'enivrer par reconnaissance. Un coup d'oeil avait mis la femme au fait (quand il s'agit d'attraper un mari, aucune n'est novice); elle fait mine d'être fort piquée et sort au dessert. Alors, le baron me conte ses chagrins, m'apprend qu'il s'est mésallié, déplore sa faiblesse, etc. J'applaudis; je lui promets de faire entendre raison à sa femme (c'était, foutre, bien mon projet). Dès lors, il me laisse pleine et entière liberté; j'avais annoncé mon départ pour le lendemain; il me demande en grâce une quinzaine et me promet compagnie. "Allons donc, mon cher baron, la vôtre me suffit; qui diable nous amèneriez-vous ? Des gentillâtres ou des bégueules. Vous êtes, pardieu ! le seul galant homme que j'aie trouvé dans ces cantons. - En vérité, dit-il, en s'adressant au curé, il me raccommoierait avec la jeunesse; jamais, à cet âge, on n'eut tant de raison !"

Le même jour, je tins compagnie à la baronne dans une promenade. Son mari ne put pas être en tiers, à cause d'un catarrhe, et il fut presque obligé de se fâcher pour me forcer à lui aller préparer des cornes. Je ne perdis pas de temps. Après quelques propos vagues, j'en vins à ma déclaration.

- Ce ne sera pas vous offenser, ma belle dame, que de vous plaindre. Ma conduite, depuis que je suis chez vous, a dû vous faire comprendre que je ne suis pas venu sans dessein. Ce dessein est de vous plaire; je vous aime, je désire que vous m'aimiez. Si je vous conviens, arrangeons-nous. Vengez-vous du maroufle qui vous tyrannise; je vous offre des consolations, des secours, des plaisirs, un coeur dont les sentiments seront prouvés avec force... Votre réponse, belle baronne, décidera de mon sort. L'état où vous gémissiez doit vous ôter une indécision qui nous nuirait à tous deux. Si je suis assez malheureux pour vous déplaire, je pars...

- Mais, que diable ! on ne brusque pas ainsi une femme de qualité. - Sans doute; je filerai le parfait amour !... Seras-tu donc éternellement incorrigible ?... Elle est bien moins bête que toi, car, après quelques petites façons préliminaires, elle accepte la proposition et nous scellons le tout d'un baiser. Ensuite, elle prend ses arrangements pour venir coucher avec moi, ce qui lui était beaucoup plus facile que de me recevoir.

As-tu jamais eu quelques jouissances de campagne ? C'est une bête à dormir dessus. Cela n'a ni charnière, ni mouvement. Cela ne sait pas placer un petit foutre ! à propos... Pour les mots consacrés à l'amour, *ce sont pour ces beautés grands termes de chimie*; mais, en revanche, cela décharge... Ah ! sacedieu ! j'étais confit, et par là-dessus pas un sacré bidet. Je me donnais au

diable... "Excusez, c'est que le curé l'avait défendu. - Mais, madame, si ce bougre-là en avait autant dans la bouche, croyez-vous qu'il ne la laverait pas ? - Ah ! dit-elle, cela expose à la tentation. (le scrupule était bon là ! ) - Eh ! morbleu ! lave toujours, et si je trouve l'ennemi, je lui fais sauter la cervelle."

Je la reprends dans mes serres; en une heure de temps, je la mis en eau. Levrette, brouette, américaine, hollandaise... Pardieu ! Je t'assure qu'elle vit du pays. L'heureux naturel ! A deux heures de là, elle me grimpaît déjà sur le corps toute seule. Enfin, nous nous séparâmes avec promesse de nous rejoindre le soir, sans préjudice de la journée, et en convenant de nos rôles.

Le baron resta dans une sécurité parfaite, que mon ton avec sa femme sut entretenir; elle jouit des moments les plus doux et me donna de l'or plus que je n'en devais attendre d'une femme de province. - Mais comment pouvait-elle l'avoir ? - Comment ? La chose est simple. Les maris de campagne ne mettent pas leurs femmes en pension. Celui-ci d'ailleurs était jaloux et brutal, mais amoureux; madame avait, ainsi que lui, la clef du coffre-fort. La petite rusée ouvrit trois ou quatre sacs d'or, afin qu'il ne pût s'apercevoir d'aucune diminution, et me remit deux cents louis, que je voulus bien accepter pour les frais du voyage. Mon bail expiré, je me retirai très bien avec le baron que je laissai cocu et content, et mieux avec sa femme, qui répandit de grosses larmes; mais l'ordre du destin m'arrachait de ses bras et je partis.

Ma dernière excursion champêtre fut à Salency, où je me trouvai le jour même de la fête de la rosière; la simplicité touchante de ce spectacle, fait pour la candeur et l'innocence, porte jusque dans l'âme de nous autres libertins un attendrissement auquel on ne résiste pas... Sublime effet des sages réflexions, des révolutions salutaires qu'il m'inspira !... Je n'eus pas plus tôt vu celle qui venait de remporter la rose qu'il me prit envie de l'effeuiller... Cette paysanne avait seize ans, était naïve, sensible et jolie. Je connus avec elle le prix de l'amour; c'était pour moi-même qu'elle m'aimait (car je n'aurais pas voulu acheter ses faveurs), et je goûtais pour la première fois peut-être un plaisir si doux... Il y avait si longtemps que je n'avais rien fait pour mon coeur !

- Ah ! te voilà sur les bords du Lignon ? - Tu crains des bergeries, et que je ne te fasse bâiller en m'affadissant le coeur... Bourreau ! ne puis-je donc pas me délasser un moment dans les bras de l'innocence ?... Qu'elle est jolie, cette enfant ! Son teint hâlé, mais tout en feu quand je l'approche, ses yeux, que je la force à lever sur moi, sont si touchants !... Sa bouche sans artifice reçoit et rend le baiser avec cette ardeur ingénue que je sais réchauffer encore. Elle n'a que l'éloquence de la nature; mais combien elle est vive lorsqu'elle n'est pas corrompue !... Nous parlons peu, nous agissons davantage. Mets ta main dans ce corset. Eh bien ! as-tu trouvé beaucoup de gorges pareilles ? Comme cela est séparé, blanc, ferme, élastique ! Veux-tu que je te découvre son corps d'albâtre ? Celui-là n'est pas estropié par des baleines ou des tailles à l'anglaise... Voilà les vraies proportions de la Vénus de Médicis. Comme ces contours sont gracieux, amollis à l'oeil ! Quelle fraîcheur de carnation ! Quel coloris pur !... Bandes-tu ? Quelle jouissance !... Son premier cri fut: "Ah ! que ça fait mal...", le second fut: "Ah ! que ça fait plaisir..." Et le joli petit cul de remuer; avantage inappréciable de l'éducation villageoise: elle n'est ni épuisée, ni énervée. Son rein vigoureux craque sous moi; bientôt elle me rend secousse pour secousse, elle ne se bat pas les flancs pour s'évanouir, mais quand elle décharge, chaque fibre est émue, son spasme même est animé... Déjà ses caresses prennent plus d'énergie; elle ose appuyer sur ma langue une langue plus agile... Tous les lieux sont pour nous le sanctuaire de

l'amour; la plaine au coucher du soleil, le bocage au midi, au matin la prairie; sans se masquer d'une feinte pudeur, elle laisse parler ses désirs; elle sait qu'ils sont innocents et que je partage son plaisir à les satisfaire.

- Ma Nanette, lui disais-je un jour, l'ambition de la rose était donc bien forte en toi pour te faire craindre l'amour et ses caresses. - Bon, me répondit-elle, si j'ai été sage, c'est que je n'y pensais pas; j'étais tranquille; tous nos garçons ne me donnaient aucune émotion. - Mais, Nanette, ton coeur ? - Ah ! c'est vous qui lui avez appris à parler. - (je l'embrasse.) Tu m'aurais donc sacrifié ta gloire ? - Mais, dame ! est-ce que vous ne valez donc pas mieux qu'une rose ?... Et puis, je ne l'aurais pas perdue pour ça. - Comment, comment, petite rusée ! - Bah ! bah ! quand on est un peu jolie et qu'on est des notables, ils n'y regardent pas de si près. (eh bien ! Qu'en dis-tu ? L'aréopage paysan vaut-il mieux que celui d'Athènes ?...) Tenez, ma cousine Nicole... Oh ! comme elle aimait Michaut... Ils étaient tous deux comme de la braise; ils allaient comme nous dans le bois, et ma cousine me disait qu'il lui faisait tant de plaisir !... (elle rougit, la friponne). - Eh bien ? - Eh bien, elle a eu la rose l'année dernière: à tout cela il n'y a qu'à se bien cacher. Quand on ne sait rien, on ne peut pas vous accuser. - Mais toi, tu le savais ? - Oh ! moi, j'aime trop ma cousine; et puis elle m'avait promis de me tout dire quand j'aurais la rose.

Accourez tous, enthousiastes ! Voilà donc ces établissements de vertus ! ces conservatoires de pucelages ! Bon Saint Médard ! mon pauvre bougre, quand votre révérence proposa cette rose, elle rodota, ou le diable m'enlève ! Quoi ! de simples paysannes, à quinze ans, savent déjà tromper ! - Sexe enchanteur ! Vous êtes partout le même; et si le serpent n'eût tenté Eve, elle lui eût d'elle-même proposé la douce affaire.

Quelles haines dans ces séjours champêtres, où devrait habiter la paix ! Quoi ! les mères instruisent leurs fillettes à la délation, à la médisance, à la calomnie ! Bel apprentissage de vertus ! Pour qu'une fille en accuse une autre, il faut qu'elle sache qu'il y a du mal à se laisser baiser par les garçons... Et l'innocence ! Croit-on qu'une femme oublie en grandissant qu'une telle lui a fait manquer la rose, peut-être injustement ? Les parents n'embrasseront-ils pas la querelle de leurs enfants ? Les juges ?... Vous avez vu comme ils sont impartiaux, et puis qui vous dira que le lendemain de son triomphe, la rosière, pour éviter l'orgueil, ne s'humilie pas sous un robuste villageois ?... Nanette et moi serions-nous un phénomène ? La belle institution qui contient les filles jusqu'à seize ou dix-huit ans !... comme si l'on ne foutait qu'à cet âge !... Pour moi, n'en déplaise aux amateurs et aux sots imitateurs qui pullulent chaque jour, je séduirai à Salency autant de paysannes qu'ailleurs.

Il fallut quitter ce joli séjour; je revins à Villers, et bientôt après à Paris... Pardieu ! l'air qu'on y respire a une salubre influence: je repris à sa porte toute ma scélérate.

Que diable ! on se rouille à la campagne: on y parle moeurs, vertu, honnêteté, honneur. On y trouve jusqu'à des femmes estimables; ces gens-là m'auraient gâté... Ah ! vive le grand théâtre ! Je ne me sens pas de joie. Que de dupes je vais faire encore ! Que d'or je vais amasser ! Que de foutre va couler !... Mais quelles seront mes victimes ?... Pardieu ! je veux faire un acte de justice: il faut que je dépouille nos soeurs de l'opéra... Bien dit; j'aurai du plaisir et de l'argent... Et puis, c'est repréailles, c'est bonne guerre: pillons qui nous vole et foutons qui nous fout.

Plein de cette ardeur généreuse, je vole à l'opéra; trois mois font bien du changement, et j'avais besoin de me remettre au fait; je grimpe au marché aux chevaux... Toutes les nymphes m'entourent, me baisent, me déchirent, m'étouffent; je riposte à droite, à gauche; je prends des culs, des tétons. - D'où diable viens-tu ? de la lune ? - Non, c'est de Mercure. - On t'a dit mort, mangé des loups, châtré ou converti, ce qui revient au même. - Pour converti, j'en conviens... (je me dégage un peu pour accoster une charmante danseuse.) Bonjour, Mimi. - Non, je suis fâchée. - Tiens, faisons la paix; je veux te donner mon pucelage. - Non, j'aime mon entreteneur. - Eh !... foutre ! tu te moques de moi, affaire de style, cela s'entend; me prends-tu pour une recrue ? - Je suis fidèle. - Qui diable te parle d'infidélité ?... Ah ça ! nous couchons demain ensemble ! - (elle rit.) Mais s'il le sait ? - Tu es donc devenue bien bête ? - Il est vieux et jaloux. - Deux raisons pour l'attraper. - C'est un grand seigneur. - Pardieu ! il n'en sera que plus sot... Ecoute, le tour du cadran si tu veux, ou je le donne à Rosette !... La raison était déterminante; elle accepte; moi, je fus souper chez un financier qui rassemblait vingt hommes de grand nom et de mauvaise compagnie, et quinze filles qui l'augmentaient.

- Peste de l'animal. Quoi ! te voilà encore retombé !... C'est une horreur ! Tu m'avais tant promis de renoncer à ces créatures ! - Eh bien ! je te tiens parole, je n'y vais qu'à mauvaise intention. N'est-ce pas y renoncer ? Je veux gagner de l'argent et pressurer la sangsue. - Mais le métier est malhonnête. - Apprenez monsieur le bougre, qu'il n'y a point de sot métier quand il nourrit son maître, et que de grands noms dans la France ne tirent leur illustration ou leur fortune que du cul d'une putain... Eh ! ces drôlesses-là ne nous doivent-elles pas tout ? Qui les forme dans le grand art de la coquinerie, de la perfidie, des noirceurs, si ce n'est nous autres, gens de cour ? Nous débauchons une fille: l'attrait du plaisir, la coquetterie, la vanité, nous intéressons tout; nous l'enlevons de chez ses parents; le père veut le trouver mauvais; c'est un coquin qu'il faudrait enfermer à Bicêtre. Mais non, une sage institution sait arracher ces tendres plantes à la tyrannie paternelle; on la fait recevoir à l'*académie de musique*; alors elle peut librement lever une tête effrontée, faire marcher le vice et la bassesse sous les couleurs du luxe et les livrées de l'opulence. Son coeur est neuf encore. Quelle jouissance il nous offre ! Le corrompre est un de nos jeux les plus doux: pourvu de tous les talents de l'homme aimable, il faut bien en faire usage. Quel diable de parti voudrais-tu tirer dans un souper d'une mijaurée qui s'avise d'avoir de la pudeur ? Que tous les raffinements de la débauche viennent investir sa jeune âme, qu'elle soit ivrognesse, crapuleuse; que les plus sales propos assaisonnent les actions les plus débordées... Voilà un sujet, cela ! On applaudit l'écolière, tout le monde la court, se l'enlève, se l'arrache, et l'on élève le maître aux nues.

Mais ce n'est encore là que l'écorce; l'effervescence des sens, des liqueurs traîtresses peut en faire autant des autres, et si elle n'avait que cet avantage, elle ne serait pas distinguée, mon éducation manquée ne mériterait pas d'éloges. Je veux donc corroder tous les germes de vertu qui pourraient s'élever encore, détruire les principes de la sensibilité, ajouter, s'il est possible, à la vileté du sang dont elle est sortie; qu'elle devienne arabe, corsaire, sans pitié; que son coeur soit plus avide encore que ses mains; qu'insensible à l'amour, mais pétrie de caprices, elle ne connaisse de la jouissance que des désirs effrénés, des plaisirs brutaux; que tous ses goûts portent l'empreinte de son caractère; que le mortel le plus indigne soit toujours le préféré ! Jamais elle ne saura ce qu'est la reconnaissance; sirène dangereuse, elle n'enchantera que pour dévorer; mais je veux aussi que la dissimulation profonde, naturelle à son sexe, exaltée par mes soins, soit le voile de tant de perfections; qu'aux charmes d'une figure décevante elle joigne l'extérieur le plus

attrayant, que ses talents agrandissent les blessures que ses yeux auront faites. Je veux enfoncer dans son âme toute la scélératesse de la mienne; je veux qu'elle sache abuser jusque dans ces moments où l'on est sans défense; je veux enfin la rendre une femme de cour pour le fond, en lui conseillant seulement plus de décence en public. Alors elle pourra voler de ses propres ailes, arracher des fils de famille à la tendresse de leurs pères, aux embrassements de leurs mères éplorées, leur inspirer des forfaits, mais avec assez d'astuce pour n'y jamais tremper; elle sera en état de réduire à l'indigence ce négociant que son commerce, sa probité, ses richesses avaient rendu recommandable, cet époux qui lui sacrifie la substance la plus pure de sa femme, de ses enfants; elle causera des ruines, des deuils, des supplices peut-être... Et nous en rirons ensemble, nous partagerons les dépouilles, en insultant aux dupes prises dans nos filets... Mais voilà trop de comptes que j'ai la bonté de te rendre. Je croyais coucher avec Mimi: une partie a dérangé la nôtre; elle était de femmes (car la bougresse est à deux mains). Pour me dédommager un peu, elle me rendit témoin de la célébration des mystères de la grande déesse.

Imaginez-vous un salon décoré, bien éclairé, les portes fermées; trente femmes (parmi lesquelles je pourrais vous en citer du plus grand monde), jeunes ou vieilles, se mettent nues comme la main. Le premier coup d'oeil fut charmant. Que de trésors se développèrent à mes yeux ! L'une, grasse, potelée, offre à mes regards avides une gorge éblouissante; l'autre, dans une attitude molle, couverte de ses blonds cheveux, ressemble à la Vénus du Titien. Une troisième, svelte et légère, paraît une nymphe dans son gentil corsage... Mais que devins-je au signal donné !... Chacun empoigne sa chacune: le premier temps de l'exercice est un branlement général ! (foutre ! je me branle aussi, et ce ne devait, sacredieu ! pas être la dernière fois.) Tout à coup, la scène s'échauffe; la volupté se reproduit sous mille formes différentes; le bruit des baisers, le murmure des soupirs, les sons entrecoupés se font entendre... Déjà les sofas gémissent; de tendres pleurs coulent, le tremblement les saisit; elles s'évanouissent, elles nagent dans des torrents de sensations.

Quel tableau ! Comment te peindre trente femmes qui déchargent ? Je manquai enfoncer la fenêtre qui me couvrait et sauter dans la salle... Tout à coup elles renaissent... Que vois-je ?... Sont-ce des satyres ?... Non, non, j'y suis: je reconnais ma chère Vit-au-Conas à son braquemard. Trois autres, montées comme elle, se précipitent sur nos jeunes tendrons; elles passent tout le sérail à la ronde. "- Viande creuse, foutre ! Mesdames, viande creuse ! leur criai-je; ces engins-là sont mous, ou le diable m'emporte !..." Personne ne m'entendit, que cette pauvre veuve *Poignet* qui vint à mon secours.

La ronde achevée, l'orgie commence; des flots de vin de Champagne coulent bientôt. L'ivresse s'en mêle; mes tribades deviennent de vraies bacchantes. Vois ces deux couchées l'une sur l'autre en sens inverse, et se gamahuchant toutes deux; vois ce groupe plié en mille postures différentes; plus loin, Vit-au-Conas occupe seule six de ses compagnes; elle est étendue sur un sofa à jour; elle tient la langue dans le con de la première, qui, suspendue au-dessus de sa tête, inonde son visage de foutre, se baisse pour lui branler la gorge; ses mains branlent à droite et à gauche; une quatrième, à cheval sur elle, est enfilée par son braquemard; une cinquième, à genoux, la tête entre les jambes, la gamahuque de toute sa force, la sixième enfin lui enfonce dans le cul un petit godmiché qu'un ressort fait décharger... Tout à coup les cris, les imprécations, la fureur s'élèvent du sein de leurs plaisirs; leurs traits s'altèrent; elles ne se connaissent plus; elles se frappent l'une l'autre; leurs seins sont meurtris, livides, pantelants; leur chevelure jonche la terre... Eh bien !

leurs forces ne répondent pas à leur rage; elles tombent épuisées sur le tapis, qu'elles souillent de sang, de vin et d'aliments... Eperdu, rempli d'horreur, je me sauve de ce bordel infernal, en jurant bien de n'y remettre les pieds de ma vie.

Obligé de me coucher seul sur cette dégoûtante scène, les songes me la retracèrent... Ma foi ! ce n'était qu'une horreur de plus au bout du compte: les actrices étaient femmes de cour, de quoi, diable ! Pouvais-je m'étonner ? Je pris donc le parti d'en rire en me réveillant et d'en faire quelques gorges chaudes par charité chrétienne. Je fus le soir chez Mimi; j'arrive à onze heures, comme un homme qui devait être attendu; je la trouve couchée, je me déshabille, je lui vois un peu d'embarras, mes caresses le dissipent, et cette Laïs, franche du moins et faisant son métier de bonne grâce, me procure une jouissance très vive, très agréable et très variée. Sais-tu bien que c'est du fruit nouveau ? Comment, diable ! il y a un an que je suis au régime. Je n'eus guère que le temps de courir mes douze postes et, foi de fouteur ! Elle n'eut pas même besoin d'employer main-forte; le couvent m'avait remonté. De temps en temps, j'étais interrompu par des frémissements contre les parois de l'alcôve. - Mais, foutre ! ton chat est enfermé. - Eh ! non. - Pardieu ! je te dis que si; je l'entends qui gratte. - Eh bien ! qu'il y reste. - Soit... Nous n'eûmes, en vérité, pas le temps de nous ennuyer. Sur les huit heures, je me levai pour laisser dormir mon adorable; j'étais dans son cabinet de toilette; bientôt j'entends rire à gorge déployée, j'y cours, et je trouve le chevalier de \*\*\*, le beau, le beau de la cour, comme Saint Roch, en simple chemise, l'air piteux, gelé et morfondu. - Ah ! me dit-il en m'embrassant, mon ami, je suis mort. - Quoi donc ? - J'ai eu diablement froid; mais, tiens, j'en tremble encore; j'ai mesuré cent fois, cette infernale nuit, la hauteur des fenêtres... Mimi me donne rendez-vous hier; j'étais couché avec elle depuis une demi-heure; nous entendons du bruit... - Ah ! dit-elle, c'est mon entreteneur: je suis perdue; au nom de dieu, chevalier, sauve-toi ! Je me jette à bas du lit, je ramasse mes habits et je me fourre dans une petite armoire au bas de l'alcôve. (foutre ! voilà mon chat, écoutons.) Les compliments commençaient à devenir longs, comment sortir ? J'étais nu, sans armes; elle me l'avait dit vieux; mais ses valets... Miséricorde ! je l'entends qui se couche... Au moins pendant qu'il dormira... Point; le sapajou avait, je crois, mangé dix livres de diabolino: il l'a foutue douze fois. - Allons donc, cela n'est pas possible !... Eh ! mordieu ! c'est tout ce que je pourrais faire. - Douze fois, te dis-je, foutre ! Je les ai bien comptées peut-être. Encore le vieux coquin criait-il au *chat*, et voulait-il venir me visiter: juge de ma situation ! Tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, grelottant; une maudite cloison qui rendait tous mes mouvements... Enfin, il part; je sors, et mademoiselle se fout de moi, rit aux éclats. - Ma foi ! lui dis-je en éclatant de rire, elle n'a pas tort; mais, tiens, chevalier, quand on a peur, on n'y voit pas bien; tu nous fais là des contes, et je parie que tu as rêvé tout ce fracas... Il se dépite, il jure, il écume, me fait mille détails: - Je crois même, ajoute-t-il, qu'il l'a foutue en cul. - Oh ! pour le coup, halte-là ! Chevalier, je ne suis pas bougre. - Eh ! qui parle de toi ? - Toi. - Moi ? - Sans doute, et tu racontes mon histoire. - Par le sang ! par la mort ! par... Mais il n'acheva pas, car il avait l'âme trop bonne. Mimi avait oublié mon rendez-vous, et la peur, ou le diable de la malice, lui avait fait pousser jusqu'au bout l'aventure.

Notre liaison allait son train; mais il me fallait autre chose que des coups de cul. La petite était fort bien en diamants, en équipages, en argenterie; mille écus par mois sans les cadeaux; elle était à la *grande pension*, et puis le casuel et le travail des mains, car cette fille-là fuit l'oisiveté, de peur des tentations. Bon an, mal an, si cela dure, cela fait cinquante mille francs... Et moi, je n'aurais rien !... La société serait léonine. *Primo*, à quoi bon ces diamants-là ? ce n'est plus la

mode... Les emprunter pour les vendre ?... Non, cela n'est pas neuf. Il y a un comte en l'air qui a ce vilain tour sur la conscience... Les empocher et nier la dette ?... tel marquis que je nommerais bien m'accuserait de le copier... On a bougrement de peine aujourd'hui à être un coquin original. MM. les gens de qualité ont épuisé les modèles. Soyons donc honnête homme.

Faisons-lui tenir maison; qu'elle paraisse donner tous les soupers; pendant que j'inviterai, que je ferai tous les honneurs, elle paiera: les diamants, l'argenterie, tout y passera, et quand elle n'aura plus rien... Oh ! pardieu ! je suis trop scrupuleux pour vivre sur ses crochets.

Le plan pris, nous marchons: la cour et la ville abondent à la petite maison qui devient *nôtre*; il n'est bruit que de nos soupers. Les plus jolies filles s'y rassemblent; que de couples bizarrement appareillés ! Là, c'est un commandeur de Malte qui n'a rapporté de ses caravanes que les vices et la mollesse de l'Asie, qui joint à la débauche outrée le scandale d'un religieux et la licence d'un militaire au débordement de la cour. Il a soixante ans passés et n'aime que les enfants; le duvet même d'une motte rebondie, qui commence à fleurir, le choque. Que prétend-il ? Forcer des obstacles imaginaires !... Débile athlète, en vain les fouets travaillent ses fesses décharnées: il n'aboutit qu'à pleurer tristement à la porte du sanctuaire que sa main tremblante a fatigué.

Près de lui, voyez cet abbé... Quoi ! vous rougissez pour lui ! Il a l'intérieur d'un infâme, l'extérieur d'un sacripant, mais il est rampant comme un valet; il porte le vit d'un mulet; il sera mitré: pour crossé, vingt fois il le fut dans sa vie. Voyez les bubons qui couvrent son front, son nez tacheté de rubis... Fruit de la guerre ! s'écrie-t-il en embrassant Martin, qui sait bien que souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise. Eh bien ! Eh bien ! Turcaret qui devient tendre... Eh ! foutre ! un instant, attendez donc qu'on éteigne les bougies... Le jeanfoutre allait monter sur Quincy; il vient de le lui mettre dans la main. - Fi donc ! - Que diable ! tu as toujours peur. Ecoute... c'est tout le produit d'une confiscation de tabac d'Espagne.

- Je suppose, me dit Mylord B, qui est à côté de moi, Mme Rosette prêter son tripe à moi pour deux guinées ? - Milord, vous parlez d'or; mais, sacrebleu ! prenez-y garde; je crains qu'il ne soit farci.

Ah ! million de *devil*, laisse-moi donc rire... Un provincial qui assure Colombe de son très profond respect; elle tient son sérieux à ravir... Mais la bougresse fait les yeux mourants... Foutre ! je crois bien: d'Orbigny la branle pendant ce temps-là.

- Ecoute, Hortense, dit le comte, qui va à Rome (il est un peu saoul pour son voyage), tu m'as donné la chaude-pisse; c'est en règle... Non, je ne m'en plains pas, c'est le bonbon du métier; mais, foutre ! tu l'as donnée à mes laquais; ces bougres-là me font des représentations, et cela me ruine... Elle joue la désolée, lui donne un démenti; il était près d'elle; ma foi ! il lui arrache un chauffoir qui portait les livrées du printemps... Pouah ! nous nous sauvons, et ils se raccommoient.

Mimi donna des bals; on joua; les chevaliers d'industrie abondèrent; on ruina des jeunes gens et de vieux enfants. Mimi ne fut pas heureuse; enfin, en deux mois, nous mangeâmes bijoux, vaisselle, diamants, argent, meubles, jusqu'aux chevaux, quoiqu'ils fussent bien maigres.



Sur ces entrefaites, un maître boucher demanda à l'entretenir; ce gaillard-là était fait aux bêtes à cornes; je ne voulus pas nuire à ma charmante; je me retirai pour m'attacher à la Violette.

Tu connais cette jolie petite; elle est faite comme un ange, pétrie de la main des Grâces, le plus beau teint, la peau la plus fine, la gorge ravissante. à toutes ces perfections, elle joint le talent de tromper un entreteneur mieux que personne qui vive, un gentil jargon, un air enfantin... Fiez-vous-y !

Cette bougresse-là s'était laissée *encaser* l'été dernier; je lui fis comprendre que son Léandre, n'ayant pour toute fortune que du gazon (encore était-il monté en herbe), le produit ne valait pas le diable. Ils se quittèrent mal, comme c'est l'usage; un financier la prit, la meubla. Pour le pansement, il n'y entendait rien. Que diable ! il fallait bien que quelqu'un s'en chargeât; ce quelqu'un-là fut moi. Le monsieur était asthmatique et goutteux: il avait les doigts à *nodus et crocus*: c'est l'étiquette; au reste, magnifique seigneur, laid comme un diable, mais parlant d'or. Chaque visite annonçait un présent. Ma foi ! dans peu nous devînmes opulents. Ma déesse voulait un carrosse: je ne fus point de cet avis (il aurait fallu mettre à bas le mien), mais nous ne nous refusions aucune des petites commodités du luxe, le tout aux dépens du vilain. J'étais très féal commensal du ménage. De crainte d'accident, je convins avec Violette qu'elle me présenterait comme son frère, selon l'usage. Un jour donc que notre Crésus avait dîné chez elle, j'entre en frac, veste et culotte blanches, bien retapé, et avec un air décontenancé, comme un laquais qui cherche condition.

- Ah ! bonjour, mon ami. - J'ai l'honneur d'être, Monsieur, le vôtre. - Que fais-tu ? - (je crus que le bougre allait me demander où j'avais porté la livrée.) Monsieur, je suis tapissier, pour vous servir. - Sais-tu bien lire et écrire ? - Oh ! monsieur, j'ai été trois ans à l'école, et, sans me flatter... - J'ai des bontés pour ta soeur; sois sage, et j'en aurai pour toi... - (il me met deux louis dans la main...) Il est réellement joli, ma reine; il a tes yeux... Ca n'est pas dégourdi ! - Oh ! pour cela, non, dit-elle; il est d'un neuf à m'impatiser. - As-tu une maîtresse ?... (vois comme je branle la jambe en tournant mon chapeau et rougissant...) - Monsieur, vous avez bien de la bonté: j'aimerais bien la fille à notre maître; mais c'est qu'il y a un vieux singe qui lui donne dans les yeux parce qu'il a des écus. - il est donc bien vieux ? - Ah ! monsieur, presque autant que vous. - Hou ! dit-il, en grondant, ton frère n'est qu'un sot... C'est bon; c'est bon, adieu... Je me retire, et, foutre ! au bout de trois jours mon nom était inscrit sur le livre des femmes.

Violette se donnait cependant au diable, son monsieur l'ennuyait horriblement; je cherchais à la dédommager les nuits, car monsieur ne découchait jamais à cause de sa chaste épouse, bonne diablesse d'ailleurs, mais qui le rossait tant soit peu. Deux manières de fouterie divertissaient surtout ma princesse, et comme j'en suis l'inventeur, je veux te les détailler.

Après les deux premiers coups, car il faut que l'on soit bien en train, saisissez votre belle à travers le corps, couchez-la sur vous en diagonale très peu inclinée; vous passerez votre bras gauche dans le vide que sa position produira nécessairement et la main repliée vient branler le téton gauche; elle sera foutue en levrette, cela est clair, mais sa tête, penchée sur la vôtre, vous donnera le moyen de lui tenir langue en bouche, et la main droite s'appuiera sur le clitoris... Imagine-toi tout cela qui part à la fois; le mouvement parallèle des deux charnières, celui des deux poignets, la langue qui trotte, les dents qui mordent... Les femmes les plus froides partent,

c'est un fait; juge d'une jeune salamandre ! Je puis dire sans vanité que peu de putains sont manégées comme Violette, et qu'elle a fait honneur à mon invention.

Et je ne passerais pas à la postérité !... Ingrats mortels ! vous accordez à des bavards qui vous ennuient des prix, des lauriers immortels... Et moi, rien ? Un plat faiseur de panégyriques, un fastidieux dissertateur se place dans un fauteuil... Ah ! pardieu ! si ce n'est que cela, je le laisse entre ses bras pour me jeter dans ceux de Violette... Mais, à la honte de la France, il n'y a point de prix pour ceux qui foutent le mieux. Partisans de la population, bande-à-l'aise économistes, est-ce un foutu calcul de morts et de naissances qui donnera des enfants à l'Etat ? Tous vos abbés, ennuyeux raisonneurs, et qui manquent de couilles, ont des pensions, tandis que j'use mon vit sans fruits et sans honneur. J'ai vu la guerre au pain dans ma triste patrie; j'ai vu (chose incroyable ! ) six mille soldats réduire cinquante paysans armés de sacs à farine. Qui avait ameuté tous ces gens-là ? Qui avait fait descendre des *montagnes du nord ces nouveaux sicambres* ?... Vos livres, vos foutus livres ! Eh ! mordieu ! si, au lieu d'un maître d'école, on eût mis dans chaque village un juré en fouterie, les paysans, grimpés sur leurs bêtes, n'auraient point pensé à venir manger les petits pains de la capitale... Autrefois Apollon touchait sa lyre avec un vit. Hélas ! il ne bande plus, sa main l'a remplacé !... Eh ! que me foutent à moi cent volumes de fadaises académiques, magnifiquement reliés en veau, comme leurs auteurs, enterrés dans une poussière froide et soporifique ? Mon livre est un con, je le feuillette de mille manières, et le résultat de mes problèmes est aussi gai que glorieux... Je propose donc une académie, moi qui ne respire que la gloire de ma patrie. Chaque récipiendaire doit être inventeur d'une posture au moins; je fonde dix places ecclésiastiques en faveur d'un beau cardinal et des prélats amateurs; le bas clergé et les moines seront reçus comme associés libertins; chaque année, il y aura un prix accordé à la plus belle manière de foutre et une médaille d'or pour celui qui l'aura le mieux employée; les juges seront une duchesse, une intendante, une fille d'opéra, toutes trois putains, comme il est ordinaire et convenable. Les modèles ne manqueront pas... Alors on verra fleurir le priapisme, qui vaut bien le déisme. Le secrétaire ne s'avisera pas d'être impuissant, et l'on fera des contes physiques au lieu de contes moraux... Mais, foutre ! revenons à nos moutons; il y a de l'analogie, c'est toujours un animal à toison.

Violette a les plus beaux cheveux de la terre, et la manie de se les faire foutre. - Foutre en cheveux ? - Oui, mon doux bougre, cela vous étonne ?... Même en aisselles, en yeux... en oreilles... Pour en tétons, elle a beau faire, sa gorge est trop dure et trop séparée; c'est bon pour Aimé. Mais la perle, la voici. La petite messaline s'étendait tout de son long, les jambes bien ouvertes, et moi, mettant les pieds où je devais avoir la tête, je la foutais en bouche, puis, la tête entre ses cuisses, je la gamahuchais d'importance; pardieu ! tu rirais si tu pouvais être témoin de cette scène; ce mouvement double de tête et de culs est impayable.

Cependant, M. Duret fournissait aux appointements, et je mangeais d'autant. Nos sociétés de débauche, dont il n'était pas, m'amusaient assez. Un beau matin, je vais demander à déjeuner à une jolie coquine de notre intimité. Les valets sont toujours au diable, et je pénètre jusqu'à la chambre à coucher sans obstacle. Un bruit très significatif m'apprend qu'on est en affaire. Je me retirais, quand j'entends... Assez !... Assez !... Ah ! Révérend !... Assez ! Ah !... foutre !... Bougre de moine !... Ah ! tu me feras mourir. - Par le cordon de Saint François, répond le cafard, je veux achever ma douzaine... Foutre ! Il est des nôtres. Je saisis une écuelle pleine de rôtie sucrée. Je me campe en sentinelle, en attendant qu'il ait chanté sa litanie; alors, ouvrant le rideau: - Père en

Dieu, lui dis-je bien humblement, ne voudrez-vous pas ce julep ? Vous me paraissez échauffé du sermon... quel vit, mon ami, quel vit ! Ah ! Pardieu ! celui du turc n'y ferait rien... Qui fut sot, sinon père Ambroise, provincial de son ordre ? Il était chargé d'une mission, et jamais pareil goupillon n'a exorcisé Monsieur Satan... - Ecoute, mon révérend, lui dis-je, je suis bon diable, soyons amis, rassure-toi et buvons un coup. Père Ambroise tope à la proposition, se remet de son trouble; Alexandrine sonne, et le déjeuner nous apparaît. - Foutre ! dit le moine en rut, voilà, mon cher, voilà cependant l'effet de nos garces de robes. Sous ce froc que j'abhorre, nous cachons des vits de fer et des coeurs de poule, par la crainte des supplices affreux qui nous attendent. - Comment ! des supplices pour avoir foutu une jolie femme ? - Eh ! foutre ! non, c'est pour la bêtise de se laisser prendre sur le fait. Nous sommes à peu près les plus honnêtes d'entre les capuchonnaires; toujours pères à grandes manches furent honorés par les femmes, peut-être moins par les maris, quoique, sacredieu ! nous rendions de grands services dans un ménage. Tant que la peccadille est secrète, nous n'avons rien à redouter; le cas mis au jour, on nous séquestre. - Comment, vous expédiez votre monde ? - Ma foi ! autant vaut: nous les campons *in pace*. Moi-même, sacredieu ! qui suis bon diable, j'ai enseveli dans un cachot un jeune père qui s'était fait pincer chez la Dumas. Nous ne vivons que d'aumônes. L'hypocrisie nous est donc salutaire et nécessaire. Mille plats bougres, autant de vieilles putains qui veulent aimer Dieu, parce que le monde ne les souffre plus, entretiennent notre fainéantise. Mille fraudes, mille tours de passe-passe nous aident à leur escroquer de l'or, qui, décorant les autels de la superstition, alimente les suppôts des vices; car, foutre ! je suis de bon compte: à commencer par moi, nous ne valons rien. - Cependant, père, vous êtes avancé pour votre âge. - Cela est vrai; mais, écoutez pourquoi: j'entrai à dix-neuf ans dans le cloître, des fanatiques m'avaient monté la tête; je voyais le diable en propre personne qui me talonnait, j'avais peur de ses cornes... (j'en ai tant planté depuis que je me suis familiarisé avec les ornements de ce pays-là...) Au nom de la sainte obéissance, on m'encula; j'étais grand et bien fait, je devins le bardache à la mode de la communauté; mon vit ne tarda point à se porter à ce degré d'éminence où vous le voyez. Les contrôleurs ambulants de la sacrée hiérarchie faisaient la recrue pour le collège de Rome; notre père général se mourait de consommation, on l'avait mis au con pour se refaire... Foutue viande (n'en déplaise à madame) pour un italien ! Mais il avait épuisé l'Italie; j'étais beau *a parte ante et a parte poste* (cela veut dire de cul et de tête). Notre gardien me présenta (le pauvre bougre est mort de chagrin de ce sacrifice). Le visiteur me prit la mesure, et je fut agréé. Amené à sa révérence *éminente*, elle me tourna le cul; c'est la marque d'honneur, et j'entrai en exercice. Sacredieu ! c'était un fier *puant*; il était large comme un muid, mais j'étais de taille; je devins son mignon. Il fut grand inquisiteur, de Tolède; je le suivis. Ah ! foutre, la bonne vie ! C'est là qu'il me fut permis de connaître les cons. Le bon pays que l'Espagne ! Il y a bien des fleurs à cueillir; souvent elles sont blanches, mais un moine ne doit pas être si délicat. Je ne vous détaillerai pas tout ce dont je fus témoin; combien de jolies filles nous avons enfermées comme juives et foutues comme chrétiennes ! Nos culottes leur servaient de *san benito*, et l'absolution se donnait à coups de vit. Ce qui me fâche, c'est qu'on en ait fait brûler une douzaine qui s'avisèrent de faire les étroites ou qui voulurent jaser... Oh ! la discrétion est une belle chose !... Père Nicole mourut de la mort des saints: de la vérole; je rendis quelques services au cardinal Porto-Correro; on me fit vicaire et de là provincial. La vie de bougre m'ennuyait. Paris fourmille en cristallines; d'ailleurs, monté en grade, je n'avais plus rien à craindre; j'ai donc suivi mon goût: j'ai foutu, je fous, je foutrai; voilà mon histoire et ma conclusion.

Nous l'arrosâmes. - Mais, père, les dévotes vous paient ? - Foutre ! sans doute: j'en ai, moi qui

vous parle, pour cent pistoles par mois, sans compter le casuel; je dirige cons et consciences. - Comment, la confession ?... - Foutaise ! c'est là qu'on instruit une belle fille, que l'on tranquillise une scrupuleuse madame, et qu'en sortant de l'église on lui donne pour pénitence l'avant-goût du bordel. - (le sacré bougre de cafard me faisait frémir, malgré ma scélératesse.) Mais, père, on ne croit donc à rien chez vous ? (je le savais bien, et je ne crois pas plus qu'eux, apparemment; mais je voulais approfondir la monstruosité de ces gens-là.) - Eh ! mon ami, vous êtes bougrement bête pour un homme du monde. Qui diable peut croire aux singeries qu'il invente ? Je me fous de Scot comme de Saint Augustin. Bien intriguer, bien boire, bien foutre... et vogue la galère ! La dévotion nous rapporte, nous en dégoisons; nous amusons les vieilles, nous branlons les jeunes. - Pardieu, père, c'est bien pensé, voilà des maximes très évangéliques; mais vous oubliez un grand point: l'instruction et l'intendance des familles. - Foutre ! C'est là où nous brillons; la nation bigote, gent imbécile, quoique traîtresse, nous est dévouée, je vous l'ai déjà dit; nos armes, dans le commencement, sont la persuasion, la douceur, les inspirations du très-haut; nous nous insinuons en serpents, nous élevons sur la base de l'humilité le triomphe de l'orgueil. D'abord complaisants, bientôt despotes, nos avis deviennent des décisions, des oracles auxquels il n'est pas permis de résister; et n'avons-nous pas fabriqué les foudres du père éternel pour punir les réfractaires ? Voilà comment, en captivant les consciences, en faisant peur de Belzébut (moins méchant que nous cependant), nous sommes les maîtres des secrets, des biens d'une famille. Il y a dans une maison une jolie fille, je veux la foutre, elle ne le veut pas; son arrêt est prononcé, un couvent la fera gémir de son trop de vertu... On veut marier sa soeur, son amant lui plaît, mais il me déplaît à moi, parce qu'il me méprise, ou seulement quelquefois parce que je veux faire le mal pour le mal: cela divertit le coeur d'un moine; je répands des bruits sourds: il ne croit ni à l'échine de Saint Pantaléon, ni à la culotte de Saint Bonaventure; c'est un impie; il est exclu; il se met à la raison, il paie, il devient orthodoxe autant que Saint Dominique. Le fils unique est un jeune homme de la plus belle espérance; il a de l'esprit, de l'élévation, des talents; son père, dur comme tous les dévots (quoiqu'ils ne soient pas les seuls), le laisse manquer d'argent, le met hors d'état de se soutenir; il cherche des moyens, que sais-je ? La fougue de l'âge le pousse à quelques sottises. Je conseille le sceptre de fer, il le sait, il me déteste: bon ! Cela vient à mes vues. Tout en feignant de l'excuser, je le rends plus coupable; je le fais déshériter, enfermer, périr, tout cela pour la plus grande gloire de Dieu, et le barbare idiot, que je bride par le nez, croit avoir gagné le ciel, qu'il fait frémir ainsi que la nature... Une femme aimable et jolie est l'épouse d'un vieux coquin; l'espoir d'assouvir une vengeance déjà criminelle, une haine odieuse par son motif et ses effets, sa lubricité impuissante, ou tel autre objet aussi louable, l'ont poussé à son infirme et débile décrépitude. Les jours de cette beauté s'écoulaient dans les pleurs, ses nuits dans les privations et les sanglots; trop heureuse encore si elle n'est obligée de recevoir des caresses dégoûtantes, qui, en outrageant ses appas, révoltent son coeur; de souffrir un supplice réel en corps comme en esprit, puisque jamais elle n'embrasse qu'une ombre... Ah ! la jolie position pour moi, cafard effronté, libertin audacieux... mon projet est formé; elle se rendra à mes désirs; je l'immolerai à ma passion, ou elle est perdue, infâme, déshonorée. Goûts innocents, plaisirs permis, bienséances nécessaires, pensées, paroles, actions même indifférentes, gestes, regards, joie ou tristesse, tout sera empoisonné; si elle n'est pas ma complice, elle sera ma victime; elle vivra souillée à ses propres yeux ou périra dans les chagrins et couverte d'opprobres publics... Mais, foutre ! buvons un coup. Ami, *in vino veritas*... Sacredieu ! n'allez pas révéler le secret de l'église, vous vous en repentiriez... - Qui, moi, mon père ? et comment, s'il vous plaît. Je ne dépend pas de vous autres. - Vous n'en dépendez pas ? Foutre ! nous allons voir... Je suppose un instant que vous ayez été assez sot ou assez malavisé pour nous insulter: vous êtes foutu, mon

ami. - Halte-là ! scélérat de moine, s'écrie Alexandrine; tu fous comme un ange, mais ton coeur est atroce; tu me fais horreur; je me sauve, je ne veux pas t'entendre davantage. - Morveuse, dit père Ambroise, cela ne sait pas son pain manger; va-t'en, va-t'en, je ne bande plus... (nous continuons.) crois-tu que nous t'attaquerons à force ouverte ? Pauvre sot, tu te sauverais, tu nous démasquerais. Non, nous commençons par nous informer de tous les gens estimables que tu connais; nous choisissons les plus faibles, dont la molle vertu, soumise aux préjugés, se fait des monstres exprès pour les combattre. On fait ton éloge. C'est bien dommage que tant de qualités soient gâtées par tel et tel défaut (il sera toujours dirigé suivant la manie de l'auditeur bienveillant); on sème ainsi peu à peu la froideur, on te suit pied à pied, on ne laisse échapper aucune occasion. - Mais je ne donnerai aucune prise sur moi. - Tu ne sais que ça ! On te calomnierait... Tu veux obtenir une place, former un établissement. Lettres anonymes, inventées par le diable, qui en fit présent au premier cénobite, voleront de tous côtés. Nos partisans les répandront, les proclameront en secret, en les commettant; les envieux les adopteront avidement et les mettront en crédit; tes ennemis (tout homme en a, et ceux de mérite plus que les autres) enclameront. - Mais je me défendrai peut-être. - Sans doute, je crois même que tu persuaderas cent personnes qui te connaîtront particulièrement, mais la voix publique sera toujours contre toi, et à peine trente ans de vie te suffiront-ils pour effacer l'impression qui t'aura perdu... Va, va, nous suivons à la lettre la maxime que l'ami Machiavel nous a léguée: *Calomniez toujours, il reste au moins la cicatrice*; et la méthode est infaillible. - Ma foi, père, je suis ravi, extasié; je ne vous croyais pas si habiles. - Bon, bon, reprend le papelard, ce ne sont là que nos éléments... Et si je te dévoilais les ressorts de cette politique qui nous a fait pendant si longtemps commander à la terre en rois des rois, et faire disparaître à notre gré les souverains du trône ou du séjour des vivants... - Ah ! père, de grâce, apprenez-moi de si belles choses ! Pardieu ! Qui sait ? peut-être me ferais-je cordelier. - Tu pourrais, foutre ! plus mal t'adresser. Mais, écoute...

Tu n'ignores pas qu'il fut un temps où la crasse ignorance enveloppa le monde; le fanatisme et la superstition régnèrent en souverains sur ces siècles heureux... Age à jamais mémorable et fortuné où le froc commandait au diadème, où les Bernard, les François, les Dominique, puissants en voix, en poumons et en scélérites, savaient émouvoir, exalter la bile de l'imbécile chrétienté ! Prophètes audacieux et menteurs, ils entassèrent des millions de croisés dans les sables de l'Egypte et de la Palestine, et l'Europe, à leur premier signe ébranlée contre l'Asie, courut y chercher de vastes tombeaux, tandis que les crédules habitants, devenus nos vassaux, laissaient dans nos mains assez de dépouilles pour élever la vraie Jérusalem, la Jérusalem immortelle et puissante, où devaient pulluler tous les vices de l'oisiveté, tous les crimes de l'ambition et de la cupidité !

Alors tout moine était saint, tout homme un peu éclairé, au-dessus de son siècle, excommunié. La liberté n'est plus; nous poursuivons son ombre jusqu'au fond de l'âme, jusqu'au fond de la pensée...

Heureux temps ! Ils changèrent hélas !...

La philosophie parut; non pas cette tracassière verbeuse qui se traîne encore en rampant dans la poussière de l'école, mais cette lumière vive et fatale qui a dissipé les vapeurs du fanatisme et brisé les hochets de la superstition; tels que les oiseaux de nuit, nous fûmes blessés de l'éclat du jour. Il nous terrassa, nous courûmes nous cacher dans ces asiles que le vulgaire respectait

encore; le rayon vengeur nous y suivit; on démêla nos trames; on dévoila nos ressorts; on approfondit notre politique; on démasqua nos moeurs et nos vices. L'univers conjuré se réunit pour nous abattre; nous étions perdus... Son mépris nous sauva, notre métropole nous soutint.

Il est une puissance dont l'orgueil excessif et les prétentions sans bornes en imposent, quoique son autorité soit précaire et factice. Artificieuse autant qu'opiniâtre et politique, sa force est dans sa faiblesse. L'ignorance lui a donné l'être; l'astuce et la fourberie l'ont accrue; les dissensions des princes et les intérêts anarchiques dont elle a su profiter l'ont rendue formidable; la persévérance et la hauteur l'ont maintenue; ses excès l'ont affaiblie; l'art et la souplesse la soutiennent: son chef, longtemps modérateur impérieux d'une aristocratie puissante, ne doit son crédit qu'à nous, milice enthousiaste, ardente, immortelle et toujours renaissante; perdus pour la chose publique, isolés, d'esprit et de coeur, du reste des humains, notre unique intérêt est notre agrandissement, qui fait la gloire de ce vicair fanatique. C'est sur nous qu'il fonde son empire. Aussi sommes-nous ses enfants autant chéris que dévoués.

Fraudes pieuses, spectacles indécents, farces coupables étaient autrefois révéérés; mais leur règne a passé. Eh bien ! Notre marche en est devenue plus secrète et plus sûre. Nous avons à nous venger; du fond de nos asiles, nous soufflâmes la discorde, nous fomentâmes ces guerres civiles qui ont inondé de sang l'Europe déchirée; nos libelles, nos sermons séditieux, les séductions du confessionnal nous suffirent pour aiguïser les poignards, et grâce à nos efforts, il fut universellement reconnu *qu'il est permis, qu'il est saint de tuer un hérétique*, c'est-à-dire notre ennemi: ainsi le père massacra son fils; ainsi le fils arracha à son père la vie qu'il en avait reçue; les forfaits ont produit des martyrs; nous dévastâmes de fertiles contrées, nous versâmes sans danger des flots de sang. Nul mortel dévoué à notre vengeance ne put se dérober à nos coups. Ici, les fils de Saint Dominique font périr le dernier des Valois; là, ceux d'Ignace immolent Henri, que des philosophes osent encore pleurer; les bûchers, le fer, les poisons, nous servent tour à tour; les victimes s'amoncellent, les bourreaux et les assassins sont fatigués; les prisons regorgent d'innocents, et nous de sang, d'or et de volupté... Mais nous ne sommes pas rassasiés. L'esprit de commerce, qui s'est venu joindre à celui de domination, nous prodigue en vain les trésors du nouveau monde, dévasté par notre art et aussi bien que celui-ci; notre avidité s'en irrite, et nos moeurs n'en sont pas adoucies; le calme règne en apparence, mais il n'est que simulé; nous sentons que nos richesses survivent à notre crédit; les ambitieux promoteurs du despotisme, qui, cependant, haïssaient les rois, sont anéantis; il nous faut bien rester dans le silence, mais non pas dans l'inaction. Nos complots se lient, nos trames s'ourdissent, nos ennemis nous attaquent avec les armes du ridicule, ils s'abusent sur leur prétendue supériorité: nous nous réservons bien d'autres ressources, nous minons sans bruit; tu es jeune, tu verras le fruit de nos travaux. Une révolution, éloignée peut-être, mais certaine, menace de nouveau le monde; nous foulerons aux pieds ces hommes superbes qui osent nous dédaigner, nous commanderons encore...

Puissions-nous replonger les humains dans la barbarie, anéantir les sciences, arracher jusqu'au germe funeste de cette philosophie perfide qui nous abreuve d'humiliations, élever enfin sur tant de ruines le nouvel édifice de notre grandeur ! Alors un sceptre de fer régira l'univers, soumis à nos caprices, dévoué à nos plaisirs. Nous disposerons, en sultans, des mères, des femmes, des filles de nos esclaves, et nous amènerons ces âmes avilies au point de regarder comme un bien leur déshonneur... Va, ces jours de gloire et de félicité s'avancent plus rapidement que ne le croient nos imprudents ennemis. Ils n'osent pas tenter le seul moyen de les reculer, celui de casser notre sainte milice et la hiérarchie puissante sous les drapeaux de laquelle nous servons,

de nous arracher surtout ces richesses immenses qui nous rendent tout possible. Non, nous ne craignons rien de ce siècle vénal; nous payons des protecteurs qui deviendront nos esclaves: ils nous rendront au centuple ce qu'ils nous auront coûté. - Par la sambleu ! père, voilà qui est sublime ! Quelle immensité de vues ! Quelle étendue de scélératesse ! Quels mystères d'iniquités... (je m'arrête, car père Ambroise s'apercevait qu'il avait trop parlé et fronçait le sourcil; pour le dérider, j'attrape Alexandrine, qui dansait au milieu de la chambre...) Père, voulez-vous connaître le vrai type de la destinée des empires, l'instrument des révolutions, la boussole de l'univers ?... Le voilà, dis-je, en mettant en évidence le con rebondi de la belle; c'est là que viennent aboutir les intrigues du sacerdoce, la morgue du sultan, le faste du mogol, les caprices du despote, les fureurs du tyran, les délires ambitieux du conquérant, les richesses des deux hémisphères !...

Foutre ! je me sauve au milieu de la période, car père Ambroise m'enlève Alexandrine, et la jette sur son lit pour aboutir aussi.

Je rentre chez Violette; le chagrin m'y attendait: une régie avait chassé M Duret des fermes générales. Nous, nous n'avions rien à ménager, nous devons (nous, c'est-à-dire elle). Je lui conseillai de vendre ses meubles pour payer, et je me retirai pour ne pas gêner le déménagement.

J'ai toujours aimé la musique; je fis le même soir connaissance avec la Guimard. Cette bougresse-là est laide et joue comme une cuisinière; mais sa voix est belle, et quand elle ne chante pas faux, elle fait plaisir; d'ailleurs elle fout comme une enragée. Ma réputation abrégée le cérémonial: je convins de six coups par jour; elle cassa aux gages son porteur d'eau qu'elle avait éteint, laissa reposer ses laquais et son coiffeur, et nous nous accordâmes à faire bourse commune (bien entendu que je n'y mettrais rien). Elle donnait des concerts, recevait des compagnes qui la grugeaient en la détestant, des musiciens d'assez mauvaise compagnie, et des gens de qualité amateurs qui n'ont pas même le mérite d'être bons.

J'étais à causer un après-souper avec un virtuose célèbre et charmant compositeur Cambini; nous parlions de la révolution de la musique en France; je l'écoutais avec avidité et je m'instruisais; tout à coup, un de ces messieurs nous aborde.

- Quoi ! vous parlez composition ! Pardieu ! sans me flatter, je suis d'une bonne force. - Je n'en doute point, lui dis-je en jetant un coup d'oeil sur l'artiste, et je serais fort aise que vous nous donniez, à monsieur et à moi, quelques leçons. - Volontiers, volontiers; moi, je ne refuse jamais mes soins. - Par exemple, monsieur veut composer un opéra, et il me demande le poème. - Sa musique est faite, apparemment ? - Non pas. - Comment ? Tant pis, jamais la musique ne va bien, quand on la compose pour des paroles; cela gêne un musicien et l'empêche de peindre; son imagination est refroidie. - Mais, monsieur, il me semble... - Il vous semble mal. Un orchestre, morbleu ! un orchestre, voilà tout ce qu'il faut; suivez le moline, cela s'appelle faire un opéra; les paroles ne sont jamais d'accord avec la musique; mais aussi cela n'arrête point les effets... moi, je tiens pour les effets; ai-je raison, Cambini ? - Monsieur le marquis, cependant, quand on veut exprimer un sentiment, l'amour, par exemple... - Oui, il faut du chromatique, beaucoup de fausses quintes; on relève cela par l'accord parfait; de là on passe dans le ton relatif par la tierce mineure; appuyez-moi une septième diminuée; si le mode est mineur, grimpez au majeur; semez-moi des bémols, accords de tierce, dominante, sexte et les doubles octaves... Pardieu ! l'on

module dans un tour de main... As-tu de la fureur dans ton opéra ? - Beaucoup, monsieur le marquis. - Ah ! pardieu ! tu vas voir: mesure à quatre temps, battue bien ferme; pour le récitatif, *ad libitum*, avec accompagnement obligé; ensuite, un chœur en fugue, à deux sujets bien sortants l'un et l'autre, parce que cela marque la dispute, le conflit de juridiction; surtout que cela crie comme le diable (il faut que l'on entende un chœur peut-être), ensuite un grand silence; c'est imposant, ça, hein ?... Un trois-temps bien tendre, pour faire le contraste, tu m'entends bien ? Il n'y aurait pas de mal d'y mettre des timbales; ensuite le héros se fâche en allégro, avec quatre bémols à la clef; il faut qu'il fasse une tenue de dix mesures pour lui rassurer la poitrine; pendant ce temps-là, l'orchestre va le diable; puis ton héros fait des roulades pour se reposer; il veut qu'on l'entende... Eh ! non, morbleu ! que l'orchestre l'écrase ! Et si ce diable de Legros perce encore, on y mettra du tonnerre... Ah ! ce que je te recommande, c'est une basse bien ronflante, que tout cela marche... - Et mes airs de danse, monsieur le marquis ? - Oh ! pour cela il nous faut du noble: un beau grand morceau de flûte, avec des variations, pour la commodité de Salentin, et puis un point d'orgue avec des roulades; il serait long pour faire un peu gigoter Gardel... tu ne sais pas comment sortir de là ? - Ma foi, non. - Un tambourin, mordieu ! un tambourin; il n'y a que ça, pour qu'on s'en aille gaiement... Ah ! ça ! bonsoir... - Ah ! cervelle du diable, maudit empoisonneur, *coglione, coglione*... - Là, là, tout doux, Cambini, lui dis-je... Eh bien ! mon ami, voilà qui vous juge, et sans appel encore... Nous rejoignîmes la compagnie, à qui le marquis avait déjà fait confiance de ses bontés pour nous, en briguant des voix pour la première représentation, en cas que l'on suivît ses avis.

Je passais ainsi ma vie au milieu des talents et des ridicules; mais ma bougresse m'ennuyait; elle jure comme un charretier; pas la moindre ressource avec elle; elle ne sait que foutre, encore brutalement. Un dernier trait me la fit planter là. Un soir, en sortant du spectacle, j'entre chez elle; elle allait souper en ville, et moi aussi. Peut-on partir sans faire graisser ses bottes ? Je m'assois sur une chaise; elle se met sur moi, et je la fous. Dans le plus fort du plaisir, et feignant de perdre la tête, la gueuse ne la perdit pas. Ma montre était superbe, elle en avait envie; l'escamoter lui parut joli; elle la tire doucement et la met dans sa poche. Aussi chatouilleux qu'elle, je m'en aperçois et je parviens à lui dérober la sienne, qui était d'un grand prix; nous nous quittons. Le lendemain, grandes inquiétudes de sa part, plaisanteries de la mienne... pour dénoûment: - Vous êtes une effrontée coquine, lui dis-je, je vous rends votre montre; gardez la mienne, vous l'avez profanée; ma seule vengeance sera de répandre ce trait odieux; il est neuf et vous fera honneur... Elle jura; je lui fis la révérence et je sortis.

Il faut donc jeter le mouchoir... Allons, Dorville, tu seras ma sultane. Ma foi ! Elle en vaut la peine. Une taille de nymphe remplie de grâces; le plus bel incarnat anime son teint de blonde; ses grands yeux bleus ne demandent qu'à mourir pour ressusciter... On se retrouve du moins avec celle-là; ma cuisinière m'avait dégoûté. Nous commençâmes par coucher ensemble, et ma nuit fut éloquente et décisive. Je m'établis maître de la maison. J'avais sous moi un intendant avec qui il fallait des ménagements, parce qu'il payait la dépense; je suis bon diable, je lui laissai la chambre libre.

Cette nouvelle jouissance me plaisait beaucoup; tous les raffinements de la volupté nous enivraient tour à tour. Je la trouve un matin dans son cabinet de bain; elle en sortait comme Vénus Anadyomène, parée de sa seule beauté; une jambe était encore dans la baignoire; elle appuyait l'autre sur un fauteuil; ses beaux cheveux flottaient sur ses épaules: sa main caressait



une gorge d'albâtre; elle contemplait tous ses charmes avec un doux sourire; placé dans l'embrasure de la porte que j'avais entr'ouverte, observateur bandant, je jouissais de ce spectacle délicieux, et le feu coulait dans mes veines. Un bruit léger que je fais m'offre un nouveau tableau. Elle se baisse toute honteuse; la rougeur la colore; elle cherche à se faire un voile de sa longue chevelure... Un petit caniche, assis sur le fauteuil, s'élançait justement où il fallait entre ses cuisses, lève la tête, voile le sanctuaire, jappe de toute sa force, et remplace par sa petite gueule une autre fente... J'entre en riant à gorge déployée; ma belle fut bientôt consolée, et devinez comment !

Vous vous imaginez que je devais être heureux... Eh bien ! je ne l'étais pas. Dans ce beau corps, le temple des grâces, Dorville renferme l'âme d'une furie bizarre, capricieuse; elle n'a de constance que dans le mal et la noirceur; intéressée, avare même, elle n'attire des amants que pour les dévorer. - "Je suis fâchée, me disait-elle un jour, en parlant d'un malheureux dépouillé par elle, perdu, abîmé sans ressource, je suis fâchée de lui avoir laissé les yeux pour pleurer." Dorville empoisonne tout; sa langue perfide dénature les choses les plus simples; son esprit artificieux, fécond en intrigues, cache la dissimulation la plus profonde sous le voile de la naïveté la plus ingénue; méchante, comme tous les faibles, les crimes ne lui coûteraient rien sans la crainte des supplices. - Eh ! pourquoi vivre avec un pareil monstre ? - Je ne la connaissais pas; elle est séduisante; je croyais qu'elle m'aimait... J'en fus cruellement puni.

Le comte de \*\*\* était mon ami; il venait souvent chez Dorville, sa présence ne me gênait pas; je ne l'en croyais pas amoureux; j'étais tranquille; mais bientôt je crus démêler en lui de la contrainte; il venait plus fréquemment, mais sa gaieté disparaissait. Peu à peu, il se montra sombre et taciturne, accabla notre société d'ennui et moi de chagrin. Je m'efforçais de le distraire; il recevait mes avances avec cette politesse gênée qui présage aux amis le refroidissement et la rupture. Dorville est adroite, insinuante; je la priai de tirer de mon ami le secret de ses malheurs; elle parut entrer dans mes vues... La perfide... Quelques jours après, elle m'inquiéta par sa profonde tristesse; je la surpris plus d'une fois versant des larmes qu'elle voulait dérober. Inquiet, alarmé, je pressai, je conjurai; enfin, dans ces moments où, tout entier l'un à l'autre, on ne se refuse rien, je renouvelai mes efforts; alors, avec cette émotion, cet accent que la vérité seule devrait connaître: - Oh ! mon ami, me dit-elle, cher amour ! je vais navrer ton coeur; mais j'exige ta parole, cette parole sacrée, que tu contiendras une trop juste fureur. (je promets ce qu'elle me demande...) Tu croyais le comte ton ami, il n'est qu'un traître. - Un traître ! lui ? - Oui, un traître bien lâche, et il a voulu me rendre sa complice. Il m'a fait l'aveu de son indigne amour. J'ai essayé de le ramener à l'honneur, à l'amitié; j'ai employé la douceur, les prières, les larmes... Mais au nom de l'amitié, son emportement a été extrême: je l'abjure, s'est-il écrié, je l'abjure ! Mon rival est mon ennemi ! Ajouterai-je les insultes qu'il t'a faites ? Non, non, mon coeur en saigne encore; tu voudrais te venger, tes jours seraient en péril... Mais, dieu ! que je crains de noirceurs !... Le barbare !... Et des pleurs inondent son visage, elle en baigne le mien; ses caresses portent dans mes veines tous les feux de la volupté et tous les poisons de la jalousie; l'orgueil développe un amour que je n'avais pas cru sentir... Moi, je perdrais tant de charmes !... Indigne ami, tu périras, ton sang lavera ton offense... Dorville ne feint d'apprécier ma fureur que pour l'attiser davantage; mais elle m'avait lié par des serments; la rage se concentre et fomenté dans mon sein.

Le comte revint; nous nous agaçâmes; je le persiflai; Dorville, toujours en tiers, empêchait toute

explication; cette situation était trop violente pour durer. Le comte m'insulta, nous sortîmes; la fureur nous guidait l'un et l'autre; je l'atteignis d'un coup mortel qui l'étendit à mes pieds... Hélas ! le voile affreux qui nous couvrait se dissipa aussitôt; le comte laisse tomber son épée: je me précipite sur mon malheureux ami pour arrêter son sang: - C'en est fait, me dit-il, je meurs... Je l'ai mérité... Ami, je voulais t'arracher la vie... Dorville me l'avait demandé. - Dorville ! ô ciel ! - Ma passion était au comble... Elle avait mis mon bonheur à ce prix... Adieu, pardonne-moi... Que je meure du moins ton ami... Il s'efforce de m'embrasser; il expire... O terre ! engloutis-moi !... Je m'arrache de ce lieu d'horreur; désespéré, furieux, j'erre en proie aux furies qui me déchirent. Je ne sais où je vais; mes pas s'arrêtent machinalement devant la maison de l'infâme; j'y monte et je tiens encore le fer fumant du sang de mon ami... - C'est moi, c'est moi qui l'ai tué ! m'écriai-je en hurlant de douleur; tiens, monstre, assouvis ta rage ! Il n'est plus; tu voulais qu'il versât mon sang; tu m'as demandé sa vie, tu lui demandais la mienne; viens, prends-la, rassasie-toi de carnage !... Le sang-froid, la sérénité règnent sur son visage; la joie y perce; elle ose encore me tendre les bras, me féliciter sur ma victoire... - Horrible mégère, tremble ! Cette main que tu as rendue criminelle pourrait t'en punir. Un geste furieux accompagne ces mots; son sein palpite et la pâleur le couvre... Je jette mon épée loin de moi; toute son audace renaît... - Eh bien ! dit-elle, j'ai tout conduit, il est vrai; je le détestais, j'ai alimenté son amour pour le perdre; je l'ai animé contre toi; je savais que je ne t'exposais que faiblement; il m'avait offensée autrefois, en me préférant une rivale... Je suis vengée !..." Je l'entendais à peine. Devenu plus calme, je m'évanouis et je me retrouvai dans mon lit, au milieu de mes gens.

Longtemps je fus inconsolable; absorbé dans ma douleur, je fuyais les humains. L'image de mon ami succombant sous mes coups me suivait sans cesse; je me refusais à toute distraction; je mourais lentement, j'invoquais le tombeau.

Dans la même maison, mais dans un corps de logis séparé du mien, la femme d'un colonel vivait très retirée; jusque-là je lui avais rendu quatre fois par an les simples devoirs de l'honnêteté. Ma vie trop dissipée, le genre auquel je m'étais livré ne m'avaient pas permis de faire beaucoup attention à elle. Mon valet de chambre, instruit de mon affaire et désespéré de mon état, imagina que cette jeune dame pouvait seule m'en tirer. Mon changement de conduite et d'humeur avaient fait un événement dans la maison; il sut se faire presser d'en découvrir la cause; quelques mots lâchés à la femme de chambre excitèrent la curiosité de la marquise. Mon homme lui détailla ma funeste aventure; elle en fut touchée; chaque matin, ses gens s'informèrent par son ordre de ma santé. L'apathie où j'étais plongé ne me permit pas de sentir que je devais l'en remercier; nous nous rencontrâmes un jour en sortant; elle me fit des reproches de mon humeur sauvage avec un air d'intérêt; je lui marquai de l'empressement de réparer ma faute, et nous restâmes. Ma visite fut courte, mais le premier pas était beaucoup; je continuai, je la vis plus fréquemment, bientôt je n'en bougeai pas. La marquise était douce et complaisante; elle ne se rebutait pas de détails cent fois répétés; elle s'attendrissait et pleurait avec moi; ma douleur devint moins amère; le sentiment de ce que je devais à cette aimable amie me fit une douce habitude de la reconnaissance... - Ahi !... gare l'amour ! - Hélas ! mon enfant, tu as raison. Une liaison intime, une confiance sans bornes entre une femme de vingt-deux ans, charmante, et un jeune homme, y conduisent infailliblement. D'ailleurs, combien la douleur dispose à la tendresse ! - Enfin ! te voilà à l'amour parfait. Belle chute, mon ami, belle chute ! - Non, je ne ferai point le langoureux Philinte. La marquise n'est pas de ces femmes qui se plaisent au merveilleux.

Jolie, sans vouloir le paraître, vraiment bonne et sensible, aussi séduisante qu'on peut l'être et toujours égale, cette femme adorable n'est cependant pas heureuse. Son mari, comme trop de nos militaires, néglige un trésor qu'il possède pour courir après des guenons. Il ne croit pas à la vertu qu'il n'est pas digne de connaître, et cependant il est jaloux jusqu'à la brutalité; qui ne sait que c'est le moyen le plus sûr d'accomplir sa destinée ? Il était digne de la sienne; mais combien Euphrosie méritait peu son infortune.

Quelle différence, ô mon ami, entre les caresses ingénues d'une femme aimable et naïve et les agaceries de nos coquines ! Celles-ci peuvent enivrer nos sens, mais, leur fougue dissipée, on retombe sur soi-même; le dégoût, l'ennui empoisonnent jusqu'aux plaisirs passés; il faut s'aiguillonner pour les goûter encore.

La marquise a tout l'éclat de la jeunesse joint à une taille imposante; elle paraîtrait colossale, si elle était moins bien proportionnée. Cinq pieds quatre pouces, pieds nus; le plus beau corps du monde; une gorge ravissante; le bras, la main potelés; une physionomie qui, sans être la beauté, renferme mille grâces que n'a point une belle; une irrégularité piquante, des cheveux gros comme le bras et qui lui descendent jusqu'aux pieds: voilà son portrait.

Personne ne sait mieux qu'Euphrosie manier le ridicule; sans la bonté de son coeur, elle serait caustique, mais elle craindrait de faire de la peine même à ceux qui l'auraient offensée si le respect qu'elle inspire le permettait à l'audace. Chaque jour, son esprit m'étonnait davantage. Sa modestie lui faisait trouver étranges les marques de mon admiration... - Mais, mon ami, m'avait-elle dit vingt fois, tu te rendras ridicule; sans cesse tu me vantes, tu t'extasies sur des choses si simples. Tout le monde en dirait autant.

Mais son âme !... Comment te peindre cette âme tout aimante qui n'a d'existence que pour les sentiments nobles et tendres ? C'est par eux qu'elle sort de ce calme inaltérable et doux qui la caractérise dans la société; c'est là qu'elle puise cette chaleur qui la rend si touchante, si dévouée, si sublime en amour. Euphrosie est aussi voluptueuse que tendre, mais elle est toujours décente; elle est pure, elle est chaste, et voilà pourquoi je ne connus jamais de jouissance égale.

Ne vous attendez pas à m'en voir esquisser le tableau. Que le voile du mystère couvre à jamais nos plaisirs... Mais que de combats j'eus à soutenir contre sa vertu ! Combien de fois il me fallut lui répéter que le crime seul faisait la honte, et que l'amour, un amour tel que le sien, ne pouvait pas être criminel !... L'avouerai-je ? son devoir fut longtemps plus fort que moi. Elle sentit le danger; elle eut le noble courage d'écrire à son mari, de lui demander ses soins et sa présence; il méprisa cette femme respectable, il rejeta ses prières; une indifférence repoussante, un mépris insultant furent le prix des efforts qu'elle faisait sur elle-même pour s'arracher à la tendresse... Je persuadaï, je triomphai; Euphrosie ne rougit plus devant moi, la paix régna dans son coeur. Eh ! quel homme de fer osera la condamner ? Six mois se passèrent au milieu des délices. Isolés du reste de la nature, nous nous suffisions à nous-mêmes. Nos feux sans cesse renaissants avaient toujours le charme de la nouveauté. Une confiance mutuelle et sans bornes achevait notre bonheur.

Hélas ! peut-il durer longtemps ? Vils jouets du destin, que possédons-nous de stable ! Et pour quelques gouttes bien mêlées dans l'océan de maux, faut-il chérir la vie !... La marquise portait

dans son sein un gage de notre amour. Bientôt son état ne fut plus incertain. J'étais au comble de la joie sans oser le lui témoigner, joie insensée peut-être, mais si douce que je ne pensais pas même à la combattre. Euphrosie, plus éclairée par ses pressentiments, se sentait dévorée d'inquiétudes que sa douceur et son amour déguisaient à peine. Son mari, de retour à Paris, avait aisément démêlé nos liaisons, et le lâche les avait divulguées. Il nous prodiguait à tous deux les injures; vingt fois Euphrosie arrêta mon bras prêt à la venger; elle sut m'enchaîner par des serments, mais son bonheur fut altéré à jamais. Sans cesse je la surprénais baignée de larmes, et j'y mêlais les miennes... - Euphrosie, lui dis-je un jour, hélas ! Je cause tes douleurs et je ne puis les adoucir; nos coeurs cessent-ils donc de s'entendre ? Ah ! pourrais-tu jamais me haïr ? - Te haïr ! Ah ! jamais tu ne me fus si cher. Cet enfant infortuné que je nourris dans mon sein naîtra sous de cruels auspices sans doute, mais il a resserré, s'il est possible, les noeuds qui m'unissaient à toi. Va, mon ami, je ne suis point injuste, et je t'ai fait des sacrifices; ne crois pas que je m'en repente; je t'en ferais de bien plus pénibles... Cher amant, il m'en reste peut-être bien peu à t'offrir... Au moins que cet enfant te rappelle sa mère. - Cruelle ! que veux-tu me faire entendre ?... Et voilà donc ton amour !... Ah ! si je t'étais cher, paierais-tu d'un tel prix ma tendresse ?... Meurs, meurs, pusillanime amante, mais tu jouiras, avant d'expirer, du barbare plaisir d'avoir immolé ton amant. Tu vas priver ton enfant de tes embrassements et des miens, il restera en butte à tous les coups du sort; inconnu sur la terre, entouré d'ennemis peut-être, il vivra pour la douleur, et c'est toi, si tendre, si compatissante, qui, en lui donnant le jour, le voues à de longues infortunes que n'adoucirait jamais notre tendresse... Euphrosie m'interrompt par ses sanglots, mais le torrent de larmes qu'elle répand dans mes bras paraît soulager son coeur... - Oh ! mon Euphrosie, lui dis-je alors, quitte, quitte ces funestes pensées. Rappelle ton courage... Conserve-toi pour l'amour; ne m'as-tu pas dit mille fois que tu ne vivais que pour moi ?

Elle me promit d'être plus tranquille. Je crois qu'elle le devint en effet.

Peu de jours après, des ordres de la cour me forcèrent à me rendre en Bretagne. Mon voyage devait être court, mais Euphrosie avançait dans sa grossesse. Que d'inquiétudes j'allais lui donner, et combien j'en ressentais !... Des pressentiments affreux nous agitaient. Nos adieux furent cruels; longtemps pressés dans les bras l'un de l'autre, il nous semblait que c'était pour la dernière fois. Euphrosie s'évanouit; on m'arracha d'après elle. Il fallut partir.

Déjà je me flattais d'un prompt retour; mes affaires allaient finir; je reçois ce billet d'un ami: "Que fais-tu, malheureux ? Tu remplis de stériles devoirs et tu négliges les plus sacrés. Accours, ne perds pas un instant, viens servir l'amour..." Je vole, l'âme saisie d'effroi, j'arrive... Horrible spectacle !... Tout est en deuil chez Euphrosie... Ciel ! ô ciel ! elle n'est plus !... Je veux la voir, je veux l'embrasser encore, je veux mourir avec mon amante... J'avance, malgré les efforts de ceux qui me retiennent; ils me parlent, je ne les entends pas. Ivre de désespoir, j'allais entrer... - Arrête, jeune téméraire, me dit un vieillard vénérable qui sort de la chambre d'Euphrosie, respecte ces lieux habités par la douleur... Son accent sévère, mais touchant, pénètre mon coeur; je me précipite à ses genoux, sans le connaître, je l'embrasse... - Oh ! qui que vous soyez, ayez pitié de moi, laissez-moi revoir mon amante; j'invoque cette seule grâce... Hélas ! ne puis-je obtenir une mort plus douce auprès d'elle ? - Relève-toi, me dit-il en pleurant... Jeune insensé, tu précipites au tombeau ma douloureuse vieillesse. Que t'avais-je fait ? Jusqu'ici rien n'a souillé mes cheveux blancs; tu livres mes derniers jours à la honte, au désespoir. Déjà, ton funeste amour me coûte mon fils et ma fille; l'un était mon soutien et l'autre mon bonheur. - Vous, son père !... O dieux

!... Vieillard infortuné, prenez ma vie; je ne désavouerais pas mon amour, et puissiez-vous en vous vengeant me réunir à mon amante. - J'ai tout perdu; je pourrais t'imputer tous mes maux; mais je n'ai pas le coeur d'un barbare, et je ne puis ni ne veux te haïr... (mes cris, mes gémissements sont ma seule réponse...) Eh quoi ! C'est donc à moi de te consoler ? Calmez-vous, jeune homme trop malheureux; Euphrosie... - Eh bien ! mon père... j'attends à vos genoux mon arrêt... - Euphrosie respire encore. - Elle respire !... O dieux ! laissez-moi... courons... (je m'arrête avec le sang-froid et l'égarement du désespoir). Mais non, elle n'est plus; vous me flattez encore pour savourer plus longtemps votre vengeance... A ces mots, mes forces m'abandonnent, je tombe sur un fauteuil; une stupeur mortelle s'empare de moi; j'ai les yeux ouverts et je ne vois rien.

Le père d'Euphrosie daigne me prendre la main: - Je ne vous trompe point, mais votre sort et le mien n'en sont guère moins cruels. Croyez ce que je vous dis, et apprenez les malheurs que vous causez. Huit jours après votre départ, le marquis de \*\*\* vint voir ma fille. Euphrosie venait de lui confier son état et son amour. Le marquis, furieux, s'empare contre sa femme dans les termes les plus outrageants. En vain mon fils veut l'apaiser. Le marquis menaçait Euphrosie. Il voulut même la frapper. Mon malheureux fils se jeta au-devant de sa soeur; son beau-frère, hors de lui, tire son épée et le force à se mettre en défense. La rage l'aveuglait; il se précipite sur le fer de son adversaire; mon fils, désespéré, le blesse; le marquis cachait un pistolet dont il tua mon enfant... A la vue de ce combat funeste, Euphrosie était tombée sans connaissance; les douleurs d'un accouchement prématuré la rappelèrent à la vie et à toute l'horreur de sa destinée: elle a mis au monde un enfant qui n'est plus; on a jusqu'ici désespéré de la mère, aujourd'hui elle paraît moins mal; comment échapperait-elle à sa douleur ?... J'avais dévoré ce terrible récit, j'étais immobile, mais, dieux ! Que de serpents déchiraient mon coeur !... - Eh bien ! m'écriai-je avec amertume, elle vit... elle vit, mais c'est pour me détester... Mais non, Euphrosie ne peut pas me haïr... O mon père ! ah ! souffrez que je vous donne ce nom, je vous offrirais ma vie, elle vous sera consacrée; que je répare autant qu'il est en moi vos pertes affreuses, que je devienne votre fils ! Oh ! combien les devoirs m'en seront doux !... Mais, mon père, laissez-moi sauver votre fille; Euphrosie vivra pour vous aimer... le bon vieillard s'attendrit; un rayon d'espoir pénètre son âme; il pleure sur moi, il daigne me presser contre son sein... Hélas ! nous nous abusons tous deux; Euphrosie revint à la vie, mais une mélancolie profonde l'avait empoisonnée pour jamais, elle refusa de me voir et courut s'ensevelir dans un couvent. Je tentai tout pour vaincre ses résolutions; son père seconda mes efforts; tout fut inutile, elle prit le voile et prononça les voeux.

Mon imagination était allumée, ma tête exaltée, mon coeur inondé de tristesse. Je pris un parti violent, et sans communiquer à qui que ce fût mon dessein, je montai à cheval et courus chercher la trappe pour y ensevelir le reste de mes jours.

Le ciel semblait conjuré contre moi. Un orage affreux m'oblige de m'arrêter à Versailles; j'étais percé, je n'avais rien pour changer; je me jette dans une auberge pour me sécher, et rendu de fatigue, je me résous bientôt à y passer la nuit.

Seul dans ma chambre j'y broyais du plus beau noir possible: l'histoire de l'abbé de Rancé me montait au quatrième siècle; je ne voyais rien de si beau que ces longs cimetières dont quelques lampes sépulcrales perçaient à peine les sombres horreurs; j'entendais cette cloche funèbre qui semble appeler la mort; je la voyais s'avancer à pas lents; Comminge et Euphémie étaient devant

mes yeux; je prenais le travail pénible de mon imagination délirante pour l'héroïsme de la vertu; j'allais enfin m'enfoncer dans ces demeures funèbres, où gémissent tant de malheureuses victimes des préjugés, des passions... je le voulais, la providence ne le voulut pas.

Absorbé dans mes sombres réflexions, je n'apercevais pas une très jolie fille de l'auberge, arrivée depuis un quart d'heure devant moi... J'y prends garde enfin; je sors de ma rêverie, mais pour tomber dans une autre; je lui approche un fauteuil, la croyant, ma foi, je ne sais qui; je l'oblige à s'asseoir; elle ne doute plus de ma folie; enfin, à force de me demander ce que je voulais pour mon souper, elle me rappelle à moi; je ris, elle éclate.

Je donne mes ordres; Madelon descend et revient faire mon lit. La bonté divine veillait sur moi. Ces sortes de filles portent leurs cotillons fort courts; Madelon, en s'allongeant, me laissait voir une jambe faite au tour et le bout d'une cuisse très blanche... Hélas ! me dis-je à moi-même, je vais m'enterrer; que cette pauvre fille profite du moins de mon reste; enfilons-la, c'est le dernier coup que je foutrai de ma vie... Alors, avec une gravité sans égale, je la prends par les deux pattes; je la jette sur le lit, je la trousse et je l'enfourne avant qu'elle eut le temps de voir comment. Elle fit un peu la revêche, mais où est la fille qui ne marche pas au troisième coup de cul ? Seulement, pour me marquer son dépit, elle remuait comme un diable. Par habitude, je voulais recommencer; elle me fit convenir que cela ne se pouvait pas; qu'on attendait après elle; mais nous arrê tâmes qu'elle viendrait coucher avec moi, et je me débarrassai en sa faveur de quelques louis, qui, suivant mon projet, allaient me devenir inutiles; car je n'en démordais pas.

Nous passâmes la nuit ensemble; je m'en donnai comme pour la dernière fois; mais admirez l'ouvrage du bon Dieu ! Plus j'allais à ce diable de trou, plus ma tête se calmait; mes résolutions s'affaiblissaient d'autant, et je résolus, sous prétexte de fatigue, d'attendre encore une nuit pour me déterminer; je ne fus pas dans cette peine. Une berline de poste arriva vers l'heure du dîner; deux hommes qui étaient dedans me firent demander la permission de partager le mien; je l'accordai; mais quel fut mon étonnement ! C'étaient deux de mes amis intimes qui me galopèrent. - Ah ! Ah ! monsieur l'enragé, me dit Saint-Flour, vous faussez donc ainsi compagnie ! Que diable ! tu as l'air du chevalier de la triste figure ! Je voulais soutenir contenance, ils m'envoyèrent promener, me persiflèrent, me démontrèrent que je n'avais pas le sens commun; je le crus; je montai en voiture avec eux: nous arrivâmes à Paris.

Pendant quelque temps je fus un peu honteux; d'ailleurs, le diable m'emporte si je savais où aller, ni quelle liaison former ! Cependant, j'étais endetté; mes créanciers, honnêtes israélites, venaient m'offrir leur figure patibulaire. Je pris une résolution magnanime; je me décidai à me mettre la corde au cou, à me marier. - Ah ! tu vas faire une fin ? - Oui, une fin; c'est, pardieu, bien périr avant le temps !

Je connaissais une vieille intrigante, doyenne des marquises, appareilleuse de sacrement: je fus lui conter mon affaire, en lui observant que j'étais pressé. - Oui, me dit-elle, la voulez-vous jolie ? - Ma foi ! cela m'est égal; c'est pour en faire ma femme; je ne m'en soucierai guère, et je ne la prends pas pour les curieux. - Il la faut riche ? - Oh ! cela, le plus possible. - De l'esprit ? - Mais, oui, là, là. - Je tiens votre affaire. Connaissez-vous Mme de L'Hermitage ? - Non. - Je vous présenterai; c'est une de mes amies; sa fille a dix-huit ans, elle est très riche, et surtout son caractère est excellent. - (ah ! foutre ! que cette bougresse-là est laide !...) Mon aimable duègne

part sur-le-champ pour porter les premières paroles, manigancer mon affaire et me vanter: le soir elle m'écrivit deux mots, et deux jours après nous nous rendons chez ma future belle-mère.

Mme de L'Hermitage tient bureau de bel esprit; là, tous nos demi-dieux, tous nos apollons modernes viennent chercher des dîners qu'ils paient en sonnettes. Dès l'antichambre, je respirai une odeur d'antiquité qui me saisit l'odorat; la vieille m'avait prévenu qu'il fallait beaucoup admirer. J'entre dans un salon immense et carré; j'y trouve la maîtresse de la maison avec l'air d'une fée, le corps d'un squelette et le maintien d'une impératrice. Elle m'assomme de longs compliments; j'y réponds par des révérences sans nombre; je cherche des yeux la future... Ah ! foutre ! on vous en donnera !

Diable ! il faut que sa chère mère me juge auparavant, et la bienséance permet-elle qu'on expose une fille au regard du premier occupant ?... La duègne et la mère entamèrent les grands mots et les vieilles histoires. Pendant ce temps-là je toisai le salon. Des tapisseries d'antiques verdure en couvraient les murailles. Cassandre et Polixène y figuraient, aussi bien que le roi Priam, nombre de troyens et perfides grecs, avec chacun un rouleau qui leur sortait de la bouche pour la commodité de la conversation. Du plancher pendait une lampe immense, à sept branches, de bronze doré, qui avait servi aux festins de Nabuchodonosor, aux quatre coins, des trépièdes de vieux laque surmontés d'urnes à l'antique et de pyramides tronquées trouvées dans les fossés de Ninive La Superbe. Des tables de marbre de Paros, portées sur des piliers de granit, chargées de bustes grecs et latins, et d'un grand médailler. La cheminée, élevée à huit bons pieds de hauteur et surmontée d'un miroir de métal, environné d'une bordure immense en filigrane; c'était, je crois, celui de la belle Hélène. Les fauteuils paraissaient modelés sur ceux de la reine de Saba, couverts de tapisseries, durement rembourrés pour éviter la mollesse, mais magnifiquement dorés... Voilà, mon cher, le mobilier qui frappa mes regards. Au reste, tout décelait à mes yeux exercés un fonds de richesse qui chatouillait mon âme, et je projetais déjà de changer toutes ces fadaïses contre les belles inventions de notre luxe moderne. Je m'extasiai sur chaque objet, je tranchai du connaisseur pour applaudir; on accueillit mes éloges, et nous nous retirâmes, la duègne et moi.

En sortant, elle me dit que ma figure, mon air sage et posé (car il ne m'était, pardieu ! pas échappé un sourire), surtout mon excessive politesse avaient prévenu en ma faveur, que probablement je serais invité à dîner pour le jeudi, qui était le grand jour, et qu'alors je verrais Mlle Euterpe... Foutre ! voilà un beau nom; j'ai diablement peur que ma charmante ne soit aussi quelque antiquaille.

Je fus invité; le dîner répondait à l'ameublement, et je vis mon Euterpe... Ah ! sacredieu ! la jolie future ! Elle est faite à coups de serpe, elle a été modelée, ou le diable m'emporte ! sur quelque singe; aussi madame sa chère mère dit-elle que c'est le vivant portrait de M. de L'Hermitage. Ramassée dans sa courte épaisseur; un teint d'un jaune-vert, de petits yeux enfoncés, battus jusqu'au milieu de deux joues bouffies; des cheveux à moitié du front, une bouche énorme et meublée de clous de girofle, un cou noir, et puis... serviteur ! une gaze envieuse voilait un je ne sais quoi qui montait au diable. Eh ! pardieu ! que ne couvrait-elle aussi les deux plus laides des pattes que jamais servante ait lavées. Au reste, Mlle Euterpe fait la petite bouche, grimace avec complaisance et n'en est que plus laide. Ce fut bien pis quand elle eut parlé. Ah ! Cathos n'est rien en comparaison... Jour de dieu ! épouser cela ! me dis-je à moi-même. C'est bien dur ! - Eh ! fi donc ! Tu ne l'épouser pas peut-être ? - Eh ! mon ami, quarante mille livres de rente d'entrée,

autant de retour; cela n'est pas à négliger; elle a les beaux yeux de la cassette, et moi, je n'ai qu'un beau vit dont elle ne tâtera guère. Mes créanciers me talonnent, il faut s'immoler...

Après le dîner, Mlle Euterpe fut se camper auprès de sa chère mère; moi j'allai roucouler d'amoureux hochets qui furent reçus avec humanité et condescendance: somme toute, au bout de quinze jours, on nous maria, en m'avantageant de vingt mille livres de rente par contrat. Me voilà donc époux d'Euterpe. La mère donna à sa bien-aimée sa bénédiction et le baiser de paix; ma chaste épouse fut se mettre entre deux draps, les talons dans le cul, comme cela se pratique par modestie. Une partie de la noce était dans les chambres voisines; les jeunes gens surtout, pour qui c'est une aubaine, me firent compliment sur mon bonheur futur, me souhaitèrent bonne chance et se mirent en embuscade.

Je me campai à côté de ma charmante, qui versait de grosses larmes. - Madame, lui dis-je, le mariage où nous nous sommes engagés est un état *pénible*, une voie *étroite*, mais qui mène au bonheur; il n'est point de roses sans épines, et c'est moi, votre époux, qui doit les arracher. Le créateur nous a réunis pour que nos deux moitiés ne fissent qu'un tout. Afin de mieux consolider son ouvrage, il a fait présent à l'homme, chef de son épouse, d'une cheville... Tâtez plutôt (je lui porte la main là, et la masque retire la patte comme si elle avait bien peur). Or, cet instrument doit trouver son trou: ce trou est en vous; permettez que je le cherche et que je le bouche... Alors, d'un bras vigoureux je prends ma chrétienne; elle serre les cuisses; j'y mets un genou comme un coin, elle me fout des coups de poing par manière de résistance; enfin, elle fait semblant de se trouver mal; elle allonge les jambes, lève le cul; je frappe à la porte... Ah ! foutre ! Ah ! sacredieu ! Mort de ma vie ! - Quoi donc ? Comment, bourreau ! Deux pieds de cornes... je suis étranglé... elle est ouverte, à deux battants encore ! Ah ! chienne ! Ah ! carogne ! Et tu défendais la brèche... Foutue garce !... Je la cogne; elle m'égratigne, elle hurle, je jure en frappant toujours; la mère arrive, écumant de rage; je saute à bas du lit, et je me sauve. Mes amis, rangés en haie, me demandent, avec une maligne inquiétude, si je me trouve mal, si je veux un verre d'eau... Je veux le diable qui m'emporte loin d'ici !... Un instant après, ma belle-mère rentre, et d'un ton de sénateur: mon gendre, je sais ce que c'est. - Comment, ventredieu ! je le sais bien aussi, moi, et que trop.

- Non, ce n'est rien; le premier jour de mes noces il m'en arriva autant. - Ah ! la foutue famille ! - Rassurez-vous, c'est une enfant qui ne sait pas ce que c'est, elle s'y fera; allez vous remettre auprès d'elle, et prenez-la par la douceur. - La rage qui m'étouffait m'avait empêché de l'interrompre, mais à cette douce invitation, je m'écrie: moi y retourner ! Que le jeanfoutre qui l'a commencée la rachève... Ah ! foutre ! c'est une ânesse ou une jument, tant elle est large. - (Mme de L'Hermitage fronce le sourcil). Mon gendre, je comprends, c'est que vous ne pouvez pas. - Comment ! foutre ! madame, je ne peux pas ! Eh ! sacredieu ! la besogne n'est pas dure, on y passerait en carrosse...

La vieille fée se fâcha; je manquai la foutre par la fenêtre, et je sortis pour jamais de ce maudit lieu.

O rage ! ô désespoir ! moi la terreur des maris, moi la perle des fouteurs, me voilà coiffé d'un panache à la mode... Coa, coa ! en herbe !... Coa, coa ! en herbe, ventre et dos, et par une guenon, une maritorne !... Où fuir ? où me cacher ?... Les épigrammes vont m'assassiner.



Ce n'est pas tout. Le lendemain, un homme en noir demande à me parler. Au milieu de beaucoup de révérences, il me signifie un petit papier... - Monsieur, vous vous trompez. - Non, monsieur, me dit le normand. - Mais de qui cela vient-il ?

De haute et puissante Demoiselle Euterpe de L'Hermitage, votre légitime épouse. - Comment, ce coquin ! foutre ! si tu ne sors... Il était déjà parti, et court encore... Eh bien ! la bougresse me faisait sommation de la traiter maritalement, sans quoi l'on m'annonçait bénévolement que l'on demanderait séparation. Je cours chez mon procureur; je consulte, nous plaidons pendant trois mois: on me tympanise; enfin je suis contraint d'abandonner dix mille livres de rentes de mes vingt constituées, et l'on me déclare père d'un individu (quelque sapajou sans doute) dont ma bougresse était grosse; encore n'était-ce pas le premier.

Furieux, désespéré, je pars pour le pays étranger, et j'abandonne à jamais cette terre maudite où je pourrais rencontrer tant d'objets déplaisants.

Sort, foutu sort plein de rigueur ! Quoi, moi, j'éprouverai tes caprices, tes bizarreries ! Voilà donc le fruit de mes belles résolutions ! Tous mes projets aboutiraient à la parure de Moïse ! Fuyez, foutez le camp, rêves atrabilaires, songes creux de mon imagination bilieuse... Non, non, mesdames, vous ne tiendrez point mon chef dans vos cuisses maudites; jamais un con marital ne m'enverra de vapeurs cornifères. Au foutre la *conversion* ! Mais, dans mon humeur de vengeance, je foutrai la nature entière, j'immolerai à mon priape jusqu'à des pucelages (si tant est qu'il en existe); par moi, légions de cocus peupleront les palais, les champs et les cités; j'usurperai jusqu'aux droits de notre bonne mère la sainte église. Point de fouteuse de prélat, point de monture de curé que je n'enfile sur tous les sens (pour leur conserver l'habitude) jusqu'à ce que, rendant dans les bras paternels de M. Satan mon âme célibataire, j'aille foutre les morts !

## Restif de La Bretonne – L'Anti-Justine Ou, les délices de l'amour

AU PALAIS-ROYAL

Chez feue la Veuve GIROUARD, très-connue.

1798.

Quelle Excuse peut se donner à lui-même, l'Homme qui publie Un Ouvrage, tel que celui qu'On va lire ? J'en ai cent, pour Une. Un Auteur doit avoir pour lui le bonheur de ses Lecteurs.. Il n'est rien qui contribue autant au bonheur, qu'Une lecture agréable. Fontenelle disait: "Il n'est point de chagrin qui tiénne contre une heure de lecture". Or, de toutes les lectures la plus entraînante, est celle des Ouvrages Erotiques, surtout lorsqu'ils sont acompagnés de Figures expressives. Blâsé sur les Femmes depuis longtemps, la JUSTINE de Dsds me tomba sous la main. Elle me mit en feu; je voulus jouir, ét ce fut avec fureur: je mordis les seins de ma Monture; je lui tordis la chair des bras... Honteux de ces excès, effets de ma lecture, je me fis moi-même un Erotikon savoureux, mais nón cruel, qui m'excita au point de me faire enfiler une Bossue-Bancroche, haute de 2 piéds. Prenéz, liséz, ét vous en feréz autant.

L'ANTI-JUSTINE.

Persone n'a été plus indigné que moi des sales Ouvrages de l'infame DsDs; c'est-à-dire, de Justine, Aline, le Boudoir, la Theorie du Libertinage, que je lis dans ma prison.. Ce Scelerat ne présente les delices de l'amour, pour les Hommes, qu'accompagnées de tourmens, de la mort même, pour les Femmes. Mon but est de faire un Livre plus savoureux que les siéns, et que les Epouses pourront faire lire à leurs Maris, pour en être mieux servies; un Livre où les sens parleront au coeur; où le Libertinage n'ait rien de cruel pour le Sexe des Graces, et lui rende plutôt la vie, que de lui causer la mort; où l'amour ramené à la nature, exempt de scrupules et de préjugés, ne présente que des images riantes et voluptueuses. On adorera les Femmes, en le lisant; on les chérira, en les enconnant: mais l'on en abhorra davantage le Vivodissequeur, le même qui fut tiré de la Bastille avec une Longue Barbe blanche le 14 juillet 1789. Puisse l'Ouvrage enchanteur que je publie, faire tomber les siéns !

Mauvais Livre fait dans de bonnes vues.

Moi, Jean-Pierre-Linguet, maintenant detenu à la Conciergerie, declare, que je n'ai composé cet Ouvrage, tout savoureux qu'il est, que dans des vues utiles; l'inceste, par exemple, ne s'y trouve, que pour équivaloir, au goût corrompu des Libertins, les affreuses cruautés, par lesquelles Dsds les stimule.

Floreal, an 2.

## *I Chapitre De l'Enfant qui bande.*

Je suis né dans un Village près de Reims, & je me nomme CUPIDONET. Dès mon enfance, j'aimais les jolies Filles. J'avais surtout un faible pour les jolis piéds & les jolies chaussures; en quoi je ressemblais au Grand-Daфин, fils de Louis-XIV, & à Thevenard, acteur de l'Opéra.

La première Fille qui me fit bander, fut une jolie Paysane, qui me portait à vêpres la main posée à nû sur mes fesses; elle me chatouillait les couillettes, & me sentant bander, elle me baisait sur la bouche avec un emportement virginal: car elle était chaude, parcequ'elle était sage.

La première Fille à laquelle je fis des attouchemens, en-conséquence de mon goût pour une jolie chaussure, fut ma première Puînée, qui s'appelait Jenovefette. J'avais huit Soeurs, cinq aînées d'un premiér lit, & trois puînées. La Seconde de Celles-là, était jolie au-possible; il en sera question: La Quatrième avait le poil du Bijou tellement soyeux, que c'était une volupté seulement de le toucher. Les Autres étaient laïdes. Mes Puînées étaient toutes-trois provoquantes.

Or ma Mère préférait Jenovefette, la plus voluptueusement jolie, & dans un voyage qu'elle fit à Paris, elle lui apporta des souliers délicats. Je les lui vis essayer, & j'eús une violente érection. Le lendemain Dimanche, Jenovefette mit des bas fins blancs & neufs de coton, un corset qui lui pinçait la tâille; & avec son lubrique tour-de-cùl, elle faisait bander, quoique si jeune, mon Père lui-même; car il dit à ma Mère de la renvoyer. (J'étais caché sous le lit, pour mieux voir le soulier & le bas de la jambe de ma jolie Cadète)... Dès que ma Soeur fut sortie, mon Père renversa ma Mère, & la carillona sur le piéd du lit sous lequel j'étais, en lui disant: - Hô ! prenez-garde à votre Fille chérie ! Elle aura un furieux temperament, je vous en avertis... Mais elle a de quî tenir; car je baise bién ! & voila que vous m'en donnéz, du jus de Con, come une Princesse-... Je m'aperçus que Jenovefette écoutait & voyait... Mon Père avait raison. Ma jolie Cadète fut depuis dépucelée par son Confesseur; ensuite foutue par tout le Monde. Mais elle n'en est que plus sage à-présent... Dans l'aprèsdînée, Jenovefette vint au jardin, où j'étais seul. Je l'admirai; je bandaí. L'ayant abordée, je lui pressai la tâille, sans parler; je lui touchai le piéd, les cuisses, un Conin imberbe & joli, s'il en fut jamais ! Jenovefette ne disait mot. Alors, je la fis mettre à-quatre; c'est-à-dire, sur les mains & sur les genoux, &, à l'imitacion des chiens, je la voulais enfilet ainsi, en hennequinant & saccadant de toutes mes forces, comme fait le chién, & lui comprimant fortement les aînes de mes deux mains: je lui faisais cambrer les reins, de sorte que son Conin était aussi à ma portée que le trou de son cùl: je l'atteignis donc & je mis le bout entre les lèvres, en disant: "Hausse, hausse le cùl, que j'entre". Mais On sent aussi qu'un conichon aussi jeune, ne pouvait admettre un vit, qui ne décalotait pas encore: (Il me fallait Une Conasse, come je l'aurai bientôt). Je ne pus qu'entr'ouvrir un peu les lèvres de la fente. Je ne dechargeai point; je n'étais pas assez formé... Ne pouvant enfilet, je me mis, aussi à l'imitacion de mes Modèles, à lècher le jeune Conin... Jenovefette sentit un chatouillement agreable sans-doute; car elle ne s'ennuyait pas du jeu, & elle me dona cent baisérs sur la bouche, lorsque je fus debout. On l'appela, & elle courut.

Come elle n'avait pas encore de gorge: dès le lendemain elle se mit des tetons postiches, sans-doute parcequ'elle avait ouï vanter ceux de sa Mère, ou de ses Aînées. Je les remarquai: je la fis chausser, & l'ayant placée commodément sur son lit, je m'escrimai près de deux heures. Je crois en-vérité qu'elle émit; car elle s'agitait comme une petite Enragée à mon lèchement de Con... Dès le surlendemain, On l'envoya en apprentissage à Paris, où elle remplit l'horoscope tiré par mon Père.

## II Chapitre. Du Con soyeux.

Mes autres Soeurs étaient l'Une serieuse; elle me retint dans les bornes; mais j'ai depuis foutu ses deux Filles à Paris: Ma Troisième était encore trop jeune: Ç'a été Une superbe Fille à dixhuit ans ! Je me rejetai néanmoins sur cette Enfant, lorsque je m'aperçus que Cathos, jumelle de Jenovefette, était inabordable. Il me fallait un Con, depuis que j'en avais palpé Un: je patinaï Babiche. Enfin un Dimanche, qu'elle était bien arrangée, & que ma Mère l'avait baignée, je la gamahuchaï.

Ce fut à cette benigne operation, que je fus surpris par l'ardente Madelène au Con soyeux. Elle nous examina longtemps avant de nous troubler, & voyant que la Petite avait du plaisir, elle fut tentée. Elle parla. Nous nous remimes décemment. Madelène ne dit mot: Elle renvoya Babiche. Puis elle hazarda de badiner avec moi. Elle me renversa sur la paille de la grange, où j'avais attiré Babiche; & lorsque je fus par-terre, elle me chatouilla, passant par-dessus moi, jambe de-çà, jambe de-là. Par-hazard, je portaï la main sous ses jupes, & j'y trouvaï l'admirable Con soyeux. Ce poil divin determina mon goût pour elle. Je devins fou du Con de Madelène-Lingüet: je lui demandaï à le baiser ? - Petit coquin ! (me dit-elle), attens un moment-. Elle ala au puits, tira un seau d'eau, & s'accroupit dessus... Elle revint, & badina encore. Enflâmé, hors de moi, je lui dis, dans ma petite fureur érotique, - Il faut que je lèche ce joli trou-. Elle se mit sur le dos, les jambes écartées: je léchai; la belle Madelène hocha du cùl: "Darde ta langue dedans, cher petit Ami" ! (me disait-elle). Et je dardais, & elle haussait la mote. Je fourgonnais avec rage !... Elle eût tant de plaisir, qu'elle se recria. Je bandais come un petit carme: & come je ne dechargeais pas, j'avais toujours la même ardeur. Aussi m'adorait-elle. Obligée de me quitter, Madelène me dona des friandises, que je mangeaï avec Babiche.

Un-soir, ma Soeur au Con soyeux me dit: - Cupidonnet ! ta jolie Broquette est toujours bien roide, quand tu me lèches ! Il me semble que si nous étions dans le même lit, tu pourrais la faire entrer dans la bouche de ma petite Marmote, que tu aimes tant à sucer, & dont le poil est si doux ! j'aurais sûrement bien du plaisir ! & peutêtre toi aussi ? Viéns ç'te nuit-... Quand tout le monde fut endormi, je me glissaï dans le lit de ma grande Soeur. Elle me dit: - J'ai vu mon Père, un-jour qu'il venait de caresser ma Soeur la belle Marie, qui partait pour Paris, courir sur ta Mère, sa grosse broche bien roide, & lui fendre la Marmote: je vas te montrer; tu feras comme lui. - Et moi aussi, je l'ai vu. - Bon ! bon- ! Elle se disposa, me plaça sur elle, me dit de pousser, & riposta. Mais elle était pucelle, & quoique bandant roide, je ne pus introduire; je me faisais mal. Pour Madelène-Lingüet, elle déchargea sans-doute; car elle se pâma.

Hô ! que je regrettaï ce joli Con soyeux, que je léchais & fourgonnais depuis 6 mois ! Mon Père, Clôde-Lingüet, qui ne me ressemblait pas, éloignait ses Filles, dès qu'elles l'avaient fait bander. On prétend que Madelène avait tenté de se le faire mettre par lui... Quoi qu'il en soit, trois jours après, elle partit pour la Capitale, où notre Frère-aîné l'Ecclesiastique, lui avait trouvé une place de Gouvernante d'Un Chanoine de Sainthonoré. Ce Caffard ne tarda pas à connaître ce qu'elle valait: Il y avait Une porte derobée, de lui-seul connue, qui donnait dans la chambre de ses

Gouvernantes, qu'il allait patiner durant la nuit. Mais il n'avait jamais trouvé de con aussi joli, que le Con soyeux de Mlle Lingüet ! Il voulut le voir. Sa beauté le ravit, & il n'eût plus de repos, qu'il ne l'eût foutu. Une nuit, qu'elle dormait d'autant plûs fort, qu'elle en faisait semblant, il la gamahucha. Elle déchargea sensiblement. Aussitôt le Chanoine monte sur elle, & l'encone. Elle le pressa dans ses bras, en remuant du cùl. - Hâ ! Mignone ! (lui dit-il), que tu as le mouvement bon !... Mais n'as-tu pas de mal ? car je te crois un-peu Putain- ?... Sa chemise & les draps ensanglantés, lui prouvèrent qu'elle était pucelle Il l'adora ! Elle foutit saintement avec ce saint Homme pendant deux ans, & le mit au tombeau. Cependant il la dota: Ce qui fit qu'elle épousa le Fils du premier Mari de ma Mère.

### III Chapitre. De la Mère foutue !

Comme après le mariage de Madelène, & son retour à Reims j'étais un-peu plus formé, je desirai vivement de le lui mettre. Depuis plus de deux ans, j'en étais réduit à patiner & gamahucher ma Soeur Babiche, avec quelques-unes de nos Cousines-germaines. Mais, ou mon vit grossissait, ou tous ces conins imberbes retrécissaient... Je demandai un rendez-vous nocturne à la nouvelle Mad. Bourgelat ? Elle me l'accorda pour le soir-même: Nous étions à notre Ferme, & son Mari venait de partir, pour se rendre à Reims, où une affaire l'appelait. Je ne sais par quelle aventure, cette même nuit, mon Père se trouva incomodé. Ma Mère, après l'avoir secouru, craignant de le gêner, ala se mettre auprès de sa Brü. Celle-ci la voyant endormie, se leva doucement, pour venir coucher avec moi, tandis que de mon côté, j'alais à elle. Nous ne nous rencontrames pas, malheureusement !... Je me mis à-côté de la Femme que je trouvaí dans le lit. Elle était sur le dos: je la montaí, toute-endormie; & l'enconai. J'étais surpris d'entrer aussi largement ! Elle me serra dans ses bras, hõcha quelques coups-de-cùl, moitié assoupie, en disant: "Jamais ! jamais vous ne m'avéz donné tant de plaisir- !... Je dechargeai aussi: mais je m'évanouis sur ses tetons encore fermes, parcequ'elle n'avait pas nourri, & qu'On ne les lui avait jamais patinés. Mad. Bourgelat revint auprès de nous, au moment où je m'évanouissais.

Elle fut bien étonnée des mots que venait de prononcer sa doublement Bellemère ! Elle comprit que je l'avais foutue, & elle me reporta dans mon lit encore évanoui... Ainsi donc c'est dans le Con maternel que je venais d'émettre ma première semence !... Ma Mére, entièrement éveillée, dit à Madelène: - Mais, que faites-vous donc, ma Fille- ? J'étais revenu à moi. Ma Soeur retourna au lit de ma Mére, qui lui dit tout-bas: - Ma Brü ! vous avéz de drõles de façons ? - Mon Mari (répondit Mad. Bourgelat), me fait souvent mettre dessus; je rêvais, & je l'ai fait. Eveillée, je suis sautée du lit-. Ma Mére crut cela.

Cependant le coup porta: Mad. Lingüet devint grosse, & accoucha secrettement d'un Fils, beau come Adonis; & elle eút l'adresse de le substituer à Un Garson de son Fils, cet Enfant étant mort en naissant. C'est de Lui dont il sera un-jour question, sous le surnom de Cupidonnet, dit Petitcoq, mon neveu.

Huit jours s'écoulèrent. Après quoi, bien remis de mon évanouissement, j'eús un autre rendez-vous. Mais admiréz mon malheur ! Nous avons été entendus d'Une grosse Tetonnière, notre moissonneuse, qui dormait dans la grange. Comme Mad. Bourgelat devait venir dans mon lit, Mammelasse qui m'aimait, car elle se branlait souvent à mon intention, & qui dailleurs n'était pas méchante, se contenta de dire à mon Frère, de fermer les nuits la porte de sa chambre à la cléf, & de la cacher, pour cause... Il le fit. Mais jugéz de mon étonnement, quand aulieu d'un Con soyeux, & de tetons ronds & delicats, je patinaí Une Connasse à crins de cheval, & deux gros ballons bien gonflés. Elle se le mit; je poussaí, & j'eús asséz de plaisir. Mais je fus encore prêt à m'évanouir.

Enfin, je le mis à Madelène, dans le grenier-à-foin. J'alais come un fou, en l'enconnant. Mais au



troisième coup-de-cùl qu'elle donna, je m'évanouis.....

#### *IV Chapitre. D'un autre Beaufrère Cocu.*

Madelène évita de m'accorder des faveurs, dont les suites l'effrayaient ! Mais je ne sentis pas longtemps cette privation: Huit jours après la dernière scène, je partis pour venir à Paris. J'y allais pour apprendre: Mais il ne sera pas ici question de mes études. Je fus logé chez la belle Marie, la seconde de mes Aînées.

J'avais, pour mon pucelage, fait cocu mon Père: j'avais cornifié mon Frère Uterin, en faisant décharger, & foutant enfin avec émission Une Soeur-Paternelle, qu'il avait épousée, & que j'engrossai: car Bourgelat n'a jamais eue que cet Enfant, venu au monde 9 mois après ma fouterie au grenier-à-foin. Mais j'avais encore bien de l'ouvrage, avec huit Soeurs, dont six, ou du-moins cinq, étaient souverainement enconables. Mais revenons à Marie, la plus belle de toutes... Un-jour de Vierge, Marie était parée, chaussée avec ce goût particulier aux jolies Femmes, & Un superbe bouquet ombrageait ses blancs tetins. Elle me fit bander. J'avais quatorze ans; j'avais déjà foutu & engrossé trois Femmes; car Mamelasse avait Une Fille, qu'elle se vantait que je lui avais faite, & qui ressemblait comme deux gouttes-d'eau à Jenovefette-Lingüet. Ainsi, je n'eus pas des desirs vagues; je tendais directement au Con de ma provoquante Aînée. Après le dîner, elle alla dormir, dans Un alcove obscur, & s'étendit sur le lit conjugal. Elle avait vu bander son Mari, dont la culote blanche était juste, & elle voulait lui donner le plaisir de le lui mettre parée. Je me cachai, pour les guetter. Mais mon Beau-Frère, après avoir pris les tetons & le Con de ma Soeur, avoir admiré ce dernier, en éclairant l'alcove, se reserva sans-doute pour la nuit suivante: il se retira doucement; je lui vis prendre sa canne, son chapeau, & sortir. J'aurais poussé Un verrou. En revenant, je refermai les rideaux; le Mari les avait laissés ouverts, & sa Femme trousseée. Je me mis sur elle deculoté, bien bandant, & j'enfilai sa fente, suçant tantôt ses tetons decouverts, tantôt ses lèvres entr'ouvertes. Elle me croyait son Mari. Un bout de langue me chatouilla. J'étais entré tout caloté. Le filet, que je n'avais pas encore coupé, recourbait mon vit, & le faisait paraître gros comme celui de l'Epoux. Je poussai. Ma Belle s'agita, & mon long vit atteignit le fond. Alors ma Soeur demi-pâmée, se trémoussa. Je dechargeai,... & je m'évanouis...

Ce fut ce qui me fit reconnaître. La Belle savoura les dernières oscillations de mon vit. Mais dès qu'elle eut éprouvé tout le charme d'une copieuse decharge, elle se deconna en me jetant sur le côté; elle ouvrit les deux rideaux de l'alcove; & me regardant: "Hâ ! Grand-Dieu ! c'est Cupidonnet ! Il m'a dechargé tout au fond ! Il s'est évanoui de plaisir" !... Je revenais à moi. Elle me gronda, en me demandant, Qui m'avait appris cela ? - Ta beauté (lui dis-je), adorable Soeur. - Mais si jeune- ? Je lui racontai alors toute ma vie: Comme j'avais patiné, léché le conin de Jenovefette: comme j'avais gamahuché, enfin enfilé le con soyeux de Madelène; foutu Mad. Lingüet, la croyant Mad. Bourgelat: comment Mamelasse s'était fait enconner par moi: comment ne pouvant me passer de Con, je léchotais le conichon de Babiche: comment j'avais engrossé les trois Femmes que j'avais enconnées. - Hâ-Ciel !... Mais tu es bien indiscret ! - Je ne le suis avec toi, que parceque tu es ma soeur-aînée, que je t'ai foutue (le recit que je venais de débiter, les tetons de ma Soeur, sa chaussure me fesaient rebander), & que je vais, divine Marie, te foutre encore. - Mais mon Mari... - J'ai poussé le verrou-... Elle me pressa la tête contre son beau sein,

en me disant tout-bas: - Petit coquin, fais-moi aussi Un Enfant- ?... Je la re-enconnaí, j'émis sans m'évanouir. La belle Marie n'avait pas encore eú d'Enfans: je fus père de Mlle Beauconin, fille Unique de mon Beaufrère de ce nom.

[Je passerai toutes les fouteries communes; ce n'est qu'à-force de volupté, de tableaux libidineux, tels que les savoureuses jouissances qui vont suivre, qu'on peut combattre avantageusement dans le coeur & l'esprit des Libertins blâsés, les goûts atroces éveillés par les abominables Productions de l'infame & cruel Dsds ! Ainsi, je reserve toute ma chaleur, pour decrire des jouissances ineffables, audessus de tout ce qu'a pu inventer l'imagination esquisement bourrelle de l'Auteur de Justine.

### V Chapitre. Du bon Mari spartiate.

Il faut néanmoins, avant de passer aux tableaux que je viens de promettre, rapporter en peu de mots, Une Aventure extraordinaire, que jeûs, rue Sainthonoré, à 20 ans accomplis, en faisant mon droit.

J'étais voisin vis-à-vis d'Un vieil Orlogér, qui avait Une Femme jeune et charmante. C'était sa troisième. La Première l'avait rendu parfaitement heureux pendant douze ans; c'était une ivresse. La seconde, durant dix-huit ans, à-l'aide d'une Soeur plus jeune, par laquelle la Dame se faisait remplacer au lit dans ses moindres indispositions, pour que son Mari ne foutît jamais avec dégoût. Cette excellente Epouse ayant cessé de vivre, l'Orlogér avait épousé, âgé de soixante ans, la jolie, la délicieuse FIDELETTE, putative d'Un Architecte, ét fille-naturelle d'Un Marquis. La beauté de cette troisième Femme n'avait pas d'égale, pour le moëlleux ét le provoquant. Son Mari l'adorait; mais il n'était plus jeune ! Cependant comme il était riche, il lui prodiguait tout ce qu'elle paraissait desirer. Mais il n'atteignait pas le but, ét Fidelette était chaque jour plûs triste. Enfin un-soir, ce bon Mari lui dit: "Mon Ange ! je t'adore, tu le sais ? Cependant tu es triste, ét je crains pour tes jours précieux ? Tout ce que je fais ne te flatte en rien ? Parle ? c'est Un Ami tendre qui t'en conjure ? Dis-moi ce que tu desires ? Tout, tout ce qui sera en mon pouvoir, va t'être accordé ? "Hô ! tout (dit la jeune Femme). "Oui, tout, fût-ce... Est-ce à ton coeur ? est-ce à ton divin conin, qu'il manque quelque-chose ? "Tu remplis mon coeur, cher Mari ! Mais j'ai des sens trop chauds, et quoique blonde-cendrée, mon Bijou a des demangeaisons... terribles ! "T'est-il indifferant qui le satisfasse; ou aurais-tu un goût ? "Sans aimer, j'ai un goût.. un caprice... Mais je n'aime que toi. "Qui excite ta main, que je vois en ce moment chercher ton gentil petit Chose ? "Tiéns ? ce Voisin... qui me regarde... ét dont... je me suis déjà plainte... "J'entens !... Tu as dû me trouver bien boûché !... Passe au bain, mon Ange adoré.. je reviens dans l'instant". Il courut me trouver. "Jeune voisin ? On dit que vous aiméz Mad. Folin l'Orlogère ? "Ma-foi, On dit vrai; je l'adore. "Venéz. "Il en arrivera ce qu'il pourra. Alons". Il me prit la main, ét nous alames chez Lui. "Deshabillez-vous; passéz dans ce bain, que ma Femme quitte: Voila de mon linge. Regalez-la en Nouvelle mariée- ou menagéz-vous pour différentes nuits; à votre choix ét au sién.... J'adore ma Fidelette: mais pour cette Epouse chérie: Je suis content, dès que je la vois satisfaite, heureuse. Quand vous l'aurez foutue, qué son petit Connin aura bien déchargé, je l'enconnerai à mon tour, pour lui porter mon petit présent". Et il me fit entrer dans le lit où sa Femme était depuis le bain. Il s'en-alait. "Mon cher Mari ! (s'écria cette timide Colombe), tu me laisses seule avec Un Inconnu ! Hô ! reste ! ét si tu m'aimes, sois temoin des plaisirs que je ne devrai qu'à Toi" ?... Et elle nous baisa tous-deux sur la bouche... Le Lit était vaste: Le bon Folin s'y mit avec nous... Je grimpai sur le ventre de la jeune Epouse, aux flambeaux alumés, au vu du Mari, ét j'enconnai roide... Elle repercutait avec fureur. "Courage, ma Femme ! criait l'excellent Mari, en me chatouillant les bourses)... Decharge, ma Fille ! hausse le cùl !.. darde ta Langue... ton Fouteur va t'inonder !... Toi, jeune Vit, plonge.. plonge !... Lime.. Lime-la"... Nous dechargeames comme deux Anges... Je la foutis six-fois dans la nuit, ét les deux Epoux furent très-contens de moi..... J'ai eü cette jouissance celeste ét plûs-qu'humaine, jusques aux coûches de Fidelette, qui perdit la vie, en la donnant au Fruit de notre Fouterie.

## *VI Chapitre. De l'Epouse qui se fait enculer.*

Je passerai sous silence mes conilleries avec ma Femme clandestine, puisque je n'ai jamais avoué ce mariage. Conquette-Ellès était Une jolie Grêlée, faite-au-tour, ayant Un Con tellement insatiable, que je fus obligé de lui mettre la bride sur le cou, & de la laisser foutre avec qu'il elle voudrait. Elle était fille d'Un Traiteur de la ruë Saintjacques, & soeur du libraire PetiteBeauté: Elle est morte syfillisée, longtemps après m'avoir donné deux Filles... Hâ ! qu'elle foutait bien ! jamais Femme enconnée n'a brouetté son Cavalier comme Conquête !... Elle est la seule Créature que j'aye enculée, mais sur son invitation, quand sa santé fut douteuse. Elle me donna ensuite le cùl de sa Soeur-cadette, en me disant que c'était encore le sién. Et je le croyais. Mais la jeune Personne se fesant enconer, je m'aperçus de la tricherie, dont je ne témoignai rien..... Cela fut délicieux ! mais ce n'est que de la fouterie ordinaire... Quand ma Bellesoeur fut mariée, ma Femme seduisit sa Coïfeuse, à laquelle elle recomanda bien de se faire enculer, alléguant que j'y étais accoutumé. Mais cette Fille m'ayant averti dans la journée, je l'enconnai la nuit, sans que Conquette s'en aperçût. J'eús ainsi successivement six Coïfeuses, toutes jolies, pendant douze ans, ma Femme, qui les payait, croyant me cacher par ce moyen, qu'elle avait la verole. Ce fut ainsi que j'attendis les Conins délicieux qui m'étaient destinés par la nature... C'est après la dernière Coïfeuse, que Conquette mourante ayant remarqué, qu'Un de mes Cadets courtisait ma fille-nièce-Beauconnin, qu'On ne voulait pas lui donner, & qu'il en était aimé, proposa à Mariette de se le laisser mettre par son Amant ? Mais craignant que le Jeunehome ne pût la dépuceler, elle me dit, que la dernière Coïfeuse m'envoyait Une de ses Elèves, qu'il fallait enconner, & sans parler, parceque ma Nièce couchant dans la chambre voisine, il y avait des raisons, pour ne pas envoyer l'Elève-coïfeuse dans la miénne... Pourvu que je foutisse Un jeune Con, que m'importait ? J'alaí nu au lit: je trouvaí des tetons naissans, Un Conin qui tressaillait. Je dépucelaí... J'avais enconné trois-fois, lorsqu'on vint me faire retirer. Je crus que c'était la convention. Mais ayant écouté, je fus très-étonné d'entendre éperonner de-nouveau ma Monture, & ma Femme instruire, en les encourageant, son Neveu & sa Nièce ?... Je me remis dans mon lit tout-pensif... Le lendemain, je demandaí une explication à Conquette. - Hé-bien, quoi ? (me répondit-elle), vous avéz dépucelé votre Nièce Beauconnin, avant que son Cousin le lui mît; parceque je craignais qu'il ne pût la déflorer-... Je fus enchanté ! j'avais eú les prémices de la Fille que j'avais implantée un jour de Vierge dans le Con de la belle Marie-Lingüet. Mais je dissimulaí ma joie. C'était un excellent pronostique pour les plaisirs dont je me flatais de jouir depuis longtemps ! & dont le moment approchait. J'y touche enfin.

## VII Chapitre. Du Conin au Poil-Follet.

On sait que j'avais deux Filles, ou que d'ailleurs ma Clandestine les avait: car je me rappelle qu'elle prétendait, que ses véritables Filles étaient mortes en Nourrice, & que... & que... Elle parlait du Roi... d'une Princesse.... Mais elle était si menteuse, que ç'eût été une folie de la croire.

CONQUETTE-INGENUE, ma fille-aînée, me causait des desirs dès l'âge de dix ans. Pendant que sa Mère non encore vérolée couchait & foutait avec Un Galant, elle envoyait Conquette dans mon lit. Cette Enfant avait la plus jolie conque. Je me fis une règle dès lors de la lui baiser tous les soirs, après lui avoir écarté les cuisses, durant son premier sommeil. J'introduisais légèrement la langue, mais sans lécher. Je m'endormais ensuite, elle remise sur le côté, ses fesses sur mes cuisses, & mon vit pressé entre les siennes. Dans le jour, j'enconais, ou la Maîtresse d'Un certain Mivière, Avocat, ou Une jolie Bossue toujours bien chaussée, qui demeurait dans la maison; ou Une Boîteuse des deux côtés, mais d'une délicieuse figure, & prête à se marier: Elle s'était laissée déflorer par son Futur, & depuis ce temps-là, elle ne ménageait plus un très-joli con blond. Quand ces trois Fouteries me laissaient chomer trop longtemps, je fourgonnais le vit serré entre les cuisses de Conquette-Ingénue, qui se sentant gênée, l'empoignait toute-endormie, & me faisait éjaculer. Elle avait onze ans. Elle sentit quelque-chose, & parla. On la mit dans un cabinet fermé.

Elle apprit à dessiner. Lorsqu'elle eût treize à quatorze ans, après une interruption de plus de deux ans, je me trouvais veuf, & elle revint à la maison. Elle coucha dans une petite chambre à-côté de la miéne.. Elle était grandie, faite-au-tour: elle avait le pied le plus parfait. Je la fis chausser par l'Artiste le plus habile, sur la forme de sa Mère, qui était celle de la Marquise-de-Marigni. Puis je devins éperdument amoureux de mon Ouvrage.

Mais Personne jamais ne fut plus chaste que cette celeste Fille; quoique ses Mères, soit réelle ou putative, fussent putains, & soient toutes-deux mortes de la vérole. Conquette-Ingénue ne souffrait pas qu'On prît sur elle la moindre liberté... La Providence le voulut sans-doute, pour qu'elle en fût un-jour plus désirable & plus voluptueuse... Ainsi je me trouvais réduit à la gamahucher pendant son sommeil, qu'elle avait profond, heureusement ! Je profitais de son premier somme, pour la découvrir, admirer son délicieux Connin, qu'un joli Poil-Follet commençait d'ombrager, & la gamahucher modérément. Ce ne fut qu'à la dixième nuit, que je la sentis me riposter: je redoublai les coups de langue, & elle émit.... La lumière était éteinte, quand Ingénue s'éveilla, en disant: "Hâ ! hâ ! hâ ! ça me chatouille ! hâh !"..... Elle crut qu'elle avait rêvé. Cependant elle dagua sa jeune Soeur, couchée avec elle, de plusieurs coups-de-coude, comme si elle eût pensé que cette Enfant l'avait chatouillée.

Je me remis dans mon lit, enchanté que ma Fille eût déchargé. Cette émission me fit espérer, qu'ayant éveillé son tempérament, je pourrais l'enconner bientôt, en faire ma Maîtresse, & me trouver le plus heureux des Hommes. Mais que j'étais loin de compte ? & combien de Vits devaient tenter de martyriser ce divin Connin, avant le mien ! hélas ! il fut prêt d'essayer Une Iliade de malheurs !..... Quoi qu'il en soit, ç'a été ma véritable inclination, la plus constante, la

plus voluptueuse, que cette adorable Fille, qui n'a e  de Rivale, que sa Soeur... Non (je le dis, d'après l'expérience), il n'est pas au monde de plaisir comparable à celui de plonger son vit bandant, jusques au fond du Con satiné d'Une Fille chérie, surtout si remuant du c l avec courage, elle décharge copieusement ! Heureux ! heureux qui cocuffie, & fait cocuffier Un Gendre également déteste de tous-deux !

Conquette-Ingénue e t ses règles la semaine suivante de celle où elle avait enfin déchargé. Ainsi elle était parfaitement nubile. Mais éveillée, je ne pouvais lui ravir aucune faveur essentielle. Ma Soeur Marie, qui me connaissait, la mit en apprentissage de Modes & du commerce de la Bijouterie, chez Une jolie Marchande, dont le Mari était chef de Bureau; & le Bijou de la belle Conprenant me dedomagea, mais sans m'en consoler, des rigueurs de celui de ma Fille. Je le mis aussi à ma Nièce Beauconnin, alors mariée à son Cousin. Et sans ce double soulagement, aurais-je pu m'empêcher de violer la provocante Conquette-Ingénue ? Eperd ment amoureux d'elle, n'osant lui prendre de-jour son joli Poil-Follet, & ne l'ayant pas la nuit, je me contentais de la faire regarder dans la ru , par une fenêtre à large rebord; ce qui lui mettait à-découvert un piéd exquisement chaussé, une partie de la plus belle jambe; desorte qu'en me baissant, je voyais la cuisse, & le Connin dans certains mouvemens, ou lorsqu'elle se disposait à descendre. Je bandais comme Un Carme. Mais en ce moment arrivaient à-point-nommé, ou la Ma trese de Conquette-Ingénue, ou ma jolie Nièce Beauconnin, que j'alais enfiler dans ma chambre, après avoir dit à ma Fille de se remettre à la fenêtre, pour les voir arriver; & au-moy n de ma porte entr'ouverte, je voyais le piéd provoquant, la jambe voluptueuse de Celle qui me faisait bander, en foutant soit sa Ma trese, soit sa Cousine.

Quatre ans s'ecoul rent ainsi; & je n'e s plus de fouteries. Alors, plus amoureux que jamais de Conquette-Ingénue, qui était superbe   dixhuit ans, je résolus de la faire coucher quelquefois chez Moi, en la retenant tard, sous prétexte d'une indisposition subite. Elle avait toujours le sommeil aussi profond: Ainsi, dès qu'elle était endormie, je la gamahuchais, & je la faisais copieusement décharger. Elle avait une Motte superbe, ombragée d'un poil noir doux & soyeux. Je brûlais d'envie de le lui mettre. Mais elle s'éveillait toujours en dechargeant. Aussi me disait-elle: - Je ne fais que chez vous de singuliers rêves, qui me rendent toute je ne sais coment- !... La seule chose que je me perm sse, était de demander à baiser son joli piéd chaussé; quelquefois sa jambe: j'ala  un-jour, en la tourmentant beaucoup, jusqu'à obtenir de toucher le poil-satin de son Bijou: Mais elle fut ensuite si fort effarouch e, craignant que je ne parv nsse à la déflorer avant mariage, qu'elle précipita, a d e de sa Ma trese Mad. Conprenant, un mauvais établissement avec Un Infame. Ce fut ce que j'ai e  tant de peine à lui pardonner !... Mais la pauvre Enfant en a trop souffert... elle s'en est assez r pentie... son charmant Connin a depuis trop bien-mérité de Moi, pour que des torts de jeunesse & d'inexpérience ne soient pas oubliés. J'y étais obligé d'ailleurs par un autre motif: c'est que je dois à cet execrable mariage d'indicibles delices (comme On va le voir), ainsi que ma fortune présente.

### VIII Chapitre. Des Conditions de mariage.

Le Dimanche suivant, Conquette-Ingénue étant chez moi, suivant son usage, elle ne put s'empêcher de voir, que je bandais à n'en pouvoir plus ! Elle tremblait pour sa virginité !... Je lui avais baisé le pied, la jambe; mais elle avait défendu son connin. Tout-à-coup je me lève, & m'appuyant sur le dossier de sa chaise, je plonge les deux mains dans son corset; je lui prens les tetons.... Hâ ! qu'ils étaient jolis !... petits, mais fermes ! & d'une blancheur.... Elle ne put se dérober... Elle me déclara purlors sérieusement, qu'elle voulait se marier. A ce mot, je passai devant elle, le vit à l'air et bien bandant. Elle devint rouge comme une cerise: Elle bouillait. Enflâmé d'amour & de luxure, je lui notifiai, que je ne signerais rien, qu'à la condition de la dépuceler auparavant. Elle se recria !... Je lui pris le Con par force. Elle se recueillit, & me dit: - Signez d'ailleurs pour ceci ? - Oui; si je te gamahuche-. Elle ne m'entendait pas. Je m'expliquai, ajoutant: - Et jusqu'à la décharge, ou le plaisir, de ta part, inclusivement- ? Elle réfléchit... Puis soupirant: - Hâ ! combien vous me l'avez fait ! Mes rêves étaient causés par vous- !... Elle se mit à la renverse sur le lit, en me disant: - Satisfaites-vous ! &.. ne me.. trompez pas !... gamahuchez.. mais je veux être pucelle le jour de mon mariage avec M. Vitnègre; c'est Un Home veuf, & Mad. Conprenant dit qu'il s'y connaît-. Pendant ce discours, je rassasiais mes yeux d'abord de la vue du plus ravissant des Connins; de celle d'un ventre uni comme l'ivoire; d'une cuisse d'albâtre; d'un cùl de satin. - Dépêchez-vous ? - J'inventorie ce que nous devons livrer à ce M. Vitnègre, & tout est bien conditionné, une chose que je te dirai exceptée. Gamahuchons-. J'étais enragé ! Je la lèchais avec fureur, guettant l'instant de l'émission de sa liqueur virginale, pour me jeter sur elle, & l'enfiler. Elle émit dès le sixième coup de langue; desorte que je ne le pouvais croire. Mais bientôt ses tremoussemens m'en convinquirent. Alors, quittant le Conin, je me jetai sur elle. Enivrée de plaisir, il est certain qu'elle m'aurait laissé tout faire: mais son jeune Connichon, quoique bien humecté de son foutre & de ma salive, ne put être pénétré. L'expérience qu'il faut, pour enfiler certaines Pucelles, de la pomade ou du beurre-frais, ne m'était pas encore acquise... A la fin, elle me saisit le vit, pour me debusquer. Pressé de sa main douce & blanche, il déchargea, & couvrit d'Un Foutre azuré, son con, son ventre, ses cuisses & sa main. Propre comme elle le fut toujours, elle se débarrasse, & court se laver. - Qui ne dirait (m'écriai-je) en la voyant s'éponger cùl, cuisses & Coniche, que je l'ai enconnée !... - Hâ ! si vous étiez raisonnable !.. (répondit Conquette-Ingénue), ce joli gamahuchage, tant que vous voudriez; car j'ai eu bien du plaisir ! - Voilà un joli mot- ! Et je lui fis darder la langue dans ma bouche, Moi lui tenant le Conin. - Mais (reprit-elle), pas ce qui M'a salie, dans ce que je viens de laver ! je veux être honnête-femme. - Tu dois ton joli Con à ton Père, ma charmante Fille ! - Si vous étiez plus riche, je renoncerais au mariage, & je me dévouerais à vos plaisirs. Mais il me faut Un Mari, pour cesser de vous être à charge-. Touché, je la baisai des pieds à la tête, souliér, jambe, front, oeil, bouche, cou, tetons, cuisses, cùl, enfin motte, jusqu'à ce qu'elle déchargeât... Ensuite, je signai tout ce qu'elle voulut... Elle était adorée, en ce moment.. Elle se maria, sans Me revoir, & M'évita pendant trois mois. Une pareille conduite Me rendit furieux contr'elle, & je jurai de la foutre & faire-foutre, si elle retombait entre mes mains, Mille-&-Une-Fois, avant que de lui pardonner !... Mais savais-je alors qu'elle était malheureuse ?



## *IX Chapitre. Des Dedommagements.*

VICTOIRE-CONQUETTE, ma seconde Fille, était en Province, depuis la mort de sa Mére, chez sa Tante Jenovefette, alors mariée avec son dernier Entreteneur. N'ayant plus de Con à ma devotion, je redemandaí Victoire. En attendant qu'elle arrivât, je m'accomodaí de deux petits Conins encore imberbes, ou dumoins à Poil-Follet, que je parvins à perforer, en les pomadant. C'étaient la Soeur & la Maîtresse de mon Secrétaire, qui lui-même Me les livra, comme On le verra par la suite. Nous foutions jusqu'à sa vieille Bellemére; ne voulant pas aler aux Putains.

Dès que Victoire fut arrivée, je la fis chausser comme sa Soeur, à talons minces-élevés; & cette Enfant, qui atteignait quinze ans, me fit autant bander que son Aînée. Mais je ne cherchaí pas à la déflorer, elle ne me servait qu'à Me mettre en humeur, & à me faire enconner plûs vigoureusement & Minone, & Conette, Soeur & Maîtresse de Traítamour mon secrétaire, ou leur Bellemére. Pour cela, quand Victoire rentrait parée, chaussée, je la saisissais par la jupe, & je l'asséyais sur mes genoux, à-crû, Moi deculoté, quand je le pouvais: je me faisais caresser, donner de petits coups de langue. Si j'étais à-crû, mon vit lui alait entre les cuisses comme le batant d'une cloche: si elle n'était pas troussée, comme elle était fort-innocente, je Me faisais empoigner le vit, en lui disant: "Mignone, serre-moi le doigt, fort ! fort" ! Minone, Conette, ou la Bellemére arrivaient toujours, Traítamour en alant chercher Une, dès qu'il me voyait m'enfermer avec Victoire: En les entendant, je remettaís la charmante Enfant dans sa chambre par une porte-derobée; j'ouvrais, & je foutais délicieusement, les couilles chatouillées par Traítamour. Il enconnaít ensuite la Mêmes, Soeur ou Bellemére, & je lui maniais les couilles.

Je Me seràís contenté de cette vie pendant longtemps, quoique toujours amoureux de Conquette-Ingénue, devenue Mad. Vitnègre, si mes Soeurs Marie & Jenovefette n'eússent trouvé indecent que je gardasse Victoire seule chez Moi. Elles M'obligèrent à la mettre en apprentissage pour le linge, chez des Devotes qu'elles M'indiquèrent. Mad. Beauconnin l'y conduisit. Heureusement que la chère Fanfant M'avait, depuis quelques jours, donné la connaissance d'Une grande & superbe Femme-séparée, son Amoureuse éperdue, sans que la naïve Victoire s'en doutât, & que cette Belle-femme M'en croyant amoureux aussi, foutit sous Moi avec fureur. Car elle M'appelait alors son Papa, & Me disait: - Enconne; enconne... enconne ta... provocante Victoire ! ta... passionnée, ta... tendre Fille- !

## X Chapitre. De l'infame Mari.

Mais le moment approche, où je dois recouvrer Conquette-Ingénue.. Mon désir le plus vif, même dans les bras de Mad. Moresquin (l'Amie de Victoire), était de faire Vitnègre cocu ! Un-jour, ma Conquette me rencontra sur le pont-Notredame. Elle était malheureuse: elle vint se jeter dans mes bras. Je fus si ému, que toute mon ancienne colère s'évapora. Ma délicieuse Fille était encore embellie dans les douleurs. Mon premier mouvement fut de lui prendre le con. Mais nous étions dans la rue... J'alaï la voir dès le lendemain-soir, à l'heure où elle M'avait dit que son Mari, ou plutôt son Monstre, n'y était jamais. Je la trouvai seule en-effet; & dès cette première visite, elle m'avoua qu'elle avait Un Amant. Ravi de cette confidence, qui M'annonçait le cocuage de Vitnègre, je la flatai, je l'amadouai; je l'engageai à se le laisser mettre par Timori (son Galant). Mais je compris bientôt que c'était des deux côtés, un amour absolument Platonique, où Conquette-Ingénue se consolait auprès d'un Bandalaise, des brutalites d'un Débauché. Elle aimait à parler de son Amant: Et comme j'étais le seul, avec qui elle le pût en sûreté, que je promis de leur procurer des entrevues, je fus cheri.

A la seconde visite, Conquette me découvrit quelques infamies récentes de Vitnègre. Un-jour qu'elle se baissait, pour ramasser quelque-chose, il lui fit prendre le con par Un de ses Amis. Elle s'écria. - Ce n'est rien qu'un con de pris (dit froidement Vitnègre)... (à son Ami): - Ne t'avais-je pas bien dit, qu'elle avait le poil du con plus satiné que de la soie ?... Hé-bien, le dedans est plus doux encore-... Conquette voulut se retirer. Il la retint brutalement, la fit mettre sur lui, la troussa jusqu'aux cuisses, & lui tint le con, s'efforçant de le faire voir, ou de la branler, pendant tout le temps qu'il fut à raconter, combien, quand elle le voulait, elle donnait de plaisir à son Caresseur. - Mais (ajouta-t-il), elle est comme les Putains; il faut la rosser, pour lui faire-faire son devoir-. Il voulut ensuite lui découvrir la gorge. Elle s'échappa. Mais il l'atteignit d'un coup de pied.... Quelques-jours après, le Meme étant venu dîner, après le café, Vitnègre s'étant aperçu que sa Femme, après avoir pissé, avait fait bidet, dit à Culant son ami: - Voila un con bien propre ! il faut le gamahucher tous-les-deux, d'adresse ou de force ? Mais dans ce dernier cas, ne t'étonne pas du bruit !... Pour le premier, voila une clé; elle ouvre la porte du cabinet qui donne sur le corridor. Tu entreras, quand lassé, je dirai très-haut: - Alons, Madame, faites-moi beau con, & recommençons-. Et donne-t-en ! car je voudrais que toute la Terre foutît la Garse: elle n'est pas assez large-... Conquette fut rappelée. Le Mari la fit asseoir au milieu devant le feu, mit à l'air son vit, ses couilles de Mulâtre, & dit à son Ami d'en faire autant. Comme il hésitait: - Deculote-le tout-à-l'instant, Bougresse, ou je t'arrache les poils du con à la poignée- ! Et il y porta la main. Elle fit un cri. Culant mit aussitôt à l'air son vit & ses couilles, en demandant grâce pour elle. - Alons, Bougresse, branle-nous tous-deux, Un de chaque main ?... Je suis son Maître (ajouta le Scelerat); elle m'est abandonnée-. Conquette pleurait. L'Ami demanda encore grâce pour elle... - Hé-bien, qu'elle me suce le vit, là, à-genoux devant moi, que je lui decharge dans la bouche ? Je dechargeais dans celle de ma première Femme, qui en est morte, & c'était mon delice. Culant observa, que ce serait gâter la plus jolie des bouches. - Hé-bien donc, je vais la gamahucher. - Je banderais trop ! (dit Culant): passés dans ce cabinet-. Vitnègre y poussa Conquette, & se substitua Culant. Puis il sortit pour aler jouer. Culant gamahucha, & n'osa foutre

Conquette, ayant le vit si petit, qu'il ne pouvait être pris pour Vitnègre. Mais il dechargea six fois, & Conquette le double. Il se retira, en lui donnant un coup-de-poing, afin qu'elle fût persuadée que c'était Vitnègre. Mais le soir, à sa rentrée, le Monstre dit à sa Femme: - Hé-bién, Bougresse ? as-tu été assez gamahuchée ? ce n'était pas Moi; je ne t'aurais fait l'honneur de decharger six fois; c'était mon Ami. Mais, Garse, tu l'as reconnu, puisque tu en as dechargé douze, & que tu ne bandes pas pour Moi. Et le bon coup-de-poing qu'il t'a donné, héin ? l'as-tu senti ? (l'Infame éclata de rire). Alons, Garse de bâtarde d'Avocat, te voila putain; j'entens que ton con me rapporte-. Effrayée, Conquette se promit de le quitter. Ce fut le lendemain qu'elle me rencontra, & de ce moment elle prit de la fermeté contre le Monstre

Ce recit de ma Fille, quoique plûs gazé dans sa bouche, m'avait revolté ! je lui promis un prompt secours.... Mais en-même-temps il me faisait bander en Carme, comme tous les recits de brutalités libidineuses. Je demandai des faveurs ? On rougit; mais On Me laissa baiser un joli souliér vert, qu'On portait pour la première-fois. Je M'en tins là. Cependant à la visite du lendemain, je glissai en riant, une main dans son dos; insensiblement j'en vins aux tetons, qu'elle défendit, mais qui me restèrent enfin. Je me fis ensuite donner de ses cheveux; puis voulant voir jusqu'où je pouvais la mener, sans l'effaroucher, je la tourmentai pour avoir une petite touffe des poils de son con soyeux. Elle me la donna; mais en tremblant que son Mari ne s'en aperçût ! Pour la remettre, je la fis parler de son Amant; & pendant cet entretièn, de libertés en libertés, je parvins au con. Elle était si parfaitement à son sujet, que je crois en-verité qu'elle s'imagina que c'était Timorì qui lui tenait la motte !... Je lui dis, en la patinant, que je lui avais trouvé une pension, pour quand elle aurait quitté Vitnègre. Elle rougit de plaisir, & m'embrassa. Je lui dardaí ma langue, & elle me fit sentir la sienne... Ravi, j'alais lui demander le Recit de la Manière dont elle avait été depucelée ? Quand Vitnègre s'étant fait entendre, je me jetaí dans le cabinet obscur, me proposant de m'évader par la porte du coridor. Mais je fus étrangement surpris de voir un Moine introduit par cette porte ! Il ne m'aperçut pas; je me cachai derriére un grand sofa. Vitnègre entra aussitôt par la porte de la pièce que je quittais. - Mon Reverend-Pére, vouléz-vous la foutre avant dîner- ? Le Moine, qui devorait des yeux la belle Conquette à-travers les vitrages, parut concentré... Aubout d'un moment, il repondit:

## *XI Chapitre. Pucelage des iné aux gros Vits, pris par un petit.*

- Non: Comme nous en sommes convenus, passéz dans la chambre éclairée; faites-moi voir, en badinant avec elle, tetons, cùl & con: je me reserve pour la nuit. - Hô ! ce coup-ci serait pardessus le marché. - Non: j'aime à foutre au lit, à suçoter langue & tetons; à enconer, enculer, entetonner, &c. à mordre, arracher les bouts... Aléz... Ayéz le vit à l'air, & qu'elle soit bien chaussée... De la brutalité- ! Vitnègre rentra deculoté auprès de sa Femme toujours tremblante devant lui. Alons, Bougresse, il me faut du plaisir ? Voi comme je bande, à la vue de ce joli soulier vèrt ?... J'ai entendu hier un Jeanfoudre derrière toi, qui disait, qu'il aurait voulu decharger dedans... A-bas ce fichu, que je voye tes tetons.. Comme ils sont jolis ! blancs !... fermes ! Hâ ! Garse ! j'arracherais ce joli bouton, si je ne craignais de les gâter !... Marche.... Quel tour de croupion foutatif !... Troussée, Putain, audessus des reins & du nombril, que je voye ce mecanisme-là ?... Marche en avant, présentant le con... Retourne-t-en montrant le cùl... Hâ ! le joli mouvement !... Continue, Garse-à-cul & à con, jusqu'à ce que je te dise, Hôla... (Elle fit ainsi cent tours, montrant alternativement son cùl, son con)... Cependant le Moine disait: - Ce Bougre là n'a pas le vit si gros que moi, & il n'a pu la depuceler ! Hô ! comme elle criera cette nuit !... Mais je n'y tiéndrais pas; je la tuerais; elle crierait à faire venir le Voisinage... Je m'en-vais-. Et il sortit doucement, en murmurant: Elle est à tuer; elle le sera- !... Au même instant Vitnègre dit, Hola, Garse engarsée-. Et il vint dans le cabinet. - Qu'en dites-vous ? (dit-il): la vouléz-vous essayer ? Je bandais à n'en pouvoir plus; je répondis bien bas pour le Mone. - Oui-. Vitnègre ala chercher sa Femme; & la poussant brutalement, - Alons, de-par-Dieu, Garse, Putain, que je te foute... Hâ ! comme tu vas crier ! Mais songe, s cré Conin de Poupée, à ne pas faire venir ici les Voisines ! ou je les laisse tous entrer, sans me deranger de sur ton sacré ventre- !... En achevant ces mots, il me la renversa troussée sur le futoir mis là exprès, & se retira. Je me précipitai sur ma Fille, qui se sentant enfilet presque sans douleur, ne criait pas. - Crie donc ! (lui dis-je bien-bas). Et elle cria à-tue-tête, en se reconnaissant enconnée par un Etranger. Dès que j'eus dechargé delicieusement, en lui fesant osciller le con, je m'échappaí, avant que les Voisines arrivassent; & comme elle continuait à crier, je les envoyaí à son secours. On la trouva debout. - C'est ma Femme que je baisais (dit Vitnègre). Regardéz y; il en est encore tout barbouillé. Mais elle est du naturel des Chates; elle mord & crie, quand On la fait bien-aise-. Les Voisines rirent, & se retirèrent. Vitnègre dîna, & fut assez honnête; il craignait que sa Femme n'eût connu qu'elle était foutue par un Moine, & qu'elle ne parlât.. Je dînais dans un cabaret en face. Je le vis sortir, & aussitôt je retournaí chez ma Fille, qui me conta tout. Je me tus dabord.

Je lui fis raconter la manière dont je croyais qu'elle avait été depucelée; parceque ce recit avait du haut-gout pour moi, & qu'il me ranimerait asséz, pour me la faire foutre encore. Elle le fit, dès que je l'eus mise en goût, en lui rapelant de son Amant.

- Notre première nuit et les trois suivantes, ont valu chacune cinq-cents louis à Vitnègre, à ce qu'il m'a dit par la suite. Dès que nous fumes arrivés à sa demeure, il alluma quatre bougies, qu'il mit autour du lit, sur lequel il me renversa troussée jusqu'aux reins. Il me tourna, retourna, m'examinant, me baisant partout: Il me fesait lever les jambes en l'air, puis mettre debout sur le

lit. - Remue du cul (me disait-il), ainsi, ainsi (me montrant), comme si je te foutais-. Je lui observai, que cela était indecent. - Bast ! une Femme est la Putain de son Mari-... Il me gamahucha. Il s'écria de toutes ses forces: Elle decharge- ! Et il me fit empoigner son gros membre, de la couleur & de la grosseur de celui d'un Cheval. - Alons ! alons, que je te foute, à-présent-. Il se jeta sur moi. Mais il ne put rien. - Foutre ! Celles qui disent que ton Père t'a depucelée, sont des Garses ! tu es pucelle comme quatre. Je voudrais que tout le monde fût-là, pour en être témoin-..... Il me pomada... devant, derrière. Il éteignit les bougies (mon pucelage était vendu), & il parut se coucher. Mais ce fut Un-autre; car toute la nuit je fus tourmentée par un gros membre, qui ne put rien-... [Depuis le mot de son recit, Elle decharge ! elle decharge ! j'avais glissé une main entre les cuisses de ma Fille, sans qu'elle s'en plaignît. Ici, je lui hâpâi le Con. - Hâ ! Papa ! ne me menagerez-vous donc pas plûs que les Autres, un-jour où... j'a été depucelée ! - Depucelée ! hâ ! celeste Fille !... Est-il bién vrai ? - Jamais On n'est entré... dans ce que vous me tenéz... qu'aujourd'hui ! - O Fille adorée ! je suis un Dieu, & non pas un Home... Mais tu m'as fait trop bandér: ta précieuse faveur ?... ou.. j'aurais... une colique spermatique épouvantable- ! Et je l'enlevâi vivement dans mes bras; je la portai dans le cabinet obscur.

## XII Chapitre. Du plus délicieux des Incestes.

- Vous voilà tous ! (me dit-elle); & mon Papa lui-même ne me recherche que pour ce trou-là ! - Et pour ton cùl, tes tetons, ta bouche, tes yeux, ta taille voluptueuse, ton tour provocant, ta jambe, ton piéd foutatif, ton âme naïve & virginale, malgré tout ce qu'on a fait, pour te rendre putain. En parlant ainsi, je la troussais par derrière, courbée qu'elle était sur le futoir, & je me disposais à le lui mettre en levrète: mais il la falut pomader. Elle reprit: - Mais c'est ma faute ! ces recits-là enflâment tous les Hommes: Timorè n'a été prêt à me deflorer qu'une seule-fois; & ce fut après ce même recit moins détaillé-. Cependant elle faufuyait, pour que je ne l'enfilasse pas. Je m'en plaignis tendrement: - Tu veux donc me rendre malade, ma chère Fanfant- ? Elle s'attendrit; ses beaux grands beaux yeux bleus devinrent humides: elle se cambra, pour me l'insérer elle-même, & me dit, en me secondant, malgré quelque douleur, adoucie par la pomade: - Quand ma Soeur & moi nous vous l'avons vu tant de fois mettre ainsi à ma Mère, sur le piéd de votre lit, vous criiez de plaisir !... n'aléz pas en faire autant ! Vitnègre peut revenir- ? Je lui promis le silence, telles delices que j'éprouvasse... J'enconnais. Ma Belle fesait de petits mouvemens de contraction du Conin. Jamais satin ne fut aussi doux que l'interieur de ce Conin celeste: Conin encore imberbe n'est pas plus étroit ! - Hâ ! si ton Gueux avait connu le prix de ton divin Con, il t'aurait defoncée, eusses-tu dû en perir. - Non: comme il l'a trop gros, il craignait de m'avachir: Il se branle, ou me fait le branler, en me tenant le poil, ou une fesse, & decharge... en... blasphémant-. (Elle se contracta, et dechargea). Je partis alors délicieusement, en me recriant, malgré ma promesse. - Remue du croupion (ne cessais-je de dire), remue du Conin, mon Ange ?... Bon,.. bon !.. encore ? encore- ?... Et elle se contractait, en redechargeant, au-point que le fond de son Con me pinçait, & me suçait le bout du vit.... Je dechargeai trois-fois, sans deconner: & elle, peutêtre dix-fois. Ce que je sentais à ses tremousemens convulsifs. Enfin, elle se pâma... Je deconnai, dès qu'elle cessa d'émettre. Elle se lava aussitôt, craignant que Vitnègre, en arrivant, ne lui prît & ne lui flairât le Con, suivant son usage, même devant le monde qu'il amenait.

Pour nous reposer, nous alames causer à la lumière. Je lui revelai là toute l'aventure du Moine, pour lequel Vitnègre lui avait fait si longtemps tenir en vue tetons, cùl, Conin: je lui peignis la grosseur du vit du Moine, le double de celui de son Monstre: la joie barbare qu'avait marquée l'exécrable Moine, à-côté duquel j'étais caché, de la pourfendre & de la tuer, la nuit prochaine, avec son vit comme un timon de carosse... Elle se jeta dans mes bras: - O mon cher Papa ? sauve-moi ? & je te suis devouée à jamais ? - Je te sauverai.. Je lui expliquai comment, & pourquoi le gros Moine s'en était alé; l'assurant que je l'aurais poignardé, s'il avait entrepris de la violer sur-le-champ. Je lui détaillai comment son abominable Mari me l'avait livrée, comptant la donner au Moine, auquel elle était vendue. - Tu sais, ma ravissante Fille comme je te l'ai mis ? c'est moi, contre tout espoir & toute vraisemblance, qui ai ravi à nos Ennemis, ton celeste pucelage- ?

Conquête me donna un joli baisér sur la bouche. - Mais comment me sauveras-tu ? - Je viendrai te prendre dans une heure; je t'emmènerai; tu coucheras dans ta pension: Aussitôt que tu seras en sûreté, je ferai entrer dans le cabinet obscur, avec ta cléf, & coucher dans ton lit, la jolie Putain

du Port-au-bléd, déjà prévenue, comme pour y coucher avec moi. Je guetterai: Dès que Vitnègre & le Moine seront arrivés, je m'échapperai. J'écouterai; et nous verrons demain-. Ma Fille fut ravie.. Je la sauverai: mais j'aurais dû l'emmener au moment même. Aulieu de cela; je m'amusai à lui faire raconter la seconde et la troisième nuit de son mariage.

### XIII Chapitre. Du Con & du Cul vendus.

Voici comme ma celeste fille reprit la narration que je désirais:

- Le second soir, Vitnègre recommença les mêmes choses. Il me prenait légèrement la gorge: - Ferme comme un gland- ! (disait-il)... Il me plaçait comme s'il m'avait montrée à Quelqu'un (ce qui n'était que trop reel !) Après avoir mis en vue ma Conque, il me tournait pour faire voir mes fesses. - Elle est encore pucelle (dit-il, comme s'il se fût parlé à lui-même): pour la perforer, il faudrait la pomader en diable, & se pomader à soi-même le v...-. Il me gamahucha violemment; & quand j'eus émis suffisamment, selon lui, il me laissa reposer. Après un court sommeil, je m'éveillai couchée sur le ventre, ayant sur moi un Homme, qui s'efforçait de m'introduire dans le fondement un fort gros membre. Mais quoiqu'il n'eût aucun égard à mes soupirs douloureux, il ne put jamais s'ouvrir le passage par la rosette de mon anus (ce fut son expression, prononcée très-bas à Quelqu'un). J'entendis ensuite, dans cette pièce-ci: - Il faudrait qu'un v... moins gros que le mién, me la fraye... Voyons, toi ! Trop gros, de beaucoup- !... Je n'y comprenais rien. Je m'endormis, & ne m'éveillai plus.

Le lendemain, dans la journée, Vitnègre m'ayant beurré la rosette, & plongé son membre dans l'huile d'olive, me fit coucher sur le ventre & retrousser. Il se mit sur moi, en disant: - Il faut que j'en tâte de ce ragoût de Bougre-. Je lui représentai, qu'il m'avait essayée toute la nuit. - Ça va jusqu'à toi (me répondit-il), & ça te passe.... Hâ ! que d'argent me vaudraient ces deux Bijoux-là, s'ils étaient connus- ! Il fit tous ses efforts, me martyrisa deux heures durant sans succès, & finit, parcequ'une copieuse dech- ge... lui ôta sa roideur & ses forces....

Le troisième soir, il repeta encore tout ce qu'il m'avait fait... A mon reveil, dans mon premier somme, je me trouvai sur le dos, ayant un Homme sur moi, qui m'attaquait le Bijou de toutes ses forces. Je m'écriai ! Vitnègre me dit: "Decharges tu, ma Fille" ? On me quitta, & Vitnègre ajouta: - Si tu cries comme au feu, dès que je voudrai te le mettre, nous voila bien !.. Alons, empoigne-moi le vit, que je dech- ge... Chatouille-moi les coui-les de l'autre main... Tiéns, comme je fais à ton C-n. Va, va, va... vaah-. (Il ne m'appelait encore ni Putain, ni Garse; ce ne fut qu'about de six semaines). Mais ce n'était pas lui que je maniais; j'en ai fait l'observation depuis. On émit six fois de suite, je secouai cet Homme plûs d'une heure. Il en fut une autre à me gamahucher. Je n'en pouvais plus !... Il me fit ensuite lui pisser dans la bouche, & n'en perdit pas une goutte, il avala tout. Il me laissa enfin.... Si je n'avais pas été dans une securité parfaite, je me serais bien aperçue, que Vitnègre le reconduisait, en disant. - L'operation, l'operation- ! Mais me doutais-je de rien ?...

Je rebandais, malgré quatre decharges, et deja je disais à ma Fille: - Conin celeste, je n'en puis plus ?... Je ne te cacherai pas, ma delicieuse Amie, qu'outre ma passion pour toi, qui est inexprimable comme ta beauté, j'ai un excitatif puissant: c'est de faire cocu Vitnègre. Je voudrais, s'il était possible sans triturer tes charmes divins, que toute la Terre te passât par le con, pour qu'il fût le cornard universel... Viéns me donner le bonheur- ? Et je l'emportais, quand nous



entendimes tourner la clé. Je me cachai aussitôt dans le cabinet obscur.. C'était Vitnègre, qui rentrait avec un Jeunehomme. Nous entendimes clairement, qu'il lui disait avant d'entrer: - Tu as le Vit cumme il le faut: c'est ce qui me fait te donner pour six bougres de louis, un pucelage qui en vaut mille. Il est essentiel que je te surprènne, et veuille la tuer: Tu me supplieras, et je n'accorderai sa grâce, qu'autant qu'elle te secondera, pour l'enconner. Mes gros Vits s'ennuient de ne pouvoir la Foutre ou l'Enculer. Ils me paient une grosse pension: Aussi je la nourris bien, et tu vois comme elle est mise. Tu me l'enconneras d'abord: c'est le plus pressé: Demain, tu l'enculeras. Sache que son Mari l'adore; s'il la rudoie, c'est pour la rendre souple à toutes ses volontés. Elle me vaut trente-mille francs, en trois mois de mariage. Entrons: elle va te ravir: mais point de pitié- ? Tel fut le discours du Monstre.... Je poussai Conquette devant moi; je la conduisis à sa pension, d'où elle revint avec moi. Il était nuit. Je pris Conillette la putain, arrangée, appetissante. Conquette nous précédait. Rassurée par ma présence, elle ouvrit le Cabinet obscur. Elle entra. Nous la suivions. Je dis à Conillette de s'étendre foutativement sur le pied du lit... Cependant ma Fille se présentait. Elle fut reçue avec transport ? Le Jeunehomme, appelé Lenfonneur, et Vitnègre lui-même, la couvrirent de louanges. On ne lui baisa que la main. Vitnègre néanmoins, qui (de même que les trois Fouteurs à gros vits, et le Moine), était fou de sa chaussure à talons minces élevés, lui baisa le piéd. Il lui dit ensuite: - Ha-ça, ma Fille, alons-y par la douceur: Il serait malheureux pour moi de renoncer à te le mettre: il faut se faire une raison: mon Vit est trop gros: non préparée, il te déchirerait: Voici un vit mieux proportionné, qui va te perforer, sans decharger: ainsi percée, mon gros Vit penetrera cette nuit au fond de ton con: Voi-moi ce vit-là-?... Et il mit à l'air le vit de l'Enfonneur, ou plutôt de Timori... Il fallait que Vitnègre eût decouvert, on ne sait comment, l'inclination de sa Femme inspirée par le beau Blond, pour en user come on va le voir.

#### XIV Chapitre. Le Jeunehomme, la Fille, le Moine.

Ma Fille, en reconnaissant son Amant, que son Mari lui amenait pour l'enconner, avait rougi de pudeur, ou de desir. Elle trouva moyen de venir à moi, pour me dire: - Faites disparaître la Fille; on ne l'emploiera que cette nuit-. Je vis bien qu'elle voulait être foutue par son Galant. Je cachai la Putain. Voici maintenant le recit de ce qui va se passer:

Dès que Conillette se fut comodément arrangée derrière le grand sofa, Conquette retourna auprès des deux Homes, qui la rapportèrent au foutoir, assise à cùl-nu sur leurs mains unies. "Alons, ma Petite Garse de Femme, (lui disait Vitnègre), tu vas pourtant être depucelée, foutue ! Mais ce n'est rien ! c'est quand tu auras Un gros Vit, cette nuit" !... Il la troussait, l'arrangeait. "Lenfonceur, que je te mette le vit dedans ? "Non, non; ma Belle se le mettra elle-même, "Tu as raison: Il faut qu'elle s'y accoutume". Vitnègre sortit, ét j'observai qu'il laissait la porte ouverte. J'en augurai quelque noirceur: Mais j'étais là... Timorì, bién-bas, dit à ma Fille: "Vous le mettrai-je, ma bonne Amie ? "Non, non ! il est alé chercher des Ecoutans [ce mot glaça Timorì]. "Mais il vous estropiera ? "Je ne couche pas ici". Alors l'Amant satisfait, se mit à la gamahucher doucement. Cependant la Voluptueuse dechargea...

Elle était aux Anges, quand j'entendis Vitnègre revenir. Je crus qu'il amenait le Moine. Il entra, passa rapidement, suivi de trois Voisines, auxquelles il disait, - Je vas vous montrer-ça-. Effectivement, il Leur montra que que-chose dans sa chambre... Cependant mon amoureuse Fille, gamahuchée par Un Amant aimé, fit un profond soupir. Les trois Voisines prêtèrent l'oreille. "Ce n'est rien (dit Vitnègre); ma Femme est rentrée, ét je ne le savais pas. C'est pour elle cette étofe-là. "Hô ! il faut la Lui montrer ! (s'écrièrent les trois Voisines). Le Monstre retint Celle qui allait La chercher. Il prit la lumière, en disant. "Je vais auparavant voir si elle ne dort pas". Il ne fut qu'à la porte, où il s'arrêta d'un air de surprise ét d'horreur !... Il recula. Mais les trois Voisines avaient vu comme lui, pardessus son épaule, Conquette troussée, étendue à la renverse sur le piéd du lit, la tête d'Un Homme entre ses cuisses... Il Les fit sortir par le corridor, en se frappant le front...

Il avait rempli son but. Si sa Femme criait pendant la nuit, les trois Voisines, qui se croyaient bien au-fait, y mettraient les Autres: Si Mad. Vitnègre perissait écalventrée par le timon du Moine (qui étant extrêmement riche, devait La payer 60-mille francs, ét qui en avait déjà tué plusieurs, choisissant toujours les plüs étroites), ce serait la Morte qui aurait tort... Cependant Vitnègre rentrait auprès des deux Amans, qui avaient changé de position: Lenfonceur, après avoir dechargé par terre, s'était remis sur le ventre de ma Fille: "Hé-bién ? (dit l'infame Mari), est-elle enfilée ? bién enconnée ?... Dechargez vous ? decharge-t-elle ? "Nous avons dechargé (repondit Timorì-Lenfonceur). "Je vas sortir (reprit Vitnègre): Ramone-la moi encore pendant une bonne demi-heure, que je serai dehors... Et ne vous étonnez pas de ce que vous aléz entendre: J'ai mes raisons". Il ala dans le corridor, dont il ouvrit doucement la porte, ét se mit à crier sourdement, comme s'il avait bourré sa Femme à coups-de-piéd, "Hâ Garse ! hô Putain !... Tu fous, sacrée Salope ! Quand je suis sorti, tu raccroches !... Je vas chez le Commissaire" ! Il

ouvrit la porte bruyamment, ét la referma de-même. Mais il dit tout-bas, avant de s'éloigner:  
"Remue du cùl, ma Petite Femme !... Courage; Lenfonceur ! fraye-moi la bién" !

"Voilà un rusé Scelerat ! (dis-je à ma Fille, pendant que Timorì observait la sortie de Vitnègre):  
Le Moine t'aurait tuée, ét il ne negligé rien pour motiver ta mort. "Sauvons-nous ! (me dit-elle).  
"Non, non: nous sommes asséz pour te defendre. Feins à Timorì que j'arrive-... Le Jeunehomme  
rentra. "Voici mon Papa, arrivé a-propos ! "Hâ-oui ! (repondit Timorì), sa présence pare à tout;  
car j'alais proposer de nous enfuir. Mais à-présent, voyons ce qui arrivera". Je Lui montrai  
Conillette, ét je lui fis entrevoir notre plan, que Timorì trouva merveilleux !... Le temps s'écoula  
vite. Nous entendimes revenir. Timorì reporta la lumière dans la chambre; nous nous cachames  
ma Fille ét moi; tandis que le Jeunehomme s'étendait sur le ventre de Connillette troussée... "Que  
ton vit ne m'approche pas ! (lui dit-elle), je suis gâtée; que tes couilles ne me touchent pas le poil;  
jai des Morpions- !..... Vitnègre entrait, suivi du Moine, que le Voisinage aux fenêtres prit pour  
le Commissaire.

## *XV Chapitre. Du Fouteur à la Justine.*

Le Moine ôta d'abord sa robe. Mais nous l'avions tous vu. Il mit ensuite à l'air un vit, si monstrueux, que ma Fille tremblante m'étreignit dans ses bras "Hô ! qu'il est gros (dit Vitnègre). "Il a tué deux de mes Soeurs Religieuses, qui avaient fait chacune deux Enfants de notre Prieur: J'ai tué toutes les Femmes que j'ai enconnées: il n'y a que ma Mère que je n'ai pas écalventrée; mais je n'eüs pas de plaisir; La Vieille Garse ne saigna presque pas ! j'eüs peu de plaisir... Pour ta Femme... hâ. quelle rage !... Mais elle est foutue... elle sera morte avant que j'aye achevé de l'enconner... Je l'enculerai expirée... Je t'en apporte le prix: 60-mille francs en billets de la caisse.... Vitnègre le compta; les serra. "Si je pouvais l'enconner une pauvre fois ! "Tu te fous de moi !... Apres, après: elle sera encore chaude".... Je fremissais ! et comme j'avais deux Pistolets chargés, je fus tenté de brûler la cervelle à ce Monstre: mais il allait avoir la verole... "Vouléz-vous, avant qu'elle soit abîmée, lui voir le con ? sa jolie figure ? "Non ! cela m'amollirait le vit.... Conduis-moi sans lumière". Ils vinrent à tâtons.

Vitnègre précédait, pour éloigner Lenfonneur. Trouvant une Femme seule, ét troussée, il voulut Lui mettre, en soupirant, sa langue dans le Con. Elle L'en empêchait, quand le Moine faillit de l'écrâser, en tombant sur la Fille. Vitnègre fut obligé de se retirer a quatre - Le 1<sup>er</sup> acte du Père Foutàmort (comme Vitnègre Le nomma), ce fut de mordre le bout des tetons de sa Monture, en Lui dardant son engin, qui ne pouvait entrer dans ce vaste Con, encore élargi par une éponge, que la Fille venait d'en ôter. Conillète fit un cri perçant ! et se sentant déchirer le Con, elle voulut se dérober, en égratignant des deux mains. Foutàmort, qui savait bien qu'elle ne pouvait en échapper, ét dont le plaisir étai d'autant plus grand à tuer une Femme, qu'elle étai plus belle ét plus étroite, ne la menagea pas: tout en l'écartelant, il lui arracha le bout des seins avec ses dents. Un profond évanouissement, ou la mort, fit cesser ses cris... Je me repentis de n'avoir pas d'abord tiré un coup de pistolet à bout-portant dans la tête du Moine... Mais les Voisins au bruit auraient peutêtre enfoncé les portes: ce fut ce qui me retint... Foutàmort parvenu au fond du Con de la Fille écalventrée, dechargea enfin en jurant ét rugissant.

"Fous un coup (dit-il à Vitnègre), avant que j'encule la Garse" ? Le Scelerat vint: mais sentant un cadavre plein de sang, il se retira. "Elle est morte ! (dit-il). Foutàmort la tâta: "Non; le coeur bat encore: vite que je l'encule". Le cül de Conillète étai bien plus étroit que son con; le Moine haletait. Il en vint cependant à-bout: car il dit à Vitnègre: "Je n'ai fait qu'un trou des deux". Et il dechargea horriblement !.....

Ma Fille épouvantée, m'étreignait par le milieu du corps. Vitnègre pleurait: "Ma pauvre Femme ! je t'ai livrée à ton Bourreau ! "Ne te L'ai-je pas payée ? (dit le Moine): Elle est bien à moi... Ainsi, va te coucher, ét fous tes 60-mille livres: tu me gênes. Pour moi, pendant qu'elle est encore chaude, je vas, pour mon argent, foutre cinq à six fois le cül ét le con de ma Putain". Vitnègre alla se coucher dans un petit cabinet, où il s'enferma.

Aussitôt Foutàmort s'acharna inépuisablemt sur sa Victime expirée.... Enfin épuisé, il alla

chercher la lumière, pour en repaître ses cruels regards... J'ai dit que la Fille était jolie. "Elle est belle encore ! (dit le Monstre): Mais la figure de la Putain est toute bouleversée; elle ne se ressemble plus à elle-même... Il lui regarda le Con, en lui soulevant le cùl... Il la laissa retomber, en éclatant de rire: "Ma-foi, la Gueuse n'a plus qu'un cùl, ou qu'un Con... je ne sais lequel... Mais est-elle bien morte" ?... Il la deshabilla, l'emporta nue dans l'autre pièce, la mit sur une grande table; ala prendre un vaste saladiér; tira un bistouri [Nous Le voyions par la cloison vîtrée]: "Decharnons-La". Il lui cerna la partie charnue des seins, la motte tout-entière, la chair des cuisses; lui fendit le ventre, lui arracha le coeur, les poumons, le foie, La vessie, La matrice; La retourna, Luî enleva la chair des fesses, lui coupa les piéds chaussés, qu'il mit dans une poche, les mains, qu'il serra dans l'autre. Il La retourna encore; Lui coupa la langue, la tête, ôta la chair des bras. Il vint ensuite chercher sa chemise ét un drap du lit, en disant: "Voilà un bon regal pour nos Moines ét pour moi". Le terrible Anthropophage mit le saladiér dans la chemise; ensevelit le corps dans le drap; fit lever Vitnègre pour le coudre; puis il Lui dit de publier le lendemain, que sa Femme se mourait; de La mettre le soir dans une bière, ét que Lui Moine se chargeait de La faire enterrer. Et après Lui avoir recomandé de bien effacer au grand jour toutes les traces de sang, il sortit vèrs les 3 heures du matin, emportant son saladiér de chair humaine.

Vitnègre pleura d'abord. Mais nous ayant entendu remuer, pour sortir, le Lâche eût une frayeur si grande, qu'il ala s'enclorre dans son petit cabinet. Nous sortimes donc tout à notre aise. Comme nous traversions la petite cour, nous entendimes les Voisins qui disaient fort-bas: "Il ne l'a pas tuée; voilà qu'On l'emmène" !... Nous nous mimes à fuir par de petites ruës, dès que nous fumes dehors, de-peur d'être suivis. Et bien à-propos ! nous entendimes courir. Mais On ne prenait pas notre chemin. Je remenai ma Fille à sa pension, laissant là Timorì, pour observer, ét lui promettant de revenir dans une demi-heure.

"Voilà donc (me dit-elle), quel serait à-présent mon sort, si, en vous accordant mes faveurs, je n'avais pas reculé votre depart ! O mon cher Papa ! tout mon corps est à vous, pour en faire ce que vous voudrez" ! Je lui demandai sa bouche. Elle me darda sa langue; et nous arrivames. Je lui dis de se coucher. "Non, non ! ét mes malles.. mes bijoux; si nous pouvions les avoir" ? J'admirai sa présence d'esprit !... Il était près de 5 heures. Je courus rejoindre Timorì, qui se promenait devant la porte. "Riën encore" (me dit-il). Un instant après, nous vimes sortir Vitnègre. Timorì le suivit, ét j'alai chercher ma Fille, sa présence nous étant nécessaire, si d'officieux Voisins nous arrêtaient. A mon retour avec ma Fille, ét deux Crocheteurs, je retrouvai Timorì, qui nous dit que Vitnègre avait passé le boulevard. Ma Fille ouvrit: Nous chargeames quatre malles préparées, mais cachées, nous sortimes sans être vus, ét nous alames par des rues détournées, chez mes Affidés.

Ce fut alors que ma Conquête fut tranquille ! Elle se coucha, ét nous alames reposer chacun chez nous Timorì ét moi

## *XVI Chapitre. Foutoir: Petit Magasin: Enterrement: Amour.*

Nous en sommes aux fouteries par excellence; à celles qui vont agurrir ma délicieuse Conquette-Ingénue, ma ravi sante Victoire-Conquette, faire leur fortune, la miénne, en leur ôtant une fausse délicatesse, & découvrir une chose admirable, qu'On ne verra qu'à la fin. La route que je vais prendre; pour former ces deux Belles & leurs Compagnes, étonnera d'abord ! mais en toutes choses, il faut attendre le dernier resultat... Reprenons ce charmant Recit, en faisant précéder quelques fouteries préparatoires, qui amèneront les grandes. Mais il n'y aura plus dans le reste de l'Ouvrage, aucune horreur qui ressemble à celle du Moine Foutamort. Les horreurs à la Dsds sont aisées à présenter; c'est la peinture de la douce volupté, qui est le chéfd'oeuvre du Genie.

La première visite que reçut Conquête, le lendemain, jour de son enterrement, ét à la même heure, fut celle de Timorè. Il La trouva chez ses Hôtes. Il venait Lui raconter, comment, après être morte la nuit précédente, elle venait d'être enterrée. Mais Il ne pouvait parler devant le monde. Or, j'avais dans cette même maison, à quelques marches au-dessous, mais sur le derrière, un petit Magasin, où je cachais chaque N° de mes ANNALES, que supprimait le Gouvernement d'alors. Ma Fille y devait faire mettre son lit, le soir même: il y aurait sans-doute été déjà; mais elle ne faisait que de se lever. J'y avais placé pour mon usage, celui de mon Secrétaire, de sa Soeur, de sa Maîtresse ét de sa Bellemère, un Foutoir comode, dans le ventre duquel on pouvait parfaitement se cacher. [Vitnègre en avait un tout pareil, dans lequel il se mussait, quand Un de ses trois Payeurs venait, pour essayer de depuceler le Con ou le cùl de sa Femme, qu'il appelait, sa Poule aux oeufs d'or: il voulait tout voir, craignant qu'Un des Trois ne la Lui enlevât: C'était aussi par volupté; il était passionné pour la chaussure de sa Femme: Lors donc que tendrement gamahuchée par Un des trois Bougres (car ils l'adoraient, ét ils vont bién La regretter); elle émettait, il lui tirait un souliér, qui se trouvant étroit vèrs la pointe, lui servait de cou: Aussi disait-il à ses Intimes: "Je n'ai jamais foutu ma Femme qu'en souliér"]. Conquette sentant bién que Timorè avait bién des choses à lui dire, ét qu'il ne pouvait parler, prétexta qu'elle avait laissé dans mon magasin une Lettre à Lui montrer. Elle avait une double cléf: Ils y descendirent ensemble.

Je venais d'y arriver. J'entendis la marche de ma Fille, sa voix basse, ét celle de Timorè. Je me cachai dans le Foutoir. Ils entrèrent. Conquette ferma soigneusement la porte, la couvrit du matelasement qui empêchait qu'On ne fût entendu audehors, ét ils s'assirent sur Moi.

"Hâ ! Madame (dit Timorè), quelles scenes !... Il avait decouvert que je vous aimais, à mes regards, ét parcequ'un-jour étant avec Lui chez vous, pendant qu'Un de vos Acheteurs vous caressait sous son nom, il me vit baiser à la derobée une de vos chaussures. Mais il paraissait ignorer non-seulement que vous m'aimiéz, mais que je vous fusse connu. Hièr, à 3 heures, m'ayant trouvé au Caffé, il me dit: "Je ne saurais depuceler ma Femme; j'ai le Vit trop gros: Tu es beau garson; je tai choisi, pour La depuceler aujourd'hui, à l'instant; je te demande seulement six louis, qu'elle aura pour ses épingles". Je les Lui donnai surlechamp, ét nous partîmes... Vous

savéz le reste... Ce matin, après vous avoir quittée, j'ai été me reposer jusqu'à 10 heures, que j'ai été à mon Bureau. Mais passant devant sa porte, j'y ai frappé. J'ai entendu deux Voisines qui se disaient fort-bas: "Le Confesseur y est ! ce n'est donc pas elle qu'On a emmenée cette nuit".... L'infame m'a ouvert. L'horrible Moine était avec lui. Un Frère avait apporté la bière bien enveloppée, et il recitait tout-haut des prières auprès du Cadavre dans le cabinet obscur. "C'est un Ami (a dit Vitnègre)... Ma pauvre Femme est morte ! "Morte ! (ai-je dit). "Elle est expirée dans les bras du Reverend Père" J'ai fremi de l'expression !... Le Moine a dit: "J'ai fait toutes les démarches: nous avons la permission de l'enterrer sans bruit: ce sera pour 3 ou 4 heures". Je suis sorti...

En revenant de dîner, vers les 4 heures, je suis repassé. Deux Prêtres, quatre Porteurs, le Moine et le Frère, ont emporté le corps, sans chanter. Il est inhumé. Nous verrons la suite des événements... Je les observerai.

Ma belle Amie ! On vous croit morte: vous êtes libre: M'accorderiez-vous vos précieuses faveurs ? "Mon Ami ! (repondit modestement Conquette), je commence par vous remercier de l'important service que vous m'avez rendu ! mais Un-autre m'en a rendu un plus important encore: seul il m'aurait sauvée: Si mes faveurs étaient encore à Moi, elles seraient à vous. Mais elles sont à mon premier Amant, qui caché, a découvert toute la trame: Il venait de me deflorer; il me l'a mis encore après. C'est votre unique Rival: mais il est adoré: son nom, que je vais vous dire, va vous prouver toute mon estime, et que vous avez toute ma confiance: C'est mon Papa"... A ce mot, Timorè tomba aux genoux de son Amante: "Fille angelique ! Fille divine ! (Lui dit-il), je reconnais là votre piété filiale et la beauté de votre âme ! Foutez avec votre Père; que lui-seul vous enonne ! Vous seriez digne de foutre avec Dieu, si Dieu foutait !... Mais je demande à vous gamahucher, et si votre Papa le permet, à vous enculer ? "Mon aimable Ami ! (lui repondit Conquette, en le caressant de la main), vous êtes bien raisonnable" !.

Timorè se deculota, Lui mit dans la main un vit à pucelage, plus petit que le mien, se fit chatouiller les couilles, et La voulut branler. Elle s'y refusa. Alors Timorè La renversa, La troussa, et lui supa savoureusement le Con... Non, jamais l'On n'entendit de pareils soupirs !... "Hâ ! Timorè.. ta langue vaut un vit". Elle avait émis dès le troisième coup de langue, et dans son délire, elle élevait ses jambes en l'air, faisait claquer ses jolis talons, haussait du cùl, pour favoriser l'application de la bouche de son Gamahucheur, et l'intromission de la langue qui lui chatouillait le clitoris. Elle imitait sa Mère, dans ce claquement de talons: car je ne foutais Celle-ci que de jour, soit en Con, soit en cùl. soit en bouche, pour être excité par ce qu'elle avait de mieux, la jambe et le piéd: Je lui demandais le claquement des talons, parcequ'il imitait la marche de Femme, son qui me faisait toujours bander... Lorsque ma Fille eût amplement déchargé, elle écarta Timorè.

## *XVII Chapitre. Du Pucelage du Cul: Le Père enconneur.*

La celeste Conquette-Ingenuë fut toujrs aussi juste que belle & sensible: qu'On ne soit donc pas surpris de ce qui va suivre.

Elle se mit sur le ventre, ét lui dit: "Mon second Amì ! pommade-moi: Mon premiér Ami a eü le pucelage de mon Bijou; il est juste que tu aies celui de ma Rosète; mon Papa sûrement m'approuvera ? "O Deesse ! (repondit Timorì, en lui inserant de la pomade dans l'anus avec une canule), que tu es raisonable ! Il aura le Conin, Moi la Rosète, ét nous jouiront chacun d'une fouterie à nous-seuls". Timorì enfonça, malgré quelques petits cris de ma chère Fille, et après de vives saccades, il dechargea, en s'écriant: "Foutre ! foutre ! quel cùl.. quel plaisir des Dieux" ! Et il se pâma... Il fut épuisé, ét de sperme ét de forces, par ce coup seul... Aussi se rapela-t-il, à mon grand contentement, qu'il était attendu à 7 heures. Il laissa l'amoureuse Conquête-Ingenuë étendue sur le lit, après l'avoir remise sur le dos, afin de Lui donner quelques coups de langue au Con, pour baisér d'adieu. Il aluma sa bougie, sortit, ét tira la porte.

Aussitôt je quittai ma cachette, ét je m'élançai sur mon adorable Fille, que les trois dardemens de langue avaient émue, ét dont le Con oscillait vivement. "Quoi ! vous étiéz là ? "Oui, ma Divine. Il encule; moi j'enconne. Tu me causes une érection terrible ! "Adoré Papa, foutéz... foutéz-moi ! (ét c'est la première-fois de sa vie qu'elle prononçait ce mot); je n'en puis plus moi-même"... Elle me saisit le vit, ét se le mit dans le Connin: "Pousse ! (me disait-elle): Il entre.. Pousse ! vit de Dieu ! vit paternel ! émets du foutre dâns le Con de ta Fille" !... En parlant ainsi, elle remuait tellement du cùl, que je me trouvai bientôt au fond de son Connin. Vive la fouterie ordinaire ! c'est la meilleure manière des quarante ! J'avais la bouche, la langue, les blancs tetins de ma Fille, ses caresses, la vue de son charmant visage, toujours joli au double dans Une Femme qu'On fout, ses doux propos: "Chër Vit ! Vit divin ! comme il me chatouille le Con !... Pousse !.. Hâ ! Bougre ! je me pâme... Je dechar...arge du fou...outre !... Ta langue ! chër Amant ! Enconneur adoré !... Hò je redecarge, Fous Sacrébougre ! Suce... mordille-moi les tetons" !;;; Je dechargeai delicieusement à la seconde émission de ma celeste Fille. Au fond de son étroit Connin, je me sentis adorablement pincé par ce que le Vulgaire appelle le clitoris, ét les Gens de l'art, le bas du conceptoire ou de la Matrice; cet organe de volupté, qui n'est atteint que par un vit long, me suçait le bout de l'engin dechargeant... Et cette idée delirante, en me voyant sur la plüs belle des Femmes, renversée sur le dos, bién enconnée, se pâmant de plaisir, "Je fous ma Fille... Je lui decharge dans le Con... Nos foutres mêlés peuvent lui faire un Enfant tout de moi... Je fais cocù le gueux, le scelerat de Vituègre ! Je fous sa Femme, qu'il croit morte, qu'il n'a jamais foutue... Nous La foutons, Timorì ét Moi, l'Un en Con, l'Autre en cùl, tandis que le vil Jeanfoutre se branle le vit à sa divine intention... Il la croit écartelée par le Vit-timon de son exécration Moine... ét son étroit Conin decharge avec nous, comme celui d'une Princesse, foutue par Un Jeune Garde-du-corps !... Ces idées, rapidement roulées dans mon imagination, doublièrent, triplèrent ma volupté.....

Ma Fille me fit déconner: "J'en suis pleine, me dit-elle; le devant, le derrière; il faut que je me



purifie". Je courus lui chercher de l'eau tiède chez son Hôte, Mad. Brideconin, que je trouvais seule auprès du feu, des tétons blancs comme neige découverts. Je les baisai, pris l'eau qui chauffait pour elle. Son Mari me dit: "Je viens de le Lui mettre, à l'intention de votre Fille, la charmante Mad. Poilsoyeux (nom que je lui avais donné, pour qu'elle ne portât pas celui de son infame Mari). Je rentrai. Je lavai moi-même avec une fine éponge les charmes secrets de ma Déesse. Il y avait un peu de sang à la rosette, et même au Conin. "Hé ! quoi, ma Délicieuse, tu as donc encore souffert ? "Oui, mon cher Bourreau: mais le plaisir l'a toujours emporté, même en cul"... Conquête purifiée, me dit: "J'étais si pressée de jouir avec vous, que je n'ai pas pris le temps, Papa-Sauveur, de vous demander votre sentiment sur ce qui s'est passé entre Moi et Timoré ? "J'ai aussi bien des choses à vous dire là-dessus, mon Ange: mais nous allons souper. Vous avez besoin de repos, et Moi aussi; ce sera pour demain"... Je lui donnai la langue; elle me darda la sienne; je baisai les boutons roses de ses tétons, et nous allâmes nous mettre à table.

Pendant le souper, je racontai à M. et Mad. Brideconin ce qu'il fallait qu'ils sçussent de la prétendue mort de Mad. Poilsoyeux, afin qu'ils ne la compromissent jamais. Pendant le repas, notre Porteur-d'eau et sa Femme placèrent le lit de ma Fille dans mon magasin; et dès qu'il fut arrangé, nous y descendîmes ensemble. Ma belle Amie me dit: "Je crois que j'aurai peur: priez Mad. Brideconin de venir coucher avec Moi" ? "Je vais rester, ma Reine. "Hâ ! j'aime bien mieux cela ! non pour jouir; mais pour que mon Amant-papa s'endorme sur les tétons de la Femme de Vitnègre, pendant qu'il se morfondra, ou qu'il ne .. qu'un de mes vieux souliers. "Ma divine Fille ? (repris-je), je vais, dès ce soir, te dire ce que je voulais remettre à demain. Couchons-nous".

Je déshabillai ma Déesse comme Une Nouvelle-mariée, baisant tout ce que je découvrais. Tous-deux au lit, je l'assis sur mon vit:

### *XVIII Chapitre. Des Avis paternels, tenant sa Fille enconnée.*

Ami Lecteur ! j'éprouve encore les oscillations de la plus savoureuse volupté, en me rappelant ces moments enchanteurs, que m'a procurés ma Conquette-Ingenue-L\*\* !

"Appuie lentement, ma Reine; que je t'enfile sans limer" ? Elle le fit. Lorsqu'elle fut parfaitement enconnée, je lui dis: "Tu sais, très-cherie Fille, que j'ai tout vu, tout entendu. Tes sentiments divins à mon égard, m'ont pénétré de reconnaissance et d'admiration... J'approuve entièrement que tu aies donné à Timorè le pucelage de ton beau cùl. J'accepte avec transport ton dévouement pour Moi. Mais, celeste Fille ! c'est à ton intérêt, à ton bonheur, que je me propose de le faire servir. Je ne prétens pas, tel qu'Un Sultan, te garder pour mes plaisirs exclusifs. Tu auras Un Payeur. Lequel des trois Hommes auxquels ton pucelage était vendu, aurais-tu préféré ? "Le plus honnête, incomparable Papa: mais c'est justement Celui qui l'a le plus gros. "Je te ferai donc élargir le Bijou par Un gros Homme de ma connaissance: Il n'est pas aimable: mais Un Homme aimable pourrait t'épuiser, en te faisant trop décharger; outre qu'il pourrait te prendre le coeur; ce qu'il ne faut pas; Un Fouteur préparatoire ne doit te prendre que le con... Ni Moi, ni Timorè ne te suffirions point; nous n'avons pas le vit assez gros; ce ne sont que des vits à pucelage. Mais j'ai plusieurs Ressources... Je sonderai Celui que tu préfères; puis les deux Autres, s'il ne fait pas ton affaire. Je les ai épiés: Je sais leur adresse; je ne nous compromettraï pas. Je ne te demande que de la soumission ? "Entière ! divin Papa". Elle se tremoussa un peu, et déchargea. "S'il te survient beaucoup de temperament, comme je crois l'entrevoir, j'aurai soin que tu ne manques pas de vits. Tu verras comme tu seras régagée !... Je ne suis plus d'un âge à te rassasier de volupté. Ainsi, je te le ferai mettre par de jolis Jeunesgens, graduant la grosseur des vits".

Ici, ma provocante Fille s'agita, en me disant: "Mon cher Vit-papa ! permets que je foute en con à l'intention de Timorè, le Vit de mon cùl ? Tu m'as convertie; il m'enconnera, mais en ta présence. "Oui. oui"... Je la saccadai. Elle s'écria: "Fourgonne.. Vit de mon cher Timori ! fourgonne mon Con ! Fais-moi pâmer ! Bougre.. foudre.. Ramonne.. ramonne !... ze deçarze ! Et elle déchargeait, en se roidissant: "Hahaha, mon Papa ! hahaha ! hahaháh" ! (avec un long soupir)... Je n'ai jamais eü tant de plaisir, qu'à cette décharge... Nous avons de la lumière: ma Fille se mit sur le bidet, pour se rafraîchir le Bijou, tandis que je me mettais le vit et les couilles dans l'eau froide, pour me faire débâter. Je demandai à ma Fille, Qui lui avait appris les expressions dont elle s'était servie, en déchargeant ? "Des la troisième semaine de notre mariage (me répondit-elle), Vitnègre fit coucher avec lui sa Filleule, femme d'Un Espion de Police: cette Femme, par les ordres de son Parein, feignait de délirer, quand il l'enfilait; et voila quels étaient ses propos, avec beaucoup d'autres, qui n'auraient pas été placés pour nous, comme Gros-bondon, Chièn de Vit de mulet, Foutàmort le cadet ! etc" Nous nous remimes au lit, et nous nous endormimes enlacés.

Le matin, je renouvelai mes instructions à ma Fille. On frappa. C'était Mad. Brideconin, qui parla. Je me cachai dans le foutoir. Elle apportait le déjeuner de Mad. Poilsoyeux. "On cherche Une Fille du Port-au-bléd (dit-elle), disparue depuis avanthier-soir. Une de ses Pareilles a dit, qu'elle devait aller coucher avec Un Homme de 40 ans, qu'elle avait dit Avocat, mais qui est

Chirurgien; qu'ils l'ont tuée à deux pendant la nuit, et dissequée. C'est peut-être votre histoire, qu'On denature comme ça ? Mon Mari doit aler s'informer". Elle sortit; et je vins déjeuner avec Conquête. Je la laissai, en promettant de la voir à dîner.

Je fus exact. Brideconin était sorti. C'était effectivement de Conillète, dont il était question. Le Commissaire et les Mouchards visitaient toutes les maisons de la rue: mais On ne trouvait rien. Je changeai de costume par précaution... Je revins le soir, et ne couchai pas. Je me reposai trois nuits, et laissai reposer Conquete-Ingenu.

On sait que j'aimais ma Fille autant pour elle-même, que pour mon plaisir, et que je n'entendais pas régler son appétit de 19 ans, sur mes forces de 40. Mais j'avais encore d'autres raisons. Je vais me conduire en-consequence.

## *XIX Chapitre. Du Père Juste, & du Vit Grisonnant.*

On sera sans-doute surpris de ce qu'On va lire, d'après les sentimens que je viens de professer !... Ne me préjuge pas, Temeràire ! Pour me connaître & prononcer, attens.

Je connaissais Un de ces Gourmets de plaisir, gros homme vigoureux, lubrique à l'excès, nommé Montencon. Il m'avait donné souvent à dîner, rue Troussevaché, où il demeurait, m'y avait fait enconner la Petite Vitsuçète, sa maîtresse, en me La tenant lui-même: Il m'avait même procuré la Fille de son Hôtesse, Petit Bijou, séduite par Un Noble, appelé De-Foutâne, qui L'avait ensuite rendue Putain. Elle nous amusa toute une aprèsdinée: Montencon ayant grisé la Jolie Adelaïde-Hôchepine, il eût la politesse de me la faire enconner le premiér, ét chatouiller les couilles par sa Maîtresse: Ensuite il l'encula, également chatouillé par Vitsuçète. Je La refoutis, après que la Vitsuçète de Montencon me l'eût lavée. Mais Celui-ci nous dit: "J'ai mes raisons: J'embouche la jolie Garse". L'ayant embouchée, ét lui ayant fait avaler son foutre, en haïne de Foutâne, j'en fus degoûté, ainsi que de la Vitsuçète, dite la Baiseuse, à Laquelle il en faisait autant: Je n'y étais plus retourne. Ce fut cet Homme que j'invitai à dîner dans mon petit Magasin, pour aguerrir ét m'élargir un-peu ma Fille: (Car j'avais fait donner séparément aux trois Payeurs à gros Vits de Vitnègre, MM. Lélargisseur, Perçecül ét Cognefort) l'espoir de la retrouver, ou sa Pareille.

Montencon était connu de Conquête, dont il avait foutu la Mère avant la verole: Il n'en avait que plus envie de le mettre à la Fille. Je le trouvaï dans l'escalier, en arrivant Moi-même. Je l'introduisis. Il demeura immobile de joie ét d'admiration, en voyant Une Femme si belle !... J'avais affaire; je ne restai qu'un moment, en lui disant, que je lui laissais ma Fille pour compagnie. Il balbucia, en me reconduisant: "Elle est ravissante ! Quel goût dans sa parure ! Comme elle est chaussée ! ét quel dommage qu'Un Vitnègre ait eü ce pucelage-là ? "Vitnègre ? Elle est pucelle. "O mon Ami ! puis-je y tenter ? ét tâcher de mettre aumoins une corne à ce Gredin-là ? "Fais-y ce que tu pourras: Mais je doute du succès, avec ton poil gris: Il n'y a que les Catins blâsées, qui souffrent les Barbons vigoureux ét libertins: avec les Pucelles sages, il faut être tendre; ét tu as la figure d'Un Satyre, ou d'Un Reprouvé. Mais tente-s-y".

Après mon départ, Montencon essaya d'abord de la galanterie. Mais n'y gagnant rien, il culbuta Conquête à l'improviste sur le FOUtoir; ét comme il était vigoureux, il lui approcha, en la contenant d'une main, le vit des lèvres du Con... Cependant il ne put l'enfiler; Un coup de cül en arrière le debusquait... Il alait La menacer de La poignarder, lorsque je rentrai. Conquête se rajusta, sans marquer d'humeur. Je dis tout-bas à Montencon: "Le pucelage ? "C'est Un Diable ! J'en serai réduit à me branler ! "Tu la foutras".

Nous nous mimes à table. Conquête parla comme à l'ordinaire à son Vellivoleur, ét rit même avec lui. Tout-haut, devant Moi, il lui demanda, D'où-vient elle ne s'était pas laissée enconner ? "Fi-donc ! (repondit-elle). Hé ! d'où-vient l'aurais-je souffert ? "Parceque je bandais comme Un Carme. "Vous parlez comme Un Vitnègre" ... Montencon ne m'en raconta pas moins ses

entreprises, en termes savoureux: Il loua la beauté de la Conque, le soyeux du poil, la blancheur des fesses, la fermeté des tetins, le rosé du bouton, l'éburnité ou l'ivoire du ventre et des cuisses: Il extolla le piéd, la jambe de la Belle... Conquètee, ainsi louée, rougissait, et n'en était que plus modeste. Je repondis, Que j'étais le seul qui foutit ma Fille, à laquelle j'avais sauvé la vie, et que j'avais deflorée, il y avait 8 jours. Et je racontai toute l'histoire. "Vous La foutéz ? "Hé ! qui donc La foutra ? Je suis deux-fois son Père"... Montencon se mordit les lèvres. Conquète m'embrassa.

Pendant tout le dîner, nous admirions le voluptueux tour de hanches de Mad. Poilsoyeux, à chaque fois qu'elle se levait, pour aler demander un plat, ou qu'elle donnait des assiètes. Elle avait un joli souliér rose à talons vèrts, élevés, minces; des bas de soie blancs neufs, à coins roses. Je Lui demandai, Si elle était jarretée audessus du genou ? "Certainement ! (repondit-elle); toujours. "En ce cas (repris-je), montréz-nous la plus jolie jambe qui soit au monde" ? Elle refusait Mais nous l'en pressames tant, que pour se debarrasser de nos prières, elle mit le piéd sur une chaise, et nous montra, jusqu'au dessus du genoux, une jambe à faire bander Un Moribond.... Nous entrames en rut, Montencon et Moi: mais nous nous moderames. Cependant le grisonant Ribaud, dans un moment où ma Fille était sortie, me proposa de l'enivrer, en mettant du champagne, qu'il avait apporté, dans son vin-rouge, aulieu d'eau ? Je feignis d'y consentir: Mais avant que Conquète rentrât, j'alai audevant d'elle, et l'avertit de-tout. Puis j'ajoutai: "Ma raisonnable Fille: il faut qu'Il te le mette; je l'ai amené exprès pour cela; mais je ne savais comment faire; J'y reflechissais, quand sa proposition m'a tiré d'embarras. Tu feindras de t'enivrer: J'en ferai autant; et par ce moyén, jamais il n'aura un piéd sur toi. Il a l'engin asséz gros, quoique moyén. Après lui, je t'aurai Traitdamour., mon ancién secretaire, Un joli Garson, qui achèvera de t'élargir suffisamment; pour l'engin du Payeur que tu préfères... Il est averti de ton éxistance, et je n'ai demandé que quelques semaines, pour Lui procurer ta vue. Laisse-toi donc faire, ma Reine: j'empêcherai tout ce qui ne conviéndrait pas. "Je vous suis soumise; disposéz de Moi (repondit-elle): Je me suis trop mal trouvée de vous avoir desobéi" !... Nous rentrames. Entre les deux portes, elle se decouvrit un teton, et me le fit baiser.

Montencon avait arrangé la caraffe en vin de Champagne: Conquète prévenue le remarqua; s'en procura une autre d'eau, et reserva le vin, pour griser Montencon lui-même. Mais le Ribaud était inenivvable, autrement que par les beaux ïeux et les autres charmes de ma voluptueuse Conquète-Ingénue.

## *XX Chapitre. Du, Hâ, comme elle fut foutue !*

Dès que Mad. Poilsoyeux, qui affectait une ivresse aimable, parut dans l'état où Le Montencon La désirait, je la saisis, la première-fois qu'elle se leva, par la tâtelle d'une main, et de l'autre, je Lui pris le con. (Outre que je désirais vivement sa possession, je La voulais enhardir, et préparer son Bijou à l'admission d'un plus gros Membre que le mién). Je la renversai, en demandant un morceau du beurre-frais resté sur la table. Je lui en mis gros come une noix à l'orifice; et je poussai. "Laissez, laissez-moi donc ! (me disait-elle doucement). Cependant elle remuait admirablement de la charnière, et le foutoir craquait sous nous... Je dechargeai, en me recriant de plaisir !..... "A toi, Bougre"....

Montencon debout, son gros Vit bandant à la main, nous admirait !... J'eüs à-peine deconné, qu'il se précipita sur ma Fille, dont le conin oscillait encore: et doublement favorisé par mon foutre et par le beurre frais, il penetra. Conquête fit un cri ! Je m'avançai alarmé: Mais elle me sourit aussitôt. "Enfonces-tu ? (dis-je au Fouteur). "Oui, oui ! sacredieu ! (me repondit-il), et avec delices !.. Elle me pince le Vit !... Mais.. quel connin !.. C'est un satin !... Hâ !... hâ !.. je fous !.. Remue du cül, celeste Houri !... Re..mue, divine Bougresse !... Con délicieux ! remue... sous Moi !.. saccade.. saccade !.. Je pa..ars !.. je decha..arge !... Hââh !... ! Le Grisonnant se pâma sur les tetons de ma Fille, qui elle-même nageait dans le foutre et la volupté. J'avais craint qu'elle ne remuât pas assez avec Un Etrangér: mais dès qu'elle fut limée, elle se mit à remuer, à saccader, à osciller des reins, à decharger avec des soupirs et des cris... Montencon se remit à la fourgonner, sans deconner, criant, hurlant de luxure, et murmurant par intervalles: "Divine Garse !.. fais-toi Putain.. ét.. je te répons. de ta fortune !... Il recommença ainsi trois-fois sans desarçonner. Enfin, il deconna.

"Voilà un coup qui en vaut dix, et un con qui vaut cent, et mille-fois tous ceux que je t'ai fait enconner, même ma Petite Hôtesse ! On ne le quitte qu'à regret !..... Mais refous-la, mon Ami: Une Femme vaut seize Hommes au jeu couillard; ne la laissons, ni refroidir, ni ch mer". A ce mot, Conquête-Ingenuë, restée immobile, et se contractant seulement un-peu, comme si On la tenait encore bourrée... d'un vit, sauta du foutoir, et courut se laver. Elle trouva de l'eau tiède préparée. Nous fumes aussitôt à genoux devant notre Divinité, et nous lui épongeames l'Un le cül, l'Autre le con, les fesses et les cuisses: car elle était pleine de foutre et d'un-peu de sang, prenant garde de mouiller ni sa chemise, ni ses bas; nous la fesions se tenir troussée audessus des reins.... Après une scrupuleuse ablution, nous l'avons admirée: car elle était ravissante à cül et à con decouverts ? Nous l'avons fait marcher ainsi, et nous avons vu la magie de son divin tour de-cül... "Moi (disait le Grison), en la regardant venir à nous), ce qui me transporte, c'est ce con noir, sur une peau de lis; ce poil soyeux, et cette raie de corail, qui le sépare en deux égales parties" !... La Belle se retourna, et montra d'autres charmes: "Hâ ! (s'écria Montencon ravi), le beau cül ! il n'est pas inferieur à l'admirable conin" ! Elle revenait. "Hâ ! le beau con ! Il est digne du divin cül" ! Quand ma Fille fut auprès de nous, Il lui bâisa le conin: Puis se levant: (car nous étions restés à genoux pour mieux voir). il l'emporta sur le foutoir, en me demandant la permission de gamahucher tous ces charmes-là, avant que je les refoutisse ?... Hâ ! comme elle

fut gamahuchée !... Il lui chatouilla de sa langue la Rosette, à la faire tressaillir. Puis il vint au Con. La Belle chatouillée, se tremoussa, puis émettant, elle hennissait, comme Une jeune Cavale, dans la vulve de laquelle On insère pour la première fois l'engin terrible et perforant de l'Étalon vigoureux: les fesses potelées de la Jument pucelle tremblotent; elle frémit de tout son corps, et répond, par l'émission de son hippomanès, aux flots de sperme que lui lance le Dominateur des haras... Telle était ma voluptueuse Fille, seulement gamahuchée... Montencon déboucha, et Moi, me précipitant sur ma Fouterie, cambrée, tenant son cùl à trois doigts du futoir, je plongeai brutalement: Elle ne faisait que doucement osciller. Ce qui ne s'accordant pas avec ma ribaude impatience, je dis à Montencon: "Arrache-lui sa chaussure, et chatouille moi la sous les pieds" ? Il le fit: Mais le Coyon s'amusait à les flâner, en disant: "C'est Cypris, et le dedans de ses chaussures sent l'ambrosie. "Chatouille donc, Jeanfoutre" ? Il chatouilla-La; et au second soubresaut; je déchargeai copieusement !... Dans mon extase de plaisir, j'élevai mon âme vers la Divinité: "Mon Dieu ! je vous remercie de m'avoir donné Une Fille si parfaite, dont le conin tremoussant vient de me donner une idée du délice que vous éprouvez vous-même, en foutant votre Fille la Nature !... "Dieu de mon Conin ! (balbucia Conquête), sois beni ! je re-décharge encore ! le cri de mon Père a fait entrer son vit plus avant ! "Hô ! quel digne Père ! quelle pieuse Fille" ! (s'écria Montencon édifié)..... Je deconnai.

"Mais d'où vient (me demanda le vigoureux Grison, en se remettant sur ma Fille, et l'enconnant sans laver), m'as-tu fait chatouiller le dessous des pieds de ta celeste Fouteuse ! "Je tiens cette recette d'Un Imprimeur foutant la Femme de son Confrère de l'aveu du Cocù: "Que lui avez-vous donc fait, qu'elle m'a donné tant de plaisir à la fin ? "Vous avez bien vu qu'elle était dechaussée ? Or j'ai oui-dire, Que les Fils de mesd. Quillenpoche et Radball, âgés de huit ans, étant entrés dans la chambre où Un Avocat et Un Procureur vitoeuvaient mesd. leurs Mères; les petits Babouins ne voulant pas les déranger, leurs ôtèrent à chacune une mule délicate, et leur chatouillèrent le dessous des pieds: Ce qui fit faire aux deux Dames des soubresauts, qui leur procurèrent autant de plaisir qu'elles en donnaient à leurs Opérateurs Aussi depuis se firent-elles toujours chatouiller les pieds, en pareille circonstance. "Tu vas me rendre la pareille"... Il saccadait. "Alors, le foutre de ton Père.. ce foutre dont tu es faite, amalgamé au tien dans ton sacré conin de Poupée, doit te le pomader ! Et j'ai de la peine" !... Je vis à la rougeur de ma Fille, qu'elle souffrait. "Deconne, Bougre (dis-je à l'Enfonceur), ton vit d'Ane, ton vit de Mulet donne les bouchées trop grosses à ce conichonnet" ! Il deconnait, et je mis un boulète de beurre-frais à l'orifice du Bijou de ma Fille. "Hô ! ça me le rafraîchit" (dit l'aimable Enfant)... Montencon re-enconna avec fureur. Il entra mieux, et toucha le fond, Conquête ayant saqué du cùl: "Hâ ! je te sens, petit joli chien de pinçoir ! Alors, Vitnègrète, encorne ton Jeanfoutre de Vitnègre ! Pince.. et remue du cùl, Garse" ! Ces mots grossiers me mirent en fureur érotique; je chatouillai sans pitié les pieds de ma Fille, en lui disant: "Fous, Deesse ! Donne-nous ton joli foutre !... Et toi, Sacrebougre, inonde-la ! As-tu jamais percé con ou conin, qui vaille le connin, le connichet de ma celeste, de cette divine Putain" ?... Conquête saccadait à desarçonner son Enconneur (comme faisait Mlle Timon sous le Grand-homme MIRABEAU): Mais Montencon se tenait ferme. Cependant elle eût une décharge si convulsive, qu'il fut presque-deconné. Mais en retombant, le frottement serré du connin velouté, le fit décharger avec ravissement...

Il lima quatre-fois sans deconner, et à la quatrième, lui ayant chatouillé les couilles, il émit aussi copieusement qu'à la première. Mais il fut épuisé. "Hâ ! comme Vitnègre es cocù ! (disait-il en deconnant); car sa Fouteuse de Femme a déchargé le triple de Moi". Conquête sourit. "Combien

? (lui demandai-je). "Hô ! dans les neuf, trois fois-neuf". Je la baisai sur le front, et elle alla au bidet. Je vis par-là qu'elle aurait un vigoureux temperament. Ainsi, je résolus de la faire un-peu blâser, avant de la livrer à son gros Vit.

Mad. Vitnègre voulant se rafraîchir quelque-temps le con dans sa cuvète à bidet, nous pria, avec une modeste rougeur, de la laisser libre ? Nous la saluâmes aussi respectueusement qu'une Deesse bienfaisante, et nous sortîmes. Montencon me dit: "Je vous rends grâces: Je serais plus glorieux d'être son Père, que de la Reine Marie-Antoinette. Elle est autant au-dessus des Fouteries ordinaires, que Mlle CONTAT, ou Mlle LANGE sont au-dessus d'une Putain des Pauvres, qui branle les vits derrière les charrètes sur le quai du Louvre". Nous nous séparâmes, à ces mots. "Hâ ! (disait Montencon, s'éloignant), comme elle a été foutue" !



## *XXI Chapitre. Du Ressouvenir, & De l'Episode.*

Ho ! que les Puristes ont dû se recrier au Chapitre précédent !... Hé-biên, Puristes, je m'en fous.

Le lendemain, je m'attendais à un-peu de bouderie, ou de sérieux. Non: Ma Conquête me parla comme à l'ordinaire... Je fus huit jours, sans chercher à le Lui mettre.... Le Samedi, son Bijou bién retabli des fatigues données par Sourcilsgris, dit Montencon, elle y sentit un chatouillement. Elle se ressouvint alors de ce que je Lui avais dit, qu'elle pourrait se laisser enconner par Timori. Elle fit une toilète de volupté, se couvrit d'une caléche, ét sortit le soir. Mais je L'observais, ét La fesais soigneusement observer par Mad. Brideconin, ou comme je l'appelais en badinant, Mad. CONBRIDÉ. Je fus averti; je La suivis, pour La préserver de malheur. Elle monta. J'ecoutai à la porte; ét j'entrevis même par une fente... Conquête se jeta dans les bras de Timori. Mais il était malade: La Belle fut gamahuchée seulement. Timori, aulieu de la caresser, comme elle s'y attendait, se mit à Lui raconter la suite des évènements relatifs à Vitnègre, à Foutàmort, ét à Conillète:

"J'ai été voir Vitnègre aujourd'hui, aulieu de me rendre à mon Bureau, étant malade. Je l'ai trouvé malade lui-même, tant il avait été hièr effrayé des menaces de son Moine. Celui-ci l'avait fait demandér. Vitnègre est accouru. Il a trouvé toute la Communauté à l'Infirmierie. Parvenu au lit de Foutàmort, Celui-ci lui a dit: "Gueux ! si j'en avais la force, je t'étoufferais... Mais si je suis pour en mourir, comme On l'assure, je declarerai tout au Lieutenant-de-Police, ét tu seras pendu... Tu m'as vendu ta Femme: Elle était si belle, que j'ai eü un plaisir... infini... à la faire expirer dans des douleurs plüs fortes que celles de l'accouchement... J'en bande encore, mais avec des douleurs insupportables... Elle était si belle, que j'ai voulu en manger: je me suis fait accomoder son con, sa matrice, ses poumons ses tetons ét sa tête, que j'avais deguisée: Nos Moines ont mangé, sans le savoir., son cül, ses fesses, ses mollets, ses piéds, ses bras, ses mains, ses épaules, son coeur, son foie, etc... Tous, eux ét moi, nous avons la verole ! Or, ta Femme, belle, fraîche, pucelle encore, ne l'avait pas.... Voici ce que tu as fait, Coquin: Touché d'une fausse compassion, tu as fait évader ta Femme, que je t'avais payée pour la foutre à mort, ét tu lui as substitué une Putain... C'est une insigne coquinerie... Si j'en reviens, j'aurai ta Femme; si je meurs, tu seras pendu"... Vitnègre s'est donné à tous le Diables que c'était vous qu'il avait livrée. Le Moine, qui venait d'être frotté de mercure, ét dont la langue enflait, a fait signe qu'il n'en croyait rien. Le Chirurgien a tiré Vitnègre à-part: "Avéz-vous quelqu'affaire à regler avec ce Scelerat ? il n'a pas 2 heures à vivre, à la manière dont enfle sa langue. Il a une verole si terrible, que j'ai été obligé de le froter au triple ds Autres, que voila dans leurs lits, ét qui commencent à saliver. Je le connais; c'est Un Monstre à ôter du monde, ét tout-à-l'heure, il ne pourra parler. "Empêchez qu'il n'écrive ? "Hô ! ne craignéz rien ! l'enflure lui.. gâgne les ièux; il n'y voit plus, ét la langue commence à lui sortir de la bouche... Il.. souffre.. (lui tâtant le pouls) comme un Damné.. ét il n'a pas une demi-heure à vivre"... Alors, Vitnègre enhardi, a dit au Moine; "Gueux ! Infame !... c'est la Putain Connillète, que je t'ai donnée, que tu as fait manger à tes Moines, ét dont tu as dévoré la matrice verolée" ! Le Moine s'est soulevé, ét a lancé à Vitnègre un si terrible coup de poing, qu'il l'aurait tué, si la colonne du lit n'avait pas amorti une partie du coup, qui cependant a renversé Vitnègre. On l'a

fait sortir. Mais il a appris ce matin, par le Chirurgien, que la langue du Moine, devenue grosse comme celle d'un Boeuf, l'avait étouffé un quart-d'heure après... On a brûlé sans lire, tout ce qu'il avait écrit durant sa maladie.

Voilà ce que Vitnègre tranquilisé, vient de me raconter. Il est tard: je ne saurais vous reconduire: Partéz, ma belle Amie".

Tel fut le recit de Timorì, fait à ma Fille, que j'entendis tout-entier, ét qu'elle me repetera. Elle s'en revint la tête remplie d idées noires. Je La suivàis à vingt pas, La couvant des yeux, pour La préserver de toute mauvaise rencontre. Je bandais comme Un Carne, en voyant son joli tour de hanches...

Elle rentra. Je La précédai dans mon magasin, ét je me cachai. Elle revint avec de la lumière ét de l'eau tiède. Elle se lava la motte, ét soupira, en se disant à elle-même: "Il n'existe plus, le Scelerat !... Je suis encore effrayée" ! Je frappai un petit coup sur une comode. Conquête leva les yeux, ét me vit. Je Lui contai tout ce qu'elle venàit de faire. Je Lui causai un effroi salutaire, qui La guerit de l'envie de retourner seule chez Timorì, en Lui disant, que j'avàis aperçu Vitnègre sur le quai des Ormes. J'ajoutai: "Vous aliéz pour être bàisée; vous le seréz; car je couche avec vous". Elle begueulait, disant que le recit de Timorì Lui avàit ôté ses desirs. Je ne L'écoutai pas; je me mis au Lit, ét elle vint se coucher auprès de moi.

## XXII Chapitre. De la Fouteuse mise en appétit.

L'appétit vient en mangeant (dit le Proverbe): & l'On va voir combien il a raison, pour Conquête !

Dès que ma Fille fut à ma portée, je m'encais sur ses appas, Lui suçai les tetons, et L'enconnai. Je ne sais par quel motif, humeur ou volupté, ma divine Enfant ne remua pas. Je fis de-même, et La tins emmanchée, sans me donner aucun mouvement... Je m'endormis, après m'être mis sur le côté, sans déconner. Conquête, qui s'y était prêtée, s'endormit comme moi, sans-doute; puisqu'en m'éveillant, sur les 2 heures, je me retrouvai dans son Bijou. Je m'agitai pour-lors. Elle me serra dans ses bras, remua vivement du cùl, et me dit: "Chër Amant ? pou..ousse". Et elle saccada de toute la force de ses rein... Elle dechargea... J'émis aussi... "Hâ.. mon Dieu (dit-elle), c'est mon Papa, qui me.. caracole... "Qui te fous, ma Deesse. "Ah.. il n'y a que vous, pour ces choses-là... Je ne vous contrarierai plus; car vous avéz plüs d'esprit que moi... J'ai eü un plaisir.... que je ne dois qu'à vous... Chër Papa, recommencéz; que je decharge à votre intention ? Je vous adore... Je La re-enconnai vigoureusement, en Lui disant: "Et fous comme tout-à-l'heure, à l'intention de ton Amant"... Elle remua du cùl comme Cleopâtre ou Messaline, et elle se mit à dire, en saccadant: "Bougre de Timori.. fous... fous... fous-moi... Fous ta Garse... fais cocu mon sacré-gueux de Pere... dont je suis la Femme.. la Maîtresse.. la Putain... Ah.. je sens ton vit, au fond de mon con... Ta langue... ta langue ?... Je me pâme... Je de...cha.arage.... Foutre... Ah-a-a-ah... je n'en puis plus..... Et en finissant, elle ala se laver le con.....

Dès qu'elle fut de retour, je remontai sur elle. "Remue du cùl, du con ! (Lui dis-je): Trémousse des fesses... Je sens ton pinçoir... Hô ! que tu fous bién, Fille de mon Vit, pour Une Novice !... Ayéz un mouvement encore plüs rapide ?... Bon... excellent !... Quels reins élastiqs" !... Elle fit trois soubresauts, et déchargea, en disant: "O mon Dieu ! mettez une tône de foutre dans les couilles de mon Père, et que son vit divin le decharge au fond de mon con" ! Dieu l'exauça, car j'émis aussitôt, et nos foutres se mêlèrent. J'en esperai Un Adonis... Elle resta ensuite immobile, et moi aussi. Elle fit une copieuse ablution. Je me rafraîchis le vit et les couilles; puis nous nouz recouchames. Je La re-enconnai.

Je fus-là plüs d'une heure, Lui suçotant ses boutons de roses, Lui dardotant et Lui fesant dardoter la Langue; La fesant dechargeoter, pâmoter, chatouilloter mes couilles. Je ne pouvais me résoudre à déconner.... Tout-à-coup ma Fille, que je croyais épuisée, se met à trémousser du cùl, à convulsionner du con, comme fesait autrefois sa Mère, mais mieux que Celle-ci... Je rebandai roide, mais loin de la decharge. ! Desorte que je La limai tant qu'elle voulut... Elle me disait: "Papa ! je ne parlerai pas d'Un Vitnègre, qui n'a de plaisir sur Une Femme, qu'autant qu'il brutalise sa Monture: mais vous foutéz plüs tendremt plüs delicieusement, que Timori ne caresse: Vous liméz mon con comme Un Dieu !... A votre intention cette decharge-ci... Papa ! Papa, fourgonne ! tu es dans le con de ta Fille ! Remue du cùl, Papa ! Tu me fous.. tu me fous.. tu m'enco..onnes !... Fous, Bougre ! fous ta Fille ! Incestue, Jeanfoutre !... Enfonce, enfon..once,.. dans le con..on de ta Fi..ille.. pâ..âmée" !... Et elle resta comme morte, pendant une longue

decharge.....

Je La relimai, voulant décharger aussi, pour la dernière-fois de cette nuit-là. Elle se ranima:  
"Fous, Maquereau ! Je suis ta Putain, ta Raccrocheuse... ta sacrée-Salope... ta passionnée  
Fouteuse..., ta tendre Fille... Engrosse-moi ? (remuant du cùl avec fureur): mets-moi dans le con  
un Garson.. une Garse ! si une Fille, tu La.. dépuceleras un-jour... si un Fils, il me foutra...  
"Adorable fureur ! (m'écriai-je)... Tiéns, Fille adorée, voila du fontre". J'émis délicieusement; ét  
ma Fouteuse dechargea plüs délicieusement encore... "Hâ ! quelle nuit ! (me dit-elle)... Timorì ne  
me l'auràit pas donnée si voluptueuse" ..... Elle s'ablua: je lavai, ét nous endormimes.

### *XXIII Chapitre. De la Tendresse Filiale: Amour paternel.*

Etre réservée, modeste, ou voluptueuse & fouteuse à-propos, c'est la véritable sagesse.

Je ne raconte pas les bagatelles... Montencon ne put le re-mettre à Mad.. Poilsoyeux, ét il en fut très-étonné ! Elle était aussi modeste, aussi retenue avec Lui, qu'avant qu'il l'eût foutue. C'est qu'elle suivait mon avis, de ne pas laisser prendre un piéd sur elle, par les faveurs accordées, ou ravies.... Un-jour qu'elle se baissait, pour arranger le feu, il lui prit le con. Elle Lui donna un soufflet. Je dis à Montencon: "Moi, qui la connais, je ne Lui touche jamais les fesses, ou le poil du conin, sans sa permission, ét sans qu'elle m'ait dit: "Hé-bién, faites donc vite" ! Quand je Lui demande cette faveur, elle est parée, chaussée comme les Grâces.. Je commence par Lui demander à Lui baiser le piéd. Puis Lui glissant la main sur la jambe, je Lui dis: "Tu l'as si jolie ! que je La baise" ?... Je pousse à la cuisse, en disant: "Quel satin" ! Je Lui passe délicatement la main sur la motte, ét je m'écrie: "Ma Reine ? qu'en te voyant marcher dans la ruë, ét tortiller si joliment du cùl ! faire bander tous les Hommes; bisquer de jalousie toutes les Femmes, je puisse me dire: "Je viens de patiner, de baiser ces foutatifs appas"... Je te suivrai; j'entendrai les Hommes dire, Que je la foutrais bién ! Je verrai les Femmes penser: Sacrée Coquette ! cette parure, ce goût, ce tour de cùl signifient: Je veux être foutue ? Vits, foutéz-moi ? "Bougresses ! (Leur repondrai-je tout-bas), je méprise vos cons ét vous ! Je ne bande que pour le beau connin que vous jaloséz"... Ma Fille sourit à ces propos; se laisse patiner, puis baiser tetons, fesses ét connin"... Montencon m'admira, ét demanda pardon à Conquête, qui n'avait entendu ce que je venais de dire, qu'avec une modeste rougeur.

Un jour de fête, que je L'avais conduite avec précaution chez Une Amie, ét que j'étais retourné La chercher le soir, la suivant à quatre pas, son lubrique tour de fesses me fit bander si fort, qu'en rentrant, je Lui hâpai le con. Elle se defendit, parcqu'elle entendait aler ét venir Mad. Brideconin. "En ce moment, Deesse, je suis si enragé de lubricité, par ta marche voluptueuse, que je te foutrais devant toute la Terre." Et je grinçais des dents, Lui tenant toujours le poil du con, ce poil soyeux qui Lui formait une Longue ét superbe perruque à la Louis-XIV. "Hé-bién ! (me dit-elle), alons: Mais ne me chiffonnéz donc pas ? "En déshabiller, Reine". Je Lui tenais toujours le con, ét je La suivais à chaque pas qu'elle fesait. Elle me donna un joli baisér à langue dardée, pour me remercier de ce que je Lui permettais de se mettre en deshabiller. "Ne me quittéz pas le poil: ça me prépare". Une pareille complaisance me La fesait adorer. En un instant, elle fut en corset, en court jupon piqué, les tetons bién découverts: "Ma chaussure est-elle asséz voluptueuse ? ou vouléz-vous des mules, avec d'autres bas ? "Des mules". Je La dechaussai d'une main, Lui chatouillant toujours le con. Hâ ! quelle jambe blanche ! quelle propreté ! Elle se chaussa debout. Je Lui mis le piéd dans une mule rose délicieuse, à talons roses aussi, minces, élevés, à falbalas d'or, ainsi que le bout du talon. Je Lui quittai la motte, qu'elle lava. Ensuite elle fit par la chambre quelques-tours, pour m'exciter davantage. Me voyant hors de moi: "Je veux te griller" ! (me dit-elle). Tandis que je déculotais, elle s'assit, croisa ses genoux, ét fit badiner la mule du piéd en l'air...

Je n'en pouvais plus... Me voyant prêt à m'élancer sur elle, Conquête vint sur moi trousseée, me fit tenir ses jupes, appuya ses deux coudes sur mes épaules, et s'enfila doucement elle-même, sans toucher mon vit de sa main délicate. Elle descendit ainsi graduellement jusqu'à ce que je touchasse à son pincevit: "Ne remue pas ! (me dit ma Reine), je veux me foutre moi-même" ! Quand elle sentit le plaisir, la divine Fouteuse trop émue, s'abandonna de tout le poids de son corps, en me disant: "Cher Vit... pou..ousse" ! Elle mit sa bouche brûlante sur la miénne, donna le mouvement intérieur à son con, me darda sa Langue, et se pâma, en me lançant toute son âme.... Je déchargeai, avec un si délicieux frémissement, qu'elle foutait encore, au bout de cinq minutes d'émission. "Hâ ! Fouterie adorée, l'éclair du bonheur dure... et se... prolonge avec toi"... Je sentis, en cet instant, l'émotion de mes premières décharges, où je perdais connaissance, et je crus que j'allais expirer de volupté dans son con. Je le dis, en déchargeant. Mon Enconnée n'en fretilla que plus vivement: "Un Fils ?... une Fille ?... ou tous-deux au fond de mon con (me disait-elle), chère Vit de mon Père" !... Je jurais, je sacrâis, je divinçais ma Fille: "Con celeste.. Con divin.. Con de mon vit.. est-ce Moi ?.. est-ce Un Roi ?.. est-ce Un Prince ?.. est-ce le beau Commis aux Aïdes, qui t'avons foutue dans le con de ta Putain de Mère ?... Hâ, mon vit te rend ma fille, en mêlant mon foutre au tien... Divine, sacrée Garse.. Adorable Bougresse enulée, il faut que je t'encule aussi ? "Non: ton foutre m'est trop précieux, pour que je le perde sciemment: Fous-moi en con, tant que tu le voudras; mais non en cùl, en bouche ou en tetons". Je l'approuvai avec respect.

Je Lui dis ensuite, pourquoi je la suivais toujours, en La menant chez son Amie, ou en La ramenant: "Mon premier motif est de mieux voir le danger. Le second, d'entendre les discours des Hommes et des Jeunesgens que tu fais bander. L'Un dit: Quel mouvement de cùl !... O Garse ! si nous étions seuls ici, je me jetterais sur toi, et je t'enconnerais... "Je l'ai entendu (me dit en souriant Mad. Poilsoyeux). "Un-autre (ce soir) se secoue le vit en pleine ruë: Maman.. (dit-il), délicieuse Maman.. je me branle... je décharge... à ta divine intention. "Je l'ai entendu: j'ai souri. Il a aussitôt ajouté: Hô, si vous êtes putain... une divine Putain ? cinquante louis pour trois coups en une heure ?... ou chez moi, ou chez vous ?... Je demeure ruë de-Bussi au 3me, n° 16. "Un joli Fat (repris-je), disait assez haut: Mon vit dans sa bouche, et ma langue dans son con... Et il se branlait, branlait, branlait. "Je l'ai vu, et je Lui ai donné un petit coup d'éventail sur le vit... Il m'a bien touchée ! Il m'occupait: Peut-être est-il cause que j'ai montré un-peu d'humeur, quand à notre arrivée, vous m'avez pris le con".

A ces mots, nous recommençames une scène, comme celle que je viens de raconter; si ce n'est que je renversons ma Fille sur le dos. "Vit-papa... (me dit-elle), tu es le Fat... c'est le Fat qui me fout... Tu me fais foutre par tous-ceux qui m'ont désirée... Je décharge à l'intention du Fat... son vit dans ma bouche, ses couillètes sur mes tetons, et l'engin de mon Père au fond de mon connin... J'avale son... joli foutre... (convulsivant du con)... Je déchar..ge" ..... Jamais elle n'avait eue autant de passion. Elle était même raisonnée: car entre deux décharges, elle me dit: "Vos lèvres sont appétissantes; elles me rappèlent: aulieu que celles de Montencon... Je ne veux plus qu'il m'encon..o..o..ne (dit-elle en s'agitant): Langue en bouche: mon con pa..art" ..... Hâ, si j'avais-là l'Homme aux cinquante louis, moi qui ne suis pas effrontée, je crois que je ferais la Putain, que je les exigerais d'avance, comme Vitnègre disait que c'est l'usage des Filles, que je Le déculoterais, et que mon con martyrisé gagnerait la somme" ?

## XXIV Chapitre. Du Chefdoeuvre de Tendresse-paternelle.

Conquette était naturellement sage; elle n'éprouvait les emportemens du libertinage que dans le delire de la jouissance, effect d'un vigoureux Tempéramt.

J'étais épuisé par deux coups foutus avec trop d'emportement. Cependant je La voyais haletante de volupté. Je courus au carrefour Bussi, n° 16, au 3e. Je trouvai le Jeunehomme aux cinquante Louis: Je Le reconnus: Il me remit. "Je suis le Père de la Jeune-Dame à Laquelle vous avéz offert 50 Louis. "Je les Lui tiéns: Trois coups en une heure ? "Soit: En ma présence ? "Et de tout Paris, si vous vouléz. Mais, Bougre, ne va pas me jouer ! "Non: Mais une heure, sans bruit ? "Foi d'Homme ! Partons"... Il prit les 50 Louis.

Arrivés tous-deux, je dis à ma Fille: "Voici l'Homme qui t'a plu: Tu as besoin de 50 Louis: Il te les apporte: Il les faut gâgner" ? Conquête rougit, sans rien répondre. L'Homme se deculota, Lui vint prendre les tetons, le con. Il me dit: "Serréz les 50 Louis; ce con satiné, ces tetons touchés les valent". Je les serraï, tandis qu'il renversàit ma Fille sur le foutoir. Elle fit un cri: "O Monsieur... mon chër Monsieur... ne me faites pas trop de mal ? "Seriéz-vous donc pucelle ? "Hélas ! oui"... Il L'enconna avec fureur. Elle soupira, criota, pinça du con, dechargea. "Elle est adorable" (disait le Fouteur enragé: car il foutit, ét re-foutit, sans pitié, come sans deconner, ses trois coups de suite. Ma Fille, tantôt Le caressait, tantôt Lui demandait grâce: mais elle déchargeait toujours... Il déconna ravi... Et voyant quelques gouttes de sang, que ses brusques estocades avaient fait couler, il dit. "Oui, vous êtes d'honnêtes-gens: Un pareil pucelage n'est pas asséz payé de 50 Louis: Je vais en envoyer 50 autres, Papa... (Ma Fille était disparue pour s'abluer). "Oui, si je n'étais pas marié (ajouta-t-il attendri), je l'épouserais, ét pour son pucelage, ét pour son amour... Vous aléz recevoir 50 Louis: Je La regrèterai toujours, ét ne La verrai jamais. Il partit. Ma Fille me remercia, ét me dit, qu'elle était rassasiée. Je Lui remettais les 50 Louis: "Non (me dit-elle), chër papa, c'est pour nos dépenses". Les 50 autres Louis arrivèrent, ét je ne pus jamais L'obliger à en mettre dans sa bourse plûs de six. Je déposai les 94 autres à sa portée dans mon Magasin.

Le Lendemain, à mon arrivée, ma Fille me dit: "Je brûle aujourd'hui: Savéz-vous la demeure du Fat, ou du Vit découvert ? "Non; ce sont des Sots. "Hé-bién, sortons: L'Un ou L'Autre me verra sans-doute, ét vous Le suivréz. "Divine Fille.. épuisé dans ton celeste connin, j'ai toujours les mêmes desirs; ét si je voulais mourir de plaïsir, ét dans le plaïsir, je te prierais de remué du cùl, ét de me laisser expirer au fond de ton con satiné... Foutons ?... "Un seul coup. Vous m'êtes trop chër ét trop nécessaire, pour que je ne vous ménage pas". En montant sur le ventre de ma Fille, ét tandis qu'elle m'arrangeait le vit a l'entrée de son con, je Lui disais: "Te quitter, pour en suivre Un, est trop scabreux, ét malheur peut arriver... Et comme elle ne s'agitait pas: "Tu me ménages ?... Remue du cùl, Mignone ? saccade ? décharge ?... C'est mon seul coup... Mais j'ai de quoi te satisfaire... Il le faut même, avant qu'Un de tes trois gros Vits te martyrise". Elle remua du cùl ét du con, comme Marie-Antoinette foutue en levrète à la Conciergerie, par un Poliçon de Gendarme... Nous dechargeames, Conquête, comme La Reine, Moi, comme Le Gendarme... Je

sortis. Elle lava.



## *XXV Chapitre. Du bon Père qui fait foutre sa Fille.*

Aléz au but, & bravéz le reste: c'est un con, qu'il s'agit d'élârgir; il faut donc qu'il soit foutu.....

On sait que j'avais à moi Un certain Traïtdamour, mon secretaire, frère de Minone ét amant de Connète, qu'il m'avait fait dépucelez, l'ayant trop-gros. C'était Un vigoureux Garson de vingt ans. Il demeurait à deux pas. Je l'alai chercher: "Veux-tu foutre quatre ou cinq bons coups, avec Une Femme charmante, que je veux régaler, ét à Laquelle je veux donner haute opinion de Moi ? Ainsi, tu n'auras pas de jour: Mais tu L'auras vue avant de La foutre, pour La mieux servir. "Bon, bon ! il y a quinze jours que je ne l'ai mis, ni à Connète, ni à ma Soeur, ét je n'en fous point d'Autres" ... Nous arrivames.

Je Lui fis voir, par une portière, Conquête, qu'il ne connaissait pas. Hô.. qu'elle est.. provoquante... foutative ?... J'entrai seul: "Detetonne-toi; trousse-toi toi-même (dis-je à Mad. Poilsoyeux): Tu es vue par Un Jeunehomme de vingt ans, beau comme l'Amour. "Mon Fat ? "Ton Fat: Il se nomme Traitd'amour. Ainsi, montre tout, en abluant. Je retourne auprès de Lui". De-retour auprès de mon Etalon, je Lui dis: "Regarde La bién: Elle va s'abluer, ét montrer con ét cùl"... L'Ame de mon Gendre momentané passa dans ses ieux. Conquête se découvrit les tetons, épongea légèrement les bouts d'eau-rose. Ensuite elle se troussa audessus des reins, se parfuma le cùl ét le con avec une autre fine éponge; tendit le cùl, se faça bién le con: Puis elle se renversa sur le foutoir, avant de fermer les rideaux. Je Les alai tirer, en disant à Traitdamour de me suivre dans un instant. Je me jetai sur La delicieuse Poilsoyeux; ét L'enconnai. Traitdamour me chatouilla Les couilles. J'émis avec fureur: Ma Fouteuse se recriaît de volupté... Je me hâtai de déconner.

Traïtdamour attendâit tout deculoté, Il se précipita sur ma Fille, ét je dis, en me penchant sur La tête de L'Enconnant: "Alons, alons, ma Belle ! les reins souples ? j'ai repris une vigueur nouvelle" ? Traïtdamour cependant enfonçait à-peine son beau vit dans cet étroit bijou, encore que mon foutre y servît de pommade. Conquête, de-nouveau depucelée. Criotait, en soupirotant, ét néanmoins remuant vivement du cùl, à chaque dardement de vit.

Je rebandais. Mais Traïtdamour foutit trois coups, ét fit trois copieuses éjaculations avant de déconner. Je Le tirai, pour Le forcer à reprendre haleine. "Je vais pendant ce temps-là (Lui dis-je très-bas), faire une petite partie de Trou-Madame. "Je vois (me dit-il de-même), vous ne bandiéz plus asséz roide, ét je suis votre Boutentrain ? Mais elle a Le con plein de foutre"... Ma Fille se lavait... Je roidissais de-plûs-en-plûs, par la vue des cuisses de neige, de la jambe fine, du piéd parfait, du cùl, du con, du ventre d'ivoire, du nombril bién-fait, des tetons de ma Fouteuse. Je dis tout-haut à Traïtdamour: "Beau Fouteur, montre-toi; que ma Deesse voye le superbe Vit dont je La régale" ? Traïtdamour parut son Traît à la main. Ce n'était pas le Fat; mais Il était plûs beau. Ma Fille sourit: Puis baïssant la vue sur le Vit majeur, La Belle dit en soupirant, ét Le pressant de sa main blanche ét potelée: "C'est donc toi, qui m'as fait tant de mal... ét de plaîsir" ?...

Traïtdamour me La renversa; Lui fit écarter les cuisses; me coucha sur elle; me mit l'engin dans

la brèche, en disant: "Votre Belle a la main trop douce; pourrait vous mettre à nage, ét il faut enconner roide... Pousséz, mon Maître... piquéz des deux.. ! la Cavale est belle... Alons, Deesse enconnée, hausséz le con.. Remuéz du cùl... C'est Un Homme-d'esprit qui va vous humecter la matrice de son foutre honorable"... Cette harangue fit sourire la Foutue, qui, pour en déguiser la cause, s'écria: "Hâ, monsieur Vitnègre, que de cornes vous voila !... "Alons, Deesse (reprît Tràitdamour), songéz qu'il faut que vous fassiéz les trois-quarts de l'ouvrage... Du mouvement ?... Bon... hâ ! ça va d'amitié.. ét.. vous remuéz du cùl comme une Princesse... Alons, des reins souples ? Avec votre connin satine, vous mettez votre Fouteur aux Anges !... Roide, mon Maître ? aidéz-vous.. votre jolie Monture va comme une Jument barbe... Gzee.. gzee.. Un coup de fouet... Hâ ! quels soubresauts... Ma-foi, elle decharge... Piquéz des deux... Comme elle trémousse des fesses, la celeste petite Amie ? comme elle en donne !... Que je vous chatouille les couilles, pour vous y faire correspondre ?... Vous partéz ?... Quels coups de cùl ?... Quels soupirs ?... Elle recharge" ?..... Ma modeste Fille ne jurait jamais que très-emue, ét dans le delire de la volupté: Aussi, en cette occasion, elle sincopa, en s'écriant: "Bou..ougre ?.. fous..ous-moi ? Mon... con a.. toute.. mon âme !... Je fous.. je fons... en foutre... je decha..arge... Que.. n'ai-je.. deux vits.. dans.. mon.. sacré con ? "Il est trop étroit, ma Belle (Lui répondit Tràitdamour); sans quoi l'On s'arrangerait à vous donner ce plaisir-là... Mais On pourra quelque-jour vous enculer, pendant que votre Fouteur vous enconnera"...

Après une délicieuse décharge, je me crus épuisé. Je deconnai surlechamp. Ma Fille trémoussait encore. Tràitdamour sauta sur ce con fumant, ét tout en Le re-enconnant, il me disait: "Vous avéz foutu ma Petite Soeur; je L'ai foutue aussi, après vous: Vous m'avéz dépuclé Connète ma Future: Dites-moi si Leurs cons valent celui que votre bonté me fait enfiler ? c'est un satin ?..... Mais, à en juger par le soyeux du poil, j'augure que l'interieur du con de ma jolie Chapelière de la ruë Bordet, en approchera... Ma Reine.. vous fais-je mal ? "Et plaisir... Va.. va..a va..a donc ? je fous. "Hahahâh, quel satin.. quelles delices ?... J'enconne.. je fous.. je decha..arge... Remue.. divine.. sacrée.. celeste Enconnée ?... Hô, l'aimable petite pincette qu'elle a au fond du conin ?... Pince.. serre.. sacrée petite Convulsionnaire.. fais-moi.. convulsiver dans ton joli con ?... Tu veux du foutre.. Deesse ?... Quatre decharges de-suite vont t'inonder le conin.. conichon.. conichonnet ?... Voila ma seconde.. "Fous.. saccade (murmurait ma Fille).. ne.. me quitte.. pas chër Vitdamour ? "Ne la quitte pas après avoir dechargé (dis-je à mon ancien Secrétaire); qu'elle sente les dernières oscillations de ton gros vit ?... Qu'elle est jolie, en foutant ?... (disais-je à Tràitdamour); je rebande... Elle a l'air d'une Deesse ?... Laisse-la achever... Farfouille... Lime.. lime-la ?... Elle gigote encore... Bon.. bon ? Elle se pâme ?... Hâ, qu'elle est jolie, pâmée !..... "Elle n'émet plus ? "Elle a émis quatre fois dans le con, sans la desenconner, Quatre ét trois c'est sept (disait Tràitdamour, en me La lavant): vous aléz la refoutre: ça me reposera; j'irai à mes douze. "Vous vous feréz mal (me dit Conquête); voila quatre fois que vous m'enconnéz aujourd'hui; le reste de ses 12 me suffira: ça fera mes 16" ? Pour toute réponse, je me La fis renverser: Elle me darda sa Langue, ét je La foutis roide... Tràitdamour la prit ensuite, ét ne La quitta plus, quoiqu'elle L'en priât, qu'il n'eût arrosé de foutre cinq nouvelles fois ce beau con.... Elle se leva aussitôt qu'elle fut déconnée, en me disant: "Emmenéz cet impàtable Jeunehomme, ét me laisséz libre: J'ai besoin de rafraîchir sur le bidet plûs d'une demi-heure mon pauvre Bijou martyrisé".... Nous La laissames; j'alai prendre ét faire prendre à Tràitdamour un bouillon chéz Mad. Brideconin, que je priai d'en tenir un prêt pour Mad. Poilsoyeux. Ce qui La surprit... Conquête rafraichie arriva, ét parut aussi décente, aussi modeste, que si elle n'avait pas foutu. Tràitdamour partit, sans être instruit: Mad. Brideconin étant prévenue de ne jamais decouvrir les

relations entre ma Fille et moi.

## *XXVI Chapitre. d'AVIS très-utile au Lecteur, et à l'Auteur.*

Nous en sommes enfin au temps si souvent annoncé des fouteries majeures. Si je les avais rapportées sans préparation, elles auraient étonné: Mais qu'On sache que j'étais sûr, en les commençant, non-seulement d'avoir pour mes Filles deux des trois Payeurs qui soldaient Vitnègre, mais encore de Les faire précéder par la jolie Chapelière de la rue Bordet, qui, vendue au plus douteux, devait m'instruire de la moralité de tous les trois. Il était donc essentiel, pour éviter qu'elles ne fussent estropiées, de Les faire prodigieusement élargir, en évitant néanmoins de Les prodiguer à trop de Déchargeurs en con. L'On verra comme je m'y prendrai pour cela.

On trouvera dans le Recit un Episode, à chaque Seance, tant pour varier la scène, et reposer l'imagination, que pour raconter quelques Aventures, que j'ai cru devoir supprimer au commencement. Chaque historiette lue ou racontée, ne sortira pas du genre. Rien de plus déplacé, dans un Ouvrage comme celui-ci, qu'une Dissertation philosophique; elle y devient insipide, et par-là même dégoûte de la philosophie. Mon but moral, qui en vaut bien un-autre, est de donner à Ceux qui ont le temperament paresseux, un Erotikon épicé, qui les fasse servir convenablement une Epouse qui n'est plus belle. C'est ce que j'ai vu faire à plusieurs Hommes, qui se servaient pour cela du Livre cruel et si dangereux de Justine, ou les Malheurs de la Vertu. J'en ai un plus important encore; je veux préserver les Femmes du délire de la cruauté. L'Anti-Justine non moins savoureuse, non moins emportée que la Justine, mais sans barbarie, empêchera désormais les Hommes d'avoir recours à celle-ci. La publication de la Concurrante antidotale est urgente, et je me deshonoré volontiers aux jeux des Sots, des Puristes et des Irréfléchis, pour La donner à mes Concitoyens.

L'Ouvrage aura II Parties: Après le Recit formant la Ire, succéderont des LETTRES, non moins assaisonnées, composant la Iide. Les Filles de Cupidonnet Lui racontent les parties-de-plaisir que Leur fesaient faire leurs Entreteneurs; parties ouï, dans le delire de l'ivresse, Leurs Payeurs les fesaient quelquefois posséder par 12 Hommes... Mais toutes ces Lettres ne sont pas érotiques: il en est d'intéressantes par un autre motif; tel est celui d'une Resurrection, avec la decouverte importante de l'origine de Conquette-Ingenuë, et de Victoire-Conquette, noms de deux Filles que les miennes ont remplacées: Ce qui me justifiera d'une certaine chose, qui sans-doute a déjà effarouché plus d'un Lecteur... Je n'en dirai pas davantage là-dessus.

On ne peut trop multiplier les observations sur les Scènes que je vais mettre sous la vue du Lecteur: Pour remplacer la JUSTINE, et faire préférer l'ANTI-JUSTINE, il faut que celle-ci surpasse l'Autre en volupté, autant qu'elle Lui cède en cruauté: Il faut qu'un seul Chapitre lu par un Homme, sur l'inspection de la Table, Lui fasse exploiter sa Femme, Jeune ou Vieille, Laide ou Jolie, pourvu que la Dame ait fait bidet, et qu'elle soit bien chaussée.

## XXVII Chapitre. Du commencement des grandes Fouteries.

Egayée come elle l'avait été hièr, ma Fille devait ávoir besoin de repos le lendemain: Elle avait le Bijou si fatigué, qu'elle ne pouvait quitter sa chaise. Elle resta constamment auprès de Mad. Brideconin, de peur que Personne ne vînt le lui patiner. Le reste de la semaine, elle évita également, quoique guérie dès le 3<sup>me</sup> jour, de se trouver seule avec moi. Elle amassait elle-même du tempérament; car elle ne s'était jamais branlée.

Le Dimanche, à une heure, elle ala pour la dernière-fois chez son Amie... Avant de partir, elle me présenta son joli Piéd à baiser, ét me livra sans bégueulerie le Poil de son conin. Je La conduisis jusqu'à la porte, promettant de La revenir prendre avant 5 heures: ce qui la fit rougir: mais j'observai qu'en montant, me croyant parti, elle souriait.

Je fus exact. En la ramenant, je la fis marcher devant moi, m'apercevant qu'elle était observée par un Homme, que je pris pour Un des Payeurs de Vitnègre: Mais Il ne pouvait reconnaître que son joli tour-de-cúl ét sa marche provocante, tant elle était bien encaalèchée. J'observais l'Inconnu: Je demandai à ma Fille, Si c'était-là Celui-ci qu'elle préfèrait ? - Oui- (me dit-elle). Alors, je La nommai distinctem, Ma Fille. Et l'Homme s'éloigna.

J'avais averti Tràitdamour. Il avait une clé de mon Magasin, ét nous L'y trouvames. Je Le crus seul, malgré la recomandation que je Lui avais faite, de m'amener quatre Acteurs des deux-sexes. Je Lui dis en riant, que je bandâis, ét que je voulâis enconner. "Quoi ! (dit Conquête), est-ce que vous aléz faire tous-deux comme l'autre fois ?... Je ne suis pas disposée, je vous en avertis. "Nous vous disposerons, ma Belle (Lui dit ironiquement Tràitdamour, qui La crut ma Putain): voyéz-moi ce vit-là ?"... Et il Lui en montra un superbe... "Laissez-moi dabord vous lècher le conin, Ma'm'selle ?... Mon Maître vous enconnera, quand vous seréz préparée ? J'ai tout disposé, pour lui donner aujourd'hui, ainsi qu'à vous, un plaisir de Fermiér-general". Il La renversa brutalement, ét La gamahucha, en Lui disant, comme s'il L'avait menacée: "Ne résistéz pas ! car je vous ferais mal"... Mais Mad. Poilsoyeux, comme toutes les Femmes à grand tempérament, aimâit, dans la fouterie ét ses accessoires, une sorte de brutalite. Ainsi, en croyant La contraindre, il La servait admirablement... La Belle commençait à décharger...

Tandis que je roidissâis avec oscillation, à la vue du systole ét du diastole des fesses ét du con de ma Fille, j'aperçus derrière un rideau de l'alcove quelque-chose qui remuait. J'alai voir. C'étaient Minone ét Connète, auxquelles deux Garçons amis, de Tràitdamour, excités par ce qu'ils voyaient, lèchaient le con. Je Leur fis entendre par signes, de ne pas bruïr, ét je Les encourageai d'un geste.

Cependant Tràitdamour fellait ou suçâit le conin de Mad. Poilsoyeux. Lorsqu'elle fut suffisamment en humeur, il se déranga, me tira sur la Belle, ét inséra mon vit bandant en ce conin rempuclé par sept jours de repos. "Qu'avéz-vous à me donner à vous suçer ? (dit-il à l'Enconnée). Elle Lui présenta l'index de la main-droite qu'il se mit à suçer, après neanmoins

avoir appelé sa Soeur et sa Maîtresse, en Leur disant: "Ici, Bougresses, et qu'On montre son savoir-faire" ?... L'Une (Minone) qui avait la main aussi douce que ma Fille avait le con, me chatouilla les couilles; l'Autre (Connète), fourrait un doigt pommadé dans le cùl de ma Fouteuse, pour La faire tressaillir sous moi... Mad. Poilsoyeux hennissait de plaisir. Elle me dardait sa langue, en m'appelant son chër Fat.. son chër Centlouis.. son chër Payeur à gros vit.. son chër Traïtdamour... Enfin, enivrée de fureur érotique, elle s'écria: "Vitnègre ?... Jeanfoutre... Fous-moi ? Pinçe-moi ?... Que ton gros vit de Mulâtre me pourfende et m'encule" ?... Et elle déchargea comme une Energumène. En ce moment, j'avais dans la bouche la Langue fretilante de mon Enconnée; Une des deux Filles me chatouillait de la sienne le trou du cùl et les couilles; l'Autre me suçait dans la raie du dos entre les deux épaules, précisément sur le sensorium... Je croyais connaître le plaisir de la décharge: mais je ne l'avais jamais éprouvé, comme cette fois-ci; et de ce coup, je fus rendu.... "Quelles delices" !

Tràïtdamour m'enleva de sur ma Fille, et se précipita dans son con. "Voilà un connin ? (disait-il, en poussant et retirant, allant toujours plus avant, à chaque saccade): Il y a de la différence de ce connin aux autres cons, comme du satin à la tapisserie de Bergame"... Les Jeunesfilles n'avaient plus besoin de chatouiller, quand Tràïtdamour foutait; il avait assez de feu pour Lui-même, et ne fesait que trop bien tremousser sa Monture. Je fis signe aux deux Garçons, Brisemotte et Cordàboyau, d'étaler les Filles, l'Une sur un vieux sofa, l'Autre sur un Lit-de-sangle ayant un simple matelas, et de Les foutre à la portée du regard de la Belle au con soyeux. Par un effet du hasard, ma Fille émettait sous Tràïtdamour pour la seconde-fois, et les deux Enconnées déchargèrent au même instant, ainsi que les trois Hommes. La belle Poilsoyeux, en roidissant les jarrêts, fesait: "Hi hi-hi-héhé ?.. Minone: "Han-han-hanh" ?... Connète: "Houhi-houhin houah-houah-houâh" ?... Les trois Hommes disaient ensemble; Tràïtdamour: "Remue du cùl, Deesse" ?.. Cordàboyau: "Remue du cùl, Garse" ? Brisemotte: "R mu du cùl, petite Putain" ?... En déchargeant, ils s'écriaient: "Foutre... "Foutre... "Foutre... Tràïtdamour: "Hâ, Deesse... Cordàboyau: Hâ, Bougresse... Brisemotte: "Hâ, Mâtine" ! chacun suivant son caractère et sa politesse....

Mad. Poilsoyeux fut la plus longue à décharger; les deux Autres étaient déconnées et lavées, qu'elle émettait encore. Enfin elle cessa. Tràïtdamour La lava: Et me voyant rebander: "Vous la foutrez sans-doute autant que la dernière-fois ? (me demanda-t-il). "Très-certainement ! (repondis-je). Je ne suis vigoureux qu'avec cette Jeune-beauté: Je la foutrais jusqu'à extinction de vie et dessiccation de couilles; et tu vas voir ce que je vau. Qu'On m'anime seulement par la vue d'enconnages redoublés" ?

## XXVIII Chapitre. De l'Enculo-connellerie.

Ma reponse fit sourire Traïtdamour, qui sans-doute n'y ajouta aucune foi.

"Hé-bién (reprit Traïtdamour), je vais vous donner un plaisir, que vous n'avéz jamais eü, ni ces Bougres-là non-plüs. Je tiéns cette pratique de l'Abbé Chouanche, ancien Genovefain, qui m'a souvent enulé, avant que j'eüsse de la barbe au menton ét du poil au vit.. Un-jour, voyant que je m'ennuyais de son culetage, il me dit d'aler lui chercher la petite Cùlfràyé la cadète, jolie come un coeur, ét non encore vendue à un Lord. Il envoyait 12 francs à la Mère, ét la Fille devait en recevoir autant. L'Abbé la fit s'appuyer un coude sur une commode; il se mit derrière elle, ét l'encula: J'étais devant, ét il me la fit enconner. Nous limions; nos deux vits se sentaient, ou la Jeune-garse tortillait du cùl de-façon, que nous croyions le sentir. Chouanche la faisait tantôt pousser du con sur moi, ét alors son vit déculant à-moitié, il avait l'agrément de la re-enculer, quand elle foulait du cùl sur lui. Je presque-déconnais alors, puis je re-enconnais. Ce joli jeu dura, tant que Chouanche put retenir son foutre. Car il ne dechargeait pas: il se reservait pour mon cùl. En-consequence, il fit metttrre la jolie Cùlfrayé sur le dos; je l'enconnai; l'Abbé m'encula, ét nous déchargeames tous-trois.... Nous ne prendrons pas la manière du Genovefain; elle est trop fatigante pour la Foutue. Mais il payait la jolie Bougresse... Payéz-vous Madame ?... "Non certes: c'est une honnête-femme. "Je m'en suis aperçu à sa fouterie: Une Putain ne fout pas comme Madame... En ce cas, je vais vous donner une experience fisique sur Une de ces deux Fillètes... Alons, Minone.. Alons, Connète ? laquelle des deux veut être enulée ét enconnée tout-à-la-fois ét en-même-temps ? Qu'elle se trousse" ?

Durant cet entretién, qui La laissait tranquile, Conquête s'était couvert le con ét les tetons. Les deux Filles étaient assises à-côté d'elle, détetonnées. Elle Leur baisa le boutonnet, ét Leur couvrit la gorge de sens-froid avec leurs fichus. (Mad. Poilsoyeux redevenait toujours modeste, dès qu'On ne La foutait plus)..... Les deux Filles répondirent ensemble: "Moi... Moi ! "L'Une après l'Autre (dit Traïtdamour)... Vous avéz ici de la pomade, ou du beurre-frais ? "Oui (répondit en rougissant la belle Consatiné): Tenéz, ma pomade est-là... ét voici du beurre. "Gardons ce beurre-frais pour vous, belle Dame, aussi belle au cùl ét au con, qu'au visage (reprit Traïtdamour). Minone se pomandait la rosète. "C'est donc toi qui passes la première, ma Soeur ? "Oui, si c'est tòi qui me dépuçèles le cùl ? "J'y suis pucelle aussi (s'écria Connète). "Ce ne sera pas moi qui aurai ton puçelage d'arrière (répondit Traïtdamour à sa Soeur): Mon vit est aujourd'hui entièrement reservé à Madame: Et quoique le culetage m'ait toujours fait peine, Agent ou Patient, le cùl satiné de Madame me tente autant que l'étroit fourreau de son con, qui se rempuçèle en une semaine, ou seulement en faisant bidet à l'eau froide. Je suis sûr que Madame n'a jamais été enulée (à-genoux, il Lui regardait au cùl), ét que c'est aussi un puçelage" ? Conquête rougissait.

Les deux Camarades de Traïtdamour tirèrent au premiér-Roi, à qui dépuçelerait le cùl de Minone: car tous-deux Le voulàient avoir. Ce fut Cordàboyau (un Bellot à vit moyén), que le sort favorisa. Il se pomada le vît jusqu'à la racine. Traïtdamour fit coucher Minone sur le côté. Il mit

Cordàboyau devant son cùl, ét Brisemotte (un Beau à gros Vit) devant son con. Il La fit ainsi enfile des deux côtés; les Jeunesgens se La poussant L'Un sur l'Autre à qui mieux. Ce qui donnait un tel plaisir á Minone, qu'elle se recriait: "Dieu.. que j'ai de delices... c'est... une fouterie de Princesse..... On dit.. que la Reine.. fout ainsi entre.. DArtois et Waudreuil.. ce dernier a.. le cùl.... "Alons (dit Traïtdamour), tachéz de décharger tous-trois en-même-temps" ?... Cordaboyau poussait; il retint la Gàrse par les hanches, pour enfoncer plùs àvânt; Brisemotte en fit autant; desorte que rendue immobile, elle s'agitait néanmòins en tout sens. "Examînez bién.. (dis je à Conquète-Ingenuè), pour faire la même chose à votre tour: car il faut que vous experientiéz tous les genres de fouterie". Elle considéra le jeu, à-tràvers les bâtons de son éventail. Minone hâletaît. Connète ébahie restait immobile à La contempler: "Que fais-tu là, toi, Bougresse ? (Lui dit Tràïtdamour, notre grand Maître-des-cerémônies): Patine-nous Madame... Suce-lui le bout des tetins... Gamahuche-la; elle a le con propre comme un visage de Mariée".....

Ces mots, énergiquement prononcés, mirent en danse la Reîne de la Fête, que je vais décrire.

Connète, tandis que Minone travaillait, & qu'elle était travaillée, découvrit les tetons de Mad. Poilsoyeux, & les siéns: Elle en suçà les bouts; elle se les fit suçer. Ce chatouillement de la bouche de Conquète, aussi satinée que son con, mit la jeune Connète en fureur amoureuse: Elle trousse Mad. Poilsoyeux; lui insère sa langue dans le con; lui chatouille le haut de la mote. La Belle émoustillée, regardait cependant Minone. Celle-ci avertit ses deux Fouteurs qu'elle était prête à decharger. Ils redoublent le fourgonnage. Elle s'écrie: "Vits de Dieu" ! Et elle se pâme. L'Enculeur & l'Enconneur l'inondaient de foutre; il ruisselait des deux côtés... Ma Fille, vivement gamahuchée par Connète, est hors d'elle-même, & cette modeste Beauté dit à la Jeunefille: - Ote-Toi-, Garse ! Un Fouteur ? un fouteur ?... deux... cent Fouteurs- ?... Traïtdamour l'entend: Il derange Connète acharnée, en la tirant par la jolie crinière de son con blond: Il emplit le trou-du-cùl de Mad. Vitnègre de beurre-fraîs; s'en frote le Vit decaloté; se met le bas-ventre sur ses fesses, enfile la rosette, sans écouter les petits cris de l'Enculée; l'étreint vigoureusement, se retourne, en se mettant sur le dos, le vit dans le cùl de la Belle jusqu'à la garde, son con bién facé:..... Il crie à son Maître: "A ce con beant qui vous supe ! Enconnéz roide... Piquéz des deux... la Garse est enculée, & je vas vous donner les mouvements..... Pardon, Deesse ! je ne me connais plus..... Connète ? boulonne, boulonne les Couilles de mon Maître".....

Cependant j'enconnais ma delicieuse Fille: Et sentant le vit de Traïtdamour, qui m'étrencissait encore le passage, & qui donnait au connin des oscillations, que jamais Con n'a eúes, je délirai, en m'écriant: - Chién de Vinègre ! cocù tout-à-la-fois du con & du cul-. Cette idée m'enflâmait, & sa brutalité m'empêcha de décharger trop-tôt. Je parvins au charmant pinçoir du fond du conin. Il me suçà. Le vit de Tràïtdamour me communiquait tous ses mouvements, & en faisait faire d'insolites à mon adorable Fouteuse. Déjà préparée par la langue de Connète, elle s'écrie: - Ha-ha-hôh !... ze déça-arze.... Foutre ! - En voila.. du Foutre.. plein votre con... Reine des Vits.. et des Dieux s'écria Traïtdamour- !..... Et je sentais les oscillations de son gros Vit qui éjaculait.... Enfin, je déchargeai moi-même. Ma Fille, inondée de foutre tremoussait rapidement: - Con satiné de mon Vit (m'écriai-je), que tu es delicieux- !... Mad. Vitnègre émettait encore, quand Traïtdamour decula.....

Ce mouvement la fit recharger... Le Bougre se lavait d'eau-tiède. Conquète, dans le Con de laquelle je laissais osciller mon vit, après decharge, gigotait, tremoussait, tremblotait sous moi.



Connète m'avait quitté les couilles. Traitdamour toujours bandant, était revenu vers nous. - Fous-la-moi tout-chaud (lui dis-je); elle decharge encore.... Et toi (dis-je à Connète), boulotte-lui la bouteille-à-miel du Bourdon-d'amour-. Elle m'obeit. Mais Minone, deculée, deconnée, lavée, était libre: Elle vint remplacer Connète, en me demandant, Si cela ne signifiait pas tout uniment, de chatouiller les Couilles de son Frère, pendant qu'il foutait ma Maîtresse ?... Cordàboyau cependant & Brisemotte hápaient Connète, le premier, cette fois enconnant, tandis que l'autre enculait, pour donner une perspective encourageante à ma Fille.

Mais tout finit. Mad. Vitnègre cessa de decharger. On la deconnait: Traitdamour la mit au bidet: Elle se couvrit modestement le Con & les Tetons; puis elle dit aux deux Fillètes: - Mes Bonnes-amies, allons aider mon Hôtesse, pour le souper- ? Elles y coururent. - Si vous n'avez préparé (dit ma Fille), que pour notre souper ordinaire, je vous avertis qu'il faut le double. - Je n'ai pas assez donc (repondit mad. Brideconin). - Vîte au Rôtisseur de vis-à-vis (reprit la Belle Vitnègre); & du bon vin ? ou je ne boirai que de l'eau. Un bon mariage paiera tout-ça-... On alla chez le Successeur d'Ellès, qui promit un copieux souper pour dans une heure.

Conquête rentra auprès de nous avec les deux jolies Filles. - Rebandez-vous ? (me dit Traitdamour): Il ne faut pas laisser languir nos cons, avec l'expectative d'un bon souper ? - Je brûle, à la vue du tour-de-cul, & du pied de ma Deesse: mais je ne suis pas roide lui repondis-je. Traitdamour: Je roule dans ma tête une idée, qui vous roidira.

### XXIX Chapitre. D'une nouvelle Actrice: Danse nègre.

- Alons, Garses, dit Traitdamour à sa Soeur et à sa Maitresse, nues ? Et vous, Bougres, deshabillez-vous- ?..... Il se mettait nu lui-même. - Mais il nous faut encore une Actrice... Je viens de voir monter une jolie Drôlesse, qui ferait notre affaire ? - C'est mad. Brideconin, l'Hôtesse de notre belle Dame, dit Connète. - Non, non, mon Amie: C'est une petite Brune de fond de la cour, cadète d'une grande belle Blonde, que nous aurons peut-être un-jour, & qui se nome Conindoré: La Cadète s'appèle Rosemauve, & passe pour très-rusée. Mais On la dit amoureuse comme une Chate, quoiqu'elle soit peut-être pucelle encore; car sa Mère la couve des yeux. Cependant quand un Homme l'embrasse, elle ne fait aucune difficulté de donner sa langue. - Je la counais ! dit modestement la belle Poilsoyeux; & elle m'a... m'a... Traitd. Quoi ? Deesse ? - Mais, donné sa jolie langue, &... - Et quoi ? - Gam\*\*\*\*\*. - Gamahuchée... Va la chercher, Connète. - Non ! dit vivement Conquette, j'y vais moi-même-. Elle sortit, & ayant rencontré Rosemauve qui redescendait, parcequ'elle n'avait pas trouvé un vieil Oncle assez riche, dont elle recreait l'impotente lubricité, en lui chatouillant le Croupion, le Scrotum & les Testicules; ce qui le faisait bandocher, la Belle Poilsoyeux la mit au fait, obtint son aveu, & l'introduisit.

Les deux Filles & les trois Hommes étaient nus comme la main: Sans rien dire à la brune Rosemauve, ils se mirent tous-cinq à la deshabiller. On lui enleva jusqu'à sa chemise. On lui baigna Cul, Con, Cuisses, Piéds... Puis Traitdamour lui dit: - Ma Belle, il faut; en Tout, faire comme ma Soeur & mon Amie-. Aussitôt commença la Danse-nègre; où chaque Fille faisait tous les mouvemens d'une Noire ardente, qui fuit le Vit dont elle brûle d'être enconnée, que le Vit attrape, & qui saccade alors en tremoussant du cùl, comme si le Vit la fourgonnait. Les Garçons poursuivaient les Garses le vit en main; & dès qu'ils les avaient attrappées, elles se retournaient pour l'enconage, ou ils paraissaient les foutre en levrette; culétant, criotant, jurotant, comme s'ils eüssent perforé les cons. La Danseuse prenait le vit, aulieu de la main; l'Homme la saisissait par la barbe du con. Ils se faisaient ainsi tourner de-temps-en-temps.

Je bandais roide. Je fis trousser ma Fille audessus des reins, & je lui dis: - Conque de Vénus, imite tous les mouvemens de cul et de con que tu vois-... Elle était excitée; elle se mit au-milieu de la danse, & les executa rapidement... Traitdamour me voyant en rut, & ses Camarades bien-disposés, leur dit: - Au foutoir-... Il laissa Rosemauve, sa Danseuse, qui en parut toute mortifiée ! - Votre tour va venir, ma belle Danseuse-. Il étendit ma Fille sur le sofa, dont il lui mit un des oreillers sous le cul: - Alons, ma Toute-éveillée, dit-il à Rosemauve, gamahuchéz-moi ce conin-là, pendant que je vous le mettraï en levrette, ou vous enculeraï, à votre choix ? - On ne dépucèle pas une Vierge en levrette (repondit-elle vivement): encule-moi, s'il le faut, tandis que je gamahucheraï ce conin d'amour-... Elle gamahucha la belle Epouse de mr Vitnègre avec fureur, & Traitdamour perça sans pitié, par des efforts redoublés, le cul virginal de la Gamahuchante. La belle Poilsoyeux appela le Vit ? le Vit ?

Je n'y pouvais plus tenir. Je derangeai la Rosemauve enculée, pour me précipiter dans le con de ma Fille haletante de volupté..... J'enconnaiss vigoureusement, lorsque j'eüs la delicieuse surprise

de me sentir gamahucha le Cùl, ainsi que la racine des Couilles, par la bouche & la langue veloutées de Rosemauve !... Je cocufiai mons Vitnègre aussi copieusement, que si j'avais eü les couilles d'un Dieu !... On abluait: - Avec la permission de ma Deesse (à Conquête), il faut que je m'acquitte avec Rosemauve- ?... Tout le monde s'écria: - Non, non, Dimanche- ? Je ne les écoutai pas; j'enfilai la Pucelle, qui criota, sanglorina, & ils furent Temoins de ma nouvelle victoire. Mais Conquête me gronda serieusement.. On ala souper.

La conversation fut sage, rassise. Brideconin, sa Femme en étaient édifiés... Mais je ne tarderai pas à les mettre de nos amusemens... Au dessert, Traitdamour me demanda une Histoire dans genre de nos Amusemens ? Je lui donai à lire une Lettre, adressée à Vitnègre, par Un de ses Trois Payeurs, Lettre que j'avais trouvée dans une des malles de ma Fille. La voici:

### *XXX Chapitre. De la Piochée, du Pioché, du Piochard.*

Nous avons Un de nos Confrères, qui avait une Maîtresse de seize ans, dont il jouissait à sa manière, comme je prétens jouir de ta Femme à la miénne, quand une-fois je l'aurai devirginée. Tu seras alors présent à nos fouteries, à-peu-près come le Père dont je vais parler. J'aime à écrire ces histoires-là; elles me font bander. Le Père de la Jeunefille était Un riche Marchand, qui l'avait délicatement élevée: mais il était devenu si pauvre, qu'il ne pouvait plus la nourrir, ni Un Fils de douze ans. La Fille ayant plu à mon Confrère, il la voulut acheter. Le Père la lui vendit douze-mille francs. Mais comme Piochencùl (c'est le nom du Confrère), est un libertin fort blâsé, il lui faut un ragoût pour le ranimer. Ce ragoût est de faire trousser & laver la Fille par son Père, avant d'en jouir. Le Père prend ensuite le vit du Fouteur, & le dirige dans le con sans poil de la jolie Piochée. Son Père l'avait pomadée la première-fois. Pendant l'acte, il l'excite à remuer du cùl, à serrer le Fouteur dans ses bras, &c. Quand elle est deconnée, le Père lave le vit de son Gendre, le cùl, le con de sa Fille, & les essuie.

Dans la conversation, Piochencùl apprit bientôt que Piochée avait un Frère beau comme Adonis; c'est-à-dire parfaitement ressemblant à sa Mère, qui avait été très-jolie femme. Dès que mon Confrère le sut, il l'acheta, comme sa Soeur, & pomadé par le Père, il l'encula. Peu de jours après, voulant foutre la Soeur avec plûs de vigueür, il la fit laver par le Père, gamahucher par le jeune Frère, & il l'enconna, quand elle fut prête à decharger... Par la suite, il n'encula plus le joli Enfant: "Bougre ! dit-il au Père, je ne bande plus asséz pour enconner ta Fille, sans être excité; encule moi là ton petit Garson; cela me fera roidir" ? Le Père est forcé par son interét, d'obéir au Blâsé: Ce qui fait tellement bander le vieux Satyre, qu'il enconne, & même encule la Jeunefille...

Il y a 4 ou 5 ans que cela dure. Quand le Garson a eú 15 ans, il lui a fait enconner sa Soeur: Il la fout ensuite sans laver, pendant que le Père encule le Jeunehomme. D'autres fois le Frère encule sa Soeur, tandis que le vieux Bougre l'enconne.... Voila. quelle est la vie que mène mon vieux Confrère, & qu'il trouve délicieuse à son âge... La Fille est delicate & jolie. Le Garson est beau. Le Père est affreux. La Fille est devenue grosse. Le Financier croit, avec raison, que c'est du jeune Frère. Il desire que ce soit une Fille, esperant qu'elle sera jolie, comme tous les Enfans incestueux. Car il faut savoir que ce joli Garson est fils d'Un Frère-aîné, qui, devenu éperdûment amoureux de sa Mère, donna la courante à son Père, en mettant de la manne dans son potage au lait du soir. Le Père fut obligé de se lever souvent, & le Fils, à chaque sortie, ala auprès de sa Mère, qu'il enconna six-fois aumoins pendant la nuit... Voila d'où provenait le beau Garson, ressemblance de sa Mère avec une telle perfection, que vêtu des habits de la Belle, qui n'est plus, on le prend pour elle. C'est en consequence, qu'un Amant, piocheur de la Mère, entretint le Jeunehomme sur le même piéd que sa feuë Maîtresse, à-condicion que pour la jouissance, il prendrait les habits de sa Mère, en porterait le nom, mad. Brouète-vît; qu'il ferait la petite voîx, dirait Mon cón, aulieu de Mon cùl; tandis que lui Vítacón, se ferait illusion, en disant à sa Maîtresse: - Alons, ma chère Brouètevît, venez que je vous le mette en levrète- ?

### XXXI. Chap. Suite des Mêmes. Piochète. Dix ans après.

Je vais donner la suites de cette aventure.

Piòchée eút effectivement une Fille, qui a 14 ans aujourdhuì, et qui est jolìe comme sa Grand'mère. Elle sert aux plaìsirs du vieux Traítant, qui ne pouvant plus encònner, s'en fait caresser, tandis que la Mère lui suce le vît. C'est dans les extases de ce plaìsir lóng ét difficile, causé par le chatouillement que fesait éprouver à son vit paralytítique le palaìs de Piòchée, qu'il conçut le dessein de faire depuceler Piòchète à 14 ans, par Piòché l'Adónis, son père ét son Oncle, que justement la jeune Enfant aìmaìt incestueusement; puìs enculer alternativement. "Bande, Bougre, (dit-il à l'Adónis), et ne decharge pas ! Tu me depuceleras ta petite Garse de Fille,... dès que tón Grandpère t'aurà deculé". Là Petite fut gámàhuúchée par le vieúx Singe; puìs pomadée par sa Mère. Són Père, deculé, bién bandant vint sur elle, et lúy darda son vit dans le conin, dónt la Mère écartàit les bàbines. Le Fouteur n'enlràit pas; la Petite dechîrée se recrîàit; le vieúx Satyre émótiónné, bándòchèt, en s'écrîant: "Hô ! pousse dónc, Mâtin ! ô pousse dónc, Bougre ! Fends, ponrfends le connichon de ta Fille !... et mêts-y Une petite Garse, que nous deflorerons un-jour ! Gzée, gzée, mon Etalon ! fâis-môy des Caváles" !.... Et le vieúx Decharnè, par un phenomène, émit quelques gouttes d'un foutre clàir, dans là bouche de Piòchée, au moment où Adónis forçant toutes les barricades, màlgré les crís de sa Fille, lúy dechargeàit au fónnd de són cònnin ensánglanté ! Le belître en fut si glorieux, qu'il fit à Piochette mille écus de rentes, et autànt à Piòchée, oùtre ce qu'elles avàient dejà. Son grand delìce, pendant qu'ìi fait servir la bouche de la Mère de cón à son vît, qui ne decharge plus, est de voir piòcher Piòchette, non-seulement pvr le vigoureux Adonis Piòché, qui piòche, sòit en cón, sòit en cúl, mais de faire alòrs enculer le Père qui fout sa Fille, par le Grandpère qu'encule un Laquàis, sur le cúl duquel est assise Piòchée, foutue par un autre Laquàis..... Il a sóin qu'On fasse suìvre au vieúx Piòchard un regime échauffant, afin que ce Monstre tantôt encónne sa Fille, tantôt encule son Fils. Pendant cette scène, l'impuissant Ribaud patíne les tetons et le connín du Tendrón, ou-bién la gamahúche. Il luí prend quelquefóis des vertigòts de faire enconner la Mère, enculer Adónis par douze de ses Amís en un-seule seance. La Jeunepersonne est alòrs nuè en perspectíve, montrant le cúl aux Encúleurs, et le cón aux Encónneurs.... C'est le vieúx Piòchard qui insère les vîts dans le cón ou dans le cúl.

Tu vòis par-là quel parti nous pouvons tírer de ta Femme, lorsqu'une-fóis elle sera depuçelée. Tu ne seras pas privé; tu mettras les vîts dans le cón et dans le cúl de ta Femme; tu en seras le maquereau, et quand elle sera bién élargie des deux trous, peutêtre te permettra-t-on de la foutre en cn ou même en cón. Lélargisseur.

P.-s. J'apprens par une dernière visite, faite à Piòchencúl que Piòchette a effectivement eú la plus jolìe petite Fille; On me l'a móntrée; elle a 3 ans. Màis ce qui ést le còmble dú libertinàge, le vieúx Piòchencúl lúy fait dejà teter son vît flasque, pendant que la jeune Mère lúy chatoille les coüilles. Je luy en demandái la ràisón ?" Je profite, repondil- du temps où l'Enfant n'a pas encore de discernement, nì de degoût à me sùçer". Que dis-tú dù vieúx Bóugre ?

### XXXII Chapitre. Du Conin goûté.

Voilà quel aurait été votre sort, Madame, dis-je à Conquête, si vous n'étiéz pas décédée, ét que vous fussiéz restée l'épouse de Vitnègre-. Expressions qui étonnèrent Tout le monde, hors ma Fille, & les Brideconnin.

Cette Lettre, qui avait été lue après le champagne, avait mis les Jeunes-gens en rut. On descendit au magasin, pendant que les Hôtes serraient les débris du soupér. Là, Traïtdamour, demi-grisé, me dit, en me designant ses Camarades: - Comment ces Bougres-là peuvent-ils avoir une idée de notre bonheur, & de ce qu'est le Connin de votre Maîtresse, s'ils n'en tâtent pas ?... Je n'entens nullement qu'ils y déchargent; maïs seulement qu'ils y plongent rapidement leurs vits, pour en palper le satiné. Dès qu'un des Enconneurs sera retiré, le mieux en état de nous-deux, vous ou moi, achèvera Madame, & la fera decharger ? - Je le veux bien (repondis-je). Cordàboyau bandant roïde se présenta. Nous renversames ma Fille sur le foutoir, nous la troussames, & nous declarames que nous nous tenions prêts à le desarçonner, dès qu'il aurait senti le velouté de l'étrôit connin de notre Fouterie, & que le clignotement de ses ieux annoncerait l'éruption du foutre. - En ce cas (s'écria le Bougre), que l'Une de ces trois Garses se couche-là le Con pomadé, pour que mon vit convulsivant s'y précipite & decharge- ? On pomada Rosemauve. Cordàboyau enconna lentemt Conquête, dont le satiné le fit se recrier... mais il plongea jusqu'au fond. On l'observait. Il clignota de l'oeil. Aussitôt Brisemote & Traïtdamour l'enlevèrent comme une plume, en jurant, Le sacrébougre ! il va partir... Et ils le mirent sur la brune Rosemauve bien écartée, & Conète dirigea le vit. Cette Fille, la plüs chaude des Garses, si Mad. Vitnègre ne l'eût pas surpassée, engloutit le vit en trois coups de cul sans intervalle. Cordàboyau dechargea en heurlant de volupté, Rosemauve l'étreignant avec une delicieuse fureur.

Cependant, ce que je voyais m'avait roïdi, & j'enfonçais dans le Con humide de ma Deesse, qui suffisamment limée, dechargea deux-fois, avant que je l'humectasse de mon foutre paternel... Elle gigotait, criotait, soupirotait. - Hâ ! (s'écria Traïtdamour), vous êtes le Dieu de son Con, chër Maître ! il se fond en jus d'amour, quand vous le perforéz ! Voyéz comme elle en donne, l'adorable Enfant ?.. Alons, celeste Coquine, tremousse, tremousse ! Fous, divine Garse ! decharge-...

Ce fut ensuite le tour de Brisemote. Conète pemadée, fut étendue sur le foutoir... Il enconna ma Fille. La grosseur du vit & sa roïdeur lui arrachaient de sourds gemissemens; elle travaillait de toutes ses forces, mais le terrible Engin avait encore plüs de trois pouces pour toucher le fond. Taut-à-coup nous nous apercevons que le perfide Brisemote veut inonder d'un torrent de sperme, le Connin qu'il martyrise. Nous ne pouvions l'enlever & l'arracher, son vit lapait comme celui d'un gros Dogue, dans la vulve enflamée d'une grande Levrète. En ce péril, nous implorames Traïtdamour & Moi, la pudeur de Conquête ? L'adorable Fouteuse, fidelle à nos vits. donna un coup-de-cul en-arrière, & se decona. Traïtdamour plongea rapidemt son braquemart en furie dans le Con béant....

Brisemote enragé se jeta sur Rosemauve, qui ne s'y attendait pas, & la foutit en levrète, avec tant de brutalité, qu'il la fit crier autant de douleur, que de plaisir... Et voyant Conète se lever: -

Reste-là, Garse ! lui cria-t-il: Je suis dans une rage, par ce Con velouté que fout Traïtdamour, que j'enconnerais la ruë Maubué & celle de la Tannerie-... En-effet, Rosemauve deconnée, il fondit sur Conète, la fit crier; enfila Minone sans intervale, & reprit Rosemauve.... - Que n'ai-je-là notre Putain d'Hôtesse ! la Garse boite avec grâce, elle a de blancs tetons: qu'on me l'appelle- ?... Nous lui préparions Rosemauve, qu'il encula.

Pendant ce temps-là, Traïtdamour se delectait sur Mad. Vitnègre, qui se plainotait tendrement, & dechargeait sans-cesse, parceque son Enconneur ne la deconnait pas. - Que la Bougresse qui est libre (nous dit-il), chatouille les petons de ma Deesse; ça la fera me secouer. - Alons ! m'écriai-je, que Minone lui chatouille le haut de la motte, la douce main de Conète les couilles du cruel Pourfendeur, & Moi je chatouilleraï les piéds delicats de la belle Enconnée- ? Ce qui s'executa: de violens soubresauts, des cris, des blasphèmes de volupté, Foutu Dieu... Sacre-Dieu... Dieu-con... Dieu-vit... marquaient l'égarément des deux Conoeuvrans.

Cependant Cordàboyau flairait la chaussure mignone de Conquête-Ingénue, & allait y mettre son vit: - Laisse-donc ! lui dit Rosemauve, tout-enculée qu'elle était; cela est insensible; mon Con est libre; que ne le fous-tu- ? Le Bougre lui mit le ventre en l'air, & tandis que Brisemote là sousaccadait en cul, Cordàboyau lui saccada le Con.

Je bandais si fort, en entendant & voyant tout-cela, que j'alais enconner Minone ou Conète. Ma Fille qui dechargeait, me dit tendremt: - Un autre Con... que le mién... peut-il vous tenter- ?... Cette tendresse vraiment filiale, me toucha au coeur. - Ote-toi (dis-je à Traïtdamour); tu dois avoir dechargé- ? Il deconnait: Et Moi, ému d'un amour-paternel sans bornes, j'enconnaï ma Fille, sans laver. - Mêlons nos trois foutres (lui disaïs-je en enfonçant): que ton Con filial engouffre le Vit-paternel avec delices !... Remue du cul, adorable Enfant ! Rens-moi tout le foutre que j'ai dechargé dans le Con de ta Mère,... pour te faire !... Hâ ! comme la Garse remuait du cul, oscillait du con, le jour où je l'engrossaï de toi ! Elle était chaussée, parée, un-peu chiffonnée, & si chaude, qu'elle se mit sur moi & s'euonna. Pour m'exciter davantage, elle me disait, en saccadant: Pousse... Enfonce... mon Con est frayé... je viens d'être foutue par ce beau Commis aux Aïdes, dont tu es si jaloux... Et elle saccadait... Pour moi,... je foutis avec fureur,... comme je te fous à-présent... C'est moi qui t'ai engendrée, enfoutrée dans son Con satiné,... quoique tu ressemble à Louis-XV, qui,... dit-on, l'a aussi foutue... - Mon cher Père... ô Vit divin ! (répondit Ingénue, oppressée de foutre & de tendresse), je sens.. à mon insatiable Connin.. que je suis votre fille.... je le sens au plaisir.. que me fait la celeste idée que mon... Père me fout.... Décha- argeons ensemble, chër Papa !.. j'ai... plûs de.. foutre avec toi, qu'avec tout-autre ?... Hâ ! hâ !.. fourgonne... fourgonne, Vit-papa... Le foutre... est long... à venir... J'ai tant foutu !... Mais je n'en ai que plûs de plaisir... Hâ ! hâ !... foutre !... Dieu ! Delices !... Vitnègre !... ô Monstre, qui me déchirais, sans me pouvoir en- filer, que n'es-tu sur moi... ton Vit noir me pourfendant le Con... Foutàmort... enfondre-moi.....: Chër Papa... Dieu-fouteur... je pars... je decha- a- arge... à l'intention... de... Foutàmort-.... Et elle se pâma, dans un égarément, un delire ineffables.

Cependant elle avait croisé ses jambes sur mes reins, & elle me faisait une jolie bronnette de ses cuisses & de son Con. Je dis qu'On la rechaussât, & à chaque coup de cul, elle fit claquer l'un contre l'autre ses hauts talons, comme faisait sa Mère, pour me rappeler en foutant la beauté de son piéd. Ce spectacle parut si délicieux à mes trois Droles, qu'ils enconnèrent en furieux, Traïtdamour Rosemauve, Cordàboyau Conète, & Brisemote Minone. & qu'ils les firent crier

comme des Depucelées.

Dès que j'eus émis, je dis à mon Secrétaire, de déconner, de m'enlever, & de me porter sur un fauteuil. Il m'obéit. Ma Fille palpitait. Je la montraí se chatouillant elle-même le Con.

Traítamour rebanda come un Enragé; il se précipita sur elle. - Enculéz-moi, s'il vous plaît, Monsieur (lui dit-elle), il me semble que ça me fera mieux... - Decharger ('écria le Bougre): Vous avéz le Con trop fatigué-. Et il lui perça le cul sans mouiller. - Je vais... recharger (lui dit-elle, en continuant de se branler elle-même). - Attendez ! attendéz ! (lui cria le jeune & vigoureux Perforeur); je vous branlerai, en vous enculant-. Conquête enculée & branlée, roucouloit de plaisir...

En ce moment, Brisemote, qui finissait Minone, se jeta sur Rosemauve, abandonnée par Traítamour, pour ma Fille: Elle se fit enculer & branler. Cordàboyau retourna Connète, & lui en fit autant. Minone libre ala gamahucher ma Fille, que son Frère tenait enculée; & moi, je branlaí Minone. Les trois Bougresses se recriaient, que l'enculage branlé était divin.

Pour moi, j'étais sur mon fauteuil, un doigt dans le Con de Minone, que j'avais à-peine la force de branler, tombant de sommeil, & bandant encore pour toutes-quatres: il me devenait indifférent laquelle j'enconnasse. Je le dis. Brisemote m'avança Rosemauve tout-enculée. J'allais enconner la vive Brune. Minone se retourna, mit ses fesses d'albâtre sur ce Con noir, & me présenta son Con. - Que je te voye ! (s'écria Conquête, en s'arrachant du cul le vit de Traítamour), si Cupidonet doit mourir en rut, c'est dans mon Con !... Elle se mit sur Minone, m'étreignit dans ses bras & m'engouffra. - Hâ ! (s'écria Brisemote, qui nous portait tous-quatres), que n'ai-je le vit assez long, pour les enculer toutes-trois ?

Ainsi finit cette belle soirée. La partie fut remise au Dimanche suivant. Conquête, après avoir fait amplement bidet, se coucha modestement. Je ne pouvais marcher. Mes trois Gaillards remenèrent leurs Belles, & revinrent me prendre, pour me porter chez moi, où ils me mirent au lit.



### XXXIII Chapitre. De la Fouteuse sensée. Histoire.

Le lendemain, après mon travail, je vins voir ma Fille. Elle était dans mon magasin. Elle m'embrassa la première, & me dit, & me dit: - Au nom de Dieu, chër Papa, ménagéz-vous ! j'ai besoin de votre tendresse-paternelle, plûsque jamais... Que deviéndrais-je, si je vous perdais ? Vous êtes le meilleur des Pères: vous me donnéz le nécessaire & la volupté. J'ai un Bijou insatiable: mais votre Traitdamour l'emplit & le satisfait audelà de toute vraisemblance. Je suis bién sensible au don que vous m'en avéz fait. Aussi la reconnaissance & la tendresse sont pour vous; je ne lui donne que du... - Foutre, mon adorable Fille... Tu es toujours égalemt mondeste. - J'ai aussi beaucoup d'obligation à Traitdamour d'avoir amené sa petite Soeur & sa jolie Maîtresse: surtout d'avoir donné Celle-ci à ses deux vaillans Camarades, pour me rester plûs entier, & vous soulager d'autant, vu mon extrême chalenr. Ces Jeunesfilles sont de bonnes petites Créatures, & valent mieux que Rosemauve, qui cependant n'est pas sans mérite....

Ménagéz-vous, chër Papa. Ne voyéz que moi: c'est bién asséz. Une partie, tous les huit jours, suffira pour vos forces. Traitdamour me donnera le surplûs de ce qu'il me faut. En ne jouissant que les Dimanches, les Garçons, les Petites, tout-comme nous, l'appetit & le plaisir seront plûs grands; nous passerons une demi-journée delicieuse... Mais je suis jalouse de vous & du beau Traitdamour; ne le mettéz qu'à moi. Avertisséz-les tous de cela. C'est mon caractère que la jalousie. Et-puis, où trouveriézt-vous une Femme ou Fille qui me vaille ? Toujours propre, abluée à chaque pipi, autant par volupté que par delicatesse: car j'ai cet Endroit que vous avéz la bonté de trouver charmant, toujours si chaud, que je ne le mets jamais dans l'eau s qu'avec une volupté qui approche de la Jouissance. Ne me le mettéz donc pas de la semaine, pour avoir plûs de plaisir, sans vous tuer, le Dimanche. Ne me touchéz ni le Bijou, ni le sein ? - Non (répondis-je): durant la semaine, je ne baiseraí que ton joli piéd. Et je veux toujours avoir une de tes chaussures au trumeau de ma cheminée ! - Rien de si flateur, répondit-elle, que d'être ainsi adorée, jusque dans sa parure: Aussi mon piéd est-il soigné, comme vous l'adoréz. Je le lave à l'eau-rose deux-fois le jour matin & soir, & après avoir marché. - Hâ ! celeste Fouteuse, que je le baise, que je le baíse ? - Point de ces mos-là ? dans la semaine: ils vous excitent.... Baiséz votre idole ? j'y ai autant de sensibilité qu'ailleurs; mais restéz-en là.... Du-reste, je suis à vous: Vendéz-moi, livréz-moi, quand vous le voudréz; je me donnerai avec plaisir pour vous; comme Une autre Ocyrhoé. [lacune. Je me privaí donc, malgré moi: mais par nécessit; je me contraignais. [Autre lacune... Mais j'avais à ma cheminée sa chaussure rose à talons-vérts, à laquelle je rendais mon hommage tous les jours en l'honneur de la Fille la plûs pieuse & la plûs devouée quí ait jamais existé. Conquête-Ingénue, à quí je le edis le samedi, en fut transportée de joie. Elle darda sa langue, me fit sucer ses tetons, palper son poil soyeux, se mit à genoux, & dit avec ferveur: - Mon Dieu ! je vous remercie de m'avoir fait nâtre d'un si bon Père ! Nous ne vous offensons pas; je rens à mon Papa en plaisirs delicieus les soins qu'il a pris de mon enfance. Je suis le baume & le charme de sa vie; il est le baume & le charme de la miénne. Bénisséz-nous- ? Elle fit trois signesdecroix, baísa la terre, & se releva, en disant: Doux Jesus, qui le mettiéz à Madelène, elle était aussi votre fille; & en amour, vous le savéz par experience, rien n'est si voluptueux que l'inceste- !... Je fus si édifié de cette prière, que je me propose de la faire recommencer, à la fin de nos parties.

Un-instan après, à 8 heures-&-demie, toute la petite Société, Traïtdamour, Minone sa soeur, Conète sa maîtresse, Rosemauve, Cordàboyau & Brisemote, vinrent prendre langue pour la réunion du lendemain. Je donnai le mot & les retins à souper. Il y avait un excellent gigot de 18 livres, & du vin de Bourgogne, avec un pâté chaud. Après le repas, voulant les émoustillier tous, & moi-même, je fis lire par Rosemauve, devant nos Hôtes, l'Histoire suivante:

#### XXXIV Chapitre. De l'Homme-à-queue.

Vous aimez les Histoires, dis-je, ne voulant pas manger de pâté; nous aurons demain toute autre chose à faire: je vais en conter une, pendant que vous achèverez de souper-. Un rire d'aise précéda le silence.

Il y avait à Sens, une Veuve encore belle, quoique mère de six Filles, dont l'Aînée, qui atteignait vingt ans, é se nommait Adelaïde. La seconde, Sophie, n'en comptait pas encore dixneuf; la troisième, Julie, en avait près de dixhuit; Justine dixsept; Aglaë seize, et enfin Emilie la Cadète quinze ans. Quant à la Maman, mariée à treize, accouchée de son Aînée à quatorze, elle avait trentequatre ans. Mad. Linars (c'est son nom), avait en-outre deux Nièces de quinze et vingtdeux ans, Lucie et Annète-Bar, une jolie Femmedechambre de dixhuit, outre une Cuisinière, grande et belle Fille de vingt ans. Le Mari avait mal-fait ses affaires, avant que de mourir. La Veuve ne soutenait sa nombreuse Famille qu'avec le revenu de sa dot, qui rapportait cinq à six-mille livres. On était gêné; car les Nièces n'avaient que quinze-cents livres de rentes entre elles-deux. C'était onze Jeunespersones à entretenir avec 7500 francs.

Il parut alors à Sens un gros et bel Homme dont la phisionomie annonçait trente ans, encore qu'il n'en eût que 20. Il passait pour très-riche. Et en-effet, il l'était. Ses bras et sa poitrine étaient couverts de poils. Il avait le regard dur et presque féroce: mais son sourire l'adouçissait, et il souriait toujours, en voyant de jolies Femmes. L'Aînée des Diles Linars était charmante: Fysitère la vit et en devint éperdûment amoureux, quoiqu'il eût alors dans son sérail une Femme-mariée enlevée à Paris, de l'aveu du Mari même; la Soeur d'icelui, vendue par son Père, et une superbe Carmélite, leur cousine, qui s'était livrée elle-même, parcequ'elle était hystérique. Mais toutes ces Maîtresses étaient alors enceintes, et Fysitère n'en jouissait, que pour avoir des Enfants. Il alla chez Mad. Linars, pour Lui demander en mariage Adelaïde.

Le Velu, en voyant onze Femmes dans une seule maison, tressaillit d'aise... Il étala sa fortune, et proposa d'épouser l'Aînée. Trente-mille francs de rente qu'il prouva (il en avait bien davantage) ! Le firent accepter sur-le-champ. Il rendit ensuite des visites jusqu'au mariage, et fit des présents, tant à sa Prétendue qu'à la Mère, aux Bellessoeurs, à Lucie et Annète-Bar, les deux Nièces, ainsi qu'à Geoline et à Maréte, la Femmedechambre et la Cuisinière. Ce fut avec ces présents qu'il attaqua leur vertu... Mais il faut quelques préliminaires, qui fassent mieux connaître ce Personage.

Fysitère était Un de ces Hommes poilus, qui descendent d'un mélange de notre Espèce, avec celle d'Hommes-à-queue de l'Isthme de Panama, et de l'Ile de Borneo. Il était vigoureux comme dix Hommes ordinaires; c'est-à-dire, qu'il en aurait batu dix à armes égales, et qu'il Lui fallait, à Lui-seul, autant de Femmes qu'à dix Hommes.

A Paris, il avait acheté la Femme d'un nommé Guae, un scelerat, qui La Lui avait vendue et L'avait livrée. Fysitère La tenait exactement renfermée depuis. Il jouissait de cette Infortunée, la

plus provoquante des Femmes, et qui avait beaucoup de temperament, dix à 12 fois par jour. Ce qui la fatiguait tellement. r qu'elle lui avait donné le conseil d'acheter de leur Père sa Soeur-cadète, nommée Doucète, qui partagerait le travail. Il le fit. Mais ces deux Femmes avaient été bientôt sur les dents. Heureusement un Confesseur de Nones decouvrit alors pour le Velu, la Religieuse histerique, cousine des deux Victimes: il La tira de son Couvent, sous prétexte de Lui faire prendre les eaux, et La livra au Fysitère, qu'elle occupa seule pendant quelques semaines. Ce qui avait reposé ses deux Cousines.

C'est à cette époque que l'Homme-à-queue était venu à Sens, et qu'il avait vu la Famille Linars. Avant qu'il eût Mad. Guae, On Lui amenait trois Filles Couturières chaque matin. Mais les précautions qu'il était obligé de prendre pour sa santé, avec des Creatures qu'il laissait libres, Le degoûtèrent de cette jouissance. Dailleurs, comme il avait formé le projet de multiplier l'Espèce des Hommes-à-queue et d'en peupler l'Ile entière de Borneo, Pays originàire, il voulait pouvoir surveiller tous les Enfants qui Lui naîtraient. Ses trois Femmes étant grosses, il ne voulait plus Les fatiguer. Quand il fut lié avec Mad. Linars, il aurait bien cherché à deflorer sa Future, ou à se donner Une des Nièces; ou la Cuisinière, ou la Femmedechambre. Mais il trouva que tout-cela avait ses inconveniens. Il reserva ce-supplément de ressources, pour après son mariage. La Première qu'il attaqua, ce fut sa Bellemère future. Il Lui fit un-jour un présent de deux-mille écus en espèces: Et La voyant dans l'extase de la reconnaissance, il lui mit la main sous la jupe, en Lui disant: "Autant tous les six mois, si Je vous Le mets. Et ne craignez pas de faire du tort à votre Fille ! Elle n'en aura que trop de reste... Comme il était extrêmement fort, tout en parlant, il La renversait, L'enfilait. La Dame se trouva prise sans l'avoir prévu. Elle fut rabatelée une dixaine de fois, tant Elle était vigoureusement contenue... Enfin devenue libre, Elle Lui dit; "Hô, quel Homme ! "Je suis tel (repondit-il), que votre Fille et vous, quand vous m'aurés toutes-deux, me donnerés vous-même des Maîtresses, pour vous reposer". La Dame, qui aimait le jeu d'amour, sourit, en rougissant d'esperance et de plaisir.

Elle fut exploitée tous les jours, en attendant celui du mariage de sa Fille. Quand ce jour fut arrivé, effrayée pour Une jeune Vierge, Elle pria l'inépuisable Fysitère de La menager ? "Six-fois: repondit-il, pas plus, si vous me promettez de me recevoir ensuite, ou de me donner Lucie, l'Aînée de vos Nièces ? "Non; mais je vous donnerai Geoline, ou Marète, celle que je pourrai avoir le plus facilement... Le soir des noces, Fysitère, quoiqu'il eût toutes les nuits fourbi Mad. Linars, était impatient à trépigner, d'avoir sa Mariée. Il L'enleva comme une plume, dès qu'on eût soupé, se jeta sur Elle, et Lui fit pousser des cris effrayans. La Mère alarmée, accoutut avec Geoline, au moment où Fysitère, sans trop s'embarrasser des gémissemens de la Jeunepersonne, La recommençait. La Mère Le laissa L'achever. Puis, sur l'instance prière de sa Fille, Elle La retira du lit, pour laver le sang et le suc d'homme, dont sa conque martyrisée était remplie. Fysitère saisit alors Geoline, et La viola, malgré ses clameurs. Il La retint sous Lui quatre à cinq fois... Elle profita d'un intervala, pour s'échapper Mais Fysitère menaçait Mad. Liuars, si elle ne remplaçait pas sa Fille, de tourmenter Celle-ci jusqu'au jour... La Dame était fatiguée: Elle alla chercher Marète, qu'elle enferma dans la chambre-nuptiale. Fysitère La viola, et La contint sous Lui quatre-fois: puis il Lui permit de dormir.

Dans le Jour, il assoupit les plaintes des deux Filles-domestiques, et même il Les gagna, en leur constituant Douze-cents francs de rente à chaqu'une. Mais elles demandèrent du repos, pour la nuit suivante.... Le soir, Fysitère ramona six-fois sa Nouvelle-Epouse, qui prit un-peu de gout à

la chose: puis sa Mère reposée, fut à son tour fourgonnée six âtres fois. Ce qui suffit à l'Homme-à-queue.

Le soir du troisième jour, il ne ramona sa Femme qu'une-fois; car Elle demanda grâce. Il eût ensuite Geoline, six fois; puis Marète, cinq fois. Ce qui fut la dose à laquelle il se régla. Il eût le quatrième soir, sa Femme, une fois; sa Bellemère quatre; Geoline trois; Marète quatre: douze en tout. Il en agit ainsi pendant deux mois.

"Mais, Lui dit Mad. Linars, vous vous épuisez ! A quoi bon nous Le mettre tant de fois ? "Mon but est de faire des Enfants, pour en repeupler une Ile des Indes, dont les Hommes de mon Espèce sont originaires. Dès que vous serez grosses, je ne vous Le mettrai plus; vous m'en donneriez d'Autres; mais surtout vos Filles et vos Nièces, parceque vous êtes toutes d'un beau sang. Je Leur ferai à chaque six-mille francs de revenu, et douze-cents francs seulement aux Etrangères que vous procurerez-... Mad. Linars fut très-étonnée de cette proposition ! Mais les six-mille francs de revenu pour ses Filles et ses Nièces La tentèrent.

Aabout des deux mois, et de six semaines de mariage, Mad. Linars, la Nouvelle-Epouse, Geoline et Marète se trouvèrent enceintes. Fysitère Leur déclara, qu'il ne les verrait plus, qu'après Leurs couches. Et il pressa Mad. Linars de Lui donner ses Nièces, et deux de ses filles ?... Elle fut obligée d'y consentir. Elle Les conduisait elle-même, après Les avoir instruites, et assistait à Leur defloration, calmant leurs cris par ses discours et ses caresses. "Ma raisonnable Enfant, disait-elle à Lucie renversée sur le dos, et qu'On troussait, il est doux d'avoir 6 mille fr. de rentes ?... Cinq-cents francs par mois, ajouta-t-elle en La pomadant ?.. Et foncières, ma chère Nièce ! dirigeant le gros Membre dans sa fente". Aussi la belle Lucie, quoique vierge, ne cria-t-elle pas.

Vint ensuite Aunète la seconde. Sa Mère L'exhorta, La pomada, inserant son index onctué le plus profondément possible, pour frayer la route. Elle introduisit le Membre dans la fente ainsi préparée. Cependaut Annète perforée, jeta les hauts-cris. Mais ils n'arrêtèrent pas Fysitère, dont Mad. Linars caressait la queue poilue, qui fretillait vivement. Hâ ! Maman ! (Lui dit-il), mets-toi sur moi, et te l'enfonce dans ta conque; tu auras bien du plaisir" ! Elle le fit, et fut si ravie, qu'elle appela sa Fille-aînée et les Chambrières, pour Leur procurer les mêmes delices.

Annète suffisamment ramonée, et demandant grâce, Geoline la remmena, pour laver le sang et le sperme, dont son Bijou était barbouillé: et Mad. Linars alla chercher Sophie, sa seconde Fille. Geoline et Marète l'apportèrent nue assise sur leurs mains jointes. Mad. Linars La pomada; puis elle intromit. Geoline s'enfila avec la queue poilue, au refus d'Alaïde l'épouse. Sophie ne poussa que quelques gémissements, au premier Assaut; elle riposta aux deux autres. Elle fut cependant ensanglantée. Geoline se fourgonna de la queue-à-poil durant toute la séance.

Fysitère n'avait joui que neuf fois: Il Lui en fallait trois encore. On alla Lui querir Julie la troisième Soeur, âgée de dixsept ans. Sa Mère La pomada. Ce qui ne l'empêcha pas de crier, parcequ'elle était fort étroite. Julie et sa cousine Annète furent les deux qui n'émirent pas dans le coït, les quinze premiers jours. Lucie fut prise tout-de-suite, et Sophie trois jours après. Mais elles n'en dirent rien, aimant le plaisir. Quant à Julie et Annette, il s'écoula trois mois avant qu'elles fusseut enceintes... Marète se farfourillait avec la queue poilue, pendant les assauts de Julie.

Lorsqu'il fut bien décidé que les quatre Belles avaient le sac rempli, Mad. Linars fut requise de donner ses trois dernières Filles, et une Cousine du côté-gauche, fille hors mariage de son Mari, nommée Naturelle-Linars ? Elles Lui furent livrées, et Justine, Aglaé, Emilie même, qui n'avait pas quatorze ans accomplis, se virent enfilées dans une seule nuit, malgré leurs cris et la déchirure de leurs jeunes appas. Naturelle avait vingt-un ans: ce fut une délicieuse jouissance, que l'Homme-à-queue fatigué avait réservée pour la dernière. Celle-ci fut engrossée surlechamp; et les trois Autres, malgré leur jeunesse, ne l'échappèrent pas dans le cours du mois. Elles étaient régulièrement fourgonnées trois fois par nuit: mais soit qu'elles eussent moins de temperament, soit qu'étant plus étroites, elles souffrissent toujours, elles furent ravies, lorsqu'elles fudeclarées enceintes. L'Homme-à-queue avait en ce moment de fecondées, 14 Femelles, qui Lui promettaient au moins 14 Enfants.

A cette époque, Mad. Linars accoucha d'une Fille. Un mois-ét-demi après, Adelaïde, ou Mad. A-queue, mit également une Fille au monde. Puis Geoline et Marète eurent chaqu'une un Garson. Annète et Lucie chaqu'une une Fille. Toutes-six voulurent nourrir. Ce qui fut executé dans une Terre écartée, du-côté de Seignelai, éloignée des routes, comme de l'Yonne, mais sur la petite Rivière de Serin.

Cependant comme les Unes nourrissaient, et que les Autres étaient encore enceintes, il fallait de nouvelles Femmes à Fysitère. Il demanda permission à Mad. Linars de reféconder ses trois premières Concubines, Mad. Guae, sa soeur Doucète, et la Carmelite, qui n'était plus hystere, depuis ses couches. La Bellemère y consentit avec la plus grande joie: car Elle était fort embarrassée pour trouver à son Gendre des Sujets fecondables. Elle avait déjà bien marqué les quatre Pucelles les moins laïdes du Village, et même une cinquième la plus jolie, femme mariée, sterile avec son Mari; Elle les avait presque gagnées, au moyen des douze-cents francs par année, mais Elle n'était pas encore sûre de leur discrétion... Les trois Concubines étaient mandées. Elles arrivèrent.

Dès le même soir, Elles furent mises toutes.trois dans un grand lit propre à cinq Persones: Fysitère s'y coucha au milieu: Il Les palpa Toutes; puis il prit Mad. Guae, la plus voluptueuse, qu'il fourgonna trois-fois avec fureur. Il saisit ensuite Doucette, que ses tendres gemissemens Lui firent ramoner en Enragé. En la quittant, il sauta sur la Carmelite, qu'il exploita six fois, sans desarçonner. Mais Elle l'assura qu'Elle était tguerie de sa maladie, et Elle Le pria de se parrager également entr'elles trois ? Ce qui fut arrêté.

Le lendemain, Mad. Linars, qui avait tout écouté pendant la nuit, demanda aux trois Parentes, Comment elles appartenàient à Fysitères ! Mad. Guae repondit: "Nous alons vous faire notre Histoire qui vous paraîtra singulière ! en.même-temps qu'elle vous donnera une idée juste de notre Mari à Toutes, qui est Un Homme d'une nature particulière. Mad. Linars ne demanda pas mieux que de l'entendre: Mais elle fit observer à Mad. Guae, que ce Recit ne serait pas moins agreable aux 12 autres Femmes de Fysitère ? Mad. Guae en convint, et Adelaïde, Sophie, Julie, Justine Aglaé, Emilie, Lucie, Annète, Geoline, Marète, Naturelle, appelées par Mad. Linars, vinrent avec elle assister à la narration que fit la belle Mad. Guae, en-présence de Doucette sa soeur, et de de Victoire la Carmelite leur cousine.

### XXXV Chapitre. Des la Garse insatiable.

"Vous me voyéz; J'ai toujours été désirée des Hommes: A huit ans, un Ouvrier qui travaillait dans la maison à de la menuiserie, me prit le bijou; ét comme je ne criai pas, il me mit son membre entre les cuisses, me les fit serrer, ét me les inonda, en dechargeant. Je le dis à ma Mère, qui me lava les fesses, ala menacer le Menuisier, ét le fit deguerpir... Ce debut annonce que le Recit sera un-peu libre; mais il faut être sincère.

"A dix ans, mon Père déculoté m'asséyàit à crû sur ses cuisses nues, fesàit aler son membre entre les miénnes, comme le batant d'une cloche, ét, bién échauffé, il alàit enfiler ma Mère, une jeune Tante soeur de Celle-ci, ou ma Gouvernante.

"A treize ans, j'avàis le Bijou cotonné, ét si joli, que mon Père venàit me Le lècher la nuit pendant mon sommeil. Enfin il me sentit riposter à ses coups de langue, ét comprit que j'avàis du plaisir. Il dardàit plus fort, ét je partàis... Aussitôt mon Père se mettàit sur moi, me suçàit mes petîts Tetons naissans, posàit son membre à l'orifice de ma petite Conque, ét me barbouillàit toute la Mote de sperme.. Il me lavàit à l'eau-rose.

"A quinze ans, un Jeunehome, frère de ma Maîtresse de modes, me prit le Con à la poignée, an moment où je regardàis par la fenêtre, ét voulut me chatouiller le Clitoris avec son doigt: mais il me fit mal, ét je Lui donnai un soufflet.

"A cette époque, mon Père n'osàit plus m'asseoir à cùl-nu sur ses genoux, ni me faire decharger en me lèchant le Con; il se retiràit dès que je donnàis le premiér signe d'éveil: Mais comme j'ai le piéd joli, ét que M. Dardevit, àinsi que tous les Hommes delicats, est infiniment sensible à cet attràit-là, il fesàit faire mes chaussures par un habile Cordonnier, Celui de ma Mère ét de la Marquise De-Marignè; le Voluptueux ne me les donnàit neuves, que lorsque j'alàis chez Lui; il me les fesàit mettre après un pédiluve, avec des bas de fin coton, me fesàit marcher chaussée, mettre à la fenêtre, pour mieux voir ma jambe ét mon piéd, qu'il baisàit; il me fesàit ensuite asseoir, me tiràit un soliér, s'en coîfàit le vît, me fesàit Lui patiner les couilles avec mon piéd chaussé, poussàit de profonds soupirs, cognàit au planché, ce qui fesàit monter Mad. Mezières voisine d'audessous; Elle Lui arrachàit mon souliér, ou ma mule; Elle se renversàit sur le dos; il La troussàit, èt La fourgonnàit, en me fesant relever ma jupe en perspective d'une glasse jusqu'au genou. "Votre Père me fàit ce qu'il ne peut vous faire, me disàit La Mezières, parceque tu es sa Fille; mais c'est Toj qui Le fais bander... Hâ ! si Tu Lui montrais ton joli Conin, comme il me rabâteleraît, ét me donneràit des coups de vit en Con" ! Touchée de ce langage, souvent je me troussàis, ét montrais une mote à poil folet ét soyeux, que mon Père trouvait adorable ! Je m'en apercevais aux vives estocades qu'il donnait à la Dame... En La quittant, il venàit me rechausser. Mais quelquefois La Mezières L'en empêchait, ét furieuse de luxure, Elle me renversait, me lèchait le Connin, ét mettait dans le sién la pointe de mon solliér, ou de ma mule, comme un Godmiché... Pendant ce temps-là, mon Père me palpait doucement les fesses ou les tetons. "Tu La foutas, Bougre (tu La depuceleras, ét biéntôt ! ét Elle deviendra grosse de Toi, si Tu ne La

maries" ! Ce propos, souvent repeté, fit que je demandai vivement à me marier.

"J'avais un Oncle, mari de ma Tante. L'escalier de leur demeure était obscur. Un-jour que je le montais, mon Oncle me suivait. Au beau milieu, il me glissa la main sous la jupe, et me hâpa ce qu'il nommait mon Connôt. Je me recriai ! "Tais-Toi donc (me dit-il): vas-tu troubler mon ménage" ?... Je me tus. Et il me patina le Connôt, le cùl, d'une main, les tetons de l'autre; me mit son membre dans la main, me le fit serrer en jurant, et tout en me suçant les tetons, me dechargea dans les doigts.

"J'entrai toute rouge chez ma Tante. Mais je ne dis mot. Quand je m'en retournai, mon Oncle me guettait; il m'accompagna, et me dit: "Tu veux Te marier; J'ai un Parti, et il n'y a que moi qui puis gagner ton Père; Je Le gagnerai, si je te le mets seulement trois fois avant le mariage, et lorsqu'il sera bien sûr ? "Que me mettréz, vous ? (je faisais l'ignorante, puisque j'avaïs vu mon Père et La Mezières). Nous étions dans l'allée. Il mit son vit à l'air, et m'empoigna le Con: "Ceci, dans ce que je te tiéns". Je me débarrassai, et ne répondis rien. J'étais à la porte de mon Père: J'entrai. Il était absent: J'attendis.

"Seule avec moi-même, je résolus de pressentir mon Père, à son arrivée, sur mon mariage ? Il arriva: Je fus moins severe avec Lui qu'à mon ordinaire, et lorsque je l'embrassai, au lieu des yeux, j'appuyai sur ses lèvres. Il fut ravi. Je dardai la langue, comme je l'avais vu faire à La Mezières. Il me mit la main entre les cuisses, mais sur les jupes. Je m'abandonnai, en Lui disant: "Je voudrais me marier ? Et comptéz que vous seréz bien caressé, si vous y consentéz ? "De tout mon coeur, à cette condition... As-tu un Parti ? "Mon oncle en a Un, que je n'ai jamais vu. "Bon ! ce n'est pas une amourète... Il faut d'abord que je Te gamahuche aujourd'hui ? "Qu'est-ce que c'est ? "Te lèche-là (me prenant le Bijou). Je fis une petite grimace. "Alors, prends cette éponge fine, et lave le bien, à-cause du joli poil, qui commence à l'ombrager ? Le plaisir que tu auras, te dedommagera de la contrainte que Tu te fais ? Il me suçà légèrement les bouts des tetons, pendant que mes fesses, mon cùl et mon Connin nageaient dans un bain tiède.

"Mon amoureux Père ne me donna pas le temps de réfléchir: Dès qu'une serviette fine eût pompé l'eau, il me renversa sur le piéd de son lit, trousse audessus des reins, appliqua sa bouche sur la fente de mon Connôt, qu'il lècha vivement, en dardant sa langue, jusqu'à ce que je donnasse des symptômes de decharge. Ce qui arriva aubout d'un demi-quart d'heure. En me sentant prête à émettre, mon Père me quitta, me mit gros comme une noix de beurre frais dans le bas de la fente du Connôt, m'y inséra son vit, avec beaucoup de peine. Il saccada: Je dechargeais, et J'avais tant de plaisir, que je Le secondai, malgré quelques douleurs. Heureusement le vit de mon Père n'était pas gros, mais il était long; il me donna un plaisir complet; car il penetra si avant, qu'il me chatouilla le fond; et au moyen de ce que j'étais très-étroite, il m'emplissait le con, comme si j'y avais eü un Vit de Mulet... Voilà comme je fus depucelée.

Je priai mon Père, pendant qu'il me lavait le Con, de ne pas différer son consentement, que je ne voulais pas devoir à mon Oncle; et je Lui en dis la raison. "Il ne faut qu'il te le mette ! me répondit-il vivement: Le Bougre a le Vît trop gros: il t'élargirait ! Au lieu qu'après moi, ton Futur, on tout autre Fouteur, Te trouvera comme Pucelle". Je promis qu'il n'obtiendrait rien. "Des bagatelles cependant, reprit mon Père: Branle-Le, quand il Te prendra le Con. Tu pourrais même Te laisser enculer, s'il était assez raisonnable pour s'en tenir-là. "Comment fait-on ça ? "Je vais Te



le montrer". Et il m'encula. J'eüs du plaisir; car je dechargeai. Mon Père me dit ensuite: "Quant à mon consentement, envoie-moi ton Prétendu: Si c'est Un certain Drôle que je soupçonne, Tu n'en devièndras pas folle, ét... Suffit". Je m'en retournai contente chez mon Oncle, où sa Femme ét Lui me présentèrent leur Protegé, une sorte de Mulâtre, qu'ils nommèrent M. Guae.

Dès le même soir, ayant eü, avec ce M. Guae, un entretièn très-vif, pendant lequel je Le vis prêt à me prendre le Con, sa laideur ét sa sotise ne me rebutèrent pas, attendu que mon Oncle ét ma Tante m'avaient prèvenue qu'il était terrible pour les Femmes; ce qui m'avait bièn tentée ! aucontraire, je Lui dis, Que j'avais obtenu le consentement de mon Père, ét qu'il pouvait se présenter. Il me pria de Le conduire, n'en étant pas connu. Je remis au lendemain midi.

"Nous arrivames au moment où mon Père alait sortir. Guae m'avait pris le cül dans l'escalier, ét m'avait fait empoigner son Vit; ce qui me donnait un coloris brillant; j'étais ravissante ! Je présentae Guae, comme mon Futur. Sa figure hideuse ét basse fit sourire mon Père, dont elle calma la jalousie. Il nous dit: "Mes Enfants, j'ai une affaire pressée: mais elle sera courte; attendéz mon retour". Aprèz son depart, Guae me dit: "Il paraît, à son ton, qu'il vous tièndra sa parole, de consentir ? "Je le crois; car il ne se contraint pas, quand une chose Lui deplaît. "Ma Belle ! (ajouta Guae, dont l'oeil noir petillait de luxure, permettez de vous Le mettre icy, sur le piéd du Lit de votre Père ?... Consentéz-y" ? Je ne demandais pas mieux, à-cause de mon depucelage, ét parceque le Bijou me demangeait, depuis que mon Père m'avait perforée: Mais je repondis: "Hô-non ! mon Père n'aurait qu'à rentrer ! "Hé ! quand il rentrerait ? vous voir enfilée, ne ferait que hâter notre mariage".

"Il me renversa sur le piéd du Lit. Je me defeudis gaûchement. Il me mit le Vit entre les babines du Con, ét poussait à m'enfondrer... Mais il ne put penetrer, quoiqu'il se mouillât le gland. Il redoubla d'efforts, qui aboutirent à me decharger une chopine de sperme sur la mote, le ventre ét les cuisses.

"Je me debarrassae, pour aler laver. "Hô ! vous êtes bièn Pucelle !, me disait Guae, en se reculotant. Comme je m'essuyais, j'aperçus mon Père caché... Je n'en fis pas semblant Un instant aprèz mon retour vers Guae, ce Père rusé entra auprèz de nous. Guae me demanda en mariage ? Mon Père Lui repondit, Qu'il me laissait la maîtresse absolue. Et il signa les bans. Il dit ensuite à Guae, qu'il avàit à me parler, ét qu'il le priait de s'en retourner seul; qu'il me remènerait chez ma Tante, à Laquelle il avàit à parler aussi. Guae s'en-ala.

"Dès qu'Il fut sorti, mon Père me dit: "As-tu été foutue" ? Et il me prit le Con à la poignée. "Vous avéz bièn entendu que non. "Où donc a-t-il dechargé ? "Sur le poil. "Un-peu entre les lèvres ? "Oui. "Il suffit: On peut devenir enceinte avec cela seulement, êt Tu n'äs plus rien à craindre. Mais va Le voir chez Lui, ét qu'il ait toute-facilité. En attendant, je vais en frayer encore un peu-. Il me renversa, ét a-l'aide du beurre-frais, il m'enfila... avec quelque facilité: ce qu'il repeta trois-fois, excité par ce qu'il venait de voir, ét parceque j'étais extrêmement bièn chaussée, en solièrs de soie neufs. Je dechargeae trois fois a chaque enconnage, comme disait mon Père. Cela fit neuf fois. Mon Père me dit, que j'avais beaucoup de temperament, ét que j'alais être une bonne Fouteuse !... Je me lavae soigneusement, ét il me remena.

"Nous trouvâmes Guae chez ma Tante. J'étais plütôt mise en appétit que rassasiée, par le triple

fourgonnage de mon Père: Je dis bas à mon Prétendu: "Aléz chez vous; j'ae à vous parler". Il y courut. Mon Père parlait à ma Tante, prenant des mesures pour acclereler: car il craignait, à la manière dont j'avais dechargé, que je ne devinsse grosse de Lui; ét il le desirait en-même-temps: Mais il fallait que je fûsse mariée... Ma Tante sortit avec Lui.

"J'alais sortir aussi, pour laisser essayer à Guae un enconnage complet, lorsque mon Oncle rentra. J'étais si envoluptée, que je n'en fus pas fâchée, quoiqu'il me déplût. Il ferma la porte au verrouil, ét vint à moi: "Tu vas donc te marier ? me dit-il: Alons, il faut de decoudre à nous-deux ? Aussi-bién Guae a le Membre si gros, qu'il te ferait souffrir le maryre". (Ceci acheva de me déterminer)... Il me saisit. "Laissez-moi ! Laissez-moi ! dis-je faiblement). Mon Oncle ne m'écoula pas, ét voyant que je ne criaie, ni n'égratignais, il me renversa sur le Lit, me troussa, ét dirigea son vit dans le vagin de mon Con. J'eüs l'art de paraître me defendre, en le secondant. Il me fit mal; je criae, ét m'apercevant que les cris Le facilitaient, je me mis à crier de toutes mes forces. Ce qui Le fit enfoncer jusqu'a la garde, avec tant de plaisir de ma part, que mes gemissemens étaient de volupté. Je me debattais, mais mon Con supait le gros Vit, donnant de si bons cups de cùl, que je dechargeae avec des convulsions terribles, et des contractions des trompes qui pinçoient le gland de mon Oncle. Il se recrîa,... ét se pâma de plaisir... "Hâ ! pour une Pucelle, que Tu fous bién ! me dit-il ensuite: Que sera-ce donc un.jour ?... Recommençons"... Il me recommença trois-fois, malgré mes pleurs; car je sentis qu'il fallait pleurer...

Quand il fut rassasié; il deconna. "O celeste Fouterie, me dit-il, si le merite de ton Con était connu, Il ferait ta fortune ! "Oui ! vous me L'avez bién accomodé ! répondis-je en sanglotant, sur un bidet préparé par mon Oncle. Il ôta le verrou, jeta l'eau méléée de sang ét de foutre; puis craignant le retour de sa Femme, il sortit, en disant: "Remerciez-moi ! sans cette préparation, Guae vous aurait estropiée; et revenéz à moi, s'il le faut" ?

Je ne fus point effrayée de ce Langage. Dès qu'il fut sorti, j'essuyai bién-vite mes larmes, ét je pris un air riant. Ma Tante revint. Je La prévîns de l'attaque de son Mari, mais non du succès, pour Lui faire presser mon mariage; La priant de ne Lui en rién temoigner, depeur qu'Il ne levât le masque. Je promis de toujours bién me defendre, comme je venais de faire; ét tout en parlant, le Con étant venu à me redemanger, je courus chez Guae, esperant que préparée comme je l'étais, il me L'enfoncerait enfin. Il m'attendait.

"J'ai bién des choses à vous dire"... Ce fut mon debut. Il ne me laissa pas continuer; il me prit la Motte: "Foutons dabord, me dit-il, en me renversant. Je n'en fus pas fâchée; car je ne savais trop que Lui dire de-nouveau. Je me defendis gaûchement, comme avec mon Oncle ét mon Père. Mais quoique je fusse élargie, ses tentatives furent encore inutiles. Je n'osais Lui dire de prendre du beurre, depeur de paraître instruite: Je m'attendais qu'il y songerait. Cela ne Lui vint point en pensée. "Tu ês diablement Pucelle ! me dit-il, en me tutoyant... Il me tourna sur le ventre, me cracha au trou du derrière, ét m'y enfonça son engin, avec des efforts infinis. Je poussaie des cris horribles ! mais il me tenait si ferme, en m'empalant, que je ne pouvais remuer. Je Le secondae, pour souffrir moins, ét mes ripostes me firent decharger. Je croyais avoir un timon de carrosse dans le cùl... Le retiré ne fut pas sans plaisir... "Tu vaux ton pesant d'or ! me dit Guae, même en cùl ! Suffit" ! Il me demanda ensuite pardon: "Votre beau Con, votre beau cùl, vos blancs tetins m'avaient mis comme un Enragé; ne pouvant vous enconer, je vous ai enculée: Pardon, ma belle

Maîtresse ! j'ae plüs d'un projet, pour vous dedomager". Le cùl me fesait mal: Guae me le mit dans l'eau tiède; puis il me le baisa, me le lècha, alant quelquefois au Con. Il rebanda: mais je voulus m'en-aler. Il fut obligé de me remener en fiacre; je ne pouvais marcher qu'avec douleur. Ce qui n'empêcha pas qu'il ne me fit Le branler dans le carrosse, Lui ayant le néz dans une mule mignone, qu'il m'avait arrachée du piéd, ét dans laquelle Il dechargea. Dans le delire du plaisir, Il me dît: "Ma Reine: j'ae le Vit trop gros pour Toi; choisis de l'oeil un joli Jeunehomme pour Te depuceler, ét je trouverae le moyén de Te Le faire avoir, sans Te compromettre". Ceci me fit plaisir.... Guae me descendit, ét me porta. Je me mis au Lit; le sommeil calma mon cùl.

"Le lendemain, j'alae chéz mon Père, auquel je racontae tout ce que Guae m'avait fait, ét dit. "Bon ! me repondit-il: Tu as du temperament: Tu seras foutue, en con, en cùl, en bouche, ét Tu seras heureuse... Vous seréz mariés dans huit jours, ét je t'aurae un Fouteur plüs gros que moi. En attendant, je vais Te Le mettre; On ne saurait trop élargir un Connin si mignon". Mon père m'enconna, recomença trois fois. "Tu ês toujours Pucelle ! me dit-il. "Et pourtant, m'écriae-je, mon vilain Oncle, avec son gros Membre, m'a hier violée trois fois ! "Trois-fois ! reprit mon Père: quel Connichonnet as-tu donc ? On pourra vendre mille fois ton Pucelage !... Il faut que je Te refoute". Et il me refoutit...

"Tandis que je me rinçais le Con avec de l'eau tiède, mon Père s'était mis à la fenêtre, ét causait avec un jeune Procureur son voisin, gros ét beau garçon de 30 ans. Le Con lavé, j'alae regarder, en soulevant le rideau. Mais le jeune Procureur m'ayant aperçue, je me retirae. "Quelle est donc cette celeste Personne ? demànda-t-il. Mon Père ne repondit que par un geste, qui, je crois, signifiait que j'étais sa Maîtresse. Ils gesticulèrent encore. Puis le Procureur disparut. Mon Père me dit aussitôt: "Veux-tu que ce bel Homme Te Le mette, en payant ? "Hô ! hô ! mon Père ! "Appelle-moi Monsieur, devant Lui" !... On frappa. Mon Père ouvrit; ét j'entendís qu'il disait tout-bas au Jeunehomme: "Aportéz-vous les 50 Louis ? "Les voilà. "Mademoiselle ? me dit à lors mon Père; vous savéz que je vous aime pour vous même: Voici un bel Homme de mes Amis, qui veut vous faire un présent; je sors; temoignéz-Lui votre reconnaissance". Mon Père se cacha, ét le Procureur le crut sorti.

"As-tu été foutue aujourd'hui, me dit-il, en venant pour me prendre les Tetons. Je Le regalae d'un soufflet. "Apprenéz que je suis icy chéz mon Père. "Vous êtes Mademoiselle..... "Oui, Monsieur. Je dois être mariée dans huit jours. C'est un mariage de raison, ou d'interêt. Mais mon Père ayant été instruit que mon Futur est... monstrueux;... ce bon Père a... pris sur Lui de... me faire prépârer. Je vous ae cru son Ami; j'ae consenti, après vous avoir vu". Le Procureur était à mes genoux. Il me demanda mille pardons ! "Soyéz donc honnête ? repris-je. Alors il me caressa. Je Luy rendis enfin un baisér. Il me renversa. Il avait le Vit comme mon Oncle, mais il était moins adroit. "De la pomade ! Luy criai-je: Mon Prétendu m'ayant fait entrer chéz Luy par surprise, il ferma les portes, ét voulut me violer... Ne le pouvant, il me pomada, ét ne réüssit pas encore. Vous, pomadéz-...moy"... En parlant ainsi, ses tentatives me fesaient decharger. Je soupirais de volupté. Mon Père crut que c'était de douleur. Il arriva; me pomada; dirigea le Vit de mon Fouteur dans mon Con, ét dit, à Lui: "Pousséz". A Moi: Soulève le cùl; étreins dans tes bras; seconde ton Depuceleur, à chaque coup, par un coup de croupe en-avant; passe tes jambes sur ses reins, ét serre, en remuant du cùl... Bon ! Bon ! Saccadéz, vous !... Bon" ! "Hâ Dieu ! quel plaisir ! s'écriait le Fouteur: comme Elle a... le Con étroit !... le... mouvement... délicieux" ! Je Lui dardae ma langue, en murmurant, "Mon coeur !.. Mon Roi !.. Mon Dieu ! je t'adore !... "Hâ ! la

chère Petite Amie ! elle est tendre !... Je decharge ! Je La fous... Hâh !... "Il me fout, mon Père !... Tous les Hommes foutent-ils ?... Hâh !... Mon Père !... quel plaisir !... Mon âme... va sortir par... le trou qu'il me fait" !... Je dechargeais, en me roidissant. "Hô ! la Petite Reine !... s'écria le jeune Procureur: Elle decharge !... Mon Père... donnez La moi pour Femme; je l'ae depucelée; je L'épouse" ?.....

"Mon Père, qui avait ses desseins sur Moi; refusa. Il en resulta que le Procureur enragé, s'acharna sur Moi, ét me foutit 18 fois... Mon Père fut obligé de l'ôter de sur Moi, ét de Le porter chez Luy; il ne pouvait marcher... Quant à Moi, j'étais à-peine fatiguée. Mon Con lavé, rafraîchi, il n'y parut plus. Au retour de mon Père, Le voyant tout ému, à la vue de mes Tetons, je Lui dis: "Si vous bandéz, satisfaites-vous, en me foutant deux ou trois fois ?" O quelle scène ! s'écria-t-il: Mais Tu as un Con ét un temperament impayables ! ils feront notre fortune... Voyons si Tu dechargeras encore: foutons" ?... En m'enconnaut, il me loua fort de m'être avouée sa fille, ét du soufflet donné ! "Les Fouteurs dedaignent les Foutues; mais ave Toi, ce sera le contraire; je veux te mettre audessus de ces Bougres-là ! "Je decharge ! m'écriae-je. "Et moi aussi ! repondit-il en me saccadant. Il me re-enconna trois fois, ét toujours je dechargeae.. Je lavae, en Lui disant: "J'épuiserais dix Hommes". Je Lui recommandae d'instruire mon Futur de ce qu'il fallait faire, pour m'enconner. Je Lui dardae ma langue, ét je partis.

"J'avaís été foutue 25 fois dans la journée, sept par mon Père. Je retournaís chez ma Marchande. Mais tous les Hommes que je rencontrais, me tentaient. "Que les Putains sont heureuses ! (pensae-je) elles attaquent qui elles veulent" ! Tout-à-coup une idée me vient: "Alons chez Guae; je Lui dirae de me pomader: Qu'il m'estropie; mais qu'il me foute". J'y volae.

Il était avèc un beau Jeunehomme, qu'il fit cacher, au bruit de mes talons. Mais j'entrevis par le trou de la serrure. Guae me reçut mysterieusement, ét me conduisit dans la Pièce-obscur, où je Luy avais vu cacher le Jeunehomme. "Ma Reine ! ma belle Future (me dit-il), je crois que je pourrae vous enfiler aujourd'hui: Ayéz seulement de la complaisance ? "Oui ! mais, pomadéz... Ma Tante... "J'entens.. j'entens"... Je sentis qu'il me remettait à une main plus douce. On me prit les Tetons, le Con; On me darda la langue. Je caressae. On me troussa. Je fis beau Con. L'On se mit sur Moi, je sentis qu'On m'inseraít un morceau de beurre-frais à l'entrée de la vulve, ou trou du Con. On poussa. Je ripostae un-peu. L'On entra. Je secondae, m'apercevant avec étonnement, qu'On ne me faisait presque pas mal. Enfin l'On parvint au fond sans m'avoir blessée, ét l'On y dechargea. L'abondance ét la douce chaleur du foutre me firent partir aussi, mais avec un plaisir, des élans, des transports incroyables ! Je m'écriais: "Chër Amant ! divin Amant... j'expire... de bonheur... ét de volupté... Je t'adore" !...

"Le Jeunehomme deconna. Il me suçá les Tetons, les Lèvres, me fit darder la Langue. Ce que je fis tendrement... Aussitôt Il me re-enconna avec fureur. J'eüs autant de plaisir que la première fois... Bref, il me recommençait sans-cesse, ét ce fut Guae qui Le renvoya: car pour Moi, deja foutue 25 fois dans la journée, je crois que j'aurais laissé aler ces deux Hommes jusqu'à 50, si tousdeux avaient pu me Le mettre. Guae me voyant quelque difficulté à marcher, envoya chercher un fiacre, pendant que je me lavais le Con. "Hé-bién, ma charmante Reine, T'ai-je bién foutue ? me dit-il. Je rougis. "Loin d'être épuisé, je me meurs encore d'envie de T'enculer ? "Hô-non, non ! (m'écriae-je avec effroy). "Hé-bién, branle-Moi des deux mains, comme te voilà, le cùl dans l'eau". Je branlae son Vit, qu'à-peine je pouvais empoigner. Quand le foutre fut prêt à

venir, il hurlait de plaisir. "Ta bouche ? (me disait-il), ta bouche... ou je T'encule" ? Je decalotai le gland, je le pressai de mes lèvres. Le foutre arrive, ét depeur qu'il ne tombe dans mes Tetons, j'ouvre la bouche, ét il m'est lancé au fond du gosiér. Je l'avale comme un Lait-de-poule. Il y en eüt une chopine: "Foutre ! foutre... (s'écriait Guae), je me pâme,.. Hâ... celeste Garse... Tu vaux mieux que toute la Terre... Est-ce bon ? "Ce qui fait tant de plaisir en-bas, doit faire du bien en-haut. "Hâ, divine Putain... je T'en nourrirae". Le fiacre arrivait; Guae m'y porta.

"On me L'avait mis 37 fois. Le Frère de ma Marchande se trouva seul à la maison, lors de mon retour. "Mademoiselle Convelouté ! me dit-il, que vous êtes cruelle pour Moi ?... On dit que vous aléz vous marier ? Vous devriéz bien favoriser un Jeunehomme qui vous adore, aux dépens du Futur ? C'est Un Veuf, Un Laïd... Vous êtes Pucelle, ét si jolie ?... Dailleurs, il l'a très-gros (dit votre Oncle), ét il vous fera bien mal ? Si un plüs menu que le sien vous préparait ? Voyéz ? (Il mit à l'air un vit charmant); c'est un veritable croque-pucelage, sans faire mal.... Je sais m'y prendre: Le Mary de ma Soeur èst Un Bandalaïse, ét elle se fait de-temps-en-temps ôter par Moi les Araïgnées du Bijou". Ce langage me plut, ét son vit me tentait: Je luy repondis, en riant: "Je n'ai pas d'Araïgnées à ôter". Il vit, à mon air que je n'étais pas de mauvaise-humeur. Il me prit les Tetons. "Finisséz donc, Libertin ! (Luy dis-je doucement et sans presque Le repousser). Il me prit la Motte. "O c'est trop fort, ceci... Vouléz-vous bien finir" !... Il était decoloré; il bandait rôi; il me renversa sur le Lit de sa Soeur, me retroussa, ét se mit sur Moi tandis que je disais nonchalamment: Hé-mais... c'est donc une violence" ! ét que je me defendais d'une manière qui me livrait. Il me dit: "Hâ ! celeste Innocente ! je vous Le mettrae" !... Il m'enfila. Je ripostais, en haussant du cül, comme pour Le repousser. Il n'en dardait son vit que plüs fort. "Non ! (s'écriait-il en dechargeant), il n'èst rien tel que d'enconner l'Innocence" !... Cependant craignant que je ne Me derobasse, il Me foutit trois-coups sans deconner, (ce qui fit mes 40 fois dans la journée), ét ne Me quitta, qu'en entendant du Monde.... Je courus Me laver.

"C'était la Marchande. Elle dît à son Frère: "Heureusement que c'èst avec Convelouté ! Toute-autre aurait sauté le pas, Poliçon ?... Mais L'as-Tu attaquée ? "Oui. En ce cas, Tu dois n'en pouvoir plus... Viéns que je Te soulage" ? Il y avait encore de l'huile dans la Lampe: Le Jeunehomé mit le verrouil, nous enfermant ainsi Tous-trois, ét il se jeta sur sa Soeur, qu'il enfila d'un seul trait. Hâ ! quels coups-de-cüls elle donnait ! "Lime (Luy disait-elle)... je decha...arge... Sors à-moitié, ét... rentre... vivement... Fous-Moy vingt fois... en une"... Je Les voyais. Ranimée par-là, mon insatiable Connôt redésiraît un vit, lorsqu'On frappa doucement. J'ouvris, en tirant le verrou plüs doucement encore. J'esperais que ce serait le Mari de ma Marchande, qui depuis longtemps brûlait de me Le mettre. Je me proposais de le pousser dans une autre Pièce. Point-du-tout ! C'était un beau Jeunehomme, qui avait beaucoup d'air de Celui par quî Guae venait de Me faire foutre.

"Mademoiselle (me dit-il), se nomme Agnès-Convelouté ? "Oui, Monsieur. "Mademoiselle èst la Prétendue de M. Guae ? "Mais, oui, Monsieur. "Aiméz-vous, fort ce M. Guae ? "Monsieur, la raison, ét non la passion, fait mon mariage. "En ce cas, Mademoiselle, je ne vous ferai pas de peine, en vous revelant un secret ? "Quel èst-il, Monsieur ? "C'èst que tout-à-l'heure, vous avéz cru être possedée par votre Futur... "Quel conte vous me faites-là, Monsieur ? "J'étais présent, mais caché, Mademoiselle: son Timon de carrosse ne pouvant vous perforer, il m'a vendu votre Pucelage cent Louys, ét c'èst moy qui vous ai deflorée... Me préfereriéz-vous ? "Ce que vous me dites èst impossible, Monsieur ! "Cela èst: Il l'a trop gros; On vient de vous Le mettre, ét c'èst

Moi. (Je le savais bien). "Il n'est qu'un mot à dire, Monsieur: Pouvez-vous m'épouser ?  
"Mademoiselle, je suis marié à une Vieille de 78 ans, qui m'a fait ma fortune, et je suis obligé d'attendre qu'elle soit morte. "Et si je devenais grosse, Monsieur ?... J'épouserais M. Guae.  
"Voulez-vous être ma maîtresse ? "Cela ne conviendrait pas. "De son consentement ? "Comme vous m'avez eue déjà, et que ce soit de son consentement, je m'y prêterais; pourvu qu'il ignorât que je le sais... "Hô ! de tout mon coeur ! Ceci marque votre honnêteté... Etes-vous seule ? "Non; la Marchande est là. "Pourrais-je vous avoir à coucher ? "Hâ-ciel ! Je ne saurais decoucher que sous le prétexte d'aler veiller mon Père, en Le supposant indisposé: Ainsi, cela est impossible. "J'irai, si vous le permettez, parler tout-unîment à votre Père: Je suis riche; il vaudrait mieux que je vous donne le prix de vos faveurs, qu'à Un vil Malheureux, comme Guae ? "Hé-bien, parlez à mon Père. "Je reviendrai vous chercher, s'il m'accorde ma demande ? "Mais ne revenez pas seul: Je veux voir Quelqu'un à Luy, et que je connaisse ? "Vous serez tranquilisée".

Il alla chez mon Père: Il luy raconta comment Guae n'ayant pu me depuceler, Lui avait vendu mon Pucelage cent Louys, en quatre seances, vingtcinq Louys par chaque, dont la première était payée: Qu'il m'avait enconnée, en me pomadant. et qu'il avait trouvé mon Bijou si délicieux, si satiné, qu'il n'en voulait plus d'autre; Qu'il m'avait demandé de coucher avec Moy, et que c'était par mon conseil, qu'il s'adressait à Luy. Il offrit ensuite les 75 Louys restans pour les trois nuits suivantes. Mon Père répondit: "Puisque Guae a voulu être cöcu, qu'ainsi soit. Je consens que vous couchiez icy avec ma Fille, si vous avez cueilli sa Rose; ce qu'elle me dira. Aléz La chercher, avec un Billet, par lequel je vais La demander". Et il écrivit. Puis il accompagna le Galant jusqu'à la porte de ma Marchande, que son Frère foutait encore.

"Cependant je M'amusais à voir conniller le Frère et la Soeur. J'étais en feu, quand le Jeunehomme reparut, avec le Billet de mon Père: je vis par la fenêtre, Celui-ci qui nous attendait dans le carrosse de mon Depuceleur prétendu. Je partis, en avertissant que j'alais veiller mon Père malade- A notre arrivée, le Galant pàya un heau soupér, et remit vingtcinq écus-d'or à mon Père. On mangea; On but; puis je fus mise au Lit. Le Jeunehomme exigea que mon Père me deshabilât, et me lavât la Motte. S'étant ensuite Lui-même mis nu, en un instànt, il entra dans une chemise, fort large, et qu'il avait apportée, afin de me palper mieux. Il appela mon Père, pour qu'il Lui mît le vit dans le trou de mon Con; puis il poussa... Il eüt autant de peine que chez Guae (ce qui m'étonna Moi-même !) Aussi dit-il: "Elle a reellement le Connin étroit: Elle se repucelerait en huit jours, si On La laissait tranquile". Il me foutit six coups; mon Père, couché à-côté de nous, Lui mettant toujours le vit dans mon Con. Il s'endormit ensuite, et Moy aussi.

"Le lendemain-matin, il fit faire d'excellent chocolat, qui Me refit. Je refusae la voiture pour retourner chez ma Marchande. On ne se douterait pas pourquoi ! J'avais oui-dire, que le foutre avalé chaud, était excellent pour la poitrine, fortifiait, et blanchissait le teint. Je voulais aler en avaler ma chopine en suçant le Vit de Guae. J'y courus, dès que je me vis libre. Il allait sortir. "Je viens vous donner du plaisir (Luy dis-je), mais sans en prendre: vous m'avez trop fatiguée hiër". Alons, ma Toute-belle, que faut-il faire ? Vous enculer ? vous encuisser, vous endosser, vous enaisseller, vous enoreiller, vous encoller, vous entetonner, vous decharger sur le nombril, me faire serrer le Vit entre vos deux mollets, faire un Con de votre solliér, ou de votre jolie mule: Tout, je ferae tout, hors vous enconner; je ne le saurais, parceque nous sommes, vous trop belle, et Moi trop beau" ? Aulieu de repondre à ce Langage, qui était de l'Arabe pour Moy, j'avais deboutonné sa culote, et je Le branlais d'une main, et chatouillant par instinct les couilles de

l'autre. Il se recriait de plaisir; "Déesse !... Sacrée Garse !... Divine Putain !... Branle !... branle !... Chatouille ! chatouille les couilles ?... Hô ! hô ! quelles delices !... Bougresse !... Gueuse !... Putain !... Divinité ! le foutre... viént" !... A ce mot, j'embouchae le gros Vit, le palpotant de ma Languè ét du Palais. Ce fut àlors que Guae en delire blasphemà; "Foutu Dieu ! Bougre de Dieu ! Sacré Con de la Vierge Marie ! Con de la Magdelène connillé par Jesus ! Con de Sainte Thècle, de Sainte Theodore, de Sainte Catherine, de Sainte Cecile, d'Agnès-Sorel, de Marion-Delorme, de Ninon, de La-Daubigné, de La-Vallière, de La-Pompadour, de La Duté, de La Lange, de La jolie Mars, de l'adorable et provocante Mèzèray, de la jeune et naïve Hopkins, de la belle Henry, vous ne valéz pas... cette Bouche-là... Je fou..ou..ous... Je.. decha..a..arge !... Ava..ale !... gorge-Toi de foutre, ma Reine" ! Il deboucha vivement, quoique je Luy suçasse encore lé Vit. "C'èst trop de plaisir ! (dit-il); On mourrait". Il me fit prendre quelques cuillerées de café. pour me rincer la bouché. Puis je me remis à Le branler. Il me suçà les Tetons, me fit Luy darder ma Langue, ét voulut me gamahucher. Je m'y refusae, devant être foutue le soir.... Il rebandait. Je secouai, je chatouillai; le foutre revint, ét j'en avalai une nouvelle dose. Ce qui eüt lieu trois fois de-suite. Le manque de temps nous obligea seul de nous separer.

"Le soir, à 9 heures, une voiture vint me prendre, ét me conduisit chéz mon Père. On y soupa, coucha ét foutit comme la veille. Le lendemain, après le chocolat, j'alai faire mon déjeûner de foutre chéz Guae. J'en pris quatre doses... De-retour chéz ma Marchande, son Mary. sans-doute instruit par le Frère de sa Femme, voulut me le mettre. Je m'y refusae absolument. Il s'en plaignit à sa Femme, qui m'en fit des reproches. Mais Luy ayant dit que mon Prétendu me l'avait mis six fois, en gardant mon Père avec Moi, elle fit mes excuses à son Mary, en Le priant d'attendre son tour.

"Le soir, On vint me prendre. Mad. Viédase ma Marchande, Me dit à l'oreille: "Tâche de ne pas être foutue; afin que mon Mary puisse Te le mettre demain ? il s'en meurt" ?... Je trouvae mon Amant chéz mon Père. En soupant, On parla de Guae, Mon Amanr dit, qu'ayant été enconnée devant Luy, je ne devais pas redouter la grossesse. "C'èst pourquoi (ajouta-t-il, j'enfourne à plein Con, ét decharge au fond. "Je vous mets le vit dans le Connin de ma Fille avec plaisir (dit mon Père); afin de mieux cocufier ce Jean-foutre de Guae, qui vous a vendu son Pucelage. "C'èst ce qui me met aussi en fureur érotique, quand jé fous sa Future (reprit mon Galant): Je pense: Encore une corne à ce bougre de Guae... ét je me trouve intarissable... Il m'a même passé une idée par la tête: C'èIt de vous donner à chaqu'un 50 Louys, pour que vous foutiéz ensemble tous-deux; pour que le Mâtin soit recocu, ét surcocu ? "Top ! (s'écria mon Père); après votre affaire faite. Vous me mettréz le vit dans le Con de ma Fille... "Non ! non ! (m'écrai-je). "Vous me La tiéndréz, si elle recalcitre. "Je n'ai pas ces idées (Leur dis-je): Si je remue du cùl, comme je le fais, àlors que mon Amant Me fout, c'èst que je l'aime: Qüant à M. Guae, je Luy dois beaucoup de reconnaissance ! il êst ma Nourrice, ét c'èst Luy que je tête". On ne comprit pas le sens de ce mot. On Me coucha.

"Au Lit, mon Amant me foutit six fois. A la sixième, mon Fouteur dit à mon Père: "Mets-Toy sur ta Fille. ét fous.La: Je vais T'introduire le vit" ? Mon Pére me grimpa, le Jeunehomme Luy mit le vit dans mon con, ét il poussa. Comme j'étais amoureuse de Luy plûsque de tout autre Homme, je remuai de la charnière, comme Une Princesse foutant avec un Page... Le Jeunehomme ranimé, entra dans un tel érotisme, en nous voyant decharger, qu'il nous fit mettre sur le côté, ét il m'encula, tout enconnée que j'étais... J'alai laver, ét nous dormîmes.

Le matin, au déjeuner, le Jeunehomme paraissait yvre de joye ! "Hâ ! qu'il êst cocu, le Bougre ! (s'écriait-il)... Bonhomme, voilà un effet de cent Louys: Il faudra que Tu La foutes, après le Mariage, ét il y aura vingtcinq Louys à chaque fois". Il partit, ét je courus chez Guae, que je commençais à aimer presque autant que mon Père.

"Il Me reçut avec transport, Me traitant de divine Garse, de celeste Putain... Il M'alaita de foutre six copieuses fois. Ce qui me mit dans un tel érotisme, que je retournai chez mon Père: "Ton Procureur ? (Luy dis-je essoufflée): Il doit être remis, depuis l'autre jour ? Je brûle... Cours-y, si Tu M'aimes". Il y vola, en M'appelant, Cleopâtre ! Clepâtre !... Il trouva le Jeune Procureur à la fenêtre, son vit bandant à la main. "Je viens de voir entrer votre Fille (Luy dit-il), ét j'alaïs Me branler à son intention. "Gardéz-vous en bien ! Apportéz un petit présent, ét venez le Luy mettre ? "Vingtcinq Louis ? "C'êst trop pour une Pratique: Un Louys par coup. "Soit: mais je n'en remettrai pas: Elle gânera peutêtre la somme". Il vint avec Moi. En entrant, il jeta la bourse sur le piéd du Lit. "Alons, ma Fille (Me dit mon Père), Tu ês à tes pièces; autant de coups foutus, autant de Louys: Mais il ne faut pas tuer Un Amy ! Il alait se branler à ton intention, quand je suis entré". A ce mot, je Me jetai à son cou, ét Luy dardai ma langue) en dísant: "Chër ! Chër Amy ! "Hâ je T'adore i (Me repondit-il). Et il Me prit les Tetons, le Con. Je Me renversai. Il se mit sur Moi. Je Me fourai son vit dans le Con, ét en quatre coups de cùl, je Le mis au fond. Il dechargea, en Me sentant émettre... Il Me foutit dix coups. "J'ai quinze Louys à-compte (Luy dit mon Père, en Le voyant laver ét se reculoter: Vous reviendrez quad il vous plaîra".

"Nous en étions à l'avantveille du Mariage. Tous les matins, Guae m'avait alaitée, ou plutôt affoutrée; ce qui M'avait rendu la peau plüs blanche, le teint plüs brillant, le Con plüs satiné, ét me donnait un temperament si violent, que je n'étais à Mon aise, qu'un VIT au CON. Le Jeunehomme dit, en déjeuner: "Guae doit être surpris de ne pas Me revoir ! Cela pourrait faire tort dans son idée, au Con de ma belle Fouteuse: Ainsi, je veux Luy acheter la première nuit de sa Mariée, puisque l'impayable Agnès veut absolument l'épouser. (Je le Luy avàis dit, en foutant). Mon Père applaudit. Mais en Me reconduisant chez Guae, que j'alaïs teter, ce bon Père ajouta: "Tu n'ês pas une Mariée ordinaire: ce qui éteindrait la soif d'Une-autre, n'êt qu'une goutte de foutre, pour Toy: J'ai une idée, C'êst de M'arranger à Te regaler, aprèsdemain, en Te Le fesant mettre jusqu'à extinction de forces, par Tous-ceux qui T'ont foutue; Moy dâbord; Ton Oncle; Ton Procureur; le Frère de Ta Marchande, ét peutêtre son Mary: S'il se trouve quelques nouveaux Bougres, ils T'enculeront, sous prétexte de reserver Ton Pucelage à Ton Epoux: c'êst un delice que d'enculer une Mariée, le jour de ses noces, ét ils le payeront bien. Je M'arrangerai avec Guae pour tout-cela". Nous arrivions. J'embrassai mon Père transportée de reconnaissance, en Le priant de tâcher de Me suivre secrètement, pour Me voir teter. J'entrai, puis je L'introduisis.

"Guae courut à Moy, en se deculotant. Il Me baisa dabord pied, jambe, cùl, con ét Tetons: Il Me fit ensuite Luy darder ma langue; après quoy, il Me mit son Vit en main. Je Le secouais vivement, lorsqu'il Me dit: "Garse, je suis raisonnable: Je ne T'enconne pas; il faut que Ton Père ét Ton Oncle te foutent le jour du Mariage: Je T'aurai ensuite, pour la nuit, trois vits frais, dont celui qui T'a depucelée sera Un... Hâ ! l'idée que Ton Père T'enconne va Me faire Te decharger une pinte de foutre, ét Te l'entonner dans le gosiér"... Alons, Garse, je sens que ça vient: embouche-Moi le Vit... Hâ-hâ-hâ... le Bou...ougre fout... sa Fille... Ton Père Te fout, Garse ! Te fout, Putain... Hâ ! je decharge, à cette divine Idée !... Hónh" !... Il se pâma presque... Pendant l'interruption forcée, j'alai prendre Mon Père à sa cachette: "Fous-Moy, Luy dis-je; puisqu'il le



faut pour le bonheur de Mon chër Prétendu ! "Hâ ! Deesse ! (s'écria Guae, en se précipitant à genoux, Tu incestue pour Moy ! je T'adorerai toute ma vie"... Il intromit le vit paternel. Remue du cùl ! (Me criait-il), saccade ! "Je de..cha..arge (Luy dis-je)... Viéns, chër Amy.. que je Te branle" ? Guae blasphémait de plaisir, en sentant venir le foutre... Il M'emboucha, sans que Mon Père me quittât, ét en-même.temps, j'avalai du foutre, j'en reçus dans le Con, ét j'en donnai. Mon Père Me foutit quatre coups, èt Guae M'avait embouchée quatre fois, quand On frappa. Guae courut ouvrir, tandis que je Me rinçais bouche ét con. C'était mon Oncle. "Vous arrivéz à point (Luy dit-il): On essaye Ma Future, ét vous aléz L'essayer". Mon Père expliqua la chose; Guae Me renversa sur le foutoir, ét mon Oncle M'enconna. Il Me foutit six coups, je tetai six nouvelles fois le VIT de Guae; après quoy, On Me lâissa respirer. Il fut ensuite convenu, que douze Fouteurs me passeràient sur le corps le jour de mon Mariage, en con ou en cùl, à mon choix, ét que Guae, qui seul auràit la bouche, Me feràit foutre la nuit, ét dans l'obscurité, par trois VITS nouveaux de son choix. Mon Oncle émerveillé, s'écria: "Mais elle sera Putain ? "C'èst ce qu'il Me faut, pour que je l'adore.... Et ne vous en faîtes faute, ny son Père, ny vous; puisque vous seréz les seuls qui ne payeréz pas". En achevant ces Mots, il se prosterna devant Moy, en Me traítant de Deesse.

"Je retournai chéz ma Marchande. Son Mary, ét elle-même Me tourmentaient, pour que le Premiér M'eût une seule fois avant Mariage. Ils Me pressèrent plüs fort que jamais; ét je cédaí. La Femme Me mit dans le con le VIT de son Mary. Je ne fus foutue qu'une fois, cet Homme étant faible, ét sa Femme le voulant être après Moy. Ce fut de ma main, qu'elle regut dans son Con brûlant le VIT Marital..... Cette operation faite, ét repetée, je Les quittais, en Leur disant Adieu. Ils pleuraient: "Ce qui Me console de ta perte (Me disait ma Marchande), c'est que mon chër Mary T'a foutue... Ta voluptueuse idée Me lé fera mettre plüs souvent". Je partais, quand le Frère entra. Sa Soeur Luy dit ce qui venait de se passer. Il ne repondit rien: Mais il Me ramena du-côté du Lit, M'y renversa, ét Me foutit devant eux, sans prononcer une parole. Il voulait Me recomencer. Je M'y refusai, en L'invitant, ainsi que son Beaufrère, à venir Me le mettre le surlendemain jour de mon Mariage. On Me remercia.

### *XXXVI Chapitre. De l'Homme-Poilu, la Convelouté, Linars &c.*

"A mon arrivée chez mon Père, je Luy con-racontai Tout ce que je venais de faire. "Il ne faut pas (Me dit-il), quand On a tant d'ouvrage payé, en faire qui ne rapporte rien. Il vient de M'arriver Un Homme d'assez agreable figure, très-vigoureux, car il est brun et tout poilu, qui offre une forte somme, pour t'avoir cette Nuyt ? "Que rien ne vous empêche de Le prendre ! (repondis-je en souriant): Je ne suis pas fatiguée par si peu de chose".

"Mon Père rassuré Me fit deshabiller nue, prendre un bain tiède, puis un froid, mettre au Lit, avec une chemise large; Me fit avaler un excellent consommé: ensuite il Me laissa dormir. Il était alors 5 heures du soir. A minuit, je M'éveillai, en Me sentant lèche le con. Je priai l'Homme de se montrer ? Il leva la tête, et je vis un Basané d'une fort belle figure. Je souris. Il Me suçà les Térons, en Me disant des choses agreables: "Vous avéz un beau Con... une superbe Motte... un Ventre de Pucelle... un Cùl d'albâtre... des Tétons blancs comme neige.... un col degagé... des lèvres voluptueuses... de belles dents... les plus beaux yeux... les cils, les sourcils et les cheveux comme la Deesse de la Beauté... la jambe parfaite... le pied le mieux fait... Quand je vous aurai foutue, je vous dirai le reste".

"Mon Père Me dit de Me lever pour souper. Le Basané Me porta toute-nue dans ses bras auprès du feu: Là, je vis Guae avec grande surprise ! Je mis mon corpset souple; Fysitère (le Basané) Me laça, Me priant de bien faire refluer mes Tetons. Mon Père Me chaussa une Jambe et un Piéd, Guae l'autre Jambe et l'autre Piéd, en bas et en sollières de soye d'une éblouissante blancheur. On se mit à table. Mon Fouteur voulut que je restasse les Tetons decouverts. Nous soupâmes. J'avais appétit, Le Basané but et mangea comme Un Hercule. En sortant de table, il dit à mon Père et à mon Futur: "Vous ne M'avez pas trompé; Elle est audessus de vos éloges. Si l'interieur du Con ressemble à l'exterieur, Elle est à Moy, coûte qui coûte. "Voyons votre Vit (repondit Guae).... Elle ne sera que trop parfaite !... Voici le mién; et vous savez que je n'ai pu l'enconner, puisque c'est ce qui vous a fait parler à M. Convelouté mon beau-père. "Je verrai si Elle a le merite de ce beau nom... Mais vous avéz un Vit épouvantable, M. Guae !... Empoignez-le, la Belle, que je voye comme il est bien bandant" ? Je saisis le Vit de Guae, qui se recria de plaisir... "Je bande (reprit Fysitère): Mais faites bander votre Père, et comparons". Je Luy pris cependant le Membre, qui grossit en le serrant dans ma main. On compara ensuite. Guae l'avait le triple de l'Homme-velu, qui Luy-même était le double de mon Père. "Je voudrais Luy dire un mot" ? (demanda Guae furieux de luxure). Il Me poussa vers une fenêtre. Me cacha derrière le rideau, et me dechargea dans la bouche. Mon Père seul devina ce que Guae venait de me faire. Pour Moy, je fus singulièrement fortifiée par cette bavaroise ! Je brûlais... Aussi, je fus ravie, lorsque Fysitère dit: "Il faut d'abord que je la foute habillée". Il Me porta sur le piéd du Lit, ôta ses culores, et nous laissa voir un corps velu, comme celui d'un Singe. Il me fit Luy prendre son braquemart, et Me dit: "Introduis-moi cela dans le trou de ton con, et tève du cùl come il faut, à chaque fois que je pousserai". Je M'enconnai. Aussitôt il poussa. Je fis un cri: car il Me déchirait, étant plus gros que mon Oncle, et que tous les vits qui M'avaient foutue. "Ce n'est rien (Me disait-il): je te deflore... je te depucèle: Remue du cùl". Je remuais de mon mieux, tout en

soupirant, ét Luy rendant en coups de cùl, tous ses coups de vits. Il parvint au fond. Mes trompes Luy pincèrent la tête du gland. Il heurla de volupté. "Garse adorable ! (s'écriait-il), ton Con satiné pince le vit ! Ta fortune est faite, ainsi que celle de ton Père ét du Futur, qui t'ont vendue à Moi !... Alons, fous bien" !... Je remuai, je tortillai du cùl, je soubresautai, de la manière dont Me le disaient mon Père, ét Guae Luy-même. "Je suis ravi ! (s'écriait le Basané): Elle decharge !... Hâ ! Elle me fera un petit Bougre-à-queue !... Il dit à mon Futur: "Viens-ça, Jean-foutre: Passe-moi la main sous le croupion, ét chatouille-moi d'une main ce que tu y trouveras, ét les couilles de l'autre" ? Guae obéit. J'ai su depuis qu'au croupion, le Basané avait une queue, de la même forme qu'un vit, mais velue comme son corps, ét que ce fut cette queue que mon Futur chatouilla)... "Je ne quite pas d'une heure ce con celeste ! (disait l'Homme-à-queue, en Me saccadant): chatouille, chatouille, Bougre ! les couilles ét ma queue" ! Il dechargea six fois, sans deconner... Je demandai à l'Or à laver. Mon Futur M'épongea le con, ét Me le baisa, en l'appelant Con d'Or. Mon Père Me suçà les Tetons. Guae dit au Basané: "Elle ést à vous: Mais je bande comme un Carme: permettez que je L'encule ?... "L'enculer, non; c'ést du foutre perdu. Encore moins l'enconner; je veux qu'Elle Me fasse un Petit-à-queue: Mais si Elle avalait le foutre, comme j'ai vu certaines Femmes temperamenteuses, je consentirais que tu l'embouchasses". A ce mot, je saisis le Vit de mon Futur, ét je l'aurais avalé, s'il n'avait pas été si gros. Il me dechargea au fond du gosier, en rugissant, ét le foutre Me descendit bouillonnant dans l'estomac. "Hâ ! Elle aime le foutre ! (s'écria le Basané); Elle a toutes les perfections !... Et Elle sera aussi longtemps belle, que feconde !... Alons, Papa, embouche-la aussi: De tous les foutres, le paternel est le meilleur". Je Me jetai sur mon Père, Le renversai sur le Lit, saisit son vit bandant, que je fis aler ét venir dans ma bouche, jusqu'à ce qu'il dechargeât. Je suçai son foutre avec delices... "Bon ! (s'écria le Poilu); Elle est dans les bons principes; Elle est impayable" ! Le Basané Me deshabillait, Me dechaussait: Mon Père ét Guae Luy aïdaient. Je fus mise nue, patinée, baisée du haut-en-bas, tandis que je Me rinçais la bouche: On Me passa la grande chemise; l'Homme-à-queue velu ét tout-nu, y entra, Me suçà les Tetons, Me fit Luy darder la Langue, puis dit à mon Futur de Luy intromettre le vit dans mon Con.

"Le Basané Me foutit six nouveaux coups, sans deconner. Je Me sentis fatiguée: Je voulus laver. Je restai une heure sur le bidet le Con dans l'eau. Le Basané qui, pendant tout ce emps-là s'était amusé à faire bander Guae, ét à Luy faire Me decharger trois fois dans la bouche, M'appela, en Me disant: "Tu es assez rafraîchie; reviens sur le futoir, que je te donne le bouquet" ? Il se le fit introduire par mon Père; qui Me dit: "Courage, mon Enfant ! Voicy un Fouteur qui en vaut dix: Mais je tâcherai de Te faire soulager, si cela continue". Je fus encore foutue six fois; mais avec tant de véhémence, que je n'en pouvais plus. Sur ma plainte, le Basané dit, que le bouquet était double des autres assauts. "Hé ! combien donc l'aléz-vous foutre de coups ? (Luy demanda mon Père). "Vingtquatre est ma dose. "C'êt trop, ét Elle ne ferait pas d'Enfants: Elle a une Cadete, aussi jolie que l'Aînée est belle; je vous La donnerai, pour soulager sa Soeur ? "Je l'accepte ! (s'écria Fysitère): Et il m'en faudra bien d'Autres ! car je ne les fout plus, dès qu'Elles sont plèines, ni pendant qu'Elles allaitent leurs petits. La jeune Garse est-elle là ? (Or il Me foutait toujours).. "Non: Vous ne pouvez l'avoir que demain-soir. "En ce cas, j'achève de foutre Celle-ci mes 24 coups: Je déconne; qu'elle lave; Elle n'en a plus que cinq. Si son Futur se trouve en état, qu'il luy donne à teter du foutre cela la fortifiera" ? Aussitôt Guae M'apporta ses couilles à chatouiller, ét son Vit à branler. Je M'en acquittai si bien, qu'il hennit aubout de quelques minutes, ét qu'à-peine eüs-je embouché son Vit, qu'Il dechargea, en sacrant. "Elle a toutes les qualités... Elle est parfaite ! (s'écriait le Poilu, en Me re-enconnant): Si sa petite Soeur la vaut, ce sont deux

connins impayables" ! Il acheva de Me foutre cinq foîs, sans deconner. Je puis Me rendre le temoignage, que je dechargeai, à chaque assaut, plutôt deux ét trois-fois qu'une: Aussi Fysitère en était-il émerveillé ! ét Me nommait-il la seule Fouteuse digne de luy. Mon Père Luy dit alors: "Cé ne sera pas encore assez de ma Cadete: Mais j'ai votre affaire: Il Me reste une Nièce Religieuse, qui a des vapeurs hysteriques; je vous La donnerai, pour reposer mes Filles ? "Je leur ferai à Toutes-trois 12 mille francs de rentes (repondit le Basané). Amenéz-les moi chaque soir, demain excepté, que j'ai à fourgonner une grande Blonde, qui a ouï parler de moy, ét qui veut en tâter. Il s'en-ala.

"Cette scène changea tous nos projets. Je dormis jusqu'à midy, qu'On M'habilla. Je fus mariée à une heure. La noce fut gaye. Ma Soeur y était, ainsi que ma Cousine la Carmelite hysterique, mon Père ayant trouvé le secret de l'avoir, au moyén d'une permission de prendre les Eaux, qu'Il sollicitait depuis long-temps. J'eüs reellement pitié du Connichon de ma Soeur Doucette, ét je resolu de le voir dans la journée. Mon Père Me le montra, ét le gamahucha devant Moy, en allegant le motif de prévenir une maladie. Hâ ! qu'il étaît mignon !... Je l'aurais gamahuché, à mon tour. sans ma coîfure d'Epousée, car son joly petit Foutre virginal Me tentait... Notre Père La prévint qu'il fallait qu'Elle Me soulageât la nuit de mes noces, ét l'aimable Enfant y consentit avec naïveté. Je vis aussi le Con de ma Cousine la Carmelite, ou la belle Victoire-Londò. Il n'était pas si mignon, mais il avait une superbe perruque noire. Elle entra en fureur érotique dès qu'On le Luy eüt touché du bout du doigt, ét mon pauvre Père fut obligé de le Luy mettre devant ma Soeur, ét devant Moy. Ce qui ne La calma que pour un instant. Nous appelames mon Oncle, qui La foutit trois fois. Puis le Jeunehomme fut introduit. Ensuite le Procureur. Tous ceux qui devaient Me le mettre ce jour-là. Les Enculeurs vinrent aprês. Elle fut foutue, refoutue, enulée, re-enulée, ét calmée. Mais On n'appela pas M. Guae; j'en étais jalouse... Pendant ce temps-là, mon Père branlait ma Soeur; l'enculage de la Religieuse Le fit entrer dans une telle érection, qu'il La poussa dans un cabinet, où je Les suivis, La renversa, et La depucela. J'insérai le vit paternel dans le joly Connin, en disant à Doucète, que c'était une ponction necessaire.

"On lavait la Religieuse. M'étant aperçue que Guae la convoitait, je Luy temoignai une jalousie qui le flata. Il Me promit de reserver son foutre azuré, ét son gros Vit pour ma bouche, en attendant que les Enfans M'eüssent élargi le Con. "Mais vous m'aviéz vendue )Luy dis-je), avant de m'avoir livrée à l'Homme velu, pour être foutue ét enulée ma nuit des noces: Combién de Fouteurs ét d'Enculeurs devais-je avoir ? "Six, à 2 mille écus chaqu'un. "Vous voyéz que je n'ai besoin que de repos: Mais il ne faut pas manquer une aussi jolie somme: Vous avéz demandé le silence ét l'obscurité ? "Ouy, ma Reyne adorée: Je ne me suis engagé qu'à te faire voir toute-nue sans chemise, comme en jouant avec Toy, nu aussi, dans la chambre. Au-reste, le silence ét l'obscurité sant essentiels, puisqu'ils eüssent passé pour Moy. Les six Bougres placés chaqu'un dans une chambre separée, devaient repâître leurs regards de tes charmes, ét t'esperer chaqu'un comme possesseur unique, à un signal donné. "Tout-cela se fera. Je serai remplacée par 3 Persones. Nous donnerons le plüs delicat ét le plüs petit vit à ma Soeur: Le plüs vigoureux ét le plüs brutal à la Carmelite: Je vaïs vous avoir ma Marchande, qui ne demandera pas mieux que d'être foutue, sans être compromise. Vous arrangeréz tout, pour qu'elles reçoivent chaqu'une deux Hommes; ce qui sera d'autant plüs facile, que vous n'aurez que les Hommes à tromper: ce qui sera facile". Guae admira mon entente ét mon économie ! Il Me promit une soumission entière à mes ordres, ét Me demanda la permission d'appeler ma Soeur, ou la Religieuse, pour Le branler. Je Les appelai Toutes-deux. Je dis à la Carmelite, en Luy decouvrant les Tetons, de

prendre le Vit et les couilles de mon Mary. Je mis ensuite ma Soeur en position, troussée jusqu'au-dessus des reins, et comme Elle avait le plus joli cul du monde, Elle montra le derrière. Je Me mis à côté d'Elle, troussé de même, je montrai le devant. Guae chatouillé par une main douce, et jouissant d'une triple perspective aussi belle, en y comprenant la superbe gorge de la Religieuse, ne tarda pas à hennir de plaisir. Bientôt il entra en fureur, et il allait enconner la Religieuse, si je ne Luy avais sauté sur le Vit, que j'embouchai. Il Me déchargea dans le gosiér, en rugissant. Nous sortîmes Tous-quatre, pour aller danser, et ma Soeur, ma Cousine et Moy nous fumes reçues avec transport.

"Mes 6 Fouteurs pour la nuit suivante, étaient de la noce: Guae qui se fût bien gardé de Me Les montrer, si j'avais dû Les avoir, s'en fit une fête, quand ce furent d'Autres qu'On Leur allait livrer. Il Me Les désigna. C'étaient 6 Monstres de laideur. Guae trouva le moyen de Les faire mettre nue successivement dans une Pièce isolée, sous le prétexte de Les froter d'un baume fortifiant. Le Premier était un squelette décharné, ayant le vit comme mon Père. Il avait un long nez qui touchait à son menton, les joues creuses, l'oeil vif, des verrues noires sur le corps. Je te réservai pour ma Soeur, à cause de son vit, n'espérant pas mieux. Il se nommait Widewit.

"Le Second était un gros petit Homme, très-ventru, ayant le vit de mon Oncle, la peau comme une Ecrevisse cuite, pour nez une grosse bête-rave, de gros sourcils gris, une bouche évasée, et les lèvres hâlées, gersées des gros Mangeurs. Ce fut le second de Doucette, si je ne trouvais pas mieux. On l'appelait en russe Wiwitencoff de-la-Cowilardièr.

"Le Troisième était fait comme un Héron et un Dromadaire: Il était juché sur de longues jambes sans mollets; il portait sur ses épaules une colline en cône aigu; son visage était noir et sec; ses cuisses grêles n'étaient distinguées de ses jambes que par d'énormes genoux: Tout ce qui manquait à ces parties se retrouvait dans son Vit, plus gros que celui de notre Homme-à-queue, et moins que le double Wit de Gwae. Je destinai Towtenwit à ma Marchande, qui était chaude, large et stérile.

"Le Quatrième était un gros Marchand de blé, aussi large que haut, tout noir, tout bourgeonné, ayant quelques livres de cowilles, et un vit très-long, gros comme celui de mon Oncle. Je destinai Witplongearrow à ma Cousine, à cause de ses couilles.

"Le Cinquième avait le visage de la teinte d'un ventre de Crapaud, la tête monstrueuse, le ventre de Desessarts, le vit comme Gwae (il devait m'enculer, de convention faite): Son regard était affreux, sa bouche dégoûtante, et son nez encore plus: Witcrwel fut voué au large Con de ma Marchande.

"Le sixième et dernier était grand, voûté, noir, bancroche, roux, chassieux; il avait un wit à bourelet, tant il était long; aussi en avait-il apporté un, qu'il devait écarter, pour m'enculer. Perceawant fut le second de mon ardente Cousine.

"Le soir arrivé, l'On Me mit au Lit, et chacun des six Monstres crut qu'il allait avoir le plaisir d'être mon bourreau. Guae Me conduisit dans la chambre nuptiale, et parut Me mettre au Lit: Mais il nous distribua dans quatre Pièces, et les lumières furent exactement retirées. Quant à Moy, j'étais restée debout, fesant à chacune des Lieutenantes de mon Con, le portrait et l'éloge

du beau Jeunehomme qu'elles avaient presser dans leurs bras. Je me croyais obligée en conscience de Leur donner des plaisirs imaginaires, à defaut de la realité. "Ma Toute-belle ! (dis-je à ma Soeur), avec quel plaisir tu me sacrifierais ton repos, si tu voyais le jeunehomme charmant, qui doit froisser. tes appas ? C'est un Sylphe; c'est un Amour"..... J'ai ensuite à la Religieuse: "Tu vas sentir le difference de la couchète de ta cellule, au lit d'un Nouvelle-mariée, ma chaude Cousine: Un Bel-homme, un gros vit... Crie, mais ne parle pas, puisque tu vas passer pour Moy"... Je me rendis ensuite auprès de ma Marchande; "Vous aléz être rassasiée de ce que vous aiméz tant, mon aimable Maitresse: Un Jeunehomme superbe, ét... peutêtre deux, qui me desirent avèc emportement, vont me le mettre dans votre Con brûlant, jusqu'à-extinction de forces. Les Vits sont gros ! ainsi faites-vous pomader comme une Pucelle, ét remuéz du cùl, pour avaler plüs vîte ces énormes morceaux"... Ma Marchande me remercia, en me priant de La mettre promptement aux prises. Je courus Luy chercher Toutenwit, le Troisième... Mais je vais mettre de l'ordre dans mes recits.

"Guae m'attendait. Dès que je parus, il me fit parler, ét conduisit par la main Widewit, le premiér Monstre, auprès de ma Soeur. "Mon chër Mary (dis-je doucement, la tête appuyée sur l'oreiller de Celle-cy), menagéz-moy ? "Oui, oui; mais ne parle pas: j'ai decouvert que toute la Noce nous écoutait, à-cause de mon gros Vit"..... Durant ce court Dialogue, Witdewit, deshabilité d'avance, fourageait déjà ma Soeur. Guae par mes ordres, prit ensuite Witplongearrow le Quatrième, ét Le conduisit, avec les mêmes précautions, auprès de la Religieuse: Je parlai sur son oreiller... Towtenwit le Troisième, fut le lot de ma Marchande. Les 3 Autres avaient rendez-vous quelques heures plütard.. Il faut à-présent donner chaque scène particulière, en 6 Tableaux de la NUIT DE LA MARIEE

### *XXXVII Chapitre. Des six Fouteurs pour trois Foutues.*

"Hâpée par le Monstre, Qu'elle croyait un Ange, ma timide Soeur soupirait. J'entendais qu'On la gamahuchait, qu'elle dechargeait. "Je me meurs ! (murmura-t-elle). "Comme tu as la voix douce, belle Mariée ! (luy dit Widewit bien bas). Et aussitôt il grimpa sur elle, ét l'enconna. La pauvre Petite, quoique depucelée, fit un cri ! Je parlai pour la deguiser. Le vieux Monstre la menageait ét la caressait. Elle le secondait de tout son pouvoir, ét redevchargea. Grâce à moi, elle avait lé même plaisir que si elle eût foutu avec Un beau Garson.... La voyant bien enfilée, j'alai à la Religieuse.

"Witplongearrow s'était avisé de ne pas mettre son bourrelet: je m'en doutai aux gemissemens de la pauvre Martyre. Je le dis à Guae, qui le desarçonna, ét luy donva quelquec soufflets. J'entendis qu'il luy disait bien bas: "Bougre ! vas-tu m'estropier ma Femme ? Ton bovrrelet" ? Le Fouteur le prit, ét la Foutue n'eüt plus que du plaisir.

"Je courus à ma Marchande, que Toutenwit ne pouvait enconner par maladresse. Je mis la tête sur l'oreiller, ét je dis en soupirant: "Priéz donc mon Père de vous l'introduire" ?... Guae, qui me suivait doucement, vint faire l'intromission, ét tout ala bien.

"Chaqu'une des 3 Belles fut foutue deux-fois en con. Ensuite, comme de-concert, les 3 Bougres retournèrent la medaille. Toutes-trois avaient leur pucelage de cùl. Ma Marchande crut qu'On alait le luy mettre en levrette; mais les deux Autres ne s'attendaient à rien. On leur perça le cùl à toutes-trois au même instant, ét elles s'écrièrent, malgré la defense, toutes-à-la-fois: DOUC. Hô le fondement ! LA RELIG. Hô l'anus ! LA MARCH. Hô le tròu du cùl !... On n'y fit pas attention. Heureusement ma Soeur avait le cùl large; elle souffrit moins. Quant à la Religieuse, que Witplongearrow enculait sans bourrelet, elle avait une aune de vit dans ses entrailles, ét elle sentait celui de son Enculeur luy chatouiller le nombril. Elle souffrait beaucoup de son farfouillage; car il retirait ét reenfonçait brutalement. Elle n'eüt de plaisir qu'à la decharge, par la douce chaleur du foutre, qui luy onctua le gros boyau. Ma Marchande était la plus maltraitée par Towtenwit. Elle avait le trou-du-cùl aussi étroit, qu'elle avait le Con large: le Vit enorme la pourfendait. Elle jurait entre ses dents. Enfin la decharge l'abreuva, et elle fut soulagée.

"Les 3 Vieillards en avaient autant qu'il leur en falait. Guae vint les faire retirer, de-sorte qu'ils ne se rencontrassent pas... On étuva les 3 cons ét les 3 cùls: On fit les lits, On changea les draps, recoucha la triple Mariée, ét Guae introduisit les trois nouveaux Acteurs.

"Il ala chercher Wiwitencoff, que je mis dans les bras ét sur le ventre de ma Soeur. Un peu agguerrie, elle caresse tendrement le Monstre, qui l'enconna, le vit introduit par Guae, qui profita de l'occasion, pour patiner ma Soeur, ét la chatouiller. Ce qui fit tellement tressaillir la pauvre Petite, que son Fouteur s'ecria, croyant parler à moi: "Hâ ! que tu es putain" !... Voyant Guae acharné sur ma Soeur, j'introduisais les deux Autres. Je donnais Perceawant à la Religieuse, ét j'eüs soin qu'il eût son bourrelet. "Voilà une main bien douce qui me touche", dit-il en voulant

saisir la miénne); mais j'échappai. "Remue du cùl, Bougresse, (disait-il à sa Monture); je te tiéns, je suis dans ton con; ainsi tu ne saurais m'échaper. Je ne suis pas ton Mary; j'ai payé pour coucher avec toy, ét te depuceler; ainsi tu es ma Putain. Fous, Garse, ét remue du cul; j'ai payé pour ça".... Guae l'entendit. Il vint à luy, le saisit à l'étouffer. "Tu manques à nos conventions ! (luy dit-il); je ne les tiéndrai pas non-plûs: fous-moy le camp, Malhonnête-homme ! "Ouy; mais quand je l'aurai enulée". Et il encula la Carmélite, malgré les coups de poing dont Guae le gourmait. La Religieuse, poussait dés cris horribles... J'étais aupres de ma Marchande, que j'accouplais avec le gros Witerwel. Il ne devait qu'enculer: mais la chaude Coquine se dirigea elle-même le vit dans le con. "Tu n'es donc pas pucelle, Garse, crut-il me dire, que tu connais si bién la route des vits ?... Alons, fous, Putain, ét comme il faut ! j'ay payé ton Maquereau de Mary" ! Comme elle ripostait bién, il alait disant: "Hô ! elle est putain ! elle est putain ! j'ay le reste des autres" ! Et tout en dechargeant, il la pinça, la souffleta. Elle se recria ! "En bouche, sacree Putain ? (dit-il en deconnant); ét tu avaleras mon foutre; sans quoy je t'assomme" ! Guae, qui venait de laisser enculer la Carmélite, ét de chasser son brutal Fouteur, entendit le grabuge; il accourut, apostropha le sale Bougre d'un violent coup de poing, en luy disant: "Lave-toy donc au-moins, sacré Mâtin, avant de l'emboucher ! Je ne l'embouche jamais que je ne me sois lavé le vit à l'eau-rose, ét que je ne l'aye ensuite trempé dans du lait. Execrable Bougre ! vray Desades, tu veux luy faire soulever le coeur ?... Mais tu as manqué aux conditions; tu ne merites plus de l'avoir. "Voilà cent louys... "Ils seront pour elle. Lave-toy... Voilà de l'eau-rose... Voicy du lait.... Alons, souffre, m'Amie: Voilà tes cent louys". Le vieux Reître, cru Un beau Jeunehomme, emhoucha, encula, entetonna tant qu'il voulut. "Hâ que tu es putain, sacrée Chiénne" ! (repetait-il).... Guae se mourait d'envie de luy montrer qu'il ne m'avait pas eüe. En le mettant à ta porte, il me fit trouver sur son passage toute-habillée. Ce fut comme une vision; car je m'enfuis. "Hâ je suis fait ! (s'ecria le Monstre): le Scelerat m'a donné une Putain, aulieu de sa Femme" !... Et il jura, sacra.... Quant à moy, pendant ces scènes, j'assistais à la fouterie de ma jeune Soeur. La pauvre Petite fut enconnée, embouchée, enulée comme les Autres, par son Adorè Witwitencoff de-la-Cowillardière, qui ala jusqu'à extinction de forces. Il m'adorait. Ce qui le tua, c'est que, lorsqu'i se sentait épuisé, il se faisait sucer le vit bien approprié à l'eau-chaude, et baiser les couilles par sa jolie Monture. Il luy mettait encore couilles èt vit sur le cùl ou les tetons: Puis il se faisait donner au gland un suçon. Il bandait alors, ét enculait. Au dernier culetage, il eût un priapisme, et crut ne faire que bander. Il fourgonna dans le cùl de ma Soeur jusqu'à ce qu'il s'évanouît. J'appelai Guae, qui la decula, en enlevant son Enculeur. On le porta évanoni dans sa voiture. Arrivé chez Luy, des cordiaux, que demanda Guae, ranimèrent le vieu Libertain: "Hâ ! (s'écria-t-il), je vis encore ! je voulais mourir dans son cùl !.... je bande encore... Qu'On me La rende... que je L'enfile... ét.. que... j'expire.".... Et il expira.....

["Hâ ! la belle mort ! (s'écria Traïtdamour ét toute la Compagnie en dit autant)... Mad. Guae acheva.

"Voilà comme s'est passée la nuit de mon mariage. Gnae, à son retour, était furieux de Luxure: Il voulait toutes nous enculer, puis nous emboucher. On s'arrangea: Il m'emboucha; encula ma Soeur ét ma Cousine, enconna ma Marchande, qui en fut estropiée pour un mois, ét L'engrossa, deux choses qui L'empêchèrent d'être achetée par Fysitère. Pour Guae, je suis sa Maîtresse, ét son gros Vit me fortifie par son foutre qui me nourrit. Je serai enconnée par Luy, de convention faite avec Fysitère, apres mon douzième Enfant.



### XXXVIII Chapitre. De la Conclusion de l'Histoire des 3 Garses.

"Personne ne sait comment l'Homme-caud decouvrit que Guae avait vendu la première nuit de ses noces. Il arriva furieux. Il me demanda. J'étais au Lit. Ce fut la reponse de Guae. "Je le crois ! (repondit Fysitère), ét Un Homme est mort d'épuisement dans ses bras. "Elle a vaqué toute la nuit: mais c'est pour autre chose: Sa Cousine la Religieuse ayant été un-peu courtisée dans le jour, ses vapeurs hysteriques l'ont reprise la nuit, par un rêve, où elle croyait être foutue. J'ai été appelé. N'ayant pu l'enconner, je l'ai enculée. "Je me fous de son cùl: Mais si Tu l'avait enconnée. "Quant à ma Femme. elle dort; ét vous pouvéz voir à la fraîcheur de son con ét de son cùl, que je ne luy ai pas touché. "Voyons dabord la Carmelite ? "Elle dort aussi". Ils y alèrent. Guae la decouvrit, sans l'éveiller. Elle etait couchée sur le côté, ne pouvant se tenir sur le dos, à-cause de son cùl, qui luy faisait mal. Elle l'avait en marmelade. "Comme Tu les accomodes !... Et le con ?... Il n'èst pas si maltraité... "Je l'ai un-peu fatiguée par mes inutiles efforts; ét-puis elle s'èst branlée. "Voyons la Mariée" ?... Ils vinrent à Moy. On sait que je me repucelais par le bain, ét un-peu de repos. Mon con ét mon cùl furent trouvés si appétissans, si jolis, que Fysitère les baisa tous-deux. Puis Il signifia au cupide Guae qu'il avait un logement cloîtré, pour nous sequestrer, pendant tout le temps que nous Luy ferions des Enfans, Moy, ma Soeur, ét ma Cousine. Il ne vit Doucette qu'habillée ! ét elle l'enchanta. Il nous emmena toutes-trois, en disant, que jusqu'à notre grossesse bién declarée, On ne nous verrait qu'à un parloir.

"Fysitère èst extrêmement riche. Il donne 20-mille francs par an à Guae pour Moy, 40-mille à mon Père pour ma Soeur ét ma Cousine. Le soir, après un excellent soupér, il nous fit coucher Toutes-trois ensemble dans un large Lit, où il se mit avec nous. Il me foutit dabord. Puis ma Soeur. Ensuite la Carmelite, qui le fut deux-fois sans deconner. Il me reprît. Puis ma Soeur. Bref, nous fumes ainsi foutues 8-fois chaqu'une dans la nuit. Ce qui faisait les 24 de Fysitère. Quand il en foutait Une, les deux Autres luy chatouillaient, Une la queûe du cùl, la Seconde les couilles.

"Nous devinmes grosses Toutes-trois à-la-fois. Alors il nous declara, qu'il ne nous le mettrait plus qu'après nos coûches ét l'alaitement. Il vint icy. Il vous vit, Madame; il vous foutit. Il épousa votre Fille-Aînée, enconna les 5 Autres, fourbit vos deux Nièces, ramona la Bâtarde de votre Mary, viola vos 2 Chambrières, ét vous engrossa Toutes. Durant ce temps-là, nous accouchâmes, nous alaitâmes, nous nous trouvâmes libres, ét il nous refout. Tâchez d'être libres aussi, quand nous serons prises afin qu'Il nous refoute alternativement.

"Telle èst notre Histoire: voilà ce que nous savons sur l'Homme à-queûe. J'ajouâterai seulement, que dans le temps où M. Fysitère ne nous l'a plus mis, nous àyant des desirs, nous avons eü recours à mon Père, à mon Oncle, à Guae, au Procureur, ét à mon premiér Galant, qui nous ont fourbies, Guae en bouche, les Autres en con. Cependant nous avons Toutes voulu avoir Guae, à la première douleur pour l'accouchement; son Vit, gros comme l'Enfant, frayait le passage, ét son foutre l'onctuaît.

"Après nos coûches, nous avons prié mon Père de nous choisir de jolis petits Garçons non

pubères, mais bandans roide, pour nous ramoner le con: ces Enfans, dont les petits vîts huilés entraient calotés, ne dechargeaient pas, ét cependant farfouillaient agreablement dans le connôt".

Les 12 BELLES furent très-excitées par ce Recit, ét QUELQUES-UNES alèrent surlechamp ét successivement se faire ramoner par Fysitère, qui fut très-étonné de cette boutade ! Il se servit de ses 2 Queûes, en expediant ainsi 2 à-la-fois, Une dessous, Une dessus.

Cette bourasque apaisée, Fysitère revint à ses Us ét coutûmes. Mais biéntôt ses 3 Coucheuses parurent enceintes. Il les pria, ainsi que Mad. Linars, de luy en procurer 3 ou 4 Autres, pour luy faire des Enfans, en attendant leur liberté ? Mad. Guae seule en procura 3, Une Tetonnette, son Amie d'étant fille, ét deux Soeurs, Biénouverte, grande blonde, avec Dardenbauche, aimable ét vive brunette, très-caressante, dechargeant comme quatre. Tetonnette était Une de ces Brunnes à peau blanche, qui ont toujours Une si belle gorge. Fysitère assura les 12-cents fr. de rentes à ces 3 Filles, se chargea de leur ample entretièn durant tout le temps de leur fecondité, les fit coucher au grand Lit, ét les depucela 8 fois chaqu'une la première nuit. Il commença pâr Dardenbouche, là plûs jeune. Elle était si amoureuse, bién-que pucelle, qu'elle ripostà, dès le premiér coup de vit. Elle soutint les 8 Assauts de-suite avec Un couràge héroïque... Fysitère prit ensuite Biénouverte. Elle fut plûs modérée. Elle crià, quoique-peu étroite; pârceque ne dechargènt pàs dàbord, Elle ne s'humectait que fàiblement le Conin. Elle était pucelle néanmoins. Malgré sà langueur, elle fut foutue 8 fois, comme Dardenbòuche; Fysitère auràit eü peur d'en mortifier Une... Il prit ensuite la belle Tetonnette. Il l'enfilà plûs difficilement que Biénouverte: màis elle remuà si délicieusement du cùl, ses tetons étaient si appétissans, Elle avàit le connin si étroit, qu'Elle donnà autant de plàisir que Dardenbouche....

Après les 24 Assauts, Fysitère làissà dormir. Le lendemain-màtin, 3 Valets-de-chàmbre entrèrent, pour lui demànder ses ordres ? Il s'éveillà; màis il feignit de dormir, là bouche sur là gorge de Tetonnette, ét une màin sur les Tetons de chàqu'une des 2 Autres. "Voilà Un Bougre biénheureux ! (dit Un des Vàlets). "Oui" ! (repondit Un-Autre). Et ils se mirent Tous-trois à se brànler. Alors FYSITERE feignànt de s'éveiller, leur dit: "Je vous ai entendus, Jean-foutres: Vous ne les enconneréz pàs; je veux qu'elles ne soient grosses que de Moy: màis tournez-les sur le ventre, et m'en enculéz Une chaqu'un". Il n'avàit pàs achevé, que les 3 Belles poussèrent un cri simultàné, causé pâr les 3 vits, qui leur entraient dàns le cùl. FYSITERE les exhorta à là pàtience, pâr l'idée d'une bonne oeUVRE; il les assurà que ces 2 Hommes alàient dechargèr pâr tèrre. Elles se rendirent à cette Ràison, ét cùletèrent à Quî mieux mieux.

Explicit L'HOMME-A-QUEUE.

A cette longue Histoire, Tous & Toutes se recrièrent: - Nous ne sommes que de la Saint- Jean, auprès de ces Fouteurs & de ces Fouteuses-là ! Que ne sommes-nous à demain- ! - N'aléz pas vous branler, Bougres ! (leur dis-je). - Nous nous en garderons bién ! notre foutre n'est pas à nous; il est à nos Belles. Qui était étonné de nous entendre parler ainsi devant ma Fille, c'étaient Brideconnin & sa Femme... Mais ils en verront bién d'autres.

SUJETS DES ESTAMPES.

I. Cupidonet, & Jenovefette.

L'Adolescente à quatre, trousseée, ét le jeune Cupidonnet à-genoux, la couvrant cyniquement, tâchant de l'enfiler. Elle se cambre les reins, pour être atteinte: "Hausse, hausse le cul". p. 5

## II. Cupidonnet, & le Con soyeux.

Cupidonnet sur Madelène, âgée de dix-sept ans, dont il lèche le con poilu: Elle est sur le dos, les jambes écartées, et se prête en poussant sur la bouche de son jeune Frère, qui la gamahuche. "Darde ta langue dedans, chër petit Ami". p. 9

## III. La Mère foutue.

Cupidonnet enconnant une Femme de quarante ans, au lit, les draps à-terre: Il enconne pour la première-fois, et parait se pâmer. La Femme: "Jamais... jamais... vous ne m'avez donné tant de plaisir". p. 12

## IV. Cupidonnet, & la belle Marie.

Cupidonnet évanoui, le vit en l'air après avoir déchargé dans le con de sa Soeur la belle, mariée à Paris, & parée, un-jour de Vierge, Marie détournée, & con & cul visibles. Elle dit: "Hâ.. Grand-Dieu.. c'est Cupidonnet." p. 16

## V. Cupidonnet, & l'Orlogère.

Cupidonnet au lit, sans couvertures ni draps, foutant la belle O logère, à laquelle son Mari, couché de l'autre côté d'elle, dit: "Courage, ma Femme.. hausse le cul". p. 20

## VI. Cupidonnet, avec sa Femme le cul découvert. 20

Il est appelé par sa Femme debout, mais courbée sur un lit, trousseée au-dessus des reins, & montrant le plus beau cul: Il court à elle, le vit bandant. "Si j'ai la verole (pense-t-elle), fous-moi en cul".

## VII. Cupidonnet, & Conquette.

Cupidonnet gamahuchant Conquette la nuit, sa lampe sur un garde-sel: Elle est à-découvert, & se tremousse toute endormie, quand elle sent la langue entre les lèvres de son conin à poil naissant. "Hâ.. hâ.. hâ.. ça m'chatouille". p. 25

## VIII. Conquette, et Cupidonnet.

Conquette qui vient d'être gamahuchée, & que Cupidonnet le vit bandant, tâche d'enconner. p. 30 "Hâ ! ce joli gamahuchage, tant que vous voudriez".

## IX. Cupidonnet, et Victoire.

Cupidonnet tenant Victoire trousseée jusqu'aux dessus du genou, & se faisant empoigner le vit, qu'elle ne voit pas: "Mignone.. serre moi le doigt, fort... fort". p. 32

X. Conquette, Culant, Vitnegre.

Conquette assise devant le feu, entre Vitnègre & Culant deculotés, bandans; Elle trousseée: p. 36 "Alons, Bougresse. branle-nous Tous-deux".

XI. Cupidonnet, Conquette, Vitnègre, le Moine.

Cupidonnet dans un cabinet obscur, voyant Vitnègre le vit à l'air, montrant à nu les appas de sa Femme: Un Moine debout dans le cabinet, vu par le Père de Conquette, caché derrière un Sofa, & qui n'est pas vu. Le Moine tenant en main son vit monstrueux, regarde la scène: "Troussee, Putain, audessus des reins". p. 39

XII. Cupidonnet, et Conquette en levrette.

Conquette le ventre appuyé sur le piéd d'un lit: Cupidonnet l'a trousseée audessus des reins; elle cambre la taille, & il l'enfile en levrette. "Remue du Croupion... mon Ange". p. 44

XIII. Conquette, Vitnègre, un Payeur.

Vitnègre debout à-côté du lit, caché par un rideau, tandis qu'Un-autre le remplace sur sa Femme. Le Mari dit à Celle-ci: "Decharges-tu" ? p. 48

XIV. Cupidonnet, Conquette, Vitnègre, le Jeunehomme.

Cupidonnet caché: Vitnègre une lumière en mains trouvant le Jeunehomme sur sa Femme trousseée: "He-bien, est-elle enconnée". (dit-il). p. 53

XV. Le Fouteur à la Justine.

Le Moine Foutàmort, ayant mis Conillette nue, expirée & dechirée sur une table, lui cerne les Tetons avec un bistouri, &c: "Decharbons-la." p. 56

XVI. Cupidonnet, Conquette, Timorí.

Cupidonnet caché dans le sofa, avançant la tête, pendant que Conquette gamahauchee par Timori, lève les jambes en l'air, & fait claquer ses talons: "Hâ.. Timori.. ta langue vaut un vit". p. 62

XVII. Conquette enculée.

Cupidonnet sous un Sofa: Timorí enculant Conquettte, courbée, dont le cul est bien perfore: L'Enculeur s'ecrie: "Quel cul ? quel plaisir des Dieux". p. 63

XVIII. Conquette s'enconnant du Vit paternel. 67

Cupidonnet au lit avec Conquette, deux flambeaux sur la Table-de-nuit: Il est sur le côté, le vit bien bandant: Il dit à sa Fille nue, cherchant à s'enfiler: "Appuie lentement, ma Reine".

XIX. Montencon, Cupidonnet, Hochepine, Vitsuçete.

Montencon embouchant Adelaide Hochepine en presence de Cupidonnet & et de Vit suçète. "J'embouche la jolie Garse". p. 70

XX. Cupidonnet, Conquette, Montencou.

Cupidonnet sortant du con de Conquette: Montencon le vit en main, alant se mettre sur elle dont le con & les cuisses sont bien à-decouvert. "A toi, Bougre". p. 7

XXI. Les Moines verolés.

Tous les lits sont couverts de robes monacales: Vitnègre assis auprès du lit de Foutàmort, qui lui montre un tableau, représentant une Femme à laquelle il vient de ne faire qu'un trou du cul & de la mote, & dont il cerne les Tetons: "Je me suis fait accommoder son con". p. 81

XXII. Le Sommeil enconné.

Cupidonnet encormi, le vit dans le con de Conquette, qui dort également encounée. En commençant à s'éveiller, elle dit: "Hâ ! Mon dieu ! c'est mon Papa, qui me..." p. 83

XXIII. Cupidonet, Conquette.

Cupidonet devant Conquette assise, en court jupon, les tetons decouverts: Il vient de se mettre le vit à l'air: Elle joue avec sa mule mignone, qu'elle fait badiner avec le bout de son piéd: "Je veux te griller". p. 88

XXIV. Conquette, Cupidonnet, Centlouis.

Centlouis prenant les tetons & le con de Conquette, en présence de Cupidonet, auquel il dit de serrer les cinquante louis. p. 91 "Ce con satiné, ces tetons touchés les valent".

XXV. Conquet:, Cupidonnet, Traitdamour. p. 95

Conquette renversée, troussée audessus du nombril, & à laquelle Cupidonnet présente Traitamour, qui tient à la main & montre son gros & superbe vit. Conquette avançant sa main, pour prendre le vit: "C'est donc toi qui m'as fait tant de mal... & de plaisir"...

XXVI. Cupidonnet, Conquette, Traitdamour, Minone, Connète.

Cupidonnet foutant Conquette, qui lui darde sa langue: Traitdamour tenant les tetons de sa Soeur, qui lèche le trou du cul du Fouteur; tandis que Connète le suce dans la raie du dos: "Quels delices !... Je suis rendu"... p. 100

XXVII. Minone, Connette, Cordàhoyau, Brisemotte (1 groupe). 108

Connète chatouille les couilles de Cupidonnet debout, tandis que Cordàboyau enconne Minone, que Brisemotte encule couchée sur le côté. "C'est une Fouterie de Princesse..."

XXVIII. Cupidonnet, Conquette, Traitamour. 110 (2 groupe):

Conquette sur Traitdamour, qui la tient enculé sur lui !: Cupidonnet dans le con de la Belle, ainsi limée entre deux feux: "Piquez... des deux: la Garse est enulée"....

XXIX. La Danse Negre. 114

Cupidonnet habillé, mais le vit à l'air, regardant la danse, dans laquelle il pousse Conquette nue par les fesses. Traitdamour danse avec Rosemauve, une nouvelle Actrice; Cordaboyau avec Connette; Brisemote avec Minone; Tous six nus de la tête aux pieds: Ils figurent les mouvemens voluptueux; un Couple paraît prêt d'enconner; Un-autre d'enculer; le Troisième, en se contournant, met les Tetons sous la bouche, le vit sous la main, & montre le con qui l'appète. "Alons ! Du mouvement, Garses" ?

XXX. La Piochée, & ses Piocheurs. 117

La Piochée sur le Foutoir; Piocheur-père enculant Piocheur-fils; Piochencul les excitant, & se fesant bander, à l'aide de la main & des Tetons de la Jeunefille. "Bougre... encule ton petit Garson".

XXXI. Piochette. 119

Le vieux Piochencul patinant les Tetins de Piochette, âgée de 14 ans, & fille du Frère & de la Soeur, pendant que ces 2 Individus sont enconés, & que le vieux Piocheur grand-père encule son Fils. "Tu me depuceleras ta Fille, dès que ton Grand-père t'aura deculé".

XXXII. Les Gourmets de Con. 123

Conquette enconnée par Cordaboyau, seulement comme Gourmet du satiné de son con, est enlevé de sur elle, prêt à decharger, par Traitdamour & Brisemote, le vit bandant et decaloté, pour le plonger tout-brandi dans le Con de Rosemauve, étendue sur un Foutoir haussant du cul: "Le Sacrébougre alait partir"....

XXXIII. Honnête Entretien du Pere et de la Fille.

Cupidonnet prenant le con de sa Fille d'une main, les Tetons de l'autre: Elle dît: 133 "Mon Dieu:

je vous remercie d'un si bon Père".

XXXIV. L'Homme enfilant deux cons d'une volte.

L'Homme-à-queue foutant Sophie-Linars de son vit, tandis que Geoline s'enconne avec la queue velue qu'il a au croupion. Celle-ci dit: 141 "Et moi, je vais me servir de cette queue raide".

XXXV. La Fouteuse insatiable. 157

La belle Agnès, livrée par son Père, enfilée par le jeune Procureur, qui se loue de ses délicieux mouvemens: Elle s'écrie, en déchargeant: "Hâ... mon âme va sortir... par le trou qu'il me fait".

XXXVI. Indicibles Fouteries ! 175

Agnès, après souper, ayant un corps refluant, cachée derrière un rideau de fenêtre, desorte que l'Homme-à-queue seul, qui lui prend le con, ne voit pas son visage: Elle tient d'une-main le vit de son Père; de l'autre, elle retient à l'entrée de sa bouche, & presse de ses lèvres, le Gros Membre de Guae qui décharge, & lui lance le Fontre au fond du gosier. Fysitère leur dit: "Il faut d'abord que je foute habillée.....".

XXXVII. Les Six Fouteurs des Trois Foutues.

Agnès, Doucette, la Carmelite, & la Marchande-de-modes maîtresse d'Agnès-Conveloutè. La 1re en deshabiller de gaze transparente, avec le chapeau de Mariée; les 3 autres nues, sont instruites par Agnès, [] Coupure. Six Vieillards, le Vit en main, nus, endoctrinés séparément par Guae, nu assis, à l'entrée d'une autre pièce, où il les attire les Uns après les Autres.... Le premier est Un grand, maigre, dont le nez touche au menton; vit ordinaire. Le second, gros, très-ventru; le nez comme une grosse betterave (le vit long. Le troisième monte sur de longues jambes sèches; ayant un pain-de sucre sur les épaules; le Vit gros comme celui de l'Homme-a-queue au moins. Le quatrième aussi large que haut, a le vit de l'Oncle d'Agnès. Le cinquième a la tête monstrueuse, le ventre comme un tonneau, le Vit comme celui de Guae. Le sixième est grand, voûté, bancroche; ayant un bourelet à son long Vit. Quant au laid Guae, On voit son Vit, gros comme Un Timon de carrosse soulever sa chemise... "Chaque'un des 6 monstres crut qu'il allait avoir le Plaisir d'être mon Bourreau". 183

XXXVIII. Fysitère au grand lit avec ses 3 Fouteuses.

Elles sont nues: Fysitère nu enconne Doucette; Agnès lui chatouille les couilles; la Carmelite lui branle la queue velue, dont elle se dispose à s'enfiler. Le mot est pris de l'Histoire par Agnès "Nous fumons ainsi foutues 8 fois chaque'une dans la nuit; ce qui faisait les 24, ordinaire de Fysitère" p. 192

EPILOGUE de la Ire PARTIE.

J'ai longtemps hésité, si je publierais cet Ouvrage posthume du trop fameux Avocat Linguët. Tout considéré, le câsement déjà commencé, j'ai résolu de ne tirer que quelques Exemplaires, pour mettre deux ou trois Amis éclairés, et autant de Femmes d'esprit, à portée de juger sainement de son effet, et s'il ne fera pas autant de mal que l'oeuvre infernale à laquelle On veut le faire servir de contre-poison ? Je ne suis pas assez depouroy de sens, pour ne pas sentir que l'ANTI-JUSTINE est Un poison: mais ce n'est pas là ce dont il s'agit. Serà-ce le cõtne-poison de la fatale JUSTINE ? Voilà ce que je veux consulter, à des Hommes, à des Femmes desinteressés, qui jugeront de l'effet que le Livre imprimé produira sûr eux et sûr elles. L'Auteur a prétendu éloigner de la cruauté, de la soif du sang et de la mort de la Femme possédées: A-t-il réussi ? Il a prétendu ranimer les Maris blasés, pour les faire jouir de leurs Femmes avec goût, à l'aide de la lecture d'un demi-Chapître de son Ouvrage: A-t-il atteint ce but ? C'est ce qu'On décidera.

On a vû, par la Table seule, combien cet Ouvrage est salace ! mais il le fallait pour produire l'effet attendu. Jugez-le, mes Amis, et craignez de m'induire en erreur !

L'ANTI-JUSTINE aura VII ou VIII Parties comme celle-cy.

FIN de la I. Partie.

L'ANTI-JUSTINE,

OU

LES DELICES DE L'AMOUR.

Par M. LINGUET, Av. au et en Parlem.

Avec Figures.

[Seconde Partie.]

AU PALAIS-ROYAL

Chez feue la Veuve GIROUARD, très-connu

1798.

Je suis parvenu au Iid Volume de cet Ouvrage, destiné à ranimer les Maris blasés, auxquels leurs Femmes n'inspirent plus rien: Tel est le but des nequices de cet excellente Production ! que le nom de Linguët rendra immortelle.

L'ANTI-JUSTINE.



### XXXIX Chapitre. Du Fauteuil.

Le Dimanche arrivé, il y eût un joli dîner, qui fut servi dans mon Magasin. J'y avais fait mettre, outre le Lît & le vîeux sofa, un 3me Foutoir commode, que j'avais trouvé par-hazard chez un Serruriér de la ruè de-la-Parcheminerie, qui l'avait acheté pour le fér & l'aciér seulemt, à l'inventaire de certain Duc. J'en fis l'histoire à ma Société:

"Ce Fauteuil, ou Foutoir, se monte. Le Serruriér le monta un-jour, pour en voir le mecanisme. Il alait s'y asseoir, au 1er. La jeune Femme très-potelée de son vîeux Voisin Aupetit le Perruquiér arriva. La jolie Voisine essoufflée, se jeta sur le diable de Fauteuil. Aussitôt elle fut saisie par les bras. Un ressort la troussa, & un-autre lui écarta les cuissee. Un-autre lui fit faire beau con; un troisième la fit osciller. - Hé ! qu'est-ce donc que ce machin-là ? s'écriait-elle. - Ma bonne-foi si je le savais ! repondit le Serruriér: j'ai monté la Machine pour la connaître; maïs je voîs que c'est celle avec laquelle le Duc de-Fronsac essayait les Filles recalitrantes, que des Parens maladroits lui avaient vendues. Si vous vouléz, ma Voisine, je vais vous essayer ? - Alons donc ! Est-ce qu'On viole jamais Une Femme malgré elle ? Je mordraîs-... L'Homme-de-forge se deculote; se met sur elle. La Traquenardée veut le mordre. Un ressort asséz doux lui fait ouvrir la bouche, & en l'angoissant un-peu, la force à darder sa langue. Le Suppôt de Vulcain profite de tout-cela, & enfile la Perruquière, qui ne put l'empêcher, ni même crier... L'operation faite, la machine se trouva aubout de ses rouleaux, & Mad. Aupetit ne fut plus contenue. C'est alors qu'elle se mit à pleurasser, à criasser, comme si elle avait été au-desespoir. - Grand'bête ! (lui dit le Cyclope), je vous aî trop bién operée, pour que vous ne deveniéz pas grosse: vous auréz un Enfant, que votre vîeux Jeanfoutre ne vous aurait jamais fait. Maïs il faut un-peu de ruse: Dès aujourdhui dites-lui que vous achevéz une neuvaine à St Julién, qu'il vous travaille ç'te nuît, & que le Saint benîra ses travaux. Remuéz du cul, quand il vous le mettra; dites-lui des foutèses, & s'il dechargeote un-peu, pâméz-vous, en disant qu'il vous inonde-. Mad. Aupetit s'en-ala munie de ces instructions, qu'elle mit en pratique. Le Fauteuil me fut prété le lendemain.

Le Cyclope m'ayant vu passer, m'appela, me montra la Machine, me la vanta, & me mit au-fait de son usage. Elle me fut donnée à-l'essai, & je la destinaî aux Begueules, s'il nous en venait à nos Orgyes. Je remis à monter la machine, quand il seraît à-propos, afin de ne pas en éventer le secret. Nous nous y assimes trois en dînant, Mad. Poilsoyeux, une jolie Chapelière de la ruè Bordet ou Bordel, amenée par Traïtdamour, & nommée Tendrellys; j'étais au-milieu. In petto je reservais le Fauteuil monté à la jolie Tendrellys, encore pucelle, quoique Traïtdamour lui eût quelquefois dechargé entre cuisses; ou, si la Chapelière était docile, à Rosemauve, ou à sa Soeur Rosalbe la blonde, ou enfin à notre Hôteesse Mad. Brideconin, que je voulais mettre de nos fêtes, ainsi que son Mari, voulant le faire cocu en sa présence.. Nous dînames bién, mais sans trop manger, ni trop boire. Nous avions dailleurs de la volaîlle, & toutes choses de facile digestion. On ne tardera pas à voir comment j'executerai tous mes projets.

## *XL Chapitre. Des Cons Rasés.*

En sortant de table, Traïdamour nous dit: - Toute la semaine, il m'a roulé dans la tête de rendre le connin de Mad. Conquette-Ingenu-Pòilsóyeux ce qu'il doit être; c'est-à-dire, PUCEL: car je suis sûr que depuis huit jours qu'elle n'a foutú, il s'est retréci en Diable !.. Brisemote, Cordaboyau, vîts implacables, trousséz-moi Minone & Conète; il ne serait pas seant qu'elles se troussassent elles-mêmes-. On les troussa jusqu'audessus du nombril. Pas un pòil ! Je les ai rasées ce matin (dit Traïdamour, pour voir l'effet, avant de proposer la même chose à notre Deesse. Vous voyéz comme elles sont propres ? Tout le corps l'est de-même: Elles se sont baignées tous les jours, depuis qu'elles savent que la belle Fouteuse met tous les jours son Con dans l'onde limpide, & y plonge entier son corps appétissant. Elles m'ont assuré que, lorsqu'elles étaient en chaleur, l'eau-fraîche dans laquelle trempaient leurs Cons brûlans, leur donnait un plaisir presque fouteur... Maîs vòyééz-moi ces Cons-là ? Ne dirait-On pas des connins de Fillètes de 12 à 13 ans ? On en convint.

En-consequence, je priae ma Fille de se laisser raser la Mote. Elle se cacha le visage dans mon sein. Traïdamour aussitôt la renversa sur un Foutòir, le Con au grand jour. - C'est pourtant dommage ! (dit-il eu le maniotant;; la perruque en est superbe !... Je vais dabord employer les cîseaux: Nous mettrons ce pòil sóyeux sous verre dans un càdre doré: ce seront de précieuses Reliques-. Il coupa. Ensuite il tira d'une jolie boîte une savonnète parfumée, & savonna longtemps le Connin. Comme cette operation excitait Conquête, elle me pria d'appuyer mes lèvres sur sa bouche. Elle me dardota sa langue, pendant tout le temps qu'On fit la barbe à son Con, & lorsqu'il fut rasé, On le lui lava d'eau-rose; On lui sècha les cuisses avec des linges doux, & Tendrellys mit le beau pòil de la depouille sous le verre-à-càdre. Puis le Conin sans barbe fut livré à l'admiration de l'Assemblée. Tout le Monde, surtout les Filles, jusqu'à la modeste Tendrellys, qui, disait-elle, n'était venue que pour voir, & rougissait de tout, le trouvaient si appétissant, qu'elles demandèrent à le baîser, & qu'elles se jetèrent dessus. La jolie Chapelière cola ses lèvres vermeilles sur le Con rasé, & sa langue ala dans la fente exciter la volupté: Rosemauve, qui arrivait, vint sur elle comme Une Enragée, la debusqua, & gamahucha si vivement la Deesse, qu'elles émîrent toutes-deux. Les Hommes éurent leur tour; ils sucèrent le Conôt dechargeant, & le firent decharger encore.. Pour Mòi, j'admiraîs, les deux mains plongées dans les Tetîns de Tendrellys, qui les avait charmans, & n'ôsait se deffendre, - Hâ ! quelle partie ? me dit-elle. - Tu ne vòis rien ! lui répondit Minone.

En-effet, Traïdamour áyant fait retirer les Gamahuceurs du Con de Conquette-Ingenu, qu'ils ne quittaîent pas, dit à ses Camarades: - Imitéz-mòi- ? Aussitôt tous les vits en érection furent à l'âir. - Alons ! alons ! au Con ! au Con- ! Tendrellys baissait ses beaux ieux: maîs Conquette étendue sur le Foutòir, la Mote legèremt branlée par Rosemauve, soulevait la tête pour vòir les vîts. - Laquelle enconnéz-vous, me dit mon vigoureux Secretaire: Laquelle enconnéz-vous de la voluptueuse Conquette, de moi, ou de la pucelle Tendrellys- ? J'hésitaîs pour ma reponse, lorsque tout-a-coup j'entendis ma Fille s'écrier faiblement: "Le vît ! le vît" ? Traïdamour se précipita sous elle, la prit sur son dós, me la présentant oscillante: - Enconnéz, me dit-il, la Fouteuse fait beau con-... J'enfonçae. Je bandaîs si ròide, que je la fis crîer en la perforant. Maîs elle foutit aussitôt, en me disant: - Bon... (haussant le cùl), bon !... Hâ ! que tu bandes bién !... Fous... fou- -

fourgonne... Fou- -fourage, chër Pap.. je dech- - a- - a- - (Traïtdamour la secouait) arge-... Je dechargeaïs aussi. Son délicieux Connin me pinçait. La Deesse m'enivrait. Traïtdamour la faisait osciller, comme le Corax de PETRONE son Maître Eumolpe... Cependant Brisemote avait mis sur son dos Rosemauve nue, que foutait Cordabóyau sans chemîse: Les 2 petites Enragées Mînone & Connette nues comme la maîn, venâient de mettre Tendrellys nue comme elles, & la tenâient entr'elles, se frotant le côn sur ses cuisses d'albâtre, en lui chatouillant l'Une la môte, l'Autre le trou du cùl: Elles dechargèrent Toutes-trôis avec les 2 Foutûes: "Grand-Dieu ! s'écîa la jolîe Chapelîere, comme vous savéz être heureux" !

### *XLI Chapitre. Vit inatendu.*

En ce moment, l'On entendit frapper des maîns à la porte. (C'était un signal que j'avaîs donné.) J'avaîs deconné; j'alaî ouvrir. C'était le Cyclope. Il ne devait pas entrer: maîs il me poussa Un Homme qui avait les îeux bandés & les maîns liées derrièr le dôs. Il était couvert d'un grand surtout de laine blanche, sous lequel îl était nú sans chemîse. Je le prîs par le corps: je le poussaî vèrs le Foutôîr à Fronsac, sur lequel Traîtdamour jeta sa Soeur; On le monta, & dès que l'Enfant fut prîse, On fit tomber sur elle, en lúi arrachant son couvretout, l'Inconnu que je venaiîs d'intrôduîre. Quand il fut nú, son grôs Vît épouvanta tout le Monde, & il se fit Un Hâ ! universel. Conquette le reconnut, & pâlit. (Observéz que Tous pouvaîent parler, excepté Conquette & Môî). Minone (la Traquenardée), fut la seule que ce Vît, qui ne le cedait qu'à Foutamort, n'effráya pas. Elle le saisit courageusement, & lui mit la tête entre les lèvres de son Côn, en lúi dîsant: - Pousse, Bougre-. Il estocada, comme un Belîer de siège. Maîs il ne penetrait pas. - Soulève du cùl, Pútain ! lúi dit le Brutal; je suîs trop-haut-. Minone souleva. Le Vît trouva l'ouverture; & quôîqu'elle ne fût que la môîtié de qu'il lúi falait, il la força. Minone souffrait le martyre. La sueur & les larmes sillonnaîent ses joues. Enfin, le grôs Vît, parvenu au fond, injecta son baume-de-vîe, & adoucit, en les onctuant, les parôîs dilacerés: Mînone qui venait de clamer de douleur, s'exclama de plaîsir: - Hâh ! hâh !.. il m'inonde !... je fous... je decharge... je me pâme- ! Et la jolîe Petite remuait du cùl comme Une Garse, foutue par Un Moine au bordel.

Nous étions dabord tous stupefaits d'admiration ! Puîs nous bandames tous comme des Enragés. Brîsemote le mit en levrette à Rosemauve; Cordaboyau enfilá Conette par-devant; Traîtdamour consulta mes îeux, en me designant Conquette ou Tendrellys: je permis la Ire, ajoutant fort-bas: - Il fout ta Soeur; fous-mòî sa Femme. - C'est Vîtnègre- ! Et îl se jeta comme Un Fúrieux sur l'Épouse du Jeanfoutre, si brutalemt enconnée, qu'elle en crîa... Maîs elle dechargea presqu'aussitôt: ce qui changea sa douleur en plaîsir. "Toute Femme qui decharge comme ça, balbúciáit Traîtdamour, en la fourgonnant, est bonne; il n'y a que Celles qui ne dechargent jamais, qui sont mechantes-.

Cependant Vîtnègre refoutait, sans deconner, & Mînone redechargeait: Rosemauve hennissait sous Brîsemote; Conette sous Cordaboyau; Tendrellys émue, appuyée sur mon épaule, me présentait sa jolîe bouche, & Conquette martyrisée par Traîtdamour, pleurant, cùletant, émettant, crîotant de doleur & de volúpté, envîait encore les tòurmens de Mînone. Son Fouteùr me crîa: - Sacre-Dieu ! pomadéz donc,... & depúceléz-mòî... cette Garse de Tendrellys- ? L'aîmable Enfant me lança Un lông regard, en se mettant la maîn devant le Côn, comme pour le deffendre. Nous avîons-là du beúrre-fraîs; j'onctúaî le Connîn, renversae la Vîerge sur Un Foutôîr, malgré ses tendre prîères, & mon vît penetra. - Aumoîns, me dîsait-elle, en le sentant entrer, vous ne me livreréz pas au Bourreau de Mînone, ní à ces au- - tres-là ? - - Remue du cùl, Bougresse ! lúi crîa l'împitòyable Traîtdamour. Est-ce comme ça qu'On fout ? Regarde ma Belle, & ces... 3 autres - - Garses ?... Tiéns, - - Putaîn - - pucelle, - - nous de- - char- - geons ! - - La pauvre Petite, à cette exhortation énergique, gigota sous môî comme elle put. Je penetraîs doucement; je caressaîs, dardotant la langue, dîsotant des tendresses... - - Vous la menéz tróp bellemt, s'écríá

Traitdamour, fouragéz còmme mói, ou còmme ce Còcú, que voila sur le Fauteuil ?... Tenéz ? il mord les Tetòns qu'il ne saurait patiner ?.. Ne va pas lúî faire trop de mal, Bougre ! c'est - - ma Soeur, & - - je t'assommerais.... Je de- - charge..... - - Hâ ! qu'il me devòre, s'écrîa Mînone; pourvû qu'il - - me foute !... Je decha- - arge-.... "Je fous.. ? je décha- - arge ! s'écrîa Rosemauve. - - Je dechârge !... crîa Conette. - - Hâhahah- ! fit Conquette... Pour Tendrellys, dont j'ateignaîs le fond du Connin, elle dît: - - Ze suîs depúcelée ! ze deçarze !... Que dira Maman ? - - Elle ne le verra pas, jolîe Fouteuse: Le vit de mon Maître conserve les púcelages (crîa Traitdam.)

En ce moment, Vîtnègre deconna Mînone trop fatiguée. On lúî pomada Rosemauve, que Brîsemote deconnaît (car les tourmens de la courageuse Mînoue avâient épouvanté toutes nos Bellles. Le Vît de Mulet l'enconna plûs vîte; maîs elle n'en souffrit pas moîns: Elle pleura, sanglota, & enfin... dechargea.... Elle fut ramonée 3-fois sans deconner. Mînone l'avait été quatre.

C'était le tour de Conète. Elle fut pomadée avec plûs de soin que Rosemauve; & cependant elle jeta les hauts-crîs: Si elle n'avait pas été sur le Fronsac, elle aurait desarçonné son Bourreau.... Elle dechargea enfin, & les plaîsirs succedèrent. Maîs On ne s'attendait pas à l'effet qu'ils produisîrent !

C'est que Mad. Poilsoyeux eût envîe du gros Vît de son Mari. Elle demanda tout-bas et voulàit qu'On la mît sur le Fronsac, aumoment où Vîtnègre deconna la Conète, quoique Celle-ci eût le Con aussi barbouillé de sang que de foutre. Maîs Traitdamout la hâpant, la renversant & l'enconnant, lui dit tout-bas: - - Garse ! je suîs jaloux de toî pour mon Maître & pour moî: je t'étranglerais plûtôt, que de te lâisser foutre par ton Cocù de Mari en ma présence. - Pardon ! Vît dívîn ! leurs douleurs m'ont tentée ! Fourgonne-moi, à m'en ôter l'envie ? Car je ne compte plus que sur toi: voila M. Lingüet qui donne son fou- - outre... je decha- - arge.... à la - - sacrée Ma- - âtine... de Teudrellys... - Hâ ! Reîne des Pútaîns, tu es jalouse ! Tiéns, tiéns, voila des coups de Vît dans ton Connin-dieu... Hah !... hah !... ze redeza- - arze- ! murmura-t-elle...

Cependant, que faisait Vîtnègre ? Il prenait du repos & quelques liqueûrs brûlantes, tout en patinant les Tetons de ses 3 Foutües, qui le branlaîent pour s'amuser. Tout-à-coup Mlle Lîngüet dit à son Foutant: "Maîs ce Bougre est Un-autre Guae ? il faut qu'il me restaure ? Qu'On lui lave bién le Vît à l'ëau-rose; je veux le teter, comme faisait Mad. Guae le gros Vît de son Mari- ? Nous ne pouvions nous refuser à Une proposition aussi raîsonnable. On lava le Vît monstrüeux; 2 des 3 Garses soutinrent Vîtnègre de chaque côté, en lúî livrant leurs Tetons; Rosemauve lúî chatoüilla les covilles & le trou du cùl; Traitd'amour se coucha par-terre sur le dos sous ma Fille à genoux qu'il enconna; Mlle Lîngüet baisa 5-à-6-fois le gros Vît, tout en ripostant aux saccades de son Fouteûr: Prête à decharger, elle emboucha, faisant aler & venir l'énorme Wit du bord de ses lèvres de corail, au fond de son gosier satiné. En dechargeant, elle mordit... Telle la voluptüeuse Femelle du Serpent-Geant écrase dans sa gueule, la tête de son Mâle trop amoureux... Vîtnègre mordu se recria de volupté ! Il émit Un torrent, quoiqu'il eût deja foutú 9 coups, & Mlle Lingüet fut inondée de foutre au même instant dans la bouche & dans le con... Elle voulut teter 3-fois Vîtnègre, que les 3 Garses qui le chatoüillaîent, secouaîent tellemt, qu'il rebandait aussitôt. Dailleurs, il s'écriait à tout-momt: - Ma Femme n'est pas morte ! c'est elle que j'embouche; je le sens au veloûté de son palaîs- ?... Et cette idée le faisait decharger à flots... Mlle Lingüet fut obligée de cesser ce jeu, dans lequel On voulait faire expirer Vîtnègre; maîs Mlle

Conquette-Lingüet avait sucé le double Wit avec tant de fureur, qu'elle avait la bouche tout en feù... On obligea Winègre d'enculer ses 3 Foutües; ce qui lui fit 15 copieuses decharges, parceque les Belles de-relaïs lui manipulaïent impitoyablemt les covilles.. Les excessives douleurs de l'encùlage n'en effrayérent Auqu'Une; aucontraire, les tourmens de la Patiente excitaïent leur passion, & elles la pinçaïent; pour la forcer à s'agiter, & à faciliter ainsi l'intromission du gros Wit dans son cùl.

Vitnègre n'en pouvait plus. Ce fut précisémnt ce qui excita Mlle Lingüet: Elle exigea de nous qu'il dechargeât Une 16me fois, & que ce fût dans son cùl, à elle ? Traïtdamour se vit obligé de ceder. On manipula Vitnègre, On lui chatoüilla les covilles; On l'assura qu'il alait enculer Mlle Lingüet sa Femme. A ne nom, il érectionna. On lui fit sucer les Tetons de Rosemauve, comme ceux de Conquette. Il banda roide. Aussitôt On coucha l'Encùlande sur le ventre; On lui beürra la rosette, puis le rectom avec Une grosse canule; Tendrellys prit délicatemt le gros Wit avec ses doïgts de rose; pour le diriger dans l'anùss, tandis-que Minone & Conéte écartaïent chaqu'Une Une Fesse: Rosemauve, prête à manipuler les covilles, fráyait avec son doïgt beüré l'entrée du Wit-monstre dans le cùl de la Patiente... Enfin, il penetra, en déchirant... Mad. Vitnègre poussait des cris sourds, que son Mari crut reconnaître. Ce qui lui fit redoubler ses estocades. Alors l'Enculée jeta Un cri,... qui logea le Monstre tout-entiér dans son gros-boyau.... Vitnègre ne doutant presque plus, y fourgonnait avec rage.. Il ne decùla pas après avoir-dechargé; Rosemauve lui chatoüillait les couilles, l'anùs, & s'appûyant du con sur son cùl, foutait avec lui, en poussant à chaque-foïs... Vitnègre dechargea 3-ondées de foutre dans les boyaux de sa Femme; ce qui faisait 18 pour la seance. Il tomba en faiblesse à la dernière...

On le tira du cùl de Mlle Lingüet, qui ala se le mettre dans l'eau-fraîche, pour se le raffermir. On jeta Vitnègre dans Une aûge d'eau-de-puïts qui était dans la cour, pour lui faire reprendre ses sens: Le Cyclope parut. On porta Vitnègre dans son Fiacre. Il le le remena. - Sais-tu quî j'ai foutu (lui disait-il en route), dans ton sacré Fronsac ?..... Ah ! comme elle fout !... Elle a bién appris, depuis qu'elle m'a quitté !... Je l'ai foutüe 16-foïs, tant en con, qu'en bouche & eu cùl... Le Serruriér, après avoir remis Vitnègre à sa Filleule, s'évada.

Vitnègre rencontra le Serruriér quelques moïs après. - Veux-tu m'y remener ? lui dit-il. - C'est l'impossible, répondit le Cyclope; tout est disparu. - Ah ! la Garse ! si je la retenaïs, je passeraïs le reste de ma vîe dans son cùl & dans son con-. Ainsi finit cette Aventüre.

### *XLII Chapitre. La Jalousie de deux Connins.*

Nous restions tous sept émerveillés des 16 enconnades-embouchades-enculades de Vitnègre ! quand Traïtdamour regardant la jolie Chapelière, nue comme toutes les Autres, lui dit: - Te voila depucelée, Mignone, & mon divin Maître a cueilli ta rose ? C'est Un grand honneur & bonheur à toi & à moi ! Je te regarde à-présent comme les Devôts regardent leur Vierge-Marîe, qui, foutûe par l'Ange-Gabriël, puis par le Saintesprit, dont elle fut la Pûtain, n'en était que plûs vierge: Te voila consacree au vit de mon Maître; conserve-lui religieusemt ton Connin, ou ne le prête qu'avec sa permission... A-présent, celeste Mignone, votre jolie Mote va être savonnée & rasée- ? Tendrellys objecta sa Mère, qui toutes les nuits lui visitait le Con, pour voir si l'On ne touchait pas à son pucelage, déjà vendu, & qu'On devait bientôt livrer. - Je m'en-fous, Deesse, repondit Traïtdamour, en me voyant monter le Fronsac; On lui dira tout-. Et il la poussa sur le Fauteuil, qui l'étreignit. Il la savonna, & prépara son rasoir.

En ce moment, artiva Mlle Conquette-Ingenuë-Lingüet, qui venait de se laver le cùl à l'eau-de-puîts, pour se le raffermir. - On va donc aussi raser le con de Mlle ? (dit-elle avec un-peu d'humeur). - Ah ! ma belle Deesse ! empêchez-en, à-cause de Maman, qui ne saura ce que ça veut dire ? s'écria Tendrellys suppliante, en lui baisant une main, qu'elle était parvenue à saisir. - Non, Mlle, je ne m'y opposerai pas ! Votre con rasé laessera mieux voir à votre Maman que mon Infidèle vous a deflorée... Nous verrons aussi, après qu'On lui aura enlevé cette charmante perruque, si votre Bijou, Mlle, l'emporte sur le mién, tout fatigué qu'il est ? - Ah ! mon adorable Amie ! il n'est pas besoin de cela: Rién ne vous égale. - Alons, Mr, raséz donc ? Et je crois bien qu'après, mon infidèle Amant qui a depucelé cette jolie conque, vous permettra bien de vous y loger- ? Traïtdamour tout en coupant la belle Toison-d'Or, représentait à Conquette-Ingenuë, que tous les Pucelages m'étaient devolus, & que j'étais obligé en conscience de les prendre, sous peine de mortifier la Neophite. Conquette ne savait que repondre: mais elle bouda. Je m'approchai d'elle, & comme elle était nue, je lui baisai les Tetons, & lui mit mon vit en main. - Vous aimeriez mieux qu'il fût entre les jolis doigts de Tendrellys ! - Non: Personne ne me fait bander comme vous; mais après vous, Tendrellys. On lui rase la Mote; il le faut bien, pour comparer vos Cons celestes, abstraction faite de la fatigue du vôtre. On les gamahuchera dabord: Ensuite je verrai auquel des 2 mon Vit-Sultan donnera le mouchoir: Le mieux rempucelé l'obtiendra.

Mlle Conquête fit une petite grimace de Jolie-femme sûre d'elle-même, & se tût. Le Rasemote acheva. Le Connin de Tendrellys fut lavé à l'eau-rose; Mlle Lingüet fit rafraîchir le sién, & les deux Cons furent comparés... Ils furent desinteressémt trouvés égaux. Ce qui était bien donner la supériorité au Conin de la belle Conquête, déjà tant foutüe... Ce fut l'avis general. Rosemauve, Minone vinrent se comparer. Mais leurs Cons étaient loin d'avoir cette physionomie virginale de ceux de ma Fille & de Tendrellys. - Vos Cons sont aimables (leur dit Traïtdamour), cent-fois audessus des Conasses de Putains; mais ils ne peuvent se comparer à ces 2 Connins de Houris-. Conquette se pavana. Mais genereuse comme elle l'était, elle prit vite son parti. - Puisque nos Cons sont égaux, me dit-elle, en baisant Tendrellys sur la bouche, lui patinant le Con, redépuceléz

la, & que votre Lieutenant me refoute, s'il en a la force-. Elle n'avait pas achevé la dernière syllabe, qu'elle était enconnée. - Fous-la ! me cria-t-elle, fous la Garse- ! J'enfilai la jolie Nymphé... Mais prête à decharger, Mlle Conquête-Ingenuë entra en fureur érotique (& je compris par-là comment les Héros de Dsds, sur-le-point d'émettre, deviennent cruëls), l'Enconnée s'écriait: - Foutez-moi tous cette Putain de Tendrellys !... Brisemote ! ne fais qu'un trou de son cùl & de son con- !... Elle dechargea; & un-peu calmée, elle se mit à dire: - Pardon ! pardon, ma petite Soeur !... c'est le foutre.. qui me portait à la tête, & me rendait cruelle !... Qu'On lui conserve son joli con... toujours pucel,... pour les plaisirs de mon... Papa- fouteur;... c'est bien asséz.. du mién qui est... martyrisé !... Alons pousse... fous... ne me ménage plus ! (dit-elle à son Bourreau)..... Et elle se mit à coupdecùler plûs fort que jamais. Ce qui fit re-enconner Rosemauve & Conète, dont les cùls étaient moins malades que celui de Minone: Cette bonne Soeur de Traïtdamour vint me chatouiller les covilles, & j'émis.



### *XLIII Chapitre. Minone et Conette jadis depucelées: Vieille.*

Cette scène achevée, il y eût du repos. Nous avions legèremt dîné, exprès pour faire colation. Nous mangeames des fraîses au vin-muscat, avec des pains-môlets du Pont-Michel: Puis nous primes d'excellent café, fait par Traïtdamour, & nous goûtames aux liqueurs. Ensuite, nous jasames... - Mon Ami (me dit Conquête-Ingenuë, en montrant Minone & Conète), vous avéz eú ces 2 jolies Compagnes, ainsi que Rosemauve, & vous venéz de depuceler Tendrellys sous nos ieux: Faites-nous le recit de votre première-fois, & dites-nous coment vous les avéz seduites ? - Ah ! oui, oui ? s'écrièrent Tendrellys, Rosemauve, & tout le Monde. - Je ferai ce recit très-volontiéts; mais à-condition qu'On ira chercher Mad. Brideconin notre hôtesse, pour qu'elle y assiste: Nous comencerons à l'appriivoiser par-là- ? Mes 3 Sacripands, pour qu'il elle était un Morceau nouveau, ne demandèrent pas mieux: Ils l'enlevèrent à son Mari, qui en ce moment, lui tenait les tetons; sans même daigner lui repondre, l'assirent à-cru sur les mains jointes de deux, tandis que le 3me la soutenait par-derrière, & l'apportèrent ainsi moitié trousseé & detetonnée. On la pósa sur le Fronsac, & si je n'en avais empêché, On lui fesait une históire, aulieu d'écouter la miénne. Lórsque tout fut tranquille, je commençai:

- Je m'étais mis en pension chéz la Bellemère de Traïtdamour, blanchisseuse, rue d'Ablon, pendant que ma Femme courait la Provínce avec un Galant; le même qui la foutait avec tant de passion, qu'il se mettait dans sa chemise, pour la palper & l'enconner mieux. Traïtdamour m'apportait á dîner les jours-ouvrables; maïs j'alais dîner à la maison de la bonne Mère-Wallon les Dimanches & Fêtes. Un-jour, que nous y alions ensemble, il me pria de montrer à écrire à sa petite Soeur ? Je le voulus bién. En montrant à Minone, J'avais souvent sous les ieux ses tetons naissans, blancs come lys... [- Faites entrer mon Mari; je suis bién-aise qu'il ait sa part de cette histoire-là- ? interrompit la Brideconin. Aussitôt Traïtdamour, sur un signe de mes ieux, l'ala chercher; tandis que sur un-autre signe, Brisemote & Cordaboyau prirent l'Un la mote, l'Autre les tetons de la Dame. Elle était ainsi ráyonnante entre 2 Mâles, quand son Mari parut. Brideconin fut dabord ébaubi: puis il n'en fit ni un ni deux, il ala s'emparer du con de Rosemauve, & des tetons de Conette; Traïtdamour prit le con & les tetons de sa Soeur: Quant à moi, je fis asseoir Conquette & Tendrellys l'Une sur l'Autre entre mes jambes, laissant de-temps-en-temps tomber mes mains sur la gorge de ma Fille, ou de sa jolie Rivale... Je repris:]

"Je dis à Traïtdamour, en-particuliér: - Il ne faut plus que je montre à la Petite; elle me fait tròp bander, & je la foutrais au 1er jour. - Ah ! mon chër Maître ! quel bonhr pour elle & pour moi, si vous la depuceliéz ! La pauvre Orpheline ! elle n'a aucun plaísir ! (c'est que leur Mère était morte, & que le Père, remarié à une Bonne-amie de feue son Epouse, à l'istante prière de Celle-ci, avait mourant lui-même, laissé pour bellemère aux 2 Orphelins la Bonne-amie de leur tendre Mère). Je repondis, Que cela était bién difficil !... que la petite Soeur parlerait. - Non, je vous en repous: Minone a deja des desirs pour vous. Elle m'a dit, qu'elle aimait bién quand vous lui tonchiéz le Chose par-dessus la jupe- Ce discours m'enhardit.

Un-Dimanche que j'étais seul avec Minone, à la faire écrire, je ne pus résister à l'envie de lui

baiser sa jolie bouche; puis un tetin; & de-là má main descendit rapidemt à son Connichon sans pòil. J'éprouvai une érection terrible ! Mon vit me gênait. Je me deboutonnaí. Il s'élança audehors. - Qu'est-ce que c'est que ça ? me dit la Petite. - Un vit, mon Enfant. - A quoi cela sert-il ? - A mettre dans un Con. - Mais j'ai un Connin, à ce que dit mon Frère, & ma Bellemère a une Connasse. Depuis qu'il est grand, & qu'il a ce qu'il nomme du Foutre, il met son engin dans la Connasse de ma Bellemère, que ça fait tremousser & crioter... Il a voulu me le fourrer, à moi: mais j'ai le conin trop étroit, ou il a l'engin trop gros: jamais il n'a pu... Ma Bellemère l'a surpris, & elle l'a bién grondé ! Il lui a dit: - Alons, foutéz-nous la paix: venéz que je vous enconne, vieille Truande: car je ne saurais m'en passer, en ce moment-. Et elle s'est aussitôt renversée sur son lit, en se troussant; il l'a, ce qu'il appelle foutue... Hô ! comme elle gigotait ! comme elle jurait des B. & des F. comme elle était contente !... Et il me disait: - Voi, Minone, comme c'est bon ! Comme la vieille Garse se deméne, en supant le bâton de sucre-d'orge... Montre-moi ton petit connin, que je decharge à ton intension-.....

Ce recit de Minone acheva de me faire bander outre mesure. Je demandaí à la Petite, S'il y avait du beurre à la maison ? Elle m'en donna. J'alais la beurrer, quand la Bellemère, bonne-femme au possible, rentra, áyant oublié son éventail. Elle vit mon trouble, & la rougeur de la Petite. Elle me dit: - Gage que vous alez la tourmenter ?... Ça n'est pas mûre. Venéz-. La Vieille m'entraína sur le piéd de son lit, se troussa, me tira sur elle, & m'engloutit, malgré ma defense..... Pour sauver le pucelage de sa Bellefille, elle me retint une heure à conâiller. Je ne dechargeaí cependant qu'une-fois, contre la Vieille une dizaine; car je m'aperçus qu'elle m'aimait. Ensuite elle s'en-ala, sans laver, en disant ? - J'en marche mieux, la charnière graissée-.

Dès qu'elle fut partie, je fis mettre Minone, qui avait tout vu, à la fenêtre: je la troussaí audessus des reins; je lui beurraí le connin, & je rebandaí roide. Je dis à la Petite, en la commençant, de se cambrer la tâille, pour mettre son petit trou bién à la portée du vit qui l'alait percer ? Elle le présenta de son mieux. Avec des peines infinies, à l'aíde des douloureuses oscillations de son joli cùl, & parceque la decharge était retardée par le degoût que m'avait causé le Con gris de la Vieille, je parvins en levrette jusques au fond; car je sentis sa celeste petite matrice me pincer... L'Enfant s'agitait par mes ordres, mais sans décharger.

Son Frère arriva dans ce moment. Il fut transporté de joie... - Ah ! vous la depuceléz ! quel honneur & quel bonheur, pour elle & pour moi !... Decharge-t-elle ?... As-tu du plaisir, ma petite Soeur ? - Elle ne decharge pas (repondis-je), la chère Mignone; elle souffre: mais c'est avec un courage !.. Voi ce tortillonnemt de croupion-... Traitd'amour touché, glissa une main sous le ventre de la Petite, & lui chatouilla le haut de la fente de sa motinette imberbe... Les jeux de l'Enfant se vîtrèrent; elle se roidit. & tournant sa j lie bouche de mon côté, elle me darda sa petite langue, déchargea pour la Ire\_ fois, & se pâma... Je déchargeaí comme elle: je n'avais jamais eú tant de plaisir...

Quand j eús deconné, son Frère me demanda, Si j'en étais jalous ? - Oui, de tout Autre que de toi - Hé-bien, votre foutre va servir de pomade à son joli conichet-. Cependant Minone voulut pisser. Son Frère la renversa sur le dos, au pi d du lit, & l'enconna vîgoureusement, malgré la grosseur de son Membre. La Petite cria. - Remue du cùl, & decharge avec delices, pauvre Orpheline, lui disait-il, en la saccadant; tu es enconée avec amour-. La Petite dechargea 3-fois; mais elle n'en pouvait plus... Il me lava, & je la re-enconnaí... J'eús encore plûs de plaisir, parceque la Petite

avait acquis de l'usage, & que le gros Vit de son Frère avait fráyé la route... Depuis ce jour-là, nous foutimes Minone tous les Dimanches & Fêtes. La Bellemère s'en-aperçut pour moi; mais elle ne dit mot.

Enfin un-jour Traitdamour me demanda, Si je voudrais aussi montrer à écrire à Conète, sa Maîtresse pour le mariage, depuis que la Mère de Tendrelys, qui craignait un depucelemt, lui avait absolutm ôté toute esperance. - Soit (lui repondis-je). Je montraí donc à Conète. Aubout de 2 mois, cette Jeunefille étant un-jour à la fenêtre, fort panchée en-dehors, & montrant une jambe fine, que mes ieux devoraient, Minone qui prenait son exemple d'écriture, le remarqua. Je lui tenais les tetins, & la priais de me prendre les couilles. Elle me quitte; va vers Connète; lui díť tout-bas, - Laisse-toi faire- .... La trousse; me mène sur elle; lui beurre le con & à moi le vit; lui díť: - Cambre-toi, ma Fille-... Et à moi: - Enfiléz jùste; vous voila dedans-... Conète se cambra, & suivit toutes les indications de son Amie: Desorte que quoique la Púcelle fût très-étroite, je penetrais. Traitdamour arriva. Il nous fit ôter de la fenêtre; se coucha sur le ventre au piéd du lit; fit étendre sa Maîtresse sur son dos, cùl sur cùl: Il me díť d'enconner, le vit dirigé par la main de sa Soeur; et á chaque sacade que je donnais, il me repoussait d'un coup de son cùl le con de sa Maîtresse, à me faire avancer d'un pouce. Conète éprouvait des souffrances inouies.... Mais étant parvenu au fond, par un violent coup-de-croupion de Traitdamour, qui ne donna plus que de petits coups de trot-de-cheval, Conète clignota de l'euil, et biéntôt émit avec d'ineffables delices.....

Je croyais que Traitdamour alait se jeter sur elle et l'enconner tout-chaud ? - Non, me díť-il; c'est ma Future: si j'avais le bonheur qu'elle me fít un Petit de vous, cela ennoblirait ma Race-. Et il foutit sa Soeur, pendant que je refoutais sa Maîtresse. Aussi depuis aí-je partagé avec lui Ce que j'avais de plüs précieux-.

#### *XLIV Chapitre. Du Bouquet de Fouterie.*

Il le merite ! Il le merite ! (s'écrièrent tous les Hommes, et surtout Brideconin, qui patinait à 2 mains le Con de Rosemauve, tandis que Brisemote et Cordaboyau maniaient l'Un le Con, l'Autre les tetons de sa Femme... Mon Recit faisait bander tous mes Droles comme des Carmes, malgré les fatigues de la journée. Les Belles, même Celles éconnées par Vitnègre, étaient en rut. - Comme vous avéz su les rendre aimables ! (me dit Conquette, en me dardant sa langue). - Ah-oui ! (ajouta Tendrellys, en me baisant de-même)... En cet instant, Mad. Brideconin était tiraillée par Brisemote et Cordaboyau, qui tous-2 la voulaient enfile à-la-fóis. - Je n'ai qu'une chose, mes chers Amis ! si j'en avais 2, ils seraient bien à votre service; mais l'Un après l'Autre... Elle fut empalée par tous-2, Cordaboyau en con, Brisemote en cul. Brideconin s'écrie: - On enconne, On encule ma Femme ! Moi, je fous Celle-ci-. Et il renverse Rosemauve, qu'il empale. Traitdamour, le plus furieux des Ribauds, saisit Conquette: Je crus qu'il l'aurait enconner. Point ! Il se coucha sur le dos, la tira sur son vit, tenue par-dessous les bras par Conète et Minone; elle se baissait avec lenteur sur le Vit bandant dirigé par la main de Tendrellys, Conquête s'enculant ainsi elle-même par le seul poids de son beau Corps. Lorsque le gros Vit fut enfoncé jusqu'à la garde, Traitdamour me dit: - Alons ! le plus beau des cons vous appelle-.... Je me précipitai dans le bijou de ma Fille, la jolie Tendrellys me dirigeant le vit. Mad. Brideconin, putain comme Persone, puisqu'à cet instant, On lui bourrait les 2 trous, fit 3 signes-de-croix. On lui demanda, Ce qu'elle avait: - On me fout devant mon Mari; mais je suis sur le Fauteuil à ressort, qui m'empêche de me defendre: Mon Mari voyant que je le fais coqué, me fait coquette; c'est dans l'ordre: Mais notre Maître, fout,... enconne sa Fille enculée ! - Sa fille ?... sa fille- !... (s'écria-t-On 5-fois). - Oui, sa Fille (balbucia Rosemauve, qui dechargeait sous Brideconin): Après ?... - Ah ! dirent les 4 Fouteurs et les 4 Fouteuses, ceci nous met en rage de vit... en rage de con... et nous foutrons jusqu'à extinction de forces-. Et les Enconeurs, les Enconnées; les Enculeurs, les Enculées, s'agitaient à quî mieux, dessus, dessous, comme des Diables & des Diabesses dans un benîtiér. Tendrellys me chatouillait les couilles & celles de Traitdamour; Minone celles de Brisemote et de Cordaboyau; Conète celles de Brideconin, et fourrait son index dans le trou du cul de Rosemauve. Le Fouteur qui n'était pas accoutumé à ce raffinement, se recriait de volupté: - Ah que vous foutéz bien ici ! (disait-il en dechargeant); On ne fait que conailler ailleurs. - Oh ! vous avez bien raison, mon Mari ? (lui repondit sa Femme en dechargeant aussi), onc je ne fus ramonée comme je le suis en ce moment, par les deux Vits qui Vous plantent chacun une corne, l'Un dans mon con, l'Autre dans mon cul-.

Conquête remarquant que j'alais mieux, lorsque Tendrellys me chatouillait les couilles, l'en remercia tendrement: - Chère Amie ?... ma main en fera... autant à ton Fouteur,... quand tu seras enconnée... Et Vous, ma chère Hotesse, Vous êtes donc bien foutue- ?... Ce joli mot, foutue, avait tant de grâces dans la belle bouche de Conquête, que je l'alais refourgonner, si Traitdamour, qui la deculait et qui allait laver, ne m'avait pas prié instantement de la lui laisser enconner... Mais j'étais trop ému pour rester spectateur; j'ordonnai à Tendrellys de me faire beau con ? Minone et Conète la renversèrent sur le dos et lui écartèrent les cuisses. Ma Fille, avant d'être enconnée par son Fouteur, voulut inserer mon vit; elle baisa la Patiente sur la bouche, en lui disant: - Tendrellys

! remue du cul, et donne bien du plaisir à mon Père- ! Et comme elle avait remarqué que le mot foutue, m'avait fait beaucoup d'impression, dans sa bouche, elle s'écria, tout en secondant son Enconneur: - Fou...ou... outre !..... Sacré Vit !... perce-moi... déchire-moi le conot !... mon Père ! poignarde... estropie ta Tendrellys !... ze decha... arge- !..... Ah ! cette Femme si modeste, s'écria la Bridecononin, comme elle fout- !... Ce fut le Bouquet. On ala souper.

### *XLV Chapitre. Soupér d'Adieux; Graces que dit Mad. Vitnegre.*

On soupa. Les tetons étaient couverts; les propos furent decens..... - Mais, me dit Minone, On dit que vous avéz-eú 8 jolies Femmes connues, et On les nomme ? - Hôh ! Interrompit Conquête, ne faites plus lire de ces Histoires-là: La journée de volupté est finie, et nous sommes à-présent des Persones ordinaires. - Il faut donc les remettre, répondit Traitdamour, pour une interruption de seance-.

Comme on se disposait à sortir, et qu'il n'y avait plus de danger de nous faire bandocher, On me pria d'exiger que nos 6 Cons et nos 12 Tetons fussent mis à l'air, et baisés à discrétion pour les Adieux ? J'y consentis. Aussitôt Conquête, Tendrelys, Rosemauve, Minone, Conète et La-Brideconin, furent defichutées, troussées et renversées sur les futoirs par les 4 Dernières, qui se defichutèrent, se troussèrent et se renversèrent elles-mêmes. On leur lecha le Con; Les 5 Hommes sucèrent les 12 Tetons: Les Belles prirent, décalotèrent et baisèrent les 5 Vits, embouchèrent seulement le mién, en disant: Vit incomparable..... adieu... pour Huit jours...

On allait sortir, quand On vit la belle Epouse de Vitnègre se prosterner toute detetonnée, en s'écriant:

"Sainte & jolïe Vierge MARIE; que PANTHERE, branlait, gamahuchait, enculait, entetonnait, embouchait, & qu'il enconna enfin une nuit, à-côté du Cornard endormi le bon S. Joseph; duquel cocufiage provint le doux Jesus, ce bon fouteur de la Putain publique la belle Madelene, Marquise de Bethanie, dont le vagabond JESUS était en-outré le souteneur, autrement le maquereau, lequel, au grand regret de la sainte Garse, enculait encore S. Jean son giton: S.te & jolïe MARIE, Vierge comme moi, nous vous remercions de cette heureuse journée de fouterie. Faites-nous la grâce, par les merites de votre Fils, d'en avoir une pareille Dimanche-prochain !.... Et vous, Sainte MADELENE, que foutait l'Abbé JESUS, ainsi que Jean l'enculé, Obtenéz-moi la grâce de foutre autant que vous, soit en con, soit en cul, 15 ou 20 fois par jour, sans être épuisée, mais toujours dechargeant..... Vous foutiez avec des Pharisians, avec Herode, & même avec Ponce-Pilate, pour avoir de-quoi nourrir le gourgandin JESUS, votre greluchon, & les Vagabonds qui lui servaient de Chouans: Obtenéz-moi de votre Maquereau JESUS, qui étant dieu, a sans-doute quelque pouvoir, d'avoir, sous peu, ce riche Entreteneur, qui est un-jour descendu de carrosse bandant à mon intension, comme je revenais de chez mon Amie Mad. Congrêlé; à-celle-fin, qu'au-moyén de l'argent que je gagnerai, à votre imitation, avec mon con, mon cùl, mes tetons & ma langue dardée, je puisse soulager mon digne Père, dans sa vieillesse; non-seulement en foutant avec lui, pour lui donner le plaisir, mais en me laissant vendre, comme la pieuse Fille d'Eresicton le famelique, ou la pieuse Ocyrhoé, fille du Centaure Chiròn, qui toutes-deux devinrent cavales, c'est-à-dire Montures d'Hommes ou saintes Putains !... Modèle des Maquereaux, doux JESUS ! fouteur acharné, Greluchon complaisant de la brûlante & exemplaire Putain Madelène, qui était si amoureuse de votre Vit divin & de vos sacrées Couilles, maintenéz, par votre toutepuissance, mon conin toujours étroit & satiné, mes tetons toujours fermes, ma peau, mon cùl, mes fesses, mes bras, mes mains, mon cou, mes épaules, mon dos ou

mes arrière-tetons, toujours blancs, mes reins toujours élastiques; les Vits de mes Amans, celui de mon Père compris, toujours roides, leurs couilles toujours pleines; car vous teniez en cela du saint Roi David, si fort suivant le coeur de Dieu, parcequ'il était le premiér fouteur de son temps !... Faites, ô JESUS ! que mes hauts talons, qui me prêtent tant de grâces, & font bander tant de monde, ne me donnent jamais de cores aux pieds, mais que ces pieds tentatifs restent toujours foutatifs, comme ils le sont !... Amen ! - Amen ! s'écria toute la Société, Vits et Cons.

Tout le monde sortit édifié de la piété éclairée de ma Fille, et en s'en-alant, on disait: - Voilà ce qui s'appelle connaitre la vraie religion, et prier Dieu comme il conviént, en Lui demandant des choses raisonnables ! Hoh ! c'est une Fille exemplaire- !

## *XLVI Chapitre. Première Négociation du con de ma Fille.*

Le surlendemain, quand je vis Conquette [que j'avais évitée le Lundi], je La trouvai coiffée en batant-l'oeil: Ce qui, avec ses grands yeux à longs cils La rendait charmante... Elle avait des souliers de coutil de soie neufs, qu'elle essayait. Je me jetai à ses genoux, en Lui disant: - Coquette: Ton pied est le mieux-fait possible; mais il est un-peu grand, & ce solier bien pointu, ces talons minces, très-élevés, le font paraître plus petit de-moitié: Il est divin !... & je bande... comme tu vois ?... - Mon cher Papa: comme je sais à quel point vous m'adoréz, j'ai voulu consacrer cette chaussure, avant de vous la prêter pour orner votre cheminée... Voici les blancs d'hier, avec lesquels j'ai tant été..... ce que vous savéz..... Voyéz la jolie forme que leur a donnée mon pied ? Ils sont plus voluptueux qu'avant d'avoir été mis... Je flairai avidement le dedans de ces divins soliers: - Hah ! je bande ! m'écriai-je; Les sacrés-bougres sont embaumés... Je suis perdu... j'aurai la colique, si je ne t'enconne une pauvre fois ?... Laisseras-tu decharger par-terre ce Vit-paternel ? - Mon cher Papa, mettez-vous le cul & les couilles dans cette grande terrine, préparée pour mon con & mon cul; l'eau froide vous ferait debander. C'est mon remède quand j'ai le con brûlant-. Ce qu'elle me disait me parut raisonnable, et je Le fis: Elle cacha ses pieds comme une Dame Espagnole, et je fus calmé. - J'en ai fait autant tout-à-l'heure: Timori vient de venir: J'étais encore au lit; Il m'a pris les tetons, puis le con: La vue de son Vit, qui bandait roide, m'a fait impression. Mais mon coeur n'a rien senti. Cependant il voulait me gamahucher, me priant de le branler après ? - Je ne suis pas une Putain. - Tu es bien froide- ? (C'est que réellement je ne l'aime plus; vous êtes mon amant, cher Père ? & Traïdamour est votre lieutenant dans mon con; il est votre double Vit, & c'est encore Vous qui me foutéz, quand il me l'enfoncé)... J'ai cependant eue des remords de ma dureté: Je lui ai saisi le Vit, & me le mettant dans la bouche bien decaloté, je l'y ai fait decharger, avalant son foutre avec delices. Ce qui m'a fortifiée. Mon chocolat m'a rincé la bouche..... Mais revenons. Si Vous vouléz que votre Fille chérie ait un plaisir ineffable, caressez-La, quand on La fout. Langue en bouche, la sienne dans la vôtre... Vous prenant les couillètes, vous serrant le vit à la poignée, elle dechargerait au double ? - Hoh ! tu es trop adorable... Foutons un petit coup ? - Je m'étais rafraichi le con: mais tu y remets le feu, cher Papa, et le foutre seul peut l'éteindre... Foutons... Enconne ta Fille... Mais va doucement, que je decharge plusieurs-fois, tout en te racontant quelque-chose-.

Elle se renversa, me mit le vit dans son con, me fit entrer lentement, par de petits coups-de-cul insensibles. La fraîcheur de l'eau m'avait fait roidir, et retardait l'émission. Enfin, elle ne fut plus maîtresse de se retenir; elle coupdecula, elle saccada, en s'écriant: - Ze deça- arse- !... Elle resta ensuite immobile, en me disant: - J'ai oublié de vous remettre l'adresse que l'Entreteneur d'avant-hier m'a glissée, pour l'aler voir, et... foutre avec Lui... Hah ! fourgonne... je redeçarge... Tu pars... Hah divin Père !... Et elle se mit à soubresauter, en gigotant, comme jamais ne gigota Fouteuse... Après une copieuse decharge, elle reprit: - La voila. Dis-Lui, ou écris-Lui, Que je ne vais chez Personne. Et laissez-Lui votre adresse. - "Oui, Deesse Fututrix", Lui repondis-je. La Brideconin nous apporta notre excellent chocolat; et je partis.

Après les affaires, j'alai chez le futur Fouteur de ma Fille. Je Le trouvai: je Lui donnai un mot de



Conquette-Ingenuë, par lequel elle Lui marquait, Que s'il avait un mot à répondre, il pouvait tout dire à son Père... Je fus bien reçu. Le Richard me dit, Qu'il demandait une Maîtresse aimable, et qui sût donner, en foutant, bien du plaisir. - Monsieur (Lui répondis-je), ma Fille a été mal-mariée; elle peut vous appartenir, à-condition qu'elle gardera son logement voisin du miën. Vous y mangerez, coucherez avec elle, sans que je m'en mêle. Quant à la volupté, et aux mouvemens. du cûl ou des reins, un Mari libertin ne Lui a donné que de trop douloureuses Leçons... Mais en vous La livrant, je veux que son sort soit assuré, qu'il s'améliore même un-peu chaque année... Je vous répons d'être alors le Gardiën de sa fidelité. Dailleurs, elle est sage: L'assûrance d'un sort independant de son monstre de Mari, peut seule La déterminer-. Ceci convint fort ! et la decision definitive fut remise après un voyage d'affaires et d'argent, dont il devait être de-retour dans 8 ou 10 jours.

Je revins apporter ces nouvelles à ma Conquette-Ingenuë. - Mon Papa, répondit-elle, pour peu qu'il me foute, vous me suffirez vous et Lui; vous serez mes deux pères. Je renoncerai même à votre beau Secrétaire, si vous me promettez de n'enconner que Moi ? Où trouveriez-vous un Con qui vaille le miën ?... Garde-moi tout ton foutre, comme tout ton coeur, ô le plus ribaud des Papas- ? Je vis qu'elle était jalouse, et je l'en aimai davantage. Mais j'étais encore trop libertin, pour me borner à foutre uniquement Celle que j'aimais le mieux.

La Brideconin nous apporta de la limonade. Elle boitait de naissance, mais d'une manière voluptueuse. Elle était coiffée en cheveux, et quoique grêlée, très-provoquante. Je le dis à ma Fille. Conquète-Ingenuë me répondit: - Dès avant nos parties, son Mari voulait me le mettre; mais il me déplait. La Femme a demandé, depuis qu'ils ont tout vu, à me gamahucher. Tous-deux m'adorent. Je ne leur avais, jusqu'au boulevard d'hiër, laissé baiser que mon piéd. Le Mari enconne sa Femme dès que je le veux. C'est un amusement que je me donnais dans la semaine; je n'avais besoin que de m'asseoir en vue de Brideconin, les jupes troussées jusqu'au mollet; il est tellement excité par ma mi-jambe et mon piéd, qu'il se jète sur la Putain, et la fout tant que je veux; en haussant toujours un-peu la jupe. Enfin, s'il aperçoit un commencement de la cuisse, il hurle de luxure. Un-jour, trop échauffée par ce que je voyais, je me donnai de l'air au con, en le découvrant. Le Fouteur s'est mis à braire, en fourgonnant avec fureur. Il dechargeait, refourgonnait, et allait se tuer, quand sa Femme me regarda.... Elle se hâta de decharger, et vint me baisser les jupes. Alors Brideconin épuisé se trouva mal-. A ce récit de Conquète, je rebandais. Mais je me remis le Vit et les Couilles dans l'eau, et bien rafistolé, je sortis sans finaler. Nous fumes Tous sages le reste de la semaine.

## *XLVII Chapitre. du Rabachages á Faire bandocher.*

Le Dimanche arrivé, tout notre Monde accourut, à-l'exception de Rosemauve, qui se dit malade. Tendrelys vint seule, & d'elle-même: Traítamour ne l'avait pas trouvée chez elle, & il était déjà fâché. Maís il fut ravi, en entrant avec sa Soeur & sa Maîtresse, de la voir auprès d'Ingenué, qui lui suçait le sein decouvert !... Il l'en remercia, en lui baisant le cùl & le con. Cordaboyau & Brîsemote arrivèrent les derniers. On se mit à Table, dès que Cordaboyau, envoyé chez Rosemauve, eût annoncé, qu'elle ne viéndrait pas. Il remit en-même-temps un Billet de la Malade pour ma Fille. Ingenué le parcourut bas dabord: puis elle nous le passa. Traítamour lut par mes ordres. Le voici:

Divine Amie ! Reçois les actions de grâces que je rens à ton Conin et à tes Soliers... Hièr jeudi fêtedieu (la Lettre était du vendredi), j'avais mis la chaussure que tu m'as prêtée, pour faire bander un Clerc de No aire, amant de ma Soeur Rosalbe, à laquelle je le voulais enlever. J'avais aussi ton grand bonnet battant l'oeil, qui me va si bién, à cause de mes grands yeux noirs, la robe, la jupe blanches sur fond rose, comme toi. Je m'avisai de me donner ton joli tourdecùl. Dans la rüe des Cinqudiamans, j'entendis derrière moi: "C'est elle !... Oui, c'est elle ! c'est ma Deesse" !... On m'aborde. "Hâ ! ma Belle ! vous voila si près de chez moi, que vous y monterez, puisque votre Père y est venu" ?... Il m'a pris le bras; je me suis laissée mener; pensant bién qu'en me reconnaissant, il me laisserait aler, surtout après m'avoir foutue. Point ! il ne se desabuse pas !... Il est vrai qu'il m'avait introduite dans un appartement au premiér à très sombre jour. Il tombe à mes genoux, ou plutôt aux vôtres "Vos traits, belle Saxancour, sont un peu differens de ce qu'ils m'avaient paru; mais vous n'en êtes pas moins une Brune adorable. C'est que j'ai toujours plûs regardé vos piéds, dont je suis fou, que votre visage, tout charmant qu'il est. Aussi les reconnais-je parfaitement, ainsi que tout le reste de votre parure... M'aimerez-vous" ? J'ai cru devoir repondre, "Ouí. "Hâ ! je suis trop heureux" ! Il m'a pris mille baisés, en me fesant darder la langue, m'a patiné les tetons, saisi la mote, renversée sur un large sofa, troussée, foutue... J'ai remué du cùl ! je lui ai donné du plaisir... hâ ! vous me connaissez ?... Ça fait, il m'a présenté à laver, m'a fait lui verser de l'eau sur le vit, m'a essuyé còn et cùl, m'a baisé la mote et les fesses: puis a dit à sa Femme de charge: "Le dînér est-il prêt ? "Dans un demi-quart d'heure. "Après le verre d'Alicaute, descendons, ma Belle" ! Nous sommes descendus chez le Notaire voisin. Six-mille francs par an, 500 francs par moi, d'avance.... J'ai signé la minute, ét je suís remontée dotée, comme j'étais descendue foutue. Nous avons dîné tête-à-tête. Des que les Domestiques ont été retirés, il m'a fait mettre à nud mes tetons; puis il m'a enyvrée de champagne. Il s'est lavé le vit dans un verre mousseux. Je l'ai aussitôt avalé... Enchanté de ce trait, il m'a mis son vit sur les lèvres. Je le lui ai embouché, sucé ! Il s'est recrié de plaisir, en me disant: "Tu es ma deesse, la putain faite pour moi. Je ne veux pas te decharger en bouche; je veux garder mon foutre pour ton Còn. Montre-le moi, que je le baïse; ét adieu jusqu'à demain... Mon carrosse ? (a-t-il dit à sa Femmedecharge, qui m'épongeait le cùl ét le còn]. Il m'a ramenée.

J'aurai mon apportement chez lui ce soir. Je suís restée tard au lit, y étant toute embaumée, et envelopée dans deux peaux de veaux, qui m'ont été apportées hièr-soir encore chaudes; afin

d'avoir la peau des cuisses et des fesses presque aussi satinée que vous. Ainsi, belle Conquête ! je vous dois ma fortune. J'en remercie votre adorable Cón, et surtout votre voluptueuse chaussure. En chemin, mon généreux Fouteur m'a promis que dans très-peu de temps, il me ferait enculer en sa présence, par un joli Jockey, auquel il s'est déjà fait enculer Lui-même 2-fois, dans deux circonstances, où il avait ressenti au trou du cul un violent prurit. C'a été son expression. Adieu... ou Avit, ô divine Fouteuse !

Nous fumes tous ébahis ! Tendrellys embrassa Conquête-Ingenuë, en s'écriant: - Hâ ! si l'On vous connaissait- !... Je voulais aller détromper mon Gendre volé. Ma Fille m'en empêcha: - Il n'était l'amant que de ma chaussure; il ne lui est pas infidèle; il a tout ce qu'il lui faut-. Tendrellys applaudit à cette réponse: - Je ne dis mot: mais je n'en pense pas moins-, ajouta-t-elle.

La Brideconin, pour être plus à nos parties, qui lui donnaient des plaisirs inconnus, avait fait venir chez elle, ce jour-là, Une Soeur de son Mari, fort-grêlée; mais la plus provocante Tetonnaire de 18 ans qu'On puisse voir. La Garse ne croyait pas que la Laideron tenterait, toutes nos Dames étant jolies, & 2 parfaitement belles. Ce fut cette Tetonnaire, faite-au-tour, à taille guêpée, comme les Comtoises, qui nous servit. Mais dès qu'elle eût fait bander, pour lui éviter de la peine, les Hommes allèrent chercher les assiettes..... Au dessert, On me somma de raconter l'histoire des Cons depucelés dont avait parlé Minone, & que Mad. Ingenuë-Conquête m'avait empêché de faire à souper, de peur qu'elles ne fussent trop savoureuses ? J'y consentis.

HISTOIRE des Phénixs dénichés.

"Je vais (dis-je en m'essuyant la bouche, et baisant les tetons de mon active Fouteuse, vous conter comment j'ai depucelé Victoire-Beauxtalons; Virginie-Moteblonde; Rosalie-Con-Rose, ainsi que Suzonète sa soeur-cadète; Manon-Aurore-Sourismignard; Léonor-Robé, femme de Margâne le Parfumeur; la Seconde et la Troisième Consfriends, Saccadine et Voixflûtée.

La première-fois que je vis la voluptueuse Beauxtalons, elle était en deshabillé brun, bas fins de coton, soliers de maroquin noir; talons plus hauts que ceux de Conquête. Elle me donna des desirs violents; je la suivis: c'était le soir: Elle entra dans l'allée à-côté de la boutique de sa Mère. L'escalier était obscur. J'étais sur ses talons. Elle ouvrit le premier, dont les volets étaient fermés. Nuit profonde. J'étais entré avec elle. "Hâ ! c'est vous, Monsieur Copahü, dit-elle en m'entendant respirer... Je Lui mis la main sous la jupe. "Hô ! voilà toujours comme vous faites !... Laissons donc les volets fermés". Je cherchais un Lit. Elle y recula. Je L'y renversai. "Mon dieu ! allez, que vous êtes terrible" ! Et elle s'arrangeait néanmoins commodément pour tous-deux. J'insère. Elle riposte, en disant: "Il faut bien faire comme ça, sans quoi vous dites qu'On ne vous aime pas". La jouissance fut délicieuse, quoique simple et sans accessoires. Mais Victoire était si belle, et je L'avais tant désirée !... Je voulais sortir sans être connu. On frappa. Je suivis ma Monture effrayée qui courait ouvrir, quoique je La retinsse. en disant: "C'est ma Mère, ou ma Soeur: Restez ou sortez, comme il vous conviendra" ? "Je sors". Elle

[ici s'arrête le volume imprimé]

Transcription en français moderne:

Quelle excuse peut se donner à lui-même, l'homme qui publie un ouvrage, tel que celui qu'on va lire ? J'en ai cent, pour une. Un auteur doit avoir pour lui le bonheur de ses lecteurs.. Il n'est rien qui contribue autant au bonheur, qu'une lecture agréable. Fontenelle disait: "Il n'est point de chagrin qui tienne contre une heure de lecture". Or, de toutes les lectures la plus entraînante est celle des ouvrages érotiques, surtout lorsqu'ils sont accompagnés de figures expressives. Blasé sur les femmes depuis longtemps, la Justine de Dsds me tomba sous la main. Elle me mit en feu; je voulus jouir, et ce fut avec fureur: je mordis les seins de ma monture; je lui tordis la chair des bras... Honteux de ces excès, effets de ma lecture, je me fis moi-même un Erotikon savoureux, mais non cruel, qui m'excita au point de me faire enfiler une bossue bancroche, haute de deux pieds. Prenez, lisez, et vous en ferez autant.

L'ANTI-JUSTINE.

Personne n'a été plus indigné que moi des sales ouvrages de l'infâme DsDs; c'est-à-dire, de Justine, Aline, le Boudoir, la Théorie du Libertinage, que je lis dans ma prison. Ce scélérat ne présente les délices de l'amour, pour les hommes, qu'accompagnées de tourments, de la mort même, pour les femmes. Mon but est de faire un livre plus savoureux que les siens, et que les épouses pourront faire lire à leurs maris, pour en être mieux servies; un livre où les sens parleront au coeur; où le libertinage n'ait rien de cruel pour le sexe des Grâces, et lui rende plutôt la vie, que de lui causer la mort; où l'amour ramené à la nature, exempt de scrupules et de préjugés, ne présente que des images riantes et voluptueuses. On adorera les femmes, en le lisant: on les chérira, en les enconnant; mais l'on en abhorra davantage le vivodisséqueur, le même qui fut tiré de la Bastille avec une longue barbe blanche le 14 juillet 1789. Puisse l'ouvrage enchanteur que je publie, faire tomber les siens !

Mauvais livre fait dans de bonnes vues.

Moi, Jean-Pierre Linguet, maintenant détenu à la Conciergerie, déclare, que je n'ai composé cet ouvrage, tout savoureux qu'il est, que dans des vues utiles; l'inceste, par exemple, ne s'y trouve, que pour équivaloir, au goût corrompu des libertins, les affreuses cruautés, par lesquelles Dsds les stimule.

Floréal, an 2.

[Découvrez des extraits de « Deux sœurs en péril »](#)

## Partie I – Le piège de l'aîné

### Chapitre 1 – Coup d'état manqué en Nelsinsky

Paris est un fantasme pour beaucoup, un rêve pour certains, un cauchemar pour d'autres. Pour peu que le destin vous ait confié telles ou telles cartes, la ville peut être à vos pieds ou au contraire vous englotir tel un ogre, et sans même prendre la peine de vous mâcher. Normal, un monstre de cet acabit n'a nullement besoin de se presser. Évidemment, le destin n'est pas tout. Un chômeur peut devenir entrepreneur à succès, un étudiant sans le sou peut se faire cadre ou PDG, même les SDF ont le droit de gagner au loto.

Néanmoins, tout ceci est rare et relève le plus souvent de la fable. Le sans-abri reste sans ticket gagnant, le fils d'ouvrier reste ouvrier, et celui né avec une cuillère d'argent dans la bouche la découvre sertie de diamants. Nous concernant, ma sœur et moi, nous avons surtout eu affaire à un destin des plus particuliers. Difficile de faire autrement lorsque les éléments extérieurs décident pour vous. On n'a pas encore tellement l'âge de décider par nous-même.

En fait, Paris n'est notre « patrie » que depuis peu. Ça, tout le monde ne le sait pas et surtout, cela ne doit pas se savoir. Alors que nous devrions être fières de dire que nous venons de la Nelsinsky, nous devons le cacher à tous. Nos amis, les professeurs, même les petits copains. Tout le monde.

La Nelsinsky est un pays magnifique, mais malheureusement la dernière contrée d'Europe de l'Est à conserver encore un régime durement totalitaire. Papa, haut fonctionnaire d'état, rencontra une administrée dans les couloirs d'un sénat qu'il épousa peu après. Ceci se déroulait il y a bien longtemps, du temps où ni moi ni ma sœur n'existions.

Des câlins de papa et maman naquirent deux belles petites brunes. Moi qui vins au monde la première, Anastasia, et la seconde un peu plus tard, Vera. On se disait souvent qu'à quelques années près on avait le même âge, et on jouait ensemble sans se poser de questions. Belles brunes n'est pas un terme très modeste, ce n'est pas ma faute, c'est ce que tout le monde nous dit depuis notre plus tendre enfance, bien avant même que l'on soit en âge d'être sexy.

Le temps passant, l'écart d'âge se ressentit davantage entre nous deux et Vera, qui me voyait plus grande que je ne l'étais, se mit à me prendre comme modèle, ce qui m'empêcha de commettre bien des bêtises. Notre complicité resta intacte d'année en année. Insouciantes, nous vivions dans une vaste maison et ne manquions de rien, je dirais même que nos parents ne nous gâtaient que de trop. Malgré la taille de notre lieu de vie, il ne parut jamais essentiel à ma sœur et moi d'avoir des chambres séparées, même si les parents nous proposèrent plus d'une fois d'aménager une pièce inoccupée pour l'une ou l'autre.

Le régime politique ? Nous n'en avons qu'une vague idée... Était-il juste ou injuste, nous étions trop jeunes pour seulement bien comprendre la question. Ce n'est que peu avant la tentative de coup d'état de mars que nos parents nous apprirent en grand secret qu'un vaste mouvement de

révolte se préparait. Quelle était leur implication exacte, nous ne le sûmes jamais, il y avait en tout cas fort à parier qu'elle était à hauteur de leur poste, soit donc à un niveau élevé.

Le jour J et ceux qui suivirent, la situation fut des plus confuses. D'une heure à l'autre, on croyait que le régime était tombé, puis qu'il y avait une contre-attaque, puis que la dernière information était erronée... En réalité, la balance pencha d'un côté comme de l'autre plusieurs jours durant. Des heures de tension extrême, sans qu'aucun camp ne parvienne réellement à l'emporter. Finalement, la révolte ne parvint pas à se métamorphoser en révolution, et la tentative de coup d'état se solda par un échec.

En moins de vingt-quatre heures tout changea dans notre existence. La vie nous prit tout : nos biens, nos droits, nos amis, jusqu'à notre identité. Notre père apprit par un ami qu'on l'avait trahi : ce qui circulait à l'état de rumeur à son sujet allait se confirmer, et se transformerait inévitablement en arrestation d'ici peu. D'ici peu, ça pouvait signifier une journée, quelques jours tout au plus. Et un état totalitaire n'avait nul besoin de raisons spéciales pour arrêter quelqu'un et sa famille. De toute façon, papa avait comploté contre le régime et ça allait se savoir d'une façon ou d'une autre. Quant à maman, il était acquis qu'elle s'était rendue pour lui coupable d'espionnage. Quelle était leur implication exacte, avaient-ils fait cela par conviction ou intérêt, rien n'était bien clair. Une seule chose était évidente : il fallait fuir, fuir au plus vite.

Vera et moi nous doutions depuis longtemps que nos parents traînaient dans d'obscures affaires, nous n'aurions toutefois jamais pensé que tout cela aurait de telles conséquences. Fort heureusement, l'organisation clandestine dont ils faisaient partie avait quelques moyens. Des camarades prévinrent papa à temps, qui nous fit faire nos affaires avec interdiction absolue d'allumer Internet ou de passer le moindre coup de fil. Le soir même, nous embarquions à bord d'un car sous de faux noms, avec des papiers trafiqués dont je me demande bien comment ils avaient pu être réalisés en un laps de temps si court.

Le passage à la frontière fut l'objet de grosses frayeurs, estompées par un complice qui nous fit rapidement passer. Puis, tout se fit en trains : l'avion était trop risqué. Près d'un jour et une nuit de voyage plus tard, nous débarquions à Paris. Tout avait été réglé : identités, lieu de vie, compte bancaire. Nul doute que papa se préparait une porte de sortie depuis longtemps, à utiliser en cas de catastrophe. Les accords entre la France et la Nelsinskcy ne nous permettaient pas du tout de devenir réfugiés politiques. Le gouvernement de l'Est possédait de nombreuses matières premières qu'il vendait à la France en lui permettant ainsi de surmonter la crise tant bien que mal, et les deux pays étaient intimement liés.

## Chapitre 2 – Les deux parisiennes

Les premiers temps furent très difficiles. Certes, nous atterrissions dans un certain confort. L'appartement, au dernier étage, avait une belle vue, était situé dans un quartier vivant et suffisamment grand pour tout le monde. Ma sœur et moi, comme au pays, partagions la même chambre. Il y avait tout ce qu'il fallait et nous ne manquions de rien, mais les débuts de notre séjour se passèrent dans la peur. Le coup d'état étouffé, le gouvernement français retournait chaque matin un peu plus sa veste, et il était assurément prêt à collaborer avec le président de Nelsinskcy.

Le seul fait de sortir dans la rue était alors un risque, et Vera et moi passions notre temps à lire, regarder par la fenêtre ou se raconter des souvenirs. Pendant ce temps, papa et maman étaient occupés à mille choses dont nous ne saissions pas bien le sens. En fait, conscients de ne pouvoir rentrer au pays avant longtemps, voire de ne plus jamais pouvoir y retourner, ils organisaient la suite des événements. Ma petite sœur restait cramponnée à moi telle une petite fille, comme si j'étais sa mère, et me collait un peu trop.

Après quelques semaines, et la situation devint plus joyeuse. Papa fut mis en contact avec un PDG de société parisienne qui l'engagea au noir en tant que conseiller, ce qui lui assura un bon salaire. Maman continua d'organiser tout ce qui était bon pour nous, dans l'objectif, notamment, d'être en situation régulière d'ici quelques mois. Et nous pûmes être scolarisées grâce à un bon contact dans l'administration, Vera au lycée général, moi en école de commerce. Quant à nos identités nous pouvions garder nos prénoms, seul le nom de famille avait été changé : de Gratchiov, nous passions à Fleuret. C'était un moindre mal.

Nos parents s'attendaient-ils à cela depuis notre naissance, on était en droit de se le demander quand on savait que notre apprentissage du français remontait à la maternelle. Et avec professeur particulier encore bien ! Bien sûr, cela ne faisait pas de nous des bilingues. Notre français était très posé et littéraire, et notre accent trahissait nettement nos origines. Officiellement, nous venions d'Ukraine et avions déménagé à Paris à cause du nouveau poste de papa.

Grande observatrice, j'en apprenais chaque jour un peu plus sur la vie dans la capitale, et décidai de faire adopter, à Vera et moi, des looks passe-partout. De plus, même entre-nous le français était de mise, afin que cette langue devienne naturelle.

En un rien de temps, nous étions d'authentiques parisiennes, minettes parmi les minettes, fondues dans la masse de toutes les jolies filles de la ville lumière. Évidemment, « fondues dans la masse », à nos âges où l'on commence à chercher à s'en distinguer, ce n'était pas tant pour nous plaire. Mais c'était là notre astuce de survie pour ne jamais au grand jamais attirer l'œil de la police. Au final, au vu des œillades portées sur nous, je me disais que si nous restions invisibles aux yeux des flics, nous ne l'étions pas à ceux de la gent masculine lambda, ce qui était flatteur pour Vera comme pour moi.

Prendre soin de soi n'était pas une prédisposition chez Vera à l'origine. Celle-ci avait tendance, avec sa vision encore un peu enfantine, à ne pas avoir conscience de ses charmes. Je dus lui faire remarquer de nombreuses fois les disgrâces des autres corps et visages, pour lui faire réaliser peu à peu que des physiques comme les nôtres étaient une chance, vraiment, voire même un atout pour la vie. Peu à peu, la semaine s'était organisée autour d'un petit programme de soins.

Chaque jour, une douche au matin et une autre le soir. Shampoing et après-shampoing systématique, mains impeccables. Avant toute sortie, coiffage, et bien sûr un œil attentif sur les vêtements choisis. Nous contrôlions aussi la nourriture et prenions plaisir à faire du sport, gym pour moi, club de danse pour elle. Lorsque les parents étaient absents et qu'il y avait du soleil, notre pêché mignon était de nous installer sous le velux sans vis-à-vis, sans aucun vêtements pour éviter les traces de bronzage.

Elle bronzait plus vite que moi, et je gardais cette blancheur propre aux pays de l'Est tandis qu'elle avait la peau bien plus mat. Le bronzage intégral nous allait à merveille, même si j'étais bien sûr la seule à en faire profiter des garçons. Vera, elle, ne se mettait jamais nue avec quelqu'un d'autre que moi : même notre propre mère ne l'avait plus vu une seule fois en tenue d'Ève depuis qu'elle était en âge de faire sa toilette seule, ce qui remontait évidemment à bien longtemps. Une telle pudibonderie m'avait souvent étonnée. Je me souviens qu'une seule fois dans notre vie, les parents avaient voulu tester, par curiosité, une plage naturiste sur notre lieu de vacances. Vera nous avait accompagné en traînant les pieds, elle était restée en short et t-shirt tout le long, yeux plongés dans le sable.

Pendant ce temps, au rythme de l'école, des sorties et des rencontres, nos vies commençaient à ressembler à quelque chose de bien plus plaisant qu'à notre arrivée. Mon côté avenant, rigolard et, il faut bien le dire, sexy, attira du monde autour de moi. À l'école d'abord puis rapidement dans les bars, soirées, où les amis d'amis vinrent étoffer un petit réseau de contacts que je pouvais agrandir à ma guise. Je découvris ainsi l'univers des rencontres, de la fête. Ce fut aussi le temps où je développai mes expériences intimes. De mon passé en Nelsinskcy, je me souvenais de rapports assez compliqués avec le sexe opposé. L'ambiance n'était pas la même... plus macho, moins communicative, et surtout freinée par la froideur du régime et de toutes ses règles. Je n'y avais connu que deux hommes, et dans des relations qui s'étaient avérées plutôt décevantes. À Paris, l'atmosphère était radicalement différente. Ici, une jolie fille qui sait se mettre en valeur a la gent masculine à ses pieds. Et rapidement, je découvris qu'il était très agréable de se laisser draguer, et de faire l'amour de temps en temps avec l'un ou l'autre.

En quelques mois je connus ainsi des amants, amourettes, et même une ou deux vraies belles histoires qui dura plus longtemps. Je vivais cela sans me poser de questions... parfois cela durait le temps d'une soirée, parfois plusieurs jours, parfois davantage. Et s'il m'arrivait d'en revoir l'un, je ne m'empêchais pas d'autres rencontres pour autant. C'était une façon pour moi de me découvrir, de me détendre après toutes ces frayeurs. Ce n'est pas pour autant que je couchais avec n'importe qui, loin de là. En tenant compte de tous les garçons qui me faisaient du gringue, il y avait au final peu d'élus. Être autant remarquée me convenait très bien, car même si j'étais abordée par dix lourdingues d'affilé en soirée, il y en avait toujours un onzième pour se distinguer de tous les autres. Celui qui était pour moi, c'était le charmant garçon de la soirée, la crème de la crème, et aucun autre. Pourquoi se priver ? Mon envie, au fond de moi, restait de



tomber amoureuse et de me marier, mais je n'avais simplement plus trop la tête à ça pour l'instant.

Malgré cela, je n'en délaissais pas Vera. Je faisais attention à ce qu'elle faisait, qui elle fréquentait, qu'elle ne se mette pas en danger. Quelque part, je jouais le rôle de la grande sœur mais aussi de la mère, maman ayant vraiment trop peu de temps pour cela et me faisant confiance. En plus d'être sœurs nous étions aussi les meilleures amies du monde, et il ne se passait pas une semaine sans que l'on se fasse au moins deux ou trois sorties rien qu'elle et moi.

Voulant la préserver, je ne lui racontais rien de mes moments charnels. D'ailleurs, si je passais du temps chez certains garçons, je n'y restais jamais la nuit. Et si au retour d'un rendez-vous sensuel particulièrement intense je rentrais à l'appartement avec les lèvres gercées par les caresses buccales ou souffrant de courbatures, c'était tout juste si elle le remarquait. De son côté, les garçons lui faisaient de l'œil aussi, bien entendu, et si ça ne lui déplaisait pas, aller plus loin ne l'attirait pas encore vraiment. Il apparaissait qu'elle se sentait bien dans sa peau sans avoir besoin de cela, et, chose rare chez les filles d'aujourd'hui, rêvait davantage d'amour que de parties de jambes en l'air.

### Chapitre 3 – Mauvais pressentiment

Presque six mois étaient passés depuis notre arrivée. Maman venait de nous apprendre une nouvelle qui à la fois nous réjouissait et nous mettait en colère : notre départ imminent pour Toulouse. Tout d'abord, ce ne fut qu'engueulades et incompréhensions. Nous avions pris nos marques, commençons à nous sentir vraiment chez nous, et il fallait une nouvelle fois changer de vie. Vraiment, cela nous mit en rage ! Ceci dit, une fois qu'elle nous en détailla les tenants et aboutissants, l'affaire nous parut différente. Ils avaient enfin trouvé une solution. Différents contacts travaillés de près, des rencontres, des coups de fil... tout cela avait abouti sur du concret. À Toulouse, un poste attendait chacun d'eux et nous serions enfin à l'abri de toute expulsion.

Là-bas, papa se ferait fort de régulariser notre situation en moins de deux semaines. Nous n'arrivions pas à y croire. Pourtant, c'était vrai. L'adjoint de l'ambassadeur, qu'ils connaissaient maintenant bien, le leur avait garanti. Seulement, rien ne pouvait se faire à Paris, il fallait nous faire une raison. Malgré la chance que nous avions je ne pouvais m'empêcher d'être déçue de quitter la capitale, mais je n'en laissai rien paraître afin que cela ne déteigne pas sur Vera.

Elle, qui s'était faite de très bonnes copines, regrettait beaucoup le départ qui se préparait. Je dus passer du temps à lui expliquer comment ce serait dans le sud, lui montrer des photos, lui dire qu'on y avait déjà nos places pour la suite de nos études, qu'on troquerait l'appartement contre une maison, qu'il y avait quantité de belles choses dans ce coin. Bref, je lui répétais avec mes mots tout ce que maman m'avait soufflé. Comme toujours, Vera finit par se ranger de mon côté et se consola. Tout semblait aller pour le mieux.

Pourtant...

Sans que les parents ne l'apprirent jamais, tout allait basculer de nouveau pour Vera et moi en moins de vingt-quatre heures...

Ce matin, Vera et moi avions quartier libre. Le temps de filer ensemble sous la douche, de nous faire belles, et nous voilà dans la rue, sans plus de programme que de se balader en profitant du soleil. Comme à son habitude Vera s'était faite attendre, prenant soin de se coiffer longuement, de choisir des sous-vêtements qui lui plaisaient, une robe qui lui allait, de s'admirer cent fois dans la glace. Je râlai un peu pour la forme, me moquai d'elle gentiment (« Vera, pourquoi tu mets des dessous aussi sexy alors qu'il n'y a aucun garçon pour les voir ? »), elle se pressa et nous pûmes enfin passer la porte.

Dès que nous sortîmes de l'immeuble, j'eus comme une étrange impression. Celle d'être suivies, observées. D'où cela pouvait-il me venir ? Je scrutai partout autour : rien. Je ne m'attardai pas sur cette inquiétude stupide, de peur que ma petite sœur ne le remarque et ne se fasse également du souci. Il n'y avait vraiment rien de particulier à craindre... Les préparatifs étaient presque terminés, le départ était imminent. Dans trois jours nous serions à Toulouse, et chacune avait déjà fait ses adieux aux amis et amies en se promettant de garder contact. D'ici à peine plus de

deux semaines nous pourrions enfin souffler complètement, avec des papiers en règle. Non, il n'y avait vraiment pas de quoi s'en faire.

Ce fut quelques rues plus loin que je réalisai que mes craintes étaient en fait pleinement fondées. Et ce fut au moment même où je me rendis compte que l'on était réellement suivi que les deux hommes repérés nous accostèrent. Immédiatement, je reconnus l'un d'eux. C'était un jeune flic qui ne devait pas avoir la trentaine, que nous avions vu il y a quelques jours au commissariat, avec Vera, papa et maman.

Ce jour-là nous avons eu une belle frousse, car nous avons été convoqué pour vérification de situation, et la présence de chacun était de rigueur. Après un coup d'œil sur nos papiers, il nous révéla qu'il y avait eu de nouvelles directives à cause d'une vanne d'ukrainiens qui restaient dans leur pays tout en se faisant déclarer en France pour toucher des prestations sociales. Nous étions bien à Paris et tout concordait, et l'on put prendre congé de lui après à peine un petit quart d'heure. Nos faux titres de séjour ukrainiens provenaient d'une source de confiance, et même s'ils n'étaient qu'une solution provisoire ils nous sauvèrent encore ce matin-là, matin auquel ma petite sœur et moi ne songions même plus.

Tous ces souvenirs récents me revinrent d'un seul coup en mémoire. Ce que le jeune nous dit me glaça le sang.

— Mesdemoiselles Anastasia Gratchiov et Vera Gratchiov ?

## Chapitre 4 – Le dossier maudit

Vera se figea sur place. Il la fixa, son regard la trahit, et elle ne parvint pas à prononcer un mot. Ce fut moi qui lui répondis.

— Il doit y avoir une erreur. Nous nous appelons...

— Fleuret, c'est ça ? Vous en êtes vraiment sûres et certaines ?

C'était son collègue qui venait de parler. Plus grand et fin, la soixantaine, cheveux grisonnants. Tous deux étaient en civil.

— Oui je suis sûre. C'est bien vous qu'on a vu lundi ? Tout était en règle, non ? C'est vous qui nous l'avez dit.

— J'ai menti, répondit calmement le jeune. Je voulais juste m'assurer que ma piste était la bonne. Mais je dois vous dire que j'ai été chargé de la lutte contre l'immigration illégale. Mon premier poste ! Une sacrée galère... Rien de plus dur que de retrouver des clandestins, surtout ceux tels que vos parents qui ont l'air d'avoir des putains de contacts.

— Je ne saisis toujours pas ce que vous racontez.

— C'est que tu sais pas tout, reprit-il. Il y a une petite quinzaine, j'ai reçu un coup de fil anonyme. Un homme m'a révélé qui était votre père. Qu'est-ce que vous voulez, ça arrive souvent... Quand il y a des coups d'états qui ratent, il y a beaucoup d'amis pour vous trahir en échange de la protection du gouvernement. J'ai recoupé ce qu'il m'a dit, tout correspondait. J'ai donc monté mon dossier, et je vous ai fait venir pour être bien certain que je me trompais pas. Le chiffre de vos titres de séjour est venu compléter le peu qu'il manquait.

Vera, tremblante, m'avait pris le bras et se tenait derrière moi.

— C'est pas vrai. Ça peut pas être vrai.

— Ouais ? Qu'est-ce qui te fais dire ça ?

— Si vous nous aviez fait venir pour ça, vous nous auriez pas laissé partir, et en nous disant que tout était en règle.

— C'est que vous voir m'a donné une autre idée. En fait... vous pouvez vous vanter de m'avoir fait changer d'avis, toutes les deux.

— Décidément je ne comprends rien à ce que vous nous racontez. Vous devez vraiment faire erreur.

— Allons vérifier ça. Viens, je vais te montrer le dossier et si tu estimes que c'est du bluff, tu pourras porter plainte contre nous pour harcèlement. On y va ?

Il fit un pas en direction d'une rue que nous ne nous apprêtions pas à prendre. Que faire... Vera était tournée vers moi, se posant la même question et attendant la réponse de ma part. Le vieux collègue s'adressa à lui :

— Je crois qu'elles sont pas du tout prêtes à coopérer. Suis mon idée : envoie le dossier au chef et basta, on passe à autre chose.

— T'as raison. Allez on rentre au comico.

Ils commencèrent à partir. Je les hélai, soudain comme paniquée.

— Attendez !

Ils revinrent sur leurs pas, goguenards.

— Oui ?

— Je vous suis. Vera, rentre à la maison.

— Tout le monde viens. Je veux pas donner à tes parents le temps de rebondir. Allez, on est parti.

Son ton était ferme et autoritaire. Vera n'avait pas lâché mon bras. Nous les suivîmes, sans un mot. Le jeune nous fit monter à l'arrière d'une voiture banalisée. Nous n'allâmes pas loin, à un ou deux arrondissements de là, avec pour seul son la cibi policière qui donnait des informations sur les différentes interventions.

Lorsque la voiture s'arrêta, je me rendis compte que nous n'étions pas devant un commissariat mais un immeuble d'habitations. Si le jeune disait vrai, et je me disais de plus en plus qu'il n'avait pas menti, fuir ne servirait à rien. J'avais encore l'espoir d'une affaire bidonnée dans laquelle il cherchait à nous fourvoyer.

Toujours sans un mot, nous les suivîmes jusqu'au troisième étage. Ils nous firent entrer dans un appartement, qui semblait être celui du jeune. Tout son attirail policier s'y trouvait. Derrière l'entrée se trouvait un couloir, donnant sur plusieurs portes fermées. Le jeune poussa l'une d'elle, disparu un instant puis revint avec un dossier qu'il me mit entre les mains.

— Tiens ma belle ! Cadeau. Me l'abîme pas...

## Chapitre 5 – Dans l’antre de l’aîné

Je restai le dossier dans les bras, sans savoir que faire.

— Alors ? Allez, ouvre-le et prends tout ton temps pour l’étudier.

J’ouvris. Feuilletai, lu. Découvris avec effroi que tout ce qu’il avait dit était la plus stricte vérité. Tous les éléments nécessaires à notre expulsion étaient réunis ici. Vera était blottie contre moi, quant au vieux il se tenait non loin de nous et nous observait. J’entendis le jeune dans une autre pièce. Depuis que j’avais ouvert le dossier j’aurais cru qu’il chuchotait avec quelqu’un. Était-ce mon imagination, y’avait-il un troisième habitant ? Ou peut-être était-il tout simplement au téléphone. De toute façon, cela ne changeait rien et là n’était pas le problème. Papa avait bien été trahi. Par qui ? Sans doute ne le saurions nous jamais.

Le jeune revint. A mon air dépitée, il vit que j’avais examiné son dossier et m’était aperçu qu’il nous tenait bel et bien en son pouvoir. Mon esprit commençait à saisir pourquoi ils nous avaient fait venir ici. Rien que leurs regards en disaient longs. Ces regards, je les avais déjà remarqués chez le jeune le jour du commissariat. Je n’y avais alors pas prêté attention plus que cela, lui étant loin d’être le premier homme à nous mater.

— Pourquoi vous avez gardé le dossier pour vous, puisque vous savez qui on est.

— Parce que la vie est pleine de surprise ma belle.

Il poussa une porte et nous fit signe d’entrer. Nous entrâmes, Vera encore et toujours accrochée à moi. C’était un salon, avec une large fenêtre au style ancien, ornée de décorations métalliques dont les ombres se projetaient au sol. À gauche un canapé clic-clac, au sol de la moquette. Une télé, quelques babioles... Une pièce comme une autre en somme, et pourtant j’avais l’impression que tout y était laid, que nous étions dans la tanière du diable. Des images défilaient à toute vitesse dans mon esprit. Expulsion, capture par les services d’ordre du gouvernement de Nelsinsky, prison pour papa et maman, quant à nous j’ignore ce qu’il adviendrait. La situation était tout simplement catastrophique, voire désespérée.

Mais le jeune, qui était allé s’asseoir sur le canapé pour se servir un verre, me lança une nouvelle œillade qui me fit comprendre. En fait, j’avais compris depuis que nous nous étions arrêté devant son immeuble. Malgré tout, je tentai de le corrompre.

— Papa a un très bon salaire. Il peut vous donner beaucoup d’argent.

— Voyons, écoute... Anastasia, c’est bien ça ? Anastasia, t’es une maligne. Je le vois dans tes yeux. Maligne et intelligente. Tu sais parfaitement que j’aurais dû vous dénoncer. Et tu sais parfaitement pourquoi je ne l’ai pas fait. Tu sais, c’est que mon premier dossier. On me demande pas des résultats extraordinaires. Par contre, c’est vrai que cette affaire qui m’est tombée du ciel me ferait une promotion plutôt pas mal. À vrai dire j’hésite encore.

Il marque un temps. On aurait dit qu'il s'attendait à une réponse de ma part.

— Ça va. J'ai compris. J'ai tout compris.

— Parfait ! On pourrait peut-être s'entendre alors. Écoute, Anastasia. Qu'est-ce que tu dirais de repartir tout à l'heure, toi et ta sœur, avec le dossier sous le bras ? C'est l'original. Je vous le laisse, et libre à vous d'en faire des cocottes en papier. Ce serait pas chouette ?

Je compris alors qu'il n'y avait plus d'échappatoire. Pourtant, je le savais, la porte n'était pas fermée à clé. Eux-même ne chercheraient pas à la bloquer, ni même à nous barrer la route si nous tentions de la franchir. Pas plus qu'ils ne nous attacheraient, nous violenteraient ou nous forceraient à rester sous la menace d'une arme ou même par la force physique. Bien sûr, tous deux avaient la musculature nécessaire pour nous retenir malgré nous. Mais ils ne l'utiliseraient pas, ce n'était pas là leur façon de faire. Cette apparente non-violence dans les gestes, voire cette douceur de façade, révélait en eux des prédateurs bien pires.

Ils n'étaient pas de ces prédateurs fauves, qui se jetteraient au détour d'une rue pour vous sonner afin de vous rendre passive. Ils n'étaient pas de ces bêtes féroces prêtes à utiliser leurs poings et leurs pieds afin de parvenir à leurs fins pour ensuite s'enfuir dans la nuit. Ces deux-là étaient bien plus pervers que cela. Ils aimaient voir leur victime rouler des yeux d'animal traqué, chercher une solution puis accepter la situation. Ils aimaient asseoir leur pouvoir de cette façon. Je l'avais vu rien qu'à leur manière de me dévisager, moi qui avais laissé mes yeux errer par la fenêtre, dont l'ornement grillagé me faisait plus penser aux barreaux d'une cellule qu'à des décorations. Non, plus d'échappatoire, au moins avais-je deviné d'instinct qu'avec ce type de personnes, certaines négociations étaient envisageables.

Certes, avec eux il y avait aussi du non négociable. Leurs regards me déshabillaient déjà, et leurs yeux s'attardaient longuement là où les hommes généralement ne jettent que de discrètes œillades. Ils me voulaient et ils m'auraient, quelle que soit ma volonté je devais m'y résoudre. Mais surtout, je devais à présent négocier ce qui pouvait être encore négociable, à savoir ma petite sœur Vera. Je la pris par la main et la fit asseoir dans un coin de la pièce, le plus éloigné d'eux... et là où il y avait le moins de vue possible sur le canapé clic-clac. Vera plia les genoux, y posa sa tête, et se cacha le visage avec les bras, recroquevillée. Elle venait de saisir également.

Toutes les œillades que ces deux ordures avaient portées l'avaient surtout été sur moi. Et je comptais bien m'appuyer là-dessus.

— Ne t'inquiète pas. Reste ici et laisse-moi faire, lui dis-je à voix basse.

*[Pour en savoir beaucoup plus et lire la suite dès à présent, téléchargez l'eBook complet.](#)*

